

**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME V-1967

N^{OS} 3-4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME V-1967

N^{OS} 3—4

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — **rédacteur en chef**; **EM. CONDURACHI, EMIL PETROVICI, A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, PAUL STAHL, EUGEN STĂNESCU; AL. DUȚU** — **secrétaire de la Rédaction.**

S O M M A I R E

	<u>Page</u>
HARALAMBIE MIHĂESCU, Prolégomènes à une édition critique des τακτικά-στρατηγικά de Maurice-Urbicius	401
MARIA HOLBAN, Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 et de quelques incidents de son voyage	419
CORNELIU DIMA-DRĂGAN et MIHAIL CARATAȘU, Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan	435
PAUL CERNOVODEANU, The general condition of English trade in the Levant in the second half of the 17 th century and at the beginning of the 18 th century	447
ERIC D. TAPPE (London), John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794 . . .	461
ALĂXANDRU DUȚU, Un critique des normes de conduite isocratiques : Dinicu Golescu	475
Н. ЧАКИР и Г. МАКСУТОВИЧ, Условия, созданные на территории Румынии для албанского культурного движения в конце XIX — начале XX века	489
L. P. MARCU, The Tartar patriarchal community in the Dobrudja and its disintegration (First Half of 20 th Century)	501

Mélanges

A. A. BOLȘACOV-GHIMPU, La localisation de la cité byzantine de Demnitzikos	543
VALENTIN AL. GEORGESCU, Le XIV ^e centenaire de la mort de Justinien I ^{er} (565—1965)	551
PETRE Ș. NĂSTUREL, Slavo-roumain filtă < grec-byzantin ύφειλτόν «écriture chiffrée»	561
I. MATEI, Notes sur les « turcismes » du dialecte roumain de Banat. Un problème de méthode	567

Chronique

P. ALEXANDRESCU, P. Ș. NĂSTUREL, D. BERINDEI, N. FOTINO, I. MATEI et VAL. GEORGESCU, Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est européen. Histoire	573
G. MIHĂILĂ, L'anniversaire du XI ^e centenaire des frères Constantin-Cyrille et Méthode à Salonique (22—27 octobre 1966)	593
PETRE Ș. NĂSTUREL et ANCA IANCU, Echos de l'Institut d'Études sud-est européennes de Bucarest	596

AL. GRAUR, Nume de persoane [Noms de personnes] (<i>H. Mihăescu</i>); DU MÊME, La romanité du roumain (<i>H. Mihăescu</i>); H. MIHĂESCU, Influența grecească asupra limbii române plină în secolul al XV-lea [L'influence grecque dans la langue roumaine jusqu'au XV ^e siècle] (<i>N. Șerban Tanașoca</i>); OTTO MARKL, Ortsnamen Griechenlands in „fränkischer“ Zeit (<i>Petre Ș. Năsturel</i>); C. TH. DIMARAS, Δημῆτριος Καταρτζής [Démètre Catargi] (<i>Al. Dușu et A. Papapanu</i>); DANIEL PHILIPPIDIS, BARBIÉ DU BOCAGE, ANTHIME GAZIS, Ἀλλολογογραφία, 1794—1819 [Correspondance] (<i>Al. Dușu</i>)	601
Studii și cercetări de istorie veche [Etudes et recherches d'histoire ancienne], Bucarest, 1965—1966; * Dacia *, Revue d'archéologie et d'histoire ancienne, Bucarest, 1965—1966 (<i>Aurelian Petre</i>); Burime të zgjedhura për historinë e Shqipërisë. Vëllimi I: Ilirët dhe Iliria të autorët antikë [Sources choisies relatives à l'histoire de l'Albanie. Volume I: Les Illyres et l'Illyrie chez les auteurs anciens] (<i>H. Mihăescu</i>); R. JANIN, Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique (<i>P. Ș. Năsturel</i>); Travaux et mémoires, I (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantine), Paris, 1965 (<i>P. Ș. Năsturel</i>); Известия на Института за История. Том 14—15. Сборник на трудове посветени на академик Иван Снегаров (по случай 80-годишнина му) [Bulletin de l'Institut d'Histoire. Tome 14—15. Recueil de travaux en l'honneur du 80 ^e anniversaire de Ivan Snegarov] (<i>S. Iancovici</i>); филозофског факултета. Београдски Универзитет. Споменица Михаила Динића Зборник [Recueil de travaux de la Faculté de Philosophie. Université de Belgrade. Mélanges Mihailo Dinić] (<i>Răzvan Theodorescu et Gheorghe Zbucea</i>)	614
RADOSAV MEDENICA, Banović Strahinja u krugu varianata i tema o neveri žene u narodnoj epici [Banović Strahinja dans le cycle des variantes et des thèmes sur l'infidélité de la femme dans la poésie épique populaire des Slaves du Sud] (<i>A. Fochi</i>)	638
JEHAN DE MALAFOSSE, Byzance (<i>Valentin Al. Georgescu</i>); NICOLAS G. SVORONOS, Recherches sur la tradition juridique à Byzance. La Synopsis major des Basiliques et ses appendices (<i>Valentin Al. Georgescu</i>); GEORGES BOYER, Mélanges (<i>Valentin Al. Georgescu</i>)	642
Notices bibliographiques	653
Index bibliographique (I/1963 — V/1967)	683

PROLÉGOMÈNES À UNE ÉDITION CRITIQUE DES TAKTIKA-ΣΤΡΑΤΗΓΙΚΑ DE MAURICE-URBICIUS*

HARALAMBIE MIHĂESCU

L'art militaire est issu de l'expérience et, avec le passage du temps, a fini par devenir une discipline à part au sein de l'enseignement public de la Grèce antique. C'est dans la *Cyropédie* de Xénophon que l'on rencontre pour la première fois des idées nettement exprimées à ce sujet, mais sans système¹. Le premier traité de stratégie (Στρατηγικά) écrit vers l'an 360 avant notre ère² eut pour auteur Enée le Tacticien, qui était peut-être originaire de Stymphale. Trois siècles plus tard, Asclépiodote, un élève du philosophe Posidonios d'Apamée, composa une brève synthèse en 12 chapitres, intitulée Τακτικά, suggestive en raison de ses tendances à la théorie, mais insuffisamment liée à la pratique de l'époque³. Cet enseignement étranger aux réalités provoqua des protestations et souleva à juste titre l'ironie de Cicéron⁴. Certains de ces défauts persistèrent aussi dans le traité d'Onésandros (Στρατηγικός), dédié au consul romain

* Abréviations : BZ — « Byzantinische Zeitschrift » ; RE = *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*.

¹ Johannes Kromayer-Georg Veith, *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*, Munich, 1928, p. 12.

² E. Schwartz, RE, I, 1894, c. 1 019—1 021 ; T. H. Williams, *The authorship of the Greek military manual attributed to « Aeneas Tacticus »*, « American Journal of Philology », XXV, 1904, p. 390—405 ; Aeneae Tactici *De obsidione toleranda commentarius*, éd. R. Schoene, Leipzig, 1911 ; *Aeneas Tacticus, with an English translation by members of the Illinois Greek Club*, New York, 1923, p. 1—225.

³ K.-K. Müller, RE, II, 1896, c. 1 637—1 641 ; *Asklepiodotos, with an English translation by members of the Illinois Greek Club*, New York, 1923, p. 229—340.

⁴ Cicero, *De orat.* II, 18, 75 : *Nec mihi opus est Graeco aliquo doctore, qui mihi pervulgata praecepta decantet... locutus esse dicitur homo copiosus aliquot horas de imperatoris officio et de omni re militari.*

Q. Veranius en l'an 49 de notre ère⁵. C'est encore en théoricien — il n'était pas militaire de profession — que pose Élien, sous l'empereur Trajan, dans son manuel intitulé *Τακτική θεωρία*⁶. C'est seulement Flavius Arrianus de Nicomédie (en Bithynie), qui dans sa *Τέχνη τακτική*, écrite en l'an 136, donne un peu de vie à la théorie grâce à l'expérience acquise sur les champs de bataille de l'armée romaine⁷. Quelques fragments des *Κεστοί* « Sortilèges » de Jules l'Africain, lequel vécut approximativement entre 170 et 220, renferment des notions générales de tactique recueillies dans des écrits plus anciens; les tacticiens byzantins les firent leurs et les utilisèrent en partie⁸. Le manuel de Flavius Vegetius Renuatus (Végèce), de la première moitié du V^e siècle, mit en valeur l'expérience romaine et laissa à son tour des traces dans la littérature isagogique grecque jusque tard à l'époque byzantine⁹. Du temps de l'empereur Anastase I^{er} (491—518), un tacticien du nom d'Urbicius écrivit un petit ouvrage de stratégie (*Ὀὐρβικίου Ἐπιτήδευμα*), inclu par la suite dans l'œuvre de Maurice. Un fragment de tactique publié par K.-K. Müller date probablement de la première moitié du VI^e siècle¹⁰. Sous Justinien apparut un écrit anonyme, le *Περὶ στρατηγικῆς*, compilation de travaux antérieurs¹¹. Puis vint le tour — dans l'ordre chronologique — de l'œuvre plus ample de Maurice, qui engloba aussi la contribution plus ancienne d'Urbicius. La richesse de son contenu et ses addenda relatifs à la façon de combattre des Perses, des Slaves, des Avars et des Lombards ont placé cet écrit au premier plan de la littérature militaire byzantine et l'ont imposé à l'attention des spécialistes pendant longtemps, jusqu'au XI^e siècle. Entre les années 842—

⁵ Onosandri *De imperatoris officio liber recensuit et commentario critico instruxit* Arminius Koechly, Leipzig, 1860; W. A. Oldfather, *Aeneas Tacticus, Asclepiodotus and Onosander*, Londres, 1923; *Onosander, with an English translation by members of the Illinois Greek Club*, New York, 1923, p. 342—531; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930; L. W. Daly-W. A. Oldfather, RE, XVIII, 1939, c. 403—405.

⁶ *Aeliani Tactica*, dans : *Griechische Kriegsschriftsteller. Griechisch und deutsch mit kritischen und erklärenden Anmerkungen von H. Köchly und W. Rüstow*, Leipzig, 1855, vol. II, p. 199—554; K.-K. Müller, RE, I, 1894, c. 482—486.

⁷ Arriani Nicomedensis, *Scripta minora* Rudolphus Hercher iterum recognovit, edenda curavit Alfredus Eberhard, Leipzig, 1885, p. 104—139; E. Schwartz, RE, II, 1896, c. 1 233—1 235; Flavii Arriani, *Scripta minora et fragmenta*, edidit A. G. Roos, Leipzig, 1928; F. Kiechle, *Die Taktik des Flavius Arrianus*, « Römisch-germanische Kommission des Deutschen archäologischen Instituts. 45. Bericht der römisch-germanischen Kommission », Berlin, 1964, p. 87—129.

⁸ A. Stein, RE, X, 1917, col. 110—125; Iulius Africanus, *Fragments des Cestes provenant de la collection des tacticiens grecs*, édités par J. R. Viellefond, Paris, 1932; F. Lammert, *Iulius Africanus und die byzantinische Taktik*, BZ, LIV, 1951, p. 362—369.

⁹ O. Seeck, « Hermes », XI, 1876, p. 61—83; Flavi Vegeti Renati, *Epitoma rei militaris*, edidit C. Lang, Leipzig, 1885; Dankfrid Schenk, *Flavius Vegetius Renuatus, Die Quellen der Epitoma rei militaris*, Leipzig, 1930.

¹⁰ K.-K. Müller, *Ein griechisches Fragment über Kriegswesen. Festschrift für Ludwig Urlichs*, Würzburg, 1880, p. 106—138; R. Vári, *Das Müllersche Fragment über griechisches Kriegswesen. Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου*, Athènes, 1935, p. 205—209.

¹¹ *Griechische Kriegsschriftsteller. Griechisch und deutsch...* von H. Köchly—W. Rüstow, Leipzig, 1855, vol. II, 2, p. 42—209; R. Grosse, BZ, XXII, 1913, p. 98—102.

856 parut un petit guide de tactique, que publia au siècle dernier Th. I. Uspensky¹². L'œuvre de Maurice-Urbicius a été utilisée à profusion par l'empereur Léon VI le Sage (886—912), tout d'abord dans un de ses travaux de jeunesse rédigé sous forme de questions et de réponses¹³, puis dans son ouvrage fondamental intitulé « Tactique » (Τὰ ἐν πολέμοις τακτικά), traité conçu systématiquement en 20 chapitres étendus (διατάξεις)¹⁴. L'écrit anonyme, connu à un moment donné sous le nom de *Inedita tactica Leonis*, du milieu du X^e siècle, a lui aussi pour point de départ diverses sources plus anciennes¹⁵. Un autre travail contemporain renferme des extraits empruntés à l'œuvre majeure du basileus Léon le Sage¹⁶. Il existe également un travail de faible étendue (Βιβλίον τακτικόν) dû à un anonyme du X^e siècle et qui a pareillement un caractère de compilation¹⁷. Les préceptes militaires de l'empereur Nicéphore Phocas (963—969) représentent des règlements plus anciens dont la forme a été légèrement modifiée¹⁸. Enfin les règlements militaires publiés sous le règne de l'empereur Constantin VIII (1025—1028) sont inspirés par le gros manuel de Léon le Sage¹⁹.

Pendant des siècles, la technique de la guerre a peu progressé et ses résultats les plus marquants ont passé graduellement d'un écrit à l'autre. Conséquemment, tout éditeur d'un ouvrage appartenant à l'art militaire a le devoir de connaître dans son ensemble la tradition manuscrite des tacticiens grecs²⁰, dont un bon connaisseur disait : « Depuis

¹² « Известия русского археологического Института в Константинополе », III, 1898, p. 98—179.

¹³ Leonis VI Sapientis *Problemata* nunc primum edidit, adnotatione critica et indice auxit Alphonsus Dain, Paris, 1935.

¹⁴ Edition complète : Migne, *Patrologia graeca*, 107, 1863, c. 672—1 120 ; édition critique inachevée : Leonis imperatoris *Tactica* ad librorum mss. fidem edidit, recensione Constantini Constantiana auxit, fontes adiecit, praefatus est R. Vári, Budapest, 1917—1922 (constitutiones I—XIV) ; Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica. I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, 2^e éd., Berlin, 1958, t. I, p. 400—409.

¹⁵ *Sylloge tacti corum quae olim Inedita Leonis tactica dicebatur* in lucem prolata curis Alphonsi Dain, Paris, 1938.

¹⁶ A. Dain, *L'Extrait Tactique* tiré de Léon VI le Sage, Paris, 1942.

¹⁷ Incerti scriptoris Byzantini saec. X. *Liber de re militari* recensuit Rudolphus Vári, Leipzig, 1901.

¹⁸ Nicephori *Praecepta militaria* ex codice Mosquensi edidit Julianus Kulakovskij. « Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Petersbourg, Classe historico-philologique », VII^e série, VIII, 9, 1908.

¹⁹ F. Salomon, *A magyar haditörténelhez a vezérek korában*, Budapest, 1877 ; R. Vári, *Bölcs Leo császárnak a hadi taktikáról szóló munkája*, Budapest, 1898, p. 69—71.

²⁰ R. Förster, *Studien zu den griechischen Taktikern*, « Hermes », XII, 1877, p. 426—471 ; R. Vári, *Zur Überlieferung mittelgriechischer Taktiker*, BZ, XV, 1906, p. 47—87 ; E. Sonntag, *Beiträge zu den mittelgriechischen Taktikern*, Munich, 1912 ; R. Vári, *Corpus Tacti corum Graecorum*, « Akadémiai Értesítő », XXVI, 1915, p. 479—482 ; K. Korzensky, *Jelentés a Sylloge Tacti corum Graecorum* » számára végzett anyaggyűjtésről, « Akadémiai Értesítő », XL, 1929, p. 176—180, 300—309 ; R. Vári, *Sylloge Tacti corum Graecorum*, « Byzantion », VI, 1931, p. 401—403 ; R. Vári, *Desiderata der byzantinischen Philologie auf dem Gebiete der mittelgriechischen kriegswissenschaftlichen Literatur*, « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher », VIII, 1931, p. 225—232 ; A. Dain, *La tradition du texte d'Héron de Byzance*, Paris, 1933 ; A. Dain, *La tradition des stratégistes byzantins*, « Byzantion », XX, 1950, p. 315—316.

Enée le Tacticien, au IV^e siècle avant J. C., jusque vers le XI^e siècle de notre ère, la collection des stratégestes forme un ensemble uni, mais d'une complexité singulière »²¹. Seule une connaissance précise de cette littérature, fondée sur des textes bien établis, permettra de suivre le développement de la technique et de la stratégie militaires, de l'organisation des armées, des conceptions tactiques ou de la terminologie et rendra possible l'élaboration d'une histoire militaire de l'antiquité et de Byzance²².



Le manuel de Mauricius-Urbicius est composé de douze livres (λόγοι) d'une étendue inégale. C'est le plus ample et le plus riche des écrits de ce genre parus jusqu'au début du VII^e siècle. Cinq ouvrages distincts au moins semblent avoir fusionné pour lui donner naissance : 1) un exposé de base, relativement unitaire, compilé de travaux plus anciens, décrit en détail la tactique et la stratégie en usage pour la cavalerie : il est le produit de la nécessité d'opposer aux cavaliers « barbares » une armée romaine équestre, organisée selon les meilleures méthodes ; 2) une partie indépendante renfermant des conseils d'ordre général sur la manière de se défendre en temps de guerre : elle a une numérotation à part à la fin du livre VII et a probablement été ajoutée par la suite ; 3) la première partie du livre XII s'occupe brièvement de l'organisation de l'armée à pied (Περὶ πεζικῆς τάξεως), laquelle occupe une place étonnamment modeste comparativement à celle de la cavalerie ; 4) le 9^e chapitre du livre XII, intitulé « Contribution d'Urbicius » (Οὐρβικίου Ἐπιτήδευμα), représente indubitablement une adjonction ; 5) le 10^e chapitre du livre XII, consacré à la chasse, n'a que de faibles liens organiques avec le reste de l'ouvrage et n'est pas inspiré par des modèles antérieurs. Dans ces conditions, l'œuvre dans son ensemble se présente comme un recueil de règlements militaires provenant de sources diverses, que l'auteur le plus récent en date a adaptés aux nécessités de son époque en y ajoutant de-ci de-là sa propre contribution. Ce fait explique pourquoi les manuscrits nous ont transmis trois titres et deux noms d'auteurs pour un seul et même travail. Ainsi le manuscrit le plus ancien et qui mérite aussi le plus de crédit (le Laurentianus) se trouve à Florence : il indique pour auteur Urbicius et intitule l'ouvrage « Problèmes de tactique et de stratégie » (Τακτικὰ-στρατηγικά). Le manuscrit le plus récent (l'Ambrosianus), lequel stylise et ajoute une foule d'explications qui lui sont propres,

²¹ A. Dain, « Byzantion », XX, 1950, p. 315.

²² R. Vári, « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher », VIII, 1931, p. 232 : « ...eine Militärgeschichte zu bekommen, die uns die Anlässe zu den Veränderungen der einzelnen Schöpfungen und Einrichtungen auf dem Gebiete der Heeresorganisation zu schildern die Aufgabe hätte, und ein Handbuch des byzantinischen Kriegswesen, das die inneren Verhältnisse der Armee in Krieg und Frieden periodenweise darzustellen versuchte ».

a pour auteur un certain Mauricius et pour titre « Problèmes de tactique » (Τακτικά). Quant aux manuscrits de Naples (Neapolitanus), de Paris (Parisinus) et du Vatican (Vaticanus) qui constituent un groupe à part, ils indiquent pour auteur Mauricius et portent le titre de « Traité de stratégie » (Στρατηγικόν). Cette diversité a provoqué maintes discussions parmi les érudits qui ont essayé de déterminer le vrai nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage et l'époque approximative de son apparition. C'est ainsi que F. Salomon croyait que le nom de Mauricius n'était pas apparu avant le IX^e siècle²³. En 1877 Richard Förster tenta de démontrer à l'aide de l'analyse interne de l'ouvrage que l'œuvre avait été dans son ensemble composée par un certain Mauricius, contemporain de l'empereur du même nom (582—602), et qu'Urbicius, qui vécut sous le règne d'Anastase (491—518), n'aurait écrit que le fragment intitulé « Contribution d'Urbicius » (Οὐρβικίου Ἐπιτήδευμα) et inséré au livre XII. Les arguments qui plaideraient en faveur de Mauricius et de la seconde moitié du VI^e siècle seraient, selon lui, les suivants : 1) l'auteur recommande comme modèle la tactique usitée chez les Perses, mais ceux-ci ne représentant plus un péril pour l'Empire byzantin après l'an 626, il s'ensuivrait que l'ouvrage serait paru avant cette date ; 2) il affirme que des Slaves se trouvaient au nord du Danube, quelque part sur le sol actuel de la Roumanie, ce qui supposerait également une époque antérieure au VII^e siècle ; 3) il mentionne souvent les Avars ; or ils avaient cessé de représenter une menace depuis l'an 650 ; 4) il reproduit les commandements militaires en latin, alors qu'on sait qu'après l'an 600 la langue grecque s'imposa définitivement ; 5) il ne parle pas des Bulgares ; 6) il donne comme modèle le stratagème pratiqué lors de la conquête de la forteresse d'Héraclée, laquelle fut prise en 592 ; 7) il ne dit rien de l'existence des thèmes (θέματα) byzantins, lesquels furent créés au VII^e siècle²⁴.

Zachariä von Lingenthal a opiné à son tour que l'auteur aurait été Mauricius, contemporain de l'empereur homonyme (582—602) et l'œuvre se serait plutôt appelée Στρατηγικά (au pluriel, et non Στρατηγικόν, au singulier), vu qu'elle était constituée de plusieurs livres et décrivait des méthodes de lutte différentes²⁵. Une suggestion de ce juriste incita Karl Krumbacher à supposer que cette œuvre appartiendrait à Rufus, mentionné dans les *Leges militares* comme auteur d'un traité de stratégie²⁶.

²³ F. Salomon, *A magyar hadilörténehez a vezérek korában*, Budapest, 1877.

²⁴ R. Förster, *Kaiser Hadrian und die Taktik des Urbicius*, *Hermes*, XII, 1877, p. 449—471.

²⁵ Zachariä von Lingenthal, *Wissenschaft und Recht für das Heer vom 6. bis zum Anfang des 10. Jahrhunderts*, BZ, III, 1894, p. 437—456, compare notamment les p. 440—442.

²⁶ K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527—1453)*, 2^e éd., Munich, 1897, p. 635—636.

F. Aussaresses, lui, a proposé comme auteur l'empereur Maurice (582—602), mais sans tenir compte du fait que l'Ambrosianus parle explicitement d'un « Mauricius qui vit le jour sous l'empereur Maurice » (Μαυρικίου Τακτικά τοῦ ἐπὶ τοῦ βασιλέως Μαυρικίου γεγονότος)²⁷. Ce point de vue dénué de fondement a été combattu par C. M. Patrono²⁸.

R. Vári a essayé de démontrer que le nom de Mauricius est apparu tardivement dans les manuscrits, autrement dit au IX^e siècle, et que l'œuvre aurait été écrite par un certain Urbicius²⁹. Son argumentation, jugée convaincante par Robert Grosse³⁰, n'a guère soulevé d'intérêt.

Ernst Stein croyait que l'ouvrage ne saurait être plus récent que le premier tiers du VII^e siècle, c'est-à-dire qu'il serait paru avant la formation des thèmes byzantins³¹.

En vue d'une datation plus précise, Ernst Gerland a suggéré d'étudier soigneusement les arguments d'ordre interne, notamment linguistiques, étant donné que les Byzantins accoutumaient de renouveler constamment leur lexique et de « le mettre à jour » : par conséquent, la stratigraphie pourrait permettre de déterminer de plus près les rapports existant entre les manuscrits et en faciliterait la chronologie³².

W. Ensslin a attiré l'attention sur le caractère mixte et de compilation de l'ouvrage ; il se montra d'avis qu'il aurait été composé vers la fin du VI^e siècle ou dans le premier tiers du VII^e siècle³³.

Eugène Darkó a analysé les informations historiques de l'ouvrage. A son avis, celui-ci aurait vu le jour à la veille de la campagne militaire contre les Perses, sous le règne d'Héraclius, peut-être l'hiver 621, et l'auteur en serait l'empereur en personne³⁴. A. Dain, connaisseur averti de la tradition des tacticiens grecs, a fait sienne la thèse, défendue par R. Vári, selon laquelle cette œuvre serait due à Urbicius qui vécut vers la fin du VI^e siècle³⁵. N. V. Pigulevskaja a soutenu qu'elle serait parue approximativement entre les années 620—630 et qu'elle a aujourd'hui

²⁷ F. Aussaresses, *L'auteur du Stratégicon*, « Revue des études anciennes », VIII, 1906, p. 23—29; *L'armée byzantine à la fin du VI^e siècle d'après le Stratégicon de l'empereur Maurice*, Bordeaux, 1909.

²⁸ C. M. Patrono, *Contro la paternità imperiale dell' Οὐρβικίου Τακτικά-στρατηγικά*, Teramo, 1906. Estratto dalla « Rivista Abruzzese di scienze, lettere ed arti », XXI, 12.

²⁹ R. Vári, *Zur Überlieferung der mittelgriechischen Taktiker*, BZ, XV, 1906, p. 47—87.

³⁰ R. Grosse, *Das sogenannte Strategikon des Mauricius*, BZ, XXII, 1913, p. 106—111.

³¹ E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches vornehmlich unter den Kaisern Justinus II. und Tiberius Constantinus*, Stuttgart, 1919, p. 123—125; « Bursians Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft », 184, 1920, p. 70—71.

³² E. Gerland, « Deutsche Literaturzeitung », XLI, 1920, n^{os} 27/28 et 29, c. 446—449 et 468—472.

³³ W. Ensslin, RE, XIV, 1930, c. 2 393—2 394.

³⁴ E. Darkó, *Die militärischen Reformen des Kaisers Herakleios*, « Izvestija na bălgarski arheologiceski Institut », IX, 1935, p. 110—116; *Influences touraniennes sur l'évolution de l'art militaire des Grecs, des Romains et des Byzantins*, « Byzantion », XII, 1937, p. 119—147.

³⁵ A. Dain, *L'Extrait Tactique tiré de Léon VI le Sage*, Paris, 1942, p. 13 et 91.

« une valeur exceptionnelle » pour l'histoire des Slaves de la haute époque ³⁶. Pour Gy. Moravcsik ³⁷ et G. Ostrogorsky ³⁸ l'auteur principal aurait été Maurice, et Urbicius aurait écrit seulement l'une des annexes : l'époque probable de la rédaction aurait été le commencement du VII^e siècle.

Pour plus de précision au sujet du titre, de l'auteur et de la datation de l'ouvrage, une analyse de son contenu et de son style s'impose. Nous aurons premièrement en vue le fait qu'une œuvre de ce genre ne pouvait être entièrement originale. Il existait alors une technique militaire qui évoluait lentement : les personnes appelées à rédiger les règlements de lutte faisaient appel au préalable au bagage des connaissances acquises et ce n'est que rarement qu'elles y ajoutaient quelque chose de leur cru. S'il arrivait à quelqu'un d'innover, il le faisait surtout pour deux raisons : 1. de nouvelles armes étaient apparues et un changement de tactique s'imposait, ou 2. l'auteur avait été du métier et avait appris des ennemis mêmes, sur les champs de bataille, diverses méthodes de combat. Au début de l'ouvrage qui nous intéresse ici on lit ces mots : « Il y a longtemps que l'art militaire est considéré d'un œil indifférent et qu'il est tombé, si l'on peut dire, dans un oubli total, de sorte que même ceux qui aspirent à devenir chefs d'armées ne connaissent pas même les choses qui sont à leur portée. Mais bien des choses difficiles se déroulent de façon diverse. Voyant donc que l'on en recherche parfois la cause dans le manque de préparation des soldats et que d'autres fois la faute en incombe à l'impéritie des commandants, j'ai, moi, emprunté aux anciens, j'y ai encore ajouté quelque chose de ce que j'ai vécu et j'ai composé selon mes moyens le présent ouvrage, bref et dépouillé. Il fera la preuve de son utilité plus par la pratique que par les mots ».

Les emprunts aux écrits des auteurs anciens ne nous aident guère à dater ce travail. Mais les informations ou les allusions historiques ou encore certains phénomènes linguistiques constituent des moyens adéquats pour essayer de le faire.

Du temps de Xénophon déjà on entendait par *τακτική* « tactique » ce que l'on appelle aujourd'hui la tactique élémentaire, c'est-à-dire l'art de ranger et de faire manœuvrer les troupes, à commencer par les unités les plus petites. La stratégie (*στρατηγική*) était la science requise du commandant suprême, celle qui utilisait dans leur ensemble les moyens opératifs permettant de remporter la victoire ³⁹. Un traité de stratégie anonyme du temps de l'empereur Justinien apporte ces précisions : « La

³⁶ N. N. Pigulevskaia, *Византия и Иран на рубеже VI и VII веков*, Moscou-Leningrad, 1946, p. 28—30.

³⁷ Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, p. 417—421.

³⁸ G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3^e éd., Munich, 1963, p. 21.

³⁹ Xénophon, *Cyropédie*, I, 6, 12 ; VIII, 5, 15.

tactique est la science qui permet de ranger et de mettre en mouvement au bon moment un nombre quelconque de soldats en armes », et « la stratégie est la voie (μέθοδος) qui permet à un chef d'armées de défendre son pays et de vaincre les ennemis »⁴⁰. L'empereur Léon VI le Sage (886—912) établit la distinction suivante : « La tactique est l'art de disposer, d'armer et de déplacer les soldats, et la stratégie consiste dans l'opiniâtreté, le savoir-faire et les moyens tactiques des bons conducteurs d'armées »⁴¹. Notre ouvrage mentionne dans sa préface « l'art de ranger les soldats et la stratégie » (τῇ τάξει καὶ στρατηγίᾳ) et le chapitre premier du livre II renferme une définition de la stratégie : « La stratégie comprend les moyens utilisés en vue de tromper l'adversaire, tel le choix du moment, du terrain, des attaques brusquées et des stratagèmes de toute espèce ». L'idée que l'on a à faire à deux disciplines distinctes se reflète également dans le plan général de l'ouvrage : les livres I—VI renferment des notions élémentaires de tactique (τακτικά) et les livres VII—XI, des conseils pour les commandants en chef (στρατηγικά). Le titre fourni par conséquent par le manuscrit de Florence — Τακτικά-στρατηγικά — trouve sa justification dans son contenu et semble mieux indiqué que les deux autres (Τακτικά : ms. de Milan, ou Στρατηγικόν : mss. de Naples, de Paris et du Vatican).

Les Τακτικά-στρατηγικά donnent aussi quelques notions relatives à la stratégie en usage chez les peuples avec lesquels l'Empire byzantin se trouvait en conflit. Ils sont classés dans quatre catégories dont voici l'ordre :

1. Perses ; 2. Scythes (Huns et Avars) ; 3. peuplades blondes (Francs, Lombards) et 4. Slaves (Σκλάβοι καὶ Ἄνται). Chacun des groupes vivant aux extrémités de l'Empire, c'est-à-dire les Perses à l'Orient et les peuples blonds à l'Occident, fait l'objet de moins d'attention que le groupe scythe. Mais ces trois-là ensemble occupent un texte d'une étendue deux fois moindre que le groupe des Slaves. Ces derniers sont comptés parmi les peuples ne connaissant ni tactique ni autorité organisée (ἄτακτοι καὶ ἄναρχοι... ἄναρχα καὶ ἄτακτα ἔθνη)⁴², mais qui cherchent leur salut en se déplaçant périodiquement d'une contrée à l'autre. Ils ne gardent pas longtemps esclaves leurs captifs, mais leur rendent la liberté ou bien les vendent. Ils habitent les forêts, le long des cours d'eau ou dans le voisinage des marais et des étangs. Ils attaquent l'ennemi à l'improviste pendant la nuit, puis se retirent rapidement. Ils utilisent des armes simples, comme la lance, le bouclier, l'arc aux flèches empoisonnées. Ils ne respectent pas les conventions conclues (τάς συνθήκας). Dans le pays qu'ils habitent il y a de

⁴⁰ Anon. Byz., Περὶ στρατηγικῆς, 4, 3 ; 14, 1.

⁴¹ Leonis *Tact.* I, 2 3.

⁴² IX, 3.

nombreuses rivières difficiles à passer (ποταμῶν ... δυσβάτων); aussi faut-il les affronter l'hiver, lorsqu'elles sont gelées. Pour arriver jusque là les forces armées byzantines doivent franchir le Danube. Elles sont aidées par des réfugiés romains (ῥεφούγοι... Ῥωμαῖοι), qui leur montrent les chemins et leur font savoir où se cachent les ennemis. Tant qu'ils se trouvent là-bas, les Byzantins ont le devoir de rassembler rapidement les biens de quelque valeur, de les charger dans les barques qui naviguent sur les rivières se jetant dans le Danube (τῶν γὰρ ποταμῶν αὐτῶν ἐπιμαγνυμένων τῷ Δανύβειῳ) et de les transporter à l'intérieur des frontières de l'Empire⁴³. Il ressort de ces informations que les Slaves se trouvaient au nord du Danube et n'avaient pas encore colonisé la Péninsule des Balkans. Cet état de choses semble correspondre à la situation du VI^e siècle ou du commencement du suivant, mais ne cadrerait plus avec celui de la seconde moitié du VII^e siècle.

Les Perses n'ont plus constitué un péril pour Byzance après l'an 637 lorsqu'ils furent entièrement écrasés par les Arabes. Notre écrit ne mentionne pas ces derniers : conséquemment, il vit la lumière avant l'entrée en scène des Arabes.

Les Huns et les Avars cessèrent d'être un danger après 650 et leur place fut prise par les Slaves, puis par les Protobulgares qui conquièrent la Dobroudja et une partie de la Bulgarie septentrionale. Or le présent traité ne souffle mot des Protobulgares.

Les Francs et les Lombards entrèrent en contact avec les Byzantins avant le règne de Justinien, mais n'élevèrent plus de revendications par la suite. Les Turcs menaçaient les forteresses byzantines de Crimée en l'an 576⁴⁴. L'attaque par les Avars de la forteresse d'Héraclée se produisit en 592 et se solda par la déconfiture de la cavalerie byzantine⁴⁵. Voilà bien des données qui nous poussent à croire que les τακτικά-στρατηγικά furent probablement écrits dans les trois premières décennies du VII^e siècle.

Un autre argument contre leur apparition tardive (peut-être aux VIII^e—X^e siècles) est fourni par la présence de la langue latine. L'auteur déclare dans la préface qu'il utilisera de nombreux termes appartenant au latin (Ῥωμαικαῖς πολλαῖς ... χρήμεθα λέξεσι) et y recommande la connaissance de cette langue⁴⁶. Les principaux commandements tactiques sont en latin, par exemple : *ad conto clina, ad scutum clina, ad latus stringe, adiuta, cede, clina dextra, clina senestra, cum ordine seque, depone dextra, depone senestra, dirige frontem, exi, exitis, intra, iunge, largia ad ambas*

⁴³ XI, 5.

⁴⁴ Gy. Moravcsik, *o.c.*, p. 419.

⁴⁵ IX, 2.

⁴⁶ I, 8 : ἀναγινώσκεται τὰ ἐπιτίμια ῥωμαιστί καὶ ἑλληνιστί ; XII, 8, 6 : μανδάτορες ... ῥωμαιστί καὶ ... ἑλληνιστί.

partes, largiter ambula, medii dipartitis ad difalangiam, mina, move, muta locum, parati, percute, primi statis, secundi ad difalangiam exitis, servate, sta, suscipe, torna, transforma, undique servatis, verte ⁴⁷. Ces formes appartiennent au parler quotidien et non au latin classique ; leur présence est inconcevable à une époque plus basse que les trois premières décennies du VII^e siècle ⁴⁸. Si l'on se contente de cette donnée approximative, déduite du contenu même du traité, le nom de son auteur véritable est plus aisé à supposer. On sait qu'Urbicius a vécu sous Anastase (491—518) et a écrit un petit essai connu sous le nom de Οὐρβικίου Ἐπιτήδευμα, inséré au livre XII de l'ouvrage en question. Cette partie est absente du Mediceus-Laurentianus, le seul à indiquer Urbicius pour l'auteur de tout l'ouvrage. Il est à supposer que le nom d'Urbicius sera parvenu par erreur de la fin du traité à son début, mais l'auteur de l'ensemble est Mauricius, que mentionnent les quatre autres manuscrits.



La première et unique édition du traité de tactique et de stratégie, que nous nous permettons de populariser sous le nom de Maurice-Urbicius, est parue en 1664 à Uppsala ⁴⁹. Son éditeur, Ioannes Scheffer, a repris et poursuivi le travail entrepris par Lucas Holstenius de Hambourg qui avait examiné quatre manuscrits et comparé le texte grec avec le contenu du traité de tactique de l'empereur Léon VI le Sage. Scheffer revit le texte et y ajouta une traduction en latin, suivie d'un commentaire excellent pour l'époque. Il a soutenu sans équivoque la paternité de Mauricius (pas l'empereur !), en faisant observer, qu' « il n'aurait pas été nécessaire que figurât dans la partie ajoutée le nom d'Urbicius, si Mauricius n'en avait pas été l'auteur » (p. 383). Conformément à l'usage de son temps, cet érudit à nivelé le texte et remplacé par endroits les formes populaires par des formes « correctes » propres au grec classique. Il a appliqué un procédé similaire aux commandements en langue latine. Il n'a pas classé les manuscrits, ni dressé un apparat critique en bas de page afin de montrer clairement ce qu'il avait puisé dans les manuscrits et ce qu'il avait laissé de côté ou ajouté de son cru, par exemple : I, 8 : τοὺς τοιοῦτους τοῦ ἐπιτιμίου τούτου ἐλευθέρους φυλάττεσθαι, dans les manuscrits : τοὺς τοιοῦτους ἐλευτέρους

⁴⁷ III, 2—5 ; III, 9 ; XII, 8, 16 ; XII, 8, 24.

⁴⁸ L. Hahn, *Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinianus*, « Philologus », Suppl. X, 1907, p. 675—718 ; H. Zilliacus, *Zum Kampf der Weltsprachen im oströmischen Reich*, Helsinki, 1935, p. 37—83 ; G. Reichenkron, *Zur römischen Kommandosprache bei byzantinischen Schriftstellern*, BZ, LIV, 1961, p. 18—27.

⁴⁹ *Arriani Tactica et Mauricii Artis militaris libri XII*, omnia numquam ante publicata Graece primus edit, versione Latina notisque illustrat Joannes Schefferus Argentoratensis, Upsalide, cum regio privilegio excudit Henricus Curto S.R.M. et Academiae Upsaliensis bibliopola, anno MDCLXIV. Pages I—IV préface ; 1—79 *Arriani Ars tactica* ; 69—79 *Arriani Acies contra Alanos* ; 80—121 notes ; 1—382 *Mauricii Ars militaris* ; 382—544 notes et schémas.

τοῦ ἐπιτιμίου τούτου φυλάττεσθαι; II, 16 : βούκινα δὲ πολλὰ λαλεῖν, dans les manuscrits : βούκινα δὲ πολλὰ λαλεῖν ἤτοι κινεῖν; II, 19 : ἐκάτερα βασιτάζεσθαι, dans les manuscrits : ἐκάτερα δὲ βάνδα ἔχειν καὶ ἐκάτερα βασιτάζεσθαι; III, 11, après οἱ λαγωὶ . . . ποιῶνται, il a omis ἀλλ' ἀποβλεπόμενα πρὸς τὸν τόπον καὶ τὴν ὁρμὴν τῶν ἐπιτιθεμένων αὐτοῖς· οὕτως καὶ τὰς ὑποχωρήσεις ποιῶνται; III, 14, il a omis les mots ἅμα τῷ τάγματι. εἰ δὲ κοντότερον εὐθέως ἐκ τοῦ μέρους ἐξέρχεται. Malheureusement les exemples de ce genre pullulent. L'ouvrage est dépourvu d'index et de [nos jours il est une rareté bibliographique. Il n'en a pas moins rendu de précieux services et aidé les historiens modernes dans leurs recherches. Le passage relatif aux Slaves a été reproduit fidèlement dans les « Antiquités slaves » de P. J. Šafařík⁵⁰ et le texte entier de l'ouvrage est à la base de la traduction russe de Cybyšev⁵¹.



Le manuscrit à la fois le plus ancien et le plus précieux de tous ceux renfermant le texte de ce traité est le Mediceus-Laurentianus gr. LV, 4, un in-folio de 405 feuillets, datant de la fin ou peut-être même du milieu du X^e siècle. Il renferme entre autres l'ouvrage de Maurice-Urbicius (3^r — 67^v et 131^r — 132^r), le traité Στρατηγικός d'Onésandros (199^r — 215^v), les *Problemata* de Léon (254^r—280^v) et la *Tactique* de Léon (283^r — 404^v). Chaque page compte 32 lignes en écriture minuscule, les lettres étant légèrement penchées vers la droite. Les titres et les majuscules du texte sont en semi-onciale, et les initiales des paragraphes en onciale. Dans son ensemble le codex a souffert maintes mutilations et dans son état actuel il lui manque 44 feuillets (d'un total de 405). La partie relative à l'ouvrage de Mauricius-Urbicius a perdu 3 feuillets à la fin du livre II et au début du livre III, 1 feuillet au commencement du livre VIII, 2 feuil-

⁵⁰ P. J. Šafařík, *Slovanské starožitnosti*, Prague, 1837, p. 967—970; édition allemande : Paul Joseph Schafarik, *Slavische Altertümer* (deutsch von Mosig von Achrefeld, hg. von Heinrich Wuttke), Leipzig, 1843, vol. II, p. 662—664. Les parties relatives aux Slaves ont été reproduites, utilisées ou traduites dans les ouvrages suivants : L. Niederle, *Slovanské starožitnosti*, Prague, 1912, vol. I, p. 27—32; St. Stanojević—V. Čorović, *Odabrani izvori za srpsku istoriju*, Belgrade, 1921, vol. I, p. 27—32; S. A. Žebelev, *Mavrikij (Strateg). Известия о славянах VI—VII вв.*, « Исторический Архив АН СССР », II, 1939, p. 33—37; S. A. Žebelev — S. P. Kondratev, « Вестник древней истории », 1941, n° 1, p. 253—257; A. Klivanov, *Военная организация на старите славяни*, « Исторически Преглед », II, 1945—1946, p. 193—209; N. P. Gracianskij — (S. D. Skazkin, *Хрестоматия по истории средних веков*, Moscou, 1953, vol. I, p. 22—28); G. Cancova-Petkova, « Материалната култура и военното изкуство на дакийските славяни според сведенията на „Pseudo-Mavrikij“ », « Известия на исторически българския Институт », VII, 1957, p. 330—346; P. P. Panaitescu, *La communauté paysanne en Valachie et en Moldavie. Le régime féodal* (en roumain), Bucarest, 1964, p. 24—27.

⁵¹ S.-Pétersbourg, 1903.

lets au milieu du livre VIII, 8 à la fin du livre IX et presque tout le livre X, plus 1 feuillet du livre XII : soit au total 15 feuillets (sur 65)⁵².

Ce manuscrit est par endroits plus complet et plus développé que les autres : I, 2 : νεανίσκους ἐθνικούς, dans les autres νεανίσκους ; II, 4 : πλῆθος νομίζοντες εἶναι τοὺς τὴν ἔφοδον ποιούντας, διὸ οὐ χρὴ μὲν ἐπιτηδεύειν ἀνάγκης χωρὶς ὀλίγους πρὸς πλῆθος τακτικὸν φανερώς μάχεσθαι, dans les autres manquent les mots διὸ . . . ὀλίγους ; III, 12 : μὴ ἀπομένειν, ἵνα τῶν ἐχθρῶν ὡς εἰκὸς ἀντιστρεφομένων καὶ μὴ δυνηθῶσιν βαστάσαι οἱ κούρσορες, dans les autres manquent les mots ἵνα . . . ἀντιστρεφομένων ; III, 15 : σπουδάζειν προχείρως συμμίγνυσθαι, dans les autres σπουδάζειν συνμίγνεσθαι ; VIII, 1 ; δεῖ τοῖς στρατιώταις θάρσος ἐμποιεῖν πρᾶσσόμενον ἄγγελμα· νίκην ὡς τῶν ἡμετέρων ἀλλαχοῦ τοὺς πολεμίους νενικηκότων κρύπτειν, dans les autres manquent les mots δεῖ . . . πολεμίους ; XI, 3 : ταῦτα τοίνυν, ὡς μοναρχούμενα καὶ ἀπηεῖς τὰς ἐπεξελεύσεις . . . ὑφιστάμενα, dans les autres manquent les mots καὶ ἀπηεῖς . . . ὑφιστάμενα ; XII, 1 : ὑποστελλομένων τῶν καβαλλαρίων ἐξέρχεσθαι τὰς πεζικὰς ἀκίας διὰ τῶν λειμμάτων τῶν καβαλλαρίων, dans les autres manquent les mots ἐξέρχεσθαι . . . τῶν καβαλλαρίων ; XII, 1 : καὶ ἐν δειλίᾳ ὄντων δυνατόν ἐστὶ τινὰς τῶν καβαλλαρίων πεζῆ τάσσεσθαι καὶ προσλαμβάνοντας, dans les autres seulement καὶ προσλαμβάνοντας ; XII, 8, 8 : ἦτοι στρατηλάτης εἰς μέσον δεξιὸν οὐ ἄρχει ὁ μέσος δεξιὸς μεράρχης ἦτοι στρατηλάτης, dans les autres seulement ἦτοι στρατηλάτης ; XII, 8, 9 : εἰς τὸν πρῶτον τόπον, εἰς τὸν δεύτερον, εἰς τὸν τρίτον, εἰς τὸν τέταρτον, εἰς τὸν ἐξκαιδέκατον, εἰς τὸν πεντεκαιδέκατον, dans les autres seulement πεντεκαιδέκατον ; XII, 8, 17 : ὅτε μὲν πεζοὺς ἐπὶ ἀπλῆς ἀκίας ἀντιπαρατασσομένους αὐτῆ, ὅτε . . . καβαλλαρίους, dans les autres seulement ὅτε μὲν πεζοὺς, ὅτε δὲ καβαλλαρίους ; XII, 8, 20 : κατὰ ἐν μέρος παρὰ ἐν, ὡς ἐπὶ κέρασ, ὡς μίαν παρατάσσειν . . ., dans les autres κατὰ ἐν μέρος γίνεσθαι κέρασ, ὡς μίαν παράταξιν, καὶ τοὺς λοιποὺς ἐφεξῆς . . . ; XII, 8, 22 : τὰ ἐπιτήδεια ἔχουσι τῆς ἀναγκαιοτέρας χρείας, dans les autres seulement τὰ ἐπιτήδεια ἔχουσι.

Ces textes plus complets ne sauraient être de simples explications marginales dues aux copistes, mais représentent un fonds plus ancien que les autres manuscrits ont résumé ou laissé de côté. Ils prouvent que le codex de Florence est plus ancien et ne dérive pas des autres manuscrits.

⁵² A.-M. Bandini, *Epistola de celeberrimo codice Tacticorum Bibliothecae Laurentianae*, Florence, 1761 ; *Catalogus codicum manuscriptorum graecorum Bibliothecae Laurentianae*, Florence, 1768, t. II, p. 218—238 ; K.-K. Müller, *Ein griechisches Fragment über Kriegswesen*, dans le *Festschrift für L. Urlichs*, Würzburg, 1880, p. 106—111 ; R. Vári, *BZ*, XV, 1906, p. 48—49 et dans la préface de son édition de Leonis *Tactica*, Budapest, 1917, t. I, p. XI—XII ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930, p. 42—45. Ce dernier a analysé attentivement la tradition des textes des tacticiens dans leur ensemble et a abouti à cette conclusion : « Je n'hésite pas à dater ce manuscrit très soigné du milieu du X^e siècle, ou tout au moins de la seconde moitié de ce siècle » (p. 43).

Ce que les autres manuscrits apportent en plus par rapport à celui de Florence, consiste parfois en de simples explications ou interprétations personnelles des copistes, par exemple VIII, 2 : ἡγεμῶν ὁ καὶ θάρσος δειλιῶντων στρατιωτῶν ἀναστέλλων, dans les autres ἡγεμῶν καὶ θράσος εὐκαίρως ἐκποιῶν καὶ προπέτειαν δειλιῶντων στρατιωτῶν; XI, 5 : ῥιφούγους ἐπιστελλομένους, dans les autres ῥεφούγους ἦτοι προσφύγους ἐπαγγελλομένους. La langue du manuscrit de Florence est, en général, plus populaire et moins stylisée; elle est donc plus authentique: δ pour τ (κονδῆς — κοντῆς, τένδας — τέντας); nombre cardinal au lieu de nombre ordinal ou un autre nombre cardinal (ἕως τεσσάρων σαγιττοβόλων — ἕως τετάρτου σαγιττοβόλου, δέκα πέντε — πεντεκαίδεκα); indicatif au lieu du subjonctif (μὴ εἶσιν — μὴ ᾧσιν); formes simples au lieu de formes composées (ἀπομεινάσης — ἐναπομεινάσης, ἀσφαλίζεσθαι — προσσφαλίζεσθαι, δραμεῖν — προδραμεῖν, μεθοδευθῆναι — προμεθοδευθῆναι, στῆναι — ἐπιστῆναι, φθάσωσιν — ἐπιφθάσωσιν); l'expression ὁ ἀντίς ou ὁ ἐναντίς pour ὁ ἐναντίος; formes plus proches de l'original latin (II, 5 : ἀρμαστασιόσιν = ἄρμα + *statio* — ἀρμαστασιῶσιν; X, 4 : στουπίου = *stuppa* « étoupe » — στυπέλου); le concret au lieu de l'abstrait (VII, 11 a στρατός... βραδύς — βραδυτής).

Le manuscrit Ambrosianus 139 (B 119 sup.) de Milan compte 351 feuillets de parchemin de 30 cm de haut sur 23 cm de large. Chaque page comprend 31 lignes d'une écriture onciale régulière, avec les majuscules et des gloses marginales en semi-onciale. Les titres et certaines initiales sont tracés à l'encre dorée. Le texte de Mauricius-Urbicius se lit aux ff. 93^r—102^v, 114^r—135^v, 331^v—332^r et est extrêmement tronqué. Le codex a été écrit au XI^e siècle ou, plutôt, dans la seconde moitié du X^e siècle⁵³. Il paraphrase librement un manuscrit plus ancien, en remplaçant certains termes ou en les expliquant à l'aide de mots connus à son époque: aussi ne présente-t-il guère d'importance pour l'établissement du texte de Mauricius-Urbicius; il faut néanmoins en tenir compte, vu qu'il aide à saisir le processus d'évolution de la terminologie militaire. Pour que son utilisation soit plus efficiente, il est bon de déterminer ses rapports avec les autres mss. C'est ainsi qu'il laisse de côté des expressions ou même des propositions entières (préface: κατὰ τὸ ἡμῶν δυνατὸν... οὐδὲ γὰρ ἔργον ὄν ἱερὸν... τὸ μὲν γὰρ περιφρονεῖν...); il construit la phrase autrement (préface: καὶ εἴτινα ἐνδεῶς, ὡς ἄνθρωποι ἀσθενεῖς ἐγράψαμεν, διὰ μόνην προθυμίαν πρὸς πολιτείαν ὀρμηθέντες — καὶ εἴτιπερ... ὀρμηθέντες, ἐγράψαμεν); il ajoute de son cru (préface: σαφετέρα καὶ γνωριμώτερα ἐκείνους τὰ πλεονα

⁵³ K.-K. Müller, *Eine griechische Schrift über Seekrieg*, Würzburg, 1882, p. 18—29; E. Martini—D. Bassi, *Catalogus codicum graecorum Bibliothecae Ambrosianae*, Milan, 1906, t. I, p. 157—160; R. Vári, BZ, XV, 1906, p. 49 et 61 et introduction à son édition des «Tactiques» de l'empereur Léon le Sage, Budapest, 1917, t. I, p. XIII et XXX; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, Paris, 1930, p. 36—42.

κατέλιπον — σαφετέραις τοῖς πολλοῖς ἐχρήσαντο παραδόσει); il explique les mots vieillis au moyen de termes contemporains (préface : ἀγυμναζίαν ἢ ἀταξίαν; ἀδεστράτων ἡγουν συρτῶν; I, 2 : γουνία ἢ ζούπας; ζάβας ἦτοι λωρικία; I, 3 : ὁ δημηγορῶν ἦτοι ὁ στρατοκήρυξ; I, 6 : παγανὸς ἦτοι στρατιώτης λυτός; ῥεπαρατίονα ἦτοι φιλοτιμίαν; I, 7 : κομμεάτου ἦτοι καταστολίου; I, 8 : οὐλτίμους ἡγουν ὑποχείρους); il utilise des mots composés au lieu de mots simples (ἀδοκῆτων — ἀπροσδοκῆτων, εὐρη — ἐφεύρη, συμβῆναι — ἐπισυμβῆναι); il remplace certains vocables par d'autres (αἰσίως — ἐπιτηδείως, ἀπάθως — ἀκινδύνως, ἀρμόζεσθαι — ἀντιπαρατάσσεσθαι); parfois son orthographe varie (δηποτάτων — διποτάτων, μηνσόρων — μινσόρων). Il se rapproche davantage du manuscrit de Florence que les autres (I, 68 : τένδας ἔχειν, dans les autres : τέχνας ἔχειν « avoir un métier »; ὑγρότερον ἐκ τοῦ δρόσου τὸν ἀέρα, dans les autres : ὑγρότερον τὸν ἀέρα ἐκ τοῦ δρόσου; σέλλας — ἐπισέλλια, dans les autres : σέλας — ἐπισέλια). Le manuscrit de Milan est une paraphrase au sens antique du terme, car il utilise le procédé de la transposition à l'intérieur de la phrase des éléments qui la constituent, c'est-à-dire qu'« on arrange les mots d'une façon nouvelle, on remplace certains d'entre eux par des synonymes; on met deux termes où il n'y en avait qu'un et *vice versa*; en un mot, de l'ancienne matière on fait quelque chose de nouveau, sans que le sens de la phrase en soit changé »⁵⁴. Ce manuscrit n'est pas une copie de celui de Florence; il ne dérive pas non plus des autres manuscrits, mais occupe une position intermédiaire entre le manuscrit de Florence et le groupe constitué par les autres codices.

Le manuscrit sur parchemin de la Bibliothèque Nationale de Naples (Borbonico-Neapolitanus 284 = III — C — 26) est un in-folio de 101 feuillets. Chaque page a 38 lignes d'une écriture minuscule. Les titres et la rubrique de chaque chapitre sont écrits en onciale menue. Les ff. 1^v — 20^r comprennent le Στρατηγικός d'Onésandros et les ff. 20^v — 101^r le traité de Mauricius-Urbicius. Le codex date du XI^e siècle, ou, peut-être, des dernières années du X^e siècle. Il va le plus souvent à côté des mss. Parisinus et Vaticanus, sans en être une copie, mais se différencie du ms. de Florence. Les concordances avec les deux premiers sont presque la règle (I, 2 : τῶν Ἀβάρων ἢ Τούρκων — dans M : τῶν Ἀβάρων; III, 15 : τῶν ἰδίων — dans M : τῶν μαχομένων; VIII, 1 : πολλαχοῦ — dans M : ἀλλαχοῦ). C'est un manuscrit très soigné⁵⁵.

Le manuscrit sur parchemin Parisinus graecus 2 442 renferme 125 feuillets de 34 cm de haut sur 26 cm de large. Chaque page compte 35 lignes d'une écriture minuscule assez régulière. Les titres, les indications

⁵⁴ A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 39.

⁵⁵ S. Cyrillus, *Codices graeci manuscripti regiae Bibliothecae Borbonicae*, Naples, 1826 — 1832, t. II, p. 371; R. Vári, dans l'introduction de son édition des « Tactiques » de l'empereur Léon le Sage, Budapest, 1917, p. XV; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 19 — 24.

de chapitres et les explications des dessins sont en semi-onciale : pour les premiers on a utilisé une encre différente. Le manuscrit de Paris rentre dans le même groupe que celui de Naples, mais il diffère beaucoup de celui de Florence. Il présente la leçon erronée : *καβαρίων* (= *καβαλλαρίων*, IV, 3), qui est restée dans l'édition Scheffer, à preuve que ce savant s'est servi du codex de Paris. Certaines leçons ont été corrigées en marge d'après le manuscrit de Naples, par exemple : XII, 8, 4 : *μαρτζοβάβουλα* (en marge *μαρβάρβουλα*, comme dans N) ; XII, 8, 5 : *μαρτζοβάβουλα* (en marge *μαρτζοβάβουλα*, comme dans N) ; IX, 4, les mots *ἐάν πεζοὶ οὐ σύνεισι στρατιῶται, μὴ πλησίον τῶν πεζεόντων* manquent de N, mais existent dans le Parisinus et, en marge, la même main a noté en latin *desunt*. Le manuscrit de Paris a besoin d'être complété à l'aide de *Barberinianus Graecus* II, 97 (de la Bibliothèque Vaticane) avec lequel il forme un seul tout : le traité de Mauricius-Urbicius commence dans le Parisinus aux ff. 43^r—55^v et continue dans le Barberinianus aux ff. 1^r—62^v. L'ensemble, noté par nous du sigle P, date du XI^e siècle⁵⁶.

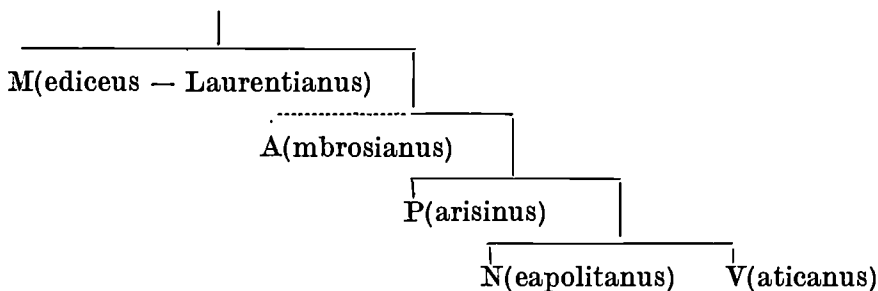
Le Vaticanus Graecus 1164 est un manuscrit de grand format qui compte 281 feuillets. Chaque page renferme 33 lignes d'une écriture minuscule régulière. Les titres sont tracés en général en menue onciale, avec une encre différente, mais certains en grande onciale. L'œuvre de Mauricius-Urbicius est renfermée aux ff. 28^r—94^r, mais elle n'est pas complète : entre les ff. 79^v et 80^r il manque 198 lignes appartenant à la fin du livre XI et au début du livre XII, c'est-à-dire approximativement 6 feuillets. Le manuscrit a été copié vers le milieu du XI^e siècle. Il fait partie du même groupe que les mss. de Naples et de Paris, sans en être une simple copie. Il suit parfois le manuscrit de Florence, par exemple VIII, 2 : *τὸ γὰρ περιττὸν πολεμίων πληθος*, dans les manuscrits de Naples et de Paris : *τὸ γὰρ περὶ τῶν πολεμίων πληθος*⁵⁷.

Si l'on considère l'ensemble des 5 mss., il est facile de les classer en trois catégories bien déterminées : 1. le plus ancien, le plus digne de foi aussi, est le manuscrit de Florence ; 2. le manuscrit de Milan représente une paraphrase libre, exécutée d'après un codex proche de celui de Florence ; 3. les manuscrits de Naples, de Paris et de Rome forment un groupe à part, ordinairement très unitaire, découlant d'une source commune. Notons quelques différences entre le manuscrit de Florence, d'une part, et

⁵⁶ *Catalogus manuscriptorum Bibliothecae regiae*, Paris, 1740, t. II, p. 503 ; C. Wescher, *Poliorettique des Grecs. Traités théoriques. Récits historiques*, Paris, 1867, p. XXVI—XXVIII ; C. Graux, « Revue de philologie », N.S., III, 1879, p. 100—105, IV, 1880, p. 88—92 ; K.-K. Müller, *Festschrift für L. Urlichs*, Würzburg, 1880, p. 109 ; R. Vári, dans l'introduction à son édition des « Tactiques » de Léon le Sage, Budapest, 1917, t. I, p. XIII ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 31—35.

⁵⁷ C. Wescher, *Poliorettique des Grecs*, Paris, 1867, p. XXIV—XXVI ; R. Vári, dans l'introduction à son édition de Léon le Sage, t. I, p. XIV ; A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 24—31.

les manuscrits de Naples, de Paris et de Rome, de l'autre : I, 3 : τούτου τάξιν — τάξιν τούτου ; II, 4 : ἔλαττον τῶν — ἔλαττον τοῦ ; II, 8 : ἀπομάχους — ἀπὸ μάχης ; VII, 16 a στριρίζοντα — γνωρίζοντα ; VIII, 1 : εὐπειθείας — ἀπειθείας ; VIII, 2 : τίθεσθαι πρόνοιαν — πρόνοιαν τίθεσθαι ; οἱ στρατιῶται τῆς πραίδας — τῆς πραίδας οἱ στρατιῶται ; μιᾷ μάχῃ φθαρῆναι — μ.φ.μ. ; XI, 2 : ἀπλήκτως κατεγγίζον — ἀπληκεύει ἐγγίζον ; XI, 5 : ἐγχειρίζεσθαι ταῖς πανουρίας — ἐγχειρεῖν παρ' ἐλπίδας ; XII, 8, 19 : τὰ πάκτα — τὰ ἄπληκτα ; I, 8, 23 : περιττόν ἐστι τὸ πλῆθος — ὑπὲρ τὸν στρατόν ἐστι τὸ πλῆθος. L'examen des manuscrits des Τακτικά-στρατηγικά de Mauricius-Urbicius permet d'établir un stemma semblable à celui fixé par A. Dain pour les manuscrits (de la première catégorie) de l'œuvre d'Onésandros⁵⁸ :



Une nouvelle édition de cet ouvrage devra accorder la préférence à M, tout en tenant compte du fait que ce manuscrit est très mutilé. Par conséquent, le texte aura dans son ensemble constamment besoin de l'appui du groupe NPV. Le manuscrit A ne sera mis à contribution que partiellement, c'est-à-dire là seulement où il complète ou corrige les autres codices : sa reproduction détaillée dans l'apparat critique ou sa publication intégrale en petits caractères en fin de volume ne s'avère pas indispensable.

L'apparat critique enregistrera soigneusement toutes les différences, même celles d'orthographe, car ces dernières reflètent les courants de culture ou le degré d'instruction des copistes aux diverses époques. Dans le choix des graphies nous tiendrons compte de l'influence de la langue parlée, tout en respectant, dans la mesure du possible, le principe étymologique si cher aux Byzantins. La tradition critique et l'innovation populaire coexistaient et s'entrecroisaient dans les pages d'un même ouvrage. Nous écrirons donc *πραίδας* (*praedas*) et non *πρέδας*, *δηποτάτοι* (*deputati*) et non *διποτάτοι*, *κομμεάτου* (*commeatus*) et non *κομεάτου*, *μῆνσορῆξ* (*mensores*) et non *μίνσωρες*, *σωρηδῶν* et non *σωριδῶν*. Nous préférons les graphies *ῥεφούγους* (*refugos*) et non *ῥιφούγους*, *ἐξπλήκτους* (*expletos*) et non *ἐκπλήκτους*, *ῥάσσα* (*rasa*) et non *ῥάσσα*, *σαγίττα* (*sagitta*) et non *σαγίτα*, *σέλλας* (*sellas*) et non *σέλας*, *φοιδεράτους* (*foederatos*) et non *φιδεράτους*. Par contre, nous

⁵⁸ A. Dain, *Les manuscrits d'Onésandros*, p. 35.

maintiendrons les graphies des manuscrits là où elles concordent : ἀπληκτον, ἀπλικεύειν (*applicare*). Il va de soi que nous ne tendrons pas à généraliser la forme du masculin (τοῦλδος) et du neutre (τούλδον), vu qu'on les rencontre parfois dans le même codex. Nous retiendrons les formes populaires de M comme δέκα πέντε, δέκα ἕξ, mais sans essayer de les imposer à tout prix dans le texte, là où manque le témoignage de M ; au contraire, nous y reproduirons les formes πεντεκαίδεκα, ἑξκαίδεκα des manuscrits existants. Bien que le numéral cardinal soit plus courant que le numéral ordinal, nous accorderons la priorité à M dans des cas comme μίαν ἢ δευτέραν λίτραν, δεύτερον σαγιττοβόλον, dans NPV : μίαν ἢ δύο λίτρας, δύο σαγιττοβόλα. En grec classique le verbe παραινέω se construisait avec le datif, comme il apparaît dans M, mais dans P c'est la construction avec l'accusatif qui apparaît : nous nous arrêterons au premier cas uniquement par respect pour la valeur en général reconnue et vérifiée de M, tout en nous déclarant d'accord que l'autre construction est tout aussi légitime. Nous ne remplacerons pas les constructions avec le subjonctif du type εἴ δε . . . ᾧσιν de M par celles avec l'indicatif du type εἴ δε . . . εἰσίν de NPV. En revanche, nous reproduirons les commandements militaires exprimés en latin d'après NPV, bien que M les traduise parfois en langue grecque. Dans le domaine du lexique nous aurons grand soin de retenir les mots populaires qui se rencontrent rarement dans les textes : ὁ ἀντίς ou ὁ ἐναντίς de M est préférable à ὁ ἐναντίος de NPV. Les composés verbaux à l'aide de προ- et προς-(προερευνᾶν — προσερευνᾶν, προκρούειν — προσκρούειν, προτρέχειν — προστρέχειν) apparaissent dans les manuscrits de façon inconséquente : nous respecterons cet état de choses. Nous ne rechercherons pas non plus l'uniformité dans le cas de ὄπιθεν — ὄπισθεν. Le texte de M περὶ τῆς ἐν τῇ πολεμίας εἰσόδου est meilleur que celui de P περὶ τῆς ἐν πολέμῳ εἰσόδου que J. Scheffer traduit *de itinere in bello*.

L'œuvre de Mauricius-Urbicius n'intéresse pas seulement par son contenu, mais également par sa langue : une nouvelle édition se doit de réunir et de systématiser avec soin toute cette richesse dans les index qui l'accompagneront.

DU CARACTÈRE DE L'AMBASSADE DE GUILLEBERT DE LANNOY DANS LE NORD ET LE SUD-EST DE L'EUROPE EN 1421 ET DE QUELQUES INCIDENTS DE SON VOYAGE¹

MARIA HOLBAN

Le 4 mai 1421 Guillebert de Lannoy, capitaine du château de l'Escluse et premier chambellan du duc Philippe de Bourgogne, se mettait en route escorté de sept gentilshommes pour entreprendre « le voyage de Jherusalem par terre à la requeste du roy d'Angleterre, et du roy de France et de monseigneur le duc Philippe principal esmouueur ». Cette dernière précision nous renseigne sur le véritable initiateur de ce voyage. Le roi d'Angleterre s'était joint après coup au projet de son puissant allié. Quant au roi de France, l'infortuné Charles VI, plongé dans sa folie, il n'était nommé ici que pour la forme. Depuis le pacte de Troyes et le mariage du vainqueur d'Azincourt, Henri V, avec la fille du roi de France en juin 1420, le roi d'Angleterre était reconnu comme régent et héritier du

¹ Le texte ayant servi à cette analyse est celui publié par Ch. Potvin, *Œuvres de Ghillebert de Lannoy voyageur, diplomate et moraliste...* avec des notes géographiques et une carte par J. C. Houzeau, Louvain 1878. On y trouve un appareil critique qui fait défaut à l'édition antérieure de Ch. P. Serrure, *Voyages et ambassades de messire Guillebert de Lannoy 1399—1450*, « Société des Bibliophiles de Mons », 1890. D'après cette dernière, Joachim Lelewel a donné une réédition de la partie concernant la Pologne, accompagnée d'une traduction en polonais et de notes touchant la Pologne, sous le titre de *G. de Lannoy et ses voyages en 1413, 1414 et 1421*, Posen, 1843. On ne peut manquer de signaler l'apport sérieux de l'*Examen critique des Voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy 1399—1450*, par Emile Gachet, article extrait du « Trésor National », Bruxelles, 1843. Le passage du texte original ayant trait au voyage de Lannoy à travers la Moldavie a été publié par B. P. Hasdeu dans « Archiva Istorică a României » Bucarest, 11 dec. 1864, n° 17, an. I, doc. n° 188, accompagné d'une traduction roumaine. L'édition de Ch. Potvin signale les variantes de texte entre le ms. n° 21 522 de la Bibliothèque royale de Bruxelles qu'elle suit fidèlement et un autre ms. précédé d'une courte notice du chapelain de l'auteur et demeuré dans la famille de Lannoy, lequel est désigné en note par la lettre A toutes les fois qu'on en cite les variantes.

royaume de France, qualité qu'il tenait à notifier aux princes et souverains du monde entier. Ce ne dut pas être malaisé de lui suggérer de profiter de ce voyage pour faire tenir aux princes visités en route par le chambellan de Bourgogne ses lettres de notification accompagnées de bijoux et de riches présents.

Mais ce qui peut sembler bizarre c'est l'itinéraire choisi. Car pour aller à Jérusalem par terre, l'envoyé extraordinaire commençait par se rendre à Dantzig auprès du grand maître de Prusse, et de là à Sandomir, auprès du roi de Pologne, pour obtenir par son entremise des sauf-conduits du sultan de Turquie, son allié contre le roi de Hongrie, enfin à Kameniec en Volhynie auprès du grand duc de Lithuanie qui lui donna également à cette fin des lettres écrites en russe, en langue tatare et en latin, tout en l'avertissant qu'il ne pourrait passer le Danube pour aller par voie de terre à Constantinople à cause des troubles survenus après la mort récente du sultan Mahomet I. Partout l'ambassadeur accomplissait le même rite notifiant la paix survenue entre la France et l'Angleterre et remettait les bijoux envoyés par le roi d'Angleterre. Partout il était richement festoyé et comblé de présents. Notons en passant que c'était faire un bien grand détour pour arriver à Jérusalem, et que si le roi de Pologne pouvait en effet lui procurer des sauf-conduits pour la Turquie, ce n'était pas le cas du grand maître de Prusse, ennemi de ce roi et des Turcs, et allié du roi de Hongrie. Mais en fait l'envoyé accrédité des deux rois ne faisait que répéter en lignes générales une partie du voyage accompli par lui en 1412—1413², quand à l'instar des jeunes nobles du Hainaut il partit gagner ses éperons dans l'une de ces « Reise » ou expéditions des chevaliers de Prusse contre les « mécréants » de Pologne. Ses pérégrinations l'avaient conduit de Dantzig et de Marienburg à la cour du roi du Danemark, ennemi d'ailleurs des chevaliers de Prusse, et dont il ne sera plus question en 1421, à celle du grand duc de Lithuanie, comme à celle du roi de Pologne, également ennemi de l'Ordre de Prusse, pour ne parler que des princes souverains ou estimés tels visités à cette occasion. Car la curiosité et l'esprit d'aventure l'avaient fait pousser son exploration jusqu'en Livonie et en Russie³, dont il décrit le grand Novgorod « ville franche et seigneurie commune », ainsi que « Plesco » (Pskov) « qui est seigneurie à.

² En réalité en 1413—1414, comme l'a démontré Emile Gachet dans son *Examen critique des Voyages et ambassades de Ghillebert de Lannoy, 1399—1450*. La discussion de cette date s'y trouve à la p. 14 où l'auteur rappelle que la déposition du grand maître de Prusse, Henri de Plauen, qui avait accueilli Lannoy à son arrivée en Prusse eut lieu en octobre 1413 pendant que celui-ci poussait son voyage en Russie d'où il se rendit ultérieurement auprès du roi de Pologne à Pâques, donc en 1414.

³ Voir aussi Alexandre V. Soloviev, *Le Voyage de messire de Lannoy dans les Pays russes*, Genève, extrait de « Orbis Scriptus » mélanges offerts à D. Tschizewskij, Munich, 1966 (p. 791—796).

part luy dessoubz le roy de Moeusco ». Or, quand au terme de ses divagations septentrionales il fut reçu en « 1413 »⁴ par le roi de Pologne, celui-ci le chargea d'un message pour le roi de France selon le témoignage des mémoires « . . . me fist servir à sa table, puis au partir me donna une coupe dorée, armoyée de ses armes, et escripuy par moy lettres de créance au roy de France, laquelle créance estoit qu'il se *complaingnoit de luy, qui estoit principal de tous les rois cristiens, pource que tous les rois cristiens l'avoient visité par leurs ambaxades, depuis sa nouvelle création d'avoir esté fait roy cristien*, et ledit roy de France non . . . »

Il nous semble que cette circonstance contribua à faire adopter dès l'année 1420 au nouveau régent de France le plan d'envoyer une ambassade notifier sa propre qualité et réparer en même temps l'omission signalée en « 1413 » (=1414). Quant à l'idée du voyage « par terre » jusqu'à Jérusalem, c'était comme une sorte de vœu ostensible de pèlerinage venant compliquer les données initiales de la tâche prescrite. Car le voyage de Jérusalem comportait à la fois une enquête sur les « pèlerinages, pardons et indulgences de Surye et de Egipte » dont Lannoy dressa une sorte d'inventaire abondant et précis, groupé par régions et par villes, et qui semble avoir été spécialement destiné au roi d'Angleterre — et en même temps une reconnaissance militaire « de plusieurs villes, ports et rivières » d'Egypte et de Syrie, dûment visités par Lannoy en 1422 et décrits en un rapport d'une précision et d'une richesse admirables, cette enquête devant servir à l'élaboration d'un plan de croisade contre le sultan de Babylone et d'Egypte. Or, cette première démarche en vue d'une action d'éclat contre l'Orient musulman avait eu le duc de Bourgogne pour « principal esmouveur ». Mais c'est Lannoy vraisemblablement qui eut soin d'ajouter les autres éléments devant mener à l'adoption de l'itinéraire désiré par lui, c'est-à-dire la condition de n'aller que par terre — qui impliquait nécessairement l'entremise du roi de Pologne pour l'obtention des sauf-conduits indispensables, ainsi que le rappel de la juste prétention de ce même roi à une réparation de l'oubli mortifiant dont il avait eu à se plaindre.

Voilà comment on en arriva à la solution si bizarre de la double mission de Lannoy accrédité officiel des deux rois, Henri V et Charles VI, et chargé par eux d'une ambassade d'apparat qui devait prendre fin à Constantinople, sa tâche ultérieure consistant en une exploration discrète, sinon secrète des abords de la Syrie et de l'Egypte. N'était la condition de voyager par terre, on aurait pu avoir directement recours pour les sauf-conduits au vieil empereur byzantin Manuel II, qui était bien connu en Occident, où il avait erré en suppliant et séjourné deux ans à Paris à discuter de l'union des Eglises au moment du plus grand danger pour l'empire,

⁴ En réalité 1414 comme il est dit plus haut.

miraculeusement conjuré par la défaite de Bajazet de 1402, et qui se trouvait en termes assez cordiaux avec Mahomet I, allant même jusqu'à une certaine alliance. D'ailleurs Lannoy était chargé pour lui d'un message particulier faisant suite à son ambassade et touchant le désir des deux rois « d'avancer l'union d'entre les esglises Rommaines et Gregeois » en cours de discussion à Constantinople, où le pape avait envoyé ses « ambassadeurs ». Il semble donc que seule la condition du voyage *par terre* empêchait l'adoption d'un itinéraire plus simple consistant à se rendre directement à Constantinople, et de là auprès de l'empereur turc, auquel l'ambassadeur devait remettre « une oreloge d'or » de la part du roi d'Angleterre, avant de poursuivre le reste du voyage. De toute façon une conclusion nette s'impose. C'est que l'ambassade de Lannoy ne cachait aucun appel à une croisade pour la défense de l'Europe menacée et le rejet des Turcs hors de la Péninsule Balkanique. Quant à la vaine obstination de Lannoy ne voulant renoncer à aucun prix à la route de la Bulgarie pour se rendre à Constantinople, il ne faut y voir ni intérêt particulier pour les chrétiens asservis aux Turcs, ni quelque autre arrière-pensée, mais uniquement une conséquence du vœu de faire tout le voyage par terre. C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'à son départ de l'Escluse il avait fait embarquer son escorte avec les bagages et bijoux à destination de Dantzig, lui-même devant s'y rendre par terre avec un seul compagnon de route et pour tout viatique son escarcelle sans doute assez bien garnie. Enfin, la parfaite indifférence à l'égard des Turcs — qui se trouvaient pourtant presque aux portes de Constantinople — résulte aussi d'un fait rapporté par Lannoy dans ses mémoires⁵, mais qui n'en est pas moins assez invraisemblable. Car rapportant à sa manière, qui n'est pas des plus exactes⁶, le concours prêté par l'empereur Manuel II au prétendant Moustafa, frère du sultan défunt, à qui il entendait ménager l'empire sur la Turquie d'Europe, tout en se réservant pour lui-même le château de Gallipoli et les Dardanelles qui devaient constituer une zone neutre, — le sultan Moustafa s'engageant à « ne point passer le bras de Rommenie » et néanmoins à faire « une guerre perpétuelle à Mourad Bay, . . . seigneur de Prusse (= Brousse) et de la Turquie »⁷ — le mémorialiste ajoute que Moustafa

⁵ Lannoy, *Œuvres*, éd. Potvin, p. 66—67.

⁶ v. E. Gachet, *art. cité*, p. 40, où il signale l'interversion portée par Lannoy dans l'ordre des événements. En effet, celui-ci place à tort l'épisode du prétendant Moustafa, frère de l'empereur défunt Mahomet I comme ayant eu lieu après la mort d'un autre prétendant Tchélébi Moustafa. Or, ce dernier fut suscité par Manuel II après que le premier prétendant Moustafa fut pendu par son neveu en 1422, et perdit lui-même la vie de la même manière en 1424. D'ailleurs à aucun moment on ne put voir en présence trois compétiteurs à l'empire, comme l'affirme à un autre endroit Lannoy, preuve que tout ce développement appartient à une époque bien plus tardive, quand la précision des faits s'est estompée. Cette observation est valable pour toute une série de dates erronées et de confusions étonnantes signalées dans l'article cité aux pages 10, 11, 12, 14, 26 et se rapportant à des événements des années 1400—1414.

⁷ = Mourad II qui régna de 1421 à 1451.

« menty faulcement de toute sa promesse car il passa oultre à navire en la Turquie en puissance, et vint Mourart Bay contre luy aussy à grant puissance et furent grant temps l'un devant l'autre les deux puissances tellement qu'il n'y avoit entre eulz deux que une rivière. *Sy fus adverty de ceste besongne par quoy je prins une nef et du harnas pour aller devers l'un desdits empereurs turcs espérant qu'il y aurait bataille*, mais l'empereur de Constantinoble fit arrester ma nef et ne vout pour la doubte de ma vie que je y allasse, dont je eus grand doeuil. Et demouray ainsy du tout résolu de parfaire mon voyage à Jherusalem par mer. Sy me mis en une nef et arrivay en l'isle et ville de Rodes . . . etc. ».

Faut-il accepter entièrement ses assertions et s'étonner seulement de l'incompatibilité flagrante entre le caractère solennel dont il était revêtu et le comportement étourdi dont il se targue avec tant de candeur et qui siérait mieux à un jeune homme en quête d'aventures qu'à un personnage pondéré de trente-cinq ans bien sonnés ? Ou plutôt faut-il y voir une vantardise tardive de vieillard sur le retour embellissant les scènes du passé évoquées par bribes au gré capricieux du souvenir et dictant à son chapelain le récit confus de différentes *aventures* dont il arrive à truffier son récit ? Car il faut bien reconnaître que ce n'est que dans une certaine partie de ses mémoires qu'il se livre à ce jeu décevant.

Peut-on vraiment croire que Lannoy se résolut à joindre indifféremment « *l'un desdits empereurs turcs espérant qu'il y auroit bataille* » et qu'il n'en fut empêché que par l'empereur de Constantinople qui fit arrêter sa nef et lui fit rebrousser chemin, le privant ainsi d'une si noble entreprise ? Mais la suite du texte semble nous offrir une autre explication. Car, après avoir exprimé son déplaisir d'avoir été arrêté en si beau chemin, Lannoy ajoute comme s'il s'agissait de marquer son immuable persévérance dans une même voie : « *Et demouray ainsy du tout résolu de parfaire mon voyage de Jherusalem par mer. Sy me mis en une nef et arrivay en l'isle . . . de Rodes . . .* » Or, ceci ne semble pas se raccorder trop bien au récit précédent. Car il n'y avait pas été question d'une poursuite du voyage mais d'une participation éventuelle à une bataille. Le tout ne se réduirait-il pas en somme au simple fait d'avoir été obligé, bien malgré lui, de différer quelque peu son voyage par mer, pour ne pas se trouver pris entre les deux forces turques s'affrontant des deux côtés des Dardanelles ? Il se peut que l'auteur ait essayé d'éluder cette disposition en se procurant une nef pour partir quand même en dépit de l'interdiction de l'empereur et qu'il en ait été empêché pour le moment, sans renoncer pourtant à l'idée de partir à la première occasion : *Et demouray . . . résolu . . . etc.*

Quoi qu'il en soit, on est frappé par une certaine inégalité de ton qui se fait jour au cours du récit, car à côté du compte rendu tout uni du voyage on voit paraître par endroits une veine anecdotique qui interrompt

le fil continu de l'exposé en y faisant entrer de courts épisodes indépendants du reste. Les parties adventices sont parfois reliées au moyen d'un simple *Item*.

Et c'est justement dans un de ces morceaux rajoutés au texte initial que se trouve l'incident reproduit plus haut. Il est précédé de la relation fort complète de l'honorable réception faite à l'ambassadeur ⁸ par les deux empereurs de Constantinople, Manuel II et son fils et collègue Jean VIII. Tout y est. Les chasses et les dîners du jeune basileus, les présents et les visites des saintes reliques et des merveilles de la ville offerts par le vieil empereur qui lui donna même *au partir* une croix d'or . . . , etc. remplie des reliques les plus rares. Or après cette mention finale constatant le départ de l'ambassadeur, voilà qu'on est invité à retourner en arrière pour écouter un morceau dans un tout autre style et qui débute absolument comme un conte. « *Item, en iceluy temps avoit le vieil empereur délivré hors de sa prison un prince turc nommé Moustaffa* ». Il est évident que nous avons là un passage entièrement ajouté, et que le fil ne reprend normalement en réalité qu'avec la phrase *Sy me mis en une nef et arrivay en l'isle et ville de Rode*.

On trouve aussi d'autres exemples de ce procédé dans cette même relation de l'ambassade de 1421. L'explication réside dans le fait que nous sommes en présence d'un texte inachevé qui diffère essentiellement des autres relations contenues dans ces mémoires. Ici nous avons une série de rapports sur la manière dont l'envoyé s'était acquitté de son ambassade (notification officielle des titres du roi et remise des présents et joyaux) et sur les honneurs dont il avait été l'objet, avec en outre une sorte d'inventaire des riches présents reçus par tous les membres de l'ambassade, sans omettre les « menus dons comme ostoirs, gans, lévriers, cousteaulx et litz de Russie » ⁹ qui lui avaient été faits par exemple par « quelquesuns des gens » du roi de Pologne, ou les honneurs rendus par les seigneurs et bourgeois de la ville de « Lombourg » (= Lemberg) avec une mention toute spéciale des attentions des Hermins (= Arméniens) de cette ville. Le pittoresque reprend ses droits dans certains détails ajoutés peut-être après coup, attestant les égards particuliers du grand duc de Lithuanie « Wit-holt » (Witovt) qui « me donna trois fois à disner ¹⁰, me assit à sa table où estoit assise la duchesse, sa femme, et le duc sarrazin de Tartarie, par quoy je vey mangier char et poisson à sa table, par ung jour de vendredy. *Et y avoit ung Tartre qui avoit sa barbe longue jusques dessoubz le genoul, enveloppée d'ung couvrechief. Et à ung disner solempnel qu'il fist, vinrent vers luy deux ambaxades . . . Et receut ceulx de la Grand Noegarde (= Novgorod) mais*

⁸ Lannoy, *op. cit.*, p. 65–66.

⁹ *Ibidem*, p. 54.

¹⁰ *Ibidem*, p. 55.

ceulx de Plesco non, ainchois les rebouta de devant ses yeulx par hayne...
Et me bailla ledit duc au partir telles lettres... , etc. »

Nous pouvons surprendre ici la fusion opérée entre une première rédaction officielle uniquement consacrée aux points énumérés plus haut, et l'évocation de scènes vivantes racontées en marge du texte stéréotype, mais si bien fondues ensemble qu'on ne s'aperçoit pas des deux moments différents de l'élaboration. On a aussi d'autres preuves plus flagrantes de remaniements ultérieurs. Ainsi, immédiatement après la conclusion du rapport touchant le séjour de Lannoy à la cour du grand duc Witovt on peut lire¹¹ une sorte de rappel introduit dans le texte et réussissant à y porter la confusion : « Item me donnèrent un duc et ducesse de Russie, de ses gens, un beau disner et une paire de gans de Russie broudez et ung [mot laissé en blanc]. Et me furent donnez autres dons de ses chevaliers, comme chapeaulz et mouffles fourrées de martres, et de cousteaux tartariques, par especial de Guedigol capitaine de Pluy en Lopodolye¹². Et fus devers ledit Witholt neuf jours et puis m'en partis ». Le lecteur non averti que l'auteur se rapporte d'abord au texte précédent ayant trait à la cour de Witovt, puis par anticipation à une phase suivante du voyage marquée par le séjour à Kameniec-Podolsk chez le gouverneur de la Podolie, Ghedigold ou Guedigold, est tout étonné de se retrouver finalement de nouveau chez le grand duc de Lithuanie. Or dans le passage immédiatement suivant il est de nouveau question de Ghedigold — nommé cette fois Gheldigold — que l'auteur semble présenter ici pour la première fois : « où je trouway ung chevalier capitaine de Lopodolie nommé Gheldigold qui me festoya moult et me donna de gracieux dons et de ses vivres et beaux disners ». Comment s'expliquer cette anomalie sinon par le fait que le manuscrit devait se présenter sous forme de feuillets épars, simples pièces justificatives de l'ambassade, dictées peut-être au clerc nommé Lambin, mentionné par Lannoy¹³ dans son dernier rapport de sa tournée septentrionale, parmi ses gens richement comblés par le grand duc de Lithuanie, où il ajoute qu'il le renvoya « devers le roy d'Angleterre » avant de poursuivre le reste de son voyage. C'est ce matériel en partie informe qui constitue le premier texte de la relation de l'ambassade de 1421. Or le rappel reproduit par nous ci-dessus devait servir d'aide-mémoire à la rédaction ultérieure de la suite du voyage, rendue plus malaisée par l'absence de toute papeterie officielle, puisque à partir de là et jusqu'à Constantinople il n'avait plus été question de notifier les nouveaux titres du roi d'Angleterre, ni de remettre des cadeaux somptueux à des souverains se réclamant de la grande famille de la chrétienté d'Occident. Le voyage à travers la Moldavie fai-

¹¹ *Ibidem*, p. 58.

¹² = la Podolye.

¹³ *Ibidem*, v. 57.

sant suite à l'inoubliable séjour chez Ghedigold à Kameniec en face de la forteresse de Hotin, est expédié fort prestement. Car il se résume à déclarer qu'il alla « par grans déserts » jusqu'à la résidence du « wiwoude Alexandrie seigneur de laditte Wallackie¹⁴ et de Moldavie » qui s'efforça de lui faire comprendre qu'il n'y avait pour lui aucun moyen de continuer sa route par la Bulgarie à cause des luttes acharnées entre les rivaux à la succession de Mahomet I, qui déchiraient l'empire turc. Il se décida enfin à se diriger vers Caffa par terre dans l'espoir illusoire d'« essayer de tourner la Mer Maiour »¹⁵ afin d'être fidèle à cette sorte de vœu religieusement observé jusque-là. Cette partie du voyage se fit également par « grans déserts de plus de quatre lieues », ce terme étant ici l'équivalent de forêts¹⁶. Il ne semble pas que le voyageur ait fait un présent quelconque au prince qui, fidèle à la coutume du pays, lui fit don d'un cheval et le pourvut de « conduite, truchemans et guides » qui devaient l'escorter ainsi que ses compagnons jusqu'à la mer « et vins à une ville fermée et port sur laditte Mer Maiour nommée Mancastre ou Bellegard (= Belgrad, la « ville blanche ») où il habite Gènois, Wallackes et Hermins ». Le texte initial de ce paragraphe semble bien s'être arrêté là, pour reprendre tout naturellement après une interruption dont il sera question tout à l'heure.

En voici la suite logique : ¹⁷ « Item de Mancastre envoyai une partie de mes gens, de mes bagues [= bagages] et joyaulz par mer en une nef en Caffa, et moy avecq les autres m'en allay par terre *partant de ladite Wallasquie* pour aller audit lieu de Caffa parmy ung grand désert de Tartarie qui me dura dixhuit jours ». Entre ce texte constatant son départ de « Mancastre » et celui racontant son arrivée à cet endroit, l'auteur s'est amusé à introduire deux morceaux de nature à flatter le goût d'aventures et de sensationnel de ses éventuels lecteurs ou auditeurs. Le raccord en est fait si maladroitement qu'il est étonnant qu'on ne s'en soit pas aperçu jusqu'ici. La première de ces insertions ramène pour la troisième fois le nom du gouverneur de la Podolie qu'il loue pour une réussite presque incroyable. Car il serait venu « faire et fonder par force, ung chastel tout neuf qui fut fait en moins d'ung mois de par ledit duc Wïtholt en ung désert lieu où il n'y a ne bois, ne pierres, mais avoit ledit gouverneur amené douse mille hommes et quatre mille charettes chargées de pierre et de bois ». Mais ce qui a fait couler pas mal d'encre, c'est la précision que l'on a cru pouvoir tirer des paroles suivantes qui ouvrent la phrase citée ci-dessus : « Et là y vint, moy présent, à celuy temps à l'ung des lez de la

¹⁴ nommée avant cela, dans la même phrase : *Wallackie la petite*. La relation du passage de Lannoy à travers la Moldavie se trouve aux pages 58–60.

¹⁵ la mer Noire.

¹⁶ Pour ce genre d'interprétation voir aussi J. Le Goff, *La civilisation occidentale au Moyen Age*.

¹⁷ Lannoy, *op. cit.*, p. 61.

rivière le devant nommé Gueldigold, gouverneur de Lopodolye . . . », etc. Du fait que cette phrase se trouve placée immédiatement après celle annonçant l'arrivée de l'auteur à « Mancastre » on a déduit que c'était bien là qu'avait eu lieu la construction du château prodige. Mais à suivre de près le texte on est frappé de ses incongruités. Le nom de Ghedigold est orthographié tantôt Gheldigold au début du paragraphe racontant le voyage depuis la cour de Witovt jusqu'à l'arrivée de Lannoy en Moldavie, et tantôt Gueldigold à la fin de ce même paragraphe, après l'arrivée de l'auteur à « Mancastre ». Il est également nommé tantôt « capitaine de Lopodolie » et tantôt « gouverneur de Lopodolye », preuve que les deux mentions ne datent pas du même moment. Mais s'il s'agit d'un passage rajouté ultérieurement au texte initial, quelle peut être la garantie qu'il se trouve effectivement placé au bon endroit ? Car ce n'est que la place occupée dans ce paragraphe qui permet de situer à Moncastron la construction dont il est question. Observons que toutes les autres précisions ne comportent rien de précis puisque *là et à celui temps* se rapportent à des données censées être connues par ailleurs. *A l'ung des lez de la rivière* soulève un autre problème, car nulle rivière ne se trouve mentionnée dans ce paragraphe, pas même lorsque est décrite la position de la ville de Moncastron, qui est rapportée à la mer « Maiour » et non au « Nestre » qui n'est nommé que dans le paragraphe suivant. Et s'il s'agissait réellement d'une construction faite à Moncastron, quel sens faudrait-il donner à l'indication si vague et si bizarre, *à l'ung des lez de la rivière* ? En somme, ces mots annulent le semblant de précision apportée par l'adverbe indicateur : *là*, surtout si on prête à celui-ci une valeur positive en l'associant à une coordonnée qui semble connue — Moncastron. Reste le dernier élément de corroboration : *moy présent*. Quelle conclusion peut-on en tirer ? Ici aussi on perd pied. Comment l'auteur, qui vient de quitter « Gueldigold » à Kameniec, en face de Hotin, d'où il s'est rendu tout droit auprès du prince de Moldavie, et puis sans plus tarder — car il ne nous est parlé d'aucune marque de considération plus spéciale accordée au visiteur (dîners, chasses, etc.) et qui aurait pu le retarder — a couru à bride abattue jusqu'à Moncastron, aurait-il pu y voir arriver le gouverneur de la Podolie à la tête de ses 12 000 hommes et 4 000 chariots ? Un tel convoi n'aurait pu se déplacer qu'au rythme lent des bœufs et il aurait dû être précédé d'une véritable colonne de ravitaillement aussi nécessaire aux hommes qu'aux bêtes.

Mille questions se posent à l'esprit. Le château élevé « à l'ung des lez de la rivière », fut-il édifié sur les bords mêmes du « Nestre » et somme toute sur quelle rive du fleuve ? celle orientale ou celle occidentale ? Mais de quelle utilité aurait pu être ce château bâti assez loin derrière la ville fortifiée de Moncastron, puisqu'il s'agirait d'une construction au bord même du fleuve, cependant que la ville se trouvait au bord de la mer qui

formait au XV^e siècle un golfe, devenu presque un lac à la suite d'ensablancements successifs. Enfin, en quelle qualité le gouverneur de la Podolie venait-il bâtir un château fort sur le territoire moldave? Et ce château à qui devait-il appartenir? Et pourquoi tant de hâte? La chose en elle-même était invraisemblable. N. Iorga, dans son *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], IV, p. 12, en parle en employant une forme dubitative. On a cru trouver une explication plus plausible en imaginant une variante moins inacceptable. Ghedigold serait venu pour aider à réparer les murs de la ville sans doute sérieusement endommagés par une attaque turque qui se serait produite l'année précédente. Par la suite, en surenchérissant on en arriva à parler de la requête du prince s'adressant à cet effet à son bon ami Ghedigold... comme si un prince jaloux de son autorité à l'intérieur de son pays aurait jamais admis cette invasion de son territoire par un tel nombre d'étrangers venant en masse comme une véritable armée.

Sous n'importe quel angle on se place, l'intervention de Ghedigold à Moncastron demeure impossible à imaginer. Or toutes ces difficultés disparaissent si on essaye de replacer la phrase qui se trouve à la fin du paragraphe dans le corps même de ce texte, immédiatement après la mention du séjour enchanteur de Lannoy à Kameniec, forteresse « merveilleusement assise¹⁸ qui est audit duc (= Witovt) où je trouvay ung chevalier capitaine de Lopodolie [= la Podolie] nommé Gheldigold, qui me festoya moult et me donna de gracieux dons et de ses vivres et beaux disners ».

Il nous semble que le texte peut continuer tout naturellement ainsi : « Et là y vint moy présent à celuy temps, à l'ung des lez de la rivière le devant nommé Gueldigold, gouverneur de Lopodolie faire et fonder par force un chastel... etc. » Il s'agirait donc d'une action normale et légitime dudit gouverneur allant édifier à l'ung des lez de la rivière sur laquelle se dressait cette même forteresse de Kameniec, le « chastel » qui fut achevé en si peu de temps comme prétend l'auteur. Le fait de faire venir un si grand nombre d'hommes et de chariots au siège même de son gouvernement ne présente pas les mêmes difficultés que la traversée en longueur de la Moldavie imaginée avec sérénité par tous ceux qui acceptent la lecture du texte dans sa forme actuelle altérée. Ainsi donc il s'agirait de l'édification d'un « chastel » sur le territoire soumis à l'autorité du gouverneur, assis sur le Dniestre, en amont de Kameniec, fait n'ayant de sensationnel que les précisions fournies quant au nombre d'hommes et à la durée de l'exécution. Quant à la hâte manifestée et à la raison même de cette construction, il se peut qu'elles se rattachent à une crise survenue dans les rapports du grand duc de Lithuanie et du prince de Moldavie, qui marié à la sœur

¹⁸ par rapport à sa position dominant le fleuve.

de celui-ci poursuivait à ce moment son procès en séparation accompagné semble-t-il d'après discussions d'affaires. En fin de compte la princesse obtint de riches apanages, des revenus assis sur les douanes les plus productives et un établissement des plus somptueux. Or ces négociations coïncident justement avec le voyage de Lannoy à travers la Moldavie. La demande en séparation faite au pape est du mois de juin et la charte solennelle confirmant la possession des biens cédés à la princesse est du 13 décembre de la même année (1421)¹⁹.

Il est possible qu'à ces raisons se soient mêlées des considérations liées à la Pocutie, engagée comme on sait au prince de Moldavie, qui devait en jouir à défaut du remboursement d'un prêt important consenti par lui au roi de Pologne. Ce contrat contenait en puissance le germe de longues et d'amères discordes qui n'ont cessé de croître jusqu'au milieu du XVI^e siècle.

Le paragraphe suivant nous fournit un nouvel exemple d'addition anecdotique au texte, comparable en quelque sorte à celle signalée par nous touchant le départ de Lannoy de Constantinople. Il s'agit, ici aussi, d'une *aventure* ou plutôt d'une mésaventure qui lui advint et qu'il ne glisse dans le récit qu'après coup, en exécutant une sorte de saut en arrière. Cette fois encore après avoir mentionné son arrivée à Moncastron et ajouté deux mots d'explication sur le nom, la situation géographique et la nature des habitants de cette ville, il reprend le fil de plus loin²⁰ : « Item à l'entrer de nuit en laditte ville de Mancastre » en y introduisant un incident censé être survenu *avant son arrivée dans cette ville*. Le récit qu'il en donne est lestement mené et d'une lecture aisée. Mais à le suivre d'un peu près il crie d'in vraisemblance, à commencer même par les propres données initiales. Car Lannoy ne voyageait pas seul, mais avec l'escorte fournie par le prince de Moldavie, dont il est fait expressément mention dans le paragraphe précédent (« me donna . . . conduite, truchemans et guides ») mais qui est soigneusement passée sous silence à cet endroit, sans compter les gentilshommes emmenés par lui depuis le château de l'Escluse, assistés à leur tour de valets de toute sorte. Comme la coutume commandait en

¹⁹ N. Iorga, *Istoria Românilor* [Histoire des Roumains], vol. IV, p. 6.

²⁰ Lannoy, p. 60. *Item à l'entrer de nuit en laditte ville de Mancastre, fus moy et ung mien trucheman prins, rué jus et desroebé de robeurs et mesmes battu et navré ou bras villainement, et que plus est, je fous devestu tout nud en ma chemise et loyé à ung arbre une nuit entière, emprès et sur le bort d'une grosse rivièrre nommée le Nestre, où je passay la nuit, en très grant péril d'estre murdry ou noyez : mais la merci Dieu, ilz me deslièrent au matin, et tout nud comme devant, c'est à savoir à tout ma chemise, eschappay d'eulx et m'en vins entrer en la ville sauf la vye. Et ce jour arrivèrent mes autres gens que j'avoye laissé celle nuyt au désert, sy alloye devant pour prendre logis pour eulx. Et perdis environ de cent à six vingt ducas et autres bagues, mais enfin pourchassay tant envers ledit wiwoude Alexandre, seigneur dudit Mancastre, que les larrons jusques à neuf furent prins et à moy livrez, la hart au col, en ma franchise de les faire morir ; mais ilz me restituèrent mon argent [p. 61] lors, pour l'onneur de Dieu, priay pour eulz et leur sauva [sic] la vye.*

Moldavie qu'un voyageur de cette qualité fût défrayé de toute dépense, par les gens du prince chargés de pourvoir au logement et à l'entretien de l'hôte de passage, on demeure tout étonné de voir celui-ci abandonner ses guides et son escorte et chevaucher de l'avant accompagné d'un seul interprète — « ung mien trucheman » — ce qui signifie qu'il ne peut s'agir ici de celui fourni par le prince, pour . . . « aler devant prendre logis pour . . . <mes gens > »²¹. Dans la variante du second manuscrit parvenu jusqu'à nous, l'auteur qui s'évertue de se montrer encore plus complet renchérit : *pour eulx et pour moy!* Mais quel besoin y avait-il de faire soi-même le fourrier, quand ce rôle revenait au chef de l'escorte donnée par le prince? Et comment se faisait-il que Lannoy ait eu l'idée de se charger de tout le futur butin de ses « robeurs » c'est-à-dire d'« environ . . . cent à six vingt (= 120) ducats et autres bagues et joyaulx »? Remarquons aussi ce flottement dans l'estimation de ses pertes : « environ 100 à 120 ducats, et autres bagues », dans l'un des manuscrits, auxquels s'ajoutent les « joyaulx » mentionnés dans l'autre. Quant aux « robeurs », ils ne sont pas autrement décrits, mais simplement mentionnés sans en préciser le nombre, qui n'est révélé qu'à la fin du paragraphe sous une forme assez imprécise : « les larrons jusques à neuf furent prins et à moy livrez » ce qui ne nous éclaire pas trop sur leur nombre effectif lors de l'attaque.

Mais on est confronté par une nouvelle énigme. Qu'est devenu dans tout cela le « mien trucheman » mentionné clairement au commencement du paragraphe, puis obstinément passé sous silence dans l'exposé des tribulations ultérieures de l'auteur, exprimées toutes au singulier, à moins que la présence de celui-ci n'ait pas figuré d'emblée dans le texte, mais seulement après coup sous forme de parenthèse explicative (« moy et ung mien trucheman ») placée entre l'auxiliaire *fus* et le participe *prins*. Ainsi s'expliquerait et le vague de cette présence fantomatique et l'absence de toute autre participation au calvaire du héros principal. Ici aussi la succession des faits est assez bizarre ne semblant pas s'inspirer de la logique de l'action décrite, mais du besoin d'assurer un crescendo dramatique. L'auteur n'a pas été seulement « rué jus et desroebé », mais encore « battu et navré au bras vilainement, et que plus est . . . desvestu tout nu en ma chemise et lyé à ung arbre une nuit entière, emprès et sur le bort d'une grosse rivière nommée le Nestre, où je passay la nuit en très grant péril d'estre murdri (= assassiné) ou noyez ». Ainsi donc, *après* avoir été précipité de son cheval et dépouillé de son argent et de ses joyaux et autres effets (?) il fut aussi battu et blessé au bras, puis dévêtu et lié à un arbre, en butte à de nouveaux dangers vagues mais terribles dans un décor tout de même surprenant. Car la ville de Moncastron ne se trouvait pas sur le

²¹ Pour la phrase entière v. la note précédente.

« Nestre », mais au bord de la mer, comme il est dit au paragraphe précédent, à une distance respectable du fleuve. Or si l'attaque se produisit « à l'entrer de nuit dans laditte ville de Mancastre » — autant dire aux portes de la ville — comment Lannoy arriva-t-il à être lié à un arbre « sur le bort » de cette « grosse rivière » ? Mais à y réfléchir, pourquoi fallait-il que les larrons le lient la nuit s'ils allaient le délier le lendemain matin, lui donnant l'occasion de leur « échapper » et de courir en ville y jeter l'alarme ? Pas un mot sur l'escorte du prince qui semble s'être volatilisée, puisque l'auteur parle aussitôt de « mes autres gens . . . que j'avoie laissié celle nuyt au désert » quand il avait couru devant « pour prendre logis pour eulx » ce qui exclut formellement la moindre possibilité de faire entrer dans leur nombre les gens du prince (conduitte, guides et trucheman) dont il est peu croyable qu'il se soit constitué le fourrier !

L'épilogue de cet incident demeure tout aussi mystérieux que tout le reste. Car faisant le compte de ses pertes avec une marge d'approximation assez suggestive, leur montant semblant soumis à une sorte de crescendo comparable à celui des tribulations subies, l'ambassadeur déclare en ses propres termes « pourchassay tant envers ledit woiwode Alexandre seigneur dudit Mancastre que les larrons jusques à neuf furent prins et à moy livrez, la hart au col, en ma franchise de les faire mourir, *mais ilz me restituèrent mon argent*, lors pour l'honneur de Dieu priaï pour eulx et leur sauvay la vye ». Cette édifiante scène finale est si brillamment éclairée qu'elle rejette violemment dans l'ombre les obscurités un instant entrevues. Et pourtant ici aussi on perçoit des indices troublants. Car il n'y est plus question de la restitution des « autres bagues et joyaux » mais seulement de l'argent, en vertu de quoi le plaignant s'entremet pour la grâce des neuf misérables. Mais il ne dit pas à qui il s'adressa pour cela, de même qu'il ne nous renseigne pas sur les auteurs du jugement rendu en ce sens. Remarquons que sa plainte en dédommagement avait été adressée au prince. Mais l'avait-il faite d'emblée, ou seulement après avoir été éconduit par les autorités locales, peut-être pas très édifiées sur les circonstances de cette ténébreuse affaire ? Il est probable que le prince, loin de répondre à l'attente du plaignant qui voulait simplement être remboursé de la somme déclarée par lui, a fait signifier aux autorités locales d'avoir à lui donner satisfaction. Il fallut donc trouver neuf coupables. Y eut-il en fait restitution ou paiement de la somme indiquée avec si peu de précision, ou peut-être l'auteur, pris de scrupules, s'empessa-t-il de se déclarer satisfait pour l'honneur de Dieu afin de ne pas charger sa conscience d'un poids inutile ?

Faut-il attribuer toutes ces inconséquences à la seule confusion d'esprit qui semble s'être donné libre cours dans la partie finale de la relation de cette ambassade ? On y relève aussi d'autres contradictions contenues

dans les récits de deux autres « aventures » survenues après celle de Moncastron. Tant le terme d'*aventure* que son illustration concrète paraissent maintenant pour la première fois, en dépit du fait que le voyage de « 1412—1413 », ainsi que la visitation de l'Égypte et de la Syrie suivant de près l'ambassade de 1421 auraient pu offrir matière à ce genre de réminiscences. Or il nous semble que si nous ne les y rencontrons pas c'est parce que ces textes ont dû être rédigés en un temps où l'auteur se piquait d'exactitude et ne sacrifiait pas encore au pittoresque et à la fiction. Conçus comme des rapports, ils étaient rédigés comme tels, tandis que les fragments de mémoires appartiennent à sa vieillesse, quand il dictait à son chapelain obséquieux et admiratif des dates souvent erronées²², des chiffres parfois fantaisistes et des aventures qu'il se plaisait lui-même à annoncer comme telles. Dans le paragraphe²³ qui fait suite à celui contant l'incident de Moncastron, nous lisons après le récit du passage du Dniepr : « ... Mais après deux jours ... *il me survint une forte aventure...* car je perdis tous mes chevaulx, et mes gens, truchemans tartres et guides jusques au nombre de vingt et deux furent perdus, près d'ung jour et une nuit entière ... Mais l'endemain, moyennant la grâce de Dieu et plusieurs pelérinages que je voay avec mes gens qui encores estoient avec moy nous retrouvâmes tous lesdits truchemans et guides ... » Nous avons ici une illustration de la dernière manière d'écrire de notre auteur. Elle se caractérise par une affirmation suivie d'une contre-affirmation faite par manière de lapsus et corrigée par une parenthèse explicative (par exemple ici les paroles : qui encores estoient avecq moy). Aussitôt après²⁴ on nous conte « encores une autre aventure ». L'auteur allant « oudit désert de Caffa » vers « l'empereur de Salhat, amy dudit Witholt, vers lequel je aloye pour veoir son estat *comme ambaxateur et portant vers lui les présens dudit Witholt*²⁵ (!) » tombe dans une embuscade des gens de ce vieil empereur mort entre temps ... mais échappe au danger parce que « à ce jour moy et mes gens portièmes les chapeaux et livrées de Witholt (!) »²⁶ Il en est quitte pour « plusieurs dons d'or et d'argent, de pain, de vin et de martres que je leur donnay » (!). Comme tout le pays était en armes « pour faire

²² Voir plus haut notre n. 6.

²³ Lannoy, *op. cit.*, p. 61—62.

²⁴ *Ibidem*, p. 63—64.

²⁵ Rappelons les lettres en langue tatar dont il est fait mention par Lannoy (p. 56) à la fin du passage relatif à son séjour chez Witovt : « Et me bailla ledit duc au partir telles lettres qu'il me failloit pour passer par son moyen parmy la Turquie, escriptes *en tartarie*, en russie et en latin ». Le duc aurait-il ajouté aussi quelque cadeau pour son « amy » tatar ? Le fait est qu'il n'en a pas été question plus haut (p. 56). La tournure ambiguë donnée à la phrase pourrait faire croire que Lannoy voyageait maintenant comme « ambaxateur » du grand duc de Lithuanie !

²⁶ Il s'agit vraisemblablement des quatre chapeaux « spichoult » ... et quatre paires de « tasses » de Russie offerts par ce même duc aux gentilshommes de Lannoy (p. 57) lorsque ayant reçu les présents du roi d'Angleterre il fit à son tour étalage de magnificence.

un nouvel empereur », la troupe de Tatares lui indique un autre chemin grâce à quoi « *je arrivay à Samiette de nuit à une autre porte à l'autre lez de la ville de Salhat, à laquelle je m'en alay hurter seulement pour dire que je y ay esté, et sans entrer dedans, ne sans reposer tout celle nuyt chevauchay et vins à Samiette . . .* ».

Avouons que l'incohérence ne peut aller plus loin. Nous avons relevé ces exemples qui sont d'une pièce avec ceux touchant l'incident de Moncastron, et les vellétés aventureuses de Lannoy à Constantinople. On ne peut estimer la valeur toute relative de certains de ces témoignages si on ne procède à ce genre d'examen comparatif de ses écrits pour en déterminer le degré de vraisemblance.

Mais Ghillebert de Lannoy nous réserve une dernière surprise. C'est l'aveu « d'un mensonge et tromperie » faits par lui en 1421 au roi d'Angleterre Henri V, mort depuis, et confessée en 1443 à Henri VI qui lui en signifia le pardon dans un document officiel ²⁷ émanant du Grand Conseil. On y peut voir qu'après avoir reçu du roi Henri à Paris la somme de 200 livres pour les futures dépenses de son voyage et de son ambassade il avait feint d'avoir été détrossé par les soldats de Picardie qui lui auraient dérobé tous ses propres effets, bijoux et ornements, ainsi que la somme de 2 400 couronnes, comprenant aussi les 200 livres avancées par le roi. Comme il prétendait avoir perdu à cette occasion aussi les lettres de créance du roi adressées aux différents princes qu'il devait visiter, il s'empessa de prier le roi de lui en faire avoir d'autres, se lamentant fort de sa mauvaise fortune. Le roi ému lui envoya à nouveau 200 livres et lui fit don également d'un beau vêtement en drap d'or. Mais cette fable fut également exploitée vis-à-vis du duc de Bourgogne qui lui donna 500 écus d'or tant pour avoir été détrossé, etc. au service du duc, etc., comme pour subvenir à ses dépenses au cours de son voyage. A son retour en 1423, quand il remit son rapport au Conseil du jeune Henri VI et lui rapporta l'horloge d'or qui avait été destinée à Mahomet I, il en reçut 300 nobles pour lui et le paiement de toutes ses dépenses. Quant au duc, il ordonna à son tour à ses trésoriers de payer à Lannoy une nouvelle somme de 500 francs pour les frais et dépenses encourus depuis deux ans, « en certains longtains voyage outre mer ». Mais il ne semble pas que le chambellan du duc ait jugé utile de le détromper, de même qu'il détrompa le roi Henri VI aussi tard qu'en 1443, car nous ne possédons pas de la chancellerie de Bourgogne d'acte similaire à la lettre d'absolution émanée de Henri VI le 10 mars 1443.

A la lumière de ces révélations inattendues, peut-on donner une nouvelle interprétation de la mystérieuse attaque « à l'entrer de nuit » à

²⁷ Reproduit entièrement dans Potvin, *op. cit.*, p. 211, d'après Rymer.

Moncastron ? Les invraisemblances s'expliqueraient ainsi, et l'on comprendrait mieux pourquoi la pseudo-victime ne fut pas seulement détroussée mais aussi dévêtue, navrée au bras et gardée jusqu'au matin, pour surgir alors tout à coup en ville en cet état, criant au voleur. Pour réussir il fallait avoir la complicité d'une seule personne, dans l'espèce celle du « mien trucheman », dont fort opportunément il n'est plus fait nulle mention ²⁸.

²⁸ Dans cet essai d'analyse partielle d'un témoignage accepté par les historiens comme entièrement et uniformément digne de foi, nous avons cherché à déceler le mode de composition du texte qui nous est parvenu, en y séparant à la manière des archéologues les couches de date et de valeur différentes. À côté du genre rapport ou relation immédiate, se caractérisant par la sobriété et l'exactitude, nous avons pu rencontrer aussi celui du récit d'aventures redevable à des réminiscences tardives tant soit peu romancées. La coexistence de ces deux modes dans la relation de 1421 explique les contradictions observées et analysées au cours de notre aperçu. Nous en tenant donc à ce seul aspect du problème nous n'avons pas abordé ici des points de détail d'un intérêt incontestable, comme celui de l'identité du lieu de résidence du prince de Moldavie « dans un sien village nommé Cozial », qui nous aurait entraînée hors des limites de notre sujet. Les éléments de cette discussion se trouvent exposés dans les notes critiques accompagnant la relation de Lannoy dans la collection des *Témoignages des voyageurs étrangers touchant les pays roumains*, vol. I, en cours de parution.

LES OUVRAGES D'HISTOIRE BYZANTINE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE CONSTANTIN BRANCOVAN

CORNELIU DIMA-DRĂGAN
et MIHAIL CARATAȘU

Vers le milieu du dernier siècle Alexandru Odobescu attirait l'attention sur la présence au couvent de Hurezu — l'une des fondations de Brancovan — de toute une série « de manuscrits et livres imprimés importants », qui avaient appartenu jadis au prince Constantin Brancovan¹. Au dire d'Alexandru Odobescu, entre les livres laissés par ce prince éclairé figuraient « la Grande Collection d'auteurs byzantins publiée sous Louis XIV par Ducange », ainsi que « les éditions gréco-latines de la plupart des Pères de l'Eglise »².

Cette note succincte de l'érudit archéologue et distingué écrivain qui fut Alexandru Odobescu devait rester pour longtemps l'unique témoignage sérieux sur la bibliothèque du prince Constantin Brancovan, car l'opinion généralement accréditée était celle de la disparition des ouvrages du monastère de Hurezu, sans qu'aucune mention n'en soit faite concernant leur contenu. Les archives du couvent, publiées de manière sélective en 1907 par Nicolae Iorga, ne fournissaient elles non plus des renseignements plus détaillés relatifs à la composition de cette bibliothèque. La seule information que l'on connût sur la genèse et la structure de cette bibliothè-

¹ Cf. Al. Odobescu, *Foietul Novel și calendarele lui Constantin Vodă Brncoveanu* [Foietul Novel et les calendriers du prince Constantin Brancovan], in « *Revista română* », 1, 1861, p. 657. Al. Odobescu avait fait une visite au couvent de Hurezu durant l'été de l'an 1860 « étant chargé par le ministère de l'Instruction publique d'examiner, d'enregistrer et de décrire les objets antiques et intéressants pour l'histoire qui se trouvent dans les monastères de certains districts du pays ».

² *Ibidem*, p. 659.

que était que « Plusieurs lots de livres de culte et autres (...), tous frappés du sceau princier, ont été confiés à Jean »³, premier archimandrite du monastère, par le prince Constantin Brancovan en personne.

Plus tard, en 1925, Nicolae Iorga déchiffrait aussi la belle inscription grecque placée par le fondateur à l'entrée de la bibliothèque⁴ : Βιβλιοθήκη τροφῆς ἐραστοῦ ψυχικῆς οὗτος δόμος· βιβλίων προτείνει πάνσοφον πανδαισίαν ἐν ἔτει αψη'-ω. [Bibliothèque pour la nourriture préférée de l'âme, cette maison du livre encourage la très sage prospérité, en 1708]. Mais la composition de cette bibliothèque de Brancovan continuait à rester inconnue.

Ce fut seulement en 1935 que le professeur Ion Ionașcu découvrit dans les archives de « l'Ephorie des Hôpitaux civils » deux catalogues de la bibliothèque de Hurezu. Parmi les chartes et documents étaient inscrits les biens de ce couvent⁵. Partant de ces catalogues, on fit un premier essai pour la reconstitution bibliographique approximative du fonds de publications dont Alexandru Odobescu parlait soixante dix-sept ans plus tôt⁶.

Des recherches effectuées ultérieurement aux Archives d'Etat ont abouti à la découverte d'un catalogue de la bibliothèque de Hurezu, de beaucoup plus complet et rédigé durant les années qui ont suivi de près le voyage d'Odobescu aux monastères qui peuplent la Vallée de l'Olt. L'ouvrage, rédigé par le réviseur scolaire du département de Vilcea, I. Eliade, le 1^{er} mai 1865, compte 425 volumes (manuscrits ou imprimés) dans les langues grecque, latine, italienne, arabe et géorgienne. Pour chaque ouvrage l'on donne le nom de l'auteur, le titre (complet ou abrégé), le lieu de l'impression et l'année de la parution⁷.

Grâce à ce catalogue, la reconstitution bibliographique de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan quitte le terrain glissant des hypothèses, pour entrer dans le domaine des certitudes. De son ensemble, d'une diversité thématique surprenante, se détache comme un fonds homogène la série à peu près complète des ouvrages d'histoire byzantine publiés à Paris au cours du XVII^e siècle, conformément au plan esquissé par le savant Philippe Labbé en 1648 dans son ouvrage *De Byzantinae historiae scriptoribus, sub felicissimis Ludovici XIV*, et sous la direction du grand érudit et byzantiniste français, Charles Du Cange du Fresne.

³ Cf. N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor* [Etudes et documents concernant l'histoire des Roumains], vol. XIV, *Hârtii din Arhiva mândstirii Hurezului* [Documents de l'Archive du monastère de Hurezu], Bucarest, 1907, p. IX.

⁴ N. Iorga, *Biblioteca lui Vodă Brncoveanu la Hurezi* [Bibliothèque du prince Brancovan à Hurezi], in « Revista istorică », 11, n^{os} 1-3, janvier-mars 1925, p. 4.

⁵ Cf. Ion Ionașcu, *Contribuții la istoricul mândstirii Hurez după documente inedite din arhiva Eforiei spitalelor civile* [Contribution à l'histoire du monastère de Hurez, d'après des documents inédits des Archives de l'Ephorie des Hôpitaux civils], Craiova, 1935, p. 49-54 (Tirage à part de la revue « Arhivele Olteniei », n^{os} 79-82, déc. 1935).

⁶ *Ibidem*, p. 75-85.

⁷ *Archives de l'Etat* - Bucarest, Ministère de l'Instruction, dossier n^o 561/1 864, f. 209.

L'attrait du prince valaque pour les hauts faits des empereurs byzantins, de la lignée desquels descendait sa mère, la princesse Stanca — fille aînée du postelnic Constantin Cantacuzène — s'explique peut-être en partie justement par cette ascendance. Le fait est que le prince Constantin Brancovan adopta le blason princier des Cantacuzènes où le vautour bicéphale couronné évoque en langage héraldique la tradition impériale de cette famille.

Mais, d'autre part, la présence dans la bibliothèque du monastère de Hurezu de ces monumentales éditions gréco-latines des chroniques de Byzance, publiées à Paris aux frais du roi de France, au XVII^e siècle, reflète également l'ardeur du désir qu'avait le prince de récolter partout des sources narratives destinées à éclairer l'histoire des pays roumains, à prouver la permanence millénaire de notre peuple entre les vieilles frontières de la Dacie. Ces idées étaient au fond la clef de voûte de l'humanisme roumain au XVII^e siècle, et à cette époque la cour du prince Constantin Brancovan constituait une véritable Académie, champ de manifestation et d'aboutissement, sous le rapport culturel, des aspirations à un renouveau national et spirituel qui caractérisent ce siècle.

Le grand effort scientifique des lettrés de l'époque en vue de la découverte des sources concernant l'histoire des Roumains était patronné avec une grande compréhension par le prince Constantin Brancovan et conduit avec habileté par l'humaniste Constantin Cantacuzène, le *stolnic*. Dans sa préface du *Missel* imprimé à Bucarest en 1680, le *stolnic* Constantin Cantacuzène adressait, sous l'égide spirituelle du métropolite Théodose, un appel pathétique à tous les lettrés roumains de travailler à l'édifice de notre histoire nationale : « Însă dar, ca de tot în praf și în cenușă lucrurile noastre să nu să ducă, dirept că cit neștine va putea ca să ajute rodul și fealiul lui datoriu iaste ; și măcar o scînteae cătră atîtea mii ale altora la focuri mari ce să văd zgândărind, de a lumina dintr-un tăciunaș cît de mic, încă neștine a o lăsa și a să lenevi de a nu o mișca nu trebuie »⁸ [Mais pourtant, afin que tout ce qui nous regarde ne passe pas en poussière et cendres, il est juste que tout un chacun ait le devoir d'aider autant qu'il peut à ce fruit et en sa manière ; et ne fût-ce qu'une étincelle, par rapport à mille autres des grands feux que l'on voit attiser, personne ne doit renoncer à s'éclairer avec un brandon si petit soit-il et personne ne doit se fatiguer de le brandir].

Cet édifice réclamait cependant les fondations solides des documents authentiques, irréfutables. Les chroniques grecques de Byzance fournissaient, sous ce rapport, une source précieuse de renseignements relatifs à l'origine et la genèse du peuple roumain. Mais jusqu'au XVII^e siècle,

⁸ Ioan Bianu, Nerva Hodoș et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* [Bibliographie roumaine ancienne], vol. I, p. 234, n^o 71.

les chronographes byzantins n'étaient que trop peu connus par le monde scientifique, à cause de leur édition fragmentaire et sporadique. L'important *Corpus Byzantinae historiae* conçu par Philippe Labbé, sous la forme d'une série d'éditions critiques bilingues (gréco-latines) destinées à reproduire tous les ouvrages de caractère historique créés par la culture byzantine jusqu'en 1453, devait offrir enfin à l'historiographie européenne un riche matériel concernant la vie politique, sociale et culturelle des peuples du Sud-Est européen. Contemporains de cette entreprise d'édition des chronographes byzantins, le *stolnic Constantin Cantacuzène* et le prince *Constantin Brancovan*, dans la bibliothèque duquel ces ouvrages se sont conservés, ont inauguré dans les milieux intellectuels roumains les préoccupations tenant du domaine de la byzantinologie, avec application à l'histoire des Roumains.

Le Catalogue que nous publions en annexe est révélateur à ce point de vue. En effet, la majeure partie des éditions incluses dans le *Corpus Byzantinae historiae* sont enregistrées par lui, et bon nombre des renseignements que les historiens byzantins donnent sur le peuple roumain se retrouvent facilement dans l'ouvrage inachevé du *stolnic Constantin Cantacuzène* traitant de l'histoire de son peuple⁹ ainsi que dans sa préface à la *Bible* de 1688. C'est des collections de cette bibliothèque princière que doivent provenir, en partie, les œuvres mentionnées par le *stolnic* dans son ouvrage. Par exemple, au chapitre traitant du nom de Valaques et intitulé *Vlahii de unde să zic Vlăhi* [D'où leur vient aux Valaques ce nom de Valaques], lorsqu'il écrit : « Întăi dar cît eu îmi aduc aminte, într-această istorie în care să numesc Vlahii, căroră scriitorii grecești Vlăhi și Blăhi le zic »¹⁰ [Mais tout d'abord autant que je me rappelle, dans cette histoire où sont mentionnés les Valaques, que les écrivains grecs [n.b. le soulignement nous appartient] appellent *Vlaques* et *Blaques*], le *stolnic* fait appel à la note ajoutée par David Hoeschel, l'illustre helléniste allemand, au commentaire à l'édition parisienne de l'*Alexiade*, parue en 1651. Il s'agit du glossaire de l'ouvrage d'Anna Comnena, intitulé *Glossarium Annaeum*

⁹ Pour l'élaboration de son ouvrage intitulé *Istoria Țării Rumânești* — ouvrage conçu comme une ample synthèse — dont il ne reste plus de nos jours que le début, le *stolnic* Constantin Cantacuzène fit de longues investigations dans la bibliographie historico-géographique, depuis les époques les plus reculées. A la fin du XVII^e siècle il n'y avait pas encore dans les pays roumains de grands dépôts de livres aptes à fournir des sources de renseignements aux lettrés assoiffés de savoir, aussi le *stolnic* fut-il obligé de se créer une bibliothèque personnelle, où il rassembla en dehors des ouvrages courants de littérature, de science ou de théologie, toute la gamme d'écrits divers à même de fournir des références plus ou moins amples quant à l'histoire des Roumains. Ci-après, en annexe, nous donnons une lettre inédite du *stolnic* Constantin Cantacuzène, adressée au patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras, où le grand lettré roumain fait quelques allusions à sa riche bibliothèque. C'est peut-être sur le conseil de son oncle, le *stolnic*, que le prince Constantin Brancovan pensa réunir sa bibliothèque du couvent de Hurezu.

¹⁰ *Istoriia Țării Rumânești întru care să cuprindă numele ei cel dintîi și cine au fost locuitorii ei atunci* [Histoire de la Valachie, comprenant son nom à l'origine et quels ont été ses habitants]. Édition N. Cartoian et Dan Simonescu, Craiova, 1943, p. 38.

sive Declaration verborum quae singulari aut rara natione usurpantur ab Anna Comnena, Βλάχοι Lib. VIII, p. 227 : καὶ ὅποσοι τὸν νομάδα βίον εἶλοντο (Βλάχοις τούτοις ἡ κοινὴ καλεῖν οἶδε διάλεκτος). *Et tatem Blachi populorum nomen est Moesiam superiorem incolentiam, qui hodie Valachi vocantur, olim fortasse ex Scythis Nomadibus...*

Entre les ouvrages d'histoire byzantine provenant du couvent de Hurezu, il y a aussi l'édition parisienne de 1686 des *Annales* de Ioannes Zonaras en deux volumes, publiée par les soins du grand byzantiniste français Charles Du Cange. Cet ouvrage constitua une autre source pour le stolnic Constantin Cantacuzène, lorsqu'il relata dans son traité d'histoire roumaine la première campagne de l'empereur Trajan en Dacie : « Scrie Zonara în Viața lui Traian, în tomul al doilea, că și altă dată au oșii Traian împotriva lui (a lui Decebal), și prea tare și groaznic războiu au avut cu el, atîta cît măcar că Romanii au biruit și mulțime de vrăjmași au omorît, iară și dintr-înșii încă atîtea au fost de răniți într-acel războiu, cît nemai avînd cîrpe bărbiiarii de-a lega ranele ; și auzînd împăratul, în-suși ale lui haine nu și-au cruțat, ci le-au dat de-i lega, și cetățile cu destulă osteneală i le lua »¹¹ [Zonaras écrit dans la Vie de Trajan, dans son deuxième tome, que Trajan sortit encore une autre fois contre lui (Décébale), et une très grande et cruelle guerre eut avec lui, de telle sorte que bien que les Romains aient vaincu et occis une foule d'ennemis, ils eurent de leur côté aussi un si grand nombre de blessés dans cette guerre, que les barbiers arrivèrent à en manquer de bandes pour panser les blessures ; et apprenant l'empereur cela, ses propres vêtements ne ménagea point, et les offrit pour les panser, et ses forteresses lui prit avec assez de peine].

La bibliothèque du prince Constantin Brancovan comportait également la monumentale édition en trois volumes (Paris, 1645) de l'œuvre historique de l'empereur byzantin Jean VI Cantacuzène, qui tout en relatant les événements de l'Empire dans l'intervalle des années 1320—1356 fait aussi quelques mentions des Valaques et des Moldaves, ainsi que des territoires habités par eux au nord du Danube. Dans ses notes à l'édition de 1645, l'humaniste et philologue originaire de Bohême, Jacobus Pontanus, donne une présentation aussi véridique que documentée des *Vlaques* et des pays roumains. Ce tableau fut retenu non seulement par le stolnic Cantacuzène : il servit à tous les lettrés de la cour du prince, préoccupés par la question de l'origine commune des habitants des trois pays roumains :

« *Caput Regionis Blachiae. Nomine hoc non aliud puto velle, quam praefectum, ac ducem. Dacia quondam appellabatur amplissima regio, quae Transylvaniam, cum utraque Valachia continebat: et cingunt ambae Valachiae Transylvaniam, quarum una maior, altera minor dicitur. Maior ad*

¹¹ *Istoria Țării Rumânești*, p. 21—22.

Euaxinum mare se porrigit, et nostris est Moldavia: minor propter Danubii ripas extenditur, et plerumque Transalpina Boufinio montana, sicut et aliis nominatur. Vlachiam vocavere Graeci, et incolas Vlachos, pro quibus interpres Zonarae, Cedreni, et aliorum historicorum, Blachiam, et Blachos, contra molliorem pronuntiandi rationem Graecorum, quos imitantes Turcae non Iblach, sed Iflach dicunt. Haec Leunclavius. Veruntamen hic Thessalia, seu pars Thessaliae, nomine Blachiae significari videtur: Thessalis enim Angelum praetorem mittit. Eius montana, magna Blachia vocantur »¹².

Mentionnons enfin également ce paragraphe de la préface de la *Bible* de 1688 qui nous révèle la connaissance approfondie de l'œuvre de Laonice Chalcocondyle : « Iară și despre partea maicii Măriei tale (Șerban Cantacuzino) într-acestaș chip au fost și iaste, pentru că Băsărabă, după cum zice istoricul care se chiamă Halcocondil, la a șaptea carte a istoriei lui, fost-au pe vremea lui Sultan Murat tatăl lui Mehmet, cel ce-au luat Țarigradul, al doilea neam de domnie, de vreme ce acesta au adus pre Dan feciorul lui Băsărabă Domnul țării rumânești, că și Băsărabă adevăcă Domn era după a acestuiași istorie, care scrie la al noaolea carte, cînd domniia țării românești biruia pînă la Marea Neagră . . . »¹³ [Et pour ce qui est du côté de la mère de votre Seigneurie (Șerban Cantacuzène), elle fut et se trouve de la même manière, car Basarab, comme l'affirme l'historien qui s'appelle Chalcocondyle, dans le septième livre de son histoire, elle fut du temps du Sultan Mourad père de Mahomet, celui qui prit Constantinople, deuxième lignée régnante, puisque celui-ci a amené Dan, le fils de Basarab, prince de la Valachie, car Basarab aussi était prince d'après le même historien, qui l'écrit dans son neuvième livre, alors que la suzeraineté de la Valachie s'étendait jusqu'à la mer Noire . . .] (le soulignement nous appartient).

Fort probablement, les auteurs réels de la préface — tout autres que le signataire qui est le patriarche Dosithée de Jérusalem — se sont servis de l'édition bilingue de l'œuvre de Chalcocondyle parue à Paris en 1650 ('Απόδειξις ιστοριῶν πρώτῃ — *Historiarum de origine ac rebus gestis Turcorum*). Cet ouvrage a été acheté par le grand logothète Constantin Brancovan, surveillant princier de l'impression de la *Bible* de 1688.

¹² Note explicative au livre III, chap. 53 de l'Histoire de l'empereur Jean VI Cantacuzène (vol. 3, p. 1039).

¹³ Ioan Bianu, Nerva Hodoș et Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, vol. 1, p. 288–289, n° 86.

Il convient de remarquer également l'esprit scientifique qui guidait les lettrés de cette époque révolue, leur donnant l'audace de déchiffrer et d'amender le texte défectueux de l'édition parisienne, au passage cité :

Ὡς γὰρ στράτευμα συναγείρας κατή-
γαγεν ἐς Δακίαν τὸν *Δᾶνον, τὸν
*Μασαραμπᾶ παῖδα Ἐκτεπίου καὶ
Ἀμύρξεω· οὗτος παῖς, σὺν τῷ παιδί
αὐτοῦ, παρετάσσετο ὡς ἔς μάχην.

* Δάνου
* τοῦ Σαραμπᾶ

*Nam, conscripto exercitu, Danum
Masarempis* filium in Daciam re-
ducere parabat. At Draculas una
cum filio repugnare hostibus statue-
bat, et praeparabantur ambo ad prae-
lium.*

* Masarempes.

Les auteurs de la préface de la *Bible* de 1688 ont rapidement saisi l'erreur qui s'était glissée dans le manuscrit ayant servi de base à l'édition de 1650, preuve en est le fait qu'ils citent *Μασαραμπᾶ* au lieu de *Μασαράμπᾶ*.

Pour éclairer l'histoire de son peuple aux époques les plus obscures de son développement — celle des invasions des peuplades migratoires et celle de la genèse des Etats roumains — le prince Constantin Brancovan rassembla au couvent de Hurezu, sans doute non sans s'informer auprès de son savant conseiller le *stolnic* Constantin Cantacuzène, la collection presque complète du grand corps des ouvrages consacrés à l'histoire byzantine. C'est un acte de conscience nationale élevée au niveau de la création scientifique, puisque ces ouvrages d'histoire byzantine ont contribué à élargir l'horizon des chroniqueurs valaques et à élucider bon nombre de questions posées par l'histoire si mouvementée du peuple roumain.

ANNEXE I

CATALOGUE

des Histoires byzantines de la bibliothèque du prince
Constantin Brancovan

[1 vol. Georgii Acropolitae magni Logothetae historia, Parisiis, 1651].
Georgius Acropolitae. *Historia byzantina*; Jaellis chronographia et Joan. Canani Narratio de bello constantinopolitano, cum notis Theod. Douzae, Parisiis, 1651; in-folio. (cf. Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, vol. 1, col. 1 435, point 16).

[1 vol. Agathiae scolastici de Imperio Iustiniani Imperatoris; Libri V, Parisiis, 1660].

Agathias Scholasticus. Περὶ τῆς Ἰουστινιανοῦ βασιλείας, βιβλίοι πέντε. *De imperio et rebus gestis Iustiniani Imperatoris*, libri quinque, Parisiis, 1660; in-folio. (Bibliothèque de l'Académie, Bucarest, cote IV 25 444).

[2 vol. Operum Procopii Caesariensis. Tomi duo, Parisiis, 1652].

Procopius Caesariensis. Προκοπίου Καισαρέως τῶν κατ' αὐτὸν Ἱστοριῶν βιβλία ὀκτώ. *Historiarum sui temporis libri VIII* [vol. 1], Parisiis, 1652; in-folio. Comporte aussi les: Περὶ τῶν τοῦ Δεσπότης Ἰουστινιανοῦ κτισμάτων λόγοι ἕξ. *De aedificiis Dn. Iustiniani*, libri sex. Ἀνέκδοτα. *Arcana historia* [vol. 2], Parisiis, 1663; in-folio. (Bibl. Acad. IV 25 439).

[1 vol. Georgii Monachi Syncelli et Nicephori patriarchae chronographia, Parisiis, 1652].

Georgius Monachus Syncellus. Χρονογραφία ἀπὸ Ἀδάμ μέχρι Διοκλητιανοῦ. *Chronographia ab Adamo usque ad Diocletianum*, Parisiis, 1652; in-folio.

Comprend aussi: Nicephorus. *Breviarium chronographicum, ab Adamo ad Michaelis et eius F. Theophili tempora* (Bibl. Acad. IV 25 441).

[1 vol. Annae Comnenae porphirogenitae caesarissae Alexias, Parisiis, 1651].

Anna Comnena. Ἀλεξιάς. Alexias, sive *De rebus ab Alexio imperatore vel eius tempore gestis, libri quindecim*, Parisiis, 1651; in-folio. (Bibl. Acad. IV 25 435).

[1 vol. Ioannis Cinnami imperatoris grammatici historiarum. Libri sex, Parisiis, 1670].

Ioannes Cinnamus. Ἱστοριῶν λόγοι ἕξ. *Historiarum libri sex*, seu *De rebus gestis a Ioanne et Manuele Comnenis imp. Cp.*, Parisiis, 1670; in-folio.

Y compris aussi: Paulus Silentarius. Ἐκφρασις εἰς τὴν Μεγάλην Ἐκκλησίαν, ἧτοι τὴν Ἁγίαν Σοφίαν. *Descriptio Magnae Ecclesiae seu Sanctae Sophiae* (Bibl. Acad. IV 25 436)

[2 vol. Ioannis Zonarae monachi annales, Parisiis, 1691].

I o a n n e s Z o n a r a s. Χρονικόν. *Annales.* vol. 1, Parisiis, 1686; vol. 2, Parisiis, 1687; in-folio. (Bibl. Acad. IV 25 454).

[1 vol. Laonici Chalcocondilae atheniensis historiarum. Libri X, Parisiis, 1650].

L a o n i c u s C h a l c o c o n d y l a s. Ἀπόδειξις ιστοριῶν δέκα. *Historiarum libri decem.* Cum Annalibus sultanorum, ex interpretatione Ioannis Leunclavii, Parisiis, 1650; in-folio (Bibl. Acad., IV 25 438).

[1 vol. Constantini Manassis breviarium histor., Parisiis, 1655].

C o n s t a n t i n o s M a n a s s e s. Σύνοψις ιστορικῆ. *Breviarium historicum,* Parisiis, 1655; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 446).

[5 vol. Ioannis Cantacuzini ex imperatoris historiarum, Parisiis, 1645].

I o a n n e s V I C a n t a c u z e n o s. Ἱστοριῶν βιβλία Δ'. *Historiarum libri IV,* Parisiis, 1643; 3 vol. in-folio (Bibl. Acad. IV 25 437).

[1 vol. Historiae Byzantinae scriptores post Theophanem, Parisiis, 1690].

Th. Graesse et Ch. Brunet mentionnent une seule édition antérieure, en 1685 :

Historiae byzantinae scriptores post Theophanem, cum notis Fr. Camburgisii, Parisiis, 1685; in-folio. (Cf. Th. Graesse, *Trésor de livres rares et précieux*, vol. 1, p. 586, point 8 et Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, vol. 1, col. 1 435, point 8).

[1 vol. De Byzantinae historiae scriptoribus sub felicissimis Ludovici XIV. auspiciis, Parisiis, 1648].

P h i l i p p u s L a b b é. *De Byzantinae historiae scriptoribus, sub felicissimis Ludovici XIV.* Proponente Philippo Labbe Biturico, Soc. Iesu Sacerdote, Parisiis, 1648 (Corpus Byzantinae historiae).

Deux autres ouvrages sont reliés dans le même tome: Ἐκλογαὶ περὶ πρεσβειῶν. *Excerpta de legationibus* et *Eclogae Historicorum de rebus Byzantinis*, quorum integra scripta, aut iniuria temporum interciderunt, aut plura continent ad Constantinopolit. Historiam minus spectantia. (Bibl. Acad. IV 25 433).

[1 vol. Annales Michaelis Glycae, cum suplemento ac notis etc., Parisiis 1660].

M i c h a e l e s G l y c a s. Βίβλος χρονικῆ. *Annales, a mundi exordio usque ad obitum Alexii Comneni imper.* Quatuor in partes tributi, Parisiis, 1660; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 452).

[2 vol. Georgii Cedreni compendium historiarum, Parisiis, 1647].

G e o r g i u s C e d r e n u s. Σύνοψις ιστοριῶν. *Compendium historiarum,* Parisiis, 1647; 2 vol. in-folio.

Y compris également: *Excerpta ex breviario historico Ioannis Scylitzae Curopalatae* (Bibl. Acad. IV 25 445).

[1 vol. Georgius Codinus Curopalata, de officiis et oficialibus curiae et ecclesiae constantinopolitanae, etc., Parisiis, 1647].

G e o r g i u s C o d i n u s. *De officiis magnae ecclesiae et aulae constantinopolitanae,* Parisiis, 1648; in-folio.

Th. Graesse et Ch. Brunet font mention seulement de l'édition de 1648 (Cf. Th. Graesse. *Trésor...*, vol 1, p. 586, point 23 et Ch. Brunet, *Manuel...*, vol. 1, col. 1 436, point 23).

[1 vol. Theophanis chronographia, Leonis grammatici vitae recentiarum impp., etc., Parisiis, 1655].

T h e o p h a n e s. Χρονογραφία. *Chronographia*, Parisiis, 1655; in-folio.

Comprend aussi: **L e o G r a m m a t i c u s.** *Chronographia*, res a recentioribus imperatoribus gestas complectens. (Bibl. Acad. IV 25 451).

[1 vol. Nicetae Acominati Choniatae historia, Parisiis, 1647].

N i c e t a s A c o m i n a t u s C h o n i a t e s. Ἱστορία. *Historia*, Parisiis, 1647; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 453).

[1 vol. Πασχάλιον seu chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vicessim., Parisiis, 1648].

Πασχάλιον seu *Chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vicessimum.* Opus Hactenus Fastorum Sicularum nomine laudatum, deinde Chronicae Temporum Epitomes, ac denique Chronici Alexandrini lemmate vulgatum, Parisiis, 1688; in-folio (Bibl. Acad. IV 25 440).

ANNEXE II

UNE LETTRE DE CONSTANTIN CANTACUZÈNE À CHRYSANTHE NOTARAS*

[fragment]

. . . *Έπει υπερευχαριστῶ αὐτῇ καὶ διὰ τὰ ὅσα γράφει περὶ τῶν βιβλίων καὶ πῶς μέλλει νὰ κάμῃ κατάλογον καὶ τῶν αὐτόθι ὄντων· καὶ ὅτι γενήσεται μοι καὶ ἐξ ἐκείνων φιλοτιμία· καὶ ὅτι θέλει γένη ἐπιτίμιον κατὰ τῶν ὑφελόντων τινὰ τούτων· ὅτι δὲ τοῦ ἐπιτιμίου ἐξαιρήσεται με, καὶ ἐν τούτῳ οἶδα χάριν· σημεῖον γὰρ καὶ τοῦτο ποιοῦμαι πατρικῆς εὐμενείας· τοῦτο ὁμως μακαριώτατε μοι, εἰδικόν μου ἦτον νὰ τὸ κάμω καὶ πρὸ πολλοῦ μάλιστα καθὼς καὶ πολλοὶ μοῦ τὸ εἶπαν· πλὴν ἐγὼ τοὺς ἄφησα εἰς τὴν διάκρισίν τους, καὶ λέγω ὁ Θεὸς συγχωρῆ-

. . . De même je te remercie infiniment pour tout ce que tu m'écris en ce qui concerne les livres et de ton intention de faire (aussi) une liste (« catalogue ») des choses de là-bas**. Et tout ce qu'on fera de celles-ci également, ce sera encore un acte de bienséance; car, une amende sera appliquée également à ceux qui en auront dérobé quelques-unes, et dans le fait que pour mon compte j'en serai exempté — j'ai vu une faveur. Et cela aussi signifie à mon égard un geste de paternelle tolérance. Mais cela, oh, Béatitude, c'était de mon devoir de le faire, et même depuis longtemps j'aurais dû procéder ainsi, comme beaucoup me l'ont déjà dit,

* Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Service des manuscrits et documents, fonds Ghedeon, paquet DCLXXXVI/109.

** Le Stolnic se réfère à la bibliothèque de l'Académie grecque St.-Sava de Bucarest.

σαι αὐτοῖς, ἂν θέλῃ νὰ τοὺς συγχωρήσῃ. Ἴσως δὲ καὶ νὰ εἶναι πληροφορημένη ὅτι ἐγὼ νὰ μὴν εἶχα τοιαύτην συνήθειαν, κἄν καὶ ὁ ἀοίδιμος μακαριώτατος εἰς τοῦτο μέ ἐδίδεν ἄδειαν καὶ συγχώρησιν· πλὴν ὡς γράφει, καὶ ἐγὼ καὶ τὰ ἐμά πάντα ὑμέτερά εἰσι. Βέβαια καὶ ἀπὸ τὴν ἐδικὴν μου μικρὰν καὶ εὐτελεῖν βιβλιοθήκην, πολλὰ ἀπεξενώθησαν καὶ εἶναι οἱ τόποι κενοί...

αψή' σεπτεμβρίου γ'.

mais moi je les ai laissés dire, et maintenant je dis que le Seigneur leur pardonne — s'il veut leur pardonner. Et, peut-être sont-ils informés qu'en ce qui me concerne je n'avais guère cette habitude, même si Sa Béatitude de bienheureuse mémoire m'en laissait la liberté et la licence. En outre, ainsi que me l'écrivez, moi et mes biens t'appartenons tous, autant que nous sommes. Certes, bon nombre aussi des livres de ma petite et insignifiante bibliothèque ont été aliénés et les rayons sont vides...

1708, le 3 septembre.

THE GENERAL CONDITION OF ENGLISH TRADE IN THE LEVANT IN THE SECOND HALF OF THE 17th CENTURY AND AT THE BEGINNING OF THE 18th CENTURY

PAUL CERNOVODEANU

The restoration of the Stuarts, which for a certain time meant the end of the political and social unrest that had been prevailing in England about the middle of the 17th century, raised the urgent question of recovering the favourable economic position formerly held by the British monarchy in the eastern Mediterranean¹. During Cromwell's republican régime, other more stringent internal necessities had to be considered and the Lord Protector had been concerned primarily in the consolidation of the power of his country against its opponents, the Dutch, the Portuguese and the Spaniards; England neglected to a certain extent the Eastern Mediterranean and its prestige declined on the Levantine market. The despotic rule of the Sultans never recognized Cromwell's protectorate, and for twelve years the British Embassy at Constantinople was usurped by the royalist Bendish, a representative of Charles I, who, by his intrigues, contributed to creating a hostile attitude towards the republican England on the part of the Ottoman Porte. The activities of the Levant Company in the Ottoman market which had been so prosperous during the first decades of the 17th century² were brought to a disorganized, inefficient

¹ For the English policy in the Mediterranean during the 17th century cf. especially J. S. Corbett, *England in the Mediterranean. A Study of the Rise and Influence of British Power within the Straits (1603-1713)*, London, 2 vols., 1904.

² Details are to be found in M. Epstein, *The English Levant Company. Its Foundation and Its History to 1640*. London, 1908, X + 270 pp. See also G. T. Bent, *The English in the Levant* in "The English Historical Review", V (1890), no. 20, pp. 654-664, and Sir William Foster, *England's Quest of Eastern Trade*, London, 1933, pp. 68-78.

state during the revolutionary régime. This was due both to the disagreements between republicans and royalists in the Levant and to the weakening of the ties with the metropolis, and also to the difficulties created by the Ottoman officials, who did not recognize Cromwell's régime and resorted to the most arbitrary actions. However, prompted by the wishes of the bourgeoisie and the aristocracy that were interested in trading, the Restoration adopted and included as an item on its own program some of the tasks the republican régime had assigned itself in the field of political economy, supporting the maritime and colonial expansion of the country under the guidance of the great trading companies³.

As long as, at the middle of the 17th century, the exploitation of the American continent was still the privilege of Spain and Portugal, and the markets of the Far East were at great distances and were moreover unsure, the position of the Ottoman Empire as an intermediary between the East and the West allowed it to take a privileged place in the international trade⁴.

To re-establish their political influence, which had been powerful on the shores of the Bosphorus before, but first and foremost to setup again on an enhanced scale trading relations with the Ottoman Empire, the Stuarts were eager to focus their attention on their embassy at Constantinople and on the reorganization of the Levant Company. The activity of the Company was laid on a new basis by the charter granted by Charles

³ England's maritime and colonial expansion and the activities of the great companies during the second half of the 17th century and the beginning of the next century are presented in detail in J. Evelyn, *Navigation and Commerce, their Origins and Progress...*, London, 1674; A. Anderson, *A historical and chronological deduction of the origin of commerce from the earliest accounts to the present time, containing a history of the commercial interests of the British Empire...*, London, 1764, 2 vols.; W. S. Lindsay, *A History of Merchant Shipping and Ancient Commerce*, London, 1874—1876, 4 vols.; Pierre Bonnassieux, *Les grandes Compagnies de Commerce. Études pour servir à l'histoire de la colonisation*, Paris, 1892, 562 pp.; S. Cawston and A. H. Keane, *The early chartered Companies*, London, 1896; W. R. Scott, *The Constitution and Finance of English, Scottish and Irish Joint-Stock Companies to 1720*, Cambridge, 1910—1912, 3 vols.; G. L. Beer, *The Old Colonial System 1660—1754*, New York, 1912, 2 vols.; J. E. Gillespie, *The Influence of Oversea Expansion in England to 1700*, New York — London, 1920; D. Hannay, *The Great Chartered Companies...*, London, 1926; A. D. Innes, *Maritime and Colonial Expansion of England under the Stuarts*, London, 1932, etc. A general survey is given in *The Cambridge History of the British Empire* (general editors: J. Holland Rose, A. P. Newton, E. A. Benians), vol. I: *The Old Empire from the Beginnings to 1783*, Cambridge, 1929, XXI + 931 pp.

⁴ N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient à l'époque moderne*. Paris, 1925, pp. 15—16; Fernand Braudel, *L'économie de la Méditerranée au XVII^e siècle*, in "Cahiers de Tunisie", tome IV (1956), no. 14, 2^e trimestre, pp. 175—197, etc. For the eastern trading routes see A. H. Lybyer, *The Ottoman Turks and the Routes of Oriental Trade*, in "The English Historical Review", XXX (1915), pp. 577—588; Barkan Omer Lütfi, *Notes sur les routes de commerce orientales*, in "Revue de la Faculté de Sciences économiques de l'Université d'Istanbul", I (1940), no. 4 (Juillet), pp. 322—328, etc., and for the Western trade in the Levant at the beginning of the 17th Century, the study of Gyula Káldy-Nagy, *Adatok a levantei kereskedelem XVII. század elejei történetéhez* [Data concerning the history of the Levant trade at the beginning of the 17th Century] in "Századok", 101 (1967), nos. 1—2, pp. 138—147.

II on April 2, 1661, by which the rights guaranteed by James I in 1605 were reinforced in general, new clauses being added ⁵. The Company enjoyed a monopoly on the trade in all Mediterranean ports, except the French, Spanish and Italian ones ⁶. In the first years of its activity, the Levant Company was led by great tradesmen belonging to the upper mercantile classes of London; after the Restoration, however, a change became evident in the choice of its leaders; thus, instead of the great tradesmen, some personalities appeared who, though they were connected to a certain extent with trade in general and with the Company especially, belonged to the aristocracy and also held political capital ⁷.

As early as the first half of the 17th century the English trade had begun to grow in the Eastern Mediterranean; from the beginning the tradesmen of the Levant Company had obtained from the Porte that the Turkish officials should levy customs of only 3 per cent of the value of the goods sold in the Empire ⁸, this being a low tax as compared to the tax paid by the French, which amounted to 5 per cent till the Capitulations of 1673 were agreed upon ⁹. The English merchants knew how to prove trustworthy in the eyes of the Turkish consumers by their commercial honesty, by their determination to sell only goods of the highest quality and by their strict observance of their agreements and contracts¹⁰. The merchants of the Levant Company also understood the lesson offered by the loss of commercial credit incurred by their French rivals in the trade with Turkey at the middle of the 17th century owing to dishonest speculation with depreciated currency which they introduced into the Ottoman market ¹¹

⁵ Alfred C. Wood, *A History of the Levant Company*, Oxford University Press, 1935, p. 95. See also C. T. Carr, *Select Charters of Trading Companies 1530-1707*, London, 1913, p. 258.

⁶ Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII^e siècle*, Paris, 1897, p. 120.

⁷ Thus, in 1673, Lord Berkeley was elected governor; he was the son-in-law of a noted personality of the famous East India Company, and himself was a prominent member of the Levant Company and of the Royal African Company. Other members were Sir William Trumbull, Sir Richard Onslow, Lord Chandos a.o., cf. Wood, *The Levant Company*, p. 206.

⁸ After the installation of Lord Winchelsea, the first ambassador of the Restoration at Constantinople, as a sign of his appreciation of the Stuarts' recovering the throne and as a proof of his desire to re-establish friendly relations with the English monarchy, Sultan Mehmed IV renewed the old Capitulations concluded with England and even improved them; cf. *The Capitulations and Articles* published by Paul Rycout Esq., Secretary to His Excellencie the Lord Ambassador, London, 1663, quoted in *Some Account of the Levant Company of Turkey Merchants*, in J. Th. Bent, *Early Voyages and Travels in the Levant*, London, 1893, pp. XXIV—XXV.

⁹ Frédéric Abelous, *L'Evolution de la Turquie dans ses rapports avec les étrangers*, Paris, 1928, p. 46.

¹⁰ N. Iorga, *Points de vue sur l'Histoire du Commerce...*, pp. 71—73.

¹¹ For the financial speculations of the French merchants in the Ottoman Empire, see details in Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Essai d'Histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, 1962, pp. 261—268, and Wood, *Levant Company*, pp. 100—101. As regards the Anglo-French rivalry in the Levant, cf. especially Walter Frewen Lord, *England and France in the Mediterranean 1660—1830*, London, 1901, 350 pp.

and also owing to the low quality of the drapery they sold which came especially from Rouen, to the inferior dyes that were used and to the fact that the merchants also cheated as regards the quantity of the goods they sold¹². The English and the Dutch merchants seized the opportunity to set up in the Levant the good reputation of their cloth, whose superior quality was never doubted in the Levantine market¹³. As long as they had not yet become openly competitive with the East India Company, the Levant Company had still another advantage over the French merchants, namely the fact that they also sold condiments brought from India and metal extracted from their own mines; lead, tin, iron were goods which, besides drapery products, were most highly in demand in the Levant; in exchange, the English imported from the Ottoman Empire especially fine silk cloths, cotton thread and angora wool, oak nuts, medicines a.s.o.¹⁴.

The English establishments in the Ottoman Empire were less numerous than the French ones¹⁵, but were undoubtedly more reliable than the latter, because they practised a trade which was more certain and efficient. The Levant Company knew how to organize an orderly process of sale and purchase in ready money by setting up fixed prices of sale, by always limiting the number of salesmen sent out to the organizations in the Orient according to the number of customers, and by protecting their employees from ruinous enterprises by well-established financial regulations. Five kinds of fabrics were manufactured in England for the Levant; the 'mahut', the 'Londonese' (londrines, londish cloth) of first quality, the Londonese of second quality, the large Londonese (londres) and the simple 'London-

¹² Jacques Savary des Brulons et Philémon Louis Savary, *Dictionnaire Universel de Commerce*, Amsterdam, vol. I, 1726, p. 1001.

¹³ Commenting upon some aspects of the English commerce in the Levant, the Venetian ambassador Giacomo Quirini reported to the Senate in 1676 that between England and the Ottoman Empire "non vi essendo politici riguardi, subentrano gl'interessi del commercio, e sono eguali le direzioni o forme del negozio, perchè le compagnie di Levante mandano ogni due anni a Smirna 20 o 25 m <ille> pezze di Londre tra panni fini, Londre mezzane ed inferiori, con prezzo dalli ottanta leoni sino a 150; oltre a barrili di stagno, piombo e azzali caricati a Livorno e al Zante, speciarie d'ogni sorte, che in tutta somma rilevano 460 mila reali, ed estraendo seta, galle, droghe, cotoni filadi e sodi, e stami d'Angari", cf. Niccolò Barozzi e Guglielmo Berchet, *Le relazioni degli Stati Europei ... (Relazioni degli ... baili veneti) - Turchia sec. XVII*, vol. I₂, Venice, 1872, pp. 173-174.

¹⁴ Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, p. 119; N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce...*, p. 71; G. Herit, *Englische Monopole in der Türkei*, in "Archiv für Wirtschaftsforschung im näheren Orient", I (1916), pp. 304-308, etc.

¹⁵ The English merchants had 7 commercial offices (besides the old centres at Constantinople, Smyrna, Aleppo, Iskenderun, Zante, and Patras) which were active under the protection of the ambassador, the consuls and vice-consuls in the Greek Archipelago and Continental Greece [Athens (1670), Chios (1687), Cyprus (1689), Candia in Crete (1709), Salonika (1715)], Syria (Tripoli in 1663), and Egypt (Cairo in 1697), while the French had 24 factories spread over the Eastern Mediterranean (besides the places where the English had trading points, they had others too at Cavalla, Durazzo, Arta, Modone, Milo, Naxos, Paros, Stanchio, Cos, Rhodes, Salda, Jaffa and Alexandria), cf. Masson, *op.cit.*, p. XXXVIII and Wood, *op.cit.*, pp. 121-128.

ese'¹⁶. They were all made of English wool, except the finest, which were of Spanish Segovia wool. The main manufacturing centres were Salisbury for the fine cloths, situated in one of the regions of England most rich in sheep, and Worcester and Gloucester, which had specialized in the manufacture of inferior cloth¹⁷ used by the masses of inhabitants of the Ottoman Empire. There were no precise regulations for the manufacturing of cloth, but each mill-owner endeavoured to produce high quality goods, as inferior products were not accepted for export by the Company.

The tradespeople of the Levant Company were represented in the Levantine trading field by commercial agents ("factors") who, unlike the French agents, offered serious guarantees¹⁸.

A very wise practice of the English and of the Dutch merchants too was to organize journeys in the Levant only under the form of merchant fleets under escort. The Levant Company sent to Turkey 5–6 merchant ships escorted by two men-of-war twice a year¹⁹.

Due to their way of organizing navigation, the English were less molested by piracy. Besides having great tonnage and besides being equipped with armament²⁰ which made it possible for them to defend themselves, the English ships were better constructed than the French ones.

¹⁶ J. et Ph. Savary, *Dictionnaire universel du commerce*, vol. II, Amsterdam, 1726, p. 608; Paul Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, Paris, 1911, p. 365.

¹⁷ *Ibidem*. For the textile mills and the wool trade of Wales cf. T. C. Mendenhall, *The Shrewsbury Drapers and the Wales Wool Trade in the XVth and XVIIth Centuries*, Oxford, 1953, 258 pp. In Scotland there were wool draperies at Glasgow (1683), Edinburgh (1683–1708), Musselburgh (1695), Aberdeen (1696), North-Mills (1703) and Gairdin (1704), and the sale of the products was ensured also by the Company "The Woolen Manufactory of New Mills in the Shire of Haddington", set up in Scotland in 1681, cf. W. R. Scott, *The Constitution and Finance of English... Joint Stock Companies*, vol. III, pp. 138–161 and 472.

¹⁸ "The Company of English Factors", the traveller Wheler stated in 1676, "is made up of 80 or 100 persons, of which the greatest part are well-connected young men who pay 3 to 400 pounds to a rich merchant of the Levant Company and become articulated for seven years, of which three they spend in London getting acquainted with the business of their chiefs; afterwards, the heads of the firm are bound to send them to trade in this country entrusting them with their business and allowing them a certain per cent out of which they live in grand style and grow rich in a short time, also trading on their own, achieving great profits and incurring but slight losses", cf. Sir George Wheler, *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant (1675–1676)* vol. I, Amsterdam, 1689, pp. 236–237.

¹⁹ Jacques Savary, *Le Parfait Négociant ou Instruction générale pour ce qui regarde le commerce des marchandises de France et des pays étrangers avec un traité du commerce qui se fait par la Mer Méditerranée* (éd. IX^e), vol. I, Genève, 1752, p. 385. The ships were escorted by men-of-war in the Mediterranean especially during the hostilities between the English and the French and the Dutch.

²⁰ The capacity of these vessels ranged between 250 and 600 tons and their crews numbered between 35 and 100 men each. The ships "The Eagle" (500 tons and 100 men) sent to Iskenderun in 1664, or "The Hunter" (230 tons and 48 men) sent to Smyrna in 1672 were typical instances of this kind of ship. They were armed; "The Eagle", for instance, had 33 guns, and "The Hunter" 20, cf. Wood, *op. cit.*, p. 210. As regards the navigation in the Mediterranean in this epoch, see especially Avelino Teixeira da Mota, *L'art de naviguer en Méditerranée du XIII^e au XVII^e siècle et la création de la navigation astronomique dans les Océans*, in "Le Navire et l'Économie maritime du Moyen Age au XVIII^e siècle, principalement en Méditerranée", Bibliothèque générale de l'École Pratique des Hautes Études, VI^e section, Paris, 1958, pp. 127–154.

In the 17th century the total number of sailors employed by the Company yearly amounted to 4—5,000, and in the port of London about 3,000 porters, bargees, caulkers, ship-builders, etc.²¹ were at work. The best time for voyaging for the ships that left Gravesend (at the mouths of the Thames) was considered to be approximately the first of March for ships bound for Iskenderun, where they arrived before the first of June, and the end of July and August for ships bound for Smyrna and Constantinople. The ships made a call in Portugal and Spain where part of the goods were sold for ready money, namely for Spanish currency which was highly appreciated on the Turkish market, as it was used for exchange and for usury. The Italian port of Leghorn was the next place for stopping²², and then the islands of Crete or Tenedos, where ships were allowed to lay at anchor in case of sea storms²³.

Smyrna was also one of the most important trading-points in the Near East for the English and Dutch merchants at the beginning of the 17th century, causing the importance of this town to rise to the detriment of Aleppo, where the French tradesmen were prevailing. Later on, the English divided their attention in this respect between Smyrna, Aleppo and Iskenderun, and an important place was taken in the end by Constantinople too²⁴, where, as a matter of fact, the whole economic and political

²¹ *The Present State of England*, London, 1683, p. 32, ap. Wood, *op. cit.*, p. 211.

²² Leghorn, this porto franco, where people of all nationalities enjoyed the greatest liberty whichever their religious creed, and where customs were very low, had become the general storehouse for the goods the English and Dutch merchants brought from the metropolis or from the Levant, where these goods were kept before they were shipped to their final destination, cf. Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, p. 124; Dr. K. Herringa, *Bronnen tot de Geschiedenis van den Levantschen Handel*, Tweede Deel: 1661—1726, 'S-Gravenhage, 1917, p. 121—126, and Wood, *op. cit.*, pp. 132, 140. For other details cf. E. de Pietro, *La funzione economica del Porto di Livorno alla fine del '600*, Leghorn, 1931; G. Battelli, *Il porto di Livorno alla fine del secolo XVII* and P. Scrosoppi, *Il porto di Livorno e gli inizi dell'attività inglese nel Mediterraneo*, in "Bolletino storico livornese", 1937, etc. For the general conditions of the trade in Leghorn see *Storia d'Italia* (coordinata da Nino Valeri), vol. II, *Dalla Crisi della libertà agli albori dell'Illuminismo*, Torino, 1959, pp. 589 and following.

²³ Wood, *Levant Company*, pp. 211, 213.

²⁴ We illustrate this statement with the balance sheet of the whole foreign trade of Constantinople in the years 1687 and 1710, for which data are available:

	In 1687 :	Exports :	Imports :
The French		506,520 piastres	170,000 piastres
The English		302,743 "	10,000 "
The Venetians		366,900 "	283,300 "
The Dutch		197,170 "	53,000 "
The Genoese		115,250 "	107,000 "
(cf. Hurmuzaki, <i>Doc. priv. la istoria Rom.</i> (Documents regarding the history of Romania), V ₁ , p. 153, no. CXLI).			
	In 1710 :	Exports :	
The English		4,184,000 pounds	
The Dutch		3,697,000 "	
The French		1,513,000 "	
The Leghornians		898,000 "	
The Venetians		246,000 "	
(cf. F. Pouqueville, <i>Mémoire historique et diplomatique sur le commerce et les établissements français au Levant... jusqu'à la fin du XVII^e siècle</i> , Paris, 1833, p. 62).			

life of the Ottoman Empire concentrated. When they landed in one of these ports, each captain of an English ship was obliged to show to his respective ambassador or consul the list of the goods transported and also the list of the names of his crew ²⁵. After the due customs of 3 per cent were paid to the Turkish authorities, various taxes, such as the *masdariyé* (for selling goods which were imported by the Turks too), and eventually the *mür-uriye* or *bac-i ubur* (the right of transit) and the *selâmet* or *izn-i* (the right of passing of the ships) ²⁶ were paid; finally the *taskara* or receipt was given to the tradesman and the goods were free to circulate in the whole empire without it being necessary to pay any other tax, except the one called *misteria* ²⁷, which was levied in proportion to the bulk of the whole transport ²⁸. The selling of the goods was, however, no direct concern of the English merchants, who always resorted to Armenian and Jewish intermediaries, but especially to Greek tradesmen, from whom they bought in exchange the products they needed. If the Armenians tended to control the land road between Persia and Constantinople, the Greek became on the other hand the incontestable masters of the maritime commerce of the Eastern Mediterranean with the West, having practically no rivals in this sea. Launched in a great commerce, they dominated to a great extent the foreign trade of the Balkans, of the Romanian Principalities, of the Black Sea, of the Archipelago, of the Aegean zone of Anatolia, of Crete, the Peloponesus, Continental Greece and Alexandria in Egypt, and they had at their disposal a great number of ship-builders, sailors, merchants, brokers, usurers, etc., all being people used to a commerce on a large scale. Besides Salonika, the most important commercial centre of the Greek was Galata, that well-known quarter of Constantinople, where they stored the goods brought from the Balkans, the Romanian Principalities and the shores of the Black Sea, while the islands of the archipelago were the usual

²⁵ If they did not do so, the English consular authorities applied a penalty that could amount up to 20 per cent of the value of the goods; the same measures were taken when the ships left, cf. Wood, *Levant Company*, p. 213.

²⁶ R. Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, p. 609.

²⁷ It is supposed that this was originally a tax paid by the French merchants and decided upon by Sultan Ahmed I (1603—1617) for the upkeep of a hospital in Constantinople, cf. Lewis Roberts, *The Merchants Mappe of Commerce*, London, 1638, p. 196, ap. Wood, *op. cit.*, p. 213. Details on the sum to be paid for each article imported or exported by foreigners in Constantinople (cloth, fabrics, leather, glass, metal, paper, victuals, etc.) under the form of the *misteria* are to be found in the customs list of the first of May 1714, of which a copy was forwarded by the Dutch ambassador at the Porte, Jakob Colyer, to the General States (cf. *Traduction du tarif qui règle le droit de la meseterie*, in Dr. K. Heeringa, *op. cit.*, II, pp. 359-361).

²⁸ 1.5% was paid for each article according to its weight, cf. Wood, *ibidem*.

place for selling especially smuggled goods²⁹. On the other hand, the Jews played an important part at Constantinople and Salonika, although they lived in important communities also in Adrianople, Gallipoli or Smyrna. They were first and foremost intermediaries between the Ottoman administration and the merchants of the Levant Company; the Jews levied taxes on all ships that entered the Turkish ports, they held the customs on lease, served as overseers, watchmen, accountants, usurers, valuers of goods³⁰.

The consolidation of England's economic positions in the Ottoman Empire was also illustrated by the conclusion of the new Capitulations of September 8, 1675³¹, during the office of Sir John Finch as an ambassador, in which highly advantageous conditions were established³². The prestige enjoyed by the far-away British monarchy at the Porte is also pointed out by the well-known historiographer of the Ottoman Empire, Sir Paul Rycout, who had been himself a secretary of the English Embassy at Constantinople, and later on consul at Smyrna, and who literally states: "Of all the Princes so far remote as England, none amongst this people stands in better account than His Majesty of Great Britain, not only for the convenience of the Trade, which provides this Empire with many necessary commodities; but for the fame of his Shipping, and power at Sea, which makes him, though divided from all parts of the world, yet a borderer on every Country, where the Ocean extends. And this esteem and honour the Sultan bears towards His Majesty, hath been evidenced in

²⁹ Mantran, *op. cit.*, pp. 55–56. For the Greek commerce in the Balkans and i. the archipelago see especially Trajan Stojanovitch, *L'économie balkanique aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1952, and *The Conquering Balkan Orthodox Merchant* in "Journal of Economic History", XX (1960), pp. 243–313; I. K. Vasdraveli, *Ἱστορικά ἄρχετα Μακεδονίας 1466–1912*, Thessaloniki, 1952–1955, 3 vols.; N. G. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIII^e siècle*, Paris, 1956, 430 pp.; L. S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, 1958, 970 pp.; Apostolos Vacalopoulos, *A History of Thessaloniki*, Thessaloniki, 1963, VIII + 155 pp., etc.

³⁰ Mantran, *op. cit.*, pp. 61–62. For the general economic activity of the Jews in Turkey see also M. Franco, *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire Ottoman depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1897; Abraham Galanté, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1931, IV + 255 pp.; *Appendice à l'ouvrage: Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1941, 46 pp.; *Recueil de nouveaux documents concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul, 1949; Uriel Heyd, *The Jewish Communities of Istanbul in the XVIIIth Century*, in "Oriens", VI (1953), pp. 299–314, etc.

³¹ G. Chalmers, *A Collection of Treaties between Great Britain and Other Powers*, vol. II, London, 1792, and . . . *Treaties and Other Documents Relating to the Black Sea, the Dardanelles and the Bosphorus, 1535–1877*, London, 1878, pp. 3–4.

³² The new clauses which Finch subjected to the approval of Sultan Mehmed IV were meant to correct the deficiencies which had become apparent in the practising of trade as provided by the previous agreements. Thus, clauses were included to protect the English commercial agents from the arbitrary acts they could have been exposed to on the part of the Ottoman officials, to fix a general way for the English ships to anchor in the Levantine ports and also clauses providing the use of Christian witnesses against the testimonies of Moslems which had been formerly Christians, cf. Wood, *Levant Company*, p. 98. For details on the conclusion of the Capitulations see G. F. Abbott, *Under the Turk in Constantinople. A Record of Sir John Finch's Embassy, 1674–1681*, London, 1920, pp. 134–170.

several particulars³³, and by none more than by the security and freedom his Merchant live in, in these Dominions, and a readiness always in every reasonable request, to gratifie His Majesties Embassadors'³⁴.

But the privileged situation of England in its relations with the Ottoman Empire was due not only to the fact that England never had an armed conflict with the Porte, but also to the elimination to a great extent of the dangerous competition of the other occidental states in the field of commerce. Thus, the Venetian trade in the Levant was almost completely ruined by the costliness of the merchandise exported by the Venetians, by high customs raised on ships and products, by the lack of a plan in the organization of voyages, by the long war they fought against the Turks for the defence of Crete between 1645 and 1669, and later on by their adherence to the Holy League (1684). At the end of the 17th century the Venetians maintained some of their economic positions only in the Balkan Peninsula and in the region of the Adriatic Sea³⁵. After the Carlowitz peace (1699), they still played a minor part in the trade with articles of luxury, selling especially silk, damask, fabrics with gold and silver thread, but were eliminated from the trading field of Asia Minor, Syria and Egypt³⁶. The Genoese were also eliminated from the competition at the end of the 17th century, the weight of their trade becoming negligible as com-

³³ Thus the export of figs, raisins and other colonial goods from Asia Minor that had been prohibited to the English merchants before the conclusion of the Capitulations of 1675 became free for them only in honour of King Charles II, for which the Company had obtained the permission to take with them two ships charged with these exotic fruits. However, by an act issued on September 1, 1676, the King renounced his rights and made them over to the Company, cf. Wood, *op. cit.*, p. 98. This privilege was also mentioned in the report sent by the Venetian ambassador Giacomo Quirini to his Senate in 1676, cf. Barozzi e Berchet, *Relazioni degli... baili veneti*, p. 173.

³⁴ Sir Paul Rycaut, *The Present State of the Ottoman Empire. Containing the Maxims of the Turkish Politie...* in *Three Books*, London, 1668, Book I, chapter XXI, pp. 165–166.

³⁵ Cf. especially V. Papahagi, *Les Roumains de l'Albanie et le commerce vénitien aux XVII^e et XVIII^e siècles*, in "Mélanges de l'école roumaine en France", 1931, pp. 27–124, and *Aromânii din Moscopole și comerțul venețian în sec. XVII și XVIII* [The Aromanians from Moscopole and the Venetian Trade in the XVIIth and XVIIIth centuries], Bucharest, 1935, III + 239 pp. See also for the general conditions of the Venetian trade, in the 17th century the volume *Aspetti e cause della decadenza economica veneziana nel secolo XVII*, Venice, 1961.

³⁶ Mantran, *Istanbul...*, p. 537. The Venetian merchants also incurred losses due to the fact that they failed to acquire a footing in the profitable trade with condiments, monopolized by the English and the Dutch, and the sale of fabrics was made difficult for them by the popularity of the English 'londish' cloths among the Turks, who preferred them to the costly products of the Serenissima Republica: finally, as regards the other articles of luxury, the French competition was very strong in this field. For the Venetian trade in general see A. Bernardy, *Venezia e il Turco nella seconda metà del secolo XVII con documenti inediti*, Florence, 1902, VI + 142 pp.; Dores Levi-Weiss, *Le relazioni fra Venezia e la Turchia dal 1670 al 1684 e la formazione della Sacra Lega*, in "Archivio Veneto Tridentino", VII (1925), pp. 1–46; VIII (1925), pp. 40–100; IX (1926), pp. 95–155; N. Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce...*, pp. 3–25; G. Campos, *Il commercio estero veneziano della seconda metà del Settecento secondo le statistiche ufficiali*, in "Archivio veneto", 1936; Bruno Duden, *Il dominio veneziano di Levante, Bologna. 1938*, 298 pp.; J. Tadić, *Le commerce en Dalmatie et à Raguse et la décadence économique de Venise au XVII^e siècle*, in "Civiltà veneziana", Studi, 9, Venice–Rome, pp. 237–274; *Storia d'Italia*, II, pp. 601–616, etc.

pared to the intense trade carried on by the western maritime powers in the Levant³⁷. The Dutch, however, were by far more dangerous rivals for the English, as during Cromwell's republic they reigned almost supreme on the Levantine market, and maintained powerful positions even later on, especially at Smyrna. In the last decades of the 17th century the Dutch trade rapidly decayed, due to the effect of the navigation acts promulgated by Cromwell and by the Restoration in 1651 and 1660 and to the wars waged by the English and by the French which ruined the economy of the small republic, whose naval supremacy was no longer a reality in the Atlantic and in the Mediterranean. Owing to the ascension to the English throne of William of Orange in 1688, Holland was completely subordinated to the English monarchy. The long series of wars (1664—1667, 1672—1678, 1688—1697, 1701—1713) demanded huge material sacrifices and put an end to the Dutch commerce in the Mediterranean, which was largely superseded in the first decades of the 18th century by the English and the French³⁸.

The French trade in the Levant did not prosper very much either, before the mercantilist initiatives taken by Colbert³⁹. Leaving aside Smyrna, where there was a French factory with a numerous staff, Sir John Chardin, the traveller, noticed in 1671 that the other French commercial centres had "a so inconsiderable trade, that one merchant in each place might dispatch all the business"⁴⁰.

In 1662 only four French trading houses were established at Constantinople, and only 8 to 9 ships came there yearly from France⁴¹. Lord Chandos, the British ambassador at the Porte, described them as practis-

³⁷ Mantran, *op. cit.*, p. 521. See also R. de Tucci, *Le relazioni commerciali tra Genova e il Levante dalla caduta di Chio al 1720*, in "Genova", 1929—1930, and G. Giacchero, *Storia economica del Settecento genovese*, Genoa, 1952, etc.

³⁸ The Dutch merchants maintained important positions only in the Far East, where they continued to exploit the riches of the Sunda Isles and of the Malay Archipelago. For the Dutch commerce in the Levant see Hermann Wätjen, *Die Niederländer im Mittelmeergebiet zur Zeit ihrer höchsten Machtstellung*, Berlin, 1909, XXV + 416 pp.; N. Iorga, *Les rapports entre la Hollande et l'Empire Ottoman au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e siècle*, in "Revue historique du sud-est européen", XIV (1937), pp. 283—293, and especially Dr. K. Heeringa, *Bronnen tot de Geschiedenis van den Levantschen Handel*, 'S-Gravenhage, 1910—1949, 3 vols., etc.

³⁹ For the French trade in the Levant, besides the basic works of Paul Masson and F. Pouqueville, we quote also P. de Ségur Dupeyron, *Histoire des négociations commerciales et maritimes de la France au XVII^e et XVIII^e siècle*, Paris, 1872—1873, 3 vols.; Depping, *Histoire du commerce entre le Levant et l'Europe*, Paris, 1888; Alfred Martineau, *La France dans la Méditerranée. Le commerce français dans le Levant*, Lyon, 1902, 551 pp.; L. Bergasse et G. Rambert, *Histoire du commerce de Marseille*, tome IV (1559—1789), Paris, 1954, VIII + 682 pp.; R. Paris, *Histoire du commerce de Marseille*, tome V (1660—1789): *Le Levant*, Paris, 1957, VI + 623 pp., etc.

⁴⁰ Sir John Chardin, *Travels into Persia (1671)*, London, 1686, pp. 7—8.

⁴¹ Le comte de Saint-Priest, *Mémoires sur l'ambassade de France en Turquie*, Paris, 1877, pp. 302—303.

ing "a miserable trade with caps, paper and other such bagatelli" and leading "a mean existence"⁴².

Until the measures taken by Colbert in order to revivify the French trade in the Levant were reinforced, England undoubtedly enjoyed an economic priority on the market of the Ottoman Empire. The amplitude of the trade of the Levant Company may be judged especially by the bulk of the sale of the fabrics and cloths they exported during this period of time, amounting to between 2 and 3 fifths of the whole English trade in Turkey; for almost 20 years, between 1666 and 1683, the yearly mean of export of English fabrics in the Levant reached approximately 15—16,000 pieces⁴³.

The last two decades of the 17th century witnessed however a certain decrease in the English trade in the Eastern Mediterranean, due both to the French competition that made itself felt more and more in this period, and to the acute rivalry that arose between the Levant Company and the East India Company in providing fine silken fabrics, condiments and colonial products for the metropolis at prices that should be as low as possible⁴⁴. To all that, the difficulties encountered in Turkey due to the ex-

⁴² Wood, *Levant Company*, p. 100.

⁴³ As compared to the Dutch who sold in the same period a mean value of approximately 6,000—7,500 pieces of cloth yearly, or as compared to the French who had reached but the figure of about 3,000 pieces of cloth sold yearly (cf. J. Savary, *Le Parfait Négociant*... II, p. 410, and Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, pp. 125—126), the supremacy of the English trade is undoubtedly obvious. Thus, between 1666 and 1671 82,032 pieces of English cloth were exported, making up a yearly mean figure of 13,672 pieces; between 1672 and 1677 120,451 pieces of cloth were transported to Turkey (a mean yearly figure of 20,075), marking a period of maximum development, to show a slight decrease in the period 1678—1683, with 117,914 pieces of cloth sold, representing a mean of 19,652 pieces a year. Finally, in the period 1671—1683, 238,365 pieces of cloth were sold, that is a yearly mean of 19,863 pieces; cf. Wood, *op. cit.*, pp. 101—102. As regards the total value the export of English goods in the Ottoman Empire amounted to, precise data are available but for a limited period of time; however, the data show a considerable increase in a very short period; thus, between the years 1662 and 1663, the exports amounted to £ 367,595, as compared to the imports, worth only £ 167,661, a fact which clearly indicates a budget excess; in the years 1668—1669, the profits rose even higher, when exports of £ 466,703 and imports of only £ 191,458 were registered, creating thus an excess of £ 275,245 in the most authentic spirit of the mercantilist doctrine, cf. Wood, *op. cit.*, p. 102.

⁴⁴ The East India Company was in the position to buy silk, condiments, cotton fabrics and other goods cheaper in India; they also invaded the Persian market, due to the fact that the English, after having taken the island of Hormuz over from the Portuguese (on April 23, 1622), had consolidated during several decades their position in the south of Persia, as a stage on their way to India, cf. William Foster, *England's Quest of Eastern Trade*, London, 1933, pp. 306—313. The effect of the difficulties encountered by the Levant company in the Near East is evident in the standingly decreasing figures of the exports. Thus, in 1696 but 9,327 pieces of cloth were sold on the Turkish market, and in 1697 but 6,660 pieces. The Levant Company twice protested before the English kings against the disloyal competition of the East India Company; in 1681 they addressed King Charles II (see the pamphlet *The Allegations of the Turkey Company and Others against the India Company, Relative to the Management of That Trade*... , at the British Museum, 522. I.5 (8), ap. Wood, *op. cit.*, p. 103; Narcissus Luttrell, *A Brief Historical Relation of State Affairs from Sept. 1678 to April 1714*, Oxford, vol. I, 1857, p. 189) and in 1698 King William III (Sloane, MSS 2902: *Papers Concerning Trade, Taxes, &* collected by Abraham Hill, ap. Wood, *op. cit.*, pp. 117—118), and were given formal satisfaction which did not prevent, however, the East India Company to continue its prosperous business. (As re-

hausting war waged against the Holy League were added, as the war caused the purchasing power of the masses of consumers to decrease considerably and to a certain extent also limited the purchasing of articles of luxury by the dominant classes of the Empire⁴⁵.

Due to the reforms promulgated by Colbert and to the new vigour imparted to the manufacture of Languedoc, Provence and Dauphiné, the French trade with the Levant improved; the customs of 5 per cent of the value of the goods raised by the Ottoman officials were lowered according to the new Capitulations concluded with the Porte on June 5, 1673 to 3 per cent, i.e. to the percentage paid by the English and Dutch merchants⁴⁶. Undoubtedly, the revival of the French trade was also due to the creation in 1670 and 1678 of the Levant Companies and in 1685 and 1689 of the Companies for Trade in the Mediterranean, with the participation of merchants from Paris and Marseille, who successfully used especially the trading-points at Cairo, Aleppo and Smyrna⁴⁷. At the same time with the development of the economic relations between France and the Porte, the political relations also grew closer due to Louis XIV's actions directed against Hapsburg Austria. France and Turkey thus found themselves in the same camp, and the authority of the ambassador of the French king at Constantinople was incontestable after 1683.

The ascension of William III of Orange to the throne following the fall of the Stuarts and England's adherence to the Augsburg League against France contributed to enhancing the difficulties faced by the Levant Company of London, reducing the English trade in the Eastern Mediterranean to the level it had sunk to during the civil war and Cromwell's republic. As the British ships were permanently exposed to attacks on the part of the French navy concentrated at Brest and Toulon, the number of merchant fleets heading towards the Levant had to be considerably reduced, the Company finding it impossible to ensure the protection of its

gards the corruption and bad influence of the East India Company upon the English Government see K. Marx's well-known article. *The East India Company. Its History and the Results of Its Activity*, in K. Marx — F. Engels, *Opere (Works)* vol. IX, Bucharest, 1959, pp. 156—164). The dangerous quality of this company's competition for the Levant Company emerged to view especially during the 18th century, when the trade with India quite surpassed the trade with Turkey. For details see Wood, *op. cit.*, pp. 103—105, 114—118; S. A. Khan, *The East India Trade in the XVIIIth century*, London, 1923; Bal Krishna, *Commercial Relations between India and England 1601 1757*, London, 1926, etc.

⁴⁵ Because of the absence from Constantinople of the Court and of the high officials, the demand of precious cloth was seriously affected, and the penury that caused some unrest in the Ottoman Empire, especially among the janizaries, affected even stronger the market for most English goods (cf. the letters of 1684 and 1686 of Lord Chandos, the British ambassador at Constantinople, quoted by Wood. *op. cit.*, pp. 105 106).

⁴⁶ Albert Vandal, *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel, 1610 1680*, Paris, 1900, pp. 99—112.

⁴⁷ Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, pp. 209—218; R. Mantran, *Istanbul...*, pp. 563 568.

ships with the help of the British Royal Navy, which was sailing in the North Sea ⁴⁸.

The hardships endured by the merchants of the Levant Company during the war with France were extreme ⁴⁹, especially after the misfortune that befell a merchant fleet that left port in May 1693 and was almost entirely destroyed or captured by the fleet of Admiral Tourville in the Gulf of Lagos, on the southern coast of Portugal (on June 16) ⁵⁰. Contemporary witnesses tell of the fact that the stores of goods of the factories were almost empty, the treasure-houses of the Company at Constantinople had no money to make the necessary payments and the foreign creditors demanded the settling of the accounts ⁵¹. In the following years (1694—1696) the English merchant ships resorted to the protection of the war fleet of the Mediterranean under command of Admiral Russel in order to provide the trading points in the East with goods ⁵²; the state of the British trade in the Levant, however, continued to fluctuate ⁵³ until the Ryswick peace was concluded (1697) and the hostilities between France and its opponents were ended.

Notwithstanding the French competition ⁵⁴ and the competition of the English East India Company, the Levant Company still maintained a leading place in the trade with Turkey. The yearly mean of the exports of the Company rose to 14,878 pieces of cloth between 1695 and 1705,

⁴⁸ Wood, *op. cit.*, p. 109.

⁴⁹ The merchant Nathaniel Harley wrote in 1691 from Aleppo that the war had put an end to all business and that he had had no letters from home for one year, and during the first period of the conflict even so experienced a businessman as Dudley North, the treasurer of the Levant Company at Constantinople, had lost about £ 10,000 because of the risks he had run, cf. Wood, *op. cit.*, p. 111, and also R. North, *Lives of the Norths*, vol. III, London, 1826, p. 186; for the British trade in Aleppo, cf. G. Ambrose, *English Traders at Aleppo (1658—1756)* in "The Economic History Review", III (1931—1932), p. 246—247.

⁵⁰ The catastrophe of the Gulf of Lagos was a heavy blow for the merchants of London, but the great disaster occurred in the Levant. The same Harley shows that "this last misfortune of our ships is truly a great loss to the nation, but to the traders hither the greatest they or any other society of merchants ever felt at one blow. I cannot compute this factory's (Aleppo) loss to be less than 250 or 3000,000 crowns, which is no small matter among five or six and twenty persons", Wood, *op. cit.*, p. 111.

⁵¹ *Ibidem*, p. 112.

⁵² Thus two fleets sent out by the Company in 1695 with 12,000 cloths reached Turkey safely, cf. Wood, *Ibidem*.

⁵³ The yearly mean of the sale of English cloths in the Ottoman Empire by the Levant Company between the years 1688 and 1697 was of about 12,329 cloths, some of which, being captured by French ships or sunk, never reached their destination (Public Record Office, *State Papers*, 105, 145 (*Register Books*), Fol. 298, and *An Account of the Number of Woolen Cloths of All Sorts Exported by the Levant Company from England to Turkey in 46 years, from Christmas 1671 to Christmas 1717*. British Museum 357 b. 6(49), ap. Wood, *op. cit.*, p. 116).

⁵⁴ The yearly mean of French exports in the Levant, which had ranged between $2\frac{1}{2}$ —3,000,000 pounds in the years 1670—1680, rose in the years 1684—1687 to 5,600,000 pounds and in the following seven years to 7,700,000 pounds. After the Ryswick peace, the yearly mean rose to nearly 11,000,000 pounds between 1698 and 1700, cf. Masson, *Commerce du Levant au XVII^e siècle*, pp. 286 and 294—295, and Mantran, *Istanbul...*, p. 556.

and during the interval 1705—1712 it rose to 17,464 pieces of cloth ⁵⁵ which means that the exchange index was satisfactory, although it was inferior to that reached in the epoch of real prosperity of the years 1666—1683.

During the Spanish succession war (1701—1713), the English trade with the Levant registered no discontinuity, due to the supremacy of the British fleet in the Mediterranean and to the conquering of the Gibraltar and of Minorca ; however, its trade showed a decline. The yearly value of the imports from the Ottoman Empire surpassed that of the exports, assessed at £ 295,048 and £ 173,955 respectively in the years 1697—1702, a situation which remained approximately the same in the period 1703—1713, when the imports amounted to £ 260,315 and the exports to £ 193,368 ⁵⁶. After this period, that is in the third decade of the 18th century, however, the trade of the Levant Company with Turkey showed a marked decrease, due first and foremost to the fact that the English, though they did not become completely disinterested in the market of the Ottoman Empire, focussed their attention on the turning to account of the riches of India and of the American continent, the axis of the concerns of the British bourgeoisie being shifted now more than ever towards the Atlantic Ocean and the Indian Ocean. In fact, England had succeeded in achieving a privileged position in the Ottoman Empire even before the Carlowitz peace, beginning thus effectively to dominate this empire politically together with France. The 18th century witnessed the ever more marked decline of the Ottoman power, which was repeatedly defeated by Russia and Austria.

⁵⁵ Wood, *op. cit.*, p. 120.

⁵⁶ *Tables of Imports and Exports Relating to the Turkey Trade in the Eighteenth Century* (British Museum, Addit. MSS 38.349 fol. 339—342) cf. Wood, *Ibidem*. As compared to the bulk of the French trade in the period 1698—1700, a decrease of the English exports is noticed ; the value of the French exports rose during this period to 11 million pounds, while the English exports amounted but to £ 173,055, or 2,076,660 pounds, the exchange rate of the pound sterling and the pound being of £ 1 = 12 pounds.

JOHN SIBTHORP IN THE DANUBIAN LANDS, 1794

E. D. TAPPE
(London)

MS Sherard 216 in the Bodleian Library at Oxford is a pocket book containing a travel diary by John Sibthorp. Extracts from the section concerning Romania and Bulgaria were discussed in a paper at the First Congress of Balkanic and South East European Studies at Sofia in 1966¹. The text of that part of the diary which covers the journey from Vienna to Constantinople is now printed below.

John Sibthorp (1758—1796) succeeded his father Humphry Sibthorp as Sherardian Professor of Botany at Oxford in 1784. He then devoted himself to preparing for an expedition to Greece to determine the plants named by Dioscorides. He returned from Greece in 1787, and did not make a second journey till 1794. It is from the diary of this second journey that the following extract is taken².

March 20th, 1794. Mr. Liston, Ambassadour to the Ottoman Porte, [*f. 1*] had requested me to be ready at his lodgings at Pall Mall at 3 o'clock. By some arrangements his Excellency had to make we were delayed till ten o'clock. We then set out from London. The Ambassadour, Dr. Dalloway his chaplain, Mr. Mercati a young painter, and Mrs. Thomas his housekeeper, went in the Ambassadour's coach. My chaise immediately followed his Excellency's and our suite was closed by his servants in another...

¹ E. D. Tappe, *Two English travellers in S. E. Europe: Jeremy Bentham and John Sibthorp*, to be printed in *Actes du Premier Congrès des Etudes Balkaniques et Sud-Est Européennes*.

² I have preserved in the text the place-names as they appear to be written, and attempted in the footnotes to identify them. I have to thank my colleagues Dr. G. F. Cushing, Dr. V. de S. Pinto and Mr. B. S. Adams for help with Hungarian, Bulgarian and Turkish place-names respectively.

[f. 44]

April 19th. Left Vienna at 6 o'clock taking the road thro' Trach Altenburg³, a frontier town of Hungary. We passed Kitsee, a village inhabited* by Jews, part of the immense estate of Prince Esterhazy. The vagabond character of the Jew was lost in his domiciliated form; he was here the farmer and perceived all the benefits flowing from an agricultural life. I never saw the Jew appear in a more favorable light. In general the object of persecution, his character is darkened by the shades of mistrust. Here he held that rank which every man ought to hold in civil society. This encouragement of the Jews in agriculture did honor to the lord, and the village of Kitsee⁴ offered a scene of rural opulence and comfort that few villages can boast. The life of the Hungarians** is mostly agricultural or pastoral, and they were characterised by a kind of patriarchal simplicity. A sheep skin as a mantle or hood covering the shoulders. Their towns were mostly in straight lines composed of mud cottages — whitewashed — of neat appearance. We arrived at Raab⁵ in the evening, a garrison town of considerable extent.

April 20th. We set out from Raab at 6 o'clock travelling on the banks of the Danube, the stream frequently broke by a number of islets covered with willows and poplars — sometimes uninterrupted. It offered a noble stretch of water, the scenery enriched by corn mills of a singular construction floating on its stream. Passed Nesmely⁶, where we drank a white wine, which our landlord in tolerable Latin strongly commended, being manufactured from his vineyard. We were now in the plains of Hungary, famed for their fertility, but a long drought had parched the lands, which presented a dry sunburnt appearance. The flatness of the ground offers no resource from artificial irrigation, and the anxious prayer thro' the country was for rain. We met near Varsovaz⁷ a procession of more than 200 persons of men, women and children singing hymns and waving banners to their patron saint to intercede for them. It was late in the evening when we entered Buda, from which we passed the Danube over a long bridge upon boats and slept at Pest.

April 21st. Left Pest at $\frac{1}{2}$ past 6 o'clock. Travelled over an undulated plain to Sorochsar⁸. In our road we observed a species of *Vinea* having a great resemblance to the *Vinea minor*, but the leaves much narrower. The *Vinea* with us is generally found in woods and shady

³ Deutsch Altenburg.

* MS *inhabitants*.

⁴ Kittsee.

** MS *Hugarians*.

⁵ Győr.

⁶ Neszmely.

⁷ Vörösvár.

⁸ Soroksár.

places; here its habitat was an open sandy plain. Near it grew the *Lavendula dentata* diffusing a grateful aromatic odour. Passing along the bank of the Danube we saw sand martins burrowing in the banks. Near the road were large stagnant pools grown over with reeds, amongst which were singing birds, whose note was remarkably soft and melodious, perhaps the Rohr thrush, *Turdus arenaceous* of the Germans. We breakfasted at Sorocksat ⁸. Some Hungarian peasants came to our doors, their hats dressed with natural and artificial flowers, amongst which I observed tulips and lilacs, the Paschalia of the Greeks. We passed over an extensive sandy plain, scarcely a tree to be seen, to Besa ⁹. Leaving Besa the soil changed and we travelled two posts to Perkeny ¹⁰ over pastures and sheep walks with pools of water and plashy ground covered with willows and aquatic shrubs, the habitations of a great number of water fowl. We saw wild ducks and several *grallae*, among which I noticed the *Scolopax lapponica*, which I suppose breeds here. The great plover, *Tunga vanellus*, frequent, and storks in pairs. Slept at Ketskemat ¹¹.

April 22nd. Left Ketskemet and travelled over a continuation of the same level plain to Telegyaras ¹², where we breakfasted. At Kisteleki ¹³ I observed a porous calcareous stone containing great [*illegible*] of Petre-facta, particularly of Nautila. In our way to Schatmaly ¹⁴ we observed them ploughing near the road with wheel ploughs made much like those used in Yorkshire. They used eight oxen, a force that seemed much more than adequate to such a light sandy soil. At Scatmaev ¹⁴ I purchased an Eidechsel Scissors glass. In the evening we arrived at Tzegedin ¹⁵ and put up at an inn that had very much the appearance of a Turkish khan. Here we found a Saxon count of the name of Koenigseck — the nephew of the overseer of the mines of Saxony. He had with him a draughtsman and a son who were busily employed in preserving objects of natural history, particularly birds and insects. The extensive tracts of reed land in the neighbourhood of Tzegedin furnished a suitable breeding place to a number of *Grallae* and aquatic birds. In the Count's collection were several rare species of *Scolopax* and *Ardea*; in his insect boxes a rare species of *Papilio* resembling *Hyale*, but differing in the spots. A *Carabus* with dark brown elytra and yellow margins. I regretted much that the expedition with which we made our journey did not permit me to spend some time with a man whose pursuits were so similar to my own.

⁹ Ocsa.

¹⁰ Orkény.

¹¹ Kecskemét.

¹² [Kiskun] Félégyháza.

¹³ Kistelek.

¹⁴ Szatymáz.

¹⁵ Szeged.

[f. 33] April 23d. Left Szegedin at $\frac{1}{2}$ past five and travelled over a flat cultivated country to the banks of the Theissa¹⁶, anciently Tibiscus. *Myagrurn orientale* & *perfoliatum* in flower and *Lepidium perfoliatum* the most frequent plant on the road side. The banks of the Tibiscus were covered with sand glittering with micaceous particles, on which were thrown the dead shells of several species of *Helix*, as *Stagnalis-planorbis* and a species that I do not recollect in England. Having ferried over the Tibiscus we entered the Banat of Temesvar by the frontier town of Klein Kanisa¹⁷. The same kind of flat surface opened to our view an immense extended plain. The soil appeared richer with dark earthy particles; much of it was arable and in general cultivated with Turkish Corn [*illegible*] Mays called here. We changed horses at Mockrin¹⁸, a small neat town. Aca-cias were here planted before the doors of the cottages, and storks, protected, found on the roofs of the houses a suitable breeding place. On our way to Comlos¹⁹ the continuation of the same kind of cultivated plain. We observed several hills which were probably the tumuli of the ancient Huns. We were confirmed in our opinions by the host where we slept <who> informed us that swords and ancient armour had been found under the said tumuli. In later wars they had been used as watch towers commanding extensive views over the [*illegible*] plain. In going from Chadit²⁰ to Biskeret²¹ one of the wheels of Mr. Liston's carriage took fire, and we were detained some time on the road to repair it, which prevented us from reaching Temesvar²². We slept at the post house at Klein Biskeret.

April 24th. At 10 o'clock we set out from Klein Biskeret. As we approached Temesvar we had the pleasant view of a range of woodland stretching on our right and left, the intermediate lands cultivated, with a view of the town before us. We entered the capital of the Bannat over several draw bridges. It is, tho' a strongly fortified town, but thinly peopled, nor enlivened by any manufactures. The countenances of the inhabitants were squalid and strongly marked an unhealthy climate. On leaving Temesvar we passed over a plain dotted with underwood composed of *Prunus spinosa* & *Mahaleb*, of *Crataegus monogyna* & *Pyrus polveria* (?). *Lithospermum purpuro-coeruleum* was in full flower and various coloured lepidoptera danced along the thicket. On leaving

¹⁶ Tisza.

¹⁷ Stara-Kanjiža.

¹⁸ Mokrin.

¹⁹ Comloş.

²⁰ Lenauhelm (formerly Csatád).

²¹ Becicherecul Mic.

²² Timişoara.

Rekas²³ — 2 posts from Temesvar — the plain swelled into collines. At the post house at Kisseto²⁴ we found a party of Gypsies intoxicating themselves with *rachis*, a spirituous liquor drawn from cherries. Their repas was a large gourd in form of a turban. Leaving Kisseto we passed thro' a well cultivated country to Lugos²⁵ watered by the Theissa²⁶, which we passed in our way to the Black Eagle at Sappor²⁷. We had among other dishes a heath poult *Tetrao tetrix*.

April 25th. At $\frac{1}{2}$ past 5 we left Lugos. The country now became mountainous and wooded and the woods composed chiefly of oaks intermixed with pendulous birch. *Pyrus polveria* (?) and *Prunus Mahaleb* and *Crataegus monopyna*, our white thorn, which was now in flower. Under their shade grew *Viola montana*, *Euphorbia epithymoides*, *Potentilla alba*, *Valantia hispida* & *Symphytum tuberosum*, and the *Cytisus supinus* was drawn up by the shrubs that surrounded it and, loosing its procumbent growth, grew nearly erect. The branches of the *Quercus carn* were loaded with gall apples, and *Papilio machaon* in almost a torpid state hung on the branches of the trees. The same kind of country continued to Facset²⁸. From Facset to Cossova²⁹ it broke into mountains of considerable height whose bases were covered with deep woods of beech, in which I gathered *Potentilla geoides*. In the garden of the post house at Cossova I caught several insects feeding on the flowers of the turnep cherfail, changed horses at Croezed³⁰ and arrived at 7 in the evening at Dobra³¹, sleeping in a moderate inn.

April 26th. Left Dobra at $\frac{1}{2}$ past five. Our road to Devah³², two posts, lay along the edge of a vale watered by the Maros³³—and on a shelving rock of mountain composed of argillaceous slate and a porphyry rock the Saxum in a tall form of P. Bora — some of these rocks were partially covered with wood under which lowered *Sisimbrium arenarium*. As we approached near Devah, its ancient castle broke magnificently in upon the view crowning a peninsulated conical mountain, the approach to it covered by a screen of embattled walls. At the post house I purchased some gold ores from the mines of Socombro of the master of the inn, for which I paid 3 ducats. From Devah to Sais Varos³⁴ the road was

²³ Recas.

²⁴ Chisătău.

²⁵ Lugoș.

²⁶ Error for Timiș.

²⁷ Țîpar.

²⁸ Făget.

²⁹ Coșava.

³⁰ Cosești.

³¹ Dobra.

³² Deva.

³³ Mureș.

³⁴ Orăștie.

repaired with varieties of porphyry rock, and I broke several pieces which furnished me with handsome specimens. On the left stretched an extended range of mountains, their summits crowned with wood, and eddies of smoke issuing from their sides — while their bowels were replete with the richest minerals. At Szaz Varos ³⁴ I saw the cabinet of minerals of Van Gombosch who was so kind as to oblige me with some specimens of Transylvanian ores. We changed horses at Sybot ³⁵ and arrived late in the evening at Mollenbach ³⁶.

April 27th. We left Mollenbach at 5 and travelled over a more level country to Reismark ³⁷. Leaving Reismark it became more elevated and in the course of the post so mountainous that we were obliged to yoke oxen to our carriages to draw them up the mountain. I took this opportunity to search for plants. *Helleborus antiquorum* had just flowered. I caught a beautiful black and white *Papilio*, *Elates sanguineus* & *Phalona nigra antennis plumosis*. From the post house at Mag ³⁸ I had the honor of having the postmaster for my postilion. He talked Latin very fluently and not incorrectly; he was of Hungarian origin. He had vineyards, horses, sheep and kine. He was happy in the comforts of his farm and lived in fraternal affection with his sister who, addressing us in Latin, politely offered us wine. We arrived at Hermannstadt ³⁹ about five o'clock. As the capital of a large province it disappointed our expectations; the houses low — the streets ill paved — it was not enriched by commerce nor enlivened by its opulence. The middle link of society, by the means of which the different ranks so insensibly pass into one another, is wanting in Transylvania. The lord and the serf leave a vast gap between them. The man of letters who commands respect by his abilities or acquired knowledge is wanting. The merchant by the successful returns of commerce does not here rival the nobleman with a liberal expenditure. The most abject servility debases the peasant. Frequently on the road did these poor unenlightened people prostrate themselves before us, or in a kneeling posture salute us in the most humble manner. The nobility are little disposed to literature. Agriculture is left in the hands of the Wallachians or Gypsies — whose little knowledge is all empirical drawn from the practise of their forefathers. Fortunately the soil is sufficiently productive to supply their wants without art to improve it. The Wallachian is simple in his diet. His hut affords none of the comforts of the dwellings of the civilised parts of Europe.

³⁵ Sibot.

³⁶ Sebeş.

³⁷ Mercuria.

³⁸ Mag.

³⁹ Sibiu.

April 28th. Visited in the morning Baron Lerchenfeld who is preparing for the press a *Flora Transylvanica*. He shewed me a new species of crocus with the three interior petals much smaller than the exterior one. He favored me from his collection of minerals with specimens of fossil wood in rock salt crystals of swer spar in crystals of calcareous spar — with scolite. Dined with Baron — Deputy Governor. After dinner accompanied Baron Lerchenfeld to see the collection of Baron Bruckenthal who has erected a noble edifice in something like a collegiate form. It contains a fine collection of pictures arranged according to the different schools. Those that struck me most were a sleeping Venus by Titian, portraits of Charles the First and his wife by Vandyke, a hunting piece by Schneider and pointer dogs by Hamilton and some good portraits by Rembrant. The collection of minerals is very considerable, particularly in the gold ores of Transylvania. Pieces of stream gold very large, found in the rivers, of *aurum graphicum*. The richest of the gold ores a piece of cinnabar weighing 20 pounds. We observed also some remarkable [f. 40 o] fossil bones found in the neighbourhood, particularly the heads of some cetaceous animals. The library contains a numerous collection of books and also of the antiquities of Transylvania, amongst which were some idols probably of the ancient Dacians. The saloons were large and handsomely furnished. Report says that it is the intention of the Baron to make this collection public by presenting it to his country.

April 29th. Leaving Hermanstadt at 8 o'clock travelling over a [f. 46] plain bounded by the mountains of Fagaras⁴⁰, the more elevated of them covered with snow, while the lower range was yet partially streaked, changed horses at Talmash⁴¹, the last town we passed of the imperial dominions, commanded by the monastery of Creuszberg, crowned by the ruins of an ancient castle. Passed by Rosenthurm⁴², a defile formed by two rocks and a fortress. Here is the imperial burcan or custom house. Leaving Rosenthurm we passed along the banks of the Aluta⁴³ by the Via Caroliaca, made under the auspices of Charles the 6th. Different inscriptions made on the hanging rocks certified in a style swollen with adulation the magnificence of this work. The rocks rose from the Aluta in the grandest manner, dressed in the most magnificent forest scenery, feathered by the soft foliage of the trees which had just opened their leaves — varying with shades and tints of many hues. The Aluta flowed gently along its pebbly bed occasioning a soft ripple from its shallow stream, while the indented form of the micaceous mountains composed of [ille-

⁴⁰ Făgăraș.

⁴¹ Tâlmăciu.

⁴² Turnul Roșu.

⁴³ Olt.

gible] slate formed the most picturesque scenery. Having passed a lazaretto we entered the Turkish dominions and slept at the small village of Kinnoeni⁴⁴ composed of a few miserable hovels. Here we supped in the open air, the scene truly pastoral. The goats with their playful kids frisked around the table, the evening was still and calm, and the Aluta babbled thro' the vale. A poor Greek ceded to me his miserable bed, but it was so filled with vermin that I left it for his mud floor on which, covered with my riding coat, I passed the remainder of the night.

April 30th. Left Kinoeni at daybreak and travelled over a mountainous woody country to Teteschti⁴⁵ where we breakfasted in a Wallachian cottage. A young girl presented us with nosegays of lilac and eggs coloured red and curiously wrought. Mint and wormwood were strewed upon the sofa which was in an open portico in the Turkish manner. On leaving Teteschti our travelling became difficult, the mountains more frequent — and not easy of access, covered with deep woods of beech under whose shade grew several curious plants — *Dentaria bulbifera*, *Lathraea squamaria* — in great abundance. The road was so tedious and the stage so long that we were benighted in the depth of these woods. After much anxious uncertainty, by the aid of torches we reached a small hut on the banks of the Topologa⁴⁶.

May 1st. Leaving the cottage on the banks of the Topologa the ground sunk gradually by [*illegible*] elevation into the plains of Ardschisch⁴⁷ — a town of little importance and principally celebrated for its convent. From Ardschisch we travelled over a plain covered with interrupted thickets and slips of cultivated ground to Piteschti⁴⁸. We were received by the Gouvernors of the district who entertained us with an elegant fresh supper. Amongst the dishes we had a plate of snails and a salat composed entirely of (*Caltha palustris*) marsh marigold.

May 2nd. Leaving Piteschti we had a long stage to make with fatigued horses to Goesti⁴⁹. We were obliged to have recourse to the horses of the peasants which the despotism of this country permit a traveller of distinction to take from the plough. In vain did the peasant express the necessity of tilling his lands. With the sabre in his hand our courier brought the cattle to our carriages. Arriving at Floresty⁵⁰, a village consisting of a few straggling huts, we were met by a messenger from the Hospidar of Wallachia who had sent a carriage for the Ambassador,

⁴⁴ Căineni.

⁴⁵ Titești.

⁴⁶ Topolog.

⁴⁷ Argeș.

⁴⁸ Pitești.

⁴⁹ Găești.

⁵⁰ Florești.

which was waiting for us at the convent of Giesca⁵¹. We turned out of our road to sleep here — a poor dilapidated house tenanted by three monks who remit the revenues of their convent to the support of a hospital at Bucharest. The ruinous state of this cloister could scarcely be said to be enlivened by the incessant musick of the frogs which piped from the neighbouring marsh. Our Eugamēnos, a venerable Macedonian, had killed a lamb, and with a pillau prepared a supper.

May 3rd. We set out at 7 in the morning from Giascan⁵¹, the Hospidar's carriage, a handsome chariot with six grey horses, following his Excellency's coach. Having travelled three hours a carpet was spread under the shady foliage of some elms. A lamb, fowls, with goats milk and curd were brought for our repast. We passed through a similar country covered with thickets of beech wood and intervening slips of cultivated ground to Bucharest, which we enter'd thro' a long street formed of planks of wood. We went to the house of the boyar who was master of the post, which the Hospidar had politely allotted for our reception during our stay at Bucharest.

May 4th. At 10 in the morning the Hospidar's coach came to convey us to court. It was drawn by six horses, and eight pages dressed in white vestes with green sashes and high fur caps of martin skins walked by the side of it. The palace is a place of very mean appearance. We were introduced by a chamberlain into the chambre of audience through crowds of attending boyards who formed the Prince's court. The Hospidar politely rose from the divan to receive us. When we were seated, refreshments of various kinds were brought us — confection of citrons, sherbet and coffee. The latter is considered at a visit of audience as a signal for departure. We were perfumed by a vase of incense held under our noses. Elegant muslin napkins with rich embroidery were spread upon [us?] while we took our refreshments. The magnificence of these seem to vary according to the dignity of the person on whom they were spread. Those of the Hospidar and the Ambassadors were by far the most magnificent. Alexander Morosi, the present Hospidar, speaks French with much fluency, and his physiognomy expresses much acuteness. He is of princely birth, being the son of a Hospidar of Moldavia. He was bred up in courts a considerable time first interpreter or dragoman to the Porte and accustomed to European manners from his mission to the Congress at Sistovia. He possesses a superiour mind full of patriotic views. He is hospitable to travellers, and for their convenience has established posts thro' his dominions. He has introduced the manufacture of cloth into Bucharest and opened a printing office. He received us with much hospitality and

⁵¹ Gäisēni.

entertained us with magnificence. Our dinners were ample and well dressed and served upon plates of Staffordshire ware. Attention was even paid to the English taste in a plumb pudding of an excellent composition. After dinner we were invited to see the ceremonies used at a Wallachian marriage — at the house of a boyar of the second rank. The friends who composed a great part of the nobility of Bucharest were present. Wallachian dances with the country musick afforded an interesting scene. The dance was by no means animated. It was performed by married women. Few of them had pretensions to beauty nor did their dress, a mixture of Wallachian and Greek, add any elegance to the figure of their persons. The use of hot baths and warm climates and their early marriages seem'd to break down the figure before we consider it in England as scarcely formed. Women before they are twenty are generally the mother of many children. The present bride seemed about sixteen, and the bridegroom who appeared about 40 and her mother attended her in the bed chamber. On being introduced to her she received our salutes with a countenance expressive of virgin shyness. Having paid our compliments we returned to take our seat with the boyars' ladies who were seated on the raised floor of the adjoining room. Refreshments of rose water, sherbets and coffee were brought to us. The musick was pleasing and among the instruments we discovered the syrinx or pipe of Pan of unequal reeds which played the epithalamium.

May 5th. We walked out into the Pasari which was covered from the rays of the sun by projecting beams of timber, projecting from the higher range of houses to the lower. The shops of this Pasari furnish a great variety of articles. In some we find the products of Europe, in others those of Asia and the East. The article of dress particularly furs we observed a predominant one. We reposed upon divans, but our sleep was broken and disturbed by the loud note of the nightingale which continued thro' the night. The Greeks in general are very fond of singing birds, and most of the apartments of the house are furnish'd with nightingales *aidonia* and goldfinches *stigitzia*. The sweet note of the former, so sweetly melodious in the sylvan scenes thro' which we had just past, we found too loud and bold for a confined apartment.

May 6th. Left Bucharest at 10 in the morning attended by 10 of the Prince's body guards and travelled over an uncultivated plain mostly covered with brushwood. Arrived in four hours at Copachea⁵², a village consisting of scatter'd houses near the banks of the Argish. Slept in one of these hovels, at the back of which was a vineyard. The vines were held* by a single flesure to a stick or pole. At the back of our hovel was a

⁵² Copăceni.

* MS *here*.

threshing board made on a simple but singular construction with teeth of flint. Walked out on the banks of the Argish and saw some children fishing. They had caught only some bleaks *Cyp. alburnus*. Cattle were grazing on its bank under the shade of poplars *Populus alba & nigra*. Several *phalœna* were flying along the banks and I caught the *Sphinx stellataria* on the *Salix alba*. This seems the most general species of willow throughout Wallachia. *Ornithogaterum nutans* was very common in the vineyards.

May 7th. Fording the Argish we passed thro' a more elevated country broken into hills and dales covered with thickets and woods to Daya⁵³, consisting of a few subterraneous huts, one of which a post house, another the guard house. The names of persons that travel thro' this post are here taken down in writing and sent to Bucharest. Leaving Daya we travelled over a level plain to Georgiova⁵⁴ on the banks of the Danube, which we ferried over to Ruschouk. Several islands appear interspersed in the Danube. On one of these is a castle which commands the river. We were told it was unwholesome to eat the fish of the Danube. We had carp and sturgeon served up for our supper. We found them delicious food and felt no inconvenience from having eat them.

May 8th. Leaving Rouschouk⁵⁵ we travelled a plain to Perantzi⁵⁶. From Perantzi the country became more mountainous to Turlak⁵⁷, where we slept. The Bulgarian girls tho' meanly clad often carried the value of several piastres in the ornaments of their hair, in Turkish sequins and Grecian coins of silver and gold of no mean value and precious for their antiquity. The great number of coins found in this country is matter of astonishment; the denarii are found in such quantities near Adrinople as to be sold by measure — notwithstanding the captures made by the antiquary and the consumption by the silver smith the sources seem quite inexhaustible.

May 9th. We passed along an elevated plain sinking into deep dells thro' Ravgatto Tistitchion⁵⁸, Few objects attracted the attention. Georigivo had the appearance of a Turkish town with minarets and mosques. Ruschouk was of a larger extent. The eye which was now first struck with Turkish objects could not but notice the cemetery. These are at the outskirts of the place, generally at the entrance. They occupy long and extensive tracts of ground. For their religion will not permit two Turks to be buried in the same grave, and stones tho' in decay mark the depot where a body has been laid. We had a similar kind of country thro'

⁵³ Daia.

⁵⁴ Giurgiu.

⁵⁵ Ruse.

⁵⁶ Pisanets?

⁵⁷ Tsar Kaloyan.

⁵⁸ Razgrad?

Terricho⁵⁹ to Sumbla⁶⁰, a strong natural fortification where the Vizier retired with his army when defeated by the Russians — as a strong hold which commands the passage over the mountains.

May 11th. Dancing girls who were gipsies saluted us as we entered Nenschat⁶¹. These dances were more the movements of the body than of the feet — one of them dressed as a Turkish woman with her nails stained preeminently excelled. Her movements tho' extremely obscene appear highly to gratify our guards, with whom she smoaked her pipe and entered into conversation. We were informed that near us was a village entirely composd of these dancing girls, who were supported by the favors they received from travellers. In the evening slept at Pravadi⁶², a town situated at the foot of a steep and lofty rock.

May 12th. Left Pravadi at five in the morning. I travelled thro' the Jubal pine wood at the foot of Haemus to Thonbrontchion⁶³, not more than 12 miles distant from Pravadi. We were here to repose for the great undertaking of passing the Volcan. Chonbrontchition⁶³ is a small village that afforded only a Bulgarian cot for our repose.

May 13th. At daybreak we began our ascent of the terrible Volcan — the celebrated Mount Haemus of the ancients. The beauty of its sylvan scenery deserves all the panegyrics they made of it. The immense groves of oak, the noise of waterfalls, the projecting rocks, the torrent rolling along its bed, the fragments torn from it, the deep glens, retired vales and steep acclivities formed a landscape of scenery the most grand and romantic I ever saw. A most violent bilious cholic prevented my enjoyment of this scenes and confined my botanical enquiry, which I have no doubt would have been highly gratified. From the rock hanging over the torrent bed we gath'd specimens of lilac *syringa vulgaris* now in full flower. Having successfully passed the mountain undisturbed by robbers we slept at Doha⁶⁴.

May 14th. The descent from Haemus was now lost in an undulated plain coverd with bush wood among which grew several oriental and Siberian plants: *Poeonia anomala* and *tenuifolia*, *Asparagus vastiaclatus*, *Amygdalus nana*. In the evening slept at Actor⁶⁵.

⁵⁹ Hasan-Terzikioi.

⁶⁰ Shumen.

⁶¹ Nevsha.

⁶² Provadiya.

⁶³ Not identified.

⁶⁴ Dogan-kaya ?

⁶⁵ Aitos ?

May 15th. From Faki⁶⁶ to Kirkeclesi⁶⁷ we traversed a plain on which fragments of rocks — sometimes isolated, sometimes grouped — formed fantastic and singular figures. We slept at Kirkeclesi, so called from having forty churches.

May 16th. From Kirkeclesi we passed a country thinly inhabited and little cultivated to Bourgas⁶⁸, famous for its pottery or porcelain manufactory.

May 17th. From Bourgas to Chiorlo⁶⁹ we had a first view of the Sea of Marmora, where we slept.

May 18th. From Chiorly we kept advancing towards the Sea of Marmora. Passed Silivria⁷⁰, a town with Roman fortifications hanging over the sea. Keeping along the shore we came to Koumbourgas⁷¹.

May 19th. From Koumbourgas we passed by Bujakchesme⁷² to Chiouk Chesme⁷³ or Ponte Piccolo. This is a pretty little village shaded by plane trees and cypresses of an immense size. On the spreading branches of one of these planes I observed no less than seven stork's nests. What was singular, each of these nests furnished a favorite breeding place to sparrows, who appear to burrow in the nests unmolested by the storks. From Ponte Piccolo we soon caught a view of Constantinople. The circuit we were obliged to make by Kat Kana made it late before we arrived at the palace at Pera. The cemities and sepulchral gardens with the accompaniment of the funerea cyprus impressed the mind with a kind of horror — which the glittering domes and minarets of the [*illegible*] place could scarcely chase away.

⁶⁶ Fakiya.

⁶⁷ Kirklareli.

⁶⁸ Lüleburgaz.

⁶⁹ Çorlu.

⁷⁰ Silivri.

⁷¹ Kumburgaz.

⁷² Büyük Çekmece.

⁷³ Küçük Çekmece.

UN CRITIQUE DES NORMES DE CONDUITE ISOCRATIQUES : DINICU GOLESCU

AL. DUȚU

Parmi les livres roumains de sagesse, une place à part revient au volume publié par Dinicu Golescu en 1826 à Buda sous le titre de *Adunare de pilde* [Recueil d'apologues] et cette place lui est assignée en tout premier lieu par rapport à la tradition du genre auquel il appartient. En effet, l'on pourrait affirmer que l'élaboration du recueil marque le moment même du déclin de ce genre, dans une symétrie presque parfaite avec le commencement de la vogue des collections de maximes (il s'agit, bien entendu, pour ces dernières d'un commencement inauguré par l'usage de leur multiplication typographique, car pour ce qui est des livres de sagesse manuscrits, la tradition remonte à une époque bien plus reculée)¹. De même que les fables philosophiques — *Pildele filosofești* — traduites du français par la voie détournée d'un intermédiaire grec, le livre de Dinicu Golescu s'inspire lui aussi d'un ouvrage français — connu toujours grâce à un intermédiaire grec ; il s'agit dans l'espèce de l'ouvrage « du français H. Lemeru » (fort probablement Henri Jeanmaire, sous le pseudonyme Lemaire) « traduit de la langue grecque par Messire Alexandre Racovitza, mon gendre, et traduit en langue roumaine par moi-même » (« cartea franțozului H. Lemeru, tălmăcită în limba grecească de Dumnealui Alexandru Racoviță ginere mieu și de mine tălmăcită în limba românească »). Le lettré roumain emploie donc, à l'instar de ses devanciers de l'époque de Brancovan, un

¹ Nous avons déjà donné quelques détails sur les livres de sagesse et « les miroirs des princes » diffusés dans les Principautés Roumaines avant le XVIII^e siècle, dans notre article, *Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIII^e siècle : « Les dils des philosophes »*, « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », 1966, 3-4, p. 513-533.

écrit français, mais partant de la version rédigée en grec, langue qui conservait encore son prestige culturel. Une autre source où Dinicu a puisé fut l'ouvrage de son maître grec Etienne Comita.

Les paroles ailées, les maximes — dont bon nombre sont prises aux Fables philosophiques — s'enchaînent au hasard, illustrées de fables et d'anecdotes historiques. Un discours de Xénophon en faveur de l'économie — « pentru iconomie » — fournit au traducteur l'occasion de rédiger une ample note en sous-sol sur l'agronomie (p. 288). Ensuite, c'est le tour des « Conseils de Socrate à Démonikos » — *Povățuirea lui Socrat către Dimonic* — et dans la troisième partie du livre le débat de problèmes tels que l'amour de la patrie, le mépris du gain, etc. Une notice finale annonce la parution d'un second tome, mais cette promesse ne fut jamais tenue.

Il est évident que l'Antiquité fut une source presque plus riche pour notre auteur que la contemporanéité, mais l'esprit qui anime les pages de ce Recueil trahit néanmoins l'homme de l'époque des lumières, pour lequel l'idée du progrès se rattache à l'abolition des lois féodales, cet homme dans l'esprit duquel la lutte pour l'indépendance nationale se confond avec celle visant à l'indépendance sociale, idée nettement exprimée dans ses notes du voyage édifiant entrepris à travers l'Europe et peut-être aussi dans la préface de l'ouvrage de Thornton². C'est du reste cette idée qui explique le succès du livre³; c'est elle, également, qui assura une survivance illustre au recueil du frère de Dinicu, Iordaké Golescu, intitulé *Pilde, povățuiri i cuvinte adevărate și povești* [Fables, conseils, ainsi que des paroles vraies et des contes] — Ms. 213 de la Bibliothèque de l'Académie — consulté plus tard par Mihail Eminescu. Iordaké Golescu avait rédigé aussi, d'ailleurs, un essai de philosophie politique imbu de cet esprit propre à l'époque des lumières et de paraphrases de Montesquieu, l'intitulant *Către ocîrmuitoarii noroadelor* [Aux dirigeants des peuples]. Dans le recueil de Iordaké, l'appel à la sagesse populaire est encore plus important — ce qui le rend, selon la juste remarque de Perpessicius, une source de tout

² V. pour la bibliographie à jour des ouvrages de Dinicu Golescu notre notice dans « Revista bibliotecilor », 1967, 2, p. 46—47. Caractéristique pour l'attitude de notre écrivain est son affirmation dans *Însemnare a călătoriei mele* [Notes de mon voyage], par laquelle la critique sociale s'arrose des droits incontestables; parlant des souffrances subies par les paysans qui travaillaient laborieusement dans les terres des grands domaines, Dinicu écrit: « et de tels faits ne seront plus connus seulement en confesse ou subis par les patients mais la plume révélera à la communauté aussi bien les circonstances en faveur du peuple que celles menant à son anéantissement » (« și asemenea urmări nu vor mai fi cunoscute numai duhovnicilor și suferite de pătimiși, ci condeul va da în vileag obștii, atât urmările cele spre folosul neamului, cât și cele spre prăpădenia lui »). Et se prononçant dans le même sens, dans la préface du livre de Thornton: *The present state of Turkey... together with the state of Wallachia and Moldavia* (traduction publiée en 1826 à Buda) — traduction qui lui est attribuée pour des raisons bien fondées — récapitulat les abus des grands de la terre, il estime qu'un nouvel état des choses ne saurait être établi que grâce à l'instruction et à l'économie qui fait naître sous ses pas la prospérité.

³ La large diffusion du livre est confirmée par les copies manuscrites de ce volume; le Ms. 1 502, f. 10^v—14^r, de la Bibliothèque de l'Académie, contient deux fables tirées du Recueil.

premier ordre pour l'étude de la parémiologie et de l'anecdote dans les cultures roumaine et grecque (car de nombreux lettrés grecs composaient alors des collections similaires)⁴. C'est en même temps un véritable répertoire de ces dits appelés en roumain « cuvinte adevărate » (paroles vraies), longuement commentés en ce pays et dont la tradition, toujours vivace, reprise par les représentants illustres de notre culture moderne — Mihail Eminescu, par exemple⁵ — est plus de dix fois centenaire.

Se fondant sur la sagesse populaire et gagné par les concepts majeurs du siècle des lumières, Dinicu reprend les écrits qui appartiennent à la tradition propre au genre des livres de conduite (genre qui englobe les livres de sagesse aussi bien que « les miroirs des princes »). Il les publie, les traduisant de nouveau et les commentant. Sous ce rapport, le confronter avec la tradition s'avère chose particulièrement significative. En effet, si notre écrivain puise ses maximes et ses fables aux ouvrages parus déjà depuis un siècle, ses gloses révèlent par contre une attitude devançant même les auteurs transylvains qui ne l'avaient précédé que de quelques années dans la publication des livres de conduite : Nicolae Horga-Popovici⁶, I. Teodorovici-Nica⁷, I. Tincovici⁸, Moise Fulea⁹, Gergely de Csokotis¹⁰, etc. D'autre part, il y a des similitudes entre son Recueil et les œuvres de Dimitrie Țichindeal, adaptées d'après celles de Dosithée

⁴ Mentionnons le *Ms. grec 495*, Bibliothèque de l'Académie, comportant une collection de proverbes grecs qui remontent à l'Antiquité et au Moyen Age, expliqués et disposés dans l'ordre alphabétique, recueillis par Partenie Catzoulis de Janina; ou encore les *Ms. grec 650* et *Ms. grec 586*.

⁵ Le recueil de Iordaké étudié par notre grand poète eut son rôle dans le processus créateur de l'œuvre de celui-ci, compte tenu de ce que « la prose politique toute entière d'Eminescu comporte dans sa trame d'innombrables métaphores prises à la sagesse populaire » — Perpessicius, *Iordache Golescu*, dans son volume d'essais critiques intitulé *Mențiuni de istoriografie literară și folclor*, Bucarest, Editura pentru Literatură, 1957, p. 217; vd. également les pages 220—221, 235—236.

⁶ *Oglindă arătată omului înțelept* [Miroir présenté à l'homme sage], Buda, 1807; l'ouvrage comporte toute une série d'historiettes empruntées à la Bible, l'antiquité gréco-romaine, l'histoire des Roumains et suivies de conseils et de préceptes « pour la vie de l'honnête homme » (« viața omului de cinste »); dans la partie finale de l'ouvrage on retrouve quelques chapitres d'histoire et une légende au sujet pris toujours à l'Histoire des Roumains.

⁷ *Moralnice sentințe* [Sentences morales], Buda, 1813, comportant des conseils donnés dans un style digne de Lamennais.

⁸ *Înțelepte învățături sau regule pentru îndreptarea năravurilor spre folosul pruncilor* [Sages conseils ou règles à l'usage des enfants, en vue de leur amendement], Buda, 1815.

⁹ *Cărticica năravurilor bune pentru tinerime* [Livret des bonnes habitudes à l'usage des jeunes], Sibiu, 1819, qui est la traduction de l'ouvrage de Johann Heinrich Campe (*Sittenbüchlein für die Jugend in den Städten*), qui a servi à Gheorghe Lazăr aussi, comme l'indique G. Bogdan-Duică dans la monographie qu'il lui a consacrée. Le livre de Campe a été également traduit par Constantin Ionovici, en 1813, mais la version de celui-ci demeura en manuscrit (*Ms. 1618*, Bibliothèque de l'Académie).

¹⁰ En 1819, il publiait à Vienne le volume *Omul de lume* [Le comportement de l'homme dans la société], livre surtout intéressant sous d'autres rapports, puisqu'il est imprimé en caractères latins et traite de la latinité de la langue et du peuple roumain au chap. IV.

Obradović¹¹, et il s'apparente par certaines touches au Manuel de patriotisme — *Manualul de patriotism* — que Iancu Nicolae traduisit en 1829¹² ou au Directeur de la bonne éducation — *Diregătoriuil bunei creșteri* — de Damaschin Bojincă (1830)¹³, annonçant le Manuel du bon Roumain — *Manualul bunului român* — publié par Nicolae Bălcescu en 1850¹⁴.

L'un des traits les plus intéressants de cet esprit de transition trahi par le livre de Dinicu est relevé par le fragment d'Isocrate inclus dans le volume et accompagné d'amples commentaires. Ces pages n'ont guère suscité l'intérêt des spécialistes dans l'histoire de la littérature roumaine, occupés à étudier en détail cet autre ouvrage de Dinicu, de beaucoup plus important certes, intitulé *Însemnare a călătoriei mele* [Notes de mon voyage] où ce descendant d'une vieille famille d'aristocrates valaques¹⁵, tout en relatant des impressions de voyage recueillies dans ses pérégrinations à travers « l'Europe éclairée », faisait le procès d'un ordre social et incitait ses compatriotes à s'engager dans la voie du progrès économique, social et politique. Mais la traduction d'Isocrate donnée par Dinicu est digne d'un commentaire plus poussé, car elle se révèle comme un procès intenté cette fois à une forme de culture. Et c'est pour surprendre ce trait que nous nous occuperons ci-après surtout des gloses rédigées par Dinicu, laissant volontiers aux linguistes le soin d'analyser le texte de la traduction.

Traduisant le Πρὸς Δημόνικον, Dinicu introduit dans le circuit de sa langue maternelle un ouvrage qui était bien connu aux lettrés roumains. Bien que des arguments puissants plaident de plus en plus en faveur d'un pseudo-Isocrate quelque peu différent de l'auteur de l'ouvrage adressé à Nikoklès¹⁶, l'écrit dont s'occupe Dinicu a continué de faire partie des éditions modernes des œuvres du grand rhéteur de l'Antiquité¹⁷, et en tout cas,

¹¹ Les livres ont été publiés à Buda : *Sfaturile a înțelegerii cei sănătoase* [Conseils pour une saine compréhension], en 1802, *Adunare de lucruri moralicești* [Recueil d'histoires morales], en 1808, *Filosofești și politicești prin fabule moralnice învățători* [Préceptes philosophiques et politiques à travers des fables], en 1814.

¹² La traduction du manuel est d'après Nicolas Scoufos, cf. Nestor Camariano, *Despre un manual de patriotism publicat la Iași în 1829* [A propos d'un manuel de patriotisme publié à Jassy en 1829], « Revista istorică română », 1943. Iancu Nicola a aussi traduit le recueil *Culegerea de înțelepciune* [Recueil de sages pensées] de Dimitrie Darvar (Bucarest, 1827).

¹³ L'auteur montre, à la manière de Dinicu, que le principal devoir des intellectuels est de « se soucier de ceux dont la sueur les nourrit » (« a griji de cei din a căror sudori se hrănesc »); la préface est reproduite dans l'ouvrage *Bibliografia românească veche*, III, p. 674—679.

¹⁴ L'ouvrage de Bălcescu est une adaptation d'après celui de Charles Renouvier, *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*, Paris, 1848.

¹⁵ L'évocation de cette vieille famille chez Nicolae Iorga, *Oameni cari au fost* [Des hommes qui ont vécu], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1967, tome II, p. 62—66.

¹⁶ Vd. Eino Mikkola, *Isokrates, seine Anschauungen im Lichte seiner Schriften*, Helsinki, 1954 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae); aux p. 277—285, l'examen de l'authenticité de l'ouvrage qui nous préoccupe aboutissant à la conclusion qu'il s'agit d'un écrit ultérieur rédigé par un écrivain très familiarisé avec l'œuvre d'Isocrate.

¹⁷ Ce discours figure dans l'édition publiée par les soins d'Emile Brémond, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1928, tome I^{er}; l'exégète français remarque cependant : « quel fut le metteur en style et le rassembleur de toutes ces vérités utilitaires que rehausse toutefois par instants une incontestable noblesse, nul sans doute ne le saura jamais » (p. 119).

par le passé, les conseils adressés par celui-ci à Démonikos ont connu une longue carrière, ailleurs comme chez nous. Des écrivains de prestige, comme Démètre Cantemir (qui le mentionne dans son « Divan ») ou Nicolas Mavrocordate¹⁸ ont appelé à Isocrate et le nom d'Isocrate revenait sur les lèvres des magisters qui analysaient au profit de leurs disciples le Πρὸς Δημόνικον dans les écoles grecques. Malgré son air vétuste, l'ouvrage s'impose aujourd'hui encore par son âge et sa carrière vénérable. « Le Πρὸς Δημόνικον est une œuvre dont le lecteur moderne conteste volontiers l'intérêt ; il en estime la pensée presque toujours ennuyeuse, le style monotone, l'exposé mal tenu ; mais si le texte semble avoir épuisé pour nous sa puissance de séduction, la tradition historique est suffisamment précise à son égard pour nous permettre de discerner que pendant des siècles le Πρὸς Δημόνικον a connu les honneurs de la lecture et soutenu en plus d'une circonstance la pensée de ceux qui l'avaient pratiqué. Exhortations, Miroirs de princes, recueils de sentences et de proverbes, dans un sens plus large, ouvrages d'éducation et de morale, parallèlement, traités de rhétorique et de grammaire font au Πρὸς Δημόνικον de nombreux emprunts.

Hermogène le cite à plusieurs reprises ; il est possible que Julien, Saint Basile, Choricus s'en soient inspirés ; la trace s'en retrouve chez Isidore de Pélusium, chez le commentateur Phoebammon, chez Sopatros, Stobée, Orion, Damascius. Ainsi s'esquisse une tradition de sympathie intellectuelle qui dès les premiers temps de l'ère chrétienne rejoint l'époque byzantine. La littérature byzantine retient, elle aussi, le Πρὸς Δημόνικον dont elle fait une de ses sources favorites, depuis le Miroir des princes d'Agapétos jusqu'à Niképhoros Blemmydes au XIII^e siècle, sans oublier les travaux des grammairiens, tels que Suidas, Grégoire de Corinthe ou Maxime Plaque¹⁹.

Cet ouvrage fut apprécié par les lettrés grecs durant tout le XVIII^e siècle. Il apparaît avec une grande fréquence dans les écrits de certains érudits de premier rang tels Sebastos Kyminitis (qui fut chargé par Mavrocordate de traduire en grec vulgaire quelques *Ouvrages* d'Isocrate) ou Iosipos Misiodakas (qui fit imprimer à Venise, en 1779, une *Transformation de l'oraison d'Isocrate sur l'art de régner pour Nicoclès* ou *Chapitres*

¹⁸ Nous nous référons tout particulièrement au *Theatron Politikon*, généralement attribué à l'éminent Phanariote — paternité que C. Th. Dimaras estime comme contestable dans son *Histoire de la littérature néohellénique*, Athènes, 1965, où il note que la philosophie de Mavrocordate « repose sur les quatre vertus cardinales de la tradition classique » (p. 114) ; l'influence directe de ce discours a été détectée dans *Spanéas*, un poème du XII^e siècle ou peut-être encore plus vieux (p. 41). « Les instructions à l'usage du prince qui se prépare à gouverner... ont leur origine tangible, pour ne pas remonter plus haut, à des textes isocratiques ou pseudo-isocratiques... », note l'éminent spécialiste, parlant notamment des *Phrontismata* d'Alexandre Mavrocordate — vd. *art. cit. infra*.

¹⁹ Emile Brémond, *op. cit.*, p. 109.

politiques) ou encore Adamantios Koraïs (qui publia dans la « Bibliothèque hellénique » une édition critique des « Discours » d'Isocrate)²⁰.

Dans les Principautés, l'enseignement supérieur en langue grecque du XVIII^e siècle prévoyait l'étude de l'œuvre d'Isocrate, qui figurait au programme des cours de rhétorique ainsi qu'à ceux consacrés à la langue et à la littérature grecques. Partiellement connu à l'époque où prévalait la méthode de la « psychagogie », encore mieux connu à l'époque où l'étude des textes classiques avait dépassé l'étape paraphrastique pour pénétrer dans le fond même des idées grâce à la méthode « monolecte », Isocrate à l'instar de Plutarque, de Lucien ou de Synésios — est entré dans le stock des connaissances obligatoires chez tous ceux ayant fréquenté les écoles de l'époque. Les manuscrits qui ont survécu aux écoles des Principautés révèlent la fréquence des textes d'Isocrate²¹ et le contexte où ils sont placés s'avère de nos jours du plus haut intérêt. Le discours adressé à Démonikos accompagne celui adressé à Nikoklès (parangon de toute une littérature de « Fürstenspiegel ») et tous les deux se mêlent à des textes de Lucien, d'Aristophane, d'Homer (comme dans le *Ms. gr. 462*, Bibl. de l'Acad.) ou à des fragments de Basile le Grand, de Plutarque, de Synésios — à Arcadius (comme dans le *Ms. gr. 1 027*). Un manuscrit particulièrement expressif de 1738 offre les textes de conduite « classiques » : les chapitres d'Agapète, le discours d'Isocrate à Démonikos, le discours d'Isocrate à Nikoklès, la *Christoïdia* d'Antoine de Byzance, le discours de Synésios adressé à Arcadius (*Ms. gr. 274*). Un pareil manuscrit évoque certes pour nous l'intérêt des maîtres et la diligence des disciples quand il s'agissait de l'exploration minutieuse des préceptes d'une conduite correcte, en société ou à la cour, tout en nous signifiant à quel point l'école était dépendante au XVIII^e siècle de la cour princière. Mais la présence d'Isocrate dans la conscience des élèves de ces écoles ne saurait se réduire uniquement à cela. En effet, son œuvre figure sur des plans multiples dans la culture du XVIII^e siècle. Le nom de ce grand rhéteur de l'Antiquité attirera l'attention du chercheur actuel chaque fois qu'il se proposera d'étudier l'humanisme et la dominante classique, introduits par les œuvres de l'Antiquité hellénique dans le Sud-Est européen, partout où l'enseignement grec s'est épanoui.

²⁰ Börje Knös, *L'histoire de la littérature néo-grecque*, Upsal, 1962, *passim*.

²¹ Une liste des manuscrits avec « des traductions néo-grecques, des paraphrases interlinéaires, parfois accompagnées de commentaires », chez Gheorghe Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement*, « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », 1966, 3—4, p. 443, note 26. Le *Ms. gr. 208* comporte en dehors des traductions en grec moderne de fragments d'Isocrate, de Platon, de Démosthène et de Thucydide, le discours de Cyrus, pris dans la *Cyropédie*, livre VIII, qui se propose, à l'instar de l'autre ouvrage de Xénophon, « L'Économique », de prouver qu'à la tête d'un Etat, de même qu'à la tête d'une famille, un seul homme doit se trouver, cf. Maria Marinescu-Hîmu, *Introducere* [Introduction], à l'ouvrage de Xénophon, « *Cyropédie* », Bucarest, Ed. Științifică, 1967, p. 50, 14.

Sans nous éloigner outre mesure du thème délimité avec précision que nous nous sommes proposé pour l'instant, nous aimerions pourtant signaler le fait que la présence de l'œuvre d'Isocrate dans l'instruction des élèves formés aux écoles grecques se prête à une étude parallèle sur trois plans au moins. D'abord, en ce qui concerne l'étude de la rhétorique, qui peut expliquer certains caractères dominants de la littérature du XVIII^e siècle. Ensuite, au point de vue de l'éthique et de la conduite sociale. Et enfin, partant de l'ensemble des normes politiques et sociales révélées par la littérature du genre « Fürstenspiegel ». Dans le premier cas, il faut certes tenir compte du fait que la rhétorique de l'Antiquité n'était pas tout simplement l'art de l'éloquence ; c'était plutôt un art de la parole en général, c'est-à-dire « un art, un idéal de vie »²². Conservée dans un état plus pur, plus proche de sa forme antique, par la culture du Sud-Est européen, par rapport à ce qui s'est passé au Moyen Age en Occident, la rhétorique imprima incontestablement une note classique à la littérature de cette zone — une note « attique », sans cesse différente de la note « asianique », maniériste, avec laquelle, cependant, elle a vécu parallèlement²³. Pour comprendre l'importance de la rhétorique pour la littérature du XVIII^e siècle, il convient de ne pas oublier que le mot parlé conservait encore sa prééminence sur la parole écrite. « Notre conception de l'art est aujourd'hui fondée sur la littérature écrite ; lorsque nous rencontrons, au tribunal ou au parlement, un orateur au sens antique, d'une réelle efficacité, nous refusons de le juger sur le seul effet de son éloquence ; inconsciemment nous cherchons à nous représenter „ce qui en resterait", une fois le discours imprimé »²⁴. Tout au contraire, les hommes d'il y a presque deux siècles étaient fort probablement plus sensibles à la résonance d'une page écrite du moment où celle-ci était récitée. Les lois de la rhétorique ont continué à dominer pour quelque temps la littérature écrite (constituant une sorte de corps de principes postés à la base de l'art de la prose). Et c'est pourquoi les premiers spécimens de théorie littéraire se trouvent dans les Grammaires et les Rhétoriques de l'époque. Ces lois ont freiné la fantaisie jusqu'à ce que l'attention de l'homme de culture — « orateur » par excellence²⁵ —, porté plutôt vers la transmission de certaines règles de conduite, se fût arrêtée aux beautés du verbe. Mais la technique léguée par l'Antiquité a survécu ; elle a connu même un nouveau fleurissement en rapport avec les tendances majeures des cultures du Sud-Est européen,

²² E. R. Curtis, *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Munich-Bern, Francke Verlag, 1965, p. 72.

²³ G. R. Hocke, *Manierismus in der Literatur*, Hambourg, 1959, (Rowohlt's, *Deutsche Enzyklopädie*), notamment les p. 12—15.

²⁴ Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, E. de Boccard, 1938, p. 89.

²⁵ *Ibidem*, p. 85.

qui aspiraient à refaire leurs bases antiques. D'autre part, et à cette fin, la parole était adressée au peuple tout entier. C'est donc ce respect vis-à-vis d'un auditoire dans la composition duquel entraient des analphabètes aussi qui peut expliquer certains traits dominants des cultures du Sud-Est européen. Aussi estimons-nous que l'étude du rôle détenu par la rhétorique antique dans les littératures du Sud-Est européen pendant leur étape pré-moderne est à même de jeter un jour nouveau sur leurs traits caractéristiques. Le prestige qui a continué à entourer la rhétorique, son usage en vue d'obtenir la persuasion d'un très large auditoire expliquent, croyons-nous, « l'oralité » des littératures sud-est européennes — prédominante dans leur phase ancienne et encore vivace à l'étape moderne. Cette « oralité » serait donc le fait non seulement du poids que la littérature populaire a toujours eu et continue à avoir dans cette zone, mais du reflorissement de la rhétorique antique aussi, notamment aux XVII^e — XVIII^e siècles, quand elle présida à l'apparition d'une théorie littéraire faisant autorité. A l'élucidation de ce point, sur lequel nous nous proposons du reste de revenir, l'analyse de la diffusion et de l'écho connu par l'œuvre d'Isocrate dans les écoles grecques des Principautés semble devoir apporter une contribution majeure.

En second lieu, les préceptes compris dans les discours d'Isocrate ont continué durant tout ce laps de temps à servir comme tels aux élèves, alimentant tout à la fois les compilations du XVIII^e siècle destinées à transmettre des normes générales de conduite ou des conseils particuliers aux princes. Autrement dit, c'est de ce réservoir qu'on préleva les idées qui se font jour dans les écrits les plus divers aussi bien que dans les miroirs des princes.

En suivant la destinée de l'œuvre d'Isocrate dans les cultures grecque et roumaine notamment, nous pensons pouvoir dépister le moment où les élèves qui les ont analysées avec application, ainsi que les écrivains qui y avaient puisé sans se gêner ne furent plus si parfaitement satisfaits des préceptes du grand orateur. La modification de la mentalité à l'époque des lumières confère au livre un rôle de plus en plus grand, finalement prépondérant ; l'éloquence perd au fur et à mesure sa fonction, faisant place aux imprimés, dont le prestige la rejette dans l'ombre. L'amour du concret et l'ampleur de l'esprit combatif ne sauraient plus s'ancrer dans les préceptes généraux qui s'étaient montrés « conformes aux exigences d'une morale un peu grise » et dont l'autorité avait été unanimement respectée jusqu'alors parce que bien peu mise à l'épreuve : « Ces maximes, aux heures de félicité publique, sont apparues comme l'heureuse expression d'un état de fait solidement consacré, — aux temps sombres du désordre ou de l'avi-lissement de la conscience collective, l'ouvrage qui les groupait a pris figure de livre vénérable dans lequel semblaient s'être retirés le bon sens et la

sagesse humaine pourchassés »²⁶. Les esprits captés aux idées d'un Montesquieu ou d'un J. J. Rousseau ont pu estimer — à l'instar d'un érudit contemporain — que les maximes du discours de Nikoklès sont « d'une surprenante banalité » et que même « Polonius aurait pu avoir l'impression justifiée qu'Isocrate l'avait devancé »²⁷.

Et c'est un pareil moment que nous révèlent les gloses de Dinicu Golescu. Le lettré roumain donne la traduction intégrale du discours adressé à Démonikos, et en le publiant il lui reconnaît encore une certaine viabilité. Mais les réserves qu'il y fait sont pourtant nombreuses, puisqu'il soumet au crible de sa critique non seulement l'idée d'amitié, telle qu'elle se dégage du discours (et que les exégètes actuels sont plutôt enclins à attribuer au pseudo-Isocrate, car elle n'offre aucune consonance avec la conception « naturelle et d'une note sentimentale »²⁸ du grand rhéteur), mais les rapports mêmes des hommes dans le cadre social fixé par Isocrate. Le désaccord surgit pour la première fois quand l'écrivain antique recommande la prudence et la réserve dans les relations avec nos amis : τὰς εὐτεύξεις μὴ ποιοῦ πυκνὰς τοῖς αὐτοῖς, μηδὲ μακρὰς περὶ τῶν αὐτῶν πλησμόνη γὰρ ἀπάντων. (Ne multiplie pas tes entretiens avec les mêmes interlocuteurs et ne les prolonge pas sur les mêmes sujets, tout comporte une satiété)²⁹. Partant d'un texte légèrement modifié (où il est question de « τὸν φίλον »), Dinicu traduisait : « Ne fréquente pas trop tes amis, ne leur parle pas trop sur le même sujet, car tout ce qui est trop prête au dégoût » (« Nu merge la prietenii tăi, nici nu vorbi cu ei mult tot pentru un lucru, căci orice este mult este scîrbit »). Et il note sur-le-champ, en sous-sol de la page : « Je me suis entièrement refusé à ce jugement de l'écrivain, car j'estime que l'ami doit toujours passer ses heures dans la compagnie de son ami, parce que, à tour de rôle, ils doivent se raconter ou leur joie ou leur tristesse, et la vraie amitié ainsi que le véritable amour ne s'éteignent pas d'une fréquentation soutenue, mais s'enflamment encore plus, cela τὸ πολὺ εἶναι αἰδῆς, καὶ ἵνα μὴ σὺ πλησθεὶς μισήσῃ σε. Comment cela ne s'applique-t-il pas au riche avare, qui s'est rendu l'esclave de ses richesses ? comment ne se dégoûte-t-il pas de multiplier son argent jusqu'à l'heure de sa mort ? De même, celui qui s'est donné pour de vrai à l'amitié et à l'amour ne saurait-il se dégoûter d'une fréquentation suivie, et quel que soit le nombre d'heures passées

²⁶ E. Brémond, *op. cit.*, p. 119.

²⁷ Norman Baynes, *Isocrates*, dans son volume *Byzantine Studies and other Essays*, Londres, The Athlone Press, 1955, p. 149 : « it is surely idle to attempt to find unity in "the ethical consistency" of such a compilation... in fact we see a rhetorician at work upon his all Trivia ».

²⁸ E. Mikkola, *op. cit.*, p. 282—283.

²⁹ Nous citons le texte de l'édition « Les Belles Lettres ». Dinicu Golescu a dû sans doute partir d'un texte appris à l'école, dans le genre du *Ms. gr. I 022*, qui comporte le discours parénétiq ue à Démonikos, avec interprétations interlinéaires (ms. des années 1762, 1812).

ensemble, les âmes vraiment dominées par ce sentiment sacré sentiront de la peine au moment de la séparation, même si dans deux heures on se rencontrera de nouveau ; et l'ardeur amicale qui s'éteint par suite d'une trop grande fréquentation ne saurait pas du tout se réclamer de ce nom, mais d'un nom d'hypocrite, de flagorneur, d'intéressé qui, si fréquemment ou rarement il rencontrera la personne désignée, il faut s'en défaire sans une parole » (« Am fost cu totul împotrivoriu la această judecată a scriitorului, căci am socotit că prietenul cu prietenul trebuie în veci să petreacă ceasurile, fiindcă cînd unul, cînd altul este să-și povestească sau bucuria sau întristarea lor, și că adevăratul prieteșug și dragostea adevărată de adeasa vedere nu se stinge, ci mai mult se aprinde, aceasta τὸ πολὺ εἶναι ἀιδῆς, καὶ ἵνα μὴ σὺ πλησθεὶς μισήσῃ σε. Cum nu-și are puterea și asupra bogatului scumpul, care s-au făcut rob bogăției? cum nu să scîrbește de a-și înmulți banii pînă în ceasul morții? Așa și acela care adevărat va fi robit prieteșugului și dragostei nu să scîrbește de adeasa vedere, ci oricîte ceasuri vor vedea acei doi stăpîniți întru adevăr de acel sfînt sentiment, la despărțire tot simt sufletele lor cevași supărare, măcar și de ar fi peste doao ceasuri iară să să vază; iar acea dragoste prietenească care s-au stins, din pricina adesei vederi, aceea de loc nu i s-au cuvenit să i se dea această numire, ci numire de un prefăcut, de un lingușitor, de un interesat, care, sau des sau rar, va vedea pe acel numit, trebuie să-l desfacă făr de niciun cuvînt ». [Ce genre de conseil convient à ceux qui se brouillent avec leurs amis ; en ce qui le concerne personnellement, il ne saurait plus se conformer aux principes appris à l'école et c'est pourquoi il exprime son désaccord]. « Maintenant que j'ai touché la cinquantaine j'apprends que je ne dois aller chez mon ami que fort rarement parce qu'il est mon ami, et que je dois par contre fréquenter assidûment mon ennemi (soit pour le gagner en tant qu'ami, soit pour lui faire croire que je ne suis point son ennemi et de cette manière user moi de lui et non pas lui de moi) ; cela, je le juge vraiment comme un moyen convenant à un diplomate, qui jamais ne peut prétendre avoir l'âme pure, mais pour ce qui est d'un véritable ami et d'une personne bien fondée en toute chose, il faut que son ami le connaisse aussi comme homme de bien qui se dresse à ses côtés, et l'ennemi qu'il est un ennemi, car c'est l'unique moyen pour connaître également celui vraiment digne de prendre ce nom d'ami, car d'après le moyen que l'écrivain nous enseigne à appliquer vis-à-vis d'un ami, l'on ne peut plus le considérer ami, mais un rien » (p. 322 — 325) (« acum tocmai la vîrsta de cinzeci de ani aflu că la prieten trebuie să merg foarte rar căci este prieten, iar la vrăjmaș foarte des (sau ca să l dobîndesc prieten, sau ca să-l fac să crează că nu-i sînt vrăjmaș și cu acest mijloc să mă folosesc eu de dînsul iar nu el de mine) ; aceasta eu o judec că adevărat poate fi un mijloc potrivit unui diplomat, care nici-

odată nu poate să-și aibă cugetul curat, iar pentru un adevărat prieten și pentru un om cu temei, în toate lucrurile lui, trebuie și prietenul să-l cunoască că este bun și că stă de față pentru el, iar vrăjmașul că este vrăjmaș, căci numai cu acest mijloc poate a să și cunoaște acela care este vrednic de a lua acest nume de prieten, căci după mijlocul scriitorului cu care ne învață să ne purtăm către prieten, nu mai poate a să numi prieten, ci un nimic »).

Cette glose de Dinicu ravive en nous le souvenir de La Bruyère (connu à cette époque dans les Principautés Roumaines) qui disait : « Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié ; ce n'est point une maxime morale, mais politique » (*Du Cœur*)³⁰. Dinicu refuse le conseil « diplomatique » d'Isocrate, car il aspire à l'installation de l'esprit philosophique dans la conduite sociale. C'est pourquoi, lorsque l'écrivain antique recommande la mise à l'épreuve de l'amitié, sa réponse est prompte, appelant à la rescousse l'autorité d'Aristote : « Toutes les choses les plus secrètes des cœurs doivent être révélées par chacun, car selon la parole même du philosophe l'amitié n'est qu'une âme en deux corps » (p. 328). Par la suite, l'attitude de Dinicu se dessine encore plus nettement, lorsque Isocrate préconise de recourir aux conseils de nos amis sans leur dévoiler pour autant nos propres secrets : « L'écrivain ne donne pas des conseils sur l'amitié en philosophe fondé sur le respect des devoirs de l'humanité et de l'honnêteté, mais en diplomate, en homme de la cour, qui considère comme un hochet tous les sentiments philosophiques (« Scriitorul nu povățuiește asupra prieteșugului ca un filosof, ca temeinic în paza datoriilor omenirii și a cinstii, ci ca un diplomat, ca un curtean, care are ca o jucărie toate sentimentele cele filosofești » — p. 333—334).

Particulièrement significative, cette affirmation nous porte vers l'esprit philosophique du siècle des lumières, vers ce type de philosophe qui se dessine maintenant, cet « honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à son esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales »³¹. Mais l'homme rêvé par Dinicu est un citoyen philosophe, un penseur, c'est-à-dire qu'il se rallie aux aspirations générales vers le progrès (« vers le bonheur de l'humanité »), et, en même temps, aux aspirations particulières de sa nation et de sa patrie. Récapitulant ses critiques à l'adresse de la « prudence » recommandée par Isocrate et for-

³⁰ *Les Caractères*, Paris, Editions Garnier, 1960, p. 129.

³¹ Paul Hazard, *La pensée européenne au 18^e siècle de Montesquieu à Lessing*, Paris, Fayard, 1963, p. 269. Notons que « la réflexion de l'empereur Antonin [estimée par les philosophes] parfaitement juste, que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes ou quand les philosophes seront rois » est citée telle quelle par le métropolitain de la Moldavie, Gavril Callimachi, dans la préface d'un ouvrage imprimé en 1774.

mulant sa propre pensée au sujet des questions traitées dans le discours à Démonikos, Dinicu précise dans une note finale : « Je serais heureux que celui qui à notre époque n'a aucun désir de bien faire pour la félicité de l'humanité et pour celle de sa nation d'autant plus, soit afin de réveiller le peuple, soit afin de tranquilliser les impuissants, soit pour effacer les injustices ou pour donner le signal à d'autres bienfaits, pour la gloire de sa patrie en un mot, pour celui donc qui de toute façon n'a, quant à lui, aucune volonté de suivre l'une de ces voies, je serais heureux, dis-je, s'il n'arrêterait pas les autres, les montant même contre ces bonnes choses, puisque cela même pourrait passer pour une vertu de n'avoir pas envié ceux désireux de ces bonnes choses et diligents, et de n'avoir pas excité ceux qui ont le pouvoir et les moyens pour faire du bien parmi les hommes » (« Eu m-ași mulțumi acela care nu are voință într-această vreme să facă nici un fel de bine spre fericirea omenirii și mai virtos a nației sale sau spre deșteptarea norodului sau spre odihna neputincioșilor sau spre lipsirea nedreptăților sau spre îndreptări de alte nouă bune orînduiești, și cu un cuvînt spre podoaba patriei, în tot chipul acela care nu are voință chiar el singur să urmeze niciuna dintr-acestea, așa fi mulțumit, zic, cînd și pre alții nu ar opri, îndemnîndu-i și împotriva acestor bune lucruri, căci și aceasta s-ar socoti o virtute, cînd nu ar pizmui pe cei de bune lucruri voitori și sirguitori, și nu ar îndemna pe aceia care au puteri și mijloace să facă bine între oameni » — p. 342).

L'attitude de Dinicu est similaire à celle qu'on retrouve dans le livre du transylvain Damaschin Bojincă : *Dirigătorul bunei creșteri* [Le directeur de la bonne éducation], Buda, 1830. Tout en traitant des devoirs des parents et des professeurs, ainsi que des devoirs des enfants vis-à-vis de leurs parents, de leurs professeurs et d'eux-mêmes, ce disciple de Petru Maior introduit dans son recueil des historiettes éducatives — le conte de Voltaire, par exemple, intitulé « Jeannot et Colin » — pour relever le fait qu'« une pensée éclairée est la principale raison et le fondement essentiel du véritable bonheur humain ». Ces contes font en même temps l'éloge enthousiaste de la culture qui « aiguise » les capacités de la raison, met la science au service de l'homme, déracine les superstitions et jette la semence « de la liberté de pensée dans chacun », révélant « les beautés et les bonnes choses dont la terre est douée ». Accompagnant ces idées d'un chaud appel en faveur de l'union des forces et de l'effort commun de tous les Roumains, Bojincă réalise la synthèse du credo roumain à l'époque des lumières. Les traits essentiels de ce credo, tels que Bojincă les a explicitement affirmés (et qui du reste sont implicitement compris dans la majeure partie des livres de conduite parus à l'époque) peuvent donc être formulés de la sorte : confiance dans la capacité de la raison humaine, avec

son corollaire manifeste dans la priorité de l'activité scientifique, la découverte du monde matériel par l'exploration de la nature et la mise à profit de ses forces, ainsi que la lutte contre les superstitions qui entravent le progrès. Mais son trait le plus vigoureux est l'affirmation sur le plan national, la reconnaissance des droits d'un peuple avec une longue tradition culturelle et historique.

Dans un esprit similaire, Dinicu Golescu reprend dans son Recueil les écrits de ses devanciers ; il fait appel au trésor traditionnel de la sagesse populaire et il inclut dans son volume des ouvrages antiques qui ont joui d'un grand prestige au siècle précédent, afin de donner une base des plus solides à son argumentation en faveur de la renaissance du peuple roumain. C'est pourquoi nous avons fait ce rapprochement entre les gloses de Dinicu et le Manuel du bon Roumain de Nicolae Bălcescu. En effet, à la question « Que manque-t-il à l'homme pour être vraiment complet en sa nature ? » (« Ce trebuie ca omul să poată fi mai întreg în firea sa ? »), que le citadin pose au commissaire celui-ci répond : « Il faut que son amour puisse trouver son aliment en famille, dans la patrie et dans l'amitié. Il faut que sa raison soit éclairée et ornée de savoir ; enfin, il faut qu'il puisse développer son courage et ses vertus selon ses forces et ses penchants naturels » (« Trebuie ca iubirea lui să-și poată găsi hrană în familie, în patrie și în prietenie. Trebuie ca mintea lui să fie luminată și împodobită cu învățături ; în sfârșit, trebuie ca el să-și poată dezvolta bărbăția și virtutea lui după puterile și plecările lui cele firești »)³².

En général, si la connaissance de l'œuvre écrite par un auteur étranger peut parcourir une véritable courbe dans une littérature nationale, partant de la simple mention sans aucune lecture préalable pour arriver à la mention des idées devenues un bien de la communauté sans en indiquer le nom de l'écrivain respectif³³, l'on peut également découvrir sur une telle courbe le point où un ouvrage bien connu est introduit pour la première fois dans un circuit national pour être discuté et même, en fin de compte, critiqué. Bien qu'il continuât d'être employé dans les écoles des colonies grecques des Principautés et traduit en tant qu'œuvre représen-

³² N. Bălcescu, *Opere alese* [Œuvres choisies], Bucarest, Editura pentru Literatură, 1960, vol. I, p. 320.

³³ C. Th. Dimaras, *Alexandre Mavrocordato, Machiavel et La Rochefoucauld* « Ο Έρηνιστής », 1966, p. 1—5. « Il y a plusieurs formes sous lesquelles se présentent les influences dans l'histoire des idées ; je signalerais parmi les plus significatives, dans l'espoir d'en traiter à une autre occasion, les références faites à des ouvrages que l'auteur n'a pas lus : on voit l'importance sociale, l'impératif qui exige la présence de tel ou tel nom au bas des pages d'un essai, d'un ouvrage savant. A l'autre extrémité de la courbe nous aurions plus simplement les lectures desquelles l'auteur a cru bon de profiter sans juger nécessaire d'en faire mention » (p. 4).

tative de l'hellénisme classique³⁴, le Discours d'Isocrate à Démonikos ne devait plus connaître ultérieurement une discussion portant sur l'actualité des règles de conduite qu'il proposait. Du reste, notre désir a été justement de montrer comment un ouvrage qui a eu son apport dans la naissance d'une conscience artistique et éthique a pu être introduit pour la première fois dans une littérature au moment même où il perdait son actualité. Autrement dit, notre intention fut de souligner pour nos lecteurs la manière dont une première traduction peut marquer la fin d'un processus culturel.

³⁴ L'ouvrage, muni d'explications en grec et en roumain, a été encore édité en 1859 par Ioan Colocotidos pour le gymnase de Bucarest ; en 1923, George Murnu l'englobe dans son recueil : *Din comoara de înțelepciune antică*, p. 7—19. Elle ne fut plus traduite après, ni étudiée tout spécialement — vd. N. I. Herescu, Maria Marinescu-Hîmu, C. E. Stoenescu, *Bibliografia clasică în România, 1928—1939* [La bibliographie classique en Roumanie, 1928—1939], Bucarest, 1943, 79 p.

УСЛОВИЯ, СОЗДАННЫЕ НА ТЕРРИТОРИИ РУМЫНИИ ДЛЯ АЛБАНСКОГО КУЛЬТУРНОГО ДВИЖЕНИЯ В КОНЦЕ XIX — НАЧАЛЕ XX ВЕКА

Н. ЧАКИР и Г. МАКСУТОВИЧ

В средние века балканские народы — болгары, сербы, черногорцы, греки, албанцы — были захвачены Оттоманской империей. Румынские княжества, хотя и вынужденные признать сюзеренитет Порты, все же сохранили широкую внутреннюю автономию. Расположенные к северу от Дуная, они были более защищены от турецкой экспансии. Здесь скрывались и находили приют и благоприятные условия для борьбы за свержение турецкого ига многие представители балканских народов.

В результате освободительного движения балканских народов и многочисленных войн, которые вели великие державы (особенно Россия), а также в результате экономического и политического упадка Оттоманской империи, в начале XIX века в жизни балканских народов произошел ряд изменений. Так, Адрианопольский договор (1829 г.) признал административную автономию Греции (которая в 1830 году становится независимой), Сербии, Черногории и Румынских княжеств. Турки возвращали Румынским княжествам территории, расположенные к северу от Дуная, а турецкий сюзеренитет сводился к взиманию дани, утверждению правителей, запрету поддерживать дипломатические связи и заключать экономические договоры без согласия Порты.

Под непосредственным турецким управлением еще находились Болгария, Албания, Македония, Босния и Герцеговина, санджак Нови-Базар, часть старой Сербии, часть Эпира, Фессалия, Кипр и др. Эти поработанные области, побуждаемые острой экономической и политической необходимостью, борются за свое национальное освобождение.

В Румынии, благодаря географическому расположению и доброжелательному отношению властей обоих княжеств, в основном осели болгары, он было также довольно много и албанцев, которые тем самым избавлялись от турецких преследований и им представлялись более благоприятные условия для борьбы за национальную независимость. В результате войны 1877—1878 гг., с уходом турок из Болгарии и в результате создания независимого болгарского княжества, болгарское население получило возможность развиваться в наилучших условиях у себя дома; так что, после 1878 года, вплоть до 1912 года, когда сформировалось независимое балканское государство, на территории независимой Румынии находилась албанская колония, которая получала необходимую поддержку в своей освободительной деятельности.

Касаясь этого периода, Т. Капидан указывает, что почти все участвовавшие в этой борьбе передовые албанцы, «проведшие несколько десятилетий, как дорогие гости, у нас в стране, при доброжелательном участии наших государственных мужей, подготовляли бой, который должен был быть дан через школу и церковь до окончательной победы»¹.

В связи с этим же периодом албанский исследователь Вехби Бала в одном своем труде подчеркивает, что албанская пресса, выходящая в Румынии, внесла ценный вклад в дело пробуждения и укрепления национального сознания и сыграла «большую роль в укреплении дружбы между албанским и румынским народами, в подробном ознакомлении с традициями, интересами и чаяниями этих двух народов. Несомненно, албанская пресса в Румынии не могла развиваться без этой дружественной поддержки, без помощи и покровительства румынского общества»².

Является установленным фактом, что албанцы — речь идет, в основном, о немусульманах — проникали на север от Дуная разными путями на протяжении всего периода средних веков, причем к XIX веку этот процесс усилился. Оседали они либо как крестьяне,³ занимаясь полевыми работами, либо как слуги, выполняя различные охранные службы, либо как торговцы и т.д.⁴ Не будем останавливаться подробно на этих

¹ Th. Capidan, *Contribuția Românilor la renașterea Albaniei* [Вклад румын в возрождение Албании], в «Graiul românesc», год II, № 1, стр. 4.

² Vebhi Bala, *Shtypi ahqiptar në Rumani* [Албанская пресса в Румынии], в «Revistë shkencore e Institutit Pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës», 1964, № 1, стр. 31.

³ Можно сослаться на следующий пример: в 1602 году воевода Симеон Мовила освобождает албанцев, живущих в деревне Кэлинешти, уезд Прахова, от всех налогов и податей на 10 лет. Через 10 лет они обязаны платить по 15 000 аспров ежегодно (Академия Социалистической Республики Румынии. Документы по истории Румынии, XVII век, Валахия (1601—1610), док. 53, стр. 43).

⁴ Подробнее см. N. Iorga, *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, Бухарест, 1914; Th. Capidan, *Raporturile albane-române*, в «Dacoromania», II, 1922; V. Papahagi, *Les Roumains et l'Albanie et le commerce vénétien aux XVII^e et XVIII^e siècles*, в «Mélanges de l'Ecole roumaine en France», Париж, 1931 и др.

вопросах, которые будут рассмотрены в более обширной работе; целью настоящей статьи является показать на основе неопубликованного архивного материала условия, созданные на территории Румынии в период 1878—1912 гг. для албанского освободительного движения, которое особенно проявилось в области культуры.

Необходимо указать, что Сан-Стефанский договор (март 1878 г.) не предусматривал создания албанского государства, хотя уже с весны 1877 года возникло движение за создание албанской автономной области.⁵

В Константинополе в 1878 году сформировался секретный комитет под руководством Абдула Фрасхери, который позднее поднимет албанский вопрос на Берлинском конгрессе.⁶ С июня 1878 года вступает в действие албанская лига (Призренская лига), которая явилась первой политической организацией, представлявшей весь албанский народ.⁷

Берлинский конгресс не принял во внимание протесты албанцев. К албанцам-мусульманам относились как к туркам, а к албанцам-православным — как к грекам.⁸

После 1878 года отношения между албанской лигой и турками ухудшились, вылившись в борьбу, которая длилась с перерывами вплоть до 1885 года, когда турки объявили общую амнистию.⁹

Албанский народ начинает активную борьбу на культурном фронте, особенно за создание школ и национальной литературы, в политическом плане направленную против денационализации, за независимое государство.

В Румынии албанские патриоты нашли поддержку и благоприятную почву для борьбы за национальное возрождение.

Сделаем только две ссылки на время, предшествующее периоду, которым мы занимаемся. Первая относится к деятельности, которую развернул на территории нашей страны блестящий идеолог албанского национального движения Наум Векхиларджи. Вместе с другими албанцами он участвовал в восстании под руководством Тудора Владимиреску, проводил активную деятельность в Брэиле и в Бухаресте и обратился из Румынии к своим соотечественникам в Албании с манифестом, призывавшим подняться на борьбу. Этот манифест считается первым известным в настоящее время программным документом национального движения, выпущенным кругами буржуазной албанской интеллигенции. Он свидетельствует о зарождении в Албании нового движения с национальным

⁵ A. Buda, *La question albanaise et les relations diplomatiques dans les années 1878—1881*, Тирана, 1964, стр. 197.

⁶ K. Frashëri, *Histoire d'Albanie*, Тирана, 1964, стр. 137.

⁷ A. Buda, *ук. соч.*, стр. 198.

⁸ K. Frashëri, *ук. соч.*, стр. 139.

⁹ Там же, стр. 152.

содержанием.¹⁰ В Румынии Наум Векхиларджи издает первый букварь на албанском языке «Еветорин», получивший большое распространение особенно в южных областях Албании и сыгравший важную роль в борьбе за развитие национального образования.

С 1865 года начала сотрудничать с албанской интеллигенцией на попрание национальной культуры и прогрессивная румынская писательница Елена Гика (1829—1888), родом из семьи албанского происхождения, которая под псевдонимом Дора де Истрия развернула живую публицистическую деятельность, способствовавшую популяризации албанского вопроса в международном масштабе. В 1866 году она публикует на французском языке исследование под названием «Албанская нация по народным песням», в котором показывает право албанцев на политическую жизнь в Юго-Восточной Европе и подчеркивает, что «без литературного возрождения не существует возрождения политического»; в 1873 г. во Флоренции появляется ее работа «Албанцы в Румынии»¹¹ и др. Албанцы называли ее «самой яркой звездой на небе несчастной Албании».¹²

Такие известные ученые, как Миклошич, Г. Мейер, Бионделли, придавая большое значение изучению албанского языка для более глубокого понимания вопросов индоевропейской филологии, тем самым содействовали популяризации албанского народа. В этом смысле должно рассматриваться и появление в 1880 г. работы румынского ученого Б. П. Хаждэу «*Le type syntactique homo-ille, ille bonus et sa parentèle*». Несколько позднее один из албанских руководителей, Н. Н. Начио, таким образом обращается к Хаждэу: «... Вы слишком много сделали для несчастного албанского народа, чтобы забыть Вашу просвещенную поддержку и не выразить чувства живой благодарности...».¹³

Часть молодых албанцев, проживавших в Румынии, принялись, под руководством Сотира Пандели, за составление алфавита с латинскими буквами, соответствующими звукам албанского языка, при помощи которого были опубликованы книги на албанском языке. Так, в Бухаресте в 1880 году сложилась «Секция общества албанской письменности», а к концу 1884 года тоже в Бухаресте было создано «собрание, на котором присутствовало около 300 албанцев».¹⁴ Собрание учредило независимое культурное общество под названием «Дрита» [Свет]. Буха-

¹⁰ *Historia e Shqipërisë*, т. II, Тирана, 1965, стр. 52; см. и рецензию Г. Максутовича на эту работу в «*Studii*», № 5, 1966, Бухарест, стр. 1003.

¹¹ *Dora d'Istria, Gli scrittori albanesi dell'Italia meridionale*, Палермо, 1867; *Albanesi musulmani*, в «*Nuova Antol.*», 1868 и др.

¹² Th. Capidan, *Contribuția Românilor...*, стр. 5.

¹³ Центр. ист. архив, фонд Б. П. Хаждэу, пакет CCVI/1017, II. Письмо Н. Н. Начио к Б. П. Хаждэу от 1 января 1903 г.

¹⁴ *Historia e Shqipërisë*, том II, Тирана, 1965, стр. 211.

рестское общество решило купить типографию для печатания книг и одного периодического албанского органа издания. Необходимый фонд был обеспечен взносами членов общества. Нужно уточнить, что поскольку многие из албанцев, осевших в Румынии, имели родственников и семьи в Албании или в других местах Османской империи, они не осмеливались открыто вести политику за освобождение из-под турецкого гнета, чтобы не подвергнуть опасности своих близких. Поэтому руководящие посты в обществе «Дрита» были заняты румынами. Так, председателем общества был известный историк В. А. Урекия, вице-председателем Д. Буткулеску, а цензорами — доктор Леонте и М. Дешлиу.¹⁵

Оба общества албанской эмиграции с центрами в Константинополе и Бухаресте решили, чтобы в типографии, созданной в Бухаресте печатались на албанском языке школьные учебники и литературные произведения Наима Фрашери, Сами Фрашери и Джани Вретуа.¹⁶ Общество «Дрита» выпустило первый школьный текст на албанском языке, составленный обществом в Константинополе.¹⁷ Книги, изданные в Бухаресте, были использованы и в национальных школах, открытых на территории Албании.¹⁸ Два выдающихся патриота албанского возрождения, К. Кристофорида и Сами Фрашери, высоко оценили вклад Румынии в дело национального пробуждения албанского народа.¹⁹ В Румынии были напечатаны многочисленные буквари, книги, произведения албанских писателей. Так, только в 1886 году в Бухаресте издаются пять книг Наима Фрашери: 1) «Настоящее желание албанцев»; 2) «Животноводство и сельское хозяйство»; 3) Книга для чтения (в двух частях); 4) Стихи для начальной школы и 5) Всемирная история.²⁰ В том же 1886-м году появляется букварь албанского языка, составленный Сами Фрашери, и арифметика, составленная Джани Вретуа (Иоан Вретосе).²¹ Весной 1886 года фракция «Дриты» под руководством Н. Н. Начио — выходца из Албании, который, после того как попытал счастья в качестве торговца в Египте, приезжает в Румынию в 1884 году²² и оседает здесь — 4 января 1887 года²³ выделяется в отдельное общество также под названием «Дрита». Через год Н. Н. Начио начинает издавать на албан-

¹⁵ Т. Capidan, *Contribuția Românilor...*, стр. 6.

¹⁶ *Historia e Shqipërisë*, стр. 210.

¹⁷ К. Frashëri, *Histoire d'Albanie*, стр. 158.

¹⁸ *Historia e Shqipërisë*, т. II, стр. 216.

¹⁹ *Там же*, стр. 217.

²⁰ *Там же*. Книга «Стихи для начальной школы» не приводится в этой истории Албании, но имеется в библиотеке Академии Социалистической Республики Румынии; содержит 96 страниц.

²¹ *Там же*, стр. 277 см. Т. Capidan, *Contribuția Românilor...*, стр. 7.

²² Центр. ист. архив, фонд В. П. Хаждау, корреспонденция, пак. ССЛ VI/1017.

²³ *Там же*.

ском и румынских языках газету «Shqiptari» [Албанец].²⁴ Н. Н. Начио считает Румынию своей второй родиной. Так, в одном неопубликованном письме, адресованном В. П. Хаждау, он пишет: «... в 1884 году, в результате бедствий, которые обрушились на мою страну и сделали мою жизнь там невозможной, я отправился в путь и приехал в Румынию, которую полюбил как родную страну»²⁵.

Для того, чтобы «Дрита» смогла шире развернуть свою деятельность и чтобы семьи албанцев в Османской империи не подверглись репрессиям, прибегли к уловке, избрав в 1889 году, по предложению Начио, султана Абдул Хамида высоким покровителем общества, предварительно убедив его в том, что общество ставит перед собой чисто культурные цели.²⁶ После этого историк В. А. Урекия и другие румыны становятся почетными членами общества, а руководство переходит к албанцам. Еще в 1887 году «Дрита» основывает свои филиалы в провинциальных городах, где жили албанцы: в Брэиле, Фокшани, Кэлэраши и Мэрэшешти, а несколько позже в Констанце (1897).²⁷ За год до появления в Бухаресте еженедельной газеты «Shqiptari», в Брэиле начинает выходить газета «Drita» (1887), издаваемая однако только на румынском языке. После выхода двух номеров, «Дрита» меняет свое название на «Лумина» [свет], что является румынским переводом слова «дрита». Т. Капидан объясняет это отсутствием албанцев в обществе,²⁸ или по причине их небольшого числа, — добавим мы.

Газетой, которая начала активную борьбу в защиту интересов албанского народа на Балканах, явилась бухарестская «Shqiptari», редактировавшаяся Н. Н. Начио.

Кроме этой газеты, в 1897 году появляется новая «Shqiperija» [Албания], под руководством В. Додани, а в 1898 году газета «Звезда Албании», публикуемая на албанском, французском и греческом языках. В 1903 году Тома Аврами выпускает журнал «Албанское возрождение», а в 1909 году начинает выходить ежемесячный журнал, на румынском и албанском языках, под названием «Албано-румынская жизнь», главным редактором которой был доктор Шунда и в котором сотрудничали многие румынские и албанские деятели. 1 августа 1912 года в Констанце вышла в свет газета «Родина», возглавляемая Иоанном Н. Михаил-Лехова.

Ни Т. Капидан, который занимался этой проблемой, ни недавно изданная в Тиране обширная работа «Historia e Shqipërisë», не упо-

²⁴ *Historia e Shqipërisë*, II, стр. 217.

²⁵ Центр. ист. архив, фонд Хаждау, корресп., пак. СС VI/1017.

²⁶ Th. Capidan, *Contribuția Românilor ...*, стр. 6.

²⁷ Там же, стр. 6.

²⁸ Там же, стр. 7.

минают о газете «Shqiptari» — «литературном, инструктивном и воспитательном журнале» — которая выходила в Бухаресте в период 1895—1896 гг. Эта газета в настоящее время хранится в Библиотеке Академии Социалистической Республики Румынии.²⁹ В первом номере газеты от 16 июля 1895 года указывается, что она выпускается под редакцией группы румынских и албанских профессоров. Директором ее являлся профессор К. Предеску; газета выходила на румынском и албанском языках.³⁰ О значении и целях газеты говорят следующие слова: «Газета будет утешать родину-мать хорошими вестями от ее дочерей — колоний, рассеянных в различных отдаленных частях света».³¹ Из газеты узнаем, что албанская колония в Румынии насчитывала 40 000 человек, а в составе колонии существовало два благотворительных общества: одно — албанцев из Дреновари, другое — албанцев из Бобоштари. В газете сообщается также, что в типографии Мотзэтяну и Ламбру по ул. Липскань, №2, впервые была создана полная албанская типографская секция, готовая печатать любые материалы для Албании: школьные учебники, газеты, журналы и пр.³² В Бухаресте была открыта албанско-румынская школа.³³ Эта школа финансировалась и румынским государством. Так, из архива Министерства народного просвещения и культов (дирекция бухгалтерии) узнаем, что «Министерство 11 февраля 1898 г. решило, на основании резолюции, принятой по петиции Н. Н. Начио, директора албанской школы общества «Дрита» в Бухаресте, выделить из бюджета на 1898/99 год, статья: румынские школы за границей, сумму в 8 000 лей для помощи этой школе».³⁴

Движение албанцев за национальное освобождение на юге от Дуная сталкивалось с многочисленными препятствиями; к этому добавлялась предстоящая борьба с религиозным дуализмом: 70% албанского населения исповедывало магометанство, а остальные 30% христиан делились на православных и католиков. В тот период это являлось непреодолимым препятствием для распространения культуры на родном языке среди албанцев. Большая часть албанцев-мусульман считала введение латинского алфавита кощунством. Этим можно объяснить, почему журнал «Албанец», выходивший в Брюсселе (1897), использо-

²⁹ Мы склонны думать, что албанский исследователь Вехби Бала знает об этой газете, но в своем ценном труде «Албанская пресса в Румынии», вероятно, считает ее продолжением газеты «Shqiptari» [Албанец], издававшейся обществом «Дрита» под руководством Н. Н. Начио; см. «Revistë shikencore e Institutit Pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës», 1964, № 1, стр. 31—52.

³⁰ «Shqiptari», от 16 июля 1895 г.

³¹ Там же.

³² Там же.

³³ Гос. архивы, Бухарест, фонд Б. П. Хаждэу, пакет XXIX, см. и фонд «Королевский двор», дело 22 (1893), стр. 36.

³⁴ Центр. ист. архив, фонд Минист. нар. проsv. и культов, дело 100 (1898), стр. 1—2.

вал турецкий алфавит при печатании албанских статей.³⁵ Албанцы считали румын своими естественными союзниками, а Румынию — своей второй родиной. Вот что писал Начио по этому поводу в газете «Shqiptari» в 1888 г.: «... благородные мужи, великие люди Румынии с истинно братской любовью тепло обнимают нас, дают нам спасительное убежище, поддерживают нас в нашей деятельности, предоставляя в то же время и деньги, чтобы можно было продолжать начатое дело».³⁶ Албанцы называли Румынию Францией Востока, родиной свободы (Vlahia ăst Frabghi'e Lindies, vatan i lirimevet).³⁷

Шестого декабря 1909 года, на общем собрании, состоявшемся в зале Эфорийских бань, был принят устав албанской православной общины в Бухаресте, что положило начало существованию данной общины, сыгравшей важную роль в политической жизни местной албанской колонии, в период, когда использовались все возможные средства для поддержки албанского освободительного движения. Доказательством служит тот факт, что одним из первых мероприятий общины является решение послать в Америку на имя Фан Ноли сумму в 600 лей с приглашением последнего приехать в Бухарест для того, чтобы «провести несколько конференций, касающихся интересов албанского церковного и национального дела».³⁸ Действительно, прибытие Фана Ноли в Бухарест ожидается с большим интересом. Приглашение от 1911 года, напечатанное Албанской православной общиной, с большой теплотой призывает «всех албанцев Бухареста придти, как можно в большем количестве, в день 3 сентября, в 8 часов утра, на Северный вокзал для встречи прибывающего к нам Святого Отца Фана С. Ноли, зачинателя албанского религиозного дела».³⁹ Целью посещения Фаном Ноли Румынии было своим огромным авторитетом укрепить здешнее движение и поднять его престиж. После проведения нескольких совещаний в Бухаресте, Фан Ноли едет в Брэилу и Констанцу для встречи с албанцами из этих городов. Во время своего пребывания в Румынии он вступает в дискуссии с различными влиятельными лицами в румынской политической и церковной жизни, прося у них поддержки. Румынские власти передают в дар Албанской общине церковь «Динтрови» по ул. Академии, где албанские священники будут править службу на своем родном языке. Одной из задач общины являлась постройка в Бухаресте албанской церкви. С этой целью 13 марта 1911 г. пускается в ход подписной лист, вследствие чего в тот же день было собрано 5.000 лей, и, по мнению некоторых ал-

³⁵ Th. Capidan, *Contribuția Românilor...*, стр. 8.

³⁶ «Shqiptari», № 16 (1888).

³⁷ Th. Capidan, *Contribuția Românilor...* стр. 9.

³⁸ Ист. центр. архив, фонд Дирекции полиции и общей безопасности, 1910, дело 54, стр. 26.

³⁹ Там же, стр. 39.

банцев, в случае невозможности постройки церкви, было бы «намного лучше и похвальнее для албанской колонии в Румынии, если бы эта сумма была послана в помощь албанским повстанцам, борющимся за албанское национальное дело».⁴⁰

В феврале 1912 г. имеет место новое собрание албанцев в Бухаресте, целью которого является «образование общества для поддержания албанских школ и церкви»,⁴¹ на котором избираются члены административного совета, среди которых: Ераклие Дуро, Петре Тарго, Тома Чиами, Панделе Евангеле, Василе Зографи, д-р Сп. Схунда, Алексе Дренова, Виктор Ефtimiу, Висарион Додани, Иоан Данга и др.⁴²

Как видно, многие из них в дальнейшем были призваны сыграть значительную роль в политической и культурной жизни нового, независимого албанского государства и в борьбе за поддержку национальных интересов Албании против могущественных держав и мирового общественного мнения.

Как уже отмечалось, в тот период Румыния становится притягательным пунктом для многих албанских патриотов, а здешняя албанская колония, под доброжелательными взглядами румынских властей, развивает широкую деятельность, благоприятствуя завоеванию государственной независимости Албании. Многие вожаки этого движения проводят свою деятельность в Бухаресте, другие приезжают сюда с ними советоваться. За месяц до водружения в Албании знамени независимости, Исмаил Кемаль, находившийся в октябре 1912 г. в Бухаресте, заявил в интервью, данном газете «Диминяца» [Утро] от 24 октября 1912 года: «Взгляды всей Албании направлены к Румынии...».⁴³ Через Румынию проходят, направляясь в Албанию, многочисленные офицеры албанского происхождения, служившие ранее в Османской империи и которые теперь шли укреплять ряды албанских борцов или же своим опытом помогать строить будущее независимое государство. Писатель Асдрени, один из видных членов албанской колонии в Румынии, принявший активное участие в событиях в Албании, годом позднее, на собрании албанцев Бухареста по случаю празднования дня независимости, сказал, что в Румынии: «... албанцы нашли самое лучшее, чем в какой-либо другой стране, отношение...».⁴⁴

Что касается позиции, занятой Румынией во внешней политике по отношению к Юго-Восточной Европе, нужно уточнить, что после 1878 года значительно улучшились отношения между Румынией и

⁴⁰ Там же, стр. 25.

⁴¹ Там же, стр. 95.

⁴² Там же

⁴³ Там же. 1911, дело 81, стр. 334.

⁴⁴ Там же, 1913, дело 174, стр. 79.

Турцией. Так, в феврале 1880 года султан дал званый обед в честь Д. Братиану и заявил, что «насущной потребностью для Турции и Румынии является поддержание самых дружественных отношений». ⁴⁵ Султан высказал также удовлетворение корректным отношением румынского правительства к мусульманам в Добрудже. ⁴⁶ Правильная политика румынского правительства по отношению к мусульманам отмечена и в отчетах, которые аккредитированный в Бухаресте австро-венгерский посланник посылал в Вену министру внешних дел. Своим отношением румынское правительство завоевало симпатию мусульман. Оно предоставило им все права, сохранило прежние установления по вопросу земельной собственности, предоставило свободу вероисповедания, разрешило даже открыть мусульманскую семинарию в Бабадаге. ⁴⁷

Пrestиж Румынии возрос в 1886 году. В Бухаресте был заключен мир, который положил конец сербо-болгарской войне, начавшейся в 1885 году. Как Сербия, Болгария, так и Турция «... были благодарны румынскому правительству и народу за эту роль». ⁴⁸ В 1891 году ведутся переговоры по поводу заключения союза между Румынией и Турцией. ⁴⁹ В связи с переговорами «... султан вознес хвалу румынской нации». ⁵⁰ В 1897 г. эти переговоры возобновляются, премьер-министр Д. Стурдза представляет королю Карлу I доклад относительно предложений Турции ⁵¹ ввиду заключения союзного договора с Румынией.

Обращаясь к архивному материалу, в большей своей части неопубликованному, который мы используем в настоящей статье, приходим к выводу, что Румыния, независимо от внешних связей, продолжала быть гостеприимной хозяйкой для албанцев, помогая им в их политической борьбе за национальное освобождение.

Возвращаясь к вопросу о гостеприимстве Румынии, отметим, что по приглашению Альберта Гика и албанской колонии в Бухаресте, 23 апреля 1905 года в столице Румынии был созван конгресс, в котором принимали участие представители албанских колоний за границей и представители из Албании, конгресс, который принял решение о создании центрального комитета под названием «Kombi» [Нация] для руководства албанским движением за независимость.

В Бухаресте в 1908 году существовало три албанских общества: «Dituria» [Культура], «Drita» [Свет] и «Shpresa» [Надежда],

⁴⁵ Гос. архивы, Бухарест, фонд «Королевский двор», дело 25 (1880), стр. 1.

⁴⁶ Там же, стр. 4.

⁴⁷ Гос. архивы, Бухарест, фонд «Королевский двор», дело 20 (1880), стр. 107—108.

⁴⁸ Архив Мин. иностр. дел, том 208, дело 41, инд. В № 1, протокол № 9, от 19 февраля (3 марта) 1896 г.

⁴⁹ Центр. ист. архив, фонд «Королевский двор», дело 19 (1891).

⁵⁰ Там же, стр. 2.

⁵¹ Там же, дело 1 (1897), стр. 2.

(последнее было студенческим обществом), которые затем сливаются и образуют одно общество «Bashkini» [Объединение]. Так как этот год является началом турецкой революции под руководством младотурок, узнаем из одного до сих пор неизданного документа от 10 августа 1908 года, направленного румынским консулом в Битолии К. Брэляну королю, в котором говорится, что «из христианских элементов, румыны вошли в новую эру как самый верный младотуркам элемент»,⁵² и указывается, что валахи эффективно участвовали в революции. В этом же документе делается вывод, что у валахов и албанцев общие интересы в отношении соблюдения национальных прав в школах и церквях.⁵³

Имеющиеся в нашем распоряжении сведения показывают, что и часть албанцев из Румынии принимала участие в младотурецкой революции, играя в ней важную роль. Они надеялись, что перестройка турецкой империи принесет независимость Албании.⁵⁴

Революция, вспыхнувшая в 1912 г. в Албании, ускорила события. Великие державы приступили к обсуждению вопроса о границах будущего независимого албанского государства. И. Н. Папиниу в декабре 1912 г. составил подробный, подкрепленный статистическими данными доклад относительно национальных границ Албании и направил его премьер-министру Румынии Титу Майореску, который, в свою очередь, переслал данный документ Мишу, румынскому посланнику в Лондоне, для ориентации.⁵⁵ Отчет свидетельствует о заботе румынского дипломата, чтобы при создании будущего албанского государства были соблюдены природные границы. Исходя из принципа, что Балканы должны принадлежать балканским народам, Папиниу пишет: «... этими нормами руководствовалась и сама албанская нация всегда и во всех, до самых последних событий, своих требованиях по отношению к оттоманскому правительству, которое и признало за ней значительную автономию, практически закрепляя таким образом смысл, который вкладывал сам султан в понятия «Албания» и «албанец».⁵⁶

Далее Папиниу указывает, что великие державы, «... принимая для будущего государства название «Албания», дают нам право думать, что они предусматривают установление в государственной форме именно самой албанской нации — без различия между гегами или тосками,

⁵² Центр. ист. архив, фонд «Королевский двор», дело 1 (1897), стр. 2.

⁵³ Там же, стр. 9.

⁵⁴ Благодарим в этой связи тов. Наима Темо из Констанцы за предоставленные сведения о революционном прошлом его отца, д-ра Темо, проводившего активную деятельность среди албанцев в Румынии и принявшего активное участие в младотурецкой революции.

⁵⁵ Центр. ист. архив, фонд «Королевский двор», дело 32 (1912), стр. 10.

⁵⁶ Там же, стр. 1.

между мусульманами или христианами, имеющими разные обряды, — которая живет постоянно на территории, получившей ее имя».⁵⁷

Таким образом, Румыния в силу своих возможностей поддерживала новое независимое албанское государство.

Что касается албанской колонии в нашей стране, можно утверждать, что в этот период имеет место оживление ее деятельности, что подтверждается телеграммами, направленными различными собраниями в адрес правительств великих держав, в которых отстаивались политические права Албании. Эти телеграммы были подписаны доктором И. Темо и Асдрени.

28 ноября 1912 г. собрание во Влёре провозгласило независимость Албании, признанную вскоре Турцией и другими великими державами. Румынский народ, таким образом, внес свой вклад в это важное событие в жизни албанского народа.

⁵⁷ Там же.

THE TARTAR PATRIARCHAL COMMUNITY IN THE DOBRUDJA AND ITS DISINTEGRATION

(First Half of 20th Century)

L. P. MARCU

I. The development of the patriarchal domestic community with the Tartars of the Dobrudja; II. Characteristics; III. The stages of the process of disintegration; IV. Conclusions.

I. The patriarchal domestic community can be traced back to a certain stage of development in the history of mankind as "a transition phase from the patriarchal family based on group inter-marriage to the single family of the modern world".¹ Within the patriarchal family, the land and the main means of production are common property and only the personal belongings are privately owned: consequently, both production and consumption are common ownership.²

The patriarchate was brought about by the development of the productive forces, particularly by cattle-breeding and largescale agriculture which required large amounts of labour force. Under these conditions, the domestic activity gradually lost its significance and, at the same time, the woman no longer played the important role in the economic and social

¹ K. Marx and F. Engels, *Opere alese in două volume* [Selected Works in Two Volumes], vol. II, 3rd ed., Edit. politică, Bucharest, 1967, p. 200.

² Cf. M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [Introduction in the History of Primitive Culture], Bucharest, 1957, p. 144. See also A. I. Pershitz, *Periodizarea istoriei comunei primitive pe baza dezvoltării formelor de proprietate* [Periodization of the History of the Primitive Commune according to the Progress of the Forms of Property], in "Anal. rom.-sov. — Istorie", 1956, no. 2, p. 16 and seq.

life she formerly did. And thus "on the historical and universal scale the fair sex has been defeated".³

The patriarchy was manifest under various forms though it had everywhere some common general characteristics related to the evolution of the productive forces that had generated the system in which the strong sex was to play the leading part.

The differences in the more or less restricted democratic character of these forms sharpened especially after the first great social division of labour when the shepherd tribes got separated from the other part of the population, thus favouring even more the development of the private property.

One of these forms is the *patriarchal domestic community* (the familial or domestic community) with its well-defined particularities.⁴ It is characterized by a wide democracy ruling among its members.⁵

³ K. Marx and F. Engels, *Op. cit.*, p. 198. Cf. also J. F. MacLennan, *The Patriarchal Theory*, London, 1895; E. S. Hartland, *Primitive Paternity*, 2 vol., London, 1909—1910; V. Bargun, *Mutterrecht und Vaterrecht*, 1892; I. Lublinski, *Vom Mutterrecht zum Vaterrecht*, Berlin, 1933.

⁴ E. Laveleye suggest the terminology of "communauté de famille" (*La propriété et ses formes primitives*, 3rd ed., Paris, 1882, p. 11), while H. Summer-Maine indicates the term of "domestic community", particularly for the Southern Slaves, as the word has the characteristic root "dom" (*Études sur l'ancien droit et la coutume primitive*, Paris, 1884, p. 319, Note 1). In our opinion, the term of "domestic community" would be most appropriate for the Dobruđa Tartars as it better defines the notion of the common household of a group of relatives, thus approaching M. Barada's suggestion of "a community based on kinship and household relations" in order to point out not only the kinship implications but also the economic ties of this type of community (M. Barada, *Starohrvatska seoska zajednica* [The Old Croatian Village Community], Zagreb, 1957. Cf. also F. Goršić, *O rođvinski zadrugi hot izrazostovnem problemu* [On the Problem of the Domestic Community as a Problem of Terminology], in "Zgodovinski časopis", Ljubljana, XVI (1962), pp. 209—211. See also O. Utjesenović, *Die Hauskommunion der Südslaven*, Vienna, 1859; H. W. Radulović, *Die Hauskommunion der Südslaven*, Heidelberg, 1891; E. Miler, *Die Hauskommunion der Südslaven*, in "Jahresbericht der internationalen Vereinigung", III, 1897; F. Cohn, *Gemeinschaft und Hausgenossenschaft*, Stuttgart, 1898; D. Novaković, *La Zadruga: Les communautés familiales chez les Slaves*, Paris, 1905; Z. Vinski, *Die südslavische Großfamilie in ihrer Beziehung zum asiatischen Großraum*, Zagreb, 1938; *idem*, *Die südslavische Großfamilie in Travaux du XIV^e Congrès International de Sociologie*, Bucharest, 1939, vol. I A, pp. 88—93; Z. Natan, *Radovoj stroj v slavjanite* (*Die Gentilverfassung bei der Slaven*), in "Istoričeski Pregled", Sofia, 1946—1947, no. 1 5.

⁵ For the complete bibliography of the problem see also M. O. Kosven, *Семейная община и патронимия* [The Domestic Community and Patronimy], p. 5 and seq., as he is the only author who has thoroughly studied this problem in the light of the Marxist theory. Formerly, the Serbian researcher F. Demelić has briefly remarked on the necessity to differentiate the zadruga from the Roman family stating that "... M. Utjesenović a parfaitement raison de combattre la dénomination de *patriarcale* comme ne convenant nullement aux communautés serbes; car, dans l'état patriarcal, c'est le père qui fait la loi, et les enfants obéissent. Dans les communautés slaves au contraire, cette obéissance absolue n'existe nulle part" (F. Demelić, *Le droit coutumier des Slaves de M. V. Bogisić*, Paris, 1876, pp. 24—25). Recently, O. Mandić, has also studied the difference between the zadruga and the patriarchal ("paternal") family. According to him, this difference would lie, besides others, in the lack of the father's authority on the members of the family since the "domacin" being usually elected, the function has been often held by a relative who was not necessarily the eldest (O. Mandić, *O nacrtu razvojnih stepena u prvobitnoj zajednici* [On Some Aspects of Kinship Development in the Primitive Commune], in "Hrvatska Naučna Zapisku", I, 1948). We shall attempt to elucidate this difference in a more extended forthcoming study on the family types in the south-east of Europe; the present paper is a fragment of this work.

An interesting instance of the evolution of patriarchal domestic community in so far as patriarchal family relationship, its disintegration and other characteristics acquired in the course of its long existence are concerned, may be observed with the family of the Dobrudja Tartars.⁶

Having reached Europe during the big migrations⁷ as a nomadic people whose main occupation was husbandry, they turned the conquered territories into vast pasture-lands because "... by laying Russia waste, the Mongolians had acted in accordance with their means of production; the vast deserted expanses were an essential condition for husbandry".⁸ However, the fertility of those lands and the contact with the sedentary population that had been included into the political structures of the Khanates, made the Tartars to settle down quite early. The huge granaries in Crimea and the Volga Plain as well as the ever higher need felt for cereals determined some of the members of the lower classes to start tilling the land as far back as the 13th and 14th centuries.⁹ Yet, the large-scale

⁶ As early as the past decade the researchers Paul Petrescu and Paul Stahl, on speaking about the dwellings of the Moslem population in the Dobrudja pointed out that "a systematic investigation would prove that the households are grouped according to kinship criteria; consequently, we are not faced with a village community but with a strong familial one" (P. Petrescu and P. Stahl, *Inrluririle vieții sociale asupra arhitecturii țăărănești din Dobrogea* [The Influence of Social Life on Village Architecture in the Dobrudja], in "Studii și Cercetări de Istoria Artei" [Studies and Researches in the History of the Arts], IV (1957), no. 1 2, p. 29). In a paper dealing with the process of laicization of the Moslem family in the Dobrudja we have briefly remarked on this aspect with the Tartars only, as with the Turks it is but seldom encountered, being the result of imitation. It is characteristic of the Tartars engaged in agriculture within the Moslem agnatic patriarchal family; we have attempted to explain this particularity by analogy with the Avars settled in the Pannonian Plain (L. P. Marcu, *Some Aspects of the Laicization of the Moslem Family in the Dobrudja — End of the 19th Century First Decades of the 20th Century*), in "Rev. Etudes Sud-Est Europ.", III (1965), no. 1—2, pp. 197 198).

⁷ According to Guillaume de Rubrouk "*they* (the Tartars) are not permanent settlers (*civitate*) and they do not know where they will settle down in the future... And each leader knows the boundaries of his pasture lands and the place where his flocks should be driven to graze in the winter, summer, spring and autumn time" (B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *Hoarda de aur și decăderea ei* [The Golden Horde and Its Decline], Bucharest, 1953, p. 92 *the underlining is ours*. Cf. also W. W. Rockhill, *The Journey of William Rubrouck to the Eastern Part of the World, 1251—1255*, London, 1900). As reported by Plano Carpini, "The Tartars have round, tent-like dwellings made up of poles and thin rods with a round opening right in the middle for the light to enter and the smoke to come out, because the fire is always lit in the middle. The walls and the roof are covered with felt; the doors are made of felt too. Some dwellings are big, others are small, according to the wealth or poverty of the people. Some structures can be taken down and pitched up quickly being carried by pack animals; others cannot be taken down and are loaded into carts... and wherever they would go, to war or to any other place, they would carry these structures with them". (B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *op. cit.*, p. 94. — *the underlining is ours*. Cf. also C. R. Beazley, *The Texts and Version of John de Plano Carpini and William de Rubruquis*, London, 1903).

⁸ K. Marx, *Contribuții la critica economiei politice* [Contributions to the Criticism of Political Economy], 2nd ed., Bucharest, ESPLP, 1960, p. 146.

⁹ B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *Hoarda de aur și decăderea ei* [The Golden Horde and Its Decline], Bucharest, 1953, p. 31. Cf. also I. N. Borozdin, *Некоторые очередные задачи изучения татарской культуры в Крыму* [On Current Problems in the Study of Tartar Culture in the Crimea], 1928; N. I. Berezin, *Булгар на Волге* [The Bulgarians on the Volga], Kazan, 1853.

process of settling down took place in the 18th century, both with the Crimean and Nogai Tartars.¹⁰

The difficulty of performing agricultural works under the permanent clearing imposed by an itinerant agriculture as well as the large scale cattle-breeding required much labour.¹¹ If the members of the ruling classes could solve the problem by employing alien labour, the ordinary members of the community had to gather together any manpower available within their own family, first and foremost the children, who in this way used to stay with their parents for good and after the latter's death one of the brothers would take up the place.

The enlarged family included several wives, though only one enjoyed all the privileges. The children stayed with their parents only temporarily until the last descendant got married. Then they parted, the youngest remaining in his father's home and inheriting the place.¹² With the establishment of Islamism in the second half of the 13th century,¹³ this type of family has been ever more consolidated, as the Islamic faith was based also on the patriarchal system.¹⁴ And in M.O. Kosven's words: "The

¹⁰ Cf. *Etnografia continentelor* [Ethnography of the Continents] edited by S. P. Tolstov, vol. II, part 2, Bucharest, p. 51. See also E. P. Alekseeva, *Ногайцы*, in vol. *Народы Карачаево-Черкессии* [The Karaceaevo-Circassians], Stavropoli, 1957.

¹¹ According to A. I. Pershitz: "Primitive agriculture, usually related to forest clearing, irrigation or draining works required the united efforts of numerous collectivities", whereas "transhumant husbandry, due to the conditions peculiar to feeding and multiplication of flocks or herds asked for dispersed collectivities; however, the water reserves, the arrangement and protection of these pasture lands implied also collective efforts" (A. I. Pershitz, *art. cit.* p. 17 — *the underlining is ours*). The clearing required much labour, in particular. The bill of July 25, 1617 was enacted by Radu Mihnea of Wallachia for the lands grubbed by a boyard who "cleared a whole forest with his men, corvée people, servants, serfs and Bohemians" (G. Ghibănescu, *Surte și izvoade* [Sources and Origins], XXII, p. 136). S.V. Vukossavljević is right when, commenting on the formation of the zadruga with the Serbians, asserts: "*Lorsque l'on dispose d'une superficie de terre que l'on peut défricher et labourer, le principal est d'organiser le travail en commun. C'est là la raison pour laquelle on vit dans la zadruga*. Alors le vieux dicton: « n'est pas propriétaire celui qui a des bœufs mais bien celui qui a des fils » prend toute son importance. Dans les plaines peu peuplées, il y a moins de zadrugas que dans les plaines à population dense. A cause de la densité relative de la population dans les contrées desquelles les zadrugas émigrent, celles-ci n'étaient pas en grand nombre bien qu'elles fussent en tout surarchaïques" (S. V. Vukossavljević, *Sur la Zadruga*, in *Travaux du XIV^e Congrès International de Sociologie*, Bucharest, 1939, vol. I A, pp. 94—95 — *the underlining is ours*. Cf. also A. Stanitsić, *Über den Ursprung der Zadruga*, Berna, 1907).

¹² I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [A Course on the History of the Romanian Law], vol. I, 1st ed., Bucharest, 1926, pp. 294—295.

¹³ B. D. Grekov and A. I. Iakubovski, *Op. cit.*, p. 13 and seq.

¹⁴ Thus, being established by the Sheriat as an *agnatic patriarchal family*, the family of the Dobrudja Tartars, until its modernization, has admitted polygamy as a remnant of group marriages: "This is usually a privilege of the rich and nobles supplied by the slave market" (K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], IInd vol., 3rd ed., Bucharest, Edit. Politică, 1967, p. 202). This type of family was based on the domination of the man over the woman because "men are superior to women due to the gifts God has endowed them, rising them over the other..." (*Koran*, chapter IV, vers 38). Accordingly, the law granted the woman no personal rights she being considered a slave though by the patrimonial rules she enjoyed privileges that no European laws granted her (E. C. Clavel, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, Paris, 1895, pp. 163—164. See also

enlarged familial community . . . becomes a *particular cell for production and consumption in the advanced patriarchal system*; dwelling largely on a closed natural economy, it evolved as an independent and sound economic force acquiring an ever higher social importance".¹⁵

B. A. Awad, *The Status of Woman in Islam*, in "The Islamic Quarterly", VIII (1964), no 1—2, p. 24). Thus, the Sheriat compelled the woman to a *permanent guardianship*, that is until marriage under her father's, then under her husband's and finally, after the latter's death, under her son's. (Cf. L.M.S. Lefèvre, *Recherche sur la condition de la femme kabyle*, Alger, 1939, p. 11. See also M. Morand, *Études de droit musulman algérien*, Alger, 1910, chapter III; I. Nauphal, *Système législatif musulman. Études orientales. Mariage*, St. Petersburg, 1893). The right to ask a divorce was conferred only on the man, and by the devolutional law the girls' rights were half those of the boys' which, however, was a step forward as compared to the European mediaeval law, yet not as related to the modern law. The privileges granted to males in the successional devolution (*miras*) are ascertained also by the preferential succession of relatives on the paternal side (*aceb*). Cf. E. Clavel, *op. cit.*, vol. II, Paris, 1895, chapter III; I. Tornauw, *Das Eherecht nach den Verordnungen des Islams*, in "Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft", V, p. 116 and seq.; A. de Saad, *La révolution ab intestat d'après le rite hanafite et le droit français*, Paris, 1926; I. Rumsey, *Mohammedan Law of Inheritance*, London, 1880; I. Santayra and Eugène Cheronneau, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, vol. I, Paris, 1873. See also H. Jaly, *De l'esprit du droit familial dans l'Islamisme*, Dijon, 1902; A. Daguin and A. Dubreine, *Le mariage dans les pays musulmans (Tunisie, Algérie, Soudan)*, Paris, 1906; R. Levy, *An Introduction to the Sociology of Islam*, London, 1931; E. F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Paris, 1958. For general considerations on the process of modernization of the Moslem family of the Dobrudja at the end of the last century and the first decades of this one, see L. P. Marcu, *art. cit. passim*.

¹⁵ M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [Introduction in the History of Primitive Culture], p. 194 — *the underlining is ours*. As A. I. Pershitz remarks "in this stage of the evolution of society, it was the *enlarged family and not the clan that carried the germs of private property, it being the main economic cell of society*" (A. I. Pershitz, *art. cit.*, p. 17 — *the underlining is ours*. See also E. Leveleye, *op. cit.*; E. Grosse, *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft*, Freiburg, I. B., Leipzig, 1896; C. Kellen-Kauz, *Les bases économiques des formes primitives de la famille*, in "Revue internationale de sociologie", 1901; G. Mazzarella, *La comunità di famiglia come forma elementare di aggregazione sociale*, in *Travaux du XVI^e Congrès International de Sociologie, Communications*, Bucharest, 1949, vol. IA, pp. 149—160; P. Lacombe, *L'appropriation du sol. Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée*, Paris, 1900; I. Hildebrand, *Recht und Sätze auf den primitiven wirtschaftlichen Stufen*, 1898; R. Thurnwald, *L'économie primitive*, 1937). With the Tartars this type of family could be maintained because, as reported in the documents of the 12—14th centuries, there were still strong matriarchal and kinship group remnants. As stated by Ibn Batutta: "In this country I have seen wonders as regards the respect paid to the woman by the Tartars, she being held higher in the esteem than the men". (B. D. Grekov and A. I. Jakubovski, *op. cit.*, p. 112 — *the underlining is ours*). Al Omari relates that "the inhabitants of this country do not abide by the decisions of the caliphs (as in Irak and Adjen), the women having an equal share in the state affairs; they both or women only give orders, and it might be said that it is mostly the latter who do it. . . And indeed I have never heard, nowadays, nor in former times that a woman enjoys such powers as she did there. I had the opportunities to see countless privileges granted by the kings of these countries in the time of Berke and later on. The bills ran as follows: . . . and the emirs agreed, and the like" (*ibid.*, pp. 112—113 — *the underlining is ours*. Cf. also V. V. Barthold, *Связь общественного быта с хозяйственным укладом у турков и монголов*, in "Известия общества археологии и этнографии при казанском Университете", vol. XXXIC — book III—IV). This privileged position of the woman with the old Mongolians was due to her essential economic role in the life of those nomads. According to Guillaume de Roubrouch: "The women had to drive the carts, halt and pitch up the tents, milk the cows, make butter and ioghurt, dress the leathers and sew them with vein yarks. It is the woman who splits the veins into thin yarns and spins them into a long thread. They also sew the sandals, the footwear and the clothes." (B. D. Grekov and A. I. Jakubovski, *Op. cit.*, p. 93). A similar practice was in use in the Balkans too, where the position of Macedo-Romanian women was inferior to that of Saracen women because her economic role was reduced, whereas the latter by keeping the house, were held higher in the esteem of men who were tending the flocks only;

Nowadays, the Tartars of the Dobrudja cannot clearly remember why children kept living with their parents even after their getting married. Various explanations have been offered, some people considering this situation as a consequence of the *particular respect shown to the parents* in accordance with the traditions :

Reported by N.Z., 45 years old, Ciocrlia de Sus (Buiuk Biulbiul,) 1966.¹⁶

“They kept doing it out of *respect for the old people* because it was thought of as highly improper for the son to leave his father’s house after marrying”.¹⁷

(s.s. L.P.M.)

There are others who connect this custom to the *necessity for defence* imposed by the uncertainty of former conditions i.e. living in foreign lands, which asked for people to keep close together :

Reported by A.E., 58 years old, Dulcești (Küciük Tatlıgeac), 1966.

“They lived together and they fixed the rooms one to the other to defend themselves against the « packs » of Turks and Circassians who kept coming, the former driving the people away, the latter asking for much money and both raping and taking away the girls. *When the danger was near*, they would knock on the wall and everyone would jump up arm in hand.”¹⁸

(s.s. L.P.M.)

Some people explain this family status by the economic and social factor, viz., *savings* on the one hand, as the meals were in common, and

they were even called *νοικοκυρά*— lady. Cf. J. K. Campbell, *Honour, Family and Patronage. A Study of Institutions and Moral Values in a Greek Mountain Community*, Oxford, 1964, p. 78. Cf. also J. J. Bachofen, *Das Mutterrecht*, Stuttgart, 1861; H. Cunov, *Die oekonomischen Grundlagen der Mutterschaft*, in “*Neue Zeit*”, XVI, vol. I (1897), no. 4—8; R. Briffault, *The Mothers*, 3 vol., London, 1924; W. Schmidt, *Totemismus, Viehzüchterischer Nomadismus und Mutterrecht*, in “*Anthropos*”, X—XI, 1915—1916; M. O. Kosven, *Mampuapxam* [Matriarchy], Moscow, 1948.

¹⁶ We acknowledge the contribution of the teachers *Baubek Verula* (Cobadin, Negru-Vodă district), *Kadtr Emurla* (Ciocrlia de Sus, Negru-Vodă district), *Ekerem Samai* (Ciocrlia de Jos, Negru-Vodă district), *Saban Burhan* (Tătaru village, Negru-Vodă district), *Feizula Esat* (Dulcești village, Negru-Vodă district), as well as that of the researchers *Iosuf Nevzat* and *Mehmed Mustafa* who have offered valuable information for the present study during the field investigations performed in the Dobrudja in summer 1966.

¹⁷ Cf. the same happened with the Macedo-Romanians and the Albanesc, respectively : “(Reported by K. P., 45 years old, Prave-Salonic, 1966) For the children to live with their parents was a mark of respect”. (s.s. L.P.M.); “(Reported by B.T., 32 years old, Tirana 1966) After marriage, the children stayed on with their parents which was considered an honour.” (s.s. L.P.M.).

¹⁸ This explanation is given by S.V. Vukossavljević for the Serbians too : “*La grande sécurité dans les zadrouga est une des raisons pour lesquelles elles se sont fondées et se maintiennent. La zadrouga n’est pas assez forte pour offrir une plus grande garantie contre les régimes d’oppression étrangère. Néanmoins, la zadrouga offre plus de sécurité que ne le fait la famille en dehors de la zadrouga. Elle protège contre le brigandage, le vol, la vengeance du voisin avec lequel on est en conflit au sujet de la terre appropriée.*” (S. V. Vukossavljević, *art. cit.*, p. 96 —

the underlining is ours). Moreover, he considers that this form of defence was particularly necessary for the migrating populations. A similar situation is reported for the Albanese patriarchal domestic communities of Yugoslavia by M. Krasnić, *La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie*, in *I^{er} Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, Résumés. IX. Ethnographie*, Sofia, 1966, pp. 10—12.

a *closer relationship* among the kin on the other, though at times, this was a source of discord :

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"They lived together for the food to be cooked in one place only, and to come to a better understanding among the kin. But sometimes all resulted in quarrel".

(s.s. L.P.M.)

Considerations as the ones implied in the above statements have undoubtedly largely contributed to the formation of the Tartar patriarchal domestic community, moreover so as such reasons had underlain the occurrence of such familial form with other peoples too, being a condition for its evolution and — as we shall further see — helping the maintenance of some traces of the domestic community long after its having become obsolete.

However, the *basic occupation* viz., husbandry and particularly land tilling, performed with rudimentary tools was the main reason for such a structural organization of the family. The statements made by our subjects emphasize that the incidence of this type of family with the Tartars who were agricultural people was not accidental :

Reported by I.B., Tatligeac (Dulceşti), 1921.

"When the lad gets married, he cannot leave his father's house. *He works on his father's land* and, as long as his parent lives, he wears, eats and spends what his father gives him. The sons build their houses round their father's as all the kin gathers together round the oldest member, be he a man or a woman".¹⁹

Reported by V.P., 45 years old, Ciocrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1964.

"With the Turks (Tartars = o.n.), all the children stayed together with their parents, building their rooms along their father's house. *This was true especially of the agricultural people.* The old man no longer went to work, only the younger ones did ; he ran the household".

(s.s. L.P.M.)

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"... Our fathers have come as *ploughmen*...".²⁰

(s.s. L.P.M.)

¹⁹ I. Dumitrescu, *Insemnări despre tătarii din Pervelia* [Notes on the Tartars of Pervelia], in "Analele Dobrogei" [The Annals of the Dobrudja], II (1921), no. 1, p. 120 — *the underlining is ours*.

²⁰ As reported by Dr. Allard, the Dobrudja Tartars settled down as early as the middle of the last century and started land tilling : "Les familles tatares s'éloignent souvent de leurs villages. et quelquefois pendant longtemps, pour chercher ailleurs des moyens d'existence qu'elles ne savent pas tirer de leurs steppes. Mais les mêmes familles reviennent ordinairement au bout d'un temps plus ou moins long dans leur village. Les habitations sont ordinairement entourées de champs de melons et de pastèques, de millet et de maïs, dont les indigènes se nourrissent presque exclusivement" (C. Allard. *Souvenirs d'Orient, La Dobroudja*, Paris, 1859, p. 38 — *the underlining is ours*). Also E. Pitard states that "vers le milieu du XIX^e siècle, les voyageurs constatent que les Tatares font peu d'agriculture ; qu'ils ont des chameaux employés comme bêtes de somme et comme bêtes de trait. Aujourd'hui les Tatares sont presque tous agriculteurs et, au cours de cinq voyages, je n'ai vu que deux chameaux dans la Dobroudja". (E. Pitard, *Les peuples des Balkans*, Geneva-Paris, 1920, p. 307, no. 1 ; idem, *Contribution à l'étude anthropologique des populations de la Dobroudja*, VIII. *Les Tatares*, in "Bull. de la Section roumaine des sciences de Bucarest",

It is quite true that since they have settled in Bugeac in the 16th century, ²¹ the Tartars have led a sedentary life, their occupation being, besides husbandry, land culture as well (Fig. 1). For instance, Feodor Karacsay who visited the Romanian Principalities in 1818 mentioned that the territories lying north of the Danube Delta “were populated by

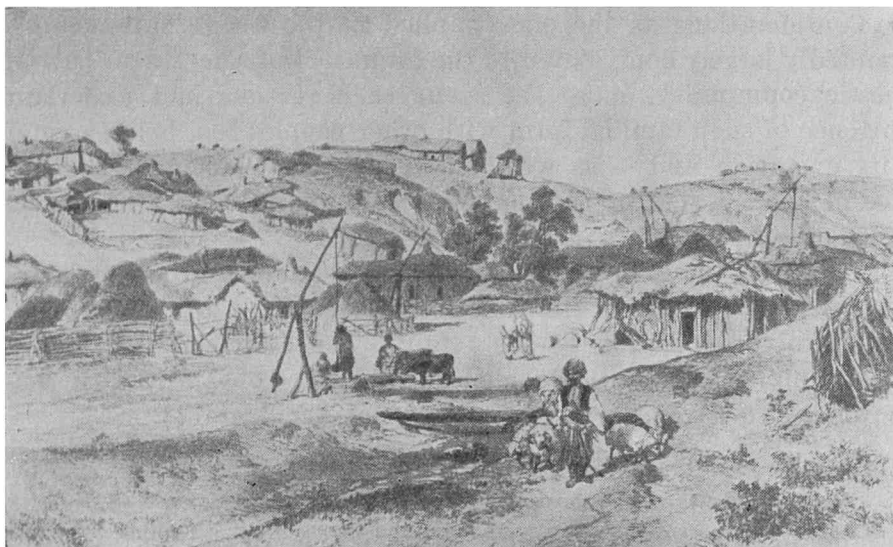


Fig. 1. Tartar village in the Dobruđa of the middle of the 19th century (painting by Jules Laurens).

XXII (1914), no. 1 2, p. 54, no. 1 — *the underlining is ours*). The same author points out that at the beginning of this century “dans la Dobrouđja, les Tatars sont tous agriculteurs. Ils se livrent aussi à l'élevage des chevaux. Leur agriculture est encore primitive. L'orge et le millet en constituent la base principale” (E. Pittard, *Dans la Dobrouđja (Roumanie)*, Geneva, 1902, p. 73 — *the underlining is ours*). Cf. also G. Lejean, *Essai sur l'ethnographie de la Turquie d'Europe*, in *Mémoires de la Section Orientale et Américaine*, “Revue orientale et américaine”, S. II, no. 18, vol. V (XIX). And indeed, by the end of the last century, field investigators reported the massive participation of Tartars to agriculture in the village Akbaş (Gr. Gr. Dănescu, *Dicționarul geografic, statistic, economic și istoric al județului Constanța* [The Geographical, Statistical, Economic and Historic Dictionary of the Constanța district], Bucharest, 1897, p.4), Ascilar (*ibid.*, p. 34), Azaplar (*ibid.*, p. 37), Bairamdede (*ibid.*, p. 42), Küciük and Buiuk Biulbiul (*ibid.*, p. 65), Karaomer (*ibid.*, p. 113), Karatai (*ibid.*, p. 95), Kavaclar (*ibid.*, p. 133), Kazlı Mural (p. 137), Ende Karakioi (*ibid.*, p. 427), Hapilar (*ibid.*, p. 187), Mamut Cuius (*ibid.*, p. 559), Osmancea (*ibid.*, p. 616), Osmanfaca (*ibid.*, p. 559), Küciük and Buiuk Tatlıgeac (*ibid.*, p. 711—712) etc.

²¹ According to some authors, they have settled earlier i.e. in the time of Timur Lenk. Cf. Ibrahim Pecevi, in *Cronici turcești privind țările române* [Turkish Chronicles on the Romanian Principalities], vol. I, Bucharest, 1966, p. 492—493. In the Bugeac, the presence of the Nogai Tartars is attested as early as the 16th century; they have been colonized to prevent a possible uprising of the Moldavians against the Turks (N. Iorga, *Studii și documente* [Studies and Documents], IX, p. 76). The first to move to the Dobruđa are the Karaıbs, a branch of the Nogai Tartars, settling down south of the Delta (viz., today the locality of Karaıbil). At the beginning of the 16th century, the Dobruđa was colonized with Crimean Tartars too (*Hurmuzaki-Densușianu*, II/3, no. CXLVI, p. 158). By the end of the same century, in 1596, they were on the increase (*Hurmuzaki*, IV/2, no. CLXXVI, p. 211. Cf. also *ibid.*, XII, no. DLVI

Bugeac Tartars". The former had come from the Volga in the year 1568. *Their occupation was land culture, which was a very profitable business, and husbandry. . .*"²²

A similar situation, observed with the Crimean and Nogai Tartars, who had come to the Dobrudja at the middle of the 19th century, is still vivid in the mind of the old people :

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"We remember it like this : that *we have come from Crimea. Our parents came as ploughmen and brought with them the stones* but they were also husbandmen. They surged *in three waves* from Crimea, that is, when it was taken by the Russians under Potëmkin, in 1840 by waterway and after the Crimean War by waterway and across the Bugeac steppe".

(s.s. L.P.M.)

pp. 365—366 (July 29, 1598) ; *ibid.*, no. DLXXI, p. 374 (July 14, 1598) ; *ibid.*, no. DCXIII, p. 404 (October 8, 1598) ; *ibid.*, no. DXXXV, p. 352 (May 21, 1598). Their presence is attested also in the next century (*Hurmuzaki*, IV/2, no. CCXXV, p. 256). In the 18th century and at the beginning of the 19th century, with the extinction of the Russian domination over the Black Sea and the Danube, another branch of the Nogai Tartars i.e. the Kaballs and a number of Crimean Tartars surged in the Dobrudja. (Xavier Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie Méridionale*, Paris, 1945, vol. II, p. 568.) After the Crimean War, a wave of Crimean Tartars, and together with the Circassians and the Abazians, a number of Tartars of the Nogai steppe migrated towards these regions. Thus, according to E. Pittard "on distingue, dans la Dobroudja, trois groupes principaux de Tatars : d'abord ceux de Crimée. . . qui sont venus dans le pays, principalement après la guerre entre la France alliée à l'Angleterre, et la Russie ; puis les Nogais qui ont commencé à émigrer en masse de la région du Don dès les premières guerres entre la Russie et la Turquie ; enfin les Kaballi, également venus de la Russie, après avoir séjourné dans la Bessarabie. Leur première apparition dans la Dobroudja date du milieu XVIII^e siècle" (E. Pittard, *Les peuples des Balkans*, p. 306 ; *idem*, *Contributions. . .*, p. 51). Anthropological data attest the occurrence of heterogeneous elements. The same author states that "les Tatars (de la Dobroudja) constituent un groupement hétérogène dans lequel les éléments de la majorité ne sont pas issus d'un groupe mongol, mais plutôt d'un groupe touranien. . . Un certain nombre de Tatars sont mongoloïdes par plusieurs de leurs caractères somatiques ; mais la majorité des représentants de ce groupe ethnique appartiennent à une autre origine". (E. Pittard, *Contributions. . .*, pp. 115—116.) Cf. also T. A. Trofimova, *Этногенез татар Поволжья в свете данных антропологии* [Ethnogenesis of the Tartars from Povolgiya According to Anthropological Evidence], Moscow, 1949 ; A. P. Smirnov, *К вопросу о происхождении татар Поволжья* [On the Genesis of the Tartars from Povolgiya], in "Советская этнография", 1946, no. 3, pp. 51—74 ; N. I. Vorobiov, *Происхождение татар по данным этнографии* [On the Genesis of the Tartars According to ethnographical evidence], *ibid.*, pp. 75—86). As regards the territorial distribution of the Tartars in the middle of the last century, they were spread out especially north of the Carasu Valley (C. Allard, *Mission médicale dans la Tartarie Dobrouitcha*, Paris, 1857, p. 58). After the Crimean War, the Crimean Tartars have settled downwards the coast line, where they can still be encountered at present, whereas the Nogai, have centred round the Carasu Valley.

²² Feodor Karacsay, *Beiträge zur Europäischen Landeskunde. Die Moldau, Wallachey, Bessarabien und Bukovina. . .*, Vienna (1818), pp. 57—58. It should be mentioned that agriculture was not only the occupation of permanent settlers but of the nomads too. The large families dwelt in tents pitched up in long carts where the family mill was also set up. As stated by François de Pavie in 1585 "du long de ceste coste (de la Dobroudge), en divers endroits, nous voyons des familles (tartares), qui changeoient de demeure de temps à autre, suivant que la commodité et l'herbage des lieux les y retient ; chascune desquelles n'a autre convert pour maison que des chariots à quatre roues, fort longs, dans lesquels ils ont plusieurs estages, et au bout d'iceux un moulin à vent, de quatre ou de six voiles, pour faire leur farine : et iceux sont traitez avec divers paires de chevaux, ou de beufs, partout, où ils veulent" (N. Iorga, *Acte şi fragmente* [Documents and Passages], I, p. 34 — *the underlining is ours*).

In the Dobrudja one can still encounter, even today, numerous big threshing-stones (*arman*) brought from Crimea and the Nogai steppe. They have no longer been in use and are kept only as relics or placed in



Fig. 2. — Threshing stones (*arman*) brought from Crimea and used as tombstone — *Cioctrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

cemeteries because the man who had used them wanted them to belong to him even after his death (Fig. 2).

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

“When they came from Crimea (the Tartars) they brought with them the threshing-stones and the fire which was looked after very much lest it would die out. I, too, have some threshing-stones as a keepsake from my old people and I keep them by the stable”.

(s.s. L.P.M.)

Thus, the development of the patriarchal domestic community with the Tartars, being linked to their very way of life, has a historical character²³ and is not — as stated so far — the result of the influence exerted by the neighbouring peoples though such an influence was felt in the forms of organization of this type of family. The extent to which the *form* of this community, at the utmost, was affected was due not so much to the “*verv*” and “*zadruga*”²⁴ as to the enlarged patriarchal family of the Adyghian and other Caucasian populations the Tartars had come into contact with, entertaining family relationships. The former had influenced also the settling down of the Tartars to a domestic life.²⁵

²³ Similarly, the Rajpoots, a population of conquerors and warriors in India, had been compelled by the Moslem domination to turn into land tillers and thus, their family too became a domestic one. Cf. Alfred Lyall, *Formation of Indian Clans and Castes*, in “*Forthnightly Review*”, January, 1877; idem, *Asiatic Studies*. London, 1882, chapter VII and VIII. See also H. Sumner-Maine, *De l'organisation juridique de la famille chez les Slaves du Sud et chez les Rajpoutres*, in “*Revue générale du Droit*”, 1879, pp. 240—241; idem, *Etudes sur l'ancien droit et la coutume primitive*, Paris, 1884, p. 358 and seq. The remark made on the point by Hommaire de Hell in his journey through southern Russia at the middle of the last century is quite surprising: “En voyant les Tartars d'aujourd'hui, qui reconnaissent dans ces hommes simples et de vertus modestes, les descendants des fiers Mongols qui soumièrent jadis une partie de l'Europe occidentale à leur domination? A la vie active de camps, aux longues marches, aux mœurs farouches, à l'humour ambitieuse dont ils étaient possédés ont succédé une apathique indolence. une résignation philosophique, qui semblent chercher l'oubli du passé dans la culture des champs, des vignobles et des beaux vergers, dont les fruits font l'ornement des tables des plus somptueuses de Moscou et de Saint-Petersbourg” (X. Hommaire de Hell, *op. cit.*, II, p. 395 — *the underlining is ours*). A less significant evidence, however, is offered by the Avar cemeteries in the Pannonian Basin, particularly by the graveyard of Üllő belonging to a population that had started land culture. There is a kinship grouping of the graves, the ones belonging to the rich show a patriarchal family form including besides the relatives, a great many slaves, buried together with their masters, whereas with the poor, there are few slaves; the works required by land tilling being performed by the relatives grouped within a patriarchal domestic community they were buried together. As observed by Gyula László “. . . la diminution du nombre des esclaves ne signifie pas du même coup en moindre nombre d'âmes dans les cimetières des clans. mais que les hommes libres participaient de plus en plus à la production: les Avars commençaient à devenir un peuple paysan”. (*Etudes archéologiques sur l'histoire de la société des Avars*, Budapest, 1955, p. 90 — *the underlining is ours*; see also *ibid.*, p. 112).

²⁴ “(Reported by I. B., Tatligeac (Dulcești), 1921). The structure of the Tartar family is alike to that of the old Slaves “*zadruga*” (I. Dumitrescu, *Insemnări despre tătarii din Pervelia* [Notes on the Tartars of Pervelia], in “*Analele Dobrogei*” [The Annals of the Dobrudja], II (1921), no. 1, p. 20 — *the underlining is ours*). A certain influence of the Russian “*верв*” should not be overlooked, since numerous Russians had entered into the Tartar static structure e.g. the “*Sabandji*”, “*Urtakdji*”, “*Ikindji*”, etc., as attested by documents. Cf. B. D. Grckov and A. I. Jakubovski. *Hoarda de Aur și declinarea ei* [The Golden Horde and Its Decline], Bucharest, 1953, p. 109 and seq. Besides, the Bulgarian “*zadruga*” of the Dobrudja might have stamped its mark too. (Gr. Gr. Dănescu, *Dicționarul geografic, statistic și istoric al județului Tulcea* [The Historical, Statistical and Geographical Dictionary of the Tulcea District], Bucharest, 1896, p. 93). Cf. also I. Gestov, *Zadrugata в западна България* [Zadruga in Western Bulgaria], in “*Периодическо списание на Българското дружество*”, Sofia, V (1887), vol. XXI — XXII, pp. 426—449; S. S. Bobčev, *Българската челядна задруга в чегашно и минало време* [The Bulgarian familial zadruga in the Middle Ages and Modern Times], in “*Сборник Българского Научного Университета*”, Sofia, 1906—1907; G. P. Tsemiroff, *Die bulgarische Hauskommunion*, in “*Schmollers Jahrbuch*”. München LXI (1937), pp. 53—92; R. Pesheva, *Структура на семейството и народа в България в края на XIX и началото на XX в.* [Family and kinship structure in the 19th and beginning of the 20th centuries Bulgaria], in “*Известия на етнографската Институт и музеи*”, Sofia, VIII (1965), pp. 115—117.

²⁵ Cf. *Etnografia continentelor* [Ethnography of the Continents], edited by S. P. Tolstov, vol. II, part II, Bucharest, 1961, p. 51. With the Adyghian “the house is rectangular-shaped

II. The Tartar patriarchal domestic community set up in this way was similar to that found with other peoples too, not only Slaves and Indo-Europeans (Germans, Celts, Irishmen, Indians, Armenians, Ossetians, Kurds, Persians and Tadzhiks) but also other Turks and Mongolians (Kirghiz, Kalmucks, Altai-Tartars, Burians and Jakutsks) and even Ugro-Finns (Ostaiks, Voguls, Matrins, Cheremics, Votiaks, Chiuvaks, etc.). According to some authors, this would be a further proof for considering Central Asia the place Indo-Europeans originated in, and of their living together with the other populations inhabiting the vast steppe areas therein.²⁶

The characteristics of the patriarchal domestic community in its classic form, according to F. Engels, were the following: "*It included several generations of descendants from a single father, together with their wives, all of whom lived in one household, cultivated their lands in common, fed and dressed from the goods stored up in common and owned the surplus in common. The whole community was ruled supreme by the master of the house (domaćin) who was its representative for outer dealings. He could sell smaller commodities, handle the money and was responsible for them and for the way things were going on. His election did not imply his being the oldest. The women and their work was supervised by the housewife (domaćica) who was, usually, the wife of the domaćin. When eligible young men were proposed, her opinion was sometimes even decisive. However, the familial council reigned supreme. It is the assembly of all adult individuals, females included. The master of the house has to account for before them. The council makes decisions, judges the members, and fixes the*

and extended, consisting of several separate rooms corresponding to the number of married couples inhabiting it. The door of each room opens into the courtyard . . . These structures were common with the Adyghians since antiquity, being populated by the enlarged families up to beginning of the 20th century". (*Ibidem*, p. 37. Cf. also M. G. Autler, E. S. Zevakin, A. O. Horetley, *Адъгеи, Историко-этнографический очерк . . .*, Маикоп, 1957; M. V. Pokrovskii, *Адъгейские племена в конце XVIII — первой половине XIX в.*, in "Кавказский этнографический сборник", 2, Труды Института этнографии АН СССР, New Series, vol. XLVI, 1958; E. N. Studentzkaia, *О большой семье у кабардинцев в XIX в.*, in „Советская этнография” 1950, No. 2; A. I. Pershitz, *Фамилия-лепка у кабардинцев в XIX в.* in "Советская этнография", 1951, no. 1. Agriculture was a common practice particularly in the mountains and in the plain. Cf. an interesting study by B. K. Gardanov, *Земледелие у адигов в XVIII — первой половине XIX века*, in "Советская этнография", 1965, no. 4, p. 83. For the general aspects of the problem see also A. Byhan, *La civilisation caucasienne*, Paris, 1936. A similar instance has been recorded with the Hungarians too, where though the terminology related to the enlarged family was stamped with the Slave influence, yet it recorded a characteristic development. Cf. E. Sicard, *La "nagy család" magyarare dans les lignes générales et ses apparences slaves*, in *Etude de sociologie et de droit slaves*, I, Paris, 1950.

²⁶ Z. Vinski, for instance, has also supported this thesis (Z. Vinski, *Die südslavische Großfamilie*, in *Travaux du XIV^e Congrès International de Sociologie*, Bucharest, 1939, A, vol. I, pp. 88—93. Cf. also G. Montadon, *L'ologenèse humaine (Ologénisme)*, Paris, 1928; idem, *L'ologenèse culturelle. Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*, Paris, 1934.

more important sales and purchases, particularly those related to land".²⁷

Most of these elements were common with the Dobrudja Tartars, especially with the agricultural people, until the last decades.

As regards the Nogai Tartars, the statements indicate the following :

Reported by M.K., 54 years old, Negru Vodă (Karaomer), 1966.

"It was a sacred custom. As long as the parents lived, the children should stay with them. Things went on in this way up to World War I. Then it gradually faded away up to World War II, and by now, no one does it anymore. They used to build a house, with a long row of rooms, one for each family. The old man — my grand-father or father — ordered everybody to his work and it was he who kept the accounts of the household. I remember that my father-in-law who was 92 years old, kept the accounts of his 72-year-old son. The women were supervised by my grandmother or mother-in-law, or by the eldest woman. Today, children no longer stay with their parents".

(s.s. L.P.M.)

Sometimes this custom is considered *peculiar* to the Nogai Tartars only :

Reported by I. S., 54 years old, Valea Dacilor (Endek Karachioi), 1966.

"The enlarged family existed up to the last war ; by that time all the brothers lived together under the same roof. I, too, came to live in that way ; sixteen of us set round the table together with «khart babai» (grandfather). All worked and ate in common. It was father who kept the money, and not grandfather. Everyone brought the money to him and he gave them when they asked for. The women were supervised by the eldest woman. Today, the parents stay only with the child they are better getting along with. Such is the custom with the Nogai. Things were better in the old times".

(s.s. L.P.M.)

Reported by B.V., 55 years old, Cobadin, 1966.

"The enlarged family existed until 1944. Mention should be made of Hagi Regep ; his sons had lived together with their uncles and all of them were agricultural people. I may give another example of five brothers who had lived in the same house until 1945, their row of rooms running along under the paternal roof. They used to sit round the same «sofa» (table), eating from a big plate placed in the middle. Their mother kept the money since their father had died and after their mother's death, it was the youngest sister who kept it. Women's work was organized by the mother and thereafter by the youngest sister. Such things are common only with the Nogai, the Crimean Tartars and Turks do not know them".

(s.s. L.P.M.)

However, the patriarchal domestic community was a form of organization met with in all the Tartar groups of the Dobrudja up to World War II. As regards the Crimean Tartars, the statements run as follows :

Reported by I. K., 32 years old, Cotu Văii (Chiragii), 1966.

"Formerly, the custom was to live within enlarged families in houses with rows of rooms that were or not adjoining one another. The money was kept by the father or grandfather. The women were shown about by their mother-in-law".

(s.s. L.P.M.)

²⁷ K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], vol. II, 3rd ed., Bucharest, Edit. Politică, 1967, p. 200 — *the underlining is ours.*

Reported by Z.I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"The enlarged family existed until 1934—1935, and even today it might be encountered here and there. *In my father-in-law's house there were 44 spoons laid out and he lived together with two of his brothers, children and grandchildren. The money was kept by the eldest member or by my grandfather when he was still alive. The women were handled by the mother-in-law or the eldest sister-in-law*".

(s.s. L.P.M.)

The internal organization of the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja was largely similar to that of all the other communities of this type. The leadership was secured by the *oldest members of the household*, as far as their strength allowed them.

Reported by I. N., 29 years old, Albeşti (Akbaş), 1966.

"The enlarged family existed until 1944. *As far as grandfather could manage things, he did it, and grandmother together with mother-in-law looked after the daughters-in-law*".

(s.s. L.P.M.)

Reported by A. R., 58 years old, Dulceşti (Küciük Tatlıgeac), 1966.

"The enlarged family was in being until 1940. *I lived in my father's home together with twelve persons. Father or grandfather looked after things. When father did it, he consulted grandfather too. The women were instructed by their mother-in-law but without asking grandmother's advice*".

(s.s. L.P.M.)

Incomes were administered by the head of the family who used also to meet the expenses.

Reported by A. A., 65 years old, Hagieni (Hagilar), 1966.

"When all the children lived together with their parents it was *father or grandfather who kept the money. Mother-in-law supervised the women*".

(s.s. L.P.M.)

Usually, the *women were managed* by their mother-in-law who asked also grandmother's advice, and in the former's absence it was the eldest sister-in-law who did the job.

Reported by N. Z., 45 years old, Ciocrlia de Sus (Küciük Biulbiul), 1966.

"When all the brothers lived together with their parents *their wives were shown about by their mother-in-law or by the eldest brother's wife. Thus, they lived on good terms because this was the custom*".

(s.s. L.P.M.)

Reported by A. Z., 45 years old, Mihail Kogălniceanu (Karamurat), 1966.

"All the children lived under the same roof, the purse being kept by father and not by grandfather. *The daughters-in-law were led by their mother-in-law. They used to sit round the table and, thereafter, took their meals separately*".

(s.s. L.P.M.)

The mother-in-law's authority was absolute and she could inflict *punishment* for disobedience with the consent of the rest of the family, which is indicative of the working of a *domestic right*.

Reported by A. A., 65 years old, Tătaru (Azaplar), 1966.

"All the sisters-in-law obeyed their mother-in-law otherwise they were punished. If one of them did not obey she was judged by the whole family."

(s.s. L.P.M.)

The authority of the elders was, generally, higher than in the familial communities of the Slaves living south of the Danube, which suggests a *closer relationship of this type of family with the Tartars to patriarchy proper*.



Fig. 3. — A large house for two families, with the yard in common — Tătaru (Azaplar), 1966.

A series of consequences resulting from the patriarchal domestic community were felt also by the Tartars of the Dobrudja. First, in the *way of building their houses viz.*, a row of rooms, one for each family with the outhouses in common (Fig. 3).

Reported by M. A., 58 years old, 23 August (Buiuk Tatlgac), 1966.

"Formerly, all brothers lived under the same roof, *extending the house by several rooms for everybody to fit in with wives and children. That was up to 1936—1937.*"

(s.s. L.P.M.)

Sometimes, the rooms were contiguous one another, the structure looking like an angle or square in case the yard did not allow for a linear

construction. This is the case with the house of the brothers A.I. and A.O. from Cotul Văii who inhabit such a dwelling together with their children and wives (Fig. 9).

Another consequence was the development of the *preferential marriage* viz., several brothers could marry several sisters.²⁸

Due to the domestic community the *Tartar woman*, though no longer enjoying a series of *prerogatives* as she formerly did and in spite of the lower status imposed on her by the Koran, *was not isolated in a harem* as the Turkish women were, although polygamy was a common practice with the Tartars too. Besides, *the habit of wearing the feredge (veil) was not so extended* and it fell into disuse with Tartar women long before it did with the Turkish ones.

Reported by I. N., 29 years old, Albești (Akbaş), 1966.

"*The feredge was not so much in use with our women, the Turkish women used them; however, grand-mother put it on, but only when she called on somebody*".²⁹

(s.s. L.P.M.)

In addition, because of the system of common dwelling the Tartar woman was neither obliged to live separately nor to hide herself before other men.

Reported by Z. I., 58 years old, Moșneni (Pervelia), 1966.

"If a stranger came, he went to *bed with us, with the children and the wife*, but it was I who slept next to him".³⁰

(s.s. L.P.M.)

This custom is reflected also in the construction of the houses which are not provided with a separate guest room (*oda*), as in the case of Turks

²⁸ As to the aspects of preferential marriage peculiar to the Moslem population of the Dobrudja, see also L. P. Marcu, *art. cit.*, p. 208 and seq.

²⁹ As reported by E. Pittard, at the beginning of this century "les femmes tatares vivent dans la maison (*moins confinées que les femmes turques*), s'occupent du ménage, brodent des dessins étranges, des voiles, des écharpes, des mouchoirs. Beaucoup d'entre elles élèvent des volailles, particulièrement des dindons. Elles ne sont pas voilées". (E. Pittard, *Les Peuples des Balkans*, pp. 305—306; idem, *Contributions...*, p. 52). Cf. also the women's occupation with the old Tartars, Note 15.

³⁰ The same is reported also in Asia with the Kalmucks (Hommaire de Hell, *op. cit.*, vol. II, p. 145). This is highly opposed to the position of Turkish women. According to the Dobrudja reports from the end of the last century, at Beștepe "the Turkish women wear shalwars more often than feregea (a kind of big shawl that wraps in their head and face)..." (G. G. Dănescu, *Dicționarul județului Tulcea* [The Dictionary of the Tulcea District], p. 63 — *the underlining is ours*). At Cișla "the Turkish women are wrapped in a long veil, called feredge, and only the eyes are left out; on seeing men, they turn about or make a detour". (*ibid.*, pp. 120—

121 — *the underlining is ours*). Bruto Amante, who had visited the Dobrudja in 1884, on halting at Iacob Iarîf's house at Palaz, related that "mi fece sapere che attendessi dovendo *far uscire prima di casa la moglie*. Come è noto, fra turchi, la donna non può ricevere in casa un uomo. Poco riconoscibile per via per l'involucro che le copre il viso, è invisibile poi quando si chiude in casa" (Bruto Amante, *Una visita a Kustendie (antica Tomi) sul Mer Nero* [A Visit to Kustendie (antique Tomis) at the Black Sea], 1884, p. 11 — *the underlining is ours*). Cf. also other similar customs see L. P. Marcu, *art. cit.*, p. 210 and seq.

with whom the stranger is not permitted even to step in the courtyard, the guest room (*selamlık*) entrance opening directly from the street.³¹

Finally, as a consequence of living together within the patriarchal domestic community, the Tartar woman enjoyed *little devolitional rights* and in the case of real estate her right was inexistent, although according to the Sheriat she could benefit of half of the male heirs' rights³². And, since she played an active role in the household, *nurses were but seldom employed this accounting for a more reduced number of foster brothers (süt-kardaş) with the Tartars than with the Turks.*

Reported by S. I., 55 years old, Independența (Bairamede), 1966.

"The Tartar women *do not employ nurses* because they could not afford it. Only the rich did. With the Turks, however, this was a common custom. By our laws, the woman is obliged only to give birth to the baby not to nurse it herself."

(s.s. L.P.M.)

Another consequence of the patriarchal domestic community are certain particularities that have occurred in the *kinship terminology* with the Dobrudja Tartars. Field investigations attest the following: *babai* (father), *khart babai* (grandfather), *khainata* (father-in-law), *ana* (mother), *khart ana* (grandmother) and *khainana* (mother-in-law). The use of the same term of relation viz., father (*babai, ata*), mother (*ana*) for designing, through derivation, the other members of the family e.g. grandfather, grandmother, father-in-law, mother-in-law is the result of this very system of several generations of blood- or law-relations using to live together.³³

³¹ As stated by the same traveller "*la casa turca non ha finestre sporgenti sulla strada; dalla strada non si vede che un alto recinto; entro il recinto prospettano le finestre dell'edificio d'un piano, con volta bassa: le finestre sono piccole e munite di persiane alla foggia dei nostri monasteri. In quelle prigioni la donna abrutita, annoiata, in preda a perfetto ozio passa lunghe e tristi le sue giornate; a 25 anni l'inerzia completa e quel genere di vita la rendono precocemente vecchia di fattezze e di disillusioni*" (Bruto Amante, *op. cit.*, p. 117 — *the underlining is ours*. See also A. Heidbern, *Droit public et administratif de l'Empire Ottoman*, I, Vienna-Leipzig, p. 133, Note 2).

³² Koran, chapter IV, vers 12. See also Note 14. Similar reports were made for Algeria too, where within the patriarchal domestic communities of the Kabyle the woman had no devolitional rights in spite of the provisions made by the Sheriat and the French law (L.M.S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme Kabyle*, Alger, 1939, p. 144). In Albania, the same inconsistency can be observed with the Moslem population living in the North, cf. V. A. Georgescu, *Alle albanische Rechtsgewohnheiten*, in "Revue des Etudes Sud-Est Européennes", I (1963), no. 1-2, p. 82. With the development of the private property, the women started asserting their devolitional rights on the strength of the most advantageous law. For instance the French law (L.M.S. Lefèvre, *op. cit.*, p. 155), and the Romanian Civil Law (Cf. *Constantza court-law*, civil case No. 765, October 1, 1934, in "Justiția Dobrogei" [Dobrudja Law Review], V (1934), no. 7, p. 216), in Algeria and the Dobrudja, respectively were referred to.

³³ Cf. The Romanian terms "tată-mare" (grandfather) and "mamă-mare" (grandmother) as well as the rich synonymy for uncle and aunt are characteristic of the regions affected by the enlarged South-Danubian family influence (V. Scurtu, *Termeni de înrudire în limba română* [Terms of Relationship in the Romanian Language], Bucharest, 1966, p. 338).

Since in the patriarchal domestic community the leadership was usually secured by the oldest member, his son being subordinated to him and enjoying the same position as his father's grand-children, that is, that of his own children, the *terminology* used to design the father had a special particularity with the Tartars. If on the female line there is a normal sequence, the root "ana" acquiring various attributes (*khart*, *khain*) for its derivative meanings, the masculine root "ata" is used only in relation to the father-in-law. For father and grandfather the Turkish correspondent (*baba*) is being used.

Field investigations in the archaic village Hagieni (Hagilar) have attested the form "ata" standing for father too. Yet, *khartata* used for grandfather has been recorded nowhere and nobody remembers its ever having been used. The explanation might be found in the fact that, since the oldest member viz., the grandfather was the leader of the patriarchal domestic community the term of "father" (*ata*) was attributed to him; the son, out of respect and due to his subordinate position, did not take on this name, he considering himself the equal of his own sons and allowing his being called "brother" (*ğaka*), as the very brothers who lived together under the same parental roof, headed by their father (*ata*), called one another.

Today, the term *ğaka* (brother) used for father has been attested by field investigations only with the Nogai Tartars, but, in our opinion, it had been in use with the Crimean Tartars too; with the latter it became obsolete sooner under the Turkish influence.

The patriarchal domestic community has left its mark on the structure of the *cemeteries* too, as in a more ancient period the graves were also common. An interesting instance is offered by the Tartar cemetery of Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul) where the more ancient graves, placed according to large family groups, stick together and are separated from those belonging to other groups by spacious rings of stones surrounding them (Fig. 4).

Reported by S. E., 45 years old, Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1966.

"The «*tamga*» signs are newer and they are being made even today. The oldest graves are the circle-like shaped ones, as the elder say. Such graves can be found in other cemeteries too."⁸⁴

(s.s. L.P.M.)

⁸⁴ Speaking about the Voguls and Ostiaks, V. N. Cernetsov states that "each clan and each kinship group living in a village has its own cemetery... The private cemetery of each clan is the natural consequence of the fundamentals of the tribal system. The dead remained members of the clan. They were usually buried in the cemetery of the clan, and thus the tribal community was not altered". (V.N. Cernetsov, in "Советская этнография", VI—VII, 1947, p. 111.) A similar aspect is revealed by the Magyar cemeteries of Transylvania where "il existe ce même système d'enterrement par branches, par «*szeg*» et par «*had*» (la branche désigne l'ensemble de la grande famille, tandis que le «*szeg*» une unité plus grande

Later on, this procedure fell into disuse, the graves being no longer grouped according to the family criterion. However, the corresponding stones have long since been marked with the *tamga*, thus allowing for the identification of the genealogic group they belong to (Fig. 5).



Fig. 4. — The cemetery of *Ciocrlia de Jos* (Küciük Biulbiul). In the foreground there are the kinship (tribal) graves surrounded by ring of stones. In the background, there are isolated graves with kinship signs (*tamga*) tombstones.

III. Having been generated by certain historical circumstances and showing the characteristics already reported, the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja has been outrun by the new social and economic conditions that have been established simultaneously with the development of this region.³⁵

du clan). La disposition des branches dans le cimetière reflète d'une manière exacte leur position occupée dans la vie du village. Donc les cartes du village et du cimetière concordent parfaitement... Dans la vision du monde des sociétés de clan, le cimetière est en effet la projection dans l'au-delà du clan vivant" (Gyula László, *Etudes archéologiques sur l'histoire de la société des Avars*, Budapest, 1955, p. 88).

³⁵ According to Laveleye's remark "ces institutions conviennent à l'état stationnaire des époques primitives; mais elles résistent difficilement aux conditions d'une société où les hommes veulent améliorer à leur sorte et l'organisation politique et sociale dans laquelle ils vivent. Cette soif de s'élever et de jouir toujours davantage qui agite l'homme moderne est incompatible avec l'existence des associations de famille, où la destinée de chaque est fixée et ne peut guère être différente de celle des autres hommes. Une fois le désir de s'enrichir éveillé l'homme ne peut plus supporter le joug de la Zadrouga, quelque léger qu'il soit: il veut se mouvoir, agir, entreprendre à ses risques et périls" (E. Laveleye, *op. cit.*, p. 218. Cf. also J. M. Perić, *Zadrugno pravo po građanskom zakonu. Kr. Srbije. IV. O dostanku i prestanku zadruge* [Zadruga Law according to the Civil Law of the Serbian Kingdom], Belgrade, 1920; idem, *Pородично zadrugno pravo u Hrvatskoj i Slavoniji. Jedan kratak*

Reported by F. E., 30 years old, Dulcești (Küciük Tatlıgeac), 1966.

"Formerly, all the brothers lived together even after marriage. Even now they do it, but this habit is not so much extended. *It was highly customary until 1944*".

(s.s. L.P.M.)

During the last decades of the 19th century and particularly in the 20th century,³⁶ the progress of the modern economic life in the Dobrudja



Fig. 5. — Tombstone with the kinship sign (*tamga*) engraved on it. The cemetery of *Cioctrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.



Fig. 6. — Private graves, the personal data of the deceased are engraved on the tombstone. *Cotu Văii* (Chiragii), 1966.

brought about the rapid disintegration of the domestic community and the modernization of the Moslem family, as a whole, manifest also in its laicization in the first decades of this century.³⁷

The transformation of the feudal property into an absolute property of bourgeois type took place in 1882 soon after the rejoining of Dobrudja

непеглед. [Serbian and Croatian Zadruga Law. A short Survey], Belgrade, 1926; idem, *Opposition between Communism and Bourgeois Democracy as Typified in the Serbian Zadruga Family*, in "Illinois Law Review", Chicago; D. Tomasić, *The Effects of Urbanization on the Zadruga Community of Croatia*, (Bucharest), 1939.

³⁶ See also the works which analyse the economic development of Dobrudja after its reintegration to the economic system of Romania: *Dobrogea, Progresele ei de la anexare pînă astăzi* [On the Progress of the Dobrudja since Annexation], 1878—1906, Bucharest, 1907; V.D. Dimitriu, *La situation agricole dans le territoire annexé, comparée à celle de la Roumanie*, Bucharest, 1914; M. Petrescu, *Studiul citorva chestiuni din economia rurală a Dobrogei* [On some Aspects of Rural Economy in the Dobrudja], Bucharest, 1891; G. Cristodorescu, *Activitatea Camerei de Comerț și Industrie din Constanța de la înființare și pînă la 1 aprilie 1906* [On the Activity of the Constantza Chamber of Commerce and Industry from Its Foundation till April 1, 1906], Constantza, 1906.

³⁷ Cf. L. P. Marcu, *art. cit.* A different situation has been encountered in these Moslem countries where the modification of the family structure was attempted at, without however changing its economic basis.

to Romania, by means of the well known system practiced formerly in Romania viz., the repurchase of the tithe or by "tiersage" in favour of the state.³⁸ As in other parts of this country, there followed a rapid development of capitalism in the village, a consolidation of the small individual peasant farms. But while in the other regions this process has evolved to the detriment of the *village community*, in the Dobrudja it has prejudiced the *patriarchal domestic community* which, thus, broke up rapidly with its entire judicial system based on the Sheriat.

After World War II, the socialist transformation of agriculture was an essential step forward in the disintegration of the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja, as it became devoid of its economic significance.

Reported by A. Z., 45 years old, Mihail Kogălniceanu (Karamurat), 1966.

"The enlarged family existed until 1940. After co-operativization it broke up."³⁹

(s.s. L.P.M.)

The strong co-operative traditions characteristic of the Tartars were manifest also on the occasion of this great qualitative leap, which was the socialist transformation of agriculture.

Reported by Z. I., 42 years old, Moșneni (Pervelia), 1966.

"In this region the first to join the collective farms were the Tartars. They did it to excel the others but I think that it was in their nature to live all together."

(s.s. L.P.M.)

³⁸ Cf. The Law of June 5, 1880, in "Monitorul Oficial" [The Official Bulletin], no. 125 from June 5, 1888 and *Codul general al României* [The General Code of Romania], vol. V, pp. 984—987; *ibid.*, vol. II, pp. 292—295; The Law of June 8, 1884, *ibid.*, vol. II, pp. 467—473. See also I.I. Roman, *Studiu asupra proprietății rurale în Dobrogea* [A Study on the Rural Property in the Dobrudja], Constantza, 1907; G. M. Ghica, *Chestiunea proprietății în Dobrogea* [The Question of Property in the Dobrudja], Bucharest, 1880; E. Stătescu, *Memoriu asupra proprietății imobiliare din Dobrogea* [A Report on Real Estate Property in the Dobrudja], Constantza, 1903; C. N. Sarry, *Proprietatea imobiliară rurală din Dobrogea* [On Rural Real Estate Property in the Dobrudja], Constantza, 1907. As regards tiersage applied in the Dobrudja see also L.P. Marcu, *art. cit.*, p. 216. Cf. also H. H. Stahl, *Contribuție la studiul satelor devălmașe românești* [Contribution to the Study of Joint Property in the Romanian Villages], vol. III, Bucharest, 1964, p. 367 and seq.

³⁹ For comparison: M. Krasnić, speaking about the patriarchal domestic communities of Yugoslavia, considers that within the socialist relations of production "les facteurs économique sont précisément l'élément qui joue le rôle contraire, dans nos nouvelles conditions sociales, c'est-à-dire de dislocation des coopératives de famille albanaises. En effet, dans les conditions des sociétés socialistes, une série de facteurs de nature économique et sociale ont disparu qui maintenaient dans le passé l'existence de ces collectifs de famille. Les possibilités assurées aux Albanais dans la Yougoslavie socialiste de trouver un emploi en dehors de l'agriculture, la possibilité de faire des études et d'une émancipation générale, forment une nouvelle psychologie chez les larges couches populaires et la tendance vers une individualité devient plus prononcée" (M. Krasnić, *art. cit.*, p. 11).

However, even with the Dobrudja Tartars the disintegration of the patriarchal domestic community did not take place all of a sudden. It was a *process* that extended over a whole transition period, with several intermediate forms, from the old enlarged family towards the modern single one.⁴⁰

During that period of transition several stages developed relative to the changes occurring in the main aspects of family life e.g. the family budget, house construction and household practice, ownership of the yard and outhouses, the type of property and, finally, problems related to the burying place.

According to the changes undergone by these elements of family life, we suggest *seven principal stages* in the disintegration process of the domestic community with the Tartars of the Dobrudja. Every stage shows several variants resulting from the combination of the characteristics peculiar to each stage (Fig. 7).

Stage I. The house was still built in extension, in the parental yard, housekeeping being in common. Yet, men had their *own budget* within their single family. Sometimes, however, the budget of parents and children was a joint one.⁴¹

⁴⁰ These forms were reported even in the last century in a substantial paper by the researchers P. Petrescu and P. Stahl: "With the Tartars, the enlarged family grouped together several related households under the same roof, with the rooms alternating viz., room and entrance hall, room and entrance hall, etc. There is no inner passage between these adjoining structures and, at times, even the yard is divided to achieve a complete separation. Co-habitation on the parental plot is the only indication of kinship relations". (P. Petrescu and P. Stahl, *art. cit.*, p. 33.) Between the two World Wars, these intermediate forms have been reported for Serbia too. As stated by S. V. Vukossavljević in 1939 "actuellement aussi il est rare que la zadrouga se dissolve en petites unités, en ménages. Il est plus fréquent que de plus petites zadrougas se fondent sur les débris de la grande : chaque frère reste dans la communauté qu'il constitue avec ses fils, mariés ou pas, ou dans une unité encore plus grande. Alors les membres décident par le lien de parenté : on va avec celui qui est parent à un plus haut degré. Ils sont quelque peu honteux de s'assembler avec ceux qui ont une parenté plus lointaine qu'avec d'autres qui leur sont plus intimes, cependant il n'est pas rare qu'il en soit ainsi, c'est-à-dire qu'un membre s'assemble avec son oncle et non pas avec son propre frère, qu'il se sépare de son père et de ses frères pour aller cohabiter avec un demi-frère, avec les enfants d'un premier lit et non avec ceux du second lit, avec ses petits-fils au lieu du fils". (V. S. Vukossavljević, *art. cit.*, p. 121). Similarly, N. Erdentug reports that in Turkey "in older times the form of the extended family was widespread with the relatives being almost on the paternal side. The paternal side has traditionally been preferred to the maternal and this continues in our culture, being one of the principal social characteristics. The large type of family has become almost non-existent. However, in the last decade, especially the younger generation seems to have been inclined to form individual families when economically able; the patrilineal characteristics still remain such as having the land and property continuing in the possession of the father during his lifetime, with all of the sons having an equal right to benefit from the product. In the case of separation from the father's house, family conflicts are naturally avoided and this is another factor in favour of individual family units". (N. Erdentug, *Family Structure and Types of Marriages of a Turkish Village, in 1^{er} Congrès International des études balkaniques et sud-est européennes, Résumés, IX, Ethnographie, Sofia, 1966, p. 5*).

⁴¹ In the zadruaga of the southern branch of the Slaves, the occurrence of money and the private budget of the small families marked the beginning of dissolution. According to Demelić "il est donc permis de croire que la communauté serbe n'accorde pas à ses membres un droit

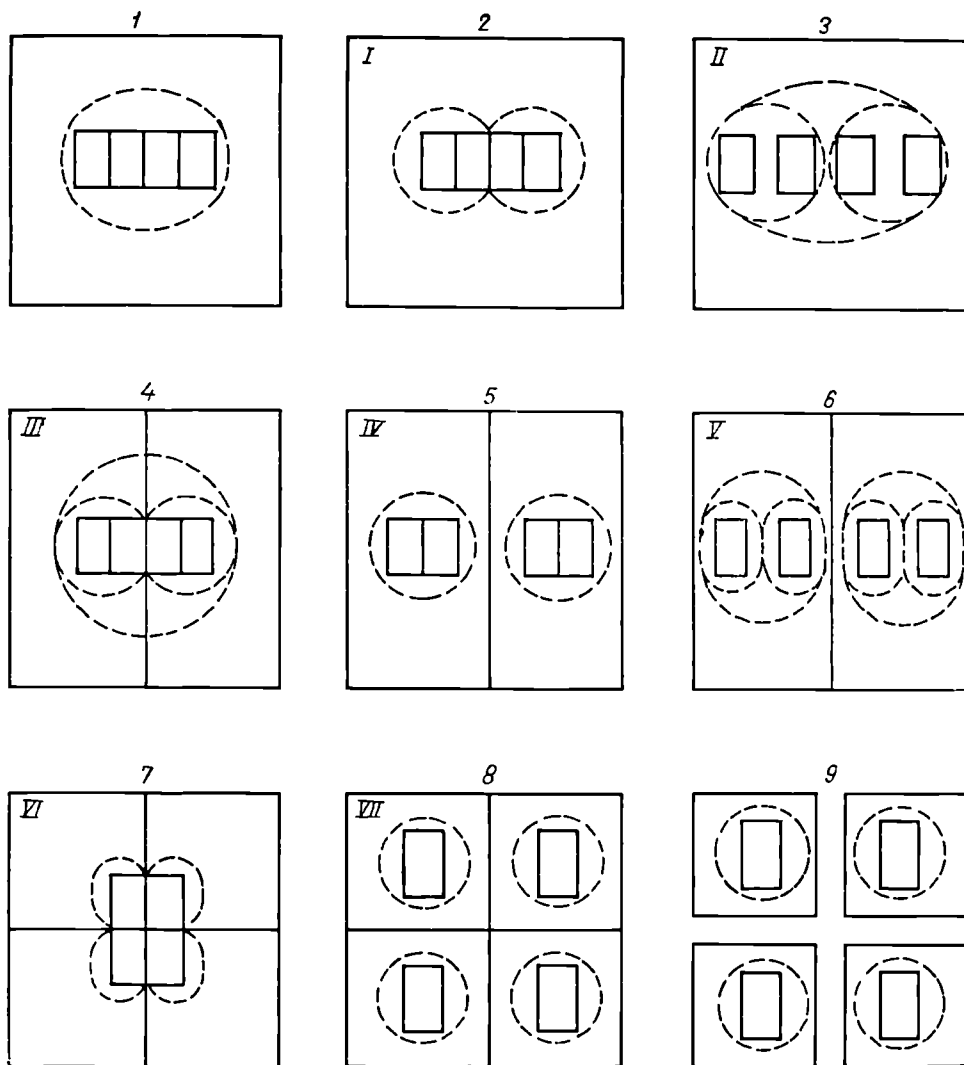
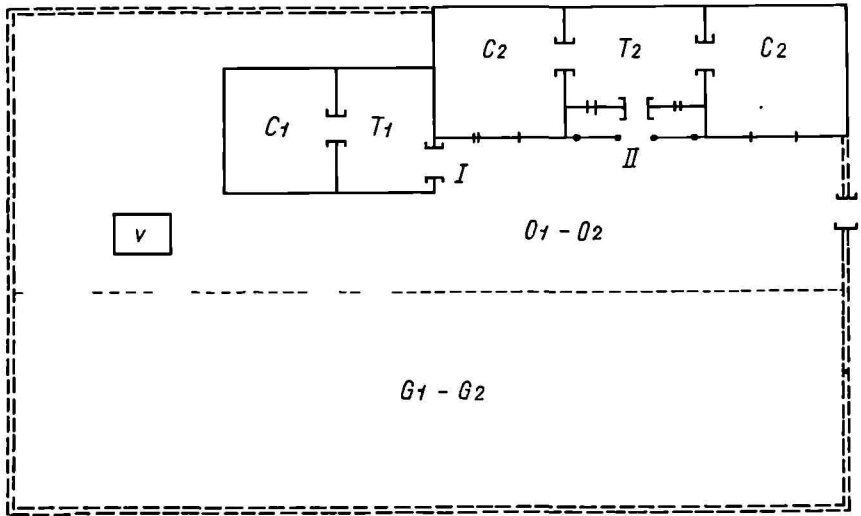


Fig. 7. — The stages of the disintegration of the Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja (large square — the yard in common; large rectangular and small square — the yard separated by a fence; small rectangular — the house; dotted line — common household).

For example the house of N.O. from Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul) which he occupies together with his wife and four children, is

au produit de leur travail et ne leur permette pas d'enlever ainsi une part quelconque du bien commun... De quelque manière donc que l'associé s'enrichisse, il doit partager son gain avec la communauté. Celui qui garderait pour lui seul le produit de son travail serait détesté et chassé de la famille... Le pécule est donc regardé d'un mauvais œil par le peuple : il est pour ainsi dire synonyme de désordre, car il engendre fatalement le partage des communautés". (F. Demelić, *Le droit coutumier...*, p. 53).



S ↙

0 1 2 3 4 5 m

Fig. 8. — New house built in extension of the former with the yard in common
— *Cioctrlia de Jos* (Küciük Biulbiul), 1966.

(C — room; T — hearth; O — yard; G — garden; I — II — number of families; — a fence is run through the common yard).

adjoining that of his mother's who is living with a sister-in-law. However, housekeeping is separate (Fig. 8).

The yard is common property, the house being sometimes *privately* owned. The yard and the garden are always common ownership. The burying place is private, here and there; with the Nogai Tartars, however, the mark of the kin (*tamga*) the deceased had belonged to is still engraved on it (Fig. 5).

Stage II is characterized by *separate dwellings built* within the parental yard; *sometimes housekeeping is in common*, at times only parents and children live together, the brothers keeping their houses separately. In the latter case the budget may be in common with all or with parents and children only. The yard and the garden are common property, the house being privately owned.

Reported by M. S., 45 years old, Tătaru (Azaplar), 1966.

"The houses sheltering several families existed until 1925, then they *built separate homes within the same courtyard, without, however, fencing them off.*"

(s.s. L.P.M.)

Thus, at Cotu Văii (Chiragii) there live together the brothers A. Io. and A. Ia., who, with their children make up four families. Their dwellings consist of an angle-like structure built in the same yard (Fig. 9).

The brothers have separate housekeeping and budgets; only parents and children have them in common. Thus, the families A. Io. with A. Ih. and A. Ia. with A.M. take their meals together.

An interesting case has been observed at Hagieni (Hagilar). The brothers I.F. and A.F. have built their houses apart in the parental yard (Fig. 10); housekeeping and budget were in common for a certain lapse of time; subsequently they got separated.

The burying place is personal. With the Nogai Tartars the mark of the kinship group (*tamga*) is engraved on it (Fig. 5).

Stage III. The houses are built contiguously within the parental yard. *The latter is fenced off* right in front of the adjoining structures (Fig. 11). Thus, in Dulcești (Küciük Tatlıgeac) the brothers F.Z. and F.I. have fenced off the parental yard.

In the same way I.S. from Valea Dacilor (Endek Karakioi) has separated his house from that of his son. A similar situation can be found with the brothers K.B. and K.Z. from Ciocîrlia de Sus (Buiuk Biulbiul) who have separated by a fence of the parental house inhabited by one of the brothers from the new adjoining house of the other brother.

Reported by A. A., 65 years old, Tătaru (Azaplar), 1966.

"Since the war the houses have been built in the same yard but separated by fences; sometimes people eat together, sometimes not, as the case might be".

(s.s. L.P.M.)

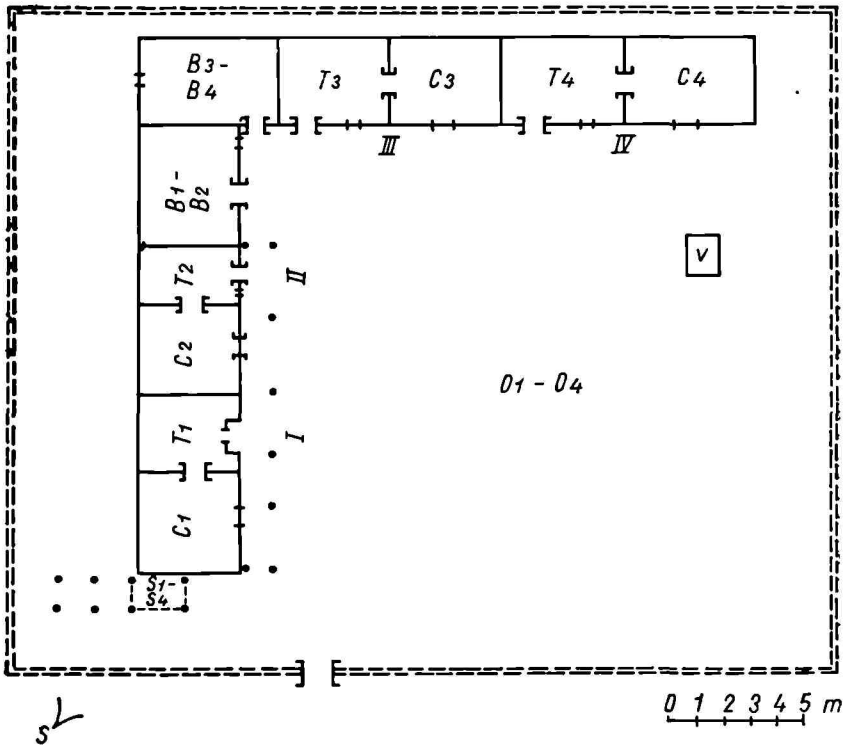


Fig. 9. — Angle-shaped house inhabited by four families, with the yard in common. *Cotu Văii* (Chiragii), 1966.

(C — room; T — entrance hall; B — kitchen; V — hearth; S — stable; I — II number of families; — a fence is run through the common yard).

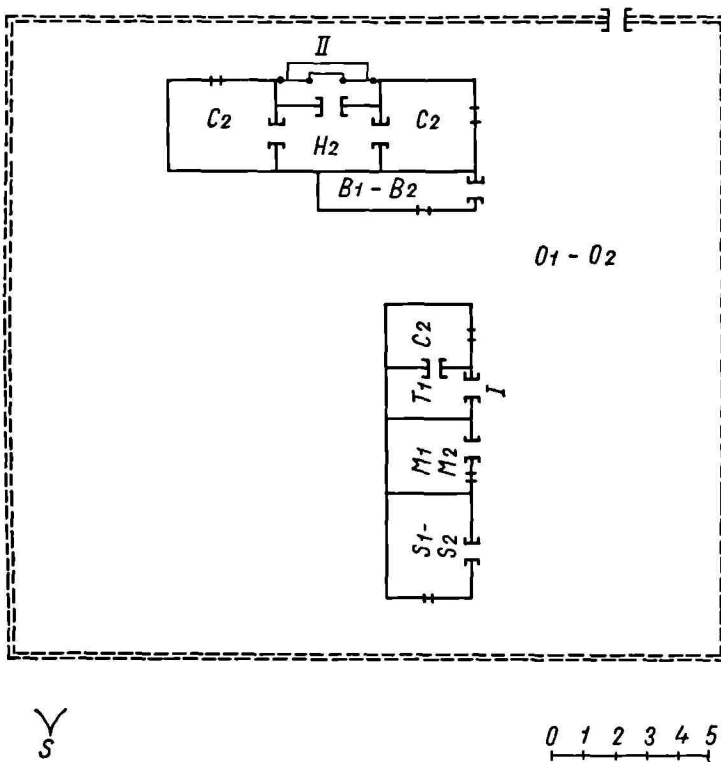


Fig. 10. — Separate houses for each family built within the common yard. *Hagiari* (Hagilar), 1966.

(C — room; T — entrance hall; H — parlour; B — kitchen; M — shed; S — stable; O — yard. I—II — number of families; = a fence is run through the common yard).

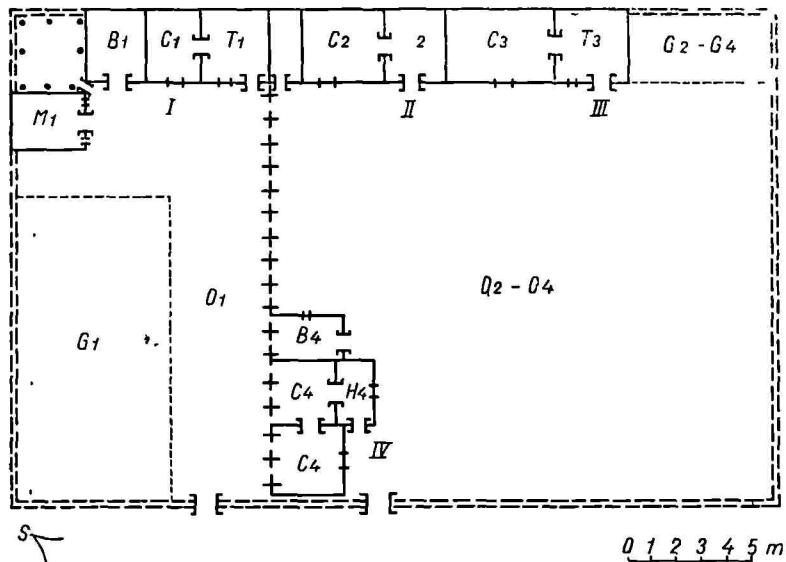


Fig. 11. — Long house for three families; the yard is fenced off. *Tálaru* (Azaplar), 1966.

(C — room; T — entrance-hall; B — kitchen; H — parlour; M — shed; O — yard; G — garden; I II — number of families; — the yard, formerly used in common, is separated; + each plot is fenced in).

Housekeeping was sometimes in common. Usually, however, it was common only with parents and children. The budget could be either personal or common with parents and children. With brothers the property was *private*. When parents and children lived next, the house was private property, while the yard and the garden fell under common ownership.

The burying place is private, being still marked with the sign of the kinship group (*tamga*) with the Nogai Tartars (Fig. 5).

Stage IV is characterized by *separate houses* for the brothers, those of parents and children are *contiguous* within the same courtyard,

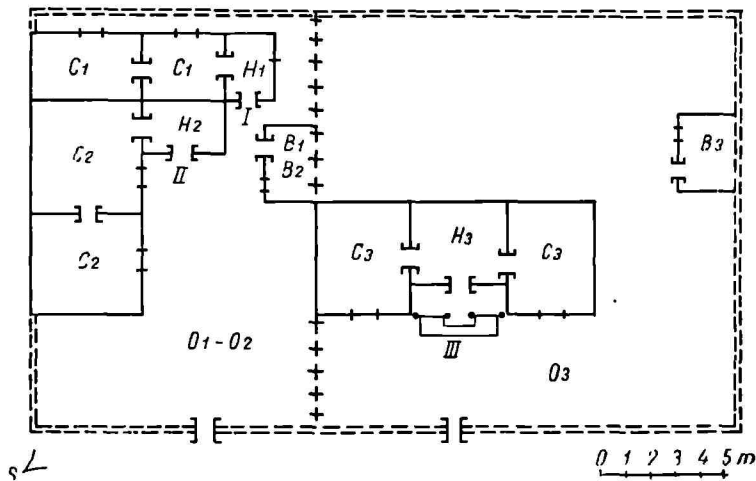


Fig. 12. — Separate houses built by two brothers in the parental yard, a fence being run through. In the background, the house built in extension in the common yard is inhabited by two families viz., parents and children. *Ciocirlia de Jos* (Küçük Biulbiul), 1966.

(C — room; H — parlour; B — kitchen; O — yard; I — II — number of families; — the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

which is fenced off on the side of the brothers, being in common only with parents and children. Thus, in Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul) the houses of the brothers O.M. and O.B. are fenced off but the son of the former, a married man with two children, has his house contiguous to his father's without, however, fencing it off (Fig. 12).

A similar instance is reported for the brothers B.M., B.N. and B.A. from Moşneni (Pervelia) who have fenced in their houses lying on their father's plot. Yet, the last of them has built the houses for his two sons B.Z. and B.O. on his own plot without fencing them in.

Housekeeping and the budget of the brothers are private. Sometimes these are joint only with parents and children. The property of the brothers is *private*. With parents and children the house is private property, the yard and garden being common ownership.

In this stage of disintegration of the patriarchal domestic community, the burying place is private *bearing no longer the sign of the kinship group on the tombstone*. Instead, a usual inscription is found with the Nogai Tartars too (Fig. 6).

Stage V. The dwellings are built separately within the parental yard, the latter being fenced off on the side of the brothers, at times fences separating even parents' and children's dwellings; the garden is always common property.

An edifying example of the way in which the early separation took place is the dwelling of the brothers M.R. and M.A. from Dulceşti (Küciük Tatlıgeac) who have pulled down some walls of the big old house, thus securing two separate structures which they have fenced in. Similarly, M.A. has separated his house for his son without, however, fencing it off (Fig. 13).

Another interesting instance peculiar to this stage of transition is offered by the family M.Z. from Ciocîrlia de Jos (Küciük Biulbiul). Their daughters married two brothers I.U. and I.S. who built their houses and fenced off also the parental plot. The brother M.K. who is living under the parental roof with his mother M.Z. has his household apart; he has fenced off the plot of land lying before his rooms. The large garden, however, is common ownership (Fig. 14).

In the family R.K. from Mihail Kogălniceanu village, the brothers have fenced off the parental plot, yet their descendants remained each on their parents' plot without fencing it, though all the houses have been built apart (Fig. 15).

Housekeeping is private, sometimes in common with parents and children only. The budget is personal. *The house and the courtyard are private property.* The garden only is owned in common.

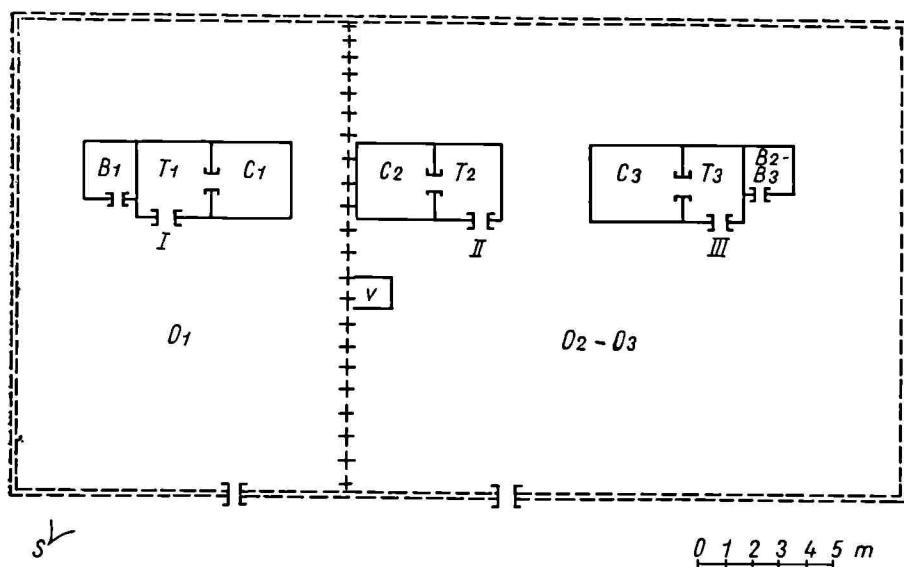


Fig. 13. — Long house for several families. By pulling down the intermediate walls it has been turned into three separate dwellings for each family. *Dulcești* (Küçük Tatlıgeac), 1966.

(C — room; T — entrance-hall; B — kitchen; V — hearth; O — yard; I — III — number of families; — the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

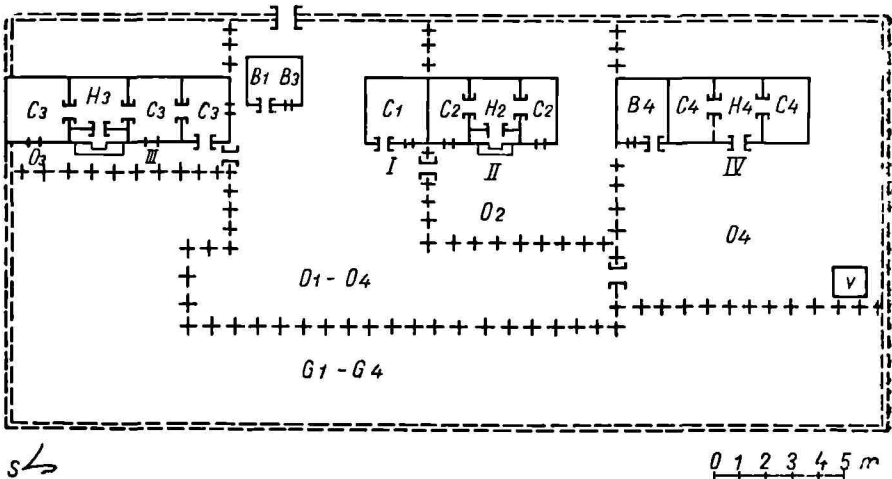
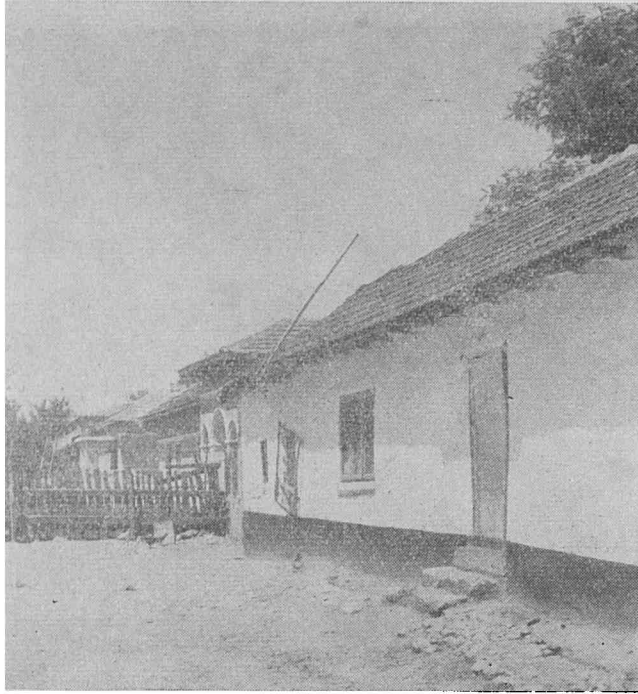


Fig. 14. — Group of houses inhabited by parents, sons and daughters built within the common yard with fences running through; the garden is common. *Cioctrlia de Jos* (Küçük Bulbul), 1966.

(C — room; H — entrance-hall; B — kitchen; V — hearth; O — yard; G — garden; I — IV — number of families; — the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

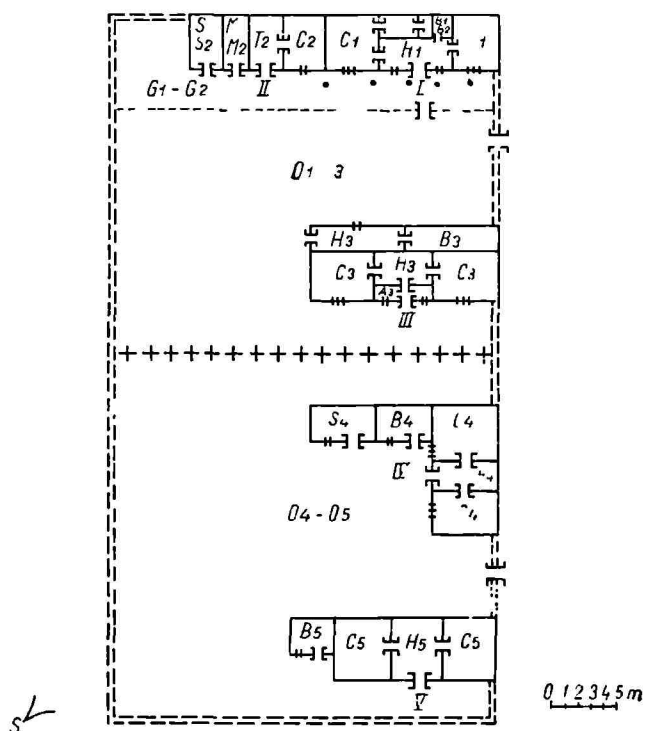


Fig. 15. — Long house inhabited by two brothers, the yard being fenced off from that of the other brothers.
Mihail Kogălniceanu (Karamurat), 1966.

(C — room; T — entrance-hall; H — parlour; A — verandah; B — kitchen; M — shed; G — stable; O — yard; G — garden; I — V — number of families; — the yard, formerly used in common, is separated + each plot is fenced in).

The burying place is personal without any signs characteristic of the kinship group (Fig. 6).

Stage VI. The houses are contiguous in the parental yard, *each being fenced off.*

However, there are instances when after having run a fence, the brothers go on building their houses in extension with an entrance door in each yard. Such is the case of the brothers A.T. and A.M. from Albești who live with their wife and four children each, in L-shaped adjoining houses (Fig. 16).

Sometimes the reasons for the persistence of this custom are reported as follows :

Z. I., 58 years old, Moșneni (Pervelia), 1966.

"The houses were built separately but in the same yard for fear of thieves. Then they ran a fence but the houses still remained close to one another".

(s.s. L.P.M.)

Housekeeping as well as the budget and the *burying place are private*, the personal name being engraved on the tombstone (Fig. 6).

Stage VII is characterized by the *houses being built apart* in the parental yard and *fenced off.*

Reported by F. E., 30 years old, Dulcești (Küciük Tatlıgeac), 1966.

"Today, there are some who live in the same yard but they build their house apart. If a quarrel arises they run a fence between."

(s.s. L.P.M.)

Housekeeping and the budget as well as the burying place are always privately owned (Fig. 6).

Hence, there is only one step forward towards the *single independent family*, completely separated from that of the parents. On leaving their home the children set up their own household on any plot in the village and even in another locality (Fig. 17).

Reported by A. A., 65 years old, Hagieni (Hagilar), 1966.

"Formerly, the whole family lived together, which was highly commendable. That was the case up to 1916. Today, after getting married they stay on for some years then they leave. In the old days dwellings were built in a row, to house all the families. At present, they go away to various places where there is a spare plot to raise their house on it, but sometimes when there is room enough they remain in the same courtyard running a fence between the houses."

(s.s. L.P.M.)

This type of a single, independent family that has come into being since World War I has generally extended after World War II; only one of the children is staying on with his parents.

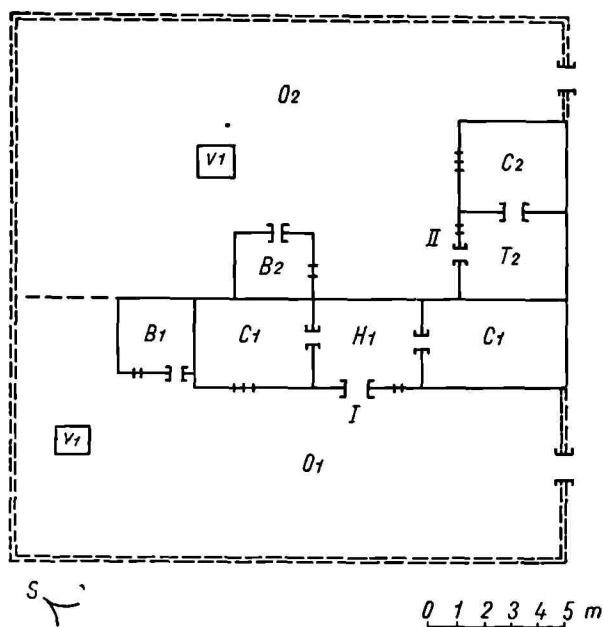


Fig. 16. — The adjoining houses of two brothers, with separate yards and entrance-doors. *Albești (Akbaș)*, 1966. (C — room; T — entrance-hall; B — kitchen; V — hearth; O — yard; I — II — number of families; — the yard, formerly used in common is separated; + each plot is fenced in).

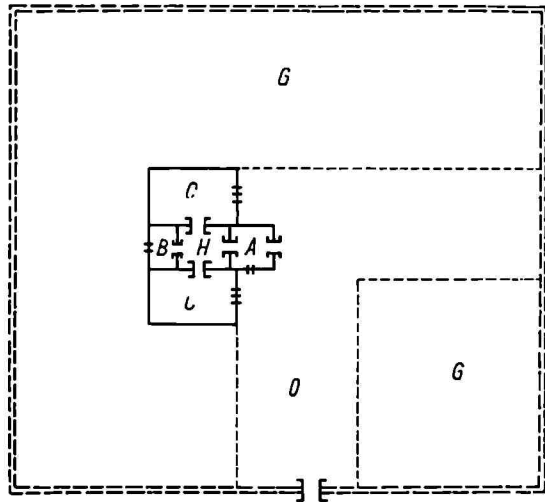


Fig. 17. — Large dwelling for a single family. *Hagieni* (Hagilar), 1966.
 (C — room; H — parlour; B — kitchen; O — yard; G — garden;
 — the yard is fenced off).

Reported by N. Z., 45 years old, Ciocrlia de Sus (Buiuk Biulbiul), 1966.

"Formerly, all the brothers remained together. The father or the eldest brother kept the money. Today, only the youngest child usually stays on with his parents, the others leave to set up their own households."

(s.s. L.P.M.)

Reported by S. E., 52 years old, Ciocrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1966.

"The enlarged family with all the brothers living together and a joint budget existed up to World War II. Today, it has fallen out almost completely. The parents go on living with the youngest child and only occasionally with any other."

(s.s. L.P.M.)

The fact that the youngest son is no longer compelled to stay on, since the child the parents are better getting along with may live with them, is another particularity of the disintegration of the patriarchal domestic community, as in the patriarchal family proper it is always the youngest son who goes on living under his father's roof. It seems that this was customary with the old Mongolians, as well.⁴²

The full swing of the new capitalist production relations in the Dobrudja at the end of the 19th century and particularly in the 20th century, and subsequently, the socialist relations of production brought about a rapid disintegration of the patriarchal domestic community, the remnants of which (patronimy, atalik, the vicinal community) still occur here and there, only for short periods. This is characteristic of those patriarchal domestic communities which entered a phase of disintegration rather late, lagging far behind the productive forces. Consequently, these remnants were in being for a short time only, or disappeared completely.⁴³

⁴² Cf. I. Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [A Course in the History of the Romanian Law], vol. I, 2nd ed., Bucharest, 1926, pp. 294—295. Cf. also a similar custom with the Macedo-Romanians: "(Reported by V.Z., 56 years old, Grama (Cavala), 1966). They married according to age, and after the last of them got married, the property was divided. The youngest stayed on with his parents, as the custom was." (s.s. L.P.M.)

⁴³ The evolution of the patriarchal domestic community towards patronimy is an ordinary phenomenon. Cf. M. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [Introduction in the History of Primitive Culture], Bucharest, 1900, pp. 114—115. See also the references to the problem, idem, *Большая семья и патронимия* [The Enlarged Family and Patronimy], p. 111 and seq. The institution, however, showed various forms determined by local conditions. For the "joint communities" resulting from the dissolution of the Southern Slaves *zadruga* see also S. Kubisć, *Arhaicno bratstvo u Crnoj Gori i Hercegovini*, in "Glasnik zemaliskog Muzeja", XII (Ethnologija), Sarajevo, 1957; idem, *O postanku i karakteru našeg "bratstva"*, in "Pregled...", Sarajevo, 1957, no. 2—3; O. Mandić, *Bratstvo u ranosrednjovjekovni*, in "Harvatska Naucina zapisku", V (1952), pp. 225—298; idem, *Prilozi pitanju seoske općine, bratstva i vrvi*, *ibid.*, X (1957); idem, *Pacla conventa i dvanaest hrvatskih bratstva*, *ibid.*, XII—XIII (1960), pp. 165—206. For the "tribes" found in Montenegro as a form of the dissolution of the patriarchal domestic community see also J. Vukmanović, *Paštrovići*, Celinje, 1960; I. Bozić, *Srednjovjekovni Paštrovići*, in "Istoriski časopis", IX—X, 1960, Brijuni, pp. 159—185. For the "verv" on the Dalmatian coast-line see B. D. Grekov, *Полицца*, Moscow, 1951; idem, *Большая семья и верв Русской Правды и Полицкого статута*, in "Вопросы истории", 1951, no. 8; I. Bozić, "Vrv" u poljickom statuta, in "Zbornik filozofskoy Fakulteta", IV (1957), no. 1, pp. 89—112; N. N. Fraidenberg, *Верв в средневековой Хорватии*, in "Ученые записки великорусского пед. Института", XV (1961), pp. 27—47. In a sub-

A form of patronimy is the “kinship group” (*taiifé*) including with the Nogai Tartars those claiming descent from a common ancestor or from a common household. The group had a characteristic sign (*tamga*, *tabîn*) which, nowadays, is found in the Dobrudja only with the Nogai Tartars but which in the past was presumably a general practice with the Tartars (Fig. 18).

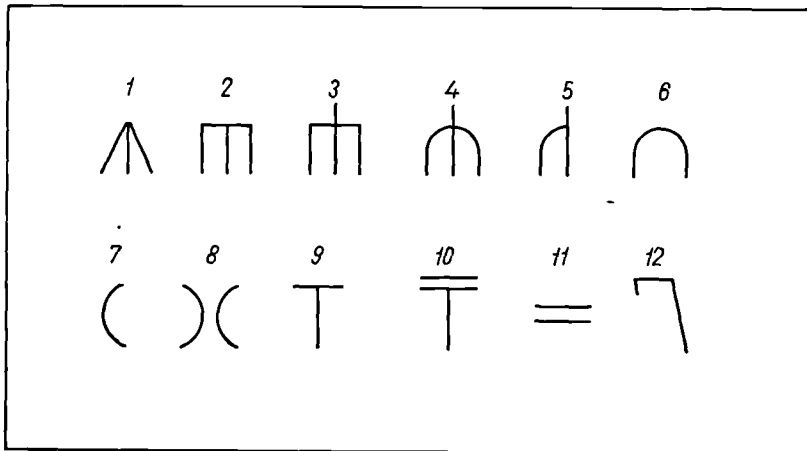


Fig. 18. — Kinship signs (*tamga*) used by the Nogai Tartars of the Dobrudja.

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

“Our fathers had signs. With the Tartars it is customary to have *tamga*, namely an arrow, a heart, brush hairs and others.”⁴⁴

—(s.s. L.P.M.)

sequent stage, the kinship groups turned into territorial (vicinal) communities. Cf. A. I. Per-shitz, *art. cit.*, pp. 17—18. For the general implications of the problem see also M. Kosven, *Крестьянская община. Историческая характеристика* [The Village Community. Historical Characteristics], in “*Izvestiia Akademii Nauk SSSR*”, III (1946), no. 4; H. H. Stahl, *Contribuții...* [Contributions...], vol. I, Bucharest, 1958, and the corresponding references.

⁴⁴ The people of Ciocrlia de Jos still remember a Tartar coming from the Volga area during World War II who succeeded in finding his relatives that had left ages ago, by the *tamgas* in the graveyard: “(Reported by S.E., 45 years old, Ciocrlia de Jos (Küciük Biulbiul), 1966). During the war there came a Tartar from the Crimea and he went straight to the graveyard, looked at the tombstones and the signs and said: ‘Is there anybody in the village of the kin with the sign of *khazajaks*? (goose foot — our note)... see me to him’. And he explained that of old, they said that this was the sign of their kin and wherever there would be anyone with such a sign he were a relative; and he stayed almost three weeks with the one with the sign.” (s.s. L.P.M.). The *tamga* tombstones allow, at the same time, for an accurate delimitation between the Nogai and the Crimean Tartars cemeteries. The former still have a *tamga*, whereas with the latter this custom fell into disuse, which is essential in the attempt to reconstruct the history of Tartar villages when no other sources are available. Cf. M. O. Kosven, *Этнография и история Кавказа* [On the Ethnography and History of the Caucasus], p. 39. See also V. P. Pojidaev, *Кабардиночеркесская тамга и Кавказский орнамент*, in “Ученые записки кабардинского научно-исследовательского института”, vol. IV, Nalçik, 1948. As regards the *tamgas* of the Golden Horde see Spuler, *Die goldene Horde*, 1943, pp. 262—264.

Formerly, according to these tribal signs, the groups between which marriage was or not allowed were singled out. Initially, it had probably an exogamous significance that was lost with the lapse of time.

Reported by Z. I., 58 years old, Moşneni (Pervelia), 1966.

"They used to marry within the same tamga or out of it."

(s.s. L.P.M.)

Reported by A. E., 59 years old, Dulceşti (Küciük Tatlıgeac), 1966.

"There were cases when a young man said that he *didn't* want to marry the girl because she hasn't a fine tamga."⁴⁵

(s.s. L.P.M.)

The *atalîk*, a relict of the patriarchal domestic community and also of matriarchy, widely spread throughout Asia, is less encountered in the Dobrudja owing to the rapid process of transition to the single family.⁴⁶

On the other hand, the *associations between brothers* for joint tilling or other works are quite frequently met with both in the country and in town.⁴⁷

Within the vicinal communities the separation into kinship groups in various districts (*mahale*) is less obvious. Only seldom is the village divided in "mahale" corresponding with the *taife*, as is the case of the village Tudor Vladimirescu (Regeb Cuius). However, socio-names are quite common with certain settlements ending in *-lar* (Hagilar, Azaplar,

⁴⁵ The dual tribal organization has been reported also with the Tartars of the Nogai steppe. Cf. M. O. Kosven, *op. cit.*, p. 29. The Adygians' villages adjoining the former are divided in the "upper" and the "lower" district (E.M. Siling, *Кубачинцы и их культура*, Moscow-Leningrad, 1949, p. 149). Such a delimitation viz., the upper district (*asagi mahate*) and the lower district (*iukart mahate*) can be observed in the Tudor Vladimirescu village (Regeb Cuius) (Reported by *Mehmed Mustafa*). Cf. also S.P. Tolstov, *Пережитки тотемизма и дуальной организации у гудимен*, in "Проблемы истории докапиталистических обществ", 1935, no. 5-10; A. I. Pershitz, *Пережитки дуальной организации в родоплеменной структуре*, in "Советская этнография", 1958, no. 3.

⁴⁶ Cf. M.O. Kosven, *Этнография и история Кавказа*, Moscow, 1961, pp. 104-126. See also I. S. Smirnova, *Атамчество и усыновление у Абрамов в XIX—XX в.*, in "Советская этнография", 1951, no. 2; M. M. Kovaleski, *Coutume contemporaine et toi ancienne*, Paris, 1893. For the distribution of this institution in the north of Feudal Europe, see Steinmetz, *Gesammelte kleine Schriften zur Ethnologie und Soziologie*, I, Gröningen, 1928, and with the Veliko-Russians see V.K. Gardanov, "Кормиство" в древней Руси (К вопросу о пережитках родового строя в феодальной Руси IX—XIII в.), in "Советская этнография", 1959, no. 6.

⁴⁷ This institution was in being with the Romans viz., *consortium inter fratres, societas fratrum* (Gaius, III, 1546), Czechs viz., *neditni bratfi*, Poles viz., *bracia nedzielna, bracia nieodzietni*, with the Macedo-Romanians (Cf. J. K. Campbell, *op. cit.*, chap. VIII), the Albanese (S. Isleami, *Семейная община в периоде распада (конец XIX — середина XX века)*, in "Советская этнография", 1952, no. 3, pp. 119-132) and with the Serbians, etc. A quite interesting case is that of the Vidolić family, which continued to live within the *zadruga* even after moving to town, its numerous members being drawn towards commerce and sea traffic. "C'est un type curieux de l'ancienne communauté agraire transportée dans un milieu complètement différent" — as noted by E. Laveleye (*op. cit.*, p. 212).

etc.) emphasizing their having originated in large domestic communities.⁴⁸

Within vicinal communities the existence of joint lands cultivated by the whole village is sometimes attested.⁴⁹ At the same time, mention is made of the "council of the elders" (*khartlar gemieti*) who decided on problems of common interest viz., disagreements, works for the benefit of the community, financial problems, etc.

Reported by I. A., 73 years old, Medgidia, 1966.

"The elders of the village assembled to settle quarrels. Their decision was law and if someone didn't obey, they threshed him out of the village; thrice they would beat him and the fourth time they would drive him away."⁵⁰

(s.s. L.P.M.)

The weakly developed vicinal community in the Dobrudja is thought to be the consequence of the fact that during the Ottoman rule, when land was state property, those engaged in agriculture were given the lands on lease (*mirie*) according to a *tapu* granted not to the village but to the head of the family.⁵¹ Subsequent to the 1882 Romanian agrarian reform, all family heads became landowners. Thus, there were no favourable conditions for the formation of the economic basis of the vicinal community viz., joint land ownership. *This was the case with all the regions in which the Asiatic mode of production, having been adopted by the*

⁴⁸ Their having originated in a reverential plural on addressing the founder of the village — as reported by some subjects — is groundless. Cf. for the socio-names of the Romanian villages see H.H. Stahl, *op. cit.*, vol. I, p. 54 and seq.; vol. III, p. 38 and seq.

⁴⁹ As indicated by Dr. C. Allard, "chaque village possède un bostan ou jardin potager communal, où l'on cultive surtout des melons et des pastèques et quelque peu de millet et de maïs". (C. Allard, *Mission médicale dans la Tatarie-Doubrouitche*, Paris, 1857, p. 21.) It seems that in this case too, one cannot speak of the joint property of the village on the vegetable plot, but of the property of a single family that has left it, temporarily, to the village, in exchange for another plot in some other place, as has been the practice in this century too (Reported by Mehmed Mustafa).

⁵⁰ Cf. also the council of the elders with the Dobrudja Circassians, B. Cotov, *Cerchezii: un neam dispărut din Dobrogea* [The Circassians: An Extinct People in the Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of the Dobrudja], II (1926), no. 3. There is scanty information available on the "aïans" although this institution was quite common in the Ottoman Empire. Cf. A. Sućska, *Die örtlichen Verwaltungorgane des Osmanischen Reiches bis Ende des 17. Jh.*, in "Zeitschrift für Balkanologie", I, 1963, pp. 153—181; Idem, *Vilajetski ajani*, in "Godišnjak Društva istoricara Bosne i Hercegovine", Sarajevo, XIII, 1963, pp. 167—198. However, the old mayors (*muh'tar*) from the last period of the Turkish rule are still remembered (cf. G. G. Dănescu, *Dicționarul geografic, statistic, economic și istoric al județului Constanța* [The Geographical, Statistical, Economic and Historic Dictionary of the Constantza Region], Bucharest, 1897, p. 228).

⁵¹ "Les concessionnaires ont reçu des titres (*tapou*) établissant leur droit de concession (*te'arruf*)... en réalité le détenteur des terres ainsi distribuées n'en a nullement la propriété... Dans la pratique, le *tapou* est un titre possessoire délivré contre le paiement anticipé (*mond-jélé*) d'une certaine somme, au moyen de laquelle le droit de jouissance et de transmission est acquis au détenteur et à ses héritiers..." (E. Laveleye, *op. cit.*, pp. 371—372). Cf. also G. Filitti, *La propriété foncière dans la Dobroudja, d'après les lois ottomanes*, Bucharest, 1881; I. Penakov, *L'emphytéose, le mirié et la législation sur la propriété rurale dans la Dobroudja*, in "Revue Bulgare", II, 1930, pp. 92—106).

*patriarchal domestic communities, accounts for their prolonged existence and the slightly developed forms of dissolution.*⁵²

IV. The Tartar patriarchal domestic community in the Dobrudja, generated by specific historical conditions, progressed *in its own way* apart from the neighbouring populations which, however, did influence its form of organization. Besides adjacent conditions such as the need for defence, respect for the elders, more economical cooking, the need felt for a stronger unity, *an essential role* in the setting up of this type of family as well as in its maintenance and eventually its disintegration *was played by the mode of production*. As regards the Tartar woman, one should notice that, due to her active role in production and the domestic structure of the patriarchal family, she enjoyed a peculiar position as compared to women in the Moslem world *viz.*, the *feredje* was but seldom put on and fell quite early into disuse, the construction of a long row of

⁵² It is surprising, indeed, that the patriarchal domestic communities existed for a long time side by side with the Asiatic mode of production. This would explain the maintenance of this type of family in the Balkan Peninsula and the Middle East until recently, as these parts were for a long time ruled by the Mongolians and the Turks. The village communities could not come into being under this rule, as they did not own the land, and when subsequently the private property has rapidly developed, the stage of vicinal community and the characteristics resulting from its dissolution have been overlapped. Yet, the causes that led to the survival of the domestic communities are many. As stated by M. Krasnić in Yugoslavia: "La survie de la communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie est due aux facteurs d'origine économique, sociale, politique, démographique, ethnique et psychologique. Les communautés sont en général propriétaires des meilleures terres et elles offrent, en conséquence, plus de sécurité économique à ses membres. Pendant la domination turque, époque à laquelle l'insécurité régnait dans ces régions, les communautés étaient en mesure de se défendre mieux que les familles isolées. En Yougoslavie d'avant-guerre la minorité albanaise était privée de ses droits et tenue à l'écart de la vie économique et politique, ce qui a certainement fortement contribué à la communauté familiale. Le taux de naissance chez les Albanais est le plus élevé de l'Europe et cette croissance rapide de la population a contribué également à la formation des communautés. Les liens familiaux chez les Albanais sont très forts et ils aiment vivre entourés de leurs parents. Ceci date de l'époque où la communauté offrait la sécurité économique et personnelle à ses membres". (M. Krasnić, *La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie*, in *1^{er} Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes. Résumés. IX. Ethnographie*, Sofia, 1966, pp. 10—11.) In addition, E. Laveleye remarked that, under capitalist conditions, the kinship groups "...ne sont autre chose que des sociétés de production appliquées à l'exploitation de la terre", and consequently "la réunion dans les mêmes mains du capital et du travail, que l'on s'efforce de réaliser dans l'Occident par les sociétés coopératives, se trouve ici complètement en vigueur, avec cet avantage que le fondement de l'association est non pas l'intérêt seul, mais l'affection et la confiance que créent les liens du sang" (E. Laveleye, *op. cit.*, p. 215). M. Krasnić too points to the economic advantages offered by the *zadruga* as a collectivity of workers "les coopératives de famille sont les ménages économiquement les plus forts dans les villages. Cela est tout à fait naturel, vu qu'ils disposent de plus de main-d'œuvre qui réalise un revenu plus élevé, c'est-à-dire qui est en mesure d'accroître le pouvoir économique du ménage par l'acquisition de terre, de bétail, d'inventaire agricole, etc. La division du travail dans les coopératives de famille est de la compétence du chef de la coopérative, et il accomplit ce devoir très consciencieusement et d'une manière équitable. Tout ceci représente des éléments qui contribuent, avec d'autres, au renforcement économique de cette sorte de collectif familial". (M. Krasnić, *art. cit.*, p. 11. See also M. S. Filipović, *Nesrođnicika i predvojena zadruga*, Belgrade, 1945.) Finally, there are also some authors who consider that the maintenance of these communities would be due to the lack of receptivity of the Roman Law. "C'est ainsi que les communautés de la famille sont arrivées jusqu'à nous, sans subir l'action ni des lois de Rome, ni de celles de la féodalité" (E. Laveleye, *op. cit.*, p. 203).

rooms without a separate guest room, etc. Another aspect is the way in which Islamism, though adapted to the patriarchal family, can correspond from an ideological and superstructural viewpoint to the domestic community.

Generally, the authority of the elders was higher than in the domestic community of the Slaves living south of the Danube, which is indicative of the closer connection of this family type with the Tartars to patriarchy proper, a fact emphasized both by the subordinate position of the heads of single families and by the rather limited role played by the family council.

The existence of the patriarchal domestic community with the Dobrudja Tartars up to a rather late epoch is due, besides other causes, to the persistence of the Asiatic mode of production which implied the State property on the land. The disintegration of this type of family, brought about by the rapid economic and social changes, took place at the end of the 19th century and in the first half of the 20th century. Certain stages of transition were recorded without, however, the usual remnants of this disintegration viz., patrimony, vicinal community, etc., to last too long; in certain instances they did not even exist.

LA LOCALISATION DE LA CITÉ BYZANTINE DE DEMNITZIKOS

A. A. BOLŞACOV-GHIMPU

La cité de Demnitzikos est citée une seule fois dans les sources byzantines par le chroniqueur I. Kinnamos (1143—1203), qui a rédigé son œuvre vers 1180¹. Demnitzikos est mentionnée à l'occasion de l'incursion coumane de 1148, bien décrite par le chroniqueur. Un court aperçu des événements nous est aussi donné par Nicéas Choniates (le milieu du XII^e siècle — 1213)².

En 1147 les Normands du sud de l'Italie attaquent l'Empire byzantin et occupent l'île de Corfou, profitant d'une émeute qui avait surgi dans l'île. Au commencement de l'année 1148, l'empereur Manuel I Comnène (1143—1180) fait les préparatifs pour une contre-offensive, ayant pour alliée Venise³. Tandis que l'empereur se trouvait encore à Constantinople, d'après N. Choniates, ou à Philippopolis, conformément à I. Kinnamos, il reçut la nouvelle qu'une horde scythique (coumane) a traversé le Danube et a conquis la cité bien connue de Demnitzikos. N. Choniates raconte seulement que l'empereur mit en fuite les Coumans qui avaient avancé jusqu'aux Balkans, et qu'il se dirigea ensuite par Philippopolis vers Corfou⁴.

I. Kinnamos décrit fidèlement la campagne contre les Coumans, se basant probablement sur les relations d'un témoin des événements⁵. Voici brièvement les faits les plus remarquables.

¹ G. Moravesik, *Byzantinoturcica*, t. I (2^e éd.), Berlin, 1958, pp. 324—325.

² G. Moravesik, *o.c.*, pp. 444—447.

³ M. V. Levtshenko, *История Византии*, Moscou — Leningrad, 1940, pp. 204—206 ; G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin* (trad. J. Gouillard), Paris, 1956, p. 404.

⁴ N. Choniates, *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae* (C.S.H.B.), éd. B.G. Niebuhr, Bonn, 1835, pp. 103—104 ; *Die Krone des Komnenen* (N. Choniates), trad. Franz Grabler, Graz, 1958, p. 114.

⁵ I. Kinnamos, C.S.H.B., Bonn, 1836, pp. 93—95.

L'empereur part avec l'armée vers les régions qui sont dévastées, tandis qu'une partie de la flotte se dirige par Anchialos vers le Danube. L'armée byzantine arrive dans une région déserte, autrefois cultivée, où, pour se nourrir, elle entreprend une chasse, les lieux étant riches en gibier. Entre-temps, l'empereur reçoit la nouvelle que les Coumans, en rentrant chargés du butin, ont passé le Danube non loin de son campement. Il se hâte vers le fleuve et tout près de la cité de Demnitzikos, il rencontre un batelier indigène qui lui donne des informations. Parce que la flotte n'était pas encore arrivée, il passe le Danube s'aidant de nombreuses barques qu'il trouve sur place. En poursuivant les Coumans sur l'autre rive avec une troupe de 500 hommes seulement, il voit son chemin coupé par deux rivières navigables, qui sont traversées aussi grâce à des barques emmenées des rives du Danube. La troupe parcourt une région plate jusqu'au mont Tenu Ormon, qui se trouve aux confins de la Tauroscythie. Non loin de là, l'empereur trouve une fortification abandonnée par l'ennemi et fait poursuivre les Coumans par une troupe scythique de son armée, probablement d'origine petchenègue, le gros de l'armée avançant plus lentement. Après une lutte acharnée il capture une centaine de Coumans avec leur commandant Lazaros, nommé en couman Sota. Le reste des Coumans échappe dans les montagnes, qui étaient nombreuses dans cette région. Après avoir pris un grand butin, l'armée byzantine prend le chemin du retour.

La description géographique des lieux est détaillée et la localisation de l'expédition militaire a été faite par divers chercheurs en tenant compte du toponyme Tenu Ormon et de l'emplacement de ce mont aux confins de la Tauroscythie.

V. G. Vasilevskij a établi comme ancien endroit de la cité de Demnitzikos, Zimnicea, et lisant Orostenu Ormon il a localisé Tenu Ormon à Urziceni, considérant que les deux rivières navigables sont l'Argeş et la Dâmboviţa⁶. B. Petriceicu Hasdeu a montré l'origine turque du mot Tenu Ormon et sa ressemblance à Teleorman et Deliorman, expliquée du turec par D. Cantemir. Pour Hasdeu, le mont Tenu Ormon se trouvait dans la région de Buzău ou de Rîmnicu-Sărat⁷. A. D. Xenopol considère que la campagne a eu lieu en Moldavie aux confins de la Galicie⁸. W. Tomaschek s'oppose à l'identification de Demnitzikos avec Zimnicea et place les événements aux embouchures du Danube et sur le cours inférieur du Prut et du Siret⁹. K. Grot observe que Demnitzikos se trouve au sud du Danube, tandis que Zimnicea est au nord. Il considère que le passage du Danube a eu lieu entre Sistov (Svishtov) et Silistra, que les deux rivières navigables étaient l'Argeş et un bras latéral du Danube et

⁶ V. G. Vasilevskij, *Из истории Византии в XII веке*, «Славянский Сборник», t. II, Leningrad, 1877, p. 221, n. 13 (cf. F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*), Paris, 1912, pp. 323–325; réimprimé dans *Труды*, IV, Leningrad, 1930, p. 30 (note 1).

⁷ B. Petriceicu-Hasdeu, *Originile Craiovei* [Les origines de Craiova], Bucarest, 1878, p. 31; D. Cantemir, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Hambourg, 1745, p. 318, cf. B. P. Hasdeu.

⁸ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* [Histoire des Roumains de la Dacie Trajane], 3^e éd. (I. Vlădescu), Bucarest, 1925, t. II, p. 191.

⁹ W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, II, * Sitzb. kaiser. Akad. Wissensch., t. 113, Vienne, 1886, pp. 285–373.

que l'expédition militaire passa par Urziceni jusqu'aux montagnes. Il remarque aussi la ressemblance entre le nom Tenu Ormon et celui de la rivière Teleorman¹⁰. N. Bănescu propose Zimnicea pour Demnitzikos, Teleorman pour Tenu Ormon et Vedeia et Teleorman pour les deux rivières navigables¹¹. D'après I. I. Nistor, la campagne se déroula dans la partie nord du Teleorman, où se trouve de petites collines¹². N. Iorga localise les faits à Zimnicea, mais ne rejette ni l'hypothèse de B. P. Hasdeu¹³, soutenue aussi par J. Donat¹⁴. Pour I. Barnea, Demnitzikos se trouve à Zimnicea¹⁵.

P. Mutafčiev croit que les événements se sont passés dans le Teleorman, tandis que V. N. Zlatarski s'oppose à l'emplacement de Demnitzikos à Zimnicea, mais propose pour les deux rivières navigables Vedeia et Argeș ou Argeș et Dâmbovița et localise les confins de la principauté de Galitch au sud de la Moldavie. N. S. Derjavin parle des monts de la limite sud de la terre de Galitch, en sous-entendant le sud de la Moldavie¹⁶. G. Moravcsik situe Tenu Ormon près de la Russie sans autres précisions¹⁷.

On voit généralement qu'il y a trois localisations possibles, au nord de la Moldavie, au nord-est de la Munténie (Grande Valachie) et dans le Teleorman. La majorité des chercheurs opine pour Teleorman à cause de la ressemblance de Tenu Ormon avec ce nom, mais l'existence d'un Deliorman en Dobroudja et d'un Tileorman au sud de la Russie¹⁸ indique qu'en ces temps-là, de telles dénominations étaient plus répandues. Le texte de I. Kinnamos indique clairement que Tenu Ormon était un mont et que dans son voisinage se trouvaient d'autres montagnes, d'où il ressort que les événements se sont déroulés aux pieds des Carpates ou plus exactement près des collines des régions de Rimnicu-Sărat et de Buzău. Pour les chroniqueurs byzantins, la Tauroscythie signifiait les principautés russes.

¹⁰ K. Grot, *Из истории Угрии и Славянизма в XII веке*, Varsovie, 1889, pp. 130—134.

¹¹ N. Bănescu, *Bizanțul și romanitatea de la Dunărea-de-Jos* [Byzance et la romanité au Bas-Danube], Ac. Rom., LXXII, Bucarest, 1938, pp. 28—29; N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 104.

¹² I. I. Nistor, *Emanciparea politică a Dacoromanilor din Transdanubia* [L'émancipation politique des Dacoromains de Transdanubie], An. Ac. Rom. M.S.I., III^e série, t. XXIV, mém. 17, Bucarest, 1942, p. 12; I. I. Nistor, *Bizantinii în luptă pentru recucerirea Daciei și Transdanubiei* [Les Byzantins en lutte pour la reconquête de la Dacie et de la Transdanubie], An. Ac. Rom. M.S.I. III^e série, t. XXV, mém. 15, Bucarest, 1943, p. 28.

¹³ N. Iorga, *Histoire des Roumains*, t. III, Bucarest, 1937, p. 70; N. Iorga, *Revelații toponimice pentru istoria neștiută a Românilor* [Révélations toponymiques sur l'histoire inconnue des Roumains], I. *Teleormanul*, An. Ac. Rom. M.S.I., III^e série, t. XXIII, mém. 14, Bucarest, 1941, p. 11.

¹⁴ I. Donat, *Revelații toponimice pentru istoria neștiută a Românilor* (extr. « Ramuri »), Craiova, 1941, p. 4.

¹⁵ I. Barnea, SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 644.

¹⁶ P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des Pays Danubiens*, Sofia, 1932, pp. 308—309; V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, t. II, Sofia, 1934, pp. 384—385; N. S. Derjavin, *История Болгарии*, t. II, Moscou-Leningrad, 1946, p. 112.

¹⁷ G. Moravcsik, *o.c.*, t. II, pp. 305—306.

¹⁸ I. Conea, S. Dragomirescu, G. Neamu, dans « Вопросы Географии », n^o 58, 1962, pp. 112—116.

I. Kinnamos précise que celle-ci englobait la terre de Galitch, de Kiev, de Soudal et d'autres encore¹⁹.

D'autre part, l'existence d'un Etat couman en Munténie (Grande Valachie) est bien documentée par les sources byzantines et surtout par les actes émis par la chancellerie hongroise concernant les donations accordées aux chevaliers des ordres teutonique et de Saint-Jean ; donc le Teleorman se trouvait loin de la Tauroscythie²⁰. Vedeia et Teleorman n'ont pas des eaux abondantes et ne peuvent être considérés comme navigables. Enfin, à Zimnicea il n'y a aucune cité byzantine, en face se trouvant la cité de Sistov. Il est très peu probable, comme l'a observé K. Grot, de supposer qu'au commencement Sistov était nommé Demnitzikos et qu'après une hypothétique destruction un nouvel établissement ait pris naissance au nord du Danube, portant un nom semblable. Probablement le Bešt-Qastro (Subest Qasto) de la géographie d'Idrisi, vers 1154, est Sistov²¹. On voit ainsi que la localisation de Tenu Ormon dans le Teleorman ne peut plus être soutenue.

Il en est de même pour l'emplacement proposé par A. D. Xenopol au nord de la Moldavie. Le texte byzantin montre qu'après le passage du Danube et des deux rivières, le terrain parcouru était plat, ce qui ne concorde pas avec le relief de la Moldavie. Puis, la troupe byzantine était trop peu nombreuse pour se hasarder si loin. Pour le même motif on ne peut soutenir ni l'hypothèse qui place le passage du Danube à Zimnicea et Tenu Ormon aux confins de la Moldavie, parce que la troupe devait traverser tout le Baragan. Ainsi, reste valable la localisation de B. P. Hasdeu pour Tenu Ormon.

Donc, Tenu Ormon et la forteresse coumane, probablement en bois et en terre, doivent être localisées dans la région de Rîmnicu-Sărat.

Le fait que la terre de Berlad est incluse dans la Tauroscythie, parmi les nombreuses principautés russes, et non dans la Scythie (= Coumanie), avec ses tribus nomades, ne doit pas surprendre et la classification byzantine ne suggère guère une domination russe dans ces lieux. Les relations économiques et politiques de la terre de Berlad avec les principautés russes, et surtout avec la terre de Galitch, ainsi que le rite orthodoxe du peuple roumain, expliquent facilement la confusion commise par le chroniqueur byzantin. Heureusement, nous possédons des informations sûres

¹⁹ I. Kinnamos III, 11, p. 115 ; V, 11, pp. 232-234 ; V, 12, pp. 235-236 ; V, 15, p. 242 ; VI, 1, p. 250 ; VI, 3, p. 260 ; VI, 4, p. 262 ; I. Ferenc, *Cumanii și Episcopia lor.* [Les Coumans et leur évêché], Blaj, 1931, pp. 40-43 ; E. Frances, *Slavii pe pământul patriei noastre în veacul al XII-lea* [Les Slaves sur la terre de notre patrie au XII^e siècle], « Studii », 8, III, 1955, p. 69.

²⁰ *Documente, C, veac XI, XII și XIII* [Documents, C, les XI^e, XII^e et XIII^e s.], t. I, pp. 150-151, 154, 161, 168, 183, 228, 230-232, 235-236, 245-246, 257, 271-275, 284, 287, 310-311, 319, 327, 329-331, 335, 337, 338, 341, 343-346 ; Șt. Pascu, dans *Istoria «României* [Histoire de la Roumanie], t. II, Bucarest, 1962, pp. 109-114.

²¹ Boris Nedkov — *България и съседните ѝ земи през XII век според Географията* » на Идриси, Sofia, 1960, p. 79.

sur cette époque, c'est-à-dire des années 1158, 1159, 1166, 1174, car les chroniques russes démontrent clairement l'existence indépendante de la terre de Berlad²². Il ne faut pas oublier que plus tard, après le transfert de la capitale à Moldova (= Baia), la terre située à l'est des Carpates sera connue sous cette dénomination et qu'au XIV^e siècle elle est nommée dans les actes du patriarcat de Constantinople, Rusovlahia, à cause du voisinage de la Russie²³.

Comme une conséquence de la localisation de Tenu Ormon, il résulte que la région ravagée par les Coumans était la Dobroudja, dont la partie centrale était un excellent terrain de chasse, telle qu'elle l'a été jusqu'au XIX^e siècle. Donc, le passage du Danube a eu lieu par l'un des gués bien connus du nord de la Dobroudja : de Hirşova, de Bisericuța ou d'Isaccea. Le gué de Hirşova est au nord de l'embouchure de la Ialomița, or une campagne à travers le Bărăgan est peu probable et jusqu'au Siret on ne trouve pas de rivières navigables. Près d'Isaccea se trouvait Vicina, donc la présence ici de Demnitzikos est exclue²⁴. Ainsi, il faut considérer que le passage du Danube a eu lieu près de Galatzi, en direction de Barboși, chemin parcouru maintes fois par les Romains quelques siècles auparavant. Un passage direct à Brăila dans le territoire couman est peu probable pour des raisons stratégiques et les rivières de Buzău et de Râmnic ne peuvent pas être considérées comme navigables.

Il faut donc identifier Demnitzikos à la cité féodale byzantine (X^e—XII^e siècle) de Bisericuța-Garvăn, connue à l'époque romaine (II^e—VII^e siècle) sous le nom de Dinogetia²⁵. Les rivières navigables traversées doivent être le Berlad et le Siret. Miron Costin, qui résidait dans la ville de Berlad, nous dit que la rivière du Berlad se jette directement dans le Danube et dans sa « Chronique polonaise » il indique qu'elle a des eaux abondantes²⁶. En ce qui concerne la navigabilité du Siret il n'y a pas lieu de discuter. Une hypothèse suggérée par K. Grot, selon laquelle il faut prendre en considération les rivières du Prut et du Siret, n'est pas réelle géographiquement²⁷, parce qu'il n'y a pas de gué en face de Reni.

L'identification de la cité de Bisericuța-Garvăn avec la localité Gului sur la carte d'Idrisi, proposée par C. Brătescu, a été rejetée par

²² I. Bogdan, *Diploma btrlădeană din 1134 și principatul Btrladului* [Le diplôme de Berlad de 1134 et la principauté de Berlad], An. Ac. Rom., M.S.L., II^e série, t. XI, Bucarest, 1889, pp. 31—34, 38—39; T. Bălan, *Berladnicii*, Czernowitz, 1928, pp. 5—6; *История Молдавии* (éd. A. D. Udaltov), t. I, Kichinev, 1951, p. 68; *Очерку укомпу СССР (IX—XIII вв.)*, t. I, Moscou, 1953, p. 369; C. Cihodaru, dans *Istoria României*, t. II, Bucarest, 1962, pp. 101—102. C. C. Giurescu, *Tirguri sau orașe și cetăți moldovene* [Villetes ou villes et cités moldaves], Bucarest, 1967, pp. 25—35.

²³ C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, t. II, part. I, (2^e éd.), Bucarest, 1940, pp. 346—347.

²⁴ N. Grămadă, *Vicina*, dans « Codrul Cosminului », Czernowitz, 1925, p. 26.

²⁵ Gh. Ștefan, « Dacia », N.S., II, 1958, pp. 317—329; Gh. Ștefan et collab., « Mot. și Cerc. Arh. », VII, 1961, p. 586.

²⁶ Miron Costin, *Opere* [Œuvres] (éd. P. P. Panaitescu), Bucarest, 1965, t. I, *Letopiseful Țării Moldovei* [Chronique de la Moldavie], p. 221. *Cronica polonă* [Chronique polonaise], p. 236, t. II, *De neamul moldovenilor* [Le peuple moldave], p. 42; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* [L'Histoire des Roumains], t. II, part. I (III^e éd.), Bucarest, 1940, p. 406; C. Cihodaru, *Note despre cetatea Crăciuna* [Notes sur la cité de Crăciuna], « St. Cerc. Șt. — Istorie », Jassy, XIV, 1, pp. 99—107.

²⁷ K. Grot, o.c., p. 133; E. Comșa, SCIV, IV, 3—4, 1953, p. 744 (carte).

N. Grămadă, qui a démontré qu'elle est erronée²⁸. Gului (= Goloe) et les villes voisines se trouvent au sud des Balkans, dans le sud-est de la Bulgarie²⁹.

Si l'identification de la cité de Demnitzikos est géographiquement possible, l'archéologie, par les données des fouilles, la confirme indirectement. Le groupe d'archéologues qui a, sous la direction de Gh. Ștefan, entrepris des fouilles, place la disparition de la cité vers le milieu du XII^e siècle en base du matériel archéologique, ce qui correspond très bien à l'année 1148 indiquée par les sources byzantines.

Dans le quatrième niveau archéologique de la cité, c'est-à-dire à la surface, on a trouvé parmi d'autres monnaies l'une de Jean II Comnène (1118—1143) et une autre de Manuel I Comnène (1143—1180)³⁰.

L'église en pierre trouvée ici indique l'importance de la cité, fait souligné par I. Kinnamos. Le plan de cette église ressemble beaucoup à celui de l'église de Boiana, près de Sofia, construite au XI^e siècle ou au commencement du XII^e siècle³¹.

On a trouvé dans l'établissement de Bisericuța-Garvăn le sceau du métropolitain Michel de Russie (1130—1145), qui démontre aussi l'existence de la cité jusque vers le milieu du XII^e siècle³².

Nous signalons incidemment ici, parce qu'elle a été timidement soulignée dans les publications de spécialité, la présence à Bisericuța-Garvăn de la céramique roumaine à côté de celle du type slave, plus nombreuse, et de celle d'origine bulgare (Saltovo), byzantine et petchenègue. La céramique roumaine est présente dès les X^e—XII^e siècles et se caractérise par une pâte grise cendrée, rarement rouge. On peut lui attribuer certainement quelques pots, moulés au tour, avec le rebord incliné à 30°—45° par rapport à l'axe du vase, le diamètre maximal vers le milieu du vase et parfois à un large manche, bien développé³³. En général, les pots n'ont pas l'ornementation du type slave, ni l'émail verdâtre du type byzantin. Ils ressemblent par leur forme à ceux roumains de Bucov (IX^e—X^e siècle) et surtout à ceux moldaves, et diffèrent complètement des pots bulgares du type Saltovo³⁴.

²⁸ C. Brătescu, *Dobrogea în sec. XII: Bergean, Paristrion* [La Dobroudja au XII^es., Bergean, Paristrion], «Analele Dobrogei», Constantza, 1920, I, n° 1, pp. 3—39; N. Grămadă, *La Scizia minore nelle carte nautiche del Medio Evo*, «Ephemeris Dacoromana», IV, Rome, 1930, pp. 212—256.

²⁹ W. Tomaschek, o.c., pp. 318—319; B. Nedkov, o.c., pp. 15, 85, 105, 143 (note 277).

³⁰ Gh. Ștefan et collab., SCIV, IV, 1—2, 1953, p. 243; VI, 3—4, 1955, p. 735.

³¹ Gh. Ștefan et collab., SCIV, II, 1, 1951, pp. 45—49; III, 1952, p. 393, «Mat. și Cerc. Arh.», V, 1959, p. 574; I. Barnea, SCIV, IV, 3—4, 1953, pp. 665—668; V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în Țările Române*, t. I [Histoire de l'art féodal dans les pays roumains], Bucarest, 1959, pp. 128—129; K. Mijatev, *Die mittelalterliche Kirche in Bojana*, chez V. Beșevliev, J. Irmischer, *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, Sofia, 1961, pp. 42—44; B. Cimpina, M. Berza dans *Istoria României*, t. II, Bucarest, 1962, p. 195.

³² Gh. Ștefan et collab., SCIV, VI, 3—4, 1955, pp. 727, 729, 735; I. Barnea, SCIV, VII, 1 2, p. 189—197 et «Dacia», N.S., II, 1958, pp. 473—478.

³³ Gh. Ștefan et collab. SCIV, III, 1952, p. 372, fig. 19/3; V, 1—2, 1954, pp. 179—180 à Vicina (Noviodunum), fig. 17/13, 15, 17; «Mat. și Cerc. Arh.», V, 1959, p. 570, fig. 5 4 et d'autres exemplaires au Musée de l'Institut d'Archéologie; M. Comșa, SCIV, VIII, 1—4, 1957, pp. 283—284, Pl. IV/10, 23, 26.

³⁴ M. Comșa, SCIV, X, 1, 1959, pp. 81—99; I. G. Hîncu, «Краткие Сообщения Института Археологии», 86, 1961, pp. 86—91.

La présence de la population roumaine nord-danubienne est bien documentée au nord de la Dobroudja pour les XIV^e—XIX^e siècles³⁵. Les fouilles de Bisericuța-Garvăn démontrent que les Roumains ont commencé à s'installer ici dès le X^e siècle, quand la domination byzantine s'instaura sur le Danube.

Par la localisation de la cité de Demnitzikos s'accroît le nombre des localités identifiées dans la Dobroudja à l'époque médiévale.

³⁵ C. C. Giurescu, *Știri despre populația românească a Dobrogei în hărți medievale și moderne* [Renseignements sur la population roumaine de la Dobroudja dans les cartes médiévales et modernes], Constanța, 1966, pp. 5—15.

LE XIV^e CENTENAIRE DE LA MORT DE JUSTINIEN I^{er} (565—1965)¹

VALENTIN AL. GEORGESCU

Le XIV^e centenaire de la mort de Justinien n'a pas passé inaperçu, quoique ce ne soit pas la figure du vieillard plus qu'octogénaire, disparu en 565, que l'on tient à évoquer lorsqu'il s'agit de la personnalité et de l'œuvre de celui qui, dès le règne de son oncle Justin I^{er}, gouverna Byzance pendant plus de 60 ans, avec un éclat inégalé, mais toujours contesté.

Anticipant un peu la commémoration, C. Capizzi, avec une riche bibliographie² fort précieuse, a mis en lumière les mérites de la grande

¹ 1^o C. Capizzi, *Giustiniano fù un romantico della politica?*, dans « Rivista di studi bizantini e neoellenici », N.S., 1 (1964), p. 143—172 ; 2^o Gian Gualberto Archi, *Giustiniano legislatore*, dans « Labeo », 12 (1966), p. 163—177 et dans *Dante, Atti della giornata internazionale di studio per il VII centenario*, Florence, 1965 ; 3^o Biondo Biondi, *Giustiniano*, dans la « Rivista di studi bizantini e neoellenici », N.S., 2—3 (1965—1966), p. 23—31 et dans « Iura », 15 (1965), p. 1—10 ; 4^o Fulvio Crosara, *Giustiniano e la sua «Renovatio Rei publicae» nelle due „partes” del mondo civile*, Communication au I^{er} Congrès national des Études byzantines, Ravenne, 1964 ; 5^o Herbert Hunger, *Kaiser Justinian I (527—565)*, dans „Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften”, 1965, n^o 14, p. 339—356 (Hermann Böhlau Nachf. Graz-Vienne-Cologne), avec 4 illustrations représentant : la tête en porphyre d'un empereur (le soi-disant *Carmagnola*) et le portrait d'une impératrice du Musée Sforza à Milan, identifiés par K. Wessel comme étant respectivement ceux de Justinien et de Théodora ; et, comme termes de comparaison, le médaillon en or du Cabinet des Médailles de Paris et un détail de la Mosaïque de Ravenne représentant respectivement l'empereur et l'impératrice.

² A l'exception de la vaste littérature juridique. Rappelons que pour la législation justinienne, le dernier grand bilan d'ensemble date de la commémoration du XIV^e centenaire : *Conferenze per il Centenario delle Pandette*, Milan, 1931 ; *Atti del Congresso di diritto romano* (Rome-Bologne, 1933), 4 vol., Pavie, 1934—1935 ; *Acta Congressus Iuridici internationalis* (Rome, 1934, commémoration du Code), 2 vol., Rome, 1935 ; *Per il XIV Centenario della codificazione giustiniana*, Pavie, 1934 ; voir une large synthèse chez L. Wenger, *Geschichte der Quellen des röm. Rechts*, 1953, p. 562—579 ; adde : Jean Gaudemet, *La formation du droit séculier et du droit de l'Eglise aux IV^e et V^e siècles*, Paris, 1957, et *L'Eglise dans l'Empire romain*, Paris, 1959 ; Max Kaser, *Römisches Privatrecht*, II, 1959.

monographie publiée en 1960 par le P^r Berthold Rubin³, pour présenter ensuite une série d'observations critiques sur certaines thèses fondamentales de l'ouvrage, notamment celles qui mettent en cause le romantisme de la politique justinienne de grandeur romaine (*Romromantik*), l'agressivité de cette politique en Occident et l'interprétation par trop « rationaliste » (selon le contradicteur) des positions théologiques et de la politique religieuse de l'empereur.

C'est contre un reproche pareil — un « grande sogno di unità » — venant d'un juriste, le P^r G. Grosso⁴, ou encore contre celui de donquichottisme, venant du « réaliste » Oswald Spengler⁵, que le doyen G. G. Archi de Florence défendit Justinien, à Ravenne, sous les auspices de Dante. Son éloquente méditation sur le vers célèbre du 6^e chant du Paradis (« Cesare fui, or sono Giustiniano ») paraîtra aussi sous une forme amplement développée dans le volume que l'Institut de droit romain de Florence devait dédier à la mémoire de Justinien (mais dont nous regrettons de ne pas avoir pu prendre connaissance). On y trouve surtout une analyse qualitative différentielle du Code, d'un côté, et du Digeste et des Institutions, de l'autre. Ce ne serait ni un rêveur romantique ni un Don Quichotte de la nouvelle culture *magique* et *arabe* (*sic* : Spengler), celui qui élaborait le code, acte de législation positive, exigé par les besoins réels et aigus de l'administration de la justice, tels qu'ils se faisaient également sentir dans les royaumes barbares de l'Occident. Dans un significatif contraste avec cette première tâche, une fois accomplie, l'empereur « rêveur » passa à la codification de la doctrine, et cette œuvre (Digeste et Institutes), face aux « barbares », transformait l'expérience rationnelle des Romains en moyen de formation des juristes du présent et de l'avenir. L'empereur, véritable *bâtisseur*, conscient de sa surhumanité et aussi un peu héros à la Carlyle, aurait été un prospecteur prophétique de l'avenir, portrait qui rend la magie du vers dantesque et que l'empereur n'aurait pas rejeté. Demandons-nous seulement si avant et après Justinien, à Byzance et un peu partout, jusqu'à la fin du féodalisme, la règle de droit, en tant que telle, n'avait pas déjà un caractère didactique⁶, participant plus de l'enseignement éthico-juridique, que du pur commandement positif. Le Code (*leges*) fut pendant de longs siècles traité comme une source d'enseignement juridique, alors que Justinien avait conféré la force de loi à ses livres d'enseignement du droit (*ius*). Le code, avec ses constitutions depuis Hadrien, et le Digeste, avec ses extraits des œuvres des jurisconsultes *impériaux*, dont les plus nombreux allaient d'Hadrien au dernier des Sévères, ne relevaient-ils pas de la même expérience juridique, à caractère rationnel ? Et ne l'oublions pas, c'est tout entière que celle-ci devait — « songe » devenu réalité, avant de se métamorphoser en droit moderne depuis la Renaissance jusqu'à nous — s'encadrer dans l'œcuménicité chrétienne et byzantine. Mais la

³ *Das Zeitalter Justinians*, I, Berlin, 1960, XVI+539 p. + 16 illustr. + 11 cartes, et sa dissertation, *Zwei Kapitel über Herrscherbild und Ostpolitik des Kaisers Justinian*, Berlin, 1941 ; *addé* les ouvrages cités ci-dessous, n. 10.

⁴ *Lezioni di diritto romano*, 5^e éd., 1965, p. 489.

⁵ *Untergang des Abendlandes*, II, 1922, p. 86—87 : le *Corpus*, « création arabe et, partant, religieuse » serait resté de la simple littérature ; H. Erman, *Zu Justinian*, dans *Festschrift Paul Koschaker*, I, 1939, p. 169, souscrit au reproche de donquichottisme, mais non pas L. Wenger, *Geschichte der Quellen des röm. Rechts*, 1953, p. 567, n. 28.

⁶ Cf. C. A. Spulber, *Le concept byzantin de la loi juridique*, Bucarest, 1938 (et le c.r. de P. Koschaker, dans *Zeitschr. der Savigny-Stiftung*, R. A., 59 (1939), p. 694—695.

méditation du doyen Archi sera encore plus stimulante et plus riche en fines suggestions sous sa forme développée.

Au I^{er} Congrès National des Etudes byzantines de Ravenne (1965), outre l'intéressante communication du P^r. F. Crosara, dont il faut attendre la publication dans les *Atti* du Congrès, le P^r Biondo Biondi de Milan, l'un des spécialistes réputés en matière de législation justinienne⁷, a évoqué la figure du législateur, en réaffirmant noblement le rôle politique, à la fois unificateur et disciplinateur, de cette législation, ainsi que sa valeur durable sur le plan européen. Cette valeur indéniable, l'auteur la rattache non pas au contenu concret des textes, mais à « l'impostazione romana del diritto » (langage et méthodologie, appareil conceptuel), que Justinien aurait le mérite impérisable d'avoir transmise aux civilisations de l'Europe et du monde jusqu'à nos jours. Eloge justifié dans son essence, mais somme toute restrictif, si la gloire de Justinien devrait se réduire à celle — qui n'est pas à dédaigner — d'un conservateur et d'un intermédiaire. Or, il y a dans son œuvre un effort réussi, quoique historiquement limité, d'unification, de codification et de systématisation conceptuelle du droit et un début ferme de substitution de l'axiologie à la casuistique, processus fondamental dont les effets situent les droits modernes plus près de Justinien que du droit romain classique. Et ce n'est pas par hasard que dans l'évolution du droit européen, en Occident et en Orient, c'est l'œuvre de Justinien et non pas le droit classique romain qui a joué le rôle que l'on sait. D'autre part, si, comme le rappelait récemment le P^r Max Kaser⁸, les droits modernes ont une structure axiologique, en opposition avec la structure casuistique du droit romain, l'éloge de la persistance linéaire, en droit moderne, d'une « impostazione romana del diritto », appelle, sinon des réserves, du moins des nuances.

A l'Académie des Sciences de Vienne, le 5 novembre 1965, l'éminent byzantinologue qu'est le P^r H. Hunger a su transformer un exposé académique en une belle et vivante synthèse où le problème passionnant de la personnalité et de l'œuvre du grand empereur⁹ est à nouveau posé et pesé. Et les solutions qui y sont proposées ou suggérées méritent toute l'attention.

De Montesquieu, Ch. Lebeau (1786), et E. Gibbon (1787), et même de T. Rivius (1626) à G. Ostrogorsky et Berthold Rubin, en passant par Ch. Diehl (1901), W. G. Holmes (1912), Leclercq (1928), A. A. Vasiliev (1939—1950), W. Schubart (1943), P. de Francisci (1948) et E. Stein (1949), L. Wenger (1953), M. Kaser (1959), et Fr. Pringsheim (1961), Justinien compte autant d'admirateurs chaleureux ou réservés, que de

⁷ Voir son *Giustiniano Primo, principe legislatore cattolico*, Milan, 1936 ; Idem, *Il diritto romano-cristiano*, I—II (1952), III (1954), et *Il Cristianesimo nel Corpus Iuris Civilis e nella tradizione giuridica orientale*, dans *Atti del Congresso intern. sul tema: l'Oriente cristiano nella storia della cultura* (Problemi attuali di scienza e di cultura, 62), Rome, 1964, p. 273—296. Dans tous ces ouvrages c'est la catholicité (romaine) de Justinien qui est mise au premier plan, ce qui n'a pas manqué de soulever des réserves.

⁸ *Zur Methode der römischen Rechtsfindung*, dans « Nachrichten der Akad. d. Wiss. Göttingen », Philol.-hist. Klasse, 1962, n^o 2, p. 76—77 et les auteurs cités.

⁹ Sur lequel M. H. Hunger s'est plus d'une fois penché avec une pénétrante érudition ; voir *Proimion, Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Vienne, 1964 ; *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur*, Graz-Vienne-Cologne, 1965.

critiques sévères ou seulement lucides. Quant au contradictoire et inévitable Procope, le byzantinologue autrichien se joint au récent jugement nuancé de B. Rubin : éloge officiel du fonctionnaire impérial, bien renseigné dans le *De aedificiis*, où les critiques habilement suggérées ne font pas défaut, alors que les *Anekdotā* — où « le Prince des démons »¹⁰ est le veule époux d'une Théodora ignoblement diabolique — restent l'œuvre partisane d'un opposant guidé par les intérêts et les préjugés de l'aristocratie sénatoriale à laquelle il appartenait, et que l'autocratie impériale dérangeait grandement.

M.H.H. inscrit à l'actif de Justinien trois réalisations durables :

a) la reconquête sur les Vandales (534) et sur les Ostrogothes (537) de territoires que Byzance ne perdra qu'à la fin du VII^e (l'Afrique), au milieu du VIII^e et au IX^e siècle (l'Italie du Sud et Ravenne) ; b) les constructions (militaires ; à destination économique ; administratives ; privées et surtout religieuses, celles-ci à Ravenne, au mont Sināi, à Ephèse et à Constantinople), qui se distinguent par le niveau architectural et par l'éclat de l'art de la mosaïque, le plus grandiose monument de la chrétienté, la Sainte-Sophie, étant encore aujourd'hui objet d'unanime admiration ; c) la célèbre codification dont l'importance fondamentale pour l'histoire du droit européen jusqu'à notre époque n'est contestée par personne¹¹.

Mais voici le *Charakterbild* que le savant viennois trace de son impérial modèle : humble origine (comme souvent à Byzance) et excellente instruction gréco-latine, incarnation typique de l'idée impériale à Byzance (p. 344), sans que l'expression de césaropapisme soit la plus adéquate pour exprimer les réalités byzantines¹², plus complexes et plus mouvantes ; protecteur de l'orthodoxie, qui ne liquida le néo-platonisme de l'école

¹⁰ Voir B. Rubin, *Der Fürst der Dämonen. Ein Beitrag zur Interpretation von Prokops Anekdotā*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 44 (1951), p. 469—481, et les autres études de l'auteur sur Procope, dont dernièrement *Prokopios von Kaisareia*, R.E. Pauly-Wissowa, 23, 1, col. 273—599 (et Stuttgart, 1954) ; J. Haury, *Prokop und der Kaiser Justinian*, dans « Byzantinische Zeitschrift », 37 (1937), p. 1—9. Sous l'influence de Procope, Montesquieu brossait de Justinien, *l'empereur néfaste*, le portrait bien connu ; cf. André Guillou, *Le siècle des lumières*, dans « Jahrbuch der österr. byzant. Gesellschaft », 15 (1966), p. 30—31.

¹¹ N. H. Baynes, dans N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss, *Byzantium. An Introduction to East Roman Civilization*, Oxford, 1962, p. XXX, estime que le prix de l'obligation que l'Europe a contractée envers l'auteur de la compilation du VI^e siècle est « incalculable ». Sur les « greatest creations » de Justinien, cf. Steven Runciman, *La civilisation byzantine, 330—1453*, Paris, 1934, p. 38, qui y ajoute le césaropapisme, et H. Grégoire, dans Baynes, *op. cit.*, p. 7, qui rappelle aussi (p. 8) les faiblesses ou les côtés négatifs de son œuvre. Le tableau en est repris par B. Rubin pour qui le romantisme politique de Justinien aurait conduit l'empire au bord du précipice (cf. les réserves de C. Capizzi, *op. cit.*, p. 158 et suiv.). Biondo Biondi, *Giustiniano*, p. 27 ; 30—31, oppose la restauration éphémère de l'empire à l'intérêt purement historique des œuvres d'art, à la durée de l'œuvre législative.

¹² Voir dans le même sens N. H. Baynes, *op. cit.*, p. XXVIII—XXIX et p. 276, et Biondo Biondi, *op. cit.*, p. 26, qui cependant en 1936 n'avait pas tout à fait convaincu K. Hohenloe (1937). Selon Biondo Biondi, Justinien, loin de se substituer à la hiérarchie ecclésiastique, aurait mis le pouvoir temporel au service de l'Eglise ; *leges* et *canones* auraient été pour Justinien en opposition absolue, et le *legibus solutus* n'aurait jamais pu avoir, comme pendant, un *canonibus solutus*. Voir une synthèse nuancée du problème chez H. G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 3—36 (avec une riche bibliographie), à partir de l'idée que le problème du pouvoir de l'empereur dans l'Eglise byzantine est „kein cäsaropapistisches Problem” ; cf. Eugen Stănescu, *Hist. de Byzance, notes de cours* (en roum.), dactylographié, 1966—1967, ch. VI (L'organisation d'Etat à l'époque byzantine pri-

d'Athènes que pour se débarrasser d'adversaires moins accommodants que les néo-platoniciens d'Alexandrie ; acclimatation à Byzance de l'industrie de la soie et politique de méfiance vis-à-vis de la grande propriété ; persévérance dans la poursuite de ses objectifs et remarquable *self-control* ; passion dans l'exercice de son métier (voir les nouvelles 8 et 15) et haute conscience de sa mission, avec une vive préoccupation de conserver et d'étendre le domaine des actes « réservés » au pouvoir impérial ; conviction officiellement affirmée que la loi est subordonnée par Dieu à la *τύχη* de l'empereur, alors que ce dernier, en tant que *lex animata* (νόμος ἐμψυχος¹³) serait envoyé aux hommes par Dieu lui-même (Nov. 105) ; le symbole et l'insigne de sa domination c'est le globe surmonté d'une croix (Procopé), à l'exclusion du bouclier et de la lance, car chez l'empereur chrétien la croix militante portait en elle la dignité impériale et le pouvoir guerrier.

A propos de certains aspects déconcertants de la politique religieuse de Justinien, M. Biondo Biondi convient que « per quanto rivestito di porpora, egli era sempre un uomo con tutte le possibilità di errare ». M. H. Hunger, lui non plus, ne cherche pas en Justinien le surhomme que celui-ci ne fut certes pas, comme la crise de 532, lorsque la détermination farouche de Théodora lui sauva le trône, le prouve assez. Mais, estime-t-il, les qualités et les faiblesses¹⁴ humaines de Justinien n'ont pas empêché celui-ci de dépasser, par l'envergure de la politique à laquelle il présida¹⁵, et par les résultats de ses efforts, la moyenne des gouvernants de l'Antiquité. C'est lui l'empereur byzantin qui a survécu avec le plus de force et d'éclat dans la mémoire de la postérité. C. Capizzi n'hésite pas à le déclarer « forse il più celebre » parmi les 107 empereurs byzantins qui ont régné de 395 à 1453. Quant à M. Archi, Justinien, pénétré « da un alto senso del posto che sulla scena del mondo ha conquistato ; consapevole della radizione, che in lui si sostanzia », à la fois *transeunte* et *eterno*, se situerait parmi ceux qui, « a un dato momento operano per la loro leggenda », conscients peut-être « di trascendere i comuni mortali e di emergere

mitive). La position radicale de Gelzer (1901) : „eine Art Papa Re oder Christlicher Chalif“, était encore celle de Seppelt (1931) : „alleiniger Herr und Gesetzgeber der Kirche“ et de Caspar (1933) : „über die Kirche herrschend“. Excellents développements sur la sanction étatique conférée par Justinien aux canons élaborés par les conciles œcuméniques chez H. Hunger, p. 348 ; mais cette sanction excessive ne supprimera pas l'apparition à Byzance d'un problème analogue à celui de *l'utrumque ius* occidental. Voir également Erich Hand Kaden, *L'Eglise et l'Etat sous Justinien*, dans « Mémoires publiées par la Faculté de droit de Genève », 9 (1952), p. 109—114 et *ibid.*, 6 (1948), p. 59 et suiv., cf. « Jura » 5 (1954), p. 565 : ni césaropapisme, ni théocratie, mais étroite coopération du *Sacerdotium* et de l'*Imperium* (Nov. 6 de 535). Steven Runciman, *op. cit.*, p. 37, à propos de Justinien parle de « docteur en théologie » et de « modèle de césaropapisme ». Fr. Leifer, dans « Zeitschrift der Savigny-Stiftung », R.A., 58 (1938), estimait que l'essai (Biondi, Hohenloe) de laver Justinien du reproche de césaropapisme a échoué.

¹³ Pour l'identification chez les rhéteurs antérieurs du chef de l'Etat avec le *nomos*, voir Synesios, *Or.*, 1,6 D (p. 354, n. 13). Mais dans un édit de Théodose II, conservé par Justinien dans son Code (C.J.1,14,4), l'empereur se déclara *adligatus legibus* et par la suite un Manuel Comnène consacra législativement le principe que toute loi violant la justice est nulle ; voir Wilhelm Ensslin, dans N. H. Baynes and H. St. L. B. Moss, *op. cit.*, p. 276 et C. Tryantaphilopoulos, Ἱεραρχία νόμων καὶ βυζαντινὸν δίκαιον, dans Σύμμεικτα Σβώλου, Athènes, 1961, p. 475—494.

¹⁴ Analysées par G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 47—55 et par B. Rubin, *op. cit.*, p. 634—642.

¹⁵ Car il sut s'entourer de remarquables collaborateurs : Bélisaire, Narsès, Jean de Capadoce, Tribonien, mais l'inspiration de toutes les grandes entreprises du règne lui appartenait selon G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 45. Par contre, S. Runciman, *op. cit.*, p. 37, parle de « sinistres favoris » qui provoquèrent les émeutes de Nika.

al di là dei loro tempi », car ils acquièrent « una visione prospettica di loro stessi e della loro epoca » (p. 176—177). Justinien, portant en lui le vers de Dante et les méditations d'Unamuno sur le héros de la Triste Figure, aurait accepté de rêver, mais ayant à l'avance visé à l'immortalité de ses songes. Selon M. H. Hunger, Justinien occuperait dans l'histoire la place d'un θεοφιλής (*Liebling Gottes*)¹⁶, d'un τροπαιοῦχος (Sieger)¹⁷ et d'un εἰρηνοποιός (Friedensstifter)¹⁸, formule saisissante qui mériterait d'amples commentaires, tout comme le drame individuel — combat avec l'ange et prescience de son immortalité — dont M. Archi s'est fait l'éloquent interprète et le fin analyste.

¹⁶ « Elu de Dieu », J. le fut dans le sens que l'idée de l'*Imperium Christianum* devenait une puissante, une irrésistible idée-force, à la fois politique et sociale à effets souvent autonomes. Mais s'il fut protecteur de l'Orthodoxie, celle-ci, en dépit du credo de Nicée, ne s'était pas encore cristallisée à l'époque de Justinien, car l'empereur combattit âprement pour une définition qui ne concordait pas toujours avec celle qui triomphera péniblement par la suite à Byzance. Il s'appuya sur le pape Agapetus pour décapiter la réaction monophysite du patriarche Anthimius, non sans devoir s'engager par la suite dans la pénible affaire du pape Vigilius, alors que Théodora menait sa politique monophysite à elle, utile peut-être, a-t-on pensé, aux calculs de politique générale de l'empereur. Ce dernier, d'ailleurs, après la mort de son épouse, versa dans l'aphthartodocétisme (affirmation de l'incorruptibilité du corps de Jésus Christ), qu'Henri Grégoire (*op. cit.*, p. 102) appelle « hérésie impériale » et « hallucination d'un mourant », et Steven Runciman, *op. cit.*, p. 37, « une hétérodoxie idéniable ». A propos du décret de 565, H. Erman (« Zeitschr. der Savigny-Stiftung », 59 (1939), p. 691) n'hésite pas à parler de « ketzerisches Gesetz », demeuré isolé, parce que l'activité législative de Justinien languissait. I.S. Pereterskij, *Директы Юстиниана*, Moscou, 1956 (trad. roum. par Yolanda Eminescu, *Digestele lui Iustinian*, Bucarest, Ed. Științifică, 1958, p. 38) attribue au Christianisme une action très limitée sur le droit romain. Voir la position réservée de M. Kaser, *Röm. Privat-recht*, II, 1959, p. 8 ; une défense générale de Justinien à partir des positions de l'Eglise, chez C. Capizzi, *op. cit.*, et une défense de l'orthodoxie de Justinien jusqu'aux déviations de la fin, chez B. Biondi, *op. cit.*, p. 26 (déjà dans ce sens, Fr. Leifer, *op. cit.*, p. 185—202, à propos des ouvrages de B. Biondi et K. Hohenlohe).

¹⁷ Dans le sens qu'au début d'une évolution historique qui condamnait Byzance, J. fut le plus heureux et le plus prestigieux ramasseur de lambeaux d'un Empire romain à jamais disparu comme tel. Au fait, il s'agissait d'une dramatique défense de l'Empire d'Orient contre des forces (les Slaves, les Arabes, les « Latins » d'Occident, les Turcs), qui finalement triomphèrent, d'une façon ou d'une autre, de la synthèse byzantine, fluctuante et toujours à refaire.

¹⁸ J. mérite ce titre plutôt comme législateur ; mais fondateur d'une paix reposant tout d'abord sur l'inégalité non chrétienne entre libre et esclave. Quant à la *pax Christiana*, on constate avec M. H. H. que parmi les insignes de l'empereur la croix contenait en elle le pouvoir guerrier, ce qui fait pendant à la constitution des ordres guerriers pour la propagation de la foi chrétienne ou pour sa défense. D'ailleurs, la profonde vocation historique de Byzance — si douée pour la culture qui y connut un éclat particulier — ne sera pas la paix, mais la guerre : une éternelle *reconquista* ou une défense permanente, imposées par le fait que le monde byzantin constituera une forme de féodalisme, établie en continuité sur de puissantes structures esclavagistes, tant urbaines qu'étatiques, en contraste avec les variantes féodales, élaborées par les Arabes au Sud et par les peuples migratoires, au Nord et à l'Ouest, à partir de leur organisation tribale et communautaire, sur des territoires arrachés aux Byzantins ou dans les parties non byzantines de l'ancien Empire romain. Rappelons, en outre, que si la législation de J. est, d'une certaine façon, l'aboutissement grandiose du droit romain esclavagiste, elle n'en est pas moins, par une sorte de réception créatrice et indéfiniment adaptable du droit classique, le fondement de tout le droit byzantin ultérieur. Et la religion chrétienne, par la participation dominante de l'Eglise à l'administration de l'Etat et à la vie de l'esprit, ainsi que par l'affirmation de l'égalité de tous les hommes en tant que « fils » du même dieu, était, quelles qu'en fussent les contradictions qui s'en sont suivies (voir la note finale), incompatible avec le régime esclavagiste de l'Antiquité gréco-romaine. Il convient donc d'accorder toute l'attention aux changements d'ordre matériel qui ont déterminé sur le plan du droit et de la vie spirituelle ces formes nouvelles, de la variante byzantine du monde féodal (voir un précieux aperçu de cette analyse possible chez G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 3—4 ; 53).

Toutes ces propositions en vue de l'élaboration d'un portrait pacifique sont précieuses par l'esprit de compréhension critique dans lequel elles sont conçues, et qui, d'ailleurs, convenait à des évocations académiques et commémoratives. Leur refus de l'apologie conventionnelle se reflète dans les contrastes — moins violents que par le passé — qui y persistent. C'est ce qui ne manquera pas d'inciter le lecteur à poursuivre l'insertion du problème justinien dans l'ensemble des structures de l'époque¹⁹, celle du passage de l'esclavagisme à la féodalité. Et tout d'abord, on se demandera toujours dans quelle mesure et de quelle façon Justinien est-il le terminus de l'évolution esclavagiste, ou bien plutôt le point de départ indiscutable (après Constantin et Théodose II), d'un monde nouveau, qui devrait être celui du féodalisme byzantin²⁰? Fait significatif, M. H. Hunger ne parle de Justinien que comme empereur byzantin.

¹⁹ C'est ce que M. H. Hunger a essayé de faire amplement dans son importante synthèse sur le *Reich der neuen Mitte* (voir ci-dessus, n. 9).

²⁰ Pour le caractère de *Übergangsepoche*, des IV^e—VI^e siècles, „die uns vom römischen Imperium zum mittelalterlichen byzantinischen Kaiserreich hinüberleitet“, voir G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3^e éd., Munich, 1963 (Sonderausgabe, 1965, p. 3); cf. du même, *Staat und Gesellschaft der frühbyzantinischen Zeit*, dans *Historia Mundi*, IV, Berne, 1956, p. 563 et suiv. Mais tout comme Ch. Diehl et G. Marçais, *Le monde oriental de 315 à 1081*, 2^e éd., Paris, 1944, p. 55 («le dernier des empereurs romains»), G. Ostrogorsky voit dans Justinien (*Sonderausgabe*, p. 53) le dernier *Imperator* romain sur le trône de Byzance, et conclut (p. 55) que le règne de J. ne fut pas le début d'une nouvelle, „sondern das Ende einer großen dahinscheidenden Epoche“. Ce qui laisse ouverte la question de savoir si l'influence ultérieure de l'œuvre de Justinien se rattache à ses liens avec le passé ou bien à ce qu'elle apportait de nouveau? Pour ce qui est du rôle historique de sa législation, la réponse varie selon les phases de la réception que l'on envisage, les parties les plus archaïsantes, porteuses de l'héritage romain à caractère plus laïque, se révélant fort précieuses pour le droit européen des XVI^e—XIX^e siècles et pour la science historique moderne.

E. Kornemann, *Weltgeschichte des Mittelmeerraumes von Philipp II. von Makedonien bis Muhammed II*, Munich, 1949, p. 410, voit en Justinien le *wirklich römisch empfindende Kaiser*, et Capizzi, *op. cit.*, p. 159, un *romano di cuore*; G. G. Archi, un Latin de Dalmatie; I. Popescu-Spineni, *Sur l'origine ethnique de Justinien*, communication au III^e Congrès intern. d'Etudes byzantines (Athènes, 1930), Bucarest, 1931, un Thrace de la *Dacia Mediterranea* (Nov. 11, praef., a. 535). B. Rubin, *Das Alter Justinians*, I, p. 373, le place à la charnière de deux millénaires (qu'il ne définit pas, peut-être pour ne pas faire de déterminisme), mais en tant qu'incarnation de l'idée de Rome.

Par contre, H. Grégoire (chez Baynes, *op. cit.*, p. 7) restait encore très sensible à l'archaïsme latin et romain de Justinien : «a purely Roman minded Emperor Latin in speech and thought... In him theory of Roman sovereignty finds both its fullest expression». Ces formules, partiellement exactes, expriment plutôt la forme que le contenu historique des processus complexes qu'elles envisagent. Cf. N. A. Maschkin, *Röm. Geschichte*, Berlin, 1953, p. 630 (trad. roum., Bucarest, 1951, p. 498) : à partir de J., l'histoire de Byzance appartient à celle du Moyen Age; cf. *Всемирная История*, sous la réd., de E. M. Jukov, vol. III, Moscou, 1957, p. 244 (trad. roum., Bucarest, 1960, p. 229).

S. Runciman, *op. cit.*, p. 77, estime que «le droit promulgué par Justinien était encore le droit romain»; J. Ellul, *Histoire des institutions*, I, Paris, 1955, p. 617 (la 2^e éd., ne nous a pas été accessible) : «Il ne faut pas considérer ces compilations seulement comme le point final du droit romain; elles sont aussi le point initial du droit byzantin».

Sur la position de N. Iorga, voir notre article, *Quelques problèmes historiques du développement du droit roumain dans la pensée de N. Iorga* (en roum.), dans «Studii clasice», 8 (1966), p. 301—302. A propos de Justinien, le grand historien, parlait d'*archéologie*, de *formalisme*, d'*illusion*, de *droit théorique*, *inorganique et étranger*, et puisque le droit d'une société peï-nne était inapplicable à celle du temps de Justinien, Iorga insistait sur le fait que celui-ci avait dû «ajouter à son Code sa propre législation chrétienne». Après cette révision, ce qui restait de valable dans le C.I.C. «était consulté surtout à cause des éléments nouveaux introduits pour les besoins de la société» (byzantine de son temps); Eug. Stănescu, *op. cit.*, ch. VI, définit l'his-

On se demandera encore si, dans l'ensemble, Justinien n'a pas combattu pour des objectifs tantôt déjà dépassés (la continuité romaine), tantôt rejetées par l'histoire (l'œcuménicité byzantino-chrétienne, assaillie par les particularismes ethno-politiques des nouvelles communautés qui finiront par devenir nationales, y compris les Grecs modernes, héritiers partiels de Byzance). Une telle position peut comporter une explication objective, sans que l'on soit conduit à mettre l'accent, autant que M.M.B. Rubin et G. Grosso croient devoir le faire, sur la *Romromantik* et sur le *sogno di unità* qui caractériseraient Justinien. Comme trop souvent dans l'histoire de l'humanité, les réussites de Justinien ne sont-elles pas devenues le contraire de ce qu'il avait conçu subjectivement, et sans qu'il y ait en cela aucun donquichottisme ? Le prix que l'humanité et plus précisément les peuples de Byzance ont dû payer de ces réussites — les réelles aussi bien que les illusives, y compris celles où triomphaient les faiblesses de l'homme et les vices inhérents au système — n'a-t-il pas été trop élevé²¹ ? Et les méthodes employées pour obtenir ce prix ne furent-elles pas trop dures et, somme toute, stérilisantes ? Certes, dans une telle confrontation, Justinien, s'il se trouve salutairement démythifié, n'en occupe pas moins, comparativement, une place enviable.

Et puis, outre les mérites évoqués à juste titre par ses plus récents historiens, une double vérité s'impose à notre esprit. Le monde byzantin est impensable sans l'œuvre de Justinien. Et sur le plan de l'histoire universelle, si Byzance n'avait pas existé, on aurait dû l'inventer. Ni au IV^e ni au VI^e siècle on ne pouvait mieux faire. D'autre part, en tant que forgeron et porteur d'histoire byzantine, Justinien, en essence, ne pouvait

toire de Byzance par ces caractères nouveaux qui lui confèrent une indéniable originalité ; N. A. Maschkin, *op. cit.*, p. 629 (trad. roum., p. 418) estime que le *Corpus Iuris Civilis* n'a rien apporté de nouveau, légiférant ce que l'usage avait déjà consacré. Le problème justinien que nous évoquons ici doit être replacé dans le contexte du problème général de la place que Byzance occupe dans l'histoire. Tous ceux qui admettent l'idée de fusion, de symbiose ou de synthèse (A. Piganiol, Fr. Dölger, H.-I. Marrou, H. Hunger, D. Zakythinos) réussissent à mettre en relief l'existence d'éléments nouveaux sans laquelle l'idée de synthèse serait inconcevable. H.-I. Marrou parle déjà de « révolution profonde », pour le IV^e siècle. A. Piganiol, de « conception nouvelle », de la vérité, de la beauté, du travail et de l'intérêt social. D. Zakythinos (*La synthèse byzantine*, rapport pour la séance plénière du I^{er} Congrès International des études balkaniques et sud-est européennes, Sofia, 1966, p. 5—29) parle de « conciliation des antithèses », de « laborieuse synthèse qui fait le vrai génie créateur de Byzance » (p. 13). Et en accordant aux Byzantins le génie créateur qu'on leur refuse souvent, il importe aussi de définir objectivement la situation nouvelle du monde byzantin, ses tâches historiques profondément différentes de celles du monde antique. Car celles-là étaient irréalisables sans une « synthèse » où l'héritage de l'Antiquité a constamment servi à résoudre des problèmes nouveaux et à créer des valeurs propres à l'époque qui les suscitait.

²¹ Pour les charges fiscales, G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 49 et 55, estime que le prix des conquêtes et des constructions épuisa le pays. Sur la législation, voir *ibid.*, p. 52—53 ; Wenn also das Gesetzwerk Justinians die Freiheit und Gleichheit aller Menschen proklamiert, so darf man die praktische Wirksamkeit dieser hohen Ideen nicht überschätzen ; cf. *Всемирная История*, III, p. 87—88, (trad. roum., p. 68—69). S. Runciman, *op. cit.*, p. 37 : « extrêmement coûteux et sans profit ».

pas faire beaucoup mieux qu'il n'a fait. C'est dans ce sens qu'il nous apparaît aujourd'hui encore comme un homme complexe et intéressant ; un gouvernant dont l'œuvre et le métier continueront d'être objet d'étude renouvelée ; un grand empereur qui par son œuvre a marqué le Sud-Est européen dans les secteurs les plus divers de son histoire sociale, militaire et politique ²². Homme de son temps, César et Justinien. Sans miracles et sans transcendance.

²² Cf. *Всемирная История*, III, p. 87 (trad. roum., p. 67) : « remarquable homme d'Etat et sage politicien, chez qui une énergie infatigable, l'érudition et de larges vues s'alliaient à une hypocrisie et à une cruauté illimitées ».

SLAVO-ROUMAIN FILTĂ < GREC BYZANTIN ὑφειλτόν
« ÉCRITURE CHIFFRÉE »

PETRE Ș. NĂSTUREL

Jean VIII Paléologue avait terminé son voyage à travers l'Europe plutôt indifférente aux affres de Byzance. En route vers sa patrie le empereur traversa la Hongrie, la Transylvanie, la Valachie pour s'embarquer finalement au port de Kilia, dans le delta du Danube, d'où à la fin d'octobre 1424 il regagna Constantinople¹.

Esprit prévoyant, il avait dépêché de Hongrie un homme porteur d'un message destiné à l'empereur son père : il y réclamait l'envoi de vaisseaux qui le transporterait à sa capitale. Sphrantzès a consigné cette information dans ses mémoires. Il précise même que le courrier avait été chargé d'un πικτάκιον ὑφειλτόν².

¹ Georgios Sphrantzès, *Memorii 1401—1477. În anexă Pseudo-Phrantzes : Macarie Melissenos, Cronică 1253—1481*, édition critique de V. Grecu (Scriptores byzantini V), Ed. Academiei, Bucarest, 1966, p. 16 (= Chronicon minus XIII. 1) et p. 258 (= Chronicon maius I, 31). Al. Elian (*Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea* [La Moldavie et Byzance au XV^e siècle], dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, édition soignée par M. Berza, Bucarest, 1964, p. 129), a définitivement prouvé que Jean VIII Paléologue s'en revint par la Valachie et non par la Moldavie, comme la science roumaine avait généralement tendance à le croire sur la foi d'une tradition moldave fabriquée au XVIII^e siècle. Sur la flotte que Byzance possédait encore à l'époque on consultera H. Ahrweiler, *Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VII^e—XV^e siècles*, Paris, 1966, p. 387 et note 1, de même que H. Antoniadis-Bibicou, *Études d'histoire maritime de Byzance. A propos du « thème des Caravisiens »*, Paris, 1966, p. 16 et note 2 (ces deux savants travaux ne font pas état du rendez-vous fixé ici à Kilia par Jean VIII). Cette note se trouvait déjà à l'impression quand nous avons pris connaissance d'une notice historique selon laquelle Jean VIII se serait embarqué à Asprocastron (Cetatea Albă), et non à Kilia (le texte dans P. Schreiner, *Studien zu den BPAXEA XPONIKA*, Munich, 1967, p. 205 et commentaire p. 164—166). Nous reprendrons cette question ailleurs.

² Sphrantzès, éd. Grecu, p. 16, ligne 28 et p. 258, ligne 9. (Cette lettre a échappé aux investigations si serrées de Fr. Dölger et P. Wirth, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565—1453*, V, Munich-Berlin, 1965).

Arrivé à Constantinople l'homme demanda, conformément aux instructions qu'il avait reçues, qu'on le menât au basileus Manuel Paléologue. Le souverain étant souffrant, ses courtisans finirent après maintes tergiversations par convaincre le courrier de s'aboucher avec Sphrantzès et de lui communiquer le message de son maître³. « Me prenant alors à l'écart, raconte le chroniqueur en personne, il me remit le papier chiffré (χαρτί τὸ ὑφειλτόν) et m'indiqua d'où et quand il était arrivé. Quand j'eus rétabli le chiffre (ὡς διώρθωσα τὸ ὑφειλτόν), poursuit Sphrantzès, et que j'allais le lire, j'annonçai que je demandais une récompense, vu qu'il devait apporter de bonnes nouvelles... Et, après que j'eus lu le papier qui disait que [l'empereur] était bien portant, qu'il s'en revenait dans de bonnes conditions du côté de la Grande Valachie et [demandait] que des vaisseaux s'en vinssent à la localité appelée Kilion [= *Chilia*, *Kilia*] pour le prendre et l'amener [à Constantinople], on se réjouit grandement... »⁴.

Dans sa toute récente édition critique de la chronique de Georges Sphrantzès, le Professeur Vasile Grecu a traduit les mots χαρτί τὸ ὑφειλτόν, πιττάκιον ὑφειλτόν, ὑφειλά par « lettre chiffrée, billet chiffré, chiffre »⁵. Une note de son ouvrage explique comme suit le mot ὑφειλτόν : « Expéditeur et destinataire possédaient chacun un bâton. L'expéditeur entourait un bout de papier, de haut en bas, autour de sa baguette et il écrivait dessus. La lettre déroulée, son contenu était incohérent. Le destinataire l'entortillait identiquement sur son bâton et pouvait la lire couramment »⁶.

L'adjectif verbal ὑφειλτός,-ός,-όν ne semble pas avoir été remarqué jusqu'ici par les lexicographes⁷. L'explication fournie par le byzantiniste roumain se fonde visiblement sur le radical ελ, « rouler » que ledit vocable renferme manifestement (cf. ειλέω, ειλέω, εἶλλω, εἴλλω et lat. *uoluo*)⁸. Le procédé des deux bâtons identiques servant à la rédaction puis à la lecture du message secret est, lui aussi, assez connu, ne serait-ce que des romans d'aventures...

Le contexte de Sphrantzès est suffisamment clair pour accréditer le sens proposé par V. Grecu, même si à l'heure actuelle le terme fait figure d'*hapax*. Mais il ne sera certainement pas sans intérêt de confirmer la chose à l'aide d'un témoignage roumain, lequel trouve à son tour son explication dans le passage cité de l'auteur byzantin.

La cryptographie roumaine vient précisément de faire l'objet d'une minutieuse étude où le professeur E. Virtosu a réuni en corpus quelque 130 cryptogrammes slavo-roumains et roumains s'échelonnant depuis le XV^e siècle jusque dans le courant du siècle passé. Et c'est ainsi que son introduction nous apprend que « pour la vieille écriture cryptographique il apparaît, dans les textes en langue roumaine de Valachie, l'appellation de

³ Idem, p. 16.

⁴ Idem, p. 18 (cf. aussi p. 258, lignes 15, χάρτην ὑφειλτόν et 16 τὸ ὑφειλτόν).

⁵ Idem, p. 17, 19 et 259.

⁶ Idem, p. 17, note 7.

⁷ Sondages effectués dans divers dictionnaires grecs des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles.

⁸ E. Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* (3^e éd.), Heidelberg-Paris, 1938, p. 224-225, s.v. ειλύω et p. 243-244, s.v. εἶλιξ; H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1960, t. I, p. 457-458.

filtă : a scrie în *filtă* et dans ceux de Moldavie celle de *hiltă* : a scrie în *hiltă* ; c'est évidemment le même mot, sous deux prononciations spécifiques⁹. Et de rappeler que les textes rédigés en slave dans les pays roumains utilisent aussi le même vocable. L'auteur fait encore observer que, plus tard, les textes diplomatiques roumains emploieront le mot *țifră* ou *cifră* « chiffre »¹⁰ (de l'allemand *Ziffer*, ajouterons-nous). Il précise encore que le terme *filtă* (*hiltă*) est plus ancien que l'autre et que cette pratique cryptographique a été usitée par la chancellerie des princes roumains dans certains actes publics¹¹. On la retrouve en outre dans les notices laissées par certains copistes de manuscrits et même dans des inscriptions d'église peintes à même les fresques ou gravées dans la pierre¹².

L'origine du mot *filtă* (*hiltă*) a intéressé aussi le P^r E. Virtosu. Il cite à ce propos les opinions de R. Pava et de C. Turcu. Mais aucune d'entre elles n'a réussi à emporter sa conviction¹³. Qu'on en juge.

R. Pava s'est occupé de l'hirmologe compilé en 1512 par le protopsalte Eustathe du monastère moldave de Putna¹⁴. Or le colophon, en slavon, de ce codex est rédigé selon un chiffre. Le moine Eustathe s'y montre très fier de ses connaissances de grammaire, de musique, de rhétorique et de φιλταίε, les « filte »¹⁵. R. Pava traduit le terme par *écriture chiffrée*. Il rappelle (sans doute d'après M. V. Speranskij) que ce mot d'origine obscure a été rattaché par certains érudits à l'araméen Ἐφφαθά « ouvre-toi » (διανοιχθητι), parole prononcée par le Christ à l'occasion du miracle du sourd-muet qui recouvra alors l'usage de ses sens (voir Ev. selon S. Marc, VII, 34). « Ainsi — nous dit R. Pava — *filtă* serait la formule par laquelle un texte muet pour les profanes s'exprime à l'intelligence de ceux qui en connaissent le sens ». Ce qui toutefois ne l'empêche pas de proposer une autre étymologie du terme : « Personnellement, nous croyons néanmoins que *filtă* est bien plutôt une métathèse populaire du mot grec τυφλα « aveuglement », ce qui convient mieux à des méthodes d'écriture occulte »¹⁶.

Tout récemment enfin, C. Turcu résumant une communication présentée à Jassy par un savant allemand, Werner Draeger, qui a réussi à déchiffrer de vieux cryptogrammes roumains, déclarait que le mot était « d'origine vieux-slave, où *hyla* signifie *méchanceté* ». On peut le ratta-

⁹ E. Virtosu, *Din criptografia românească* [Contributions à la cryptographie roumaine], dans « Studii teologice » II^e série, XVIII, Bucarest, 1966, p. 262—263.

¹⁰ Idem, p. 263.

¹¹ Idem, p. 263 et suiv.

¹² Idem, p. 270.

¹³ Idem, p. 263, note 3.

¹⁴ R. Pava, *Cartea de cîntece a lui Evstatie de la Putna* [L'hirmologe d'Eustathe de Poutna] dans « Studii și materiale de istorie medie », V, Bucarest, 1962, p. 335—347.

¹⁵ Idem, p. 337—339. L'auteur relève avec raison que la terminaison -ας du mot est en fait l'article féminin pluriel roumain, bévue qui trahit l'origine roumaine du chantre. Nous ferons remarquer que ce pluriel dénote également — ce que prouve la composition même du colophon — qu'Eustathe connaissait plusieurs systèmes d'écriture chiffrée : c'est ainsi qu'il y fait usage de chiffres en écriture glagolitique et cyrillique.

¹⁶ Idem, p. 338—339 (renvoi, p. 339, note 1, à M. V. Speranskij, *Тайнопись у югославских и русских памятниках письма*, Leningrad, 1929, mais sans indication de page). On corrigera τυφλα en τυφλά, mais nous ferons remarquer que ce mot loin de signifier cécité (qui se dit τυφλότης), est en réalité le neutre pluriel de l'adjectif τυφλός. L'explication par une métathèse n'a aucun fondement.

cher, estime-t-il, à l'allemand *schelten* « réprimander ». Dosoftei, dans son psautier, l'utilise avec une signification méprisante (p. 79) (*pre tot ceas mă întreabă și grăiesc cu hiltă*). En fait, C. Turcu se réfère à A. Scriban qui avait déjà proposé l'allemand *schelten* comme étymologie du roum. *fiță*, tandis que le dictionnaire académique de la langue roumaine lui fournissait la citation de Dosoftei et l'origine paléoslave du terme, y compris son acception de méchanceté¹⁷.

On le reconnaîtra sans peine, les étymologies — disons plus exactement les explications — proposées jusqu'à présent pour le mot *fiță* sont bien peu satisfaisantes, pour ne pas les taxer de fantaisistes. Si en revanche on songe à rapprocher le vieux mot roumain du terme grec rencontré sous la plume de Sphrantzès, il est manifeste qu'on lui découvrira une étymologie pleinement satisfaisante. Les pratiques de la chancellerie byzantine étaient familières à celles des Etats slaves et aussi des Principautés Roumaines de Valachie et de Moldavie¹⁸. L'ancienneté du terme *fiță* et l'usage qu'en firent les notaires princiers sont la preuve catégorique que le procédé byzantin de la cryptographie avait été adopté par les Roumains¹⁹. On rencontre du reste des Grecs dans la chancellerie valaque²⁰. Et il est naturel qu'il existât entre les cours roumaines et celle de Constantinople des échanges de messages chiffrés, surtout à l'époque où la lutte commune contre les Ottomans imposait qu'on entourât de mesures de prudence l'échange des informations. Par ailleurs, nous détenons la preuve que la chancellerie serbe dans ses rapports avec les Roumains pratiquait

¹⁷ C. Turcu, *Criptografia din manuscrisele românești ale secolului al XVIII-lea studiată. la Institutul de romanistică din Berlin* [Cryptographie des manuscrits roumains du XVIII^e s. étudiée à l'Institut de Linguistique Romane de Berlin], dans « Iașul literar », XV, n^o 3, 1964, p. 77—79. Cf. *Dicționarul limbii române* [Dictionnaire de la langue roumaine], Bucarest, 1934, t. II, p. 391 et A. Scriban, *Dicționarul limbii românești*, Iassy, 1939, p. 597.

¹⁸ Même si l'on n'a pas conservé d'actes grecs émis par ces chancelleries. Voir là-dessus Al. Elian, *Elemente de paleografie greco-română* [Éléments de paléographie gréco-roumaine], dans le volume *Documente privind istoria României. Introducere*, I, Bucarest, 1956, p. 362—364. Les actes slaves de la chancellerie roumaine contiennent du reste certains mots grecs : cf. L. Djamo, O. Stoicovici, M. Osman-Zavera, E. Lința et M. Mitu, *Характерни черти на книжовнославянски език румънска редакция (XIV-XVI в)*, dans « Romanoslavica » IX, Bucarest, 1963, p. 147—150 (voir aussi « Byzantinische Zeitschrift », 58, 1965, p. 426). Le logothète de Valachie, Philos, à la fin du XIV^e siècle était certainement grec : cf. notre article sous presse dans « Revue des études byzantines », XXV (Mélanges Venance Grumel, II), Paris 1967.

¹⁹ Voir les exemples réunis par E. Vîrtosu, *op. cit.*, *passim*. Un notaire de la chancellerie valaque va jusqu'à écrire, en slavon et en cryptogramme (mais sans révéler son nom !) ces mots : « moi fiță (*sic* !) quisuis le plus petit d'entre les scribes, j'ai écrit » (apud Vîrtosu, p. 275, n^o 7). En 1708 un Moldave, Gheorghe Talpeș, précise dans un cryptogramme avoir écrit en chiffre — « am scris în hiltă » (*ibid.*, p. 294, n^o 56), et de se gausser ensuite de l'embaras des lecteurs non initiés : « Și cine n-a ști, n-a citi » (= et celui qui ne saura pas, (*sous entendu le chiffre*), ne lira pas). Un pape de Valachie, en 1728, utilise le mot *fiță* (*ibid.*, p. 295, n^o 60). En 1788, en Moldavie, sur un manuscrit du *Roman d'Alexandre*, un copiste nommé Enachi note « aice s-au scris tălcu în fiță ; aceste slove ce sânt scrisă mai sus filosofești » (= ici on a écrit en chiffre l'explication ; ces lettres qui sont écrites plus haut philosophiques. *Ibid.*, p. 306, n^o 88 et les explications fournies par E. Vîrtosu à ce propos, p. 270). Le dernier exemple d'utilisation de ce terme appartient à la Moldavie quand, vers 1840, un moine signe *în fiță*, en chiffre (*ibid.*, p. 316, n^o 131).

²⁰ Voir *supra*, note 18.

au besoin l'emploi de cryptogrammes ²¹. Le courant slavo-byzantin explique la pénétration de ce procédé chez les Roumains. Le phonétisme même du mot roumain montre que l'on n'a pas à faire à un emprunt direct à la langue grecque, car le terme ne pouvant pas être populaire en roumain vu l'emploi restreint de cette pratique, on comprend mal l'aphérèse de la voyelle initiale grecque de ὑφειλτόν (prononcé ifilton), même en supposant que le neutre pluriel ὑφειλτά ait pu être senti par les Roumains comme un mot féminin suivi de l'article. Par ailleurs le terme est accentué en roumain sur la première syllabe, alors qu'en grec il est oxyton : ceci encore dénote un emprunt indirect. Dans ces conditions il nous paraît plus sage et plus probable d'avancer que le mot roumain *filtă* (en moldave *hiltă*) est d'origine grecque mais a été emprunté par le canal du slave.

L'intérêt de l'étymologie que nous venons de proposer du vieux mot roumain ne se limite point là. Elle a l'avantage de confirmer la traduction proposée par V. Grecu du passage incriminé de Sphrantzès ²². En outre, si l'écriture en *filtă* (chiffrée) désigne chez les Roumains l'usage d'une cryptographie où chaque lettre revêt une valeur différente de celle qui lui revient normalement dans l'alphabet, il se trouve que le procédé est bien connu des Byzantins à toutes les époques ²³. Les notices de certains manuscrits grecs sont justement astreintes aux mêmes lois du langage chiffré. Point n'est besoin dans ces conditions de songer au procédé compliqué d'un message écrit puis déchiffré à l'aide d'une baguette d'un certain calibre, procédé du reste impossible à mettre en œuvre lorsqu'il s'agissait de manuscrits. Le billet que Jean VIII adressa à Constantinople dut être rédigé conformément à un code dont Sphrantzès connaissait la clef ²⁴. L'usage du bâton était trop aléatoire. On pouvait le perdre ou se le faire voler. Un procédé purement mnémotechnique était autrement préférable. De son côté Manuel II était certainement au courant du chiffre utilisé : le messenger n'avait-il pas été invité à lui remettre en mains propres la dépêche de son auguste fils ?

²¹ Voir les intéressantes observations auxquelles se livre E. Virtoşu, *op. cit.*, p. 273—274 à propos de la date du document délivré par le despote de Serbie, Etienne Lazarević, aux monastères de Tismana et de Vodița, en Valachie. Ce document, maintes fois publié, vient d'être réédité par P. P. Panaitescu et D. Mioc, *Documenta Romaniae historica. B. Țara Românească, vol. I (1247—1500)*, Bucarest, 1966, p. 67—70 (texte slavon et traduction roumaine).

²² On remarquera qu'un philologue aussi averti que le fut I. Bekker a rendu l'insolite expression utilisée par Sphrantzès par *tabela obsignata, litterae obsignatae* « tablettes, lettres scellées » ; voir sa traduction latine de cette chronique (chr. maius) dans le corpus de Bonn, 1838, p. 119 (p. 118 le mot ὑφειλτόν a été escamoté purement et simplement !).

²³ Des exemples dans V. Gardthausen, *Die griechische Palaeographie*, II, (2^e éd.), Leipzig, 1913, p. 307 et suiv. et notamment p. 313—317.

²⁴ Sphrantzès déclare lui-même que lors de la conclusion de la paix du 22 février 1422, il fit partie de la délégation byzantine, son rôle consistant au besoin à rédiger des lettres chiffrées (ὡς γράψω καὶ δι' ὑφειλτόν) destinées à Manuel Paléologue et à son fils Jean VIII alors en Hongrie ; cf. Sphrantzès, éd. V. Grecu, p. 16 (chronicon minus) et p. 258 (chronicon maius). Son intimité avec la maison impériale justifie la confiance que l'on mettait en lui dans cette mission délicate.

Compte tenu de tout ce qui précède, nous nous croyons en mesure d'augmenter d'une unité la liste déjà assez longue des vocables byzantins qui ont pénétré en roumain par l'intermédiaire des Slaves du Sud ²⁵. Nous leur adjoindrons donc roum. *fiitǎ* (dialectal *hilitǎ*) « chiffre, écriture chiffrée, cryptogramme ». Ce qui complète le tableau culturel des éléments communs aux divers peuples du Sud-Est européen.

²⁵ Voir là-dessus le livre tout récent de H. Mihăescu, *Influența greacă asupra limbii române până în veacul al XV-lea* [L'influence grecque sur la langue roumaine jusqu'au XV^e siècle], Bucarest, 1966, p. 192–193, qui fait remarquer que du VII^e au XIV^e siècles le roumain a adopté 278 mots grecs, à savoir 22 directement et 254 par l'intermédiaire des Slaves, plus 2 par le canal du latin médiéval. Le mot *fiitǎ* (*hilitǎ*) ne figure pas non plus dans les travaux classiques de G. Murnu, *Studiu asupra elementului grec antefanariot în limba română* [Etude sur l'élément grec pré-phanariote en roumain], Bucarest, 1894 et de L. Gáldi, *Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des Phanariotes*, Budapest, 1939.

NOTES SUR LES « TURCISMES » DU DIALECTE ROUMAIN DE BANAT UN PROBLÈME DE MÉTHODE

I. MATEI

Dans son ouvrage bien connu, « L'influence orientale sur la langue et la culture roumaine »¹, Lazăr Şăineanu, examinant tour à tour les mots d'origine turque qu'on trouve dans les différents dialectes et sous-dialectes roumains, réserve un paragraphe tout entier² aux « turcismes » du Banat. En étudiant les éléments turcs et orientaux du glossaire rassemblé par G. Weigand³, il constatait le fait suivant : « Le Banat est resté pendant un siècle et demi sous la domination des Turcs (1526—1716)⁴, il serait impossible que pendant ce temps (les Turcs) ne fussent venus en contact intime avec la population indigène ». Malgré cela « nous constatons des analogies phonétiques et sémantiques entre les turcismes du dialecte des Roumains de Banat et ceux des Serbes, ce qui ne peut laisser aucun doute sur leur provenance »⁵. Lazăr Şăineanu arrive aux mêmes conclusions après avoir étudié les quelques « turcismes » attestés dans un ancien dictionnaire du parler de Banat datant de la fin du XVII^e siècle⁶, et il ajoute

¹ *Influența orientală asupra limbii și culturii române*, vol. I—III, Bucarest, 1900. Le premier volume, *Introducere* [Introduction] a été en partie traduit en français par l'auteur et publié dans la revue « Romania ». Paris, 1902.

² *Ibidem*, vol. I, § 34, p. LXXXI—LXXXIV.

³ G. Weigand, *Der Banater Dialekt*, in « Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache zu Leipzig », III, 1896, p. 198—332 (v. chapitre « Glossaire », p. 311—332).

⁴ En fait les Turcs ont conquis tout le territoire du Banat à peine en 1552 (cf. *Istoria României* [Histoire de la Roumanie], II, p. 801 ; I. Totoiu, *Stăpânirea turcă în Banat și Crișana* [L'occupation turque au Banat et en Crișana]. « Studii », 1960, n° 1, p. 6.

⁵ Lazăr Şăineanu, *op. cit.*, I, p. LXXX.

⁶ Étudié par B. P. Hasdeu, *Anonymus Lugoshiensis*. dans « Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie ». VI, ce dictionnaire a été publié intégralement par Gr. Crețu, *Anonymus Caransebiensis. Cel mai vechi dicționar al limbii române, după manuscrisul din biblioteca Universității din Pesta* [Anonymus Caransebiensis. Le plus ancien dictionnaire de la langue roumaine, d'après le ms. de la bibliothèque de l'Université de Pest], « Revista Tinerimea Română », 1, 1898, p. 320—380.

de plus, outre l'intermédiaire serbe, l'intermédiaire hongrois qu'il constate en analysant cinq mots⁷. « Pour conclure — affirme Lazăr Şăineanu —, dans le parler du Banat il n'est resté aucune trace d'une influence directe du turc (souligné par nous) et nous laissons aux historiens le soin de trouver l'explication de cet intéressant phénomène »⁸.

L'hypothèse de Şăineanu au sujet de l'intermédiaire serbe par lequel les turcismes sont entrés dans le parler roumain du Banat a été admise comme un fait définitivement établi par la plupart des chercheurs qui se sont occupés de ce problème⁹.

Seul Iosif Popovici a, dans une communication où il faisait l'analyse de tout l'ouvrage de Lazăr Şăineanu, exprimé son avis contraire¹⁰. Il est vrai que I. Popovici combat les thèses de Lazăr Şăineanu en publiant une série de mots d'origine turque existant dans le parler des Roumains du Banat qui se retrouvent aussi dans celui d'autres provinces roumaines. Toutefois, I. Popovici n'apporte aucun argument décisif pour combattre les conclusions très bien bâties de Şăineanu et les preuves qu'il publie, prises dans la toponymie et l'onomastique du Banat, ne sont pas convaincantes. Cependant les doutes de I. Popovici étaient fondées sur les réalités de l'histoire du Banat dont Lazăr Şăineanu se rendait aussi compte.

Ce dernier temps, de nouvelles recherches concernant le sous-dialecte roumain du Banat ont remis en discussion les éléments turcs. Les recherches de Th. Trîpcea de l'université de Timișoara ont montré que le nombre des « turcismes » du parler du Banat doit être beaucoup plus grand¹¹. Car dans le glossaire que Trîpcea a publié « les turcismes » constituent plus de 10% du total des termes compris dans ce glossaire (400 environ), ce qui représente beaucoup plus que les quelque 22 termes turcs connus par Şăineanu. Mais les recherches ultérieures ont apporté de nouveaux arguments à l'appui de l'hypothèse de Şăineanu¹². Les arguments offerts sont convaincants et nous croyons que les recherches ultérieures amèneront dans la discussion d'autres « turcismes » qui ne sont au fond que des éléments serbes. L'emprunt par « l'intermédiaire » d'une autre langue est un phénomène commun à toutes les langues balkaniques (v. *infra*).

⁷ Cet « intermédiaire hongrois » a été contesté dernièrement, à partir de certains mots par I. Marii, *Studiind elementul strbesc tn lexicul graiului din Toager. Note II* [En étudiant l'élément serbe du lexique du parler du village de Toager. Notes II], dans « Cercetări de Lingvistică », XI, n° 2, 1966, p. 341.

⁸ Lazăr Şăineanu, *op. cit.*, I, p. LXXXIV.

⁹ Sextil Pușcariu, *Limba Română* [La langue roumaine], vol. I, Bucarest, 1940, p. 318; E. Petrovici, *O seamă de strbisme din Banat* [Mots d'origine serbe dans le parler du Banat], « Dacoromania », VI, 1931, p. 367, et récemment Th. Trîpcea, I. Pătruț, I. Marii (v. *infra*).

¹⁰ Iosif Popovici, *Studiile d-lui L. Şăineanu despre influențele orientale asupra limbii române* [Etudes de M^e L. Şăineanu sur les influences orientales dans la langue roumaine], dans « Transilvania », 1904, n° 1, p. 1—25, et tirage à part.

¹¹ Th. N. Trîpcea, *Cuvinte strbești tn subdialectul bândăean și importanța lor* [Mots serbes dans le sous-dialecte du Banat et leur importance], « Scrisul bândăean », XIV, 1963, n° 107, p. 68—77; Idem, *Сербские слова в банатском наречии и их значение*, dans « Rev. Etudes Sud-Est Europ. », I, 1—2, 1963, p. 137—152; Idem, *Cuvintele de origine strbească tn graiul bândăean* [Mots d'origine serbe dans le parler du Banat], dans « Analele Universității din Timișoara », II, 1964, p. 266—275.

¹² I. Pătruț, *Imprumuturi prin „filieră”* [Emprunts moyennant des « intermédiaires »], « Cercetări de Lingvistică », X, 1965, n° 2, p. 327—336; I. Marii, *op. cit.*, p. 341.

Il y a toutefois des problèmes de méthode et il y a aussi quelques études sur les parlers turcs des Balkans qui nous empêchent d'être catégoriques en ce qui concerne l'origine de tous «les turcismes» du parler de Banat.

Tadeusz Kowalski en établissant la méthodologie des études faites au sujet des mots empruntés au turc par les langues slaves fixait trois desiderata : 1° Tenir compte de la chronologie de l'emprunt, ce qui exige la collaboration intime entre un philologue slavisant et un turcologue. 2° Etudier l'origine des mots empruntés du turc non seulement dans le turc osmanli mais aussi dans d'autres langues turques. 3° Ne pas considérer la langue littéraire comme source unique des emprunts, mais tenir compte des dialectes aussi, parce que, insistait Kowalski : « ces mots empruntés de la langue osmanli apparaissaient rarement par la voie écrite de la langue littéraire... Un grand nombre de changements dans les emprunts turcs en phonétique et en sémantique, par rapport à leur forme phonétique et à leur signification littéraire ont lieu encore à l'intérieur de l'idiome turc et non seulement à l'intérieur du slave, comme on le suppose quelquefois ». Ensuite le renommé turcologue polonais montrait que le développement actuel des recherches ayant trait à la langue turque et aux langues slaves ne permet pas la mise en pratique de tous ces desiderata méthodologiques, mais ceux-ci doivent être mis en ligne de compte dans les études faites à ce sujet¹³. Ces « postulats méthodologiques » ont été adaptés et augmentés par N. K. Dmitriev¹⁴ et ils ont été développés et nuancés, surtout en ce qui concerne le second point, par E. Sevortjan¹⁵.

Sans doute Lazăr Şăineanu a-t-il tenu compte, au moins intuitivement, de ces desiderata méthodologiques mais les études de dialectologie turque étaient de son temps à leur début, sans parler de la phonétique historique et de l'histoire de la langue turque en général qui se sont développées beaucoup plus tard.

Les recherches faites dans les dernières décennies ont apporté des contributions substantielles à la connaissance de différents dialectes turcs et des dialectes des Balkans. Les recherches effectuées par l'école hongroise de turcologie sous la direction de J. Németh sont particulièrement importantes. Ce savant a montré que les dialectes turcs des Balkans se divisent dans deux groupes bien distincts : un groupe oriental et un groupe occidental¹⁶. La ligne qui sépare le dialecte de l'ouest du dialecte de l'est de la Péninsule Balkanique passe à l'ouest de Lom, de Vraca, de Sofia, de Samokov et vers le sud de Küstendil. C'est ainsi que les dialectes de la Bulgarie de l'Ouest, ceux de la Bosnie, de Vidin et d'Ada-Kaleh font partie du groupe occidental. Les dialectes turcs occidentaux possèdent un certain nombre de caractères archaïques, tandis que dans l'est de la

¹³ T. Kowalski, *La méthodologie des recherches sur les mots empruntés du turc dans les langues slaves*, dans : « Sbornik Pracl, I Sjezdu slovanských Filologů v Praze 1929 », Prague, 1932, p. 999—1001 ; Idem, dans la revue « Ulkū », 20, 1936, p. 98.

¹⁴ N. K. Dmitriev, *О тюркских элементах русского словаря*, dans *Лексикографический сборник*, III, 1958, et dans le volume : *Строй тюркских языков*, Moscou, 1962, p. 520—566.

¹⁵ E. V. Sevortjan, *О тюркских элементах в Русском этимологическом словаре М. Фасмера*, dans : *Лексикографический сборник*, V, 1962, p. 16—17.

¹⁶ J. Németh, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*, Sofia, 1956.

Péninsule des Balkans le turc parlé dans cette région a été en relation plus étroite avec le turc commun.

Ce fait a une importance particulière pour l'étude des emprunts faits par les langues balkaniques, comme l'ont montré dans plusieurs articles G. Hazai¹⁷ et d'autres chercheurs.

Mais ces observations méthodologiques trouvent leur application dans le domaine du roumain aussi. Les différences surtout phonétiques qui apparaissent dans quelques-uns des turcismes du Banat en rapport avec les turcismes d'autres provinces roumaines sont dues au fait que les Roumains du Banat ont été en contact avec les dialectes turcs occidentaux. Ces dialectes sont parlés aujourd'hui encore dans la ville de Vidin et ses environs et ils sont parlés aussi à Ada-Kaleh, donc tout près du Banat. C'est ainsi que la persistance du *g* archaïque qui est devenu en turc commun *ğ* (φ, γ) est attestée dans *baglama* (en turc commun et dans les parlers orientaux de la Péninsule Balkanique *bağlama*, roum. *balama*). De même, le terme *barabar* a aussi une forme archaïque et ce mot est attesté dans les parlers roumains de Banat *bărăbar*. Le mot roum. du Banat, *ghiutura* s'explique par la tendance de la transformation du *ö* en *ü* et en *u* dans les dialectes occidentaux, etc.

L'accent qui prouve sans conteste que bon nombre des turcismes du Banat sont entrés dans le parler roumain de cette province par l'intermédiaire du serbe n'indique pas d'une manière aussi évidente pour d'autres turcismes du Banat cette filière. Ainsi, *barem* a l'accent tonique sur la première syllabe en turc aussi ; tc. *başka* a en roumain l'accent tonique sur la première syllabe et dans d'autres régions du pays (car on ne dit pas *başcă*, par ex., dans : « una vorbim și başca ne înțelegem ») ; de même il y a *căsáp* (en serbe *kásap*) ; *călái* (en serbe *kálai* d'ailleurs avec un sens différent). Et nombre de turcismes cités par Șăineanu : *hambar*, *găitan*, *ibric*, *conac*, *lefegiu*, *meșină*, *mosor*, *olac*, *tipsie* sont des mots communs à toutes les régions de la Roumanie où l'influence turque est attestée tant comme forme des termes qu'au point de vue de l'accent et du sens. Et l'inclusion de ces mots parmi les termes empruntés au serbe est due, il nous semble, au fait que Șăineanu admet que ce processus est général : « De la sorte, nous n'hésitons pas à considérer les autres turcismes du glossaire du Banat comme des emprunts faits directement au serbe »¹⁸. Mais en tenant compte des dialectes turcs auxquels on a emprunté tant en serbe que dans le roumain parlé au Banat, cette thèse de Șăineanu qui admet seulement l'intermédiaire serbe est erronée.

Cependant, cette remarque n'empêche pas que nombre des turcismes du Banat puissent être entrés par l'intermédiaire du serbe. Et il est possible que ces emprunts se soient passés à des époques différentes. Car la possibilité des emprunts de termes turcs faits par une langue-balkanique, par l'intermédiaire d'une autre langue, est un phénomène existant dans toutes les langues balkaniques, comme l'ont démontré de nombreux travaux (C. Sandfeld, P. Škok, H. Eren, G. Hazai, St. Mladenov, L. Șăi-

¹⁷ G. Hazai, *Rapports des langues slaves des Balkans avec le turc osmanli*, « Studia Slavica Hung. », VII, 1-2, 1961, p. 97-139.

¹⁸ Lazăr Șăineanu, *op. cit.*, p. LXXXI.

neanu etc.)¹⁹. Cela est dû aux circonstances complexes au cours desquelles a eu lieu le contact entre la population turque ou turcophone et les autres peuples des Balkans²⁰.

Parmi les peuples balkaniques les Serbo-Croates possèdent l'un des glossaires les plus importants de termes d'origine turque²¹. Et il est naturel que certains mots soient entrés dans le parler des Roumains du Banat par l'intermédiaire des Serbes avec lesquels ils sont entrés en contact.

Toutefois, les remarques que nous avons faites et les problèmes de méthode que soulèvent les dernières recherches doivent nous inciter à être moins catégoriques lorsque l'on attribue a priori tous les termes turcs du sous-dialecte roumain du Banat exclusivement à l'intermédiaire serbe.

Ce problème doit être étudié à nouveau, en s'étayant sur un grand nombre de faits linguistiques et cela surtout lorsque nous disposerons de beaucoup de travaux concernant les dialectes turcs occidentaux et lorsque certains problèmes de phonétique historique ayant trait à ces dialectes seront clarifiés²².

De toute façon, le stade actuel du développement des recherches exige que de telles études soient faites en collaboration : les slavisants ou les romanistes devront s'associer un turcologue. Cela n'est pas seulement nécessaire, mais s'impose comme une tâche pressante.

Compte tenu de ces considérations, nous pouvons affirmer que l'explication exigée par L. Şăineanu aux historiens ne peut être donnée que par les linguistes.

¹⁹ V. la bibliographie chez G. Hazai, *op. cit.*, « Studia Slavica Hung. », VII, 1—2, 1961 p. 97 sq.

²⁰ P. Škok, *Restes de la langue turque dans les Balkans*, dans « Revue Intern. des Etudes Balkaniques », Belgrade, II, 1935, p. 247—260, a mis en évidence les particularités des termes turcs en serbo-croate parmi lesquels le suffix *-ci* qui a donné en serbo-croate *-džija*, *-čija*, et le suffixe *-lik* qui est très souvent observé en serbe sous la forme *-lak* et *-luk*. Sur ce suffixe voir les observations de G. Hazai, *Beiträge zu einigen Problemen der Lehnwörterforschungen in den osmanisch-türkischen Mundarten des Balkans*, dans « Acta Orient. Hung. », XVIII (1965), p. 186. Les ressemblances entre le turc ancien d'Anatolie et les dialectes turcs de l'ouest de la Péninsule des Balkans ont été étudiées par Stanislaw Stachowski *Studien über den osmanisch-türkischen Wortschatz*. dans « Folia Orientalia », V, 1—2, 1963, p. 75—88 (I) et t. VI, 1964, p. 41—54 (II). et par Hazai, *v. supra*.

²¹ A. Škaljič, *Turcizmi u narodnom govoru i narodnoj knjževnosti Bosne i Hercegovine*, Sarajevo, 1957; A. Knezevic, *Die Türzismen in der Sprache der Kroaten und Serben*, Meisenheim am Glan, 1962, vol. I—III; Marija Djukanović, *Les Vestiges de la langue turque dans l'actuelle langue serbo-croate*, dans « X Türk dil kurultayında okunan bilimsel bildiriler », 1963, p. 31—36.

²² Sur les dialectes turcs de Bulgarie, v. les contributions de D. G. Gadžanov, de J. Eckmann et plus récemment les recherches de G. Hazai, S. Kakuk, M. Mollova, etc. Sur le dialecte turc de Vidin, v. J. Németh, *Die Türken von Vidin*, Budapest, 1965. Sur la dialectologie historique, v. aussi V. Drimba, *Sources roumaines de dialectologie historique turque : Les écrits en langue turque d'Anton Pann*, dans « Revue de Linguistique », VIII, 1, 1963, p. 133—161.

LE PREMIER CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BALKANIQUES ET DU SUD-EST EUROPÉEN

Nous continuons dans ce fascicule la chronique du Congrès, en passant en revue les travaux qui ont eu lieu dans les sections d'Archéologie et d'Histoire, tout en réservant une place à part aux communications relevant du domaine des turcisans et des historiens du droit et des institutions.

ARCHEOLOGIE ET HISTOIRE ANCIENNE

Dans l'introduction du rapport à la séance plénière : *Les peuples du Sud-Est Européen et leur rôle dans l'histoire* (Antiquité), E. Condurachi (Roumanie) a développé l'idée de l'importance des Balkans pour l'histoire de la civilisation européenne. Ce rôle commença dès les premières étapes de l'histoire, selon les récentes découvertes prépaléolithiques de la vallée de Dirjovul en Roumanie. Les recherches concernant les civilisations néolithiques de la Grèce et de la Yougoslavie ont relevé de multiples courants culturels qui traversaient à l'époque le Sud-Est Européen et qui se dirigeaient de l'Asie vers l'Europe et de la Grèce vers le Nord. Le grand mouvement de la colonisation grecque a, depuis le VII^e et le VI^e s. av. n.è., rattaché les Balkans à la civilisation méditerranéenne. Trois autres contributions ont éclairci des aspects essentiels du problème esquissé par E. Condurachi : M. Garašanin (Yougoslavie) et I. Nestor (Roumanie) : *Les peuples de l'Europe du Sud-Est à l'époque préromaine* ; R. Vulpe (Roumanie) : *Les populations sud-orientales de l'Europe et l'Empire romain* ; Sp. Marinatos (Grèce) : *La « diaspora » créto-mycénienne*.

Dans la section d'archéologie ont été présentées 36 communications. Koşai (Turquie) : *Les progrès de la recherche archéologique en Turquie*, s'est occupé des relations entre les Balkans et l'Anatolie à l'époque néolithique et à celle du bronze. A. Benać (Yougoslavie) : *Les groupes néolithiques en Yougoslavie*, distingue plusieurs zones culturelles dans les trois étapes du néolithique yougoslave : la zone adriatique, la zone des Alpes, la zone de la Pannonie, la zone centrale des Balkans et la zone méridionale. G. Gheorghieff (Bulgarie) : *Isolation et communauté culturelle à la fin de l'époque néolithique et au commencement de l'époque du bronze dans la région égéenne*. N. Ia. Merpert (U.R.S.S.) : *L'époque ancienne de l'âge du bronze en Bulgarie méridionale*. B. Ciović (Yougoslavie) : *Bronze Age of the « Central Illyrian Area »*, a soutenu l'idée qu'à l'époque de la culture des champs d'urnes et de la culture lusacienne on ne peut pas parler d'Illyriens, dans le sens ethnique du mot ; la région habitée par les Illyriens, durant le Bronze Récent, se trouvait dans la partie orientale de la région « centrale illyrienne ». A son tour, D. Garašanin

(Yougoslavie) : *Les Illyriens dans la région Morava-Vardar à la lumière des fouilles archéologiques*, a signalé que les nouvelles découvertes viennent à l'appui de l'origine illyrienne des Péoniens ; mais une limite sûre entre les Illyriens et les Thraces dans cette région ne peut être encore fixée. A. Dimitrova (Bulgarie) : *Zur Frage der Bukjovičtyfipibeln*, s'est occupée d'une catégorie de fibules de type grec, mais de décoration indigène, du V^e au IV^e s. av.n.è. ; T. D. Zlatkovskaya (U.R.S.S.) : *Autour du problème de la formation de l'Etat thrace* ; M. Parović-Pechikan (Yougoslavie) : *Les étapes des relations gréco-illyriennes*. D. Theodorescu (Roumanie) : *Signification de la présence de quelques fragments architectoniques archaïques à Histria*, a analysé un nombre relativement réduit de pièces d'architecture (1 chapiteau ionique, 1 chapiteau d'ante de type milésien, fragments de kymatia), réalisées entre 500—480, en postulant la construction à Histria, pendant cette période, d'au moins trois édifices, dont un, probablement le temple d'Apolon Iétros, de dimensions assez considérables. M. Coja (Roumanie) : *La céramique autochtone d'Histria*, a discuté la céramique indigène faite à la main et trouvée dans les récentes fouilles d'Histria. G. Tonchéva (Bulgarie) : *Un sanctuaire du héros Karabasmos et de la déesse Phosphoros (Bendis) récemment découvert à Odessos*, a présenté les fouilles pratiquées à Odessos dans un sanctuaire thrace, situé dans la ville hellénique et détruit vers le milieu du I^{er} s. av.n.è. par Burébista. M. Čičikova (Bulgarie) : *Nouvelles fouilles et recherches dans les nécropoles thraces du V^e au III^e s. av.n.è. en Bulgarie*. I. Vénédikov (Bulgarie) : *L'art thrace et les Achéménides*, a établi un rapport intime entre l'étude de l'art thrace et la recherche de l'influence directe orientale, pénétrée dans les Balkans pendant l'occupation perse de la Thrace méridionale. L. Ognénova-Marinova (Bulgarie) : *Les motifs décoratifs des armures en Thrace au IV^e s. av.n.è.*, a identifié plusieurs ateliers thraces de toreutique et de métallurgie. I. Barnea (Roumanie) : *A propos de la sculpture romano-byzantine de Scythie Mineure*, s'est proposé de démontrer que dans l'Empire romain d'Orient, la sculpture a subi en Scythie Mineure, aux IV^e—VI^e s., un profond changement, sous la double influence de l'Eglise chrétienne et de l'Orient. La sculpture monumentale a disparu presque complètement. Le relief funéraire a été remplacé par certaines représentations aniconiques. Un développement particulier prend la sculpture décorative, dont d'importants fragments viennent d'être récemment découverts en Dobroudja (chapiteaux corinthiens, chapiteaux d'imposte, etc.). M. Mirtcheff (Bulgarie) : *Les bains romains de Varna*, a présenté les nouvelles fouilles faites dans les thermes de cette ville, bâtiment important édifié sur une surface de presque 700 m², et datant du II^e s. de n.è. T. Zawadski (Pologne) a proposé, en réponse à la question *Où se trouvait l'Emporium Piretensium?*, la localisation à Boutovo et non pas à Kosovo. C. Dreinsizova-Nelčikova (Bulgarie) : *La villa romaine en Bulgarie*, a donné une vue systématique sur les villae romaines découvertes sur le sol bulgare (du milieu du I^{er} jusqu'à la fin du V^e s. de n.è.). I. Mladénova (Bulgarie) : *Une villa romaine à Ivajlovgrad*, a communiqué les résultats d'une fouille récente, pratiquée à 40 km sud-est d'Andrinople, dans une magnifique villa, décorée de riches ornements architecturaux, de mosaïque, etc., bâtie pendant la première moitié du II^e s. de n.è. V¹. Dumitrescu (Roumanie) : *Certains aspects de la plastique de la phase moyenne de la culture Vinča en Olténie à la lumière des fouilles de Rast*, a signalé que pendant les fouilles pratiquées dans la station de Rast (Olténie du Sud-Est), appartenant aux étapes moyennes de la culture de Vinča (phase B C), à côté de fragments de céramique à décor typique pour la culture de la Theiss, on a découvert un certain nombre de statuettes en terre cuite, décorées de rubans étroits, caractéristiques pour la culture de la Theiss ; ces pièces témoignent de l'influence de cette culture dans les régions du Banat oriental et de l'Olténie méridionale. K. Benda (Tchécoslovaquie) : *Le trésor de Sent Miklos et l'art de la grande Moravie (VIII^e—IX^e s.)*, a établi deux groupes stylistiques et chronologiques ; le plus ancien, de la deuxième moitié du VII^e s., le deuxième, de la seconde moitié du VIII^e et la première moitié du IX^e s. ; les objets du trésor auraient été fabriqués en grande partie dans la région du Danube. Une mention pour Th. Ivanov (Bulgarie)) : *Der Städtebau in Untermoesien und Thrakien während der römischen und spätan-*

tiken Zeit. S. Anamali (Albanie) : *Le problème de la civilisation haute médiévale albanaise à la lumière des fouilles archéologiques.* R. Popa (Roumanie) : *La forteresse byzantine de Păcuil lui Soare (X^e s.) et ses relations avec l'architecture militaire.* S. Mihajlov (Bulgarie) : *La grande Basilique de Pliska et la tradition paléobyzantine de bâtir dans la Péninsule Balkanique.* S. Ghéorghiéva (Bulgarie) : *Archäologische Forschungen spätmittelalterlicher Städte in Bulgarien.*

Dans la section d'histoire ancienne ont été présentées 20 communications. C. Daicovicu (Roumanie) : *La politique étrangère des « rois » daces*, a retracé, dans ses lignes générales, le tableau de la politique étrangère des « rois » daces, pendant les cinq ou six siècles qui précédèrent la conquête de la Dacie par les Romains, en soulignant notamment le caractère de permanence de cette politique durant toute la période considérée. Ensuite, l'auteur a exposé le fonctionnement de l'appareil diplomatique chez les Daces, ainsi qu'il résulte des données fournies par les textes et les inscriptions, en insistant sur l'intense activité diplomatique déployée par Burébista et Décébale dans leurs rapports avec Rome. A. Daskalakis (Grèce) : *Sens politique et sens national du mot « Hellas » pendant l'Antiquité*, a examiné la variation du sens de « Hellas » dans la littérature grecque des V^e—IV^e s. av.n.è. P. Alexandrescu (Roumanie) : *Atéas*, a proposé une nouvelle reconstitution historique de la situation politique au Bas-Danube au troisième quart du IV^e s. av.n.è., ayant comme but la localisation du royaume scythe d'Atéas. Vl. Iliescu (Roumanie) : *Die Beziehungen zwischen dem Skythenkönig Ateas und den griech. Städten der westlichen Schwarzmeerküste*, partant de l'analyse des textes littéraires et des nouveaux documents numismatiques, a étudié les rapports du roi scythe avec les cités helléniques de Tomis, Callatis, Bizoné et Odessos. A. Mocsy (Hongrie) : *Zur Geschichte Obermösiens in hellenistischer und römischer Zeit*, a brossé un tableau synthétique des populations qui ont habité la Mésie Supérieure à l'époque grecque et romaine. Al. Fol (Bulgarie) : *La vie urbaine dans les pays thraces, macédoniens et illyriens jusqu'à la conquête romaine*, a étudié les stations du second âge du fer de la Péninsule Balkanique du point de vue urbanistique. I. I. Russu (Roumanie) : *Le substratum illyrien et thraco-dace de la romanité balkanique et carpato-danubienne*, a examiné, dans ses lignes générales, le problème de la romanité orientale, le processus de sa genèse et la composition ethnique de la population « romaine » (latinophone) de ces contrées, par rapport au substratum illyrien, tout en relevant le nombre et l'importance des éléments préromains (autochtones) du lexique roumain (au moins 160 termes). A propos de *La propagation des cultes orientaux en Bulgarie*, B. Najnénova (Bulgarie) a signalé que les principales divinités orientales (Cybèle, les dieux égyptiens, Iupiter Dolichenus et Mithras) avaient en partie pénétré surtout sur le littoral de la mer Noire, à l'époque hellénistique. Une mention spéciale pour les communications données par Chr. Danov (Bulgarie) et L. Petersen (R.D.A.).

Petre Alexandrescu

HISTOIRE (V^e—XVIII^e SIÈCLE)

La variété des sujets présentés, la nationalité des savants qui les traitèrent et qui appartenaient aux pays les plus divers non seulement du Sud-Est de l'Europe et de tout notre continent, mais encore de l'Asie et de l'Amérique, les siècles embrassés par leurs recherches, tout cela justifie le caractère disparate, et pourtant unitaire des préoccupations du I^{er} Congrès international des Études balkaniques et sud-est européennes tenu à Sofia. Nonobstant cela, nombre de communications se laissent toutefois grouper par familles de problèmes, et, comme dans toute famille, on peut y reconnaître maints liens plus ou moins étroits, sinon parfois assez laxés, entre tous les éléments la composant. Le thème du rapport général : *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* a été abordé par D. Zakythinos (*La synthèse byzantine*), D. Angelov (Bulgarie), B. Grafenauer (*Die Völker Jugoslaviens*), M. Berza (Roumanie) et A. Buda (Albanie).

Les communications dont nous allons faire mention se laissent partager en deux grands groupes : celles d'intérêt général pour le Sud-Est européen et celles consacrées à des questions spé-

ciales, plus restreintes forcément, encore que bien souvent les compartiments dans lesquels on est tenté de les placer soient loin d'être étanches.

Les questions générales sont celles exposées notamment par B. Primov (Bulgarie), *Manifestations of common feature and unity of the Balkan peoples in the Middle Ages until the 14th century*; S. Lišev (Bulgarie), *Die Balkanstadt im Mittelalter*; D. Bošković (Yougoslavie), *Unités et particularités de la culture matérielle et spirituelle de la sphère byzantino-orientale du Sud-Est européen au Moyen Age*; E. P. Naumov (U.R.S.S.), *Секуляризация в феодальном развитии Балканских стран XIV—XV вв.*

Dans le domaine de la culture en général il faut citer T. Stojanović, *Les structures millénaristes dans les civilisations balkaniques*; S. Israel (Bulgarie), *Communauté et influences réciproques dans le domaine de la médecine des peuples balkaniques au cours de la période osmanique* et la communication de L. Demény (Roumanie), *L'histoire du livre et des presses cyrilliques dans le Sud-Est de l'Europe au XVI^e siècle (Le problème des méthodes, des instruments et de la collaboration des spécialistes)*. Demény propose tout un programme de travail qui implique une étroite collaboration interbalkanique de bibliographes et historiens de la culture. Il a en vue la préparation d'un répertoire ou d'un album polygraphique des imprimeries cyrilliques du Sud-Est de l'Europe jusqu'en 1600. Il demande aussi la publication d'un répertoire des filigranes des papiers utilisés du XVI^e au XVII^e siècle pour l'impression des livres cyrilliques. Cette entreprise faciliterait de beaucoup l'identification des textes imprimés et leur étude.

La communication de E. Stănescu (Roumanie), *Sur les stratiotes postbyzantins. Un cas de survivance byzantine dans le Sud-Est européen*, reprenant une idée émise par N. Iorga en 1929, se livre à l'analyse de cette institution d'origine byzantine, tout en prenant en considération les institutions similaires du Sud-Est et sa survivance postbyzantine. Elle s'occupe donc des stratiotes aux diverses époques de l'Empire byzantin : ils furent d'abord des détenteurs de biens militaires de caractère non féodal, puis de biens pronofaïres. Stănescu rapproche cette institution de celle, roumaine, des *viteji* et des *voïnici*. Les premiers ressemblent aux chevaliers occidentaux et les seconds aux stratiotes, nous dit-il. Il estime encore que les stratiotes serbes ne sont pas une réplique de ceux des Byzantins. Les *vojnîk*-s sont le corps stratiotique de la Serbie. Sous la domination ottomane, ils furent organisés par les Turcs qui leur reconnurent, en échange du service militaire, certains droits de propriété et d'autonomie. Il en fut de même en Bulgarie avec les *vojnigan*-s.

Les autres communications présentées au Congrès se limitent à des questions plus spéciales. Et tout d'abord celles intéressant les études byzantines : il faut l'avouer, ce chapitre s'est avéré plus pauvre quantitativement qu'on ne s'y attendait. Certes, bien des problèmes préparés par les congressistes relevaient aussi de la byzantinologie, mais à travers l'intérêt immédiat de l'histoire serbe, bulgare, roumaine, etc. C'est ainsi que l'on a pu écouter R. A. Goussejnov (U.R.S.S.), *Хроника Михаила Сирійца и „Всеобщая история” Бар Збея как источники по истории Юго Восточной Европы*; G. Kolias (Grèce), *Les raisons et le motif de l'invasion de Robert Guiscard à Byzance* et A. Vakalopoulos (Grèce), *Problèmes relatifs à la résistance de Manuel II Paléologue en Macédoine grecque (1383—1391)*.

Les questions d'histoire économique et sociale se sont reflétées surtout dans les travaux de H. Köpstein (Allemagne), *Einige Aspekte des byzantinischen und bulgarischen Sklavenhandels im 10. Jahrhundert (Zur Nouvelle des Johannes Tzimiskes über Sklaven-Einfuhrzoll)*; G. Cankova-Petkova (Bulgarie), *Byzance et le développement social et économique des Etats balkaniques* et N. Oikonomidès (Grèce), « *Le haradj* » dans l'Empire byzantin au XV^e siècle.

La question de l'origine du bogomilisme (Bulgarie ou Byzance) a préoccupé M. Loos (Tchécoslovaquie).

L'hagiographie byzantine a été représentée par les contributions de trois savants grecs, O. Lampsidis, *Une nouvelle version grecque de la Vie de saint Barbaros*; G. Spyridakis, *Die Legende des Heiligen Kassians und der Weg ihrer Verbreitung in der slavischen Welt* et A. Kominis,

Echi della battaglia dell'anno 811 tra bizantini e bulgari in testi agiografici, qui surent en tirer de nouvelles informations d'ordre historique.

Au chapitre des relations byzantino-bulgares, on retiendra, outre la communication déjà citée de H. Köpstein, celles de D. Külmann (Allemagne fédérale), *Die Werke byzantinischer Geschichtschreiber als historische Quelle für bulgarische Romane* (sujet plus adéquat à la section littéraire), de V. Tăpkova-Zaimova (Bulgarie), *L'idée byzantine de l'unité du monde et l'Etat bulgare* et celle, particulièrement goûtée par une assistance nombreuse qui l'a considérée comme tout aussi importante que les rapports présentés aux séances plénières, du professeur I. Dujčev (Bulgarie), *Les sources slaves sur l'histoire de Byzance*.

Les communications consacrées aux peuples slaves des Balkans ont été assez fournies. C'est ainsi que B. Zasterova (Tchécoslovaquie) a exposé sa *Contribution à la discussion de la fondation des Etats balkaniques au Moyen Age*. A W. Swoboda (Pologne) on doit *Quelques mots à propos du caractère de l'Etat bulgare jusqu'au milieu du IX^e siècle*.

Sur le servage on a enregistré le travail de A. Matkovski (Yougoslavie), *Résistance des paysans macédoniens contre le servage et notamment contre l'attachement à la glèbe à partir du XV^e au XVII^e siècle*.

L'étude des sources tablera sur D. Radojičić (Yougoslavie), *Le pope de Duklja (fin du XII^e siècle) et son point de vue politique et ethnique*.

On a remarqué également tout un groupe de contributions axées sur l'histoire de Raguse. Ce sont celles de P. H. Petrov (Bulgarie), *Le commerce entre la Bulgarie et Dubrovnik (Raguse) au XIV^e siècle*; K. Krekić (Yougoslavie), *Le rôle de Dubrovnik (Raguse) dans les relations entre Venise et les Balkans au XIV^e siècle*; D. Kovačević (Yougoslavie), *Le rôle des Ragusains dans le commerce balkanique du XV^e siècle* et de leur compatriote A. Marinović, *Le développement des registres cadastraux-fonciers dans la République de Dubrovnik médiéval*.

L'histoire des voyageurs étrangers dans la Péninsule des Balkans a été présente grâce à la communication développée par M. Jonov (Bulgarie), *Путевые записки Ж. П. Форевиена как источник для истории болгарских земель в конце XVI в.*

Dans le domaine de la culture, il faut retenir également N. Nystazopoulou (Grèce), *Les actes russes et roumains de Patmos* (faute de temps, l'auteur n'a parlé que des documents russes) et I. R. Mircea (Roumanie), *Le stade actuel et les perspectives de l'édition des sources slavo-roumaines dans la République Socialiste de Roumanie*, qui y passe en revue les chroniques et les recueils de documents roumains en langue slave, publiés par des savants roumains depuis le siècle dernier. Et puisque nous venons de mentionner des questions intéressant le passé du peuple roumain, nous noterons maintenant les communications soutenues par J. Macùrek (Tchécoslovaquie), *Les pays roumains au carrefour des influences culturelles du Sud-Est européen et de l'Europe centrale* et par G. Mihăilă, *L'historiographie roumaine ancienne (du XV^e au début du XVII^e siècle) dans ses rapports avec l'historiographie byzantine et slave*: cette étude met en relief quelques aspects de l'œuvre des lettrés roumains familiarisés avec les chroniques byzantines et slaves et nous donne aussi une analyse des trois chroniques rédigées au XVI^e siècle dans le sillon de l'évêque de Roman, Macaire; l'auteur insiste aussi sur l'aspect d'originalité littéraire et idéologique de cette littérature roumaine d'expression slave.

L'histoire grecque proprement dite s'est enrichie des recherches de deux savants hellènes, B. Papoulia, *Ein Verteidiger des Griechentums* et E. Vranoussis, *Dionysos Skylosophos. Révoltes et démarches pour la libération de la Grèce (1598—1611) dans le cadre d'une croisade*.

Trois communications se sont penchées sur l'histoire des Juifs dans l'Europe sud-orientale. Elles ont eu pour auteurs deux chercheurs d'Israël, A. Cornescu, *Jews in the Balkans* et Z. Ankori, *Problems of Jewish Communal Organisation under the Ottoman Regime*, et un Bulgare, S. Gičev, *Начало еврејског книгопечатанија на Балкану*.

La géographie historique du Sud-Est européen devra tenir compte des exposés présentés par G. Škrivanić (Yougoslavie), *The most important stages in the development of toponymy of*

Yougostav tands on old maps et par E. Popescu (Roumanie), *Contributions à la géographie historique de la Péninsule balkanique aux V^e—VIII^e siècles de notre ère : la Notitia episcopatum et ses commentateurs en font les frais*. Popescu fait remarquer que les fouilles effectuées en Dobroudja (Scythie mineure) ont révélé des témoignages épigraphiques et archéologiques qui, à l'encontre des critiques de de Boor à l'adresse de la *Notitia*, viennent la confirmer. Sa conclusion est que l'on doit étudier cette source en fonction des réalités propres à chaque province de l'Empire et compte tenu de la chronologie de ces dernières. La *Notitia* reflète, selon lui, une organisation plus ancienne, dont il faut examiner les informations dans le contexte des réformes de l'empereur Zénon.

Nous achèverons notre très sommaire compte rendu en faisant observer qu'un certain nombre de communications sur l'histoire du Sud-Est européen dans ses relations avec certains pays jouxtent cet espace géographique. L'histoire du commerce retiendra donc les recherches de V. Hrochová (Tchécoslovaquie), *Le commerce italien et les déplacements des centres de marchandises en Grèce aux XIII^e—XV^e ss.* ; J. Kalić, *Les contacts commerciaux entre les pays balkaniques et la Hongrie durant la seconde moitié du XV^e siècle* ; H. Kellenbenz (Allemagne fédérale), *Handelsverbindungen zwischen Mitteleuropa und Istanbul über Venedig in der ersten Hälfte des XVI. Jh.*, à quoi l'on adjoindra une contribution numismatique, celle de A. Suhle (Allemagne démocrate), *Mitteleuropäische Münzen in Bulgarien*. L'histoire politique, de son côté, prendra bonne note des études de P. Ratkoš (Tchécoslovaquie), *Die osmanischen Heerzüge in den Jahren 1526 1532 und die Slowakei* ; de St. Papadopoulos (Grèce), *De nouveau sur la première phase des relations de Charles de Gonzague, duc de Nevers, avec les Grecs du Péloponnèse (1609—1614)* ; de I. Papadrianos (Yougoslavie), *Über die Rolle des serbischen Despoten Djuradj Branković in den ungarisch türkischen Beziehungen im Jahre 1451* et, pareillement, de F. Pall (Roumanie), *Renseignements inédits sur la participation albanaise à la guerre de Naples (1459—1463)* ; Pall s'y occupe de documents puisés par lui aux Archives de Milan et dont la publication est en cours. Ils fourmillent d'informations nouvelles sur Scanderbeg et son rôle au cours de la lutte dynastique pour la couronne de Naples. Il a retrouvé, entre autres, un rapport catalan qui précise les effectifs et la date de l'arrivée du premier contingent que le héros albanais mit à la disposition de son suzerain, Fernante d'Aragon, roi de Naples, pendant sa lutte contre les Angevins. Le commandant en était un neveu de Scanderbeg du nom de Constantin. Une autre pièce livre la date de la venue de Scanderbeg en Pouille, événement qui contraignit les adversaires du souverain napolitain à lever le siège de Barlette. Un autre texte prouve qu'en février 1462, Scanderbeg, de retour dans sa patrie, comptait bien reprendre la lutte en Italie. Il en fut empêché par la menace que les Turcs firent peser aux frontières de l'Albanie, ce qui l'obligea à rappeler les troupes qu'il avait laissées.

Point n'est besoin de souligner la vive et savante participation de nombreux délégués de tous pays en marge de la plupart, sinon de toutes les communications présentées à Sofia. Courtoises, et en général impartiales, leurs interventions firent le meilleur effet sur l'assistance et sur les auteurs eux-mêmes, qui plus d'une fois reconnurent l'utilité de ce genre de collaboration.

P. Ş. Năsturel

HISTOIRE (XVIII^e—XX^e SIECLE)

Une partie importante des travaux du Congrès fut consacrée aux problèmes d'histoire moderne et contemporain. Un volume collectif, fruit du travail d'historiens de tous les pays balkaniques, a présenté les lignes directrices du développement de ces périodes dans l'espace sud-est européen et surtout dans celui balkanique. Le rapport général, *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (XV^e—XX^e siècle)*, préfacé par Nikolaj Todorov, a compris sept rapports partiels. Dans le premier, *L'Empire ottoman*, l'historien turc H. Inaleik

a passé en revue les problèmes fondamentaux de l'histoire ottomane depuis le XV^e au début du XIX^e siècle. Dans le rapport *Le rôle de la civilisation grecque dans les Balkans*, l'historien grec A. Daskalakis a présenté la contribution culturelle du peuple grec dans l'espace sud-est européen et même plus loin — en Italie, à Vienne, en Allemagne, en Russie, etc. (depuis le XV^e au XIX^e siècle). Le rapport du professeur Daskalakis a été apprécié positivement par les participants, mais il a suscité en même temps certaines discussions. Les délégués roumains Dan Berindei et Constantin Șerban ont abordé dans leur intervention au rapport plusieurs problèmes portant sur les relations roumano-grecques pendant la période mentionnée (le rôle des Phanariotes, le développement ininterrompu dans les pays roumains de la culture roumaine parallèlement à la culture grecque, le mouvement révolutionnaire de 1821). De son côté l'historien yougoslave D. Djordjević a présenté « la période d'affirmation nationale et politique des peuples yougoslaves du début du XIX^e siècle et, dans ses grandes lignes, jusqu'en 1945 ». Dans le rapport ont été examinés particulièrement quatre processus parallèles généraux : celui de la *renaissance nationale*, du *mouvement yougoslave*, de la *collaboration avec les peuples balkaniques voisins* et celui de *l'inclusion dans la communauté économique, politique et culturelle des peuples européens*. Le rapport suivant, dû au professeur Vasile Maciu, intitulé *Le peuple roumain à l'époque moderne et contemporaine*, a passé en revue la lutte du peuple roumain pour la création et le parachèvement d'un Etat unitaire, moderne et indépendant, mettant en lumière les relations du peuple roumain avec les peuples balkaniques et l'appui qu'ont trouvé en Roumanie ces derniers dans leur lutte de libération. Le rapport *Le peuple bulgare et ses relations avec les peuples balkaniques* du professeur N. Todorov a exposé l'histoire du peuple bulgare depuis la fin du XVIII^e siècle à la libération de la Bulgarie en 1944, en étroite corrélation avec l'évolution historique des peuples voisins. Le rapport *Le rôle du peuple albanais dans l'histoire moderne et contemporaine* dû aux historiens albanais S. Pollo et N. Plasari, où ils ont présenté de manière suggestive l'histoire du peuple albanais pendant les XIX^e et XX^e siècles et le rapport *Zur Geschichte der Türkischen Republik* de B.S. Baykal ont achevé la série des rapports partiels. Ceux-ci constituent, malgré leur diversité, un tout unitaire et révèlent comme le souligne l'auteur de la préface « un tableau intéressant du développement et des relations mutuelles des peuples balkaniques qui ne manquera pas de servir de base aux synthèses futures ».

Après les débats en marge des rapports généraux, le Congrès a passé, par sections, à la deuxième partie de ses travaux : la présentation et la discussion des communications. L'histoire du XVIII^e siècle, lequel marque le début de la désagrégation du système féodal dans le Sud-Est de l'Europe et le commencement de la lutte nationale de libération des peuples de cette zone de l'Europe, de même que l'histoire du siècle suivant, période de transformations économiques et sociales décisives et de formation des Etats nationaux sud-est européens, processus parachevé en 1918, ont suscité un vif intérêt. On a présenté plus d'une centaine de communications concernant cette période, suivies d'amples débats qui ont contribué à l'éclaircissement de divers problèmes importants. Comme il était naturel, une attention spéciale a été accordée aux problèmes soulevés par le développement socio-économique. Les foires balkaniques — communication de l'historien grec S. Asdrahas —, les caractéristiques de la ville balkanique — communication de l'historien bulgare V. Paskaleva —, le marché albanais et son rôle dans le raffermissement des rapports économiques des Balkans avec l'Occident au cours du XVIII^e siècle — communication de l'historien albanais Z. Shkodra —, les liens commerciaux des pays roumains avec la Péninsule Balkanique durant la période 1829—1859 — communication des historiens roumains Vl. Diculesco, Sava Iancovici et Cornelia Papacostea-Danielopolu —, les aspects économiques et socio-politiques du processus d'émancipation des peuples balkaniques pendant la première moitié du XIX^e siècle — communication de l'historien yougoslave V. Stojancević —, le développement économique de la Croatie pendant la période du dualisme — communication de l'historien hongrois L. Katus —, et la corrélation entre le problème agraire et le mouvement de libération des Balkans — communication présentée par l'historien bulgare H. Hristov —,

ce furent là les problèmes débattus par le Congrès au sujet du développement économique et social du Sud-Est de l'Europe pendant la période de désagrégation du système féodal, de l'ascension et du développement du capitalisme.

Les problèmes de la lutte de libération nationale des peuples balkaniques ont fait l'objet de la grande majorité des communications, chose tout à fait explicable si l'on tient compte de la période qui a été abordée. Ces problèmes ont été examinés de façon multiforme, les communications qu'on y a consacré constituant dans leur ensemble une importante contribution à l'étude comparée de cet important aspect de l'histoire sud-est européenne.

L'historien E. Turczynski (R. F. de l'Allemagne) a débattu dans une communication le problème des éléments « originaires » et des éléments « impériaux » dans le développement des mouvements nationaux du Sud-Est de l'Europe. Pendant les discussions, les délégués roumains Carol Göllner et D. Berindei ont relevé l'importance primordiale des éléments « originaires », le second attirant l'attention en même temps sur le problème des impulsions *réci-proques* des mouvements nationaux de cette zone de l'Europe. L'historien roumain A. Oțetea a fourni certaines précisions en marge de la communication de l'historien américain Barbara Jelavich concernant le protectorat des puissances européennes dans la zone des Balkans au cours du XIX^e siècle. Il a précisé que le protectorat de la Russie a commencé à être exercé sur les Principautés Roumaines dès l'année 1774 et qu'en 1856 il n'a pas été remplacé par un autre protectorat mais par la garantie collective des puissances. Une autre communication à caractère général a été présentée par Stephen Fischer-Galatz (U.S.A.) : *Revolutionary Activity in the Balkans in the Eighteenth Century*.

Des étapes et des moments importants de divers mouvements nationaux ont été exposés dans une autre série de communications. On a ainsi examiné le mouvement national albanais pendant le XVIII^e siècle — deux communications étant consacrées à Ali Pacha de Tépélène, par L. Mile (Albanie) et par V. Panayotopoulos (Grèce) —, mais aussi pendant le XIX^e siècle par l'historien albanais A. Buda, qui a présenté dans sa communication le mouvement national albanais durant la crise balkanique de 1877—1881.

Certaines communications ont fourni de nouvelles données sur le problème du développement du mouvement national de Yougoslavie. Ainsi, par exemple, Dj. Ignjatović a présenté les rapports existant entre Mihail Obrenović et les combattants bulgares pour la libération. Deux problèmes du mouvement de libération de Bulgarie : l'insurrection d'avril 1876 et les documents d'archives des révolutionnaires bulgares reflétant l'idée de collaboration et d'unité d'action des peuples balkaniques ont été abordés dans les communications des historiens bulgares K. Šarova, C. Genov et K. Văzvázova-Karateodorova. Au cours des débats ont pris la parole, entre autres, C. Velichi et Vl. Diculescu, spécialistes roumains des problèmes concernant les rapports roumano-bulgares au cours de la période moderne.

En ce qui concerne le mouvement de libération grecque, en dehors des communications consacrées par les historiens grecs B. Sfyroeras, H. Koukkou et P. Enepekides à certains aspects de la vie et de l'activité de Jean Capodistrias et d'Alexandre Ypsilantis, on a entendu la communication de l'historien soviétique G. L. Arš sur l'Hétairie. Participant aux débats, l'historien roumain A. Oțetea a relevé le fait que « le règlement » de 1819 présenté par B. Sfyroeras, mis au jour il y a plus d'un demi-siècle par N. Iorga, a été amplement analysé par l'auteur de l'intervention dans un article publié dans la « Revista Arhivelor » de Bucarest. A. Oțetea et S. Iancovici ont pris la parole en marge de la communication de G. L. Arš, apportant certains précisions et compléments. L'action de Pazvantoglu — J. Kabrda (Tchécoslovaquie) —, les échos de la révolution polonaise dans les pays balkaniques — J. Reychmann (Pologne), ou « la signification sociale » du parlement ottoman de 1876 — K. H. Karpát (U.S.A.) —, ont fait l'objet d'autres communications débattues dans le cadre des problèmes sud-est européens de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle.

Plusieurs participants ont examiné divers aspects de la politique menée par la Russie dans les Balkans. L'historien soviétique L. E. Semeonova a abordé le problème des relations entretenues par la Russie et la Valachie pendant les années 1712—1713. C. Şerban a apporté des compléments relativement à la communication du professeur A. L. Naročnikij sur la politique de la Russie dans les Balkans pendant la période 1801—1812, au sujet de l'apport militaires des Valaques à la guerre russo-turque de 1806—1812. L'historien grec D. Dontas a analysé dans sa communication la politique menée par la Russie quant aux projets de fédération balkanique de 1867.

Les historiens roumains ont présenté un certain nombre de communications concernant les mouvements nationaux. Vasile Netea a examiné l'utilisation de la philosophie des lumières comme arme de combat pour l'émancipation du peuple roumain, D. Berindei a mis en lumière les conséquences pour le Sud-Est européen de la formation — pendant sa première étape — de l'Etat national roumain, ainsi que les relations entretenues par les Principautés Unies Roumaines avec les Etats et les peuples balkaniques. Les projets d'alliances et d'unions balkaniques dans les années 1860—1870 ont été exposés dans la communication de Traian Ionescu-Nişcov (l'historien tchèque V. Začek a examiné un sujet rapproché dans sa communication *Problèmes de l'Union politique des peuples balkaniques du XIX^e siècle*). Matei Ionescu a abordé un problème spécial, à savoir la lutte de la Roumanie pour la reconnaissance du droit de frappe, alors que C. Velichi a analysé dans sa communication la politique menée par la Roumanie envers les mouvements nationaux des Balkans pendant la seconde moitié du XX^e siècle, et N. Ciachir a présenté quelques aspects de l'attitude de la Roumanie à l'égard des mouvements révolutionnaires des Balkans au cours de la crise sud-est européenne de 1875—1877. Finalement, deux délégués roumains — Gheorghe Matei et Damian Hurezcanu — ont consacré leurs communications aux problèmes du mouvement ouvrier sud-est européen vers la fin de la période moderne : la Roumanie et la II^e Internationale, et les liens des mouvements socialistes de cette zone de l'Europe à la fin du XIX^e siècle. Dans leurs communications, accueillies avec un vif intérêt, les délégués roumains ont mis en corrélation la lutte de libération du peuple roumain avec la lutte des autres peuples de cette zone de l'Europe, soulignant en même temps les relations entretenues par les Roumains à l'époque avec les peuples balkaniques, ainsi que l'apport de la Roumanie au processus général de libération du Sud-Est de l'Europe.

Parmi les problèmes soumis à la discussion ont figuré, comme il était naturel, des communications consacrées au phénomène culturel. Ilarion de Tyrnovo, Theodor Kavalioti ou N. Piccolos — les deux derniers liés au passé culturel des pays roumains — furent les personnages auxquels J. Clarke (U.S.A.), A. Uçi (Albanie) et B. Laourdas (Grèce) ont dédié des communications. De même, les préoccupations des intellectuels grecs à la veille des événements révolutionnaires de 1821 — C. Koumariou (Grèce) — ou les sources hellènes de la controverse dans l'Eglise Melkite au XVIII^e siècle — R. Haddad (Liban) — ont fait l'objet d'autres communications de ce même domaine (en marge de la dernière a pris la parole A. Duşu, qui a relevé le fait que les auteurs mentionnés dans la communication ont déployé leur activité dans les pays roumains). D'amples débats a suscité la communication de E. Niederhauser (Hongrie) sur les intellectuels et la société balkanique au XIX^e siècle. Bien que la communication ait contenu certaines thèses intéressantes, elle n'a pas observé suffisamment la situation spécifique à divers pays de la zone balkanique. Le délégué roumain Ştefan Pascu a souligné le fait que l'évolution des intellectuels vers les conceptions modernes précède — sous l'influence du siècle des lumières — la création des Etats indépendants ; il a montré également que le socialisme utopique fut connu dans les pays roumains dès la première moitié du XIX^e siècle et a critiqué la présentation négative de certains mouvements nationaux de 1848. Un autre délégué roumain, Ion Radu Mircea, a relevé le fait qu'en confondant l'alphabet slave avec la langue slave, l'auteur n'a pas tenu compte du fait que la dernière n'a plus été utilisée dans l'administration des pays à partir du XVII^e siècle ; là-dessus D. Berindei a souligné qu'on ne saurait séparer les Principau-

tés Roumaines de la Transylvanie en ce qui concerne leur évolution culturelle, insistant sur l'importance de la culture roumaine pendant la période qui précéda le XIX^e siècle et précisant que, contrairement aux appréciations générales contenues dans la communication, l'indépendance de la Roumanie a été conquise par la voie des armes.

La variété des communications et l'ample discussion de la complexité des thèmes sud-est européens des XVIII^e et XIX^e siècles ont fourni de nombreux éclaircissements. L'examen en commun d'une large gamme de problèmes, les solutions variées, le débat en marge de situations différenciées, l'analyse des points communs, tout ceci a conféré à la rencontre de Sofia la valeur d'une réunion scientifique particulièrement importante.

Dan Berindei

HISTOIRE CONTEMPORAINE

Les problèmes d'histoire contemporaine ont suscité au Congrès de Sofia, de même qu'au dernier Congrès d'histoire de Vienne (1965), le maximum d'intérêt dans les débats. Dans le plus grand amphithéâtre de l'Université de Sofia, pourvu d'appareils de traduction simultanée (français, russe et allemand), devant un grand nombre de congressistes, les problèmes se rattachant aux événements compris entre les deux guerres mondiales furent l'objet de débats animés.

Un grand nombre de communications ont été présentées dans le cadre de l'approfondissement de quelques problèmes de cette période. Elles portaient sur des questions très variées, tels, par exemple, les problèmes économiques propres à cette zone de l'Europe. C'est ainsi que le chercheur bulgare V. A. Vasiliev s'est attaché à tracer les caractères spécifiques de la crise économique de 1929-1933, tandis que le chercheur hongrois I. Dolmányos a présenté une étude comparative des réformes agraires du Sud-Est de l'Europe accomplies entre les deux guerres. Les chercheurs grecs et bulgares, P. Dertilis et Vasiliev se sont occupés du développement de la coopération économique dans les Balkans après la seconde guerre mondiale et particulièrement des relations économiques entre la Grèce et la Bulgarie, tandis que le chercheur grec D. S. Evrigenis, qui traitait les problèmes du commerce international dans cette zone, arrivait à la conclusion qu'une coopération dans les problèmes juridiques entre les pays balkaniques s'imposait.

Dans ce même domaine, une communication qui suscita de l'intérêt par l'effort de synthèse accompli fut celle du chercheur américain G. M. Hoffmann, lequel procéda à l'analyse des problèmes ayant trait aux changements sociaux et économiques intervenus dans le Sud-Est européen à l'époque contemporaine.

Dans le domaine de l'histoire politique, l'attention a été particulièrement retenue par la communication du chercheur polonais bien connu H. Batowski portant sur l'évolution des frontières interbalkaniques depuis le traité de Berlin jusqu'à nos jours. L'auteur est arrivé à la conclusion que seules survécurent les frontières qui correspondaient à des situations réelles et qui étaient conformes aux intérêts des peuples de cette zone.

Un groupe de communications étaient consacrées à la situation de la classe ouvrière et aux luttes révolutionnaires du Sud-Est de l'Europe. Citons parmi ces communications celle de E. I. Splvakovski : *V. I. Lénine et le mouvement révolutionnaire durant les années de lutte. La Grande Révolution Socialiste d'Octobre* et celles de P. Boev (Bulgarie) et Bojović (Yougoslavie), dans lesquelles sont décrites, sur la base d'une ample documentation, les luttes révolutionnaires des pays respectifs.

Une attention spéciale a été accordée par les chercheurs de Tchécoslovaquie et de l'U.R.S.S. aux différentes ententes diplomatiques intervenues entre les pays du Sud-Est européen. C'est ainsi que les chercheurs A. Deak, V. Olivora, V. Bystricky (Tchécoslovaquie) et I. S. Kaehkine (U.R.S.S.) ont étudié dans leurs communications les problèmes de la Petite Entente, de l'Entente Balkanique et des conférences balkaniques de 1930-1934.

Tout aussi intéressantes ont été les communications portant sur la période de la seconde guerre mondiale et qui ont été suivies de vives discussions. Nous pouvons citer dans ce sens la communication de Hristina Mihova, *Les Etats balkaniques et la seconde guerre mondiale*, laquelle, étayée d'une ample documentation, étudie les préparatifs diplomatiques du déclenchement de la seconde guerre mondiale. Les communications des chercheurs V. I. Israëlian, *La diplomatie des gouvernements de l'Axe dans les Balkans dans les années 1939—1941* et J. Campbell, *L'attitude des Etats-Unis d'Amérique à l'égard des pays du Sud-Est de l'Europe dans la période 1939—1941* ont été suivies avec un vif intérêt pour les nouveaux matériaux mis en discussion. E. Kalba (R.D.A.) et N. D. Smirnova (U.R.S.S.), M. Apostolski (Yougoslavie), V. Glisik (Yougoslavie), N. Gornenski (Bulgarie), Margot Hegeman (R.D.A.) ont apporté de nouveaux éclaircissements dans ce problème si âprement et passionnément débattu.

La délégation roumaine, dont la participation à ce Congrès a été, ici encore, des plus actives, a présenté quatre communications et trois interventions.

Les communications et les interventions ont fait ressortir l'effort fait par les pays du Sud-Est européen en vue d'enrayer l'expansion des puissances fascistes dans cette zone.

Ainsi Ion M. Oprea — dans sa communication *Les principes de la sécurité collective et l'action politique de Nicolas Titulescu* — a démontré que l'idée de base dans l'activité du grand diplomate roumain était de consacrer son entière capacité à l'effort collectif de la diplomatie antirévionniste et antifasciste, pour consolider le front de la paix et prévenir le déclenchement d'une conflagration mondiale.

N. Titulescu voyait la possibilité de la réalisation de ce but dans le cadre d'un système de sécurité collective de tous les Etats épris de paix. Dans ce sens, le premier pas qu'il recommandait était le désarmement général, la sécurité sans le désarmement n'étant pour lui qu'une absurdité.

Quoique les efforts de la Société des Nations n'eussent dans ce cas abouti à aucun résultat, des débats a pu se dégager la définition de l'agression, notion nouvelle qui allait être utilisée comme arme par les peuples qui luttèrent pour la paix. Cette définition — proposée par le représentant de l'Union soviétique, M. Litvinov — a trouvé en N. Titulescu un ardent défenseur, qui a joué un rôle important dans son adoption par la Société des Nations en 1933.

Ion M. Oprea à également rappelé l'idée de N. Titulescu, selon laquelle « l'édifice de la politique de sécurité collective était construit sur le principe de l'indivisibilité de la paix », car à son avis la guerre une fois déclenchée, il serait impossible de la localiser et elle s'étendrait à tous les continents.

N. Titulescu, pour empêcher la guerre, avait pris l'initiative d'un réseau d'alliances destinées à défendre l'indépendance et la souveraineté nationales. La forme qu'il proposait était celle de l'adhésion au système de pactes d'assistance mutuelle. Partant de ce principe, il avait posé — au nom du gouvernement roumain — les bases d'une série d'alliances régionales, telles « la Petite Entente » et « l'Entente Balkanique » et il avait achevé sa carrière par ses efforts en vue de la conclusion d'un pacte d'assistance mutuelle entre la Roumanie et l'U.R.S.S.

La question proprement dite de *L'Entente Balkanique et son rôle dans la défense de la paix et de la sécurité dans la partie du Sud-Est de l'Europe* a été exposée dans la communication présentée par Eliza Campus et Dumitru Țuțu.

Les auteurs de la communication ont tenu à préciser les conditions historiques qui avaient déterminé la convocation en 1933 de la IV^e Conférence Interbalkanique de Salonique où les 200 délégués furent d'accord pour faire une intervention auprès de leurs gouvernements en vue de l'insertion dans le pacte balkanique de la définition de l'agresseur.

Les auteurs rappellent que cette décision avait été prise au moment où les forces politiques les plus réactionnaires, chauvines et revanchardes acquéraient des positions qui mettaient en danger la paix.

Les pays de la Petite Entente, pour lesquels la nécessité de barrer la voie à l'expansion hitlérienne était une question vitale, ont fait tout leur possible pour arriver à la conclusion d'un pacte balkanique qui devait constituer un élément de plus dans la consolidation de la paix dans cette partie de l'Europe.

La conclusion du pacte balkanique a constitué, comme on le sait, un acte politique qui a indisposé les puissances fascistes.

Titus Georgescu, dans sa communication *La Roumanie et l'expansion de l'Allemagne hitlérienne dans le Sud-Est de l'Europe*, a tracé un tableau de l'évolution de la situation politique de la Roumanie avant la seconde guerre mondiale.

L'auteur de la communication a relevé l'attitude critique, formelle et catégorique de la Roumanie à l'égard de l'idée de la conclusion du pacte à quatre (Grande-Bretagne, France, Italie, Allemagne); la désapprobation de l'occupation de la zone démilitarisée de la Rhénanie par l'Allemagne nazie; la condamnation et la demande de sanctions contre l'Italie fasciste lors de l'agression de celle-ci contre l'Abyssinie et la prise de position contre l'agression fasciste en Espagne. Titus Georgescu a également insisté sur la lutte livrée en Roumanie contre le fascisme et la V^e colonne, en faisant ressortir le rôle de premier plan joué par les communistes roumains dans la lutte antifasciste.

Faisant état d'une documentation inédite, l'auteur a présenté la situation particulièrement difficile de la Roumanie, à la suite de la politique munichoise menée par les puissances occidentales. La mésentente entre les puissances occidentales et l'U.R.S.S. au sujet de l'accord à conclure pour faire obstacle à l'agression fasciste avait encore aggravé la position de la Roumanie. En dépit de cette conjoncture défavorable, le peuple roumain a manifesté toute sa sympathie à l'égard des peuples d'Autriche, de Tchécoslovaquie, d'Albanie et de Pologne — victimes de l'agression fasciste. Le gouvernement, de son côté, est resté fidèle — dans les limites de ses possibilités — à son alliance avec la Tchécoslovaquie, en refusant toutes les propositions de participer au partage du territoire tchécoslovaque et, lors de la guerre entre l'Allemagne et la Pologne, il permit le transit par le territoire roumain des armes envoyées par la France et la Grande-Bretagne à cette dernière; plus tard il accorda asile politique au gouvernement polonais et à une grande partie de l'armée polonaise.

L'auteur a encore rappelé les conditions dans lesquelles les puissances fascistes imposèrent au mois d'août 1940 le diktat de Vienne par lequel une partie du nord de la Transylvanie fut arrachée à la Roumanie et attribuée à la Hongrie. Cela arriva — montre l'auteur — à un moment où le peuple roumain était resté seul, sans aucun appui du dehors, abandonné par toutes les grandes puissances européennes. Profitant de cette situation, les forces fascistes de l'intérieur instaurèrent le 6 septembre 1940 la dictature militaire fasciste qui asservira la Roumanie à l'Allemagne nazie.

La classe ouvrière — à la tête des éléments démocratiques, patriotiques et nationaux — acquerra à partir de ce moment, grâce à son activité illégale, permanente et héroïque, un poids de plus en plus grand dans la lutte pour le salut de l'Etat national roumain.

Cette question fera l'objet de la communication présentée par le délégué roumain Gheorghe Matei, intitulée *La contribution de l'insurrection nationale antifasciste de Roumanie à l'effondrement du front hitlérien dans les Balkans*.

Dans cette communication, l'auteur a concentré son attention sur le moment culminant de cette lutte, à savoir l'insurrection nationale antifasciste du mois d'août 1944. Il y marque les résultats principaux de cet événement historique: Le renversement de la dictature militaire fasciste et le retournement des armes contre l'Allemagne nazie; le ralliement de la Roumanie à la coalition antihitlérienne, avec tout son potentiel militaire et économique; la lutte

de l'armée roumaine, aux côtés de l'armée soviétique, pour l'écrasement et le rejet hors du territoire roumain des troupes nazies et horthistes ; la participation à la libération de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie.

L'auteur, faisant état de documents, dont plusieurs inédits, a montré quelles ont été les conséquences sur le plan militaire, stratégique, économique et politique de l'insurrection antifasciste de la Roumanie.

Les documents cités font ressortir le caractère décisif de l'insurrection du 23 Août pour l'écroulement du front allemand dans les Balkans. L'auteur cite dans ce sens des témoignages soviétiques, anglais, français, américains, turcs, bulgares, hongrois, suédois, suisses et allemands et insiste particulièrement sur le document qui comprend les rapports des maréchaux Keitel et Guderian adressés à Hitler, sur l'importance de l'insurrection du 23 août et ses conséquences extrêmement graves pour l'Allemagne.

Fondé sur un riche matériel documentaire, l'auteur a montré que la Roumanie a engagé dans la lutte antifasciste plus de 538 000 hommes depuis le moment de l'insurrection jusqu'au mois de mai 1945. La contribution économique de la Roumanie se monte à 770 millions de dollars.

Outre ces communications, certains délégués roumains (Dumitru Țuțu, Viorica Moisiuc) ont fait une série d'interventions.

Le délégué roumain Aron Petric, prenant la parole au cours des débats sur les problèmes se rattachant à la situation de la classe ouvrière dans les pays balkaniques présentée par le chercheur bulgare L. Berov, a apporté des précisions au sujet de l'histoire de la classe ouvrière de Roumanie entre les deux guerres mondiales, en les complétant avec des données concernant les transformations survenues dans la structure et la situation de cette classe au cours des années de l'édification du socialisme. V. Axenciuc et T. Postolache ont mis au clair certains problèmes ayant trait au développement économique de la Roumanie. T. Postolache a spécialement combattu certaines thèses selon lesquelles l'économie n'aurait qu'à gagner si les institutions nationales cédaient une partie de leurs attributions à des institutions supnationales.

N. Fotino

LA TURCOLOGIE

A côté des autres recherches les études de turcologie balkanique ont eu une place importante au Congrès. Des travaux de turcologie ont été présentés à toutes les sections du Congrès, en dehors évidemment des premiers trois sections, la section d'archéologie, celle d'histoire ancienne et celle du début du Moyen Age. C'est ainsi que parmi les quatre cent quatre-vingts communications prévues dans le programme du Congrès pour les sections IV—X, environ soixante-dix communications avaient trait au domaine de la turcologie balkanique, sans compter de nombreuses autres communications qui ont étudié d'une manière implicite des problèmes touchant ce domaine.

Sans doute, la plupart de ces communications (environ quarante-cinq) étaient du domaine de l'histoire mais il nous faut ajouter à ce nombre d'autres communications dans lesquelles les relations turco-balkaniques ont été abordées d'une manière indirecte. Même si quelques-unes de ces communications n'ont pas été lues au Congrès, il reste que le nombre de ces communications de turcologie a été assez considérable.

L'on a pu remarquer dans ces communications la tendance de confronter et de comparer les résultats des études faites dans les limites moins vastes et dans des cadres nationaux ou encore régionaux.

Le rapport collectif lu à la séance plénière *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* et qui devait étudier initialement l'époque moderne et contemporaine seulement,

à été confié aux historiens de tous les pays balkaniques. Le rapport concernant l'Empire ottoman, présenté par le professeur Halil Inalcık (Turquie) comprenait toute l'histoire ottomane jusqu'au XIX^e siècle, les problèmes d'histoire contemporaine étant cependant traités par B. S. Baykal.

L'exposé du professeur H. Inalcık qui dépassait les limites chronologiques fixées pour les autres rapports est toutefois plus qu'un simple rapport, car il représente une synthèse des conclusions auxquelles est arrivée l'historiographie turque concernant l'histoire de l'Empire ottoman. C'est une tentative de mettre d'accord ou encore de confronter, non sans quelques difficultés, certains résultats auxquels est arrivée l'historiographie turque avec les conclusions obtenues par l'historiographie des autres pays balkaniques. L'auteur a étudié assez longuement l'expansion ottomane en Roumélie et les conditions politiques et sociales de l'expansion ottomane dans les Balkans, des chapitres à part étant consacrés à ces problèmes. Certes, dès le commencement de la conquête ottomane des tendances visant à consolider le pouvoir central aux dépens des féodaux locaux ont pu être remarquées. Mais la tentative du sultan Bayazid I^{er} de créer un Etat centralisé n'a pu être reprise que par Mahomet II que le professeur Inalcık appelle le véritable fondateur de l'Empire.

Les anciennes préoccupations de l'auteur concernant l'étude des institutions sont illustrées par l'espace assez considérable consacré à ces problèmes dans le rapport. Nous devons reconnaître au professeur H. Inalcık une incontestable compétence dans ces études dont l'utilité pour toute l'historiographie est évidente. La thèse de N. Iorga, admise par d'autres historiens aussi, concernant l'influence byzantine sur l'origine des institutions ottomanes, thèse qui a été critiquée déjà par le regretté professeur M. Köprülü, dans le stade actuel des recherches historiques paraît être envisagée favorablement par le professeur H. Inalcık qui a trouvé un terrain où les deux positions peuvent se réconcilier. Ensuite, l'auteur a étudié les conditions de la décadence de l'Empire, la crise qui a eu lieu à la fin du XVI^e siècle, les troubles à l'intérieur de l'Empire, la corruption de l'administration, le fait qu'une importante partie des terres de l'Etat devient propriété absolue, *mülk*, la dévalorisation monétaire, l'exploitation croissante de la *raia*, etc.. L'auteur considère que tous ces faits ont provoqué ce qu'il appelle la « féodalisation » de l'Empire à la suite de l'accroissement du pouvoir des *ayans* locaux, à la suite de l'application sur une grande échelle du système de l'*illizam* (affermage) qu'on appliquait non seulement aux terres de l'Etat et des féodaux mais encore aux revenus de l'Etat, ce qui a eu pour conséquence l'augmentation du pouvoir des différents *müllezim*. Le pouvoir des *vali* (gouverneurs) augmente et ils tendent même à devenir indépendants du Pouvoir Central. D'autre part, les essais de réformes faits à l'époque du Tanzimat et ceux commencés à une époque antérieure n'ont pas donné les résultats escomptés concernant les problèmes vitaux de l'Empire.

L'auteur étudie aussi les conditions dans lesquelles ont pris naissance les mouvements de libération nationale. Comme l'Empire n'a pu résoudre les contradictions à l'intérieur et n'a pu faire face aux difficultés à l'extérieur, la situation n'a pu être redressée que par la lutte du peuple turc qui a réussi à se créer lui-même un Etat national.

Les conditions dans lesquelles a été créé cet Etat nouveau de même que le développement de la République de Turquie ont fait l'objet d'un rapport spécial présenté par le professeur B. S. Baykal (*Zur Geschichte der türkischen Republik*). Même si certaines des opinions du professeur Halil Inalcık n'ont pas été partagées par tous les historiens et surtout par ceux des pays balkaniques, le rapport a engendré des discussions intéressantes poursuivies dans un climat de collaboration scientifique.

A la IV^e section d'Histoire toute une séance a été consacrée à des exposés concernant les différents fonds de documents turco-orientaux ayant trait à l'histoire des pays du Sud-Est de l'Europe. N. Popov et M. Mihailova (Bulgarie) se sont occupés des documents turcs concernant les pays des Balkans qui se trouvent dans la Section Orientale de la Bibliothèque

Cyrille et Méthode de Sofia. De même, A. S. Tveritina (U.R.S.S.) a attiré l'attention sur l'existence d'abondants fonds de documents dans les collections de Leningrad. Au cours des discussions, M. Guboglu et I. Matei ont relevé l'importance de ces deux communications et ont montré l'activité poursuivie en Roumanie concernant le classement et la publication des documents turcs et d'autres sources turco-orientales (deux volumes du *Catalogue des documents turcs* de M. Guboglu, un volume d'extraits des *Chroniques turques* sont déjà parus ; un autre volume de *Documents turcs* est en cours de parution étant publié par M. Guboglu et M. Mustafa). B. Cvetkova (Bulgarie) a fait part du programme de l'historiographie bulgare pour faire l'inventaire des fonds des archives et pour publier les sources turques concernant l'histoire de la Bulgarie.

Dans les autres séances les communications ont abordé un nombre considérable de problèmes. Certaines questions de démographie du Sud-Est de l'Europe au cours de la domination ottomane ont fait l'objet de quelques communications. C'est ainsi que N. Filipović (Yougoslavie) a présenté quelques problèmes démographiques dans la Bosnie et l'Herzégovine au XV^e siècle ; H. Handžić (Yougoslavie) a étudié certains changements ethniques dans les régions de Drin et de la Sava, en Bosnie, au XVI^e siècle. De même B. Djurdjev (Yougoslavie) a lu une communication plus ample et il a insisté sur les changements historico-ethniques chez les Slaves du Sud pendant la conquête turque. Les communications de C. Petrinelis (Grèce) et de K. Kyrris (Cyprus) ont traité le problème de la conversion à l'islamisme d'une partie de la population du Sud-Est de l'Europe ; les deux communications ont suscité des discussions intéressantes. La communication du professeur Ömer Lâtfi Barkan (Turquie) concernant l'évolution de la structure sociale dans les villes des Balkans au cours des XV^e—XVII^e siècles a été suivie avec beaucoup d'intérêt. S'étayant sur un nombre considérable de documents des archives turques (certains publiés récemment dans la revue « Belgeler »), elle fut illustrée par de nombreux tableaux et graphiques montrant combien nombreux étaient les artisans dans les bourgs des Balkans à cette époque. Les problèmes démographiques furent étudiés aussi par E. Werner (R.D.A.) qui s'est occupé des Yürüks et des Valaques des Balkans au cours de la domination ottomane. Ces populations eurent une situation fiscale privilégiée, octroyée en échange de certaines obligations militaires.

D'autres communications ont traité de la situation de quelques régions du nord-ouest de l'Empire à cette époque. Ainsi J. Pérényi (Hongrie) a analysé le développement de trois villes de Hongrie : Cegled, Kecskémét et Nagykörös après 1541 lorsqu'elles devinrent des khass impériaux. Z. Abrahamoviz (Pologne) en se fondant sur des documents turcs des Archives de Pologne et sur d'autres documents et chroniques a fait l'analyse de la situation de la Pologne entre les années 1672—1699, après la conquête de Kamenetz par les Turcs. Le professeur M. Berza (Roumanie) a, au cours des discussions suscitées par cette communication, souligné l'importance de l'étude des sources roumaines pour l'histoire de cette époque. Z. Vesela (Tchécoslovaquie) en se fondant surtout sur des documents turcs des archives de Göttingen a fait part de quelques contributions intéressantes concernant l'histoire de la Transylvanie au cours de la domination ottomane au XVII^e siècle. Les problèmes du commerce entre les pays des Balkans et les relations commerciales avec d'autres pays à cette époque ont été envisagés par la communication de M. Dan et S. Goldenberg (Roumanie) : *Marchands balkaniques et levantins dans le commerce de la Transylvanie aux XV^e—XVII^e ss.* M. Alexandrescu-Dersca (Roumanie) s'est occupée du problème de *L'approvisionnement de la ville de Constantinople au XVI^e siècle.* M. Mutafčieva et S. Dimitrov (Bulgarie), dans leur communication concernant les relations agraires dans l'Empire ottoman au cours des XV^e—XVIII^e siècles, ont mis en évidence le processus de conversion de la propriété conditionnelle (*timar*, etc.) en propriété absolue (*mülk*, *vakif*, etc.). B. Cvetkova (Bulgarie) s'est occupée dans sa communication des changements intervenus dans le régime féodal ottoman au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, en étudiant surtout certains aspects caractéristiques comme la décadence des fiefs militaires, l'apparition du capital

usurier, l'extension du système iltizam, etc. La communication a suscité des discussions intéressantes surtout en ce qui concerne les caractères du système des timars. Des précisions utiles a donné au cours de son intervention le P^r O. L. Barkan.

Les institutions ottomanes et leurs rapports avec les institutions du Sud-Est de l'Europe lesquels ont fait l'objet du rapport du P^r Inalcik et de quelques autres communications ont suscité un intérêt considérable. C'est ainsi que C. Orhonlu (Turquie) s'est occupé de l'institution dénommée su-youlculuk dans l'Empire ottoman et M. Guboglu (Roumanie) a montré que cette institution a existé en Roumanie aussi. Sans doute, de telles communications imposent une étude comparative des institutions. Des communications ayant trait aux relations entre les pays du Sud-Est de l'Europe et l'Empire ottoman ou encore à la situation de l'Empire à des époques plus récentes (XVIII^e siècle et le début du XIX^e) ont été lues dans la V^e section du Congrès. Un nombre moindre en a été présenté dans la VI^e section du Congrès (se rapportant à la seconde moitié du XIX^e siècle et au XX^e siècle). C'est ainsi que l'affaiblissement de l'autorité centrale et l'action centrifuge de certains gouverneurs qui inclinaient à se proclamer indépendants vis-à-vis du sultan ont constitué le sujet d'une séance tout entière. Sur Ali pacha ont fait des communications N. Panayotopoulos (Grèce) et L. Mille (Albanie), tandis que S. Naci (Albanie) a parlé du pachalyk de Shkodra. A. D. Novitchékhev (U.R.S.S.S.) a insisté dans sa communication sur certains problèmes économiques et sociaux en Asie Mineure et dans les Balkans à l'époque du Tanzimat.

De nombreuses communications ont étudié les différents aspects de la lutte de libération nationale au cours du XIX^e siècle et K. Karpat (U.S.A.) a relevé l'importance sociale du premier parlement ottoman de 1876.

Par les problèmes qu'elle étudie, par la diversité de ces thèmes, de même que par les perspectives des recherches comparatives, la turcologie balkanique s'impose de plus en plus comme une discipline à part, en linguistique ainsi qu'en histoire et littérature, dans les études de folklore et d'ethnographie, fait démontré d'une façon évidente par le premier Congrès d'études balkaniques.

I. Matei

L'HISTOIRE DU DROIT ET DES INSTITUTIONS

C'est dans les différents départements chronologiques de la section d'Histoire que furent présentées les communications qui peuvent être rattachées à l'histoire du droit et des institutions. Cinq autres communications à caractère interdisciplinaire figurèrent au programme des sections d'Ethnographie et de Folklore.

Nous croyons utile de signaler ici, dans l'ordre chronologique du programme des séances, le titre de toutes ces communications, en ajoutant, pour quelques-unes d'entre elles, un bref résumé et, le cas échéant, quelques observations critiques.

Les sujets traités furent assez variés et dans chaque sous-section on chercha à insérer les communications touchant à l'histoire du droit et des institutions dans un contexte thématique aussi cohérent que possible. Sauf la communication de E. E. Lipšic, qui ne fut pas présentée oralement, mais dont on a diffusé le texte imprimé, toutes les autres ont été suivies de discussions, parfois animées et souvent fort utiles.

Cette communication sur *La loi agraire byzantine et ses destinées dans les Etats balkaniques au Moyen Age* constitue le premier essai systématique d'étude comparative ayant pour objet la réception de la célèbre loi agraire byzantine (νόμος γεωργικός) dans le Sud-Est de l'Europe (y compris la Russie). L'auteur voit dans le grand nombre de manuscrits conservés (environ 100) une preuve d'application effective de « ce document unique de toute la littérature juridique de Byzance » (P. Lemerle, 1958), et distingue, d'un côté, deux versions : l'ancienne, reflétée dans les éditions de C. Ferrini, 1898, et de W. Ashburner, 1910 et la version

dite d'Harménopule, 1345, où le droit de Justinien (partiellement à travers les Basiliques) tient une large place. Dans la version ancienne, la propriété paysanne libre est prépondérante. Dans la version Harménopule, par contre, le paysan dépendant occupe une place appréciable. Pour l'étude de la réception sud-est européenne du N. G., l'auteur distingue les types suivants : 3 versions grecques (ancienne, Harménopule, Spanos), 2 versions serbes¹, 1 version roumaine (code moldave de 1646 et code moldave de 1652) et 1 version slavo-russe (publiée par A. C. Pavlov en 1885).

Le tableau ainsi obtenu permet à l'auteur de rendre compte des destinées sud-est européennes du N. G. jusque vers la fin du XVII^e siècle, avec une première analyse de toutes ces versions, ainsi que de leur action historique en général.

Pour ce qui est de la réception du *Nomos georgikos* en Roumanie, qui continue sous des formes extrêmement intéressantes au XVIII^e siècle et au début du siècle suivant, nous avons eu l'occasion d'en analyser les sources et les particularités dans une étude récente.

M. Andréev (Bulgarie), *Sur les charges de l'administration provinciale dans la Bulgarie et la Serbie médiévales aux XIII^e siècle d'après les données des chartes de donation des souverains bulgares et serbes*. Après avoir étudié, dans un important ouvrage récent², l'organisation de l'Etat féodal bulgare à la lumière du célèbre chrysobulle de Vatopédi, le professeur Andréev a soumis les chartes de donations serbes et bulgares à une analyse minutieuse qui lui a permis de dégager quelques conclusions intéressantes sur les charges de l'administration locale des deux Etats au XIII^e siècle, étant donné que celles-ci y apparaissent mieux caractérisées que les dignités centrales. L'auteur établit de notables similitudes de terminologie et d'attributions, entre les deux Etats, mais aussi des particularités serbes, qui se manifestent tantôt par des variations dans la réception des influences byzantines, tantôt par des formes autochtones, plus nombreuses qu'en Bulgarie, et parfois sans correspondant dans le secteur bulgare. Mais la majorité de ces charges révèlent une influence byzantine, toujours directe dans le cas de la Bulgarie, celle-ci ayant pu servir de véhicule à l'influence byzantine sur la Serbie, dans certains cas. La Bulgarie apparaît comme plus avancée dans la voie d'une désagrégation des relations gentilices et d'une cristallisation des relations féodales. Une étude comparée sur le terrain sud-est européen nous semble possible, entre autres, grâce au domaine roumain, qui pour la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle, nous permet de constater quels éléments bulgares apparus entre temps exercèrent une influence unanimement admise sur l'organisation de la Valachie et sous quelles formes les éléments byzantins, déjà altérés par une pratique d'environ deux siècles, en venaient à être objet de réception roumaine, à côté de l'emploi d'éléments purements slaves et de créations roumaines.

B. Sfyroeras (Grèce), *Un «Kannun-Namè» sui diritti di famiglia fanariote nell'amministrazione dell'impero ottomano*. Par la chronologie de son sujet, cette communication aurait dû figurer au programme de la V^e section. L'auteur étudie un règlement élaboré par la Sublime-Porte et destiné à fixer les règles d'après lesquelles un nombre restreint de familles phanariotes, ayant déjà régné dans les Principautés Danubiennes, devenaient les seules autorisées à fournir les titulaires des trônes de ces Principautés, à savoir les familles de Scarlat Callimaqui, d'Alexandre et Michel Soutzo, de Démètre Morouzi. Il nous semble donc impropre de parler, comme le fait l'auteur de la communication, d'un simple problème d'administration de l'Empire ottoman.

¹ L'une représentée par les 14 articles de la loi agraire contenus dans la version serbe de la «Loi de Justinien», et l'autre version de 71 publiée en 1955 par S. Radojičić.

² *Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право* [Le chrysobulle de Vatopédi et les problèmes du droit féodal bulgare], Sofia, 1956, 195 pages; voir notre compte rendu dans cette Revue, 3 (1965) n^{os} 3-4, p. 684-688.

Ce Règlement ³ a déjà fait l'objet d'une remarquable étude publiée par Andrei Oțetea de l'Académie dans la revue « Studii », 12 (1959) n° 3, p. 111—121. Dans le cadre des discussions, le professeur A. Oțetea, reconnaissant à l'auteur de la communication le mérite d'avoir utilisé un document grec de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui confirme entièrement la documentation utilisée par lui en 1959, a présenté les résultats auxquels il était parvenu sur le problème, et dont M. B. Styroeras n'avait pas eu l'occasion de prendre connaissance.

C. Orhonlu (Turquie), « *Su-joulculuk* », *One of the Administrative and social Institutions of the Ottoman Empire*. N. Oikonomidès (Grèce), « *Le haradj* » dans *l'Empire byzantin du XV^e siècle*. V. Mutafčieva - S. Dimitrov (Bulgarie), *Sur les rapports agraires dans l'empire au cours des XV^e—XVIII^e siècles*. I. Zamputi (Albanie), *Les assemblées albanaises des XV^e—XVIII^e siècles à la tête du mouvement de libération*. B. Cvetkova (Bulgarie), *Quelques problèmes du régime féodal ottoman du XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle*. S. Tekindağ (Turquie), *Les institutions administratives de Nigbolu du XVII^e siècle d'après les archives turques*.

Valentin Georgescu (Roumanie), *L'application des nouvelles byzantines dans les Principautés Roumaines à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle*. L'auteur de la communication a présenté une vue d'ensemble sur le développement de la protimésis (droit de protimésis) dans les Principautés Danubiennes, en insistant sur son importance dans le système de la propriété foncière et sur son caractère consuetudinaire, jusque vers le milieu du XVIII^e siècle. A ce moment se fait sentir une influence byzantine qui s'accroît progressivement tout en restant constamment au service des réalités économiques et sociales des deux pays et en participant à une synthèse dont les autres éléments étaient la coutume et le droit princier (*ius novum*).

L'auteur, après avoir passé en revue les monuments juridiques (chrysobulles, manuels privés, traductions roumaines de recueils byzantins, codes officiels) qui ont utilisé dans des proportions variées les nouvelles byzantines du X^e siècle sur la protimésis, montre les aspects de l'institution dont la « modernisation » exigeait un recours à la réception créatrice des textes byzantins, et insistant sur l'usage qui en fut fait dans le Chrysobulle synodal de 1785 en Moldavie et dans le Manuel des lois de M. Fotino (1777) qui représente la version initiale du Code d'Ypsilanti (1775), remplacée ensuite par la *Pravilniceasca Condica* de 1780. Dans les deux monuments on adaptait aux conditions du pays respectif certaines dispositions à caractère social de ces nouvelles, mais si en Moldavie l'interdiction des donations de pauvre à un riche boyard se révéla durable, l'essai beaucoup plus large qui fut tenté en Valachie par Fotino, comme porte-parole d'Ypsilanti et de son parti, fit long feu et ne passa pas dans le code de 1780.

Un intéressant procès de protimésis, jugé sous Ioan Caragea en 1814, nous met en présence d'un significatif recours à la nouvelle (922) de Roman Lécapène, dont le jugement en question cite un fragment d'après une édition en grec savant de l'Hexabible d'Harménopule, sans référence au code officiel du pays, le code de 1780.

Dans le cadre des discussions, le P^r M. Andréev (Sofia), relevant l'intérêt du sujet, souligna l'utilité d'une extension des recherches à tout l'espace du Sud-Est, en vue d'obtenir un tableau comparatif des destinées et de l'action des célèbres nouvelles byzantines du X^e siècle sur la protimésis.

I. Cvetler (Tchécoslovaquie), *Die Tätigkeit der tschechischen Juristen in Ostrumelien 1880—1955 als Beitrag zur Organisierung des bulgarischen Staates*. D. Y. Evrigenis (Grèce),

³ *Uricariul*, I. 2^e éd., p. 126—131 (traduction d'un original grec); N. Iorga, *Acte și fragmente*, II, p. 545—549, version française identique à celle que l'académicien A. Oțetea a découverte dans les Archives du ministère des Affaires étrangères de Moscou. N. Iorga considérait fautive la date du 5/14 janvier 1819 et proposait 18/28 janvier; A. Oțetea fait remarquer qu'à la date du 5/14 (calendrier julien) correspond le 17/26 janvier.

Commerce international et différence des systèmes juridiques (Réflexion sur une coopération des pays balkaniques dans le domaine du droit). L'auteur de la communication présente un tableau d'ensemble des principales institutions et dispositions législatives qui intéressent le commerce des Etats du Sud-Est de l'Europe, vu la différence qui existe entre leur système économique et politique, et les particularités de chaque législation nationale. Dans ce cadre institutionnel, furent examinées les données statistiques relatives aux échanges commerciaux, qui, en même temps qu'un essor évident et continu, accusent aussi certaines gênes que l'auteur rattache, entre autres, à la disparité des réglementations légales. Posant comme désirable et possible un développement des échanges commerciaux entre les pays de la zone étudiée, l'auteur estime que cette évolution serait stimulée et facilitée par l'organisation des études de droit comparé et par un mouvement de réglementation unitaire d'un nombre aussi grand que possible d'aspects juridiques du commerce international entre les Etats intéressés. Cette dernière proposition, appuyée sur l'idée abstraite que toute forme d'unification est bienvenue et réalisable, n'a pas été examinée par l'auteur dans l'indispensable contexte critique de la situation historique concrète.

Romulus Vulcănescu (Roumanie), « *Le jugement des pères* », une ancienne institution de droit pastoral roumain⁴. Sur la base des matériaux ethnographiques de terrain, ainsi que des matériaux et des études comparatives historiques sur le pâturage carpato-balkanique, l'auteur reconstitue quelques aspects du droit processuel coutumier des pères roumains, comme une contribution à la connaissance d'un côté peu étudié du droit pastoral coutumier du Sud-Est européen. Après avoir défini l'objet de ce droit et dégagé ses principes, l'auteur décrit les structures du groupe des pères-juges et analyse la technique du jugement des pères, en mettant en lumière le caractère pratique de cette institution qui assurait la réalisation d'une justice traditionnelle dans l'esprit de la coutume du pays, à l'intérieur de la communauté professionnelle et territoriale des villages à caractère principalement pastoral. Le jugement des pères était préféré à celui du village ou du seigneur féodal, mais il conservait des similitudes frappantes avec d'autres formes de droit coutumier professionnel.

Le processus culturel-historique étudié dans cette communication a traversé trois phases distinctes : a) reconnaissance, dans le cadre général du droit, d'un état de fait autonome du droit coutumier pastoral, état qui s'est maintenu durant toute la période féodale ; b) insertion graduelle dans le droit coutumier de l'Etat féodal, des coutumes processuelles pastorales, vérifiées au cours des siècles comme efficaces ; c) passage de certaines coutumes non écrites vers le droit féodal écrit.

Une vive et ample discussion mit en lumière l'intérêt du problème étudié par l'auteur de la communication, et réclama, d'une manière unanime, que tous les aspects sud-est européens en fussent également examinés par les chercheurs de tous les pays intéressés, afin d'obtenir une vision comparative approfondie des institutions du droit pastoral de cette région. On releva également que par son caractère interdisciplinaire cette communication présentée à la section de folklore intéressait dans une égale mesure les historiens du droit. La nécessité d'étudier le droit pastoral avait été soulignée en 1935 par N. Iorga, mais son appel était pratiquement resté sans écho. Cette tâche pourrait être remplie, dans la perspective qui fut suggérée au cours des débats, grâce à une conjugaison coordonnée des efforts sous l'égide de l'A.I.E.S.E.E.

I. V. Ivanova, *Родственные объединения на западе Балканского полуострова в их позднейших вариантах в XIX—XX вв.* L'auteur étudie les unités basées sur l'origine commune et la descendance, souvent légendaire, d'un seul ancêtre, tels le *fis* et la *vllaznija* en Albanie et la *pleme* et le *bratstvo* au Monténégro. Le *fis* et la *pleme* correspondent à des clans

⁴ Voir aussi, du même auteur, la communication intitulée *Éléments de droit coutumier pastoral roumain*, présentée au VII^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques, Moscou, septembre 1964 (*Études d'ethnographie et de folklore*, Bucarest, 1964, p. 15—25).

exogamiques, ayant un territoire déterminé, un patrimoine commun et des chefs (*kreu, voévoda*), étant administrés par le conseil des anciens et l'assemblée des adultes. Tous les membres du groupe étaient liés entre eux au point de vue idéologique (vendetta, etc.). Dans les sous-divisions du clan, la *vllaznija* et le *bratsvo*, la parenté était plus réelle et les fonctions économiques plus actives avec tous les caractères d'une communauté agraire, au sein de laquelle la propriété commune se combinait avec des formes d'appropriation privée, sauf le caractère territorial, car tous les membres de la fratrie étaient parents entre eux.

En marge de cet exposé de l'albanologie soviétique, bien connu, notons encore une fois l'intérêt exceptionnel que présente l'étude comparative du phénomène de la *fraternité* et du lignage chez les peuples du Sud-Est européen, pour mieux distinguer la typologie variable des formes coexistantes, les contacts suivis d'emprunts créateurs ou d'une absence d'échanges, et la chronologie des processus de désagrégation, dans des conditions historiques à la fois différentes et corrélatives.

Les trois dernières communications — I. Sanders (U.S.A.), *Changing Family Relationships in Bulgaria, Greece and Yugoslavia*; N. Erdentug (Turquie), *Family structure and type of marriages of a Turkish village*; M. Krasnić (Yougoslavie), *La communauté familiale chez les Albanais en Yougoslavie* —, tout en envisageant les problèmes traités d'un point de vue ethnographique, ont apporté des données intéressantes pour le juriste et pour l'historien du droit.



Les problèmes discutés à Sofia, l'échange d'opinions et les rapports que les historiens de différents pays ont noués entre eux pendant les belles journées du Congrès sont autant de pierres posées à la base de l'édifice de la coopération des chercheurs du monde entier dans le respect mutuel et la paix physique et morale. Et il faut consigner que, d'après l'appréciation unanime, les organisateurs du Congrès, par leur dévouement à cette tâche scientifique et leur aimable obligeance, y ont contribué grandement.

Valentin Al. Georgescu

L'ANNIVERSAIRE DU XI^e CENTENAIRE DES FRÈRES CONSTANTIN-CYRILLE ET MÉTHODE À SALONIQUE

(22—27 octobre 1966)

La ville qui a donné à la culture les illustres frères Cyrille et Méthode, créateurs de l'alphabet glagolitique et du vieux slave en tant que langue littéraire, traducteurs des premiers livres de culte grec, a été, du 22 au 27 octobre 1966, le théâtre des festivités et du symposium scientifique dédiés aux deux grands érudits. Cette fête vient s'ajouter aux manifestations culturelles et scientifiques occasionnées par le 1100^e anniversaire de la mission des deux frères en Moravie (1863); ces dernières années, de pareilles manifestations ont eu lieu dans les pays slaves et dans d'autres pays, parmi lesquels la Roumanie, intéressés à l'étude des langues slaves, et elles ont été accompagnées de la publication d'un nombre impressionnant de travaux et d'articles consacrés à cet événement important de l'histoire des peuples de l'Europe orientale et centrale.

Les festivités ainsi que le symposium scientifique ont été organisés par un comité spécial qui réunissait le métropolite de Thessalonique, Pantéléimon, président, le professeur Ioannis Anastasiou, secrétaire général, le professeur Panayotis Christou, recteur de l'Université «Aristotele» de Salonique, Cléovoulos Tsourkas, docteur en philosophie, et d'autres professeurs universitaires, Antoine-Emile Tachiaos, maître de conférences, secrétaire.

Les festivités ont commencé le 22 octobre à la Cathédrale de Sainte-Sophie (VIII^e siècle), par le discours inaugural du métropolite Pantéléimon. Deux manifestations artistiques ont retenu aussi l'attention publique: le concert de musique byzantine donné le 23 octobre par l'Association des chantres «Saint-Démétrios» de Thessalonique (président P^r Ph. Mitroudis, chef des chœurs Ath. Karamanis) dans la célèbre Rotonde (la basilique Saint-Georges du IV^e siècle) et l'oratorio «Cyrille et Méthode» (composition et direction de N. Astrinidis), présenté au Théâtre de la Société d'Etudes Macédoniennes le 24 octobre. Le livret en version grecque, anglaise et française qu'on nous a offert, nous a permis de suivre dans ses détails cette œuvre musicale intéressante, qui évoque les moments principaux de la vie et de l'activité des deux illustres frères saloniens.

Le 24 octobre les savants grecs et étrangers ont apporté leur hommage aux grands érudits saloniens. Le symposium scientifique, qui a occupé les journées du 24 et du 25 octobre, a permis aux invités de suivre les communications suivantes: *La mission des frères Cyrille et Méthode chez les Khazars* (P^r I. Anastasiou — Grèce), *L'Œuvre juridique des saints Constantin-Cyrille et Méthode* (P^r J. Vašica — Tchécoslovaquie), *L'Œuvre de Cyrille et Méthode et les Roumains* (P^r D. P. Bogdan — Roumanie), *Le cadre historique de l'activité des apôtres des Slaves*

(P^r I. Karayannopoulos — Grèce). Cette manifestation a pris fin sur le discours de l'évêque Nicolas, recteur de l'Académie Théologique de Sofia, qui a souligné l'importance historique et culturelle de l'œuvre cyrillo-méthodienne pour les peuples slaves.

A la clôture des festivités, dans la Magna Aula de l'Université de Salonique, le recteur P^r P. Christou a présenté la communication *Cyrille et Méthode — mattres des Slaves*.

Lors de leur visite du 24 octobre au Palais épiscopal, les hôtes ont reçu la médaille commémorative « Cyrille et Méthode » et la première partie du recueil publié par le comité d'organisation en l'honneur de l'anniversaire des grands frères : Κυρίλλω καὶ Μεθοδίω τόμος ἐόρτιος ἐπὶ τῇ χιλιόστῃ καὶ ἑκατόστῃ ἐτρίδι. Μέρος πρῶτον. Ἐπιμελεῖα Ἰωάννου Ε. Ἀναστασίου. Ἐν Θεσσαλονικῆ, 1966, VIII + 350 p. + VIII pl. Le volume constitue un important apport à l'exégèse cyrillo-méthodienne, qui réunit les contributions scientifiques de P. Christou (Ἐπιδιώξεις τῆς ἀποστολῆς Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου εἰς τὴν Κεντρικὴν Εὐρώπην), I. Anastasiou (Ἡ κατάστασις τῆς παιδείας εἰς τὸ Βυζάντιον κατὰ τὴν διάρκειαν τοῦ Θ' αἰῶνος), I. Karayannopoulos (Τὸ ἱστορικὸν πλαίσιον τοῦ ἔργου τῶν ἀποστόλων τῶν Σλάβων), A. Dostál (*La tradition cyrillo-méthodienne en Moravie*), Dj. Sp. Radojčić (*Traditions cyrillo-méthodiennes chez les Serbes*), ainsi que celles d'autres chercheurs grecs et étrangers. Le comité d'organisation est en train de préparer la seconde partie de ce recueil commémoratif, comprenant d'autres communications, y compris celles des participants roumains au symposium (P^r D. P. Bogdan, P^r Mihail Dan, P^r I. Pătruț, Tr. Ionescu-Nișcov et l'auteur de ces lignes).



Une fois close la solennité de Salonique, la visite au Mont-Athos et à Athènes a ménagé à certains des participants une connaissance directe de l'un des plus grands centres de la culture byzantine et slave médiévale et, en même temps, des grandes œuvres de l'architecture ancienne et moderne de la capitale grecque.

Au Mont-Athos, après la réception officielle au centre administratif de Karies, les hôtes bulgares et roumains ont été conduits au monastère Zograph, établissement monacal qui bénéficia des donations des princes roumains Ștefan cel Mare [Étienne le Grand] et ses fils Bogdan et Petru Rareș, Vasile Lupu, etc. ; leurs portraits ont été peints à l'entrée de la grande église Saint-Georges, à côté de ceux des fondateurs du monastère.

C'est ainsi que nous avons eu l'occasion de voir l'icône de Saint Georges, donnée jadis par Ștefan cel Mare, qui occupe une place d'honneur dans l'église¹ ; à côté d'elle, une légende écrite en grec et en slavon à une date plus récente, relate les circonstances dans lesquelles elle y a été apportée² ; ajoutons-y « L'Évangélaire » (manuscrit slave n° 16), offert par Ștefan cel Mare en 1495 à l'église de Borzești, rellé à neuf par Miron Barnovski en 1627 et apporté à Zograph

¹ Voir, tout dernièrement, sa description et la bibliographie dans le *Repertoriul monumentelor și obiectelor de artă din timpul lui Ștefan cel Mare* [Répertoire des monuments et des objets d'art du temps d'Étienne le Grand], sous la rédaction du P^r M. Berza, Ed. Academiei, Bucarest, 1958, p. 353.

² La légende est mentionnée, entre autres, par : M. Beza, *Urme românești în Răsăritul ortodox* [Vestiges roumains dans l'Orient orthodoxe], 2^e édition, Bucarest, 1937, p. 42 ; St. Nicolăescu, *Din daniile lui Ștefan cel Mare făcute mănăstirii Zografu din Sfântul Munte Athos* [Des donations faites par Étienne le Grand au monastère de Zograph du Saint Mont-Athos], Bucarest, 1938 ; T. Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfântul Munte Athos* [Les donations roumaines faites aux monastères du Saint-Mont-Athos] Sibiu, 1941, p. 216 (avec l'indication que cette légende se trouve dans le manuscrit n° 18, f. 26—34, de la bibliothèque du monastère).

à une date ultérieure³ ; la bannière attribuée à ce voïvode représentant d'un côté Saint Georges et de l'autre, le baptême du Christ⁴.

Le trop court séjour au Mont-Athos (un jour à Zograph et quelques heures à Vatopède) ne nous a pas permis de connaître de plus près les vestiges de la culture roumaine qui s'y trouvent et dont on a écrit dans notre historiographie⁵. Pourtant, il est à remarquer que, à part quelques chercheurs qui ont visité eux-mêmes le Mont-Athos et en ont décrit *de visu* les constructions, les vases sacrés, les inscriptions, les documents et les manuscrits, beaucoup d'auteurs roumains se sont bornés à donner des citations d'après les descriptions des chercheurs étrangers. Il est à souhaiter qu'on rédige un catalogue complet, avec reproductions, de tous les manuscrits, inscriptions et objets d'art roumains (les documents sont mieux connus) du Mont-Athos, pour compléter ainsi l'un des riches chapitres de l'ancienne culture roumaine.

G. Mihăilă

³ Voir : Iordan Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonija*, 2^e édition, Sofia, 1932, p. 239, n^o 13, et p. 249, n^o 46 ; M. Beza, *Urme românești...*, p. 42—43 ; E. Turdeanu, *Manuscrite slave din timpul lui Ștefan cel Mare* [Manuscrits slaves du temps d'Etienne le Grand], « Cercetări literare », V, 1943, p. 169—174 ; *Repertoriul...*, p. 406—408.

⁴ Voir I. Bogdan, *Două steaguri ale lui Ștefan cel Mare din Muntele Athos* [Deux bannières d'Etienne le Grand au Mont-Athos], extrait des *Analele Academiei Române*, II^e série, t. XXIV, Partie adm. et débats, 1902, p. 3—6 et pl. 2 ; St. Nicolaescu, *Din daniile lui Ștefan cel Mare...*, p. 11—19 ; *Repertoriul...*, p. 332—333. La deuxième bannière donnée par Etienne le Grand au monastère de Zograph, en 1500, se trouve maintenant au Musée d'histoire militaire de Bucarest ; une copie de la première bannière y est également exposée.

⁵ Outre les travaux cités dans les notes précédentes, v. aussi : N. Iorga, *Muntele Athos în legătură cu țările noastre* [Les relations entre le Mont-Athos et nos pays], *An. Acad. Rom.*, II^e série, t. XXXVI, 1913—1914. *Mem. Secf. ist.*, p. 447—517 et 1 pl. ; Marcu Beza, *Biblioteca mănăstirești la Muntele Athos* [Bibliothèques des monastères du Mont-Athos], extrait de : *Academia Română. Mem. Secf. lit.*, III^e série, t. VII, Mem. 3, Bucarest, 1934 ; Gr. Nandriș, *Documente românești în limba slavă din mănăstirile Muntelui Athos. 1372—1658* [Documents roumains en langue slave des monastères du Mont-Athos. 1372—1658], Bucarest, 1937 ; E. Turdeanu, *Legăturile românești cu mănăstirile Hilandar și Sfântul Pavel de la Muntele Athos* [Relations des pays roumains avec les monastères de Hilandar et de Saint-Paul du Mont-Athos], « Cercetări literare », IV, 1940, p. 60—113 ; D. P. Bogdan, *Despre daniile românești la Athos* [Sur les donations roumaines au Mont-Athos], extrait de « Arhiva românească », t. VI, Bucarest, 1941, ainsi que d'autres études roumaines et étrangères consacrées au Mont-Athos et ses relations avec les pays roumains. Voir, tout dernièrement : *Le Millénaire du Mont-Athos, 963—1963. Etudes et mélanges*, I—II, Venise, 1964.

ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST

Un demi-siècle et plus s'est déjà écoulé depuis que Nicolas Iorga posait les bases d'un Institut roumain pour l'étude du Sud-Est européen. Le prestige personnel du fondateur, l'activité de cette institution et de son organe, la « Revue historique du Sud-Est européen » leur valurent une réputation méritée à juste titre non seulement en Roumanie, mais à travers le monde.

L'Institut d'études sud-est européennes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, créé en 1963, a renoué avec cette tradition et repris aussi celle de l'ex-institut balkanique du regretté professeur Victor Papacostea. Jugeant qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de faire mieux connaître quelques-uns des multiples aspects de son activité, nous nous proposons d'en signaler ici quelques côtés.

Les préoccupations de l'Institut d'études sud-est européennes embrassent les domaines les plus divers, depuis l'histoire et les problèmes de culture, la linguistique et l'ethnographie ou le folklore, jusqu'aux questions que soulèvent la structure sociale des peuples de l'Europe du Sud-Est, de même que leur développement économique et leurs systèmes juridiques. L'art et l'archéologie n'ont pas été non plus oubliés. Un tel programme considéré sous un pareil angle implique forcément la collaboration interdisciplinaire des membres de l'Institut, dont l'intérêt pour les aspects si divers de la vie des peuples de cette contrée de notre continent va de pair avec les préoccupations relevant de la stricte spécialité de chacun. C'est à cette fin qu'a vite commencé à fonctionner un cercle de communications et de rapports ouvert aussi bien aux chercheurs de notre Institut qu'aux savants étrangers désireux, les uns comme les autres, de présenter les résultats marquants de leur travaux ou d'exposer les méthodes utilisées, les découvertes les plus récentes de leur discipline. Nous nous limiterons toutefois à un tableau de l'activité déployée par l'Institut pendant l'exercice 1966 et les premiers mois de l'année 1967, tout en nous proposant d'entretenir régulièrement à l'avenir nos lecteurs des progrès de la vie scientifique de notre institution.

Le cercle dont nous parlions a fonctionné normalement en 1966. C'est ainsi que Gh. Clîma y a fait un exposé nourri sur *Les conférences balkaniques. Le projet d'entente économique régionale balkanique de 1933*. La section d'histoire et archéologie y a présenté les communications de M. Guboglu, *L'expédition de Madjaroglu Ali-pacha contre le prince de Transylvanie Gabriel Báthory (1613)* ; P. Ş. Năsturel, *Recherches sur les versions grecque et roumaine de la « Vie de saint Niphon patriarche de Constantinople »* ; C. Danielopolu, *Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Ollénie sous l'occupation autrichienne (1718—1733)*, puis, à une autre occasion, *Professeurs et publicistes grecs de Bucarest dans la seconde moitié du XIX^e*

siècle; S. Iancovici, *Qui fut le haïdouk Ghiță de 1821?*; Vl. Georgescu, *Aspects du développement de la pensée politique dans les Principautés Roumaines au Siècle des Lumières*; A. Petre, *Quelques découvertes archéologiques de Dobroudja et leur portée historique (VI^e — IX^e s.)*.

De leur côté, les membres de la section de linguistique et de littérature ont tenu à faire connaître à l'ensemble de leurs collègues les résultats de leurs recherches sur *La pénétration de l'œuvre de Dante dans le Sud-Est européen* (Al. Duțu); *Le stade actuel et les perspectives de l'édition des textes slavo-roumains* (I. R. Mircea); *Précisions et additions à la biographie de Manassès Eliadès, professeur puis directeur de l'Académie de Bucarest* (A. Camariano-Cioran).

En matière de sociologie on a enregistré le travail minutieux de L. Marcu, *La communauté familiale patriarcale des Tatares de Dobroudja et sa décomposition*. Le folkloriste A. Fochi a disserté sur *Nicolas Iorga et son intérêt pour le folklore et l'ethnographie* et N. Mironescu, ethnographe, a étudié *L'accouchement sur le sol*.

La faveur qui a entouré les sujets abordés aux séances de communications a été soulignée par la participation, souvent active aux discussions, de spécialistes d'autres instituts de l'Académie. Les résultats enregistrés dans ce domaine constituent indubitablement l'une des réalisations les plus encourageantes de l'Institut. Aussi la publication de plusieurs de ces contributions est-elle en cours.



Notre jeune Institut, qui ne se réclame pas moins de l'expérience accumulée par l'ancien Institut de N. Iorga — du reste son actuel directeur, le professeur Mihai Berza, en avait été de 1941 à 1947 le sous-directeur et, en même temps, le secrétaire de la « Revue historique du Sud-Est européen » — s'est nettement affirmé aussi sur le plan de la collaboration internationale, notamment par sa participation à plusieurs manifestations scientifiques à l'étranger. L'envoi de treize de ses membres au premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européennes, à Sofia, est significatif à cet égard¹. Ils y ont présenté un rapport et 10 communications et ont largement participé aux discussions en marge de celles de maints de leurs collègues étrangers. Le P^r M. Berza a, en outre, présidé une réunion de la Commission pour l'histoire des idées près l'A.I.E.S.E.E.² et il a participé aux séances du Comité international d'études du Sud-Est européen. Invité en Angleterre, il a présenté des conférences à l'Université d'Oxford en février dernier. Puis, en mai, il a donné à Paris, au Collège de France, une leçon sur *Nicolas Iorga, historien du moyen âge* et quatre autres sur *Le régime de la domination ottomane en Valachie et Moldavie*. Lors du même voyage il a encore parlé à l'École normale supérieure, au séminaire du P^r Alphonse Dupront, sur les *Problèmes et méthodes des sciences humaines en Roumanie*. En Turquie enfin, il a participé, à Ankara, à une séance du bureau élargi de l'A.I.E.S.E.E. et, à Istanbul, à une réunion de la Commission des archives près l'A.I.E.S.E.E.

D'autres manifestations scientifiques internationales ont pu enregistrer la présence de membres de notre Institut. C'est ainsi que Maria-Ana Musicescu a suivi les cours d'art byzantin de Ravenne (mars 1966) et donné quelques conférences à l'Université de Rome. A. Fochi a participé à la réunion de la Commission internationale de folklore près l'A.I.S.E.E. qui a eu lieu à Tirana³.

Au II^e Congrès international d'études crétoises (avril 1966) ont participé physiquement du bien par l'envoi de communications plusieurs membres de l'Institut⁴. E. Stănescu y a parlé de *La Crète dans l'historiographie médiévale roumaine* et Vl. Diculescu de *La position de certains*

¹ Nous nous contentons de renvoyer là-dessus aux diverses chroniques publiées dans les fasc. 1—2 et 3—4 (1967) de notre Revue.

² *Ibidem*, IV, n^{os} 1—2, p. 257—259.

³ *Ibidem*, n^{os} 1—2 (1967).

⁴ *Ibidem*, IV, n^{os} 3—4 (1966), p. 617—619.

cercles politiques roumains devant la révolte crétoise de 1866—1869. Leurs exposés paraîtront dans les Actes du Congrès, de même que les communications expédiées par A. Camariano-Cioran, *Les relations roumano-crétoises* et par P. Ş. Năsturel, *Le journal des visites canoniques du métropolitain de Hongrovalachie, Néophyte le Crétois*.

E. Stănescu a présenté au XIII^e Congrès international des études byzantines, à Oxford, un rapport supplémentaire intitulé *Solutions contemporaines de la crise. Un quart de siècle de réforme et contre-réforme impériales (1057—1081)*⁵. Invité au Colloque international de Burg-Leibenzell, il a fait ensuite un long voyage d'études à travers la République fédérale d'Allemagne, où il a tenu une série de conférences dans plusieurs universités allemandes. Enfin, il a fait un séjour à Paris en mai—juin 1967.

Le P^r H. Mihăescu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a pris part en 1966 au Congrès des études latines de Rome et a fait des conférences aux universités de Padoue, de Rome et de Naples. Un voyage d'études en Hongrie lui a permis de prendre contact avec divers spécialistes de ce pays.

M. Guboglu et M. Mustafa ont séjourné l'année dernière pendant six mois en Turquie (janvier—juin 1966). Ils s'y sont livrés à de fructueuses recherches d'archives et de bibliothèques, notamment à Istanbul. L'amabilité des autorités turques et les résultats enregistrés à cette occasion sont une garantie du succès de la seconde mission confiée à M. Guboglu pour ce printemps.

Paul H. Stahl qui effectuait cette année un voyage consacré à l'étude de l'architecture populaire tchécoslovaque, a été invité à tenir des conférences à l'Université de Prague, où il a parlé de *L'organisation des études d'ethnographie en Roumanie*, et à celle de Bratislava où il a fait connaître *Les caractéristiques de l'architecture populaire roumaine*.

Les premiers mois de l'année 1967 sont marqués par d'autres voyages d'études de certains membres de l'Institut. M. A. Musicescu, gratifiée d'une bourse UNESCO, a séjourné un mois en Autriche et y a donné un cycle de conférences sur l'art roumain au Moyen Age. Dans le cadre des échanges culturels, Gh. Clima, N. Mironescu et E. Siupiur se sont rendus en Bulgarie et y ont poursuivi leurs recherches de spécialité.

Notons encore que notre Institut, en accord avec le Centre d'études byzantines (P^r D. Zakythinos) de la Fondation royale de la recherche (Athènes) a désigné I. R. Mircea pour l'étude des documents slavo-roumains de Patmos et approuvé la collaboration de P. Ş. Năsturel pour celle de différents actes roumains du Mont-Athos découverts par N. A. Oikonomidès.

A cette présentation, nécessairement incomplète, de la participation de notre Institut à diverses manifestations internationales il convient d'ajouter le fait que plusieurs de nos collègues sont allés passer leurs vacances l'an dernier en Yougoslavie, en Tchécoslovaquie et en Bulgarie. Ce qui leur a permis bien des fois de prendre contact avec des institutions scientifiques et des savants des pays qu'ils ont visités. On retiendra notamment à ce propos la présence de plusieurs de nos camarades venus spécialement assister au déroulement du Congrès des études balkaniques de Sofia.



A cette activité des membres de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest il convient d'ajouter la publication de livres et d'articles de spécialité tant en Roumanie que dans des périodiques et des volumes d'hommages parus à l'étranger, et notamment en Bulgarie, en Grèce et en Yougoslavie.

Mais ce n'est pas tout. L'activité de l'Institut connaît encore d'autres aspects dont ses membres tirent tous fierté : la collaboration de savants étrangers. Visites, conférences, articles, tel est l'apport de ces derniers au renforcement des liens culturels qui rattachent leur

⁵ *Ibidem*, V, n^{os} 1—2 (1967).

pays au nôtre et qui contribuent par là à l'essor du patrimoine culturel commun, trésor des efforts fournis dans toutes les branches de l'activité humaine par nos devanciers, par nous-mêmes et par la relève de demain.

Parmi les visites qui nous ont honorés depuis 1966, nous rappellerons (en nous excusant des failles de nos mémoires, même conjuguées !) les noms de savants comme Walter Althammer (Allemagne occidentale), Chr. Christov et Vasilka Tăpkova-Zaimova (Bulgarie), R. S. Williams, Eugen Weber (Etats-Unis d'Amérique), Dimitri Obolenski, Hugh Seton-Watson et Hugh Trevor Roper (Grande-Bretagne), Maria S. Theocharis et G. Delivanis (Grèce), Marcel Emerit et Freddy Thiriet (France), Giorgio Cencetti (Italie), Robert Wildhaber et Jacques Freymond (Suisse), Mirko Bayraktarović (Yougoslavie). Certains même ont présenté des conférences très applaudies. Le P^r Hugh Seton-Watson a disserté sur *La formation de la conscience nationale en tant que problème d'histoire comparée*. La byzantiniste grecque Maria S. Theocharis nous a fait connaître les beautés de *Deux broderies post-byzantines et leur place dans l'histoire des relations gréco-roumaines*, tandis que sa collègue bulgare V. Tăpkova-Zaimova a présenté avec érudition *Les invasions slaves dans le contexte général des invasions « barbares » au sud du Danube*. Dernièrement le P^r Obolenski s'est attaché à nous faire mieux connaître *La tradition de Cyrille et Méthode en Europe orientale*. Quant au P^r Thiriet, nous avons encore dans les oreilles l'écho de son exposé sur *Venise et les pays balkaniques*.

Cordialement ouverte aux collaborations étrangères, la « Revue des études sud-est européennes » renferme à travers les volumes parus depuis 1963 jusqu'à présent une importante suite d'articles signés par des savants appartenant non seulement aux différents Etats du Sud-Est de l'Europe, mais encore à d'autres pays. C'est ainsi qu'on y rencontre des contributions bulgares (N. Todorov, M. Andreev, I. Dujčev, I. Ounjiev, D. N. Mintschew, Z. Avramovski) ou grecques (E. Kriaras, N. A. Oikonomidès, J. Tsaras), françaises (A. Mirambel) ou allemandes (J. Irmscher), anglaises (E. D. Tappe), polonaises (T. Zawadzki), yougoslaves (Y. Garašanin), soviétiques (A. F. Miller et R. G. Piotrovski) et même américaines (St. Fischer-Galați). Nous ne doutons pas un instant que l'avenir n'en accroisse la liste. Sur ce vœu très cordial des scientifiques de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest nous prendrons congé de nos lecteurs, avec une promesse toutefois, celle de leur faire désormais entendre par le canal de cette revue et d'une année à l'autre, les derniers échos de l'activité de leurs collègues roumains, et de la leur propre, également.

Anca Iancu et Petre Ș. Năsturel

AL. GRAUR, *Nume de persoane* [Noms de personnes], Ed. științifică, Bucarest, 1965, 187 p.
 DU MÊME, *La romanité du roumain*, Ed. Academiei, Bucarest, 1965, 69 p. (Bibliotheca
 Historica Romaniae. Études, 9).

L'auteur s'adresse dans cet ouvrage au grand public dans l'intention de lui offrir une initiation à l'onomastique, science toute jeune encore, mais pleine de promesses. Ses matériaux ont été empruntés soit à divers travaux de spécialité, soit recueillis au cours d'observations faites sur le vif durant plusieurs années.

Il les a divisés en 12 chapitres d'une étendue inégale, où les noms roumains l'emportent : les remarques sur les systèmes onomastiques étrangers servent plutôt d'introduction à l'intelligence du système onomastique roumain.

Après avoir montré l'importance de l'onomastique et sa place au sein de la linguistique, l'auteur constate que « l'étude de l'étymologie, lorsqu'il s'agit de noms de personnes, implique des difficultés sérieuses. Elle présente néanmoins de l'intérêt à bien des points de vue. Les noms constituent une parcelle de la tradition, de l'histoire du pays ; ils fournissent des informations sur la culture et sur le mode de vie en général de nos prédécesseurs... La prudence est nécessaire, vu que, de tous les éléments de la langue, ceux qui se rattachent le plus à l'évolution de la société sont les noms de personnes » (p. 9). Plus loin, il présente brièvement quelques systèmes onomastiques étrangers (chinois, sémite, turc, néo-africain), passe à des systèmes apparentés (indo-européens) et aborde ensuite le système onomastique roumain (hypocoristiques et diminutifs, fréquence des noms, surnoms et noms de famille, formation des noms, observations morphologiques, orthographiques et orthoépiques, des noms de personnes aux noms communs).

Bien que conçu comme une simple « initiation », l'ouvrage renferme une grande abondance de faits : près de 3 000 noms. Ceux-ci sont analysés, traduits ou commentés de façon à être à la portée de tout le monde ; l'exposé est vivant, le matériel informatif alterne avec des observations d'ordre général linguistique, avec des constatations du domaine de l'histoire sociale, avec des tentatives de solution de questions de détail, des anecdotes illustrant divers procédés onomastiques, etc.

Nous ne partageons pas le scepticisme de l'auteur quant à l'origine du vocatif roumain en *-e*. Du nom latin *Traianus* aurait résulté en roumain la forme hypothétique **Trăztn*, et non **Trăin* (p. 11). Un riche inventaire de noms propres grecs figure chez W. Pape. Le surnom *Cicero* est traduit par « celui qui a un grain de beauté » ; nous préférons le sens concret de « pois chiche ». La tendance à présenter un très grand nombre de détails significatifs a influencé l'économie du livre, qui ne délimite pas assez nettement, sur le plan diachronique et synchronique, les éléments fondamentaux du système onomastique roumain.

AL. GRAUR, *La romanité du roumain*

L'étude de l'individualité de la langue roumaine parmi les langues romanes a préoccupé, entre autres savants, Sextil Pușcariu (1920) et W. Meyer-Lübke (1930). Ce dernier a essayé de montrer que maints caractères considérés jusqu'alors comme propres seulement à la langue roumaine se trouvent en fait en Occident également, notamment en Italie. Les deux savants que nous venons de mentionner ont plutôt analysé des faits isolés et n'ont pas tenu compte, dans la mesure convenable, du système de la langue dans son ensemble, ni de son dynamisme. Al. Graur s'est efforcé de présenter les tendances générales latines et romanes et de les opposer aux influences étrangères, de montrer comment le roumain a résisté à ces dernières, comment il a conservé certains caractères propres de son héritage latin et comment il s'est adapté aux circonstances durant les diverses périodes de son histoire. Il considère que pour mieux comprendre l'évolution d'une langue il faut la juger en fonction de l'espace et du temps, de la société qui la parle, des tendances héritées, du contact avec les langues voisines et en rapport avec le poids spécifique des différents compartiments de la langue, étant donné que certains d'entre eux sont plus stables et d'autres plus mobiles; « ensuite, il faudra, dans chacun des compartiments, étudier la quantité de changements produits depuis l'époque latine et surtout des changements causés par des faits extérieurs au latin et au roman » (p. 9—10).

Le premier chapitre présente les tendances latines et romanes et analyse les innovations provoquées par les influences extérieures. Ces dernières ont agi en particulier sur le lexique, mais elles ont pénétré par endroits plus profondément, en affectant la phonétique, la morphologie ou la syntaxe. L'examen compétent de ces faits (p. 10—31) constitue le noyau du présent travail.

Le II^e chapitre expose des problèmes de lexique et fait voir d'une façon qui emporte la conviction du lecteur comment la langue roumaine a victorieusement résisté aux influences étrangères.

Le III^e chapitre développe une idée nouvelle et originale, à savoir que l'on peut observer en roumain depuis un certain temps, une sorte de « récession », de retour au système général roman. A ce que je sache, les faits présentés dans ce chapitre seront repris et examinés par l'auteur sur une base plus large dans un ouvrage spécial.

Le IV^e chapitre montre l'action de la culture moderne sur le lexique et le système de la langue roumaine. Ce facteur a également contribué à rapprocher davantage la langue roumaine des autres langues romanes. La conclusion générale en est que la langue roumaine a obstinément conservé les traits qu'elle a hérités et qu'elle a assimilés organiquement des faits nouveaux, mais sans modifier pour autant sa structure romane. En réalité, « les langues ne changent que très difficilement de structure, parce que leur raison d'être, en tant que moyen de communication, les oblige à ménager toujours la possibilité de compréhension entre les différentes générations qui vivent en même temps » (p. 67).

Je me permettrai de faire quelques observations de détail. L'auteur ne mentionne pas le fait que le roumain a conservé bien plus fidèlement que d'autres langues romanes certains traits archaïques, par exemple des formes de vocatif (*deus* > interjection *zău*, *domine* > *doamne*, *domine deus* > *dumnezeu*), des formes de nominatif (*draco* > *drac*, *frater* > *frate*, *imperator* > *împărat*, *hospes* > *oaspe*, *homo* > *om*, *soror* > *soră*), des formes de génitif (*Lunis dies* > *luni*, *Martis dies* > *marți*, *Mercuri dies* > *miercuri*, *Iovis dies* > *joi*, *Veneris dies* > *vineri*). Ces faits constituent un argument à l'appui de l'opinion des chercheurs qui soutiennent que le vocatif en *-e* serait d'origine latine. Le vocatif en *-o*, inconnu dans le nord de la Roumanie, constitue une réapparition sporadique et tardive. Est-il effectivement nécessaire d'expliquer l'existence du neutre en roumain « par la mentalité slave », alors que du point de vue formel

il continue la situation du latin ? L'emploi de la forme déterminée après une préposition (*la popa* « chez le prêtre », p. 27), n'est pas obligatoire. Le développement du réfléchi est attesté copieusement dans les textes latins tardifs. La perte de l'infinitif dans le dialecte aroumain ou sa réduction en daco-roumain n'est parfois qu'une apparence : il s'est produit un déplacement de catégorie et l'infinitif est devenu substantif.

H. Mihăescu

H. MIHĂESCU, *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* [L'influence grecque dans la langue roumaine jusqu'au XV^e siècle], Ed. Academiei, Bucarest, 1966, 225 p.

Après une Introduction, l'ouvrage contient les chapitres suivants :

La diffusion du latin ; Les hellénismes de la langue latine des provinces danubiennes ; Mots grecs anciens dans la langue roumaine ; La Romanité danubienne aux IV—IX^e siècles ; L'influence byzantine par l'intermédiaire du paléoslave ; L'influence byzantine directe ; Les commencements de notre organisation d'Etat ; Le développement du féodalisme roumain et la chute de l'Empire byzantin ; L'influence grecque dans le dialecte aroumain ; Echos tardifs. Un résumé français, suivi d'une riche bibliographie (p. 195—207) et d'un index complètent l'ouvrage.

Appuyé sur une documentation riche et variée, faite d'inscriptions, textes littéraires, documents d'archive, faits du langage oral, etc. qu'il étudie dans l'esprit comparatif-historique, l'auteur s'est proposé de nous donner une « stratigraphie de l'élément grec dans la langue roumaine jusqu'à la fin du XV^e siècle ». Il commence par l'étude des traces laissées en roumain par le grec ancien, continue par celle de l'influence byzantine et finit par des considérations d'ensemble sur l'influence grecque moderne, après le XV^e siècle.

L'auteur constate que « l'élément grec n'a pas joué de rôle important dans la formation de la langue roumaine ». Au nord de la ligne Jireček, l'influence grecque a été faible, elle s'est manifestée seulement dans quelques centres urbains, dans peu de domaines du vocabulaire et surtout dans le parler des classes dominantes. Le roumain a hérité du latin 42 hellénismes qui y sont entrés à différents moments, bien assimilés et ressentis comme latins dans tout l'Empire : *amăgi, biserică, blestema, boțea, carte, cășca, cășcaun, cicoare, ciutură, coardă, creștin, cuteza, drac, farmec, grec, gutui, Indrea, țnger, martur, măcina, mărgea, mesteacăn, mînglia, musteață, Nicoară*, arom. *oarfan, papură, pască, paști, părtingă, preol, rînceza, stmbătă, Stmedru, Stmpietru, Stngiorz, Stziene, spată, stupă, șleamătă, teacă, zeamă*. Il n'y a que quelques mots, entrés seulement dans le latin oriental, qui sont dus au contact direct avec le monde grec : *broatec, ciună, frică, jur, mic, plai, proaspăt, spîn, stup, stur, trufă*, dont deux sont d'étymologie incertaine (*broatec* provient peut-être du substratum autochtone, *proaspăt* du grec byzantin).

L'influence grecque d'époque byzantine s'est manifestée, elle aussi, assez faiblement et surtout d'une façon indirecte. Des 278 hellénismes entrés en roumain au cours des XII^e—XV^e siècles, 254 sont arrivés par l'intermédiaire des Slaves et 2 par celui du latin médiéval. Seuls 22 mots sont dus au contact direct avec le monde byzantin. La plupart des termes empruntés appartiennent au vocabulaire politique, ecclésiastique, administratif, commercial, technique. Donc, peu de mots grecs ont pénétré dans le langage courant, de sorte que nous pouvons dire que l'influence byzantine n'a pas atteint les couches populaires roumaines ; on en retrouve des traces seulement dans les couches supérieures de la société féodale roumaine dont le développement a déterminé au cours des siècles l'enrichissement du vocabulaire par l'appel à la terminologie slave-byzantine. Par l'intermédiaire des langues slaves mérid-

dionales entrent dans le roumain, aux VII^e–X^e siècles, les mots suivants : *busuioc, colibă, comoară, corabie, crin, cucuvaie, dafin, desagi, drum, humă, livadă, rusalii, sfeclă*. Par le truchement des textes slaves anciens pénètrent en roumain, de pair avec le développement de l'organisation du culte religieux, à partir du X^e siècle, les mots suivants : *acalîst, aer, agnef, aliluia, aloe, amin, amvon, antifon, antihrîst (antihrîț), antimis, apostol, april, arap, arhanghel, arhidiacon, arhiepiscop, aspidă, avgust, azimă, cadă, camilafcă, canon, catapeleasmă, calavasi, catismă, călugăr, chedru, chilie, chimval, chiparis, chil, chivol, clir, colivă, condac, crijmă, decemvrie, diavol, disc, elin, enorie, episcop, evanghelie, evreu, fariseu, felon, februarie, hirotoni, iad, ianuarie, icoană, iconostas, idol, isop, iudeu, iulie, iunie, lavră, lighioană, litie, liturghie, mai, mantie, martie, mănăstire, melanie, migdal, minei, mir, mirt, mitră, mitropolit, nard, noemvrie, octomvrie, osana, panaghie, panahidă, parastas, pateric, patriarh, potir, prescură, proscomidie, psalm, psaltire, rasă, saracustă, satană, sârindar, septemvrie, smirnă, târlâr, tipic, triod, tropar, varvar*. Au cours des X^e–XII^e siècles, quand les Roumains se trouvent en contact immédiat avec les Byzantins qui se sont emparés de la Dobroudja (971–1185) et de la Bulgarie en transformant le Danube en frontière nordique de leur Empire (1018–1185), pénètrent dans la langue roumaine, directement, les toponymes : *Constanța, Sulina, Calafat et Maglavit*, témoignages de l'activité de la flote byzantine sur le Danube, les termes du vocabulaire des marchands : *agonisi, arvonă, folos, mătase, prisos, scafă, traistă* : les termes militaires : *cort, cucură, flamură, stol*, les noms d'animaux : *mul, mulă*, arom. *mulare, omidă*, les mots provenant des cercles ecclésiastiques : *mtnie, urgie, urgisi*. En même temps sont arrivés par l'intermédiaire des Slaves des mots touchants au commerce (*camătă, felie, ieftin, lipsi, litră, mireasmă, mirodenie, orez, piper, pită, procopsi, săpun, sosi, strachină, tigaie, văpsi*), aux constructions (*cămin, cărămidă, piron, pal, teme (temelie)*), à la vie domestique (*argal, dtrmon, pirosie, tăgar, sazmă*), à l'activité des chancelleries (*călimară, condei, dascăl, diac, hrtie, pedepsi*), et les mots *cămilă, castan, părăsi, pir, (v)lăstar*, entrés par voie littéraire. Par le même intermédiaire slave entrent dans la langue roumaine aux XIII^e–XIV^e siècles, en liaison avec l'achèvement de l'organisation ecclésiastique dans les pays roumains, les mots suivants : *afurisi, anemă, arhierarh, arhiereu, arhimandrit, candelă, cădelniță, chinovie, chir, chiraieisa, cimitir, eclesiarh, ctitor, egumen, epistolie, epitrafil, epitrop, eres, eretic, ezarh, faclă, făclie, filozof, har, hărăzi, ieromonah, mărturisi, mitoc, paraclis, pascalie, patrahir, pizmă, policană, prezviter, prodiacon, pronie, protopop, raclă, schimnic, schil, scorpie, sihastru, talant, ttrnosi, trapeză, turlă, zizanie*. Au cours des XIV^e–XV^e siècles, quand le développement du féodalisme arrive à son point culminant, pénètrent dans la langue roumaine, par les Slaves, des mots concernant les relations sociales (*engarie, privilegie, siromah, vicin*), l'organisation de l'Etat (*apocrisar, chelar, comis, comornic, despot, despina, diac, ducă, grămătic, logofăt, pitar, spătar, stratornic, vistiernic, protovistiari*), l'art militaire (*htnsar, schiptru*), la navigation (*cartarg*), la horticulture (*trandafir*), l'architecture (*cămară, maistor, pîrg, zugrav*), le système des mesures, poids et monnaies (*aspru, cîntar, dinar, haraghie, mertic, perper*), le commerce (*cumerc, hazdee, olovir, plapomă, porfiră, scufie, vilar, zahăr*), la chancellerie (*catastih, hrisov*), divers autres domaines (*cupă, heretisi, horă, măcar, măguli, pitic, scandal, stihie, ursi, zodie*). Par l'intermédiaire du latin médiéval sont arrivés les mots d'origine byzantine : *căpitan* et *bumbac*. Par voie directe, le mot *buzunar* et les noms propres *Ungrovlahia* et *Moldovlahia*.

L'auteur constate que l'influence grecque ancienne et byzantine fut plus faible encore sur les dialectes aroumain et mégéno-roumain, ce qu'il explique par les particularités de la vie des Vlaques du sud du Danube. Vivant par petits groupes isolés dans les montagnes, ces pâtres ne sont pas venus en contact plus étroit avec la civilisation urbaine et livresque de Byzance. Ils ne sont pas parvenus à un degré de développement économique, social, politique et culturel les obligeant à faire appel à la terminologie byzantine afin d'enrichir leur vocabulaire (ce qui fut le cas des Roumains du nord du Danube). Plus forte a été l'influence néo-grecque sur l'aroumain, dont le phonétisme même en porte l'empreinte.

Venu après une longue série d'essais sur l'influence grecque dans la langue roumaine appartenant à des savants roumains et étrangers, l'ouvrage du professeur H. Mihăescu est la première étude exhaustive de ce problème. Paraissant l'année même du 60^e anniversaire de l'auteur, ce livre nous rappelle quelques-unes des œuvres qu'il nous a données durant sa vie de labeur et de dévouement à la science et à l'enseignement. Il suffit de citer son édition critique et son étude sur la version latine de Dioscoride, son cours d'histoire de la littérature latine tenu à Jassy, son ouvrage sur le latin des provinces danubiennes de l'Empire romain, sa traduction de Procope, sa contribution à l'édition et à la traduction des sources antiques concernant l'histoire roumaine.

N. Șerban Tanașoca

OTTO MARKL, *Ortsnamen Griechenlands in „fränkischer“ Zeit* (Byzantina Vindoboniensia. Herausgegeben vom Kunsthistorischen Institut und dem Institut für Byzantinistik der Universität Wien. Band I), Ed. Hermann Böhlau Nachf., Graz-Cologne, 1966, 66 pag.

Dans leur introduction à cette plaquette, les professeurs O. Demus et H. Hunger informent les byzantinistes que ce premier volume inaugure une nouvelle série d'études byzantines qui s'appellera les « Byzantina Vindoboniensia » et embrassera des sujets appartenant aussi bien au domaine de l'art byzantin qu'à l'histoire ou à la philologie byzantines.

Le travail d'Otto Markl représente un dictionnaire de la toponymie de la Grèce à l'époque de l'occupation franque et vénitienne. Il enregistre les noms, corrects ou estropiés, sous lesquels les localités, fleuves, etc., de Grèce se rencontrent dans les sources médiévales. C'est que, ainsi que l'auteur aime à le rappeler après William Ramsay, « la toponymie est le cadre de l'histoire ». C'est dire combien cet ouvrage, unique en son genre jusqu'à présent pour la Grèce byzantine, facilitera aux érudits la lecture des chroniques et documents du moyen âge. Mais il est regrettable — cela à notre sens du moins — que O. Markl ait limité son dictionnaire à la Grèce considérée dans ses frontières politiques actuelles, encore qu'il ait fait une exception et englobé l'île de Chypre vu son rôle d'étape, dit-il, sur la route qui de la Grèce franque menait aux Lieux-Saints. Son travail aurait certainement gagné en intérêt à s'occuper — comme son titre semble du reste l'indiquer — de la toponymie de toute la Grèce (Romanie) franque. Est-il admissible en effet d'ouvrir une chronique, de suivre sur la carte, en s'aidant de ce dictionnaire, l'avance des Croisés et de se heurter brusquement à la barrière de la Maritsa, qui vient scinder ce qui fut à l'époque byzantine le royaume de Thessalonique et l'Empire latin de Constantinople? Quoiqu'il en soit, on ne louera certainement jamais de trop l'entreprise assumée avec tant de minutie et d'érudition par l'auteur qui n'a pas reculé devant la besogne ingrate de dépouiller quelque 196 ouvrages pour en extraire environ 2 000 fiches. Sa bibliographie se devait pourtant de signaler aussi D. V. Vayakakos, *Σχεδιασμα περι τῶν τοπωνυμικῶν καὶ ἀνωρωπωνυμικῶν σπουδῶν ἐν Ἑλλάδι* (1833—1962), «*Ἀθηνᾶ*», 66, 1962 p. 301—424.

On nous permettra peut-être de noter ici quelques vétilles. L'auteur a retenu les variantes, souvent nombreuses, de ses toponymes à travers les sources médiévales. Mais *quandoque bonus dormitat Homerus*... ! Et, pour nous limiter à l'une des chroniques les plus connues, celle de Villehardouin par exemple, il a laissé lui échapper des noms comme *Corfol*, Corfou ; *Salenikes*, Thessalonique ; *Mouton*, *Moton*, Méthone ; *la Serre*, Serrès... Si O. Markl a mis à profit *Les portulans grecs* publiés par A. Delatte voici vingt ans, il aurait encore pu glaner maints toponymes et variantes en ouvrant aussi, du même savant, *Les portulans grecs, II. Compléments* (Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et

politiques. Mémoires, tome LIII, fasc. 1), Bruxelles 1958, passim (Iles Ioniennes, Morée, Crète, archipel, Chypre). De même, en ce qui concerne l'île de Chypre, son dictionnaire aurait gagné à tenir compte aussi de l'étude si bien menée de A. et J. Stylianou, *An important manuscript Map of Cyprus by Bartolomeo Zamberti dalli Sonetti in the Library of the National Museum Greenwich*, dans *Κυπριακά Σπουδαία*, XXVIII, 1964, p. 117—126.

Son labeur assurera à O. Markl la longue reconnaissance des byzantinistes. La géographie historique du Sud-Est européen devra dorénavant tenir compte de ce dictionnaire qui permettra aussi des rapprochements entre la nomenclature des différents pays balkaniques, et même avec celle des territoires français, italiens, etc... et asiatiques. Le jour où l'auteur envisagera une refonte de son livre, il sera à souhaiter qu'il accompagne d'explications étymologiques les toponymes enregistrés. C'est que bien des noms sont pittoresquement déformés par les Latins qui s'évertuaient à les franciser ou rendre intelligibles. Ainsi, Beaufort, au Péloponèse, est évidemment la traduction mot à mot de Oraiakastro (*i.e.* ὄραϊο κάστρο, la belle forteresse, le beau fort). En revanche, Mendenitsa, en Phtiotide, a été corrompu de mille manières, par exemple en Baudeniza, Leboudinzenza, arrangé ultérieurement en Bondance qui a automatiquement engendré un nom surprenant, l'Abondance !

Trois planches (jaquette comprise) illustrent agréablement ce petit livre. Elles sont empruntées à Vincenzo Coronelli, *Historia del regno Negroponte*, Venise, 1695 ou encore à son *Atlante Veneto*, I, Venise, 1694. Celle intercalée à la page 32 a, pour la géographie historique de la côte roumaine, l'intérêt de représenter les Bocche del Danubio et d'enregistrer (en allant du Nord vers le Sud) les noms de Chiustengo (= Constantza), Zanananda, et enfin Pangala et Pangala Nova, curieuse mention de deux Mangalia situées sur la carte à distance appréciable, que l'archéologie de la ville devra peut-être tirer un jour au clair.

Le dictionnaire d'O. Markl fait heureusement présager de l'avenir de la nouvelle collection.

P. Ş. Năsturel

C. TH. DIMARAS, Δημήτριος Καταρτζής [*Démètre Catargi*], Athènes, 1965, 41 p.; Idem, 'Ο φιλελευθερισμός του Δ. Καταρτζή. Με αποσπάσματα από το ανέκδοτο „Γνώθι σαυτόν“ [*Le libéralisme de D. Catargi. Avec des fragments de l'ouvrage inédit «Connais-toi toi-même»*], Athènes, 1964, 84 p.

La personnalité de Démètre Catargi est de celles faites pour exercer une sorte de fascination particulière sur les historiens littéraires. Et à juste titre : appartenant à une génération intermédiaire — ainsi que le remarque celui qui s'est consacré à l'exégèse de son œuvre —, génération placée entre la « première vague » (à laquelle appartenait un Eugène Vulgaris) et la deuxième (illustrée par Coraïs), Catargi s'impose en tant que personnage marquant de par son activité, tout à la fois multilatérale et caractéristique pour cette phase de transition, de la fin du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle. Personnalité intéressante entre toutes, et non seulement pour la culture grecque ! En effet, puisque son activité s'était développée en Valachie, il avait eu l'occasion de connaître à fond la culture roumaine également. C'est pourquoi ses écrits trouvaient une large audience auprès des lecteurs roumains aussi bien que dans les milieux grecs. Et c'est pourquoi aussi, sa formation intellectuelle et les concepts qu'il véhiculés une fois intégrés dans le mouvement général des idées en Europe du Sud-Est, Catargi se révélera sans doute comme l'une des figures les plus expressives de l'époque des lumières en cette zone.

C. Th. Dimaras nous offre dans les deux ouvrages susmentionnés une suggestive, bien que succincte, biographie de Catargi. Notons en tout premier lieu le portrait intellectuel du let-

tré grec, qu'il brosse en quelques traits d'une grande maîtrise, ainsi que l'incursion dans la pensée de celui-ci faite à l'occasion de la publication de l'un de ses textes demeurés encore inédits.

Cité sous des noms divers par ses contemporains, Catargi s'était imposé à leurs yeux en tant que personnalité d'une haute valeur et l'auteur de l'étude fait cette remarque pertinente que même un censeur sévère (voire désabusé) des mœurs de Valachie au temps des Phanariotes, comme Alexandre Kalfoglou, ne lui trouve aucun défaut, le recommandant, tout au contraire, en tant qu'« homme sage » et « de bon conseil ». Sachant le grec, le français, et l'arabe, Catargi associait à un esprit pénétrant des connaissances variées, tirées de sources multiples. Ses opinions s'ancraient dans le terrain des activités pratiques, concrètes. « Esprit réaliste », il croit à la philosophie et au progrès de l'humanité, faisant l'éloge de la « juste raison » et prisant plutôt les œuvres didactiques que celles de pure spéculation, d'où son penchant marqué pour la prose et pour la langue vivante — c'est-à-dire cette langue douée d'une plus grande force de persuasion et qui se prête d'autant mieux à une large communication.

Particulièrement significative nous semble sa prédilection pour les proverbes, prédilection notée par notre auteur. Voilà en effet un trait qui réveille en nous l'écho de ce penchant « sophologique » qui distingue les protagonistes des lumières dans le Sud-Est européen. Il s'agit de la tendance de cultiver « l'apophtegme » en lui donnant des sens nouveaux et une nouvelle intensité à cette époque où les esprits s'engageaient dans des entreprises pratiques sans négliger pour autant leur côté théorique. Bien que n'abordant pas les amples synthèses théoriques, il nous semble toutefois que les penseurs éclairés du Sud-Est européen fondaient leurs initiatives sur une base solide, dont il ne faut pas chercher les principes dans des exposés amples et savants. Les piliers, les fondements à toute épreuve sur lesquels s'appuyaient ces penseurs comportaient des éléments empruntés à la sagesse populaire ou à cette sagesse antique qui leur parvenait par la filière byzantine. Envisagés de ce point de vue, les écrits « didactiques » de la fin du XVIII^e siècle se révèlent pareils à des ponts hardiment jetés vers l'avenir mais s'étayant de solides principes traditionnels. Sous le rapport de la forme, les lettrés de cette époque sont en voie de passer de la simple argumentation expositive à l'essai (d'où la préférence de Catargi pour « le projet » — *σχέδιο*), alors qu'au point de vue du contenu ils commencent à s'engager dans d'amples œuvres d'assimilation tendant à adapter la conception traditionnelle aux nouvelles exigences du moment. Retenons comme significatif le fait que c'est Démètre Catargi qui initia Rigas aux langues étrangères, appuyant l'activité de celui-ci pour la délivrance de la Grèce. Retenons également que dans son « Discours sur l'éducation », Catargi puise dans l'œuvre de Locke et de Rousseau tout en gardant sa liberté de pensée envers eux.

L'esprit synthétique et original de ce protagoniste des lumières tient tout entier dans la réplique qu'il donne à Voltaire (« ce mot de patrie sera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec ! ») en usant d'une belle phrase inspirée de Montesquieu : « C'est pourquoi nous avons le droit d'aimer notre patrie plus que notre famille et notre famille plus que nous-mêmes » (p. 17). Adeptes d'un despotisme éclairé, plus conservateur au point de vue religieux que celui propre à d'autres pays européens, Catargi craignait, certes, l'anticléricalisme de Voltaire qui pouvait faire du tort justement à « ces chefs de l'Eglise qui assurent la liaison avec la haute administration et qui, à maintes reprises et en mainte entreprise, sont nos chefs politiques ». Cependant, cet esprit conservateur ne l'empêche pas d'appliquer un critère innovateur chaque fois qu'il saisit la véritable voie du développement de la société, lorsqu'il établit une distinction entre les membres de celle-ci partant non pas de l'ancienne classification en croyants et païens, mais les jugeant d'après leur conscience plus ou moins éclairée. C'est dans cette nouvelle typologie que réside, croyons-nous, le haut intérêt du texte inédit publié par C. Th. Dimaras : « *Connais-toi toi même* ».

Du reste, dès l'introduction, l'érudite historien remarque comme l'élément le plus caractéristique s'imposant à notre attention le qualificatif de « superstitieux » attaché par Catargi à Voltaire, car pour lui « libre n'est que l'homme délivré de tout préjugé ; c'est le point même

de départ de l'essor du peuple grec vers la liberté politique » (p. 18), et ce point de vue persistera dans la conception de Coraïs également. C'est toujours cette conception qui sert de point de départ aux trois directions prises par le « libéralisme » de Catargi, directions soumises à des « permanences » culturelles : l'attitude de l'hellénisme vis-à-vis des étrangers, le prestige de l'Antiquité, le problème linguistique. Partant de ce concept, Catargi établit une nouvelle typologie dans son texte, rédigé selon C. Th. Dimaras vers l'année 1787.

Selon l'érudit phanariote, le genre humain se divise en : sages, soi-disant savants et ignorants. Les premiers ont augmenté la force de leur cerveau par une lecture systématique, accordant la priorité à une certaine discipline mais sans négliger pour autant les autres sentiers de la science qu'ils explorent par la lecture d'ouvrages écrits en diverses langues. La deuxième catégorie est celle des véritables dilettantes, qui dès qu'ils ont approché un domaine pensent tout savoir en raisonnant sur toute question avec suffisance. L'ignorant, enfin, ne connaît rien, ni ne prétend ou souhaite rien connaître ; c'est pourquoi il ne peut distinguer un érudit d'un dilettante et passe sa vie dans une totale indifférence. Catargi passe à des comparaisons entre le sage et le soi-disant savant ou celui-ci et l'ignorant, en se servant d'analogies érudites et convaincantes. Il tâche ensuite d'offrir un remède à chaque partie : aux premiers, il montre les confusions faites entre les langues et les cultures dans le but d'assurer un faux avantage à la langue et à la culture grecques (au fond, ici Catargi discute cette « translation culturelle » qui avait également préoccupé le *stolnic* Constantin Cantacuzène, dans son ouvrage concernant l'histoire de la Valachie — *Istoria Țării Rumânești* — de la fin du XVII^e siècle) ; en conclusion il donne le conseil d'user du langage commun « afin de pouvoir s'associer à tous les peuples et prétendre à s'initier aux mystères de la philosophie ». Pour ce qui est du soi-disant savant, assumant le risque de le fâcher, il lui met sous les yeux le diagramme des sciences épanouies sur la terre et conseille à l'ignorant d'apprendre chaque jour quelque chose jusqu'à ce « qu'il lui vienne l'appétit stimulant du travail ». Que chaque personne procède à l'analyse des concepts dont elle se sert pour s'assurer qu'elle se trouve dans le droit chemin ; et tout d'abord, chacun a le devoir d'explorer les cultures européennes afin de constater les rapports de la langue latine avec les langues nationales. A cet endroit, Catargi, apporte un hommage évident à l'Europe des lumières, similaire à celui qu'on retrouve dans certaines pages des écrivains roumains — Gavril Callimachi (1774) ou Grigore Rîmniceanu (1798), par exemple. Enfin, il plaide chaleureusement en faveur de l'enseignement des langues de large diffusion (à une époque où le français était habilement manié par les milieux cultivés de Valachie). Pour devenir « philosophe et bon citoyen » (association tellement caractéristique pour le mouvement des lumières dans le Sud-Est européen), le Grec savant ne saurait plus s'arrêter au « premier art commun », en négligeant les sciences et les arts qui fleurissent en Europe. L'appel final est imbu d'un pathos et d'une sincérité encore goûtés de nos jours : « Que mon philosophe qui est un gnostique selon sa bonne disposition, et qui lit ma parole, le soit également d'après sa nature. Que le soi-disant savant en la lisant et l'ignorant en l'épelant, le premier étant fou et l'autre bête, tous les deux, selon leur bonne volonté, cessent de l'être ».

Cet écrit publié de nos jours par C. Th. Dimaras est bien digne d'attention par son esprit tellement caractéristique. Il conviendrait de lui ajouter l'autre ouvrage, également inédit : « Conseils aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des ouvrages turcs et occidentaux et sur la bonne façon de les étudier » (ouvrage qui, selon la remarque de C. Th. Dimaras dans son *Hist. de la litt. néo-grecque*, p. 170, est une réplique au traité de St. Basile qui, à son tour, a dû, croyons-nous, inspirer durant longtemps l'attitude du monde balkanique vis-à-vis des « Latins » occidentaux). Réunies, ces deux œuvres seraient à même de souligner avec plus de pertinence encore le mouvement des idées à l'époque des lumières dans certains milieux du Sud-Est européen.

D'autre part, nous avons découvert dans l'écrit de cet érudit phanariote une raison de plus pour apprécier sa personnalité si attirante ; il s'agit du parallèle qu'il établit entre le grec an-

cien et moderne d'un côté et le latin avec les langues néo-latines — parmi lesquelles le roumain aussi — de l'autre (p. 52). C'est un nouveau trait caractéristique de sa compréhension et une touche de générosité de la conscience de celui dont l'activité culturelle s'était développée en Valachie.

Souhaitons que ces deux importantes contributions soient suivies par de nouvelles données sur l'activité de Démètre Catargi, ce haut personnage de la cour valaque et ce lettré dévoué à la nation grecque, dont le destin littéraire a la chance d'être piloté par un historien de la culture et un comparatiste d'une compétence unanimement reconnue.

Al. Duju et A. Paparanu

DANIEL PHILIPPIDIS, BARBIÉ DU BOCAGE, ANTHIME GAZIS, 'Αλληλογραφία, 1794—1819 [*Correspondance, 1794—1819*], "Εκδοση—Σχόλια Αίκατερίνης Κουμαριανού, Athènes, 1966, XVIII + 305 p. ("Ομιλος μελέτης του 'Ελληνικού Διαφωτισμού. Νέα 'Ελληνικά Κείμενα. 'Επιστασία Κ. Θ. Δημαρά).

L'importance pour l'étude de l'histoire des civilisations des éditions d'actes et documents littéraires n'a plus besoin d'être démontrée. On publie presque partout la correspondance des personnalités marquantes et, en Roumanie, « Editura pentru Literatură » a organisé une collection spéciale dont les volumes parus jusqu'à présent ont apporté de nouvelles données sur la création et la personnalité d'un Ion Ghica, d'un Vasile Alecsandri, d'un Alexandru Odobescu et d'autres. Les lettres éditées par Catherine Koumariou exercent un attrait de plus : on n'y retrouve pas la voix solitaire d'un émetteur, mais un véritable dialogue, « une conversation entre absents » (d'après la formule suggestive de C. Th. Dimaras), un échange d'idées et un entrelacement d'épisodes qui captivent. Lue d'un coup, la correspondance des trois lettrés vous suggère « un roman coupé » : deux personnages discutent, se meuvent sur la scène et pâtissent sous l'empire d'une vieille force, bien connue aux anciens auteurs tragiques — le destin — jusqu'au moment où un troisième personnage fait son apparition, en s'insinuant avec adresse et en faisant preuve d'un remarquable bon goût ; mais il sera expulsé avec violence par l'acteur principal qui le poursuivra partout de ses blasphèmes, en le désignant au public comme « fantasque au premier degré, coquin du premier ordre, sans conscience, sans honneur, sans religion ». De temps en temps l'action sera animée par des acteurs de moindre importance (banquiers, libraires, consuls, éditeurs) ou par la voix de grands personnages, restés dans les coulisses, tels Coray, Villoison, Lalande. Les discussions savantes sont parfois interrompues par des reproches d'amour ou par les comptes qui s'embrouillent, mais, justement au moment où l'intérêt du lecteur commence à faiblir, un voyage imprévu, avec des descriptions d'une saisissante fraîcheur et des péripéties extraordinaires, ou une longue et étonnante discussion linguistique reconquièrent le terrain perdu. Roman typique du XVIII^e siècle, ce volume évoque un fragment de l'existence humaine et un chapitre particulièrement intéressant de l'histoire des idées.

La correspondance engagée entre Paris, Vienne, Jassy et Leipzig fournit d'amples et variées données culturelles et la curiosité érudite de Daniel Philippidis en augmente la résonance, par les références faites aux civilisations sud-est européennes, à la Grèce et à Constantinople, au destin « de la malheureuse Bulgarie » (p. 116) et au mouvement intellectuel de Serbie (« je vous ai envoyé... un carte illyrique de la Serbie dressé d'un Servien savant », p. 153).

Éditée avec compétence par Catherine Koumariou, la correspondance de Daniel Philippidis, de Anthime Gazis et de Barbié du Bocage présente donc une importance spéciale. A part le manuscrit de la correspondance, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, on a

inclus dans le volume des textes inédits de la Bibliothèque Ghenadios, ainsi que des annexes, parmi lesquelles les comptes rendus publiés par Barbié du Bocage dans le « Magasin Encyclopédique » (1791, 1801). Les explications supplémentaires et les notes riches et précieuses de l'éditeur augmentent la valeur scientifique du volume. Certainement, Philippidis ne s'est pas senti à l'aise en écrivant en une langue étrangère et Gazis semble encore plus gêné par cette nécessité ; néanmoins, les lettres sont suffisamment claires pour permettre au lecteur de pénétrer dans l'intimité de ces personnalités tellement intéressantes. L'éditeur a maintenu l'orthographe souvent curieuse des écrivains grecs.

D'après les indications de Catherine Koumariou, Philippidis a dû connaître Barbié du Bocage au début de l'année 1792, probablement grâce aux bons offices de Constantin Stamati, qui sera plus tard élogié par le premier et évité par le second. Les deux lettrés ont entretenu une correspondance régulière pendant une vingtaine d'années et plus, le premier désirent rester en contact avec la ville où il avait parachevé ses études et à laquelle il se sentait lié spirituellement, le second en répondant fidèlement aux demandes de son ami et en cherchant de nouvelles données sur la Grèce qu'il aimait et vénérât. Une certaine affinité élective a réuni les deux intellectuels et, à juste titre, toute interruption de la correspondance (qui se suivait, à un moment donné, d'après les solstices et les équinoxes, selon le programme fixé par Philippidis) a pu être considérée par l'un des partenaires comme « un crime de lèse-amitié » (p. 40). La correspondance dévoile, en premier lieu, « la vie du nouveau hellénisme », dont le pouls résonne « soit dans les recherches et les nostalgies de Philippidis, soit dans la curiosité ou la fébrilité de son correspondant français », d'après la remarque de C. Th. Dimaras (p. 9), qui souligne la valeur de ces textes pour une juste évaluation de l'activité de Philippidis et de Gazis. En rappelant le manque d'intérêt porté aux lettres par Legrand qui a eu cette correspondance entre ses mains, le savant grec brosse en quelques pages les aspects essentiels que la correspondance relève afin de réformer d'une façon radicale les présentations incluses dans les anciennes récapitulations historiques, empreintes d'un style digne d'authentiques « synaxaires ». Les textes suggèrent, en même temps, le chaleureux courant philhellénique créé en France à la fin du XVIII^e siècle, ayant comme objet non seulement la Grèce antique, mais encore la nouvelle (p. 221).

Quelques aspects d'une plus grande portée nous incitent à consigner ici quelques affirmations caractéristiques pour la mentalité des protagonistes des lumières dans le Sud-Est européen et à formuler quelques réflexions sur le milieu intellectuel où Daniel Philippidis a eu la possibilité de déployer son activité.

« Attiré par la Révolution française » qu'il voulut « voir de près », d'après la remarque de Barbié du Bocage, Philippidis est revenu avec le désir de s'établir dans son pays, mais il est resté en Moldavie où il pouvait travailler dans des conditions meilleures que celles offertes par son propre pays. Particulièrement réceptif, le lettré grec ne reste pas étranger à l'esprit cosmopolite de son époque (« un philosophe ne doit pas estreindre sa plume dans la sphère de sa nation, il se doit à l'humanité entière », p. 41), mais son patriotisme est d'autant plus vigoureux ; s'il est attaché, par ses préoccupations, aux cercles érudits européens, il fonde ses actions sur les grandes aspirations du peuple grec. Son désenchantement trahit l'impatience de l'homme qui s'est dédié à un idéal dont la réalisation semble ajournée trop longtemps et n'importe quelle bonne nouvelle fait rebondir son enthousiasme : « Est il vrai ? le soleil donc va reparaitre sur notre horizon et dissiper les ténèbres qui couvrent, depuis de plus de deux mille ans la patrie d'Epaminondas, de Phocion, de Socrate, etc. Vous ne sauriez vous imaginer les transports de joie que nous ressentons ; c'est un espèce de délire » (p. 92). Sa misanthropie déclarée maintes fois (« je méprise souverainement notre planète » — p. 95) a une limite précise, notamment l'amour de la patrie, nourri de souvenirs lorsque le présent ne sait pas l'entretenir : « Je pense souvent aux beaux siècles de la Grèce. Ah ! pourquoi n'ai-je pas été contemporain de ces hommes là » (p. 105). Alimentée par ce feu sacré, l'activité du lettré s'est soumise aux grands objectifs de l'époque, la laïcisation de la culture et, en général, la renaissance du peuple grec.

Le sentiment de solidarité avec les savants de partout (qui soutient même ses constructions linguistiques, tellement personnelles — la langue commune qu'il propose s'adressant « aux savants seulement, parce que commune à tout le monde est absolument impossible » — p. 148) s'accommode aux exigences du sentiment national, pendant que sa curiosité intellectuelle poursuit fidèlement les buts que le protagoniste des lumières s'est proposé ; Philippidis agit à l'instar de tous les philosophes de l'époque animés par le crédo de la renaissance politique, fille de la renaissance culturelle, cette dernière étant engendrée, à son tour, par l'esprit qui se matérialise dans le livre... Pour atteindre des buts si élevés, le lettré tâche d'accumuler les connaissances les plus variées : il commence à apprendre l'allemand à un âge assez avancé, fait des expériences de chimie et dresse des cartes géographiques, traverse le continent et désire savoir si le soleil est habité, en ébauchant quelques chapitres d'un véritable roman de science-fiction. Il accorde tout son crédit à Descartes, proclame son admiration pour Condillac et s'obstine à demander une version et un commentaire français des œuvres de Kant. Les frontières traditionnelles sont nettement dépassées et l'abbé Daniel affirme sans hésiter : « nous n'existons qu'autant que nous pensons » (p. 16). La forteresse qu'il assaille est le système traditionnel d'enseignement ; en passant des attaques violentes (« vous avez cru peut-être que nos Grecs modernes ont quelques goûts pour les connaissances qui tendent à perfectionner l'homme puisqu'elles développent sa raison ; point du tout » — p. 17), à la destruction méthodique et impitoyable (p. 35), il édifie à sa place un système nouveau, qui ne manque pas du charme propre à l'utopie : le savant emploie « l'éolodorique c'est-à-dire la langue hellénique que nous parlons aujourd'hui, qui est plus ancienne que l'on ne croit communément » (p. 173). Le cas de Philippidis est sûrement compliqué mais non pas insoluble, ainsi que le remarque C. Th. Dimaras.

A l'autre bout, nous rencontrons un homme d'une amabilité parfaite, qui fait son métier avec application ; son amour pour l'ancienne Grèce est émouvant et sa curiosité érudite est complétée par quelques intuitions remarquables. Néanmoins Barbié du Bocage accepte d'emblée les préjugés de son siècle, ceux-là même que l'œuvre d'un Gibbon ne s'était pas proposé de détruire : « ce sont vos Grecs du Moyen Age qui ont tout gâté, avec leur abominable logique scholastique ; ils ont d'abord mis les mots à la place des choses, ensuite ils ont perdu les choses avec les mots, et leur entêtement leur a fait croire qu'ils possédaient toujours les connaissances de leurs ancêtres » (p. 103). En combinant la littérature avec le commerce, il fait preuve d'une grande réceptivité aux critiques justifiées que son correspondant adresse aux ouvrages géographiques occidentaux concernant le Sud-Est européen ; il pilote en véritable ami, tous les compatriotes de Philippidis et de Gazis arrivés à Paris. Ami fidèle et homme d'esprit, Barbié du Bocage trouve toujours la meilleure solution pour calmer les poussées de Philippidis prêt à faire ravage dans le domaine de la linguistique : « Proposez cela, comme une chose à laquelle vous ne tenez pas, car, si vous avez l'air d'y tenir et de vous fâcher, on s'amuserait à vos dépens » (p. 147).

Quelques intéressants passages des lettres concernent Coray qui « se tue de travail » (p. 88), expédie ses ouvrages (Théophraste, Hippocrate, Beccaria) à Jassy (p. 102) et déclare son désaccord avec les opinions de Philippidis (p. 149). Nous y rencontrons aussi Demetrius Gobdelas, le professeur de l'Académie de Jassy, « qui après avoir fini ses études à l'Université de Bude en Hongrie » s'est rendu à Paris, recommandé par Gazis (p. 113) ; Barbié du Bocage sera enchanté de sa connaissance, en le considérant « un des hommes, de votre nation, le plus de mérite » (p. 132).

On ne peut pas passer sous silence l'importance des données sur la circulation du livre. Véritables documents, les listes des ouvrages demandés par Philippidis fournissent de précieuses indications sur son orientation et sur le goût qui prévalait dans son milieu intellectuel. Commentées ou justifiées, ces listes enregistrent les fluctuations du mouvement des idées en Moldavie. Philippidis demande avec persévérance l'*Eycyclopédie méthodique*, le seul genre d'ouvrage

capable d'apaiser sa curiosité intellectuelle, mais il confesse un de ses penchants quand il s'intéresse aux éditions de Kant ou à « une analyse de Kant par Beck » (p. 31). Ses lettres apportent de nouvelles preuves quant à la circulation, dans les Principautés Roumaines, d'œuvres d'un grand prestige, telles que l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire, les œuvres de Mably, de J. J. Rousseau ou la *Logique* de Condillac, traduite par Philippidis lui-même ; on demande même la *Constitution* des Etats-Unis de l'Amérique (p. 38). On rencontre souvent le titre d'une œuvre bien connue à cette époque ; le *Télémaque* de Fénelon (p. 69, 76, 82), traduite, selon la remarque de Barbié, « dans la langue des héros dont elle raconte les aventures » ; l'œuvre a circulé aussi en roumain, mais elle a joué un autre rôle dans notre culture (où l'évocation des terres grecques avait une moindre résonance), notamment par le soutien qu'elle a apporté à la lutte contre le despotisme (comme nous avons essayé de le démontrer dans notre article publié dans la « Revue Roumaine d'Histoire », 2/1967). L'intérêt porté au magnétisme (p. 5) nous rappelle les nombreuses traductions roumaines du même genre, restées dans les collections de manuscrits. Les livres reçus de Paris ont circulé à Jassy et ont été utilisés par Philippidis lorsqu'il a commencé à donner des leçons publiques : « La philosophie et la chimie ne sont ce qu'elles devaient être que depuis une vingtaine d'années par le génie et les travaux des immortels Kant et Lavoisier », déclare-t-il à ce moment (p. 123). Pour préciser l'intérêt de cette réception culturelle, les indications de Barbié sur l'écho enregistré à Paris par les livres demandés à Jassy ont une valeur inestimable : pendant que les ouvrages de Mably, de Condillac, de J. J. Rousseau étaient très recherchés là-bas et « se tiennent toujours à un taux très haut » (p. 58), l'œuvre de Kant ne jouissait pas de la faveur du public français. De telles comparaisons montrent que les lettrés grecs et roumains obtenaient leurs informations par des truchements variés et leurs préoccupations ne dépendaient pas seulement de ce que pouvait leur offrir la Ville des lumières. Les possibilités de communication étaient assez rapides et les lettres de Vienne arrivaient à Jassy en 13 ou 14 jours (p. 47) ; à part les services de poste il faut encore tenir compte du rôle joué par les foires, surtout celles de Leipzig (« dans chaque foire ils viennent ici plusieurs marchands de Paris et il vous est facile d'envoyer quelque chose ici par leur moyen », p. 173).

Soulignons le rôle culturel des consuls français (p. 15, 25, 30), ainsi que l'intérêt des impressions de voyage du lettré grec en Prusse (p. 167) et en Bavière, où commençait à s'affirmer au début du XIX^e siècle un puissant courant philhellène (évoqué récemment par J. Irmischer).

Les allusions au pays où Philippidis déployait son activité sont multiples. Le lettré grec a sûrement contribué à la diffusion du livre français en Moldavie, ainsi que le fait remarquer Catherine Koumariou (p. 251, note 49), mais le livre français intéressait depuis longtemps les intellectuels roumains. Ces allusions mêmes dévoilent l'existence d'un groupe compact de lettrés qui utilisaient les bons offices de Philippidis pour se procurer des livres et des objets. « La plus part de ces objets, écrit-il en 1797, appartiennent à des amis qui m'ont prié de vous charger cette commission » (p. 20), écrit-il, pour affirmer plus clairement encore, quelques années plus tard : « il y a bien des gens ici qui reçoivent des lettres tout droit de Paris. Jassi n'est pas si misérable que vous vous l'imaginez » (p. 120). Parmi ces intellectuels roumains on retrouve celui qui devait rester en correspondance avec Barbié du Bocage, le moldave Ioan Balș, parti pour Paris afin de parachever ses études : il y a rencontré Coray, qui l'a reçu sous la recommandation d'Alexandre Vassiliou (qu'Iken mentionne élogieusement). Barbié certifie à son tour « la décence, la politesse et l'honnêteté qui appartient à un homme plus âgé » de cet étudiant qui suivait avec assiduité les cours des professeurs Charles et Lefèvre Gineau. En 1819, Philippidis sera de nouveau l'hôte de cette famille de lettrés et le correspondant français aura la possibilité de recevoir des nouvelles de « monsieur Alexandre Balcha » le père des deux enfants « qui font leurs études depuis huit ans à Vienne » (p. 189). Il va sans dire que de tels hommes de culture et la tradition d'une civilisation originale ont incité

le lettré grec à rédiger son « Histoire de Roumanie ». Les lettres nous en fournissent quelques données nouvelles : Philippidis a désiré faire imprimer son œuvre à Jassy (p. 162), mais il a renoncé ensuite pour la présenter à un éditeur de Leipzig, qui a retardé sa parution : « Je suis en procès avec le coquin de l'imprimeur qui m'a fait perdre beaucoup » (p. 170). Œuvre d'une importance particulière pour les Roumains, l'*Histoire* de Philippidis est définie par son auteur même d'une façon irréprochable : « Je parle du pays en tant que je l'ai vu et je n'ai pas tout vu » (p. 168).

D'ailleurs, à part l'attraction exercée par les pays roumains sur les lettrés grecs (les recherches de Gazis en Transylvanie — p. 169 — nous signalent un nouvel aspect de ce phénomène significatif), il faut encore noter l'apport des intellectuels roumains aux ouvrages grecs et leur contribution au prestige européen de cette culture : je pense à la *Métrique* de Pop envoyé à Barbié du Bocage « par ordre de monsieur Anthime Gazi » (p. 115) et à la mappemonde de Iordaké Golescu, gravée par Gazis (p. 199). Cette collaboration a attiré une fois de plus l'attention des savants français sur la culture roumaine et la correspondance éditée par Catherine Koumarianou signale l'intérêt porté à la langue roumaine par le fameux helléniste J. B. d'Anse de Villoison qui demandait en 1801 « un Psautier ou un Nouveau Testament en langue Valaque ou Moldave... Il voudrait par le moyen de quelques-uns de ces ouvrages prendre une idée de la langue Valaque. Il désirerait aussi avoir une Grammaire et un Dictionnaire Valaque, s'il en existe et si la langue correspondante est l'Italien ou le Grec... » (p. 56). En 1802, Villoison insistait sur l'envoi des livres valaques pourvus d'une « traduction française ou latine ou grecque ou italienne à côté » (p. 82). Il est bien dommage que Gazis n'ait pas connu les *Elementa linguae Daco-Romanæ sive Valachicæ* de Samuil Micou et George Şincai (Vienne, 1780), qui ont offert une utile introduction à la romanité du roumain à un savant comme Friedrich Diez.

Les multiples contacts gréco-roumains peuvent être découverts en maints endroits dans ces textes ; ainsi d'Hauterive, qui a aidé du Bocage, sympathisait Grecs et Roumains également. Il a soutenu Codricas (voir C. Th. Dimaras, *Φροντισματα*, 1962, p. 75—76) et il a affirmé avec chaleur la romanité de la langue roumaine et la justesse des revendications politiques des habitants de Moldavie dans son excellent ouvrage, *Mémoire sur l'Etat de la Moldavie en 1787* (édité à Bucarest en 1902).

L'analyse approfondie de ces contacts nous empêche d'acquiescer à la conclusion inscrite dans la note 60 de la p. 259, où sont mises en connexion sans preuves à l'appui les diverses allégations de Philippidis à propos des tourments qui lui furent infligés à Jassy, pour en déduire que parmi ses persécuteurs figurait aussi le métropolitain Veniamin Costake. Remarquable homme de culture et organisateur d'écoles publiques roumaines, Costake s'avéra un partisan des lumières (comme nous avons essayé de la démontrer dans notre article publié dans la « Revue Roumaine d'histoire », 5/1965) ; s'il a regardé les événements de France avec réserve, il ne s'est jamais déclaré un adversaire de « la grande nation ».

D'une importance inestimable pour les recherches sur l'écho et la diffusion des lumières dans le Sud-Est européen, la correspondance éditée par Catherine Koumarianou met en lumière quelques traits caractéristiques d'une époque, les fluctuations de la mentalité et les changements du cadre culturel ; les textes reproduisent nettement les aspirations et les incertitudes d'un groupe d'intellectuels au tournant du XVIII^e siècle. Or l'homme est, par excellence, « le gibier de l'historien ».

Alexandru Duşu

Studii și cercetări de istorie veche [Etudes et recherches d'histoire ancienne] Bucarest, 1965—1966 ; « *Dacia* », *Revue d'archéologie et d'histoire ancienne* (nouvelle série), Bucarest, 1965—1966.

Notre compte rendu essaiera de présenter, groupées chronologiquement, quelques études récemment parues dans les deux principales publications de l'Institut d'Archéologie, la revue en langues étrangères « *Dacia* », nouvelle série (volume IX, 1965 et X, 1966) et « *Studii și Cercetări de Istorie Veche* » [Études et recherches d'histoire ancienne] — SCIV, tomes XVI, n^{os} 1—4, 1965 et XVII, n^{os} 1—4, 1966). Des presque 1 500 pages de ces revues, nous avons sélectionné les contributions ayant trait surtout à la civilisation gréco-romaine sur le territoire de la Roumanie et à son influence sur le développement autochtone, c'est-à-dire, chronologiquement, en commençant du VI^e siècle av. n. è. jusqu'à l'extrême fin de l'antiquité romaine au Bas-Danube.

Les problèmes de l'époque archaïque dans les colonies grecques du Pont-Euxin, et surtout à Histria, sont étudiés dans l'article de Suzana Dimitriu, *Poziția Histriei arhaice în cadrul cronologiilor secolelor VII—VI î.e.n.* [La position de la cité d'Histria pendant l'époque archaïque telle qu'elle apparaît dans les chronologies des VI^e—VI^e siècles av.n.è.] — texte roumain avec résumé français et russe —, SCIV, 16, 1965, 4, pp. 663—674. Le point de départ de cette étude est fourni par les résultats des fouilles pratiquées à Histria de 1955 à 1960, qui ont permis pour la première fois de distinguer dans la couche archaïque trois niveaux d'habitations successives.

L'auteur opte pour une chronologie basse, obtenue en partant des textes d'Hérodote et de Pseudo-Scymne et surtout de l'étude des séries céramiques : le niveau archaïque le plus ancien, représenté par des fragments céramiques de la série « rhodienne » A et B est daté du dernier quart du VII^e siècle ; le deuxième niveau doit être situé entre les années 600—570 (560) av.n.è., et le troisième, dans lequel on rencontre des fragments de coupes dites « des petits maîtres », est daté entre 570 (560) et 510 av.n.è.

Les débuts de l'époque hellénistique sont étudiés dans deux articles dus à Alexandru Suceveanu. Le premier, intitulé *Un Callatien dans l'armée d'Alexandre le Grand* (en français, « *Dacia* », N.S., X, 1966, pp. 339—346) explique la présence d'un officier de Callatis dans l'armée d'Alexandre (Arrien, VI, 23, 5) par une domination macédonienne effective sur les cités ouest-pontiques, qui, bien que ne faisant pas partie de la Ligue de Corinthe, étaient englobées dans l'Empire macédonien à la suite des campagnes de Philippe et de son successeur en Thrace et dans la Dobroudja. Un second article, intitulé *O ipoteză despre Zopyrion* [Une hypothèse concernant Zopyrion], texte roumain avec résumé français et russe, SCIV, 17, 1966, 4, pp. 635—644) essaie de définir la forme juridique de la dépendance des cités ouest-pontiques de l'Empire macédonien, démontrée dans l'article précédent. Zopyrion aurait été chargé du commandement de la région côtière, donc des cités grecques, et non pas de toute la zone thrace, surveillée par un autre général d'Alexandre.

Dans une étude concernant les débuts de la production céramique géto-dace du type Latène (*Problema apariției ceramicii Latène în regiunea Dunării de Jos*, texte roumain, résumé français et russe, SCIV, 16, 1965, 1, pp. 43—50), Em. Condurachi réfute les thèses des auteurs roumains qui dataient la diffusion de la céramique Latène géto-dace au V^e siècle av.n.è ; considérant qu'un tel phénomène est incompatible avec l'aspect général de l'évolution économique et sociale de la plupart des tribus gètes (moins évoluées que celles des thraces sud-danubiens, chez lesquels on peut parler d'une production céramique locale au tour, dès les VI^e—V^e siècles) l'auteur démontre que la céramique locale géto-dace du type Latène ne peut apparaître avant la fin du IV^e siècle.

Un type de construction peu commun, mais extrêmement répandu à Histria pendant l'époque hellénistique, les « fondations olbiennes » (substructions réalisées par des couches alternantes d'argile jaune et de terre mêlée à des cendres et des restes carbonisés) font l'objet d'une étude publiée par Suzana Dimitriu dans la revue « *Studii și Cercetări de Istorie Veche* », „*Temeliile*” olbiene ale Histriei [Les « fondations » olbiennes d'Histria], SCIV, 17, 1966, 3, pp. 473—487. Un ample réseau de telles substructions a été découvert à Histria pendant les fouilles des années 1949—1965. En ce qui concerne leur origine, l'auteur examine les textes d'écrivains tels Vitruve, Pline, Diogène Laërce, Hesychios de Milet, ainsi que les découvertes archéologiques, en concluant que ce système, inconnu dans la Grèce insulaire et continentale, est propre « à une région limitée du bassin pontique, c'est-à-dire à Histria et, au nord de la mer Noire, à Bérézan et Olbia, . . . donc dans la zone des interférences thraco-scythes ». Quant à leur destination, Suzana Dimitriu pense qu'elles représentent non pas les substructions destinées à des édifices de l'époque hellénistique, mais les restes d'une vaste œuvre de consolidation du terrain.

Quelques restes d'édifices monumentaux d'Histria font l'objet des études de l'architecte Dinu Theodorescu. Dans un mémoire publié dans la revue « *Dacia* » (*Trois étapes dans l'évolution du chapiteau dorique à Histria*, N.S. IX, pp. 147—161), l'auteur essaie une datation de trois chapiteaux en partant de l'analyse de leurs rapports internes, méthode proposée par P. de la Coste-Messelière, arrivant ainsi à des conclusions bien intéressantes en ce qui concerne ces pièces qui, réutilisées, suscitent des difficultés quant à leur attribution. L'un des chapiteaux est attribué, au moins à titre d'hypothèse, au temple dédié à « Megas Théos », ce qui entraîne une réexamination de la chronologie proposée pour cet édifice.

Dans un second article étudiant les « Nouvelles données sur la pénétration du style dorique à Histria » [Date noi în legătură cu pătrunderea stilului doric la Histria], SCIV, 16, 1965, 3, pp. 481—500, texte roumain, résumé français et russe, le même auteur propose d'associer l'un des chapiteaux doriques analysés dans l'article cité ci-dessus avec un épistyle publié antérieurement (V. Pârvan, *Histria*, IV, in ARMSI : II^e série, t. XXXIII, pp. 537—539, fig. p. 536) ; une analyse des proportions caractéristiques de l'ordre dorique au IV^e siècle le fait conclure à la restitution d'un édicule (naïskos, propylon ou bien *stoa*) élevé — ainsi que des indications épigraphiques permettent de supposer — dans le *temenos* du temple d'Apollo Ietros. La conclusion la plus significative qui se dégage des deux études citées concerne les rapports — très étroits et suivis — de la colonie milésienne du Pont avec les centres de création artistiques du monde hellénique, car les innovations architecturales métropolitaines sont adoptées presque immédiatement à Histria.

Une série d'articles publiés dans les revues archéologiques étudiées ici concerne les nécropoles de deux des cités pontiques — Histria et Callatis. Petre Alexandrescu essaie d'établir une typologie des tombes tumulaires d'Histria (*Types de tombes de la nécropole tumulaire d'Histria*, « *Dacia* », N.S., IX, 1966, pp. 163—184 — texte français), à la suite des recherches qui y ont été effectuées pendant les années 1955—1961 et qui ont mis à jour quarante *tumuli* s'échelonnant du VI^e siècle avant notre ère jusqu'au II^e siècle de notre ère. L'auteur constate la prédominance des tombes d'incinération (sans lui conférer une signification statistique, puisqu'il est possible que l'inhumation ait été prédominante dans la nécropole plane de la cité) et, parmi celles-ci, les tombes pour lesquelles l'incinération a été faite sur la place même du tumulus (type J A), avec la tombe soit sur le bûcher même (type J Aa) soit près du bûcher (type J Ab) ; à l'intérieur de ces groupes, l'auteur distingue plusieurs sous-types, en fonction de la forme et de la position de la fosse de combustion ; le type B des incinérés est constitué par les tombes pour lesquelles on a pratiqué l'incinération en dehors du tumulus. La répartition chronologique des différents types et variantes et l'étude des analogies avec le monde grec — environnant ou métropolitain — et avec la culture thrace conduit l'auteur à d'importantes conclusions : la nécropole connaît trois étapes distinctes — 1^o complexes de

tradition autochtone, avec analogies dans la Dobroudja et en Thrace (seconde moitié du VI^e siècle et V^e siècle av.n.è.); 2^o complexes de caractère hellénique (V^e siècle av.n.è. — I^{er} siècle de notre ère); 3^o quelques types nouveaux, variantes de ceux appartenant à l'époque grecque, introduites pendant la seconde moitié du I^{er} siècle de notre ère et se prolongeant au cours du II^e siècle. L'auteur souligne aussi « la continuité des formes sur toute la durée de la nécropole, auxquelles les influences venant premièrement du monde gète-thrace et plus tard du monde romain donnent... des aspects différents. »

Deux articles de Constantin Preda étudient quelques problèmes de la nécropole de Callatis à l'époque hellénistique : *Clteva morminte din epoca elenistică descoperite la Callatis* [Quelques tombes datant de l'époque hellénistique découvertes à Callatis] — SCIV, 17, 1966, 1, pp. 137—146 — et romaine : *Découvertes récentes dans la nécropole tumulaire du début de l'époque romaine à Callatis*, in « Dacia », N.S., IX, 1965, pp. 233—251. L'inventaire des tombes appartenant à l'époque hellénistique — colliers, boucles d'oreille, bague en or, couronne en plomb — permet de dater le complexe au III^e siècle av.n.è. À l'époque romaine — II^e siècle de notre ère — appartient une très riche tombe tumulaire d'incinération découverte en 1961 dans la nécropole tumulaire de Callatis. Le tumulus est constitué par des couches alternantes de terre et d'argile. Les offrandes sont remarquablement riches — une couronne et une bague en or, un candelabre et deux vases en bronze, etc., L'auteur en donne une analyse détaillée, remarquant surtout l'*oenochœ* en bronze richement décorée; d'après le rite et le rituel de la tombe, il conclut qu'il s'agit d'une tombe appartenant à un représentant d'un groupe gréco-oriental venu de l'Asie Mineure, à travers la Thrace, s'établir à Callatis.

L'article publié par Iorgu Stoian dans le tome X de la revue « Dacia » a pour objet *Le culte des Dioscures et les tribus tomitaines à la lumière d'un monument récemment publié* (N.S., X, 1966, pp. 347—356). L'auteur remet en question un fragment de statue des II^e—III^e siècles de notre ère, découvert dans le groupe du « Trésor de sculpture de Tomis » et représentant l'un des Dioscures. Une nouvelle lecture de la dédicace du monument nous permet de surprendre le culte des Dioscures comme fondateurs de la cité; le monument leur est consacré par la tribu des Βοπιῆς, pour la première fois attestée à Tomis, où l'on ne connaissait jusqu'ici que quatre tribus ioniennes — Argadeïs, Aigikoreïs, Oinopes et Hopleitês.

Gabriella Bordenache publie la seconde partie* d'une ample étude concernant la plastique funéraire romaine en Mésie Inférieure (*Temi e motivi della plastica funeraria di età romana nella Moesia Inferior* — II, *Dacia*, N.S., IX, 1965, pp. 253—281). En ce qui concerne les thèmes des reliefs funéraires, l'auteur distingue deux groupes inégalement représentés — thèmes grecs traditionnels — banquet funèbre et héroïsation du défunt —, qui constituent une marquante majorité, et thèmes « réalistes », liés à la personnalité du défunt, fortement favorisés dans le monde provincial occidental, mais peu cultivés en Mésie. Le contraste entre la vivace variété de la plastique funéraire romaine et la monotonie des monuments étudiés n'est qu'un reflet de traditions différentes, car les monuments funéraires de la Dobroudja romaine ne font que perpétuer — bien que dégradés par une exécution artisanale de plus en plus schématique et stéréotypée — les croyances grecques et leur type même de représentation, attestant ainsi, encore une fois et d'une façon des plus directes, la permanence et la profondeur de pénétration de la culture hellénique dans la Dobroudja jusqu'à l'époque du IV^e siècle de notre ère.

Une note de V. Barbu (*Bronzes romains du Musée archéologique de Constantza*, « Dacia », N.S., IX, p. 387—401) présente dix-sept pièces en bronze, dont douze représentent des divinités traditionnelles du Panthéon romain des II^e—III^e siècles.

L'auteur insiste sur quelques fragments appartenant à de grandes statues, si faiblement représentées en Mésie Inférieure. Des différences d'exécution et de valeur artistique conduisent l'auteur vers une attribution à des centres variés, tant locaux que micro-asiatiques.

* Première partie parue dans la « Dacia », N.S., VIII, 1964, pp. 161—175.

Emilian Popescu étudie la céramique romano-byzantine à décor estampé découverte à Histria (*Ceramica cu decor stampilat din epoca romană Itrie descoperită la Histria*, SCIV, 16, 1965, 4, pp. 695—724). L'auteur établit trois groupes stylistiques, classés chronologiquement par des analogies avec des découvertes faites à Athènes et à Antioche ; les trois groupes stylistiques A, B et C se succèdent chronologiquement, le groupe A étant daté à la fin du III^e siècle et pendant la première moitié du IV^e, le groupe B, du milieu du IV^e siècle jusqu'au début du VI^e siècle et le groupe C de la moitié du IV^e siècle jusqu'à la fin du VI^e.

Le même domaine de la production céramique est envisagé par une note de I. Barnea, *Objets céramiques peu connus : Les couvercles de vases de Scythie Mineure* (« Dacia », N.S., IX, 1965, pp. 407—417). L'auteur publie pour la première fois dans un cadre plus large ce type de production, dont il présente environ trente exemplaires, découverts à Ulmetum, Histria, Tomis, Callatis, Axiopolis, Capidava et Dinogetia, proposés aussi comme centres de production de ces produits, répandus dans toute la Mésie et la Thrace (Geranie, Odessos, Marcianopolis, Augusta Traiana). On accorde un intérêt spécial aux inscriptions en langue grecque que portent beaucoup d'exemplaires, témoignant ainsi de la vivacité des traditions grecques au VI^e siècle.

Pendant la même époque on peut dater le groupe de dix-neuf croix byzantines récoltées près de Durostorum pendant les années 1954—1964 et qui font l'objet d'une note de Vasile Culică (*Croix romano-byzantines découvertes à Pirjoaia (district d'Adamclissi, région de Dobroudja)*, « Dacia », N.S., IX, 1965, pp. 419—425). Les découvertes ont été faites sur la place d'un ancien centre dont le nom n'est pas identifié ; les croix, de types variés, ont probablement été pour la plupart confectionnées sur place. Du même centre proviennent vingt fragments en plomb, des cadres de miroir, fragments publiés dans une note appartenant au même auteur : *Fragmente ale cadrelor de plumb de la oglinzile descoperite la Pirjoaia* [Fragments de cadres en plomb des miroirs découverts à Pirjoaia], SCIV, 17, 1966, 1, pp. 189—195 ; ces découvertes signalent l'habitation antique située à l'emplacement de la commune de Pirjoaia comme un important centre de production artisanale pendant le VI^e siècle.

L'étude de I. Barnea, *L'incendie de la cité de Dinogetia au VI^e siècle* (« Dacia », N.S., X, 1966, pp. 237—259) part d'une analyse détaillée des édifices de la citadelle romano-byzantine de Dinogetia et de leurs inventaires, détruits par un violent incendie pendant le VI^e siècle plus précisément, à l'avis de l'auteur, en 559 : les séries monétaires de Justinien qui y ont été découvertes s'arrêtent aux émissions de 557/558 et la chronique d'Agathias nous informe qu'en 558 les Kutrigures ont attaqué la Dobroudja. C'est une situation singulière dans l'ensemble des citadelles et villes de la Dobroudja qui, d'après toutes les sources, tant archéologiques que numismatiques ou écrites, sont détruites pendant les dernières années du VI^e siècle et le début du VII^e, tandis qu'à Dinogetia la citadelle est détruite en 559 sans réussir à reprendre son rôle dans le système défensif du Bas-Danube.

Margareta Constantiniu entreprend une étude des influences romano-byzantines dans la civilisation locale des VI^e—VII^e siècles, dans une étude intitulée *Éléments romano-byzantins dans la civilisation autochtone du centre de la Valachie aux VI^e—VII^e siècles* [Elemente romano-bizantine în civilizația autohtonă din centrul Valahiei în secolele VI—VII e.n.], SCIV, 17, 1966, 4, p. 665—678. L'auteur est d'avis que les éléments romano-byzantins dans la culture autochtone de *Ciurelu* sont le résultat non seulement du développement autonome des influences romaines de haute époque, mais aussi des rapports commerciaux et culturels établis directement entre les autochtones et la population romanisée des centres urbains situés sur la rive droite du Danube, jusqu'aux VI^e—VII^e siècles. Ces rapports continuels ont accéléré le rythme de développement de la civilisation locale, qui s'avère ainsi avoir atteint un degré de beaucoup supérieur à la culture matérielle et spirituelle des tribus slaves lors de leur pénétration dans la plaine valaque.

Aurelian Petre étudie les fibules « digitées » découvertes à Histria dans les articles intitulés : *Fibulele „digitate” de la Histria* — texte roumain, résumé français et russe — SCIV, 16, 1965, 1, pp. 67—96 (I), et SCIV 16, 1965, 2, pp. 275—289 (II), et *Contribuția atelierelor romano-bizantine la geneza unor tipuri de fibule digitale din secolele VI—VII* [La contribution des ateliers romano-byzantins dans la genèse de quelques types de fibules digitées des VI^e—VII^e siècle), SCIV, 17, 1966, pp. 255—276. L'auteur y étudie deux exemplaires découverts à Histria, probablement en 1935, en les insérant dans l'ensemble des objets similaires découverts dans l'Est et le Sud-Est européens et arrive à des conclusions inédites. Les fibules sont classées par l'auteur dans la catégorie des fibules à plaque inférieure trapézoïdale, dont il suit la genèse et l'évolution ultérieure, en essayant d'établir un rapport génétique direct entre cette catégorie et celle des fibules à masque humain (type Coșoveni-Diergardt).

L'auteur affirme que la présence de ces deux types (Histria et Coșoveni) avec leurs multiples variantes, soit dans les centres romano-byzantins, soit dans le « barbaricum », ne suppose nullement la présence d'une population exclusivement slave ou germanique. L'étude comparative de ces antiquités démontre qu'elles ne sont ni une création de l'un de ces deux peuples, ni un élément spécifique de leur costume. C'est dire aussi que la présence de ces fibules dans les centres romano-byzantins ne démontre nullement une occupation de ces villes par des Slaves ou des Goths à la suite de l'évincement de l'autorité byzantine de la zone balkanique.

Le second article reprend les thèses les plus récentes qui essaient d'attribuer un caractère ethnique exclusif (slave ou bien germanique) à ces types de fibules. Une analyse détaillée des éléments décoratifs des fibules du type d'Histria et de celui de Coșoveni, retrouvées sur d'autres objets de parure, certainement byzantins, des VI^e—VII^e siècles, conduit à la conclusion que seuls les ateliers byzantins, riches de traditions, ont été en mesure de réaliser au moins les « têtes de série ». Il est évidemment très possible qu'au-delà des confins de l'Empire, ces objets aient été non seulement diffusés sur une aire très vaste, mais aussi reproduits plus ou moins maladroitement. Mais ce double processus, d'imitation et de diffusion, n'est nullement dû à l'activité ou aux préférences exclusives des Slaves où des Goths. Ce point de vue est corroboré par la découverte de fibules digitées dans des ensembles dont on peut affirmer avec certitude qu'ils ne sont ni slaves ni germaniques.

Du septième siècle aussi date l'une des monnaies découvertes fortuitement près du village actuel d'Histria et publiées par H. Nubar : *Monete bizantine descoperite în satul Istria, regiunea Dobrogea* [Monnaies byzantines découvertes dans le village d'Istria, région de la Dobroudja], SCIV, 17, 1966, 3, pp. 605—607. Il s'agit d'une monnaie de Constantin IV Pogonat (668—685), extrêmement importante par sa date — c'est l'un des très rares documents datant de la deuxième moitié du VII^e siècle — et aussi par le lieu de sa découverte, car elle pourrait annoncer des restes d'habitat à une assez faible distance de la cité d'Histria, dont la vie continue pendant l'époque d'Héraclius (610—641).

I. Barnea présente une série de sceaux byzantins des VII^e—XII^e siècles, découverts aux environs des villes de Silistra et de Călărăși en collaboration avec I. Mititelu, *Sigilii de bronz bizantine din regiunea Dunării de Jos* [Sceaux en bronze byzantins du Bas Danube], SCIV, 17, 1966, I, pp. 43—50. Un second article, portant sur le même sujet et rédigé par I. Barnea, a pour titre *Noi sigilii bizantine provenite de la Dunărea de Jos* [Nouveaux sceaux byzantins provenant du Bas-Danube], SCIV, 17, 1966, 2, pp. 277—297. D'une importance exceptionnelle sont les sceaux datant des VII^e—IX^e siècles qui attestent, de l'avis de l'auteur, la présence de l'autorité politique et administrative — au moins intermittente — de Byzance au Bas-Danube pendant cette époque assez obscure. Par cette publication, la série d'objets byzantins datant de la fin du premier millénaire de notre ère s'élargit, illuminant le domaine encore lacunaire des témoignages du destin des anciennes provinces impériales *Moesia Secunda* et *Scythia Minor*.

Aurelian Petre

Burime të zgjedhura për historinë e Shqipërisë. Vëllimi I : Ilirët dhe Iliria te autorët antikë
 [Sources choisies relatives à l'histoire de l'Albanie. Volume I : Les Illyres et l'Illyrie
 chez les auteurs anciens]. Tiranë, 1965, 591 p. et 2 cartes. (Université d'Etat de Tiranë.
 Institut d'histoire et de linguistique).

Cet ouvrage a été élaboré par Frano Prendi, Hasan Ceka, Selim Islami (rédacteur responsable) et Shkender Anamali. Les auteurs ont recueilli, classé chronologiquement et traduit en albanais les informations des sources antiques sur l'Illyrie et les Illyres depuis Homère jusqu'à la fin du VII^e siècle de notre ère. Comme certaines informations ont été conservées dans l'œuvre de Paul Diacre (VIII^e siècle) et dans celle de Jean Zonaras (XII^e siècle), elles leur ont été ajoutées. Au total on a utilisé 80 écrivains de l'antiquité. Quelques textes rares, introuvables dans les bibliothèques albanaises, n'ont pu entrer en ligne de compte. De même, on a volontairement laissé de côté des informations de seconde et de troisième main qui ne font que répéter d'autres plus anciennes, sans rien ajouter à la connaissance du processus historique.

Après une introduction explicative pour chaque auteur antique on donne tout d'abord une courte notice bibliographique, avec indication de l'édition utilisée et l'on offre une traduction en albanais des passages choisis mais sans reproduire le texte original. En fin de volume on trouve un petit dictionnaire où est expliquée la terminologie des traductions, une liste des abréviations et un index alphabétique des noms contenus dans les textes en question. Le travail est complété par deux cartes détaillées, bien exécutées et très utiles à la consultation des textes reproduits : l'Illyrie au premier millénaire av.n.è et l'Illyrie aux I^{er}—VI^e siècles de n.è. Tel qu'il se présente, même sans être un corpus, ce travail sera d'un réel secours pour les spécialistes et il constituera surtout une lecture instructive pour de larges cercles de lecteurs albanais, qui ne disposent pas toujours de traductions adéquates de la littérature antique.

Si l'on compare cet ouvrage avec les autres travaux du même genre parus dans le Sud-Est de l'Europe, on peut se livrer à certaines observations. Ainsi, de la collection yougoslave intitulée *Vizantiski izvori za istoriju naroda Jugoslavii*, sont parus jusqu'ici seulement 2 volumes ; Belgrade, vol. I, 1955, XXII + 328 p., par Franjo Barišić, Mila Rajković, Bariša Krekić et Lidija Tomić (depuis Pseudo-Césaire jusqu'au début du XII^e siècle), et vol. II, 1959, XII, 98 p., par Božidar Ferjančić (Constantin Porphyrogénète). La collection yougoslave ne reproduit pas le texte original, mais accorde beaucoup d'ampleur aux introductions, aux notes explicatives et aux informations de nature externe. Le commentaire est abondant et renferme par endroits des interprétations originales. Le défaut que représente aux yeux du lecteur l'absence du texte original est parfois compensé par la reproduction en grec, entre parenthèses, dans le corps même de la traduction, de titres ou de termes plus instables. L'index est assez sommaire. Chaque collaborateur répond exclusivement pour la partie de contribution signée de son nom. En général, l'ouvrage est un précieux auxiliaire pour les historiens.

La collection bulgare est particulièrement riche et son contenu très varié. Cela s'explique du fait que les territoires habités par les Bulgares ont été connus de plus près, de bonne heure, et cela pendant longtemps, par les Grecs, les Romains et les Byzantins. On peut bien l'avouer, aucune des contrées du Sud-Est européen (à l'exception de la Dalmatie) n'a eu les faveurs de l'attention d'un aussi grand nombre d'auteurs antiques que la Bulgarie d'aujourd'hui. Les collaborateurs de la collection bulgare ont eu l'heureuse idée de reproduire aussi le texte original ; en revanche, ils ont — et c'est regrettable — séparé les écrivains latins et grecs, ce qui complique la consultation de la collection, du reste fort bien conçue.

De la collection roumaine n'est paru jusqu'ici que le volume I^{er}, « Depuis Hésiode jusqu'à l'Itinéraire d'Antonius », Bucarest, 1964, XXIV, 791 p. Ce volume renferme des extraits

de 122 auteurs, classés dans un ordre strictement chronologique, avec reproduction du texte original et traduction roumaine en regard, puis une introduction explicative et des notes, et un index analytique complet. Les éditeurs sont partis de l'idée de recueillir toutes les informations relatives à la Dacie et aux régions avoisinantes et d'élaborer un véritable *Corpus*.

L'idée maîtresse de tous ces recueils d'informations est d'assurer un support assez ferme pour permettre aux chercheurs qui écrivent la propre histoire nationale de chacun des peuples du Sud-Est de l'Europe de s'y fier. Aussi l'activité de dépister, interpréter et publier ces textes a-t-elle été soutenue dans chacun de ces pays par l'État.

Pour en revenir à la collection albanaise, nous ferons observer que ses éditeurs n'ont pas toujours disposé des meilleures éditions. C'est ainsi que pour Skylax et Skymnos ils ont utilisé l'édition vieillie de I. F. Gail (Paris 1826), au lieu de celle, plus récente et plus complète, de J. Müller, (*Geographi Graeci Minores*, Paris, 1855—1861). Pour Lucain, Tacite, Florus, Ammien Marcellin et Végèce, ils ont seulement consulté les éditions insuffisantes de la collection M. Nisard (Paris, 1869, 1871, 1874 et 1873). Pour Sozomène, ils ont recouru au texte peu sûr de la *Patrologie grecque*. L'œuvre d'Etienne de Byzance a été utilisée dans l'édition vieillie d'Amsterdam parue en 1678. Ces défauts, dans l'ensemble, n'affectent pas sensiblement l'économie du volume, qui relève les sources indispensables à une meilleure connaissance de l'histoire du peuple albanais. De nombreux noms propres n'ayant jamais circulé en albanais, les auteurs ont été obligés de choisir la forme la plus adéquate; pour des noms d'institutions il n'existait pas de modèles plus anciens; maints textes voient ici la lumière pour la première fois en Albanie. Tout cela dénote qu'il s'agit en l'espèce non seulement d'un ouvrage d'histoire, mais aussi d'une contribution dans le domaine de la langue et de la culture albanaises. L'Index a été compilé avec un soin particulier et il constitue un précieux auxiliaire pour les historiens de partout. Quant à l'exécution des deux cartes qui accompagnent le volume, elle est excellente.

H. Mihăescu

R. JANIN, *Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique*. Deuxième édition (Archives de l'Orient chrétien 4 A), Institut français d'Etudes byzantines, Paris, 1964, XXXIX + 542 p. et 15 cartes.

Cet ouvrage est une refonte de celui que l'Auteur fit paraître en 1950. Une seconde édition à si court terme est toujours, dans le domaine de l'érudition, la preuve matérielle de l'importance du travail qui en fait l'objet et de l'intérêt que lui portent les milieux scientifiques. Aussi bien nul n'était plus qualifié que le P. R. Janin pour traiter un sujet aussi aride et, du fait même, aussi stimulant pour la curiosité. Ses nombreux travaux d'approche sur les monuments et la topographie de Constantinople à l'époque byzantine, parus à travers maintes revues depuis l'aube du XX^e siècle, en avaient posé les jalons. Ici, la science et parfois l'hypothèse se donnent la main avec un naturel et une franchise qui permettent de mieux évoquer l'une des villes justement célèbres de l'histoire de l'humanité, tout en facilitant l'intelligence des chroniqueurs ou des plus méchants plumitifs de Byzance. Peut-être lira-t-on une fois ce livre, mais on le consultera toujours. Il tient à la fois de l'histoire et de l'encyclopédie, du dictionnaire et de la monographie.

Ce livre, d'une impression soignée, s'ouvre avec un avant-propos rédigé par V. Laurent (p. IX—XX), lequel précède la préface à la seconde édition où l'auteur en personne relève le fait que les observations que les byzantinistes ont faites en marge de son livre de 1950 d'une part et les découvertes archéologiques enregistrées depuis lors à Constantinople d'une autre lui ont permis d'amplifier son travail. C'est ainsi qu'il y a ajouté « des compléments apprê-

ciales sur les bibliothèques, les écoles, le patriarcat, les établissements des Bulgares, des Russes, des juifs, des musulmans. La liste des quartiers et des localités s'est enrichie de nouveaux noms. La bibliographie a été développée ». Ce qui évidemment ne l'empêche point de remarquer que « bien des problèmes restent encore à résoudre et que plusieurs, parmi les plus importants, ne seront peut-être jamais élucidés ».

Ce travail comprend deux parties, d'un développement inégal, mais non moins importantes l'une que l'autre. La première s'intitule « Le développement urbain » (p. 1—300) et la seconde « Les quartiers et les localités » (p. 301—516). Si l'on y ajoute l'index des noms grecs (p. 517—530) et celui des noms de personnes (p. 531—542), ainsi que le portefeuille de 15 cartes qui accompagne le livre, on reconnaîtra que l'on a entre les mains l'instrument idéal pour se représenter la scène principale où se déroula durant plus de onze siècles le drame spectaculaire de la grandeur et de la décadence de la Nouvelle Rome.

Veut-on connaître Byzance avant que la volonté de Constantin n'en fit la capitale de l'Empire? On trouvera dans le livre de R. Janin une description du site du Bosphore, de la Corne d'Or, celle aussi de la topographie de la future ville des sept collines, sans parler de ses terrasses. L'auteur y campe ensuite les Thraces, les Phéniciens, les Grecs. Et d'évoquer la ville des Mégariens, puis celle de Septime Sévère. Ce prélude nous amène tout naturellement à la cité de Constantin : on y insiste sur ses remparts, ses grandes artères. Puis ce sera le tour de la ville théodosienne. Les sources entraînent un érudit commentaire de la *Notitia Urbis Constantinopolitanae* par l'auteur qui tire au clair, autant que faire se pouvait, la région urbaine, son organisation, ses 14 régions. Pour passer ensuite aux places publiques. Suivra un chapitre consacré spécialement aux colonnes honorifiques dressées à l'Augustéon, au forum de Constantin, au forum Tauri, à celui d'Arcadius, aux Constantinianae, à la pointe du Sérail. Le P. Janin s'attaque maintenant au chapitre des portiques, des métiers et des monuments. Avec une science inépuisable il entame la discussion sur le Grand Palais, pour passer de là à l'étude des palais impériaux urbains et suburbains situés les uns dans la banlieue européenne et les autres dans celle d'Asie (au total 43 édifices). Il disserte également des bâtiments publics, des lieux de spectacle, du régime de l'eau, des ports et des ponts. Et tout à coup cet immense théâtre si minutieusement décrit prend vie quand l'auteur y replace les colonies franques, les Slaves (Bulgares et Russes), les juifs, les mahométans.

Les remparts terrestres de Constantinople ne sont pas oubliés, non plus que les murs maritimes.

Ce sont les quartiers et les monuments urbains qui ouvrent la seconde partie du livre. Puis vient le tour de la banlieue asiatique et de celle de Thrace, de la Corne d'Or, de la côte européenne et de la côte asiatique du Bosphore. On nous présente encore les Îles des Princes. On pousse même le scrupule jusqu'à indiquer dans une rubrique à part les localités de site non déterminé mentionnées dans les sources.

Que reprocher à pareil labeur? Moins que rien. Néanmoins, animé du sentiment qu'une troisième édition de ce bel ouvrage s'avérera nécessaire un jour, nous nous permettons de consigner ici quelques observations susceptibles d'intéresser l'histoire de la Constantinople byzantine.

Au chapitre des prisons par exemple, Janin s'occupe de l'Eléphantine (p. 171), signalée au XII^e siècle, dit-il, sur le témoignage d'Anne Comnène qui a noté que son père y retint en détention les chefs des manichéens. Cédrenus pourtant (éd. de Bonn, p. 595) en parle déjà pour le milieu du XI^e siècle : le chef petchenègue Kegen ayant été victime d'un attentat manqué, le basileus Constantin Monomaque le fait amener au palais et, sous couleur de soins et de médication, l'enferme à l'Eléphantine ». Ceci, comme du reste le traitement infligé par Alexis Comnène aux manichéens auxquels nous faisons allusion précédemment — « il les jeta dans la prison dite Eléphantine et, tout en leur fournissant d'abondance tout ce qui était nécessaire, il les y laissa mourir solitairement avec leurs pernicieux desseins », *Alexiade*, XIV,

IX, 5 — prouve de toute évidence que l'Eléphantine était utilisée comme lieu de captivité pour les prisonniers de marque.

Le chapitre XV (p. 241—260) traite des étrangers qui hantaient Constantinople. C'étaient des Francs (Amalfitains, Vénitiens, Pisans, Génois, Allemands, Anconitains, Provençaux, Espagnols, Florentins et Ragusains), des Slaves (Bulgares et Russes), des musulmans, des juifs. Pas un mot des Arméniens, ce qui ne laisse pas d'être surprenant car le même auteur, dans son livre *Les églises orientales et les rites orientaux* (3^e éd., Paris, 1935, p. 424), précisait que « dès l'époque byzantine Constantinople posséda un évêque arménien ». On trouvera des détails sur cet élément de la population bigarrée de Constantinople dans le travail de P. Charanis, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisbonne, 1963, *passim*. Aux présences russes à Constantinople (p. 256—257) on ajoutera les moines de cette nation qui vivaient et copiaient des manuscrits au couvent de Stoudios (cf. R. Janin, *La géographie de l'Orient byzantin*, tome III; *Les églises et les monastères de Constantinople*, Paris, 1953, p. 446).

Au chapitre des fortifications de la capitale nous nous permettrons d'ajouter l'inscription apposée sur la muraille de Constantinople à Jediküle sous Manuel Comnène et signalée par E. Gren (travail qui ne nous est connu qu'à travers une note bibliographique de Fr. Dölger, *Byzantinische Zeitschrift*, 43, 1950, p. 239).

Page 485 (et non 495—496 comme le porte l'index), il est question du Hiéron. On complètera les sources avec A. Delatte, *Les portulans grecs*, Liège-Paris, 1947, p. 230, s.v. 'Αργυρόζ et index (cf. là-dessus l'article de V. Grecu, *La signification de Hiéron Stomion dans Byzantinologica*, XV—2, 1954, p. 209—213) et, du même, *Les portulans grecs. II. Compléments*, Bruxelles, 1958, p. 26 et 27 s.v., 'Ιερόν.

Aux pages 506—512 R. Janin s'occupe des Iles des Princes. Le premier volume cité ci-dessus des Portulans grecs, p. 240—241 renferme d'utiles détails de géographie historique qu'il faudrait tirer au clair. L'île de Britzi est-elle Hyatros ou Terebinthos? celle de Digenou a-t-elle chance d'être identifiée avec Prinkipo? Mais Saint-André? Janin ne connaît aucune île susceptible de s'être appelée de la sorte par suite de la présence sur son sol d'un sanctuaire consacré à cet apôtre.

A la page XXXII de la préface l'auteur s'excuse de ne pouvoir citer que les principaux voyageurs auxquels on doit des relations sur Constantinople ou des descriptions. C'est assez regrettable. Il nous permettra sans doute de relever ici l'intérêt que soulève le journal de Pierre Lescalopier qui a été partiellement publié par E. Cléray, *Le voyage de Pierre Lescalopier « Parisien » de Venise à Constantinople, l'an 1574*, dans « Revue d'histoire diplomatique », 35—1, 1921, p. 21—55. C'est ainsi que ce Français cite (p. 36) un ouvrage, inconnu de Janin comme de nous-même, à savoir le voyage de Nicolas Nicolai en compagnie de M. d'Aramont, ambassadeur du roi François I^{er}, imprimé à Lyon en 1567. Chose curieuse, il déclare (p. 36) qu'il se trouve peu ou point d'autres escriptures (*i.e.* inscriptions) en Constantinople « que celle de l'obélisque de Théodose, dont il ne donne que les 3 premiers vers (un texte de 4 vers latins chez Janin, p. 190), avec variantes (v. 2 *evictis* et v. 3 *sobolique*). Sans doute n'avait-il en vue que les textes épigraphiques latins. Pour l'ancienneté des légendes qui couraient sur Constantinople et ses origines, il est bon de relever que Lescalopier en a connu une assez proche de celle rappelée par Tacite (cf. Janin, p. 11). Il sait (p. 37) que Pausanias et la flotte lacédémonienne fondèrent leur ville à l'emplacement occupé plus tard par Constantinople. Il mentionne aussi Scutari (Chrysopolis : Janin, p. 494) et « le lieu . . . où Calcedon fut bastie par les Mégariens » lit-on encore dans son journal, p. 37. Retenons pareillement ce passage de Lescalopier (p. 38) où il est question des « aqueductz par lesquels l'eau vient à Constantinople de six lieues, par dedans des canaux où ung homme peut demeurer debout pour y nettoyer et réparer quand besoing est. Il y a des montagnes percées où l'on fait traverser ce canal. . . » comparé par le voyageur français au pont du Gard. « . . . l'eau est menée de ceste façon par une infinité de vallées et montagnes, et est cet aqueduct de telle commodité à Constantinople que

quasi à tous les carrefours y a une fontaine. . . ». La description laissée par Lescalopier m'incite à identifier cet aqueduc avec celui de Valens, dont les deux étages peuvent sans doute rappeler le pont du Gard familial à Pierre Lescalopier (voir là-dessus Janin, p. 199—200). Les fontaines qu'il vit à Constantinople étaient-elles byzantines (Janin n'en mentionne aucune) ou plutôt turques ? c'est ce que nous ignorons. On trouvera encore sous la plume éveillée de ce voyageur une description de Sainte-Sophie (p. 39). La désolation de la ville des anciens basileis explique probablement cette autre affirmation de Lescalopier (p. 39) : « Il n'y a reste des arcs triomphaux, palais, cirques, colonnes ni autres magnificences qui y ont été, autant qu'à Rome, sinon l'Hippodrome et une grande colonne grande comme la romaine d'Antonin, mais seulement de marbre sans aucune représentation ni figure ou image. » L'hippodrome est bien connu (cf. Janin, p. 183—194). Quant à la colonne, son identification nous parait malaisée. En nous aidant naturellement du livre de R. Janin, nous songerions assez volontiers à la colonne de Constantin dite Colonne de porphyre (Janin, p. 77—80), mais le voyageur se sera-t-il mépris sur le matériel ? Celle d'Arcadius ne correspond pas à ce qu'il put voir, puisqu'en 1675 et 1685 — un siècle et plus après le passage de Lescalopier — Spon puis Banduri y virent des bas-reliefs qu'ils dessinèrent (Janin, p. 83). La colonne de Marcien non plus (*ibid.* p. 84—85) ne correspond pas aux détails enregistrés par notre Français, qui ne se serait pas fait faute de relever l'inscription latine gravée sur sa base. Quant aux autres colonnes constantinopolitaines, elles n'accusent aucune particularité susceptible de rapprocher quelque'une d'entre elles de ce qu'aura vu Lescalopier.

Ce que ce dernier a noté au sujet de Péra-Galata mérite aussi d'être relevé par nous. Il y compte 17 églises, dont 3 appartenant au rite latin (p. 41), à savoir celle des Cordeliers, celle des Jacobins et celle (Janin, p. 252 et 464) de Saint-Georges « dont les moines sont vêtus comme ceux de saint Benoît ». Ce nombre imposant d'édifices religieux correspond aux 16 églises que connaît Janin (p. 464) pour l'époque byzantine : mais le vocable de la plupart appartenait alors au calendrier occidental. Sans doute après la conquête turque la plupart d'entre elles furent-elles accaparées par d'autres confessions. Lescalopier explique parfaitement le nom de Péra. Les Grecs ont baptisé la ville de la sorte « pource qu'elle estoit delà leur port » (comparer Janin, p. 251 et 464). Et ajoute-t-il, ils la nomment aussi Galata « pource qu'elle estoit blanche étant neuve » (p. 41—42). De toute évidence, blanche comme le lait. . . C'est là une troisième étymologie à ranger à côté des deux autres signalées par Janin p.457. Autour du port Lescalopier note encore « l'arsenal d'environ cent arches de pierre bien voutées » (p. 42).

C'est en frégate, dit-il (p. 38) qu'il s'en alla voir les Iles des Princes, « à 18 et 20 milles de Constantinople où l'on void les ruynes de plusieurs palais somptueux, délices des empereurs chrétiens et des princes de leur suite; les Turcs ont négligé l'entretien de ces bastiments et nul n'oserait en avoir ». L'un de ces édifices aura été le palais impérial de Prinkipo, dont il ne reste plus rien maintenant, comme le fait remarquer R. Janin (p. 510). Quant aux autres, c'étaient vraisemblablement les anciens couvents qui, loin de servir aux délices des basileis, abritèrent plus d'une fois leurs personnes physiques déchues du trône. . . La désolation des palais impériaux de Constantinople et des Iles des Princes, qui frappa tant Lescalopier, sera retenue au début du XVIII^e siècle par un prince roumain, doublé d'un érudit. C'est ainsi que Demetrius Cantimir, *Histoire de l'Empire othoman. . .* trad. française par M. de Jonquièrre, II, Paris, 1743, p. 45 en fait mention (voir aussi p. 36—37 ce qu'il dit du grand palais — cf. Janin, p. 106 et suiv. — et notamment d'un diamant de 120 scrupules découvert sous Mahomet II dans les ruines du Palation).

Peut-être le livre du R. P. Janin aurait-il eu à glaner dans les récits d'autres voyageurs encore des détails qui auraient enrichi ce magnifique ouvrage. Mais à courir après eux, il ne l'aurait jamais achevé ! Nous nous permettrons cependant de lui signaler le gros répertoire de C. Göllner, *Turcica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts. I (1501—1550)*,

Bucarest—Berlin, 1961. Nous y avons relevé Bertrand de la Borderie, *Le discours du voyage de Constantinople...*, Lyon, 1542 (cf. Göllner, p. 338—342, n° 720), qui fut à Istanbul en 1537 et mentionne son contemporain l'archéologue Jérôme de Mourand, sans préciser quand et où parut sa description, à lui connue, de voyage à Constantinople. De son côté Paulus Rubigallus, *Hodoeporicon Itineris Constantinopolitani...*, Wittenberg, 1544, a manifesté un intérêt particulier pour Sainte-Sophie et l'obélisque de Théodose et laissé une description de Galata (v. Göllner, p. 394—395, n° 839, qui cite aussi la reproduction de cette relation par N. Reusner, *Hodoeporicon sive itinerum totius fere orbis* lib. VII, Bâle, 1580, p. 93—122). Un autre voyageur qui s'arrêta à Constantinople fut Jacques Gassot : dans *Le discours du voyage de Venise à Constantinople...*, Paris, 1550 il raconte ce qu'il vit en 1548 dans la capitale des basileis et des sultans (v. Göllner, p. 417, n° 892).

Nous limiterons là nos remarques. En regrettant toutefois que les index ne nous semblent pas absolument suffisants pour assurer une consultation rapide de cet érudit travail. Il aurait été nécessaire, nous semble-t-il, de leur en adjoindre un de plus qui aurait renfermé les toponymes modernes, sous leur forme turque notamment. Nous parlions tout à l'heure de l'aqueduc de Valens. On le connaît de nos jours — comme le dit du reste le P. Janin dans sa description de ce vaste ouvrage, p. 199 — sous l'appellation de Bozdogankemeri. Supposons qu'un lecteur trouvant quelque part mention de cette forme veuille s'informer à l'aide du livre du savant français de quoi il s'agit ; il aura quelque peine à le faire, et perdra de toute façon un temps précieux. Cette critique, si on peut tenir pour telle notre remarque, ne saurait diminuer en rien l'admiration et le respect que tout byzantiniste se doit de témoigner à ce monument qu'est la *Constantinople byzantine* du R. P. Raymond Janin, fruit d'une vie de labeur inlassable et exemplaire.

P. Ş. Nâsturel

Travaux et mémoires, I (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines), Editions E. de Boccard, Paris, 1965, 463 p.

L'apparition de ce luxueux volume est certainement l'un des événements marquants des études byzantines contemporaines. Son bref *Avant-propos*, par le professeur Paul Lemerle, nous fait savoir qu'il groupe — et continuera de le faire à l'avenir — des travaux plus ou moins amples élaborés, exposés, discutés au séminaire du savant français à la Sorbonne. Ce recueil n'est pas une revue. Son directeur en est P. Lemerle secondé par son élève Jean Gouillard. Qu'on nous permette de nous pencher sur ces pages de savante et claire érudition.

Et tout d'abord un gros travail, nous dirions volontiers le livre, de Hélène Ahrweiler, *L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081—1317) particulièrement au XIII^e siècle* (p. 1—204). L'auteur qui s'oriente de plus en plus vers la géographie historique de l'Empire byzantin nous donne là un tableau minutieux d'une région byzantine à travers l'espace et le temps, celle de Smyrne, vitale pour l'Empire. Après des généralités sur les problèmes que pose la géographie historique de l'Asie Mineure sous l'égide byzantine, elle évoque tour à tour les villes et les campagnes, l'Eglise et son administration et l'administration civile et militaire. Elle a couronné sa monographie d'un appendice consacré aux familles qui s'établirent dans la région de Smyrne au XIII^e s. et y a joint une carte de la province. L'index général et celui des termes grecs font de ces « essai-pilote » en la matière une contribution fondamentale aux études byzantines.

Le Pr. Ivan Dujčev revient ici sur une question qui lui est demeurée chère depuis ses années de jeunesse, *La chronique byzantine de l'an 811* (p. 205—254). Après les discussions entamées depuis 1936 autour de cette διήγησις par lui-même, puis par V. Beševliev, Fr

Dölger, H. Grégoire, L. Tomić, Gy. Moravcsik, P. Charanis — l'œuvre perdue dont elle provient était-elle une chronique ou bien une histoire contemporaine des événements qu'elle relate ? — le savant bulgare (à qui l'on doit ici une réédition critique du texte avec traduction française et notes) développe la thèse que l'on a à faire en l'espèce à « une relation historique, composée par un contemporain des événements, ou peu s'en faut, avec une pleine connaissance des détails ». Après la conversion des Bulgares au christianisme, un anonyme l'aura retouchée « assez superficiellement dans le but d'en faire une œuvre d'édification et une commémoration des victoires byzantines de 811—814 ». L'avenir élucidera sans doute la raison profonde des coïncidences que l'on surprend entre le texte de cette narration anonyme, le *Scriptor incertus* et la chronique de Malalas.

Le P^r P. Lemerle, lui, disserte sur *Thomas le Slave* (p. 255—297). Il aborde en premier lieu la critique des sources (la lettre de Michel II, Georges le Moine, divers textes hagiographiques, Génésius, Théophane continué, puis la tradition tardive, Skylitzès-Cédrenus, Zonaras, Michel le Syrien). Ensuite il entreprend l'interprétation de son sujet. Thomas appartient à une famille slave transplantée en Asie Mineure. On le rencontre pour la première fois dans le village du stratège Bardanios Tourkos, lors de la révolte de ce dernier contre l'autorité de Nicéphore I^{er} en 803. Il reparait en 813 lorsque Léon V l'Arménien monte sur le trône. Il est promu alors turmarque des fédérés. C'est pour venger la mort de son ami Léon V en 820 qu'il se dressera contre l'usurpateur Michel II le Bègue, et aussi « pour satisfaire son ambition personnelle ». Deux problèmes se posent à Thomas, comme à nous-mêmes, observe P. Lemerle. « Le premier est celui des moyens et des forces dont il va disposer », l'autre est la question arabe. Une fois couronné par le patriarche d'Antioche, le rebelle s'agite en Asie Mineure, à la frontière nord-orientale il négocie avec les Etats du Caucase et il se prépare à débarquer en Thrace. Son tort fut de ne pas liquider la question de l'opposition de Katalykos et d'Olbianos, qui allait affaiblir ses arrières. On connaît mieux la question des événements européens que celle de l'occupation de l'Asie Mineure byzantine. Le savant français détermine la chronologie du film des événements depuis le siège de Constantinople dès le mois de décembre 821, jusqu'à la mort de Thomas à la mi-octobre 823, après la déconfiture de sa flotte et l'attaque bulgare. Critiquant quelque peu les points de vue soutenus par E. Lipšić et A. P. Každan, l'auteur attribue l'échec de Thomas à cette réalité exprimée par Kékauménos dans cette formule ramassée et saisissante « l'empereur qui trône à Constantinople a toujours raison ». Les murailles de la ville abritaient le principe de la légitimité dont Michel II avait su se prévaloir aux yeux des sujets de l'Empire.

L'hérésie dans l'Empire byzantin des origines au XII^e siècle (p. 299—324), tel est le titre de la contribution de Jean Gouillard à ce recueil. Sujet rebattu à première vue, mais entièrement renouvelé par la science et la finesse de l'auteur. C'est ainsi qu'il distingue dans l'hétérodoxie byzantine trois masses d'hérésies : les hérésies nobles, qui roulent sur la Christologie et qui ont provoqué la riposte des six premiers conciles œcuméniques ; puis les déviations du XII^e siècle consignées et stigmatisées dans les anathèmes du synodikon du Dimanche de l'Orthodoxie ; enfin, les sectes syncrétistes (marcionisme), les dissidences très anciennes (montanisme, novatianisme, etc.), les mouvements illuministes. C'est ce qu'il appelle le fait sectaire qui lui semble devoir mériter un essai. Et de distinguer ainsi 1. l'héritage hérétique de l'Empire chrétien. Du Panarion d'Epiphane (+403) au *De haeresibus* du patriarche Germain (+ca. 733) (p. 300—307) ; 2. L'imbroglie de la période iconoclaste : Pauliciens, Montanistes—Phrygiens Athinganes—Sabbatiens, Quatuordécimans, etc. (p. 307—312). Enfin il s'occupe en détail 3. du bogomilisme bulgare (milieu du X^e s.) jusqu'au procès des évêques bogomiles en 1143 (p. 312—322). On retiendra de la conclusion de son enquête que « les orthodoxes des VIII^e et IX^e siècles ont vu peu ou prou l'hérésie à travers le prisme du danger iconoclaste. Ceux du X^e et au-delà se montrent plus ouverts à sa vie profonde » (p. 322). Il insiste sur la nécessité pour l'historien d'établir la liste des anathèmes prononcés contre les différentes

hérésies, d'en dégager la chronologie et ensuite celle d'articuler tous ces courants dans l'évolution de la vie spirituelle de l'époque. C'est ce qu'il développera dans d'autres travaux.

De son côté Nicolas Svoronos s'est penché sur *Les privilèges de l'Eglise à l'époque des Comnènes : un rescrit inédit de Manuel I^{er} Comnène* (p. 325—391). Le texte qu'il publie ici est conservé dans le Marc. gr. 173 : c'est une λύσις émise sur rapport du moine et orphanotrophe Basile Anzas, qui remonte à l'an 1171 et concerne la libre possession des biens détenus même abusivement. L'étude que Svoronos lui consacre est pour lui une occasion d'analyser critiquement la question des privilèges de possession de 1025 à 1176. Les mesures adoptées en 1176 par le basileus contre l'accroissement des acquisitions illégitimes tendaient à freiner les abus que commettaient les puissants. Tardives et velléitaires, elles furent pratiquement inopérantes. La régence qui gouverna au nom de son fils mineur Alexis II s'empessa de les abolir, « l'ampleur et la nature des abus... mis en lumière par nos documents fait mieux comprendre la réaction violente d'Andronic et son sort tragique ». Cette étude est accompagnée aux p. 386—391 d'utiles tableaux récapitulatifs des actes impériaux concernant la propriété privilégiée.

La tradition manuscrite des œuvres oratoires profanes de Théodore II Lascaris (p. 393—404) préoccupe Charles Astruc. L'empereur de Nicée a laissé une œuvre variée en bonne partie encore inédite. L'auteur apporte des renseignements relatifs à divers manuscrits, renfermant des compositions oratoires profanes écrites par le souverain. Il analyse sous cet angle le Paris. gr. 3 048, le Scorialensis Y—I—4, les Paris. Suppl. gr. 472 et 37. Il en dégage la valeur de premier ordre du Paris. gr. 3 048 (XV^e s.) et du Suppl. gr. 474. « Espérons donc qu'il se trouvera, dans un proche avenir, un savant pour entreprendre de cette série de textes une édition digne du souverain cultivé que fut Théodore II Lascaris... » déclare M. Astruc. Mais pourquoi ne le serait-il pas lui-même ?

David Jacoby traite d'*Un aspect de la fiscalité vénitienne dans le Péloponnèse aux XIV^e et XV^e siècles : le « zovaticum »* (p. 405—420). Après la conquête vénitienne, la vie de la population autochtone, celle surtout des paysans péloponnésiens, a continué son cours sans changements notables. Les innovations que l'on saisit ne sont que « l'adaptation, sur le plan local ou régional, de pratiques que les Vénitiens avaient trouvées dans d'autres régions de la Romanie ». C'est ce qu'illustre l'histoire du *zovaticum*. Fr. Thiriet a cru y voir une déformation du terme ζευγαράτικιον, impôt en blé ou en espèces acquitté par les possesseurs de bœufs. F. Dölger songe à une déformation vénitienne du mot διαβατικόν, droit de péage perçu pour la transhumance des bovins à travers les prairies d'autrui. Jacoby rappelle que le *zovaticum* était une redevance propre au district de Modon, étendue par la suite à celui de Coron en 1386. La possession de bœufs ou de vaches était à l'origine astreinte à cet impôt que l'on payait après la moisson soit en blé, soit, mais plus rarement, en espèces. Ceci exclut l'hypothèse de Dölger. En revanche, tant le critère d'imposition que le mode de paiement semblent justifier l'identification avec le ζευγαράτικιον. D. Jacoby examine aussi la question de l'étymologie du terme. Les Vénitiens finirent par astreindre à cet impôt aussi les paysans ne possédant pas de bovins.

L'article, posthume hélas, de Jean Verpeaux, a pour titre *Hiérarchie et préséances sous les Paléologues* (p. 421—437). L'auteur (dont, aux dernières nouvelles, vient de paraître à Paris l'édition du *Traité des Offices* du Pseudo-Codinus), expose dans ces pages l'évolution de la hiérarchie de la cour byzantine, ainsi que les principes de préséance aux deux derniers siècles de l'Empire. *Le Traité des Offices*, composé entre 1347 et 1354 (ou 1358 au plus tard) constitue le point de départ de cette discussion. Celle-ci porte sur trois points : « l'évolution hiérarchique des principaux offices, la coexistence, dans la titulature d'un dignitaire, d'un titre à côté du nom de l'office, le lien enfin entre la préséance hiérarchique et la parenté avec l'empereur » (p. 421). L'évolution de la hiérarchie aulique paléologine mène à une situation tout autre que celle du temps des Comnènes. Elle accuse retouches sur retouches, par considéra-

tion de personnes, et au bon plaisir de l'empereur. On ne désigne plus les personnages par leur titre et le nom de leur fonction. On ne tient compte que de la charge dont ils sont revêtus. Cet ordre hiérarchique est à la base de l'ordre des préséances de la cour ; la parenté avec le basileus est question secondaire. La collation néanmoins des offices majeurs est fréquemment fonction des relations de parenté, directe ou indirecte, avec le souverain. La famille impériale a rang aussitôt après le panhypersébaste et le prôvestiaire. Le costume aussi détermine le groupe auquel on appartient. Cet article de J. Verpeaux appelle un examen sérieux de la part des historiens roumains qui, grâce à lui et au traité des offices de Ps.-Codinus, pourront reprendre sur frais nouveaux l'étude de la hiérarchie des boyards en Valachie et Moldavie, sous réserve, on le sait, des rectificatifs réclamés par les titres auliques des Serbes et des Bulgares.

Irène Beldiceanu-Steinherr assume le soin de clôturer le recueil en parlant de *La conquête d'Andrinople par les Turcs : la pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes* (p. 439—461). Elle rappelle tout d'abord les divergences d'opinions sur la date de la prise d'Andrinople : celles-ci oscillent entre 1361 et 1371. Reprenant l'examen de la question à la lumière du contexte historique, l'installation des Turcs en Thrace, elle conclut que la ville tomba aux mains de beys qui n'étaient pas attachés à la dynastie ottomane, Haggi Ibeyi et Evrénos, vers 1369. Le sultan Mourad I^{er} ne s'en rendit maître qu'en 1376 ou 1377.

Il est grand temps de refermer ce magnifique volume. Nous le ferons avec le sentiment que ce sera le chef de file d'une série appelée à défier le temps.

P. Ş. Năsturel

Известия на Института за история, Том 14—15. Сборник на трудове посветени на академик Иван Снегаров (по случай 80-годишнина му.) [Bulletin de l'Institut d'Histoire, tome 14—15. Recueil de travaux en l'honneur du 80^e anniversaire de Ivan Snegarov, membre de l'Académie], Sofia, 1964, 590 p. Българска Академия на Науките. Отделение за исторически и педагогически науки.

Avec ses 24 articles et communications et ses deux rubriques : « Sources » (10 communications) et « Discussions » (3 communications), ce recueil qui bénéficie de la collaboration de spécialistes bulgares et étrangers constitue une importante contribution à l'historiographie du Sud-Est européen (dès l'époque la plus ancienne jusqu'en 1878).

D. Anghelov et I. Nikolov présentent « L'activité scientifique de Ivan Snegarov, membre de l'Académie des Sciences de Bulgarie » (p. 5-25). Après avoir fait des études dans sa ville natale (Ohrid), à Kichinev et Istanbul, où il s'enrôla dans une organisation révolutionnaire, puis à Moscou et à Kiev, il enseigna à Istanbul, Salonique et Sofia. Ses importantes recherches ayant trait surtout à l'histoire de l'Eglise macédonienne et bulgare lui valent d'être élu membre titulaire de l'Académie bulgare (1943). Le contact avec divers centres culturels a stimulé l'intérêt d'Iv. Snegarov pour toute une série de problèmes historiques qu'il tâche à éclaircir, un demi-siècle durant, avec une compétence unanimement reconnue (voir la bibliographie, p. 27—35). Des études comme « L'histoire de l'archiépiscopat d'Ohrid », [*История на Охридската архиепископия-патриаршия*. Sofia, 1931, XI + 615 p.] — parmi les plus anciennes — et « La domination ottomane — obstacle dans la voie du développement culturel du peuple bulgare et des autres peuples balkaniques », [*Турското владичество-пречка за културното развитие на българския народ и другите балкански народи*, Sofia, 1958, 239 p.] — parmi les plus récentes — ont une valeur durable. A l'histoire roumaine se rattachent les études intitulées : « Sur le problème de la dépendance de l'Eglise moldave de

celle d'Ohrid » (1929) et « L'Eglise orthodoxe roumaine — (brève étude historique). Depuis la fondation de la Valachie et de la Moldavie jusqu'à leur Union » [*Румънската православна църква (Кратък исторически очерк). От основаването на влашкото и молдавското княжество до тяхното съединение*, Sofia, 1946, 37 p.]. Il effleure également certains problèmes d'histoire serbe, russe, grecque, albanaise, etc.

Etudes sur la période ancienne. Le premier problème abordé est celui des traces laissées par les Celtes (gali, dénommés en bulgare Galati, Galatska, etc.) signalés dans la poésie et la toponymie bulgare, ainsi que dans le vocabulaire des langues balkaniques en général (R. Bernard, *Les Galates sont-ils passés?* p. 381—404). L'étude est inspirée par la poésie « La mort de Draganca provoquée par l'eau de Galata (empoisonnée) », publiée par G. Rakovski en 1865 à Bucarest.

V. Velkov, en confrontant la « *Passio SS Maximi, Theodoti et Asclepiodotae* » avec certaines découvertes archéologiques, épigraphiques et d'autres documents biographiques contemporains (début du IV^e siècle), fournit d'intéressantes « Données hagiographiques pour l'histoire de la Thrace du IV^e siècle » [*Агиографски данни за историята на Тракия от IV в. н. е.*, p. 381—389], y compris l'économie, la géographie historique et la culture de cette province romaine.

Etudes concernant l'époque byzantine. V. T. Zaimova établit la date de certains événements relatés d'une manière plutôt vague dans une « chronique brève », écrite au XII^e ou XIII^e siècle, mais ayant trait à des événements du X^e siècle [*За хронологията на събитията предадени в една хроника*]. Il s'agit de la famine de 927, des campagnes du tsar Siméon en 914 et de Basile I contre Malatya en 872 ainsi que du tremblement de terre de 968. Ambros, mentionné dans la chronique, est en réalité Omar-ibn-Abd-Allah-al-Aqta. La lecture erronée d'un des mots du texte qui a suggéré certains événements (imaginaires) à Ohrid, dûment rectifiée, laisse apparaître un nouveau sens, celui d'une invasion de sauterelles. A son tour, Ivan Duičev date la vie de Pierre d'Artoas avant 865, sa biographie pouvant ainsi figurer parmi les sources de l'histoire des relations bulgare-byzantines de la première moitié du IX^e siècle. [*Нов исторически извор за българо-византийските отношения през първата половина на IX в.*, p. 347—356]. Une nouvelle source qui contribue à la connaissance de la situation de la région de Sofia (Serdica) dans la seconde moitié du XII^e siècle est découverte par G. Tankova et P. Tivcev dans deux lettres du rhéteur byzantin Grégoire d'Antioche, envoyé en mission militaire à Serdica [*Нови данни за историята на Тракия от IV в. н. е.*, p. 373—380]. Les lettres nous renseignent sur divers aspects, surtout économiques, de la vie des Bulgares de la région de Sofia. M. Loos (Tchécoslovaquie) présente le mouvement des pauliciens (*Où en est la question du mouvement paulicien*, p. 357—390) et B. Primov, l'influence du mouvement bogomilliste bulgare en Europe occidentale [*Сведения за анонимен извор за влиянието на българското богомилство в западна Европа*, p. 299—314], fait confirmé par une chronique d'un anonyme du XIII^e siècle, transmise partiellement par Nicolas Vignier (dans *Recueil de l'Histoire de l'Eglise*, Leyden, 1601), selon lequel les organisations hérétiques d'Italie ont entretenu d'étroites relations avec les organisations des bogomiles et avec d'autres hérétiques dualistes de la Péninsule Balkanique (« L'Eglise bulgare » et « L'Eglise dragovite »). Les cathares, les patarins et les albigeois ont subi l'influence des bogomiles. Les albigeois étaient dénommés Bulgares, Bulgres, Bogres, etc., tandis que les cathares d'Italie et de France, ainsi que les bogomiles bulgares se trouvaient sous l'influence des pauliciens. « *Ecclesia Sclavoniae* », expression qui désignait les hérésies dualistes des Balkans d'Ouest, ont également exercé une influence sur les cathares d'Italie.

A propos du sens qu'avait le titre d'« exarque » dans l'ancienne littérature bulgare [*Към въпроса за титлата „екзарх“ в старобългарска литература*, p. 325—346], K. M. Kuev conclue que l'évolution de ce terme comporte trois périodes : aux IV^e—V^e siècles, le titre d'exarque désigne le rang suprême dans la hiérarchie de l'Eglise (administration

Indépendante d'un territoire appartenant à l'Eglise). Aux VI^e—XIII^e siècles, l'exarque devient un subordonné et un mandataire du patriarche. A partir des XIV^e—XV^e siècles, le titre d'exarque réunit les deux significations, ancienne et récente. Jean l'Exarque, représentant de l'ancienne littérature bulgare (IX^e—X^e siècles), n'est donc pas un simple intermédiaire entre la patriarchie de Constantinople et le gouvernement de Bulgarie, mais il réunit en sa personne l'autorité administrative et celle du sacerdoce.

D. Angelov expose « La conception sur le monde de la classe dominante de la Bulgarie médiévale, reflétée dans la littérature hagiographique » [*Светоглед на господствуващата класа в Средновековна България, отражен в житейната литература*, p. 263—294]. En étroite liaison avec la réalité historique, cette littérature acquiert (IX^e et XIV^e siècles) les traits spécifiques des deux époques du développement historique. Au temps des premiers tsars bulgares, la littérature hagiographique, d'un caractère militant, présente un type de saint, au service des tsars et de la puissance laïque, actif sur le terrain politique et culturel (Cyrille et Méthode, Clément et Naum), qui représentent la conception orthodoxe et la position de l'Eglise officielle. A l'époque de la domination byzantine, c'est le type du saint ascète, accomplissant des miracles qui domine (tels Jean de Rila, Joachim d'Osogov, Gabriel de Lesnovo et Ilarion de Moglena). On ne glorifie plus le monarque (le basileus byzantin). Après l'évincement de la domination byzantine, la littérature du second tsarat bulgare présente de nouveau une attitude positive vis-à-vis du monarque et de ses actions; elle glorifie, à la veille de la chute de la Bulgarie sous la domination ottomane, le passé et représente les saints comme des protecteurs de l'Etat, du tsar et du peuple (voir le patriarche Eftymie de Trnovo).

Problèmes d'histoire sociale-économique. Dans une intéressante étude (« Sur la vie sociale-économique de Sofia dans les XVI^e—XVII^e siècles », p. 215—233), N. Todorov s'occupe de la réglementation de la production et des prix, du rôle qui revient au droit coutumier dans le maintien de l'autonomie des corporations, ainsi que du processus de différenciation au sein des artisans corporatistes; l'auteur mentionne le rôle de Raguse dans le commerce balkanique et bulgare de peaux et dans l'approvisionnement de Constantinople en céréales et bétail provenant de la Péninsule Balkanique et des Principautés danubiennes. Dans « La différenciation sociale au sein de la paysannerie de la région de Trnovo à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e » [*Социалната диференциация сред селячеството в Търновско към края на XVII и началото на XVIII в.*, p. 183—194], Str. Dimitrov et R. Stoikov montrent sur la base d'un registre de paiements de la « dŭdzia », dans 50 villages, que dans le cadre du processus de différenciation se sont formées, d'une part une couche de gens aisés et d'autre part une couche de pauvres, obligés à effectuer le métier de domestiques-manœuvres, milieu où se développent ensuite les relations capitalistes. En s'étayant sur un autre document ottoman — un « canun-namé » du XV^e siècle [*Към икономическата история на градовете в българските земи през XV в.*, p. 243—262], B. Tŭvetkova analyse, sans conclusions définitives, l'histoire économique de la ville de Skoplje et d'autres villes de Macédoine (en annexe, traduction et fac-similés du document trouvé à la Bibliothèque Nationale de Paris).

Problèmes de l'histoire bulgaro-roumaine du Moyen Age. Șt. Ștefănescu (Bucarest) dans « Paisie de Hilandar sur les liaisons roumano-bulgares au XIII^e siècle » [*Пайсий Хиландарски о румыно-българскихъ связяхъ в XVIII в.*, p. 295—298], constate que certains passages de l'histoire de Paisie se fondent sur des confusions de faits et de chronologie, qu'il rectifie pour arriver à préciser que la conquête « des deux Valachies » du nord du Danube a lieu du temps de Ivan Asan II (et non pas d'Asen I) et que par les deux Valachies on doit comprendre la Munténie et l'actuelle Olténie—Petite Valachie (et non la Moldavie).

Dans une étude comparative sur « Prădalica—institution féodale en Bulgarie et Roumanie » [„Прѣдалика” — феодална институция в България и Румъния, p. 235—242], P. P. Panaitescu (Bucarest) établit que *prădalica* vient du lat. *praedium*, au sens de possession

territoriale (cf. dans la diplomatie latino-magyare, *praedaliū* = possession seigneuriale pouvant passer aux mains de la couronne au cas où des héritiers mâles font défaut). Chez les Slaves de la Hongrie, *praedaliū* + *ka* = *prādalika*, qui se retrouve en Valachie et en Bulgarie, mais point en Moldavie, en dépit du fait que la langue et la diplomatie slave y sont également utilisées. Ce terme pénètre en Bulgarie au temps du second tsarat bulgare, qui entretient d'étroites relations avec la Hongrie. En Valachie, il apparaît dans des documents du temps de Vlad l'Empaleur (1459) lequel, étant en conflit avec les grands boyards, se sert de l'institution de « *prādalika* » pour s'emparer des terres de ceux qui n'ont pas d'héritiers.

« Le problème de l'accapuration des terres des communautés villageoises et la création des „tchifliks” et des domaines manoiriaux dans la Turquie européenne aux XVIII^e et XIX^e siècles » [*Към въпроса за заграбването на селските земи и създаването на чифлици и господарлъци в Европейска Турция през XVIII — XIX в.*, p. 151 — 162] est étudié par Hr. Hristov sur la base de 27 suppliques collectives adressées à la Porte en 1857 et 1858 par des villages des régions de Leskovac, Niš et Aleksinac (actuelle Yougoslavie). L'accapuration est plus intense après les réformes de 1832—1834. L'Etat prélevant la rente féodale, les spahis et les représentants du capital commercial et usurier se rabattent sur la rente tirée des terres des paysans, qu'ils accaparent avec violence, en les transformant en « tchifliks » (forme connue dès le XVI^e siècle) et en possessions manoiriales (« *gospodarlyks* » = forme supérieure de « tchiflik », apparue dans la première moitié du XIX^e siècle). Le phénomène enregistré surtout sur le cours supérieur de la Morave orientale et dans les régions voisines du nord-ouest de la Bulgarie et de la Serbie orientale, se rencontre également dans d'autres régions de la Turquie européenne. Les révoltes paysannes des IV^e et V^e décennies du siècle passé ont éclaté là où se vérifie cette intensité du phénomène étudié par l'auteur. Dans « Les haïdouks en Macédoine dans la première moitié du XVII^e siècle » [*Хайдутите в Македония през първата половина на XVII в.*, p. 195 — 213], Al. Matkovski (Skoplje) connu pour avoir publié une série de documents ottomans sur cette « forme de lutte armée la plus prolongée menée par les masses populaires » envers l'exploitation féodale ottoman, et qui, dans les Balkans, s'est déroulée « de Timișoara au Nord, jusqu'en Morée, au Sud », décrit les attaques livrées par les haïdouks dans les villes, par exemple dans le centre commercial (*bezisten*) de Bitola en 1646 ; les attaques des domaines féodaux ou celles qui ont été livrées sur les routes de Macédoine. Elles ont contribué à paralyser la production féodale dans les domaines et dans les mines, privant les spahis de la main d'œuvre nécessaire. L'intensification à ce moment-là de la lutte des haïdouks est considérée comme une expression caractéristique de l'intensification de la lutte des classes.

L'histoire des autres peuples balkaniques et leurs relations avec la Roumanie. L'étude de Petrak Peppo, « Histoire de la commune Bobochtitzza d'Albanie » [*Към история на с. Бобоцица-Албания*, p. 163—182] présente un intérêt particulier. Le même sujet a été traité par Ivan Snegarov dans ses ouvrages. Située au sud-est de Kortcha, Bobochtitzza est habitée par des restes de l'ancienne population slave qui parle aujourd'hui un idiome tenant du groupe de l'extrême sud-ouest des dialectes slaves de la Macédoine. L'autonomie dont elle jouit de 1381 et 1912, ne la mit pas à l'abri du « zouloum » turc. Une partie de ses habitants passa en Bulgarie (surtout à Aidemir, près de Silistra). Vers 1817, les habitants de Bobochtitzza furent contraints par Ali-pacha de Jannina — de lui vendre le village moyennant 80 000 groschen, dont ils ne touchèrent que 30 000. En tant que « tchiflik », le village, soumis aux nouvelles formes d'exploitation, devint après la mort d'Ali-pacha possession du sultan. Après 1839, la plupart des villageois passèrent en Bulgarie, à Kortcha, et en Valachie, surtout à Pitești, sans perdre le contact avec le village d'origine qu'ils aidèrent, au temps du tanzimat, pour se racheter. A cette fin, en 1873, les habitants s'adressèrent à l'exarque Antim de Bulgarie et au consul russe Alex. Hilferding ; une loterie à obligations imprimées en bulgare, grec et roumain

allait être organisée. Leur chef, Ligor Temel Kuneshka, vint à Bucarest (1875) pour toucher l'aide promise. (Voir p. 179 la lettre d'information en grec, dont il était porteur qui se trouve aux archives de l'église métropolitaine de Kortcha.) Il rentra à Kortcha muni d'une somme importante qui fit obtenir le rachat.

Johannes Irscher (République Démocrate Allemande) évoque à propos de « l'Allemagne et la révolte des Grecs » [*Deutschland und die griechische Erhebung*, p. 137—150], outre la prospérité de la presse grecque et l'activité de l'Hétairie de Philomuses, une série d'actions philo-helléniques d'Allemagne (l'aide accordée aux étudiants grecs dans divers centres universitaires allemands, prises de position à l'appui du mouvement grec dans la presse et dans certains écrits d'Allemagne, sentiments de sympathie à l'égard des Grecs, exprimés par des coryphées de la culture allemande : Goethe, Beethoven, Wilhelm Traugott Krug, Fr. Thiersch, etc., participation des Allemands aux luttes de Grèce (le comte von Normann expirant à Misolonghi en 1822).

Emil Niederhauser (Hongrie) apporte de riches données nouvelles dans son étude intitulée « La typographie de l'Université de Buda et la renaissance bulgare » [*Университетская типография в городе Буда и Болгарское возрождение*, p. 123—136]. Datant du XVI^e siècle et transférée en 1777 de Trnava (Tchécoslovaquie), la typographie acquiert (1779) le privilège d'imprimer des livres cyrilliques (livres religieux et manuels en serbe, roumain et ruthène), pour contrecarrer la concurrence des livres russes. Y travaillent : Iurii Petrovič pour la langue serbe, Alex. Ragazzi pour la langue ruthène et Ioan Onișor (à partir de 1799), Samuel Micou Klein (à partir de 1804) et Petru Maior (à partir de 1809) pour la langue roumaine. Jusqu'en 1877 on y a imprimé, entre autres, 283 livres serbes, 23 livres ruthènes, 87 livres roumains, 4 livres grecs, 9 livres bulgares. Des dépôts et des commissionnaires existaient à Lvov, Novi Sad, Timișoara, Blaj, Bucarest, Belgrade, etc. Des 9 livres publiés en bulgare, 5 sont connus seulement d'après leur titre mentionné dans le catalogue de la typographie, élaboré en 1877 (un livre rédigé en 1846 par Em. Vaskidovitch, l'un des fondateurs en 1835 de l'école helléno-bulgare). Parmi les quatre livres issus de cette typographie, existant encore aujourd'hui, se trouve « La vie de Saint Alexei », écrite en vers par le serbe Constantin Ognjanović, qui appelle de ses vœux le progrès et l'instruction des Bulgares, afin qu'ils n'aient plus honte de leur origine et qu'ils ne soient plus obligés de se faire passer les uns pour Serbes et les autres pour Roumains. La colonie bulgare de Buda étant restreinte, les lecteurs des livres bulgares se recrutaient surtout parmi les Bulgares de la Valachie (Bucarest, Giurgiu, Galați, Brăila, Craiova).

L'époque de la renaissance bulgare. Virginia Paskaleva aborde un problème très peu étudié jusqu'à présent : « Sur l'autonomie des Bulgares à l'époque de la renaissance » [*За самоуправлението на българите през Възраждането*, p. 69—84]. A partir du XVII^e siècle les communes et les corporations autonomes gardiennes des coutumes subissent des modifications importantes, dans la mesure où s'aggravaient les contradictions entre les classes. Malgré l'accentuation de leurs propres phénomènes antagonistes, les communes autonomes jouèrent un rôle positif dans la résolution d'importants problèmes à caractère social et politique auxquels elles ont été appelées à faire face à cette époque.

Soulignons l'intérêt de l'article de Al. Burmov sur « Liuben Karavelov et la création du Comité révolutionnaire central bulgare de Bucarest » [*Любен Каравелов и създаването на Българския революционен централен Комитет в Букурещ*, p.105—122]. Des précisions et des considérations nouvelles sur la vie et l'activité de L. Karavelov rendent plus net le rôle de celui-ci dans la création du Comité, rôle nié par les uns et exagéré par les autres. Aidé par Levski, Kasabov, Rainov, etc., Karavelov a figuré parmi les initiateurs du Comité révolutionnaire bulgare, créé très probablement dans la première moitié du mois d'octobre 1869 et devenu Comité révolutionnaire central bulgare en octobre 1870.

L'époque de la plus intense activité de ce comité, et par conséquent celle de Karavelov et Levski, est encore partiellement inconnue, surtout en ce qui concerne le Monténégro, ainsi que l'affirme Krumka Sarova dans « L'opinion publique progressiste du Monténégro et le mouvement de libération bulgare au début de la 8^e décennie du XIX^e siècle » [*Черногорската прогресивна общественост и българското освободително движение в началото на 70-те години на XIX в.*, p. 85—104].

Une contribution nouvelle à une meilleure connaissance de la lutte de « Libération nationale du peuple bulgare dans la période de la guerre russo-turque (1877—1878) » [*Из историята национално — освободителной борби болгарского народа в период русско-турецкой войны 1877—1878 г.*, p. 37—44], apporte Acop A. Ulunian (U.R.S.S.) par des informations inédites sur la participation à cette guerre du révolutionnaire bulgare Panaiot Hitov. De nouvelles informations sur la vie d'un autre révolutionnaire bulgare, Philippe Totiu, sont mises en évidence par des documents de 1868 et 1869 trouvés par Vl. Diculescu dans les archives bucarestois et publiés sous la rubrique « Sources et matériaux » [*Нови документи за Филип Тотю*, p. 429—442]. En reflétant les mesures prises par les autorités roumaines pour suivre la trace de Philippe Totiu, les documents prouvent en même temps l'attitude bienveillante de celles-ci envers les insurgés bulgares.

On trouve dans la même rubrique d'autres matériaux documentaires qui concernent de près les événements ayant eu lieu sur le territoire de la Roumanie. M. Dihan (U.R.S.S.) et I. Mitev mettent en évidence d'autres « Documents précieux se trouvant dans les archives d'Odessa sur les révoltes de Brăila de 1841—1842 » (p. 455—467). Un rapport du gouverneur général de la Bessarabie adressé à Nesselrode et d'autres documents montrent que le gouvernement russe et certains représentants de la culture bulgare ayant à leur tête Basile Aprilov manifestaient une attitude hostile envers les préparatifs entrepris par Gh. Rakovski, Petar Gancev, etc., en vue de faire éclater une révolte à Brăila. On y trouve une série d'informations sur Jean Virțan (orthographié Vorsan) et Velko Dimovici, venus de la Valachie et participant à ces préparatifs. On doit remarquer ici que ce « certain Zmancevici » mentionné parmi les auteurs des préparatifs de la révolte (p. 458—462) serait, d'après les explications fournies par V. V. Niakii (Slavianskii Arhiv. Sbornik Statei i materialov. Moscou, 1962, p. 59—74), Vasilii Vilkov, l'un des chefs de la révolte de 1841, réfugié à Reni sous le nom de V. Stancevici (par la suite, Zmancevici).

Un moment des « Liaisons politiques de la Russie avec les Bulgares, les Serbes et les Roumains » [*Два документа от втората половина на XVII в. за политическите връзки на Русия с българи, сърби и румынци*, p. 469—474], au XVII^e siècle, est illustré par le message d'Ivan et de Petru Alexeevici du 28 décembre 1688, adressé au patriarche Arsenie d'Ipec, en réponse aux lettres envoyées d'Athos par celui-ci, par l'intermédiaire d'Isaie, à celles du patriarche Dionisios de Constantinople et à celles de Șerban Cantacuzène, prince de la Valachie, dans lesquelles ceux-ci décrivent la situation difficile des Serbes, des Bulgares et des Roumains se trouvant sous le joug ottoman.

Dans le tableau alphabétique et chronologique de « La fête du jour de Cyrille et de Méthode à l'époque de la renaissance bulgare » [*Празникът на Кирил и Методий по време на Българското възраждане*, p. 411—428], on trouve également des informations sur les relations roumano-bulgares et la fréquence de cette anniversaire dans bon nombre de villes roumaines. A Tulcea est signalée une école portant le nom de Cyrille et de Méthode. Des églises de ce nom existaient à Bucarest et ailleurs. Les deux apôtres slaves sont fêtés à Tulcea (1861), Brăila (1863) et Bucarest (1864). Quelques « Documents sur l'utilisation des pâturages de la Dobroudja par les « mocans » transylvains » (p. 443—454) découverts par P. Miatev dans les archives de Budapest, présentent les conditions dans lesquelles les bergers des alentours de Hunedoara, de Sibiu et de Sf.-Gheorghe, se déplaçaient vers 1870 dans le pays jusque dans la Dobroudja.

Voici les autres matériaux du volume que les spécialistes auront intérêt à connaître : un fragment d'un évangile bogomilien de 1393 du Bosniaque Batala, présenté par Dj. Radočić (R. S. F. de Yougoslavie) ; un manuscrit de Budapest contenant les lettres de Théophilacte de Bulgarie, par G. G. Litavrin (U.R.S.S.) ; les excerpts de Skylitzès, par A. P. Kajdan (U.R.S.S.) ; le problème de l'authenticité de parchemins bulgares des XIII^e et XIV^e siècles, par E. P. Naumov (U.R.S.S.) ; quelques problèmes de la lutte des classes en Bulgarie au X^e siècle, par Str. Lichev ; trois contes historiques, par B. Angelov, dont l'un (Hrismos) a été traduit en roumain en 1830 par Vlad Pop Petkov Galciov.

La discussion reprise par P. Hr. Petrov sur la date à laquelle la Bulgarie a adopté le christianisme [*За година на налагане християнството в България*, p. 569—590] clôt le volume. A l'encontre des hypothèses formulées jusqu'à présent et qui s'arrêtent aux années 861 et 865, l'auteur établit que cet événement a été décidé à l'occasion de la conclusion du traité de paix bulgare-byzantin à la fin de l'an 863 et a eu lieu au printemps de l'année suivante, ce qui permet de reconsidérer d'autres problèmes importants.

Ces intéressantes contributions, en partie inédites, à l'éclaircissement de problèmes tellement variés de l'histoire de la Bulgarie et des pays voisins (les relations entre les Roumains et les autres peuples du sud-est de l'Europe y occupant une place appréciable) font de l'Homage offert à l'académicien Ivan Snegarov un recueil précieux et indispensable à un large cercle de spécialistes.

S. Iancovici

Зборник филозофског факултета. Београдски Универзитет. Споменица Михаила Динића [Recueil de travaux de la Faculté de Philosophie. Université de Belgrade. Mélanges Mihailo Dinić, VIII, 1—2, 772 p., 1964, Belgrade.

Abordant les aspects les plus divers de l'histoire des peuples de Yougoslavie et de l'histoire balkanique en général, les 44 articles parus dans les deux tomes publiés sous l'égide de la Faculté de Philosophie de Belgrade sont dédiés au professeur Mihailo Dinić.

Bien connu par son activité scientifique commencée il y a à peu près 40 ans, Mihailo Dinić est l'auteur d'une œuvre remarquable comprenant aussi bien la publication de nombreux documents concernant la république de Raguse et Belgrade au Moyen Age, que des études importantes sur l'histoire médiévale serbe et bosniaque. Mihailo Dinić s'est imposé aussi par sa collaboration à l'« Histoire des peuples de Yougoslavie » et par le chapitre d'histoire balkanique (1018—1499) qu'il a donné à la *Cambridge Medieval History* (IV₂, ch. XII, p. 519—565).

Pour l'histoire ancienne on remarque en premier lieu l'article dû au professeur Fanula Papazoglu, *Дарданска ономастика* [L'onomastique dardanienne]. L'appartenance ethnique des Dardannes est un problème longuement débattu par les historiens et les linguistes, et une analyse de l'onomastique permet à l'auteur de donner une contribution très importante à ce sujet. Fanula Papazoglu établit un groupement du matériel onomastique en deux catégories : une pour les II^e—III^e siècles et l'autre, très importante, pour les noms de l'époque romaine, pour laquelle l'auteur dresse une liste complète avec toutes les références nécessaires, ce qui lui permet de tirer quelques conclusions intéressantes : la population de la partie orientale de la Dardanie (Scupi-Naissus-Remesiana) est d'origine thrace, comme l'a déjà démontré G. Mateescu¹ ; dans le reste de la Dardanie, la population n'est pas d'origine thrace mais bien différente. Il est difficile de répondre si les Dardaniens sont des Illyriens, mais en tout cas il

¹ G. Mateescu, *I Traci nelle epigrafi di Roma*, dans « Ephemericis Daco Romana », I (1923).

faut considérer la Dardanie comme une région onomastique bien séparée des autres régions illyriennes. Probablement il y avait ici une population antérieure à l'établissement des Illyriens, qui les a influencés et a laissé des traces dans l'onomastique. C'est pour cela que la Dardanie représente une région où l'on peut signaler la coexistence de trois éléments ethniques distincts : un substratum préindo-européen, un substratum thrace et un autre illyrien.

Dans son étude *О неким аспектима изградне тематског уређења на Балканском полуострву* [Sur quelques aspects de l'organisation des thèmes dans la Péninsule Balkanique] Jadran Ferluga émet quelques considérations sur l'apparition et le développement du régime des thèmes dans l'Empire byzantin et surtout dans les régions balkaniques, problème aujourd'hui extrêmement débattu et pas encore élucidé dans tous ses détails². L'apparition d'un thème dans une région ou autre de l'Empire a été déterminée et influencée par la situation historique spécifique de cette région, bien différente en Asie Mineure, dans les Balkans, en Italie, le résultat étant une nouvelle organisation administrative et militaire. Si les débuts du système des thèmes doivent être placés à l'époque du règne de l'empereur Héraclius (610—641), l'organisation des thèmes dans les Balkans a commencé un peu plus tard, à cause de la pénétration massive et de l'établissement des Slaves qui ont liquidé presque totalement l'autorité byzantine. L'administration impériale a continué seulement dans un nombre restreint de villes situées à proximité de Constantinople ou sur le littoral égéen et adriatique. Les Slaves établis dans les Balkans étaient dans le stade de la démocratie militaire, n'ayant pas une organisation d'Etat. Les premiers thèmes organisés dans les Balkans à la fin du VII^e siècle ont été ceux de la Thrace et de l'Hélade ; seulement à la fin du VIII^e siècle ont été créés les thèmes de Macédoine, du Péloponèse et dans les premières décennies du siècle suivant les thèmes de Dyrrachium et de Thessalonique, le dernier ayant un rôle stratégique très important. Avec la création des thèmes de Nicopole et de Dalmatie la première étape du rétablissement de la domination byzantine dans les Balkans prend fin. La seconde étape finit en 1018 après la victoire de Basile II sur les Slaves macédoniens, mais la plus grande extension de la domination byzantine se place ici à l'époque de Manuel I. Ferluga a aussi étudié les traces et les influences de la création des thèmes sur les Slaves aux VII^e—IX^e siècles. La réhellénisation des régions balkaniques méridionales a été beaucoup influencée par le système stratotique, et l'organisation des thèmes a été un facteur important dont on doit tenir compte dans l'étude de la réhellénisation et aussi de la formation des Etats slaves balkaniques.

Un aspect particulier de la situation politique dans la partie occidentale de la Péninsule Balkanique a été étudié par Ljubomir Maksimović dans son étude sur l'arrivée des Narentans dans les îles de Dalmatie, *О времену доласка Наретлана на далматинска острва*. L'auteur conclut que les Narentans s'établirent dans les îles de la mer Adriatique au cours du VIII^e siècle, probablement après la disparition de l'exarchat de Ravenne (751) quand la domination de la flotte byzantine a cessé dans ces régions.

Sur les relations de l'Empire et de la Serbie médiévale citons encore l'étude de B. Ferjančić, *Када и Евдокија удала за Стевана Неманића?* [A quel moment la princesse Eudokia a-t-elle épousé Stevan Nemanjić?], qui offre certaines informations sur les relations existantes entre les Etats balkaniques dans les années 80 du XII^e siècle. Dans son article *О границама Србије и српске државе у X веку* [Sur les frontières de la Serbie et de l'Etat serbe au X^e siècle] R. Novaković continue ses recherches de géographie historique de la Yougoslavie, tandis que l'évolution historique et la situation des frontières de la région de Zahumlje aux X^e—XV^e siècles fait l'objet de l'étude de V. Trpković, *Хумска земља* [La terre de Hum].

² Voir la bibliographie récente chez G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 3^e éd., Munich, 1965.

Quelques aspects particuliers de l'histoire de Dubrovnik nous révèle B. Krekić, *О једном виду положаја посада на дубровачким бродовика у XVI веку* [Un aspect de la condition des équipages sur les navires ragusains au XIV^e siècle] et B. Nedeljković, *Дубровник у сватовима Лазара њурђевића* [Dubrovnik et le mariage du knez Lazar Djurdjević]. Le professeur Georges Ostrogorsky dans l'étude *Христопол узмеђу Срба и Византинаца* [Christoupolis entre Serbes et Byzantins], s'arrête sur un aspect intéressant les relations de l'Etat serbe à l'époque d'Etienne Dušan avec l'Empire byzantin, en étudiant la situation de la ville byzantine de Christoupolis, conquise dans les années 50 du XIV^e siècle par les Serbes, puis de nouveau occupée par les Byzantins. L'auteur apporte des informations nouvelles sur les grands féodaux byzantins de l'époque, sur leurs terres et privilèges au XIV^e siècle. S. Ćircović, bien connu pour ses études sur la Bosnie médiévale³, est présent avec une ample étude sur le couronnement royal en Bosnie à la fin du XIV^e siècle, sur la signification de la couronne royale, sur l'impression faite par le couronnement de Trvtko en 1377 sur les contemporains et les pays voisins, à Raguse et en Hongrie surtout [*Сулуби венац, La double couronne*].

L'histoire de l'Albanie aux XIV^e et XV^e siècles est encore insuffisamment étudiée et les contributions sur le rôle des familles féodales de ce pays sont, à cause de cela même, très précieuses. Dans cette direction nous signalons l'étude de I. Bozić *О Дукађинима* [La famille des Ducagins]. Complétant les études de Ch. Hopf⁴ avec des données tirées des archives de Venise, l'auteur examine le rôle de cette famille dans l'histoire du peuple albanais et établit son arbre généalogique. Il s'arrête sur ses relations avec les Vénitiens qui ont occupé à la fin du XIV^e siècle une partie de l'Albanie septentrionale, sur la participation de cette famille à la lutte anti-turque dirigée par Georges Castriote Scanderbeg dans les années 1443—1468. Les Ducagins représentent l'aristocratie qui a reconnu d'abord l'autorité vénitienne et plus tard, à partir du XV^e siècle, a adhéré aux intérêts des conquérants ottomans gardant un rôle important dans l'administration et l'armée.

Dans son étude *Малонишци — племе у Цјрној Гори* [Les Malonšić, une tribu du Monténégro], V. Ćubrilović s'arrête de nouveau sur l'histoire des tribus monténégrines, sur les exemples particulièrement intéressants des conditions de leur vie, du XV^e jusqu'au début du XVII^e siècle, l'alliance entre les pâtres et les cultivateurs déterminant ici un certain degré d'autonomie qui a imprimé quelques traits spécifiques au processus de féodalisation.

Lié à l'histoire de la lutte des peuples balkaniques contre les Turcs et à l'histoire de la littérature sud-est européenne est le sujet abordé par Alois Schmaus dans son article sur le problème du développement historique de la tradition de Kossovo [*Из проблематике историјског развоја косовске традиције*], étude d'une grande érudition qui apporte des lumières dans un problème que le savant munichois étudie depuis longtemps.

Le Banat hongrois de Belgrade a été créé après 1456, probablement entre 1458 et 1465, date de la première mention dans les sources; c'est justement la conclusion de I. Kallić-Mijušković *Прилог историји београдске бановине* [Contribution à l'histoire du Banat de Belgrade]. L'auteur évoque l'histoire du Banat de Belgrade qui a existé jusqu'en 1521, étant organisé pour arrêter l'expansion des Turcs vers la Hongrie.

Parmi les articles sur l'histoire moderne et contemporaine de la Yougoslavie nous remarquons les études de D. Knežević concernant le rôle des ouvriers de Kragujevac dans le mouvement syndical d'avant la première guerre mondiale, *Синдикални покрет у Крагујевцу од 1903 до 1914 године* [Le mouvement syndical à Kragujevac de 1903 à 1914], de M. Vojvodić sur les relations entre la Bulgarie et le Monténégro en vue de la réalisation d'un accord relatif à une action armée contre la Turquie avant la première guerre balkanique *Бугарско-црногорски преговори и споразум 1912 године* [Les pourparlers entre la Bulgarie et

³ *Istorija Bosne*, Belgrade, 1964.

⁴ Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873.

le Monténégro et l'accord de 1912] et de A. Mitrović sur un épisode de l'histoire diplomatique d'après la première guerre mondiale, *Тајни контакти Нитијеве владе со југословенском делегацијом у јулу 1919 године* [Les contacts secrets entre le gouvernement de Nitti et la délégation yougoslave en juillet 1919].



Les deux volumes que nous présentons comprennent aussi de nombreux articles d'archéologie, d'histoire de l'art et d'histoire de la culture qui apportent des informations utiles concernant le développement de l'ancienne civilisation du territoire serbe à travers les siècles, présentant des points de vue pleins d'intérêt pour les spécialistes dans l'histoire sud-est européenne.

Parmi les articles dédiés à la culture primitive et antique on peut remarquer l'article de Branko Gavela, *Винчин културни и хронолошки комплекс* [Le complexe culturel et chronologique de Vinča], qui s'occupe des relations de cette ancienne civilisation néolithique des Balkans avec le monde anatolien et égéen ; celui dû à Milutin Garašanin, *Ка хронолошком систему евоадееног доба у Србији и Македонији* [Au sujet du système chronologique de l'âge du fer en Serbie et en Macédoine], d'un caractère méthodologique plutôt, au sujet des principes chronologiques dans la recherche archéologique appliqués aux découvertes faites sur le territoire yougoslave et datées du XIII^e siècle av.n.è. jusqu'au commencement de la domination romaine ; l'article de Alexandrina Cermanović-Kuzmanović traitant de trois sarcophages du III^e siècle provenant d'un ou de plusieurs ateliers de Sirmium influencés par l'art norico-pannonien dont les échos sont évidents dans les portraits et dans les motifs décoratifs, *Једна група римских саркофага из Сирмијума* [Un groupe de sarcophages de Sirmium] ; enfin l'étude de Dušan Glumac, *Хорус и неговe очи* [Horus et ses yeux], où l'auteur discute le sens et l'évolution d'un motif littéraire des textes religieux égyptiens — celui de la perte des yeux et de leur reprise par Horus —, motif présent aussi dans l'art et proche de la conception chrétienne de l'œil omniprésent de Dieu.

Beaucoup plus nombreux sont les matériaux concernant l'art et la culture du haut Moyen Age et de l'époque médiévale. Analysant quelques découvertes romaines tardives et préféodales, de Kolovrat, de Kuprinovo, de Čadjavica, l'article de Jovan Kovačević, *Маргиналије уз проблеме археологије и уметности раног средњег века* [Notes marginales en regard de problèmes intéressant l'archéologie et l'art du haut Moyen Age], a un caractère plutôt informatif sur la culture matérielle des V^e—X^e siècles, époque encore insuffisamment connue de l'histoire serbe.

Appartenant à une zone artistique depuis toujours ouverte aux influences de la péninsule italique, la cathédrale de Trogir est l'objet de l'attention de Branka Telebanović-Pecarski qui dédie un article aux sculptures du portail de ce monument, *Релеф права ногу на порталу Трогирске катедрале* [La représentation du Lavement des pieds sur le portail de la cathédrale de Trogir]. Analysant la composition de cette scène et ses détails iconographiques, l'auteur observe que la représentation de Jésus devant les apôtres est insolite et étrangère à l'art du monde byzantin et occidental. Elle corrobore cette scène avec d'autres détails iconographiques de la sculpture de Trogir et tire la conclusion que sur le portail d'iconographie occidentale de cette cathédrale ornée vers le milieu du XIII^e siècle on peut déceler l'influence de la littérature patarinerne et cathare, active en Dalmatie et en Bosnie à la fin du XII^e siècle encore.

Deux études sont dédiées à la culture humaniste des villes de la côte dalmate et à ses relations avec l'Italie et l'Occident. La première est celle de Jorjo Tadić, *Johannes Gazulus, дубровачки хуманиста XV века* [Johannes Gazulus, humaniste ragusain du XV^e siècle], sur la vie et l'activité de ce « magister » de la florissante ville adriatique, plusieurs fois voyageur en Italie — soit pour ses études à Padoue, soit pour des missions diplomatiques de sa ville —

propagandiste pour une croisade contre les Turcs, partisan du héros albanais Scanderbeg, correspondant érudit des humanistes de la cour royale de Buda à l'époque de Mathieu Corvin.

La seconde étude dédiée à un problème très discuté dans l'historiographie de la civilisation européenne médiévale, celui des relations entre Byzance et Occident est due au spécialiste de Milan, Agostino Pertusi, *Итало-грци и Византинци у развоју италијанске културе у епохи хуманизма* [Grecs d'Italie et Byzantins dans la culture italienne à l'époque de l'humanisme]. L'auteur s'arrête tour à tour sur les problèmes de la tradition et de la culture grecques, de l'humanisme de cette région et de Byzance, enfin, sur les rapports de l'humanisme italien avec l'Occident. Le point de départ de Pertusi est celui des prémices culturelles grecques dans le Sud italique, centre de la culture humaniste européenne. Un Léonce Pilate, connaisseur de Homer et d'Euripide, de Virgile, de Pline et de Tite Live, un Barlaam, plus tard un Chrysoloras, un Arghiroopoulos, un Gémiste Plethon, un Bessarion, professeurs des humanistes italiens, propagateurs des valeurs de la civilisation byzantine dans le monde de Quattrocento, et à côté d'eux plusieurs théologiens avec une solide culture classique, en Sicile et au sud de l'Italie, ont représenté les principaux facteurs d'un vrai foyer de civilisation humaniste. Dans l'Italie méridionale la langue grecque était traditionnelle et dans les IX^e—XIV^e siècles on peut constater ici une activité lexicographique et de traduction en latin des auteurs de l'Hellade antique; on sait qu'au XII^e siècle dans les bibliothèques monastiques de cette région on trouvait des manuscrits gréco-romains, à l'époque où la normande Palerme était un des plus grands centres culturels de l'Europe.

L'humanisme dans le double sens — intérêt pour l'Antiquité et intérêt pour l'homme, pour la nature, pour le cosmos — est, sans doute, débiteur aux cultures sicilienne, sud-italienne et byzantine d'une façon que Agostino Pertusi a soulignée avec justesse et nuances.

Un grand nombre d'études de ces deux volumes ont pour objet l'histoire de l'art du Moyen Age serbe aux XIII^e—XVIII^e siècles, et communiquent, pour l'architecture, la sculpture et la peinture, des interprétations nouvelles qui intéressent les spécialistes roumains attirés par l'étude de problèmes similaires au nord du Danube.

Dans l'article *Византиски и оријентални елементи у декорацији Моравске школе* [Éléments byzantins et orientaux dans la décoration de l'école de Morava], Jovanka Maksimović s'arrête sur les monuments de la fin du XIV^e et du commencement du XV^e siècle, la dernière époque de floraison artistique serbe avant la conquête turque. La sculpture en pierre aux motifs géométriques, végétaux et, plus rarement, zoo- et anthropomorphes aux arcades, portails, fenêtres et sarcophages, la sculpture en bois des meubles, le travail en métal, se caractérisent par une profusion de motifs d'origine orientale, sassanides et islamiques, venus soit par l'intermédiaire de Byzance, soit par celui de l'art ottoman. Les plus lointains échos de ce goût orientalisant — dans le territoire valaque, à Cozia (1388) — peuvent constituer, à la lumière des conclusions de l'auteur, l'objet d'une étude plus approfondie.

Un article intéressant sur un élément de continuité dans l'ancienne architecture du territoire yougoslave est celui signé par Vojislav Korać et Vojislav Djurić, *Цркве с прислоненим дуковима у старој Херцеговини и дубровачно градитељство* [Églises à arcatures aveugles de l'ancienne Herzégovine et architectures ragusaines]. Les auteurs communiquent trois pièces d'archive datant de 1488—1499 et 1503, concernant la construction de trois églises par les maîtres ragusains (*muratores de Ragusio*) et s'arrêtent sur les circonstances dans lesquelles certains monuments de rite orthodoxe de Herzégovine, depuis la fin du XV^e siècle jusqu'au XVII^e, ont été bâtis avec de profondes arcatures aveugles sur les murs intérieurs, arcatures que Korać et Djurić considèrent — dans une hypothèse séduisante mais pas encore suffisamment démontrée — comme un héritage des églises préromanes du littoral adriatique, monuments considérés par les architectes du Moyen Age comme des églises « grecques ».

Au chapitre peinture médiévale serbe on remarque aussi certains articles qui apportent des informations inédites. L'attention de Gojko Subotić, dans l'étude *Пеђинска црква арханђела Михаила под Струге* [L'église rupestre de l'Archange-Michel près de Struga], est attirée par les deux couches de peinture de ce monument, datées à la seconde moitié du XIII^e siècle, la première, et à la fin du XIV^e, la seconde, fresques attribuées aux ateliers florissants de la Macédoine. Quant aux données fournies par Sreten Petković, *Трагом једне сликарске групе из друге половина XVI столећа* [Un groupe de peintres en Monténégro dans la seconde moitié du XVI^e siècle], elles concernent quelques monuments — Brezovica, Morača, Nikoljac et Bijelo Pole — peints dans les années 60 et 70 du XVI^e siècle dans une manière qui indique déjà une phase de déclin chromatique et compositionnel, expliquable par les conditions difficiles de la vie artistique contemporaine en Serbie.

Le développement de la peinture murale au XVIII^e siècle constitue l'objet de deux articles, celui signé par Dejan Medaković, d'un caractère plutôt monographique, *Зидно сликарство манастира Крушедола* [La peinture murale du monastère Krušedol], et l'autre, de Radmila Mihalović, *Утицаји западно-европске уметности на српско сликарство XVIII века* [Les influences de l'art européen occidental sur la peinture serbe du XVIII^e siècle], plus général dans ses conclusions. Le premier analyse les fresques qui ont orné en 1750-1756 l'église du monastère Krušedol, œuvre de divers artistes russes et serbes, d'un style très redevable au baroque en ce qui concerne le programme et l'iconographie. Le second article rend évidents les caractères maniéristes de certaines compositions murales serbes du XVIII^e siècle comprenant des scènes (Les noces de Cana, Jésus dans la maison de Marie et de Marthe, Le repas chez Simon le Pharisien), fréquentes chez les maniéristes flamands et hollandais qui ont influencé la peinture de l'Orient orthodoxe, celle russe au XVII^e siècle, celle serbe au XVIII^e.



Par leur richesse d'informations dans le domaine de l'histoire politique, sociale et économique, de l'histoire diplomatique, littéraire et artistique des Balkans, les articles dus à plus de 40 auteurs présents dans les deux volumes édités par les soins de la Faculté de Philosophie de l'Université de Belgrade, reflètent l'activité scientifique méritoire des historiens yougoslaves, archéologues, historiens de l'art et de la culture antique, médiévale et moderne.

Răzvan Theodorescu et Gheorghe Zbucnea

RADOSAV MEDENICA, *Banović Strahinja u krugu varianata i tema o neveri žene u narodnoj epici* [Banović Strahinja dans le cycle des variantes et des thèmes sur l'infidélité de la femme dans la poésie épique populaire des Slaves du Sud], Belgrade, 1965, 322 p. (SANU, Posebna izdanja, knj. CCCLXXXI, Odelj. lit. i jez., knj. 14).

Le travail dont nous nous occupons est de deux points de vue remarquable : parce qu'il apporte une solution scientifique plausible dans le débat plus que séculaire d'un thème folklorique singulier et parce qu'il illustre le haut niveau théorique et méthodologique atteint par les folkloristes yougoslaves contemporains. Le sujet en est l'étude de la ballade « Banović Strahinja » qui, dans la version de V. Karadžić paraît être devenue, sinon la plus belle pièce de la création populaire serbo-croate, en tout cas la pièce la plus réalisée et représentative pour l'art des improvisateurs serbes (voir aussi Radosav Medenica, *Problematik und Methodik der Variantenforschung*, dans « Zeitschrift für Balkanologie », 3, 1965, p. 153). La recherche est

fondée sur un nombre de 22 variantes, recueillies à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, sur tout le territoire actuel de la Yougoslavie.

La ballade fait partie du cycle très répandu de « la femme infidèle » et a le contenu schématique suivant. Le héros se trouve en visite chez ses beaux-parents ou il se divertit, quand il apprend que sa maison a été dévastée, sa mère maltraitée et sa femme enlevée. Il demande l'aide de ses parents, c'est-à-dire du beau-père et de ses beaux-frères, mais ceux-ci la lui refusent. Ce moment reflète une certaine philosophie misogyne, que le beau-père exprime avec conviction et sans ménagements, selon laquelle la femme serait plus attachée au ravisseur qu'à son propre mari (Žena više voli zavodnika nego muža). En échange, la famille du beau-père offre au gendre son aide pour la reconstruction de la maison et le choix d'une autre épouse. L'auteur considère que ce moment représente la première phase du développement du sujet (p. 59). Le héros, qui doit se débrouiller par ses propres moyens, part à la recherche de sa femme, déguisé, en général, en Turc. Lorsqu'après de longues recherches il trouve le ravisseur, celui-ci dort sous la tente, la tête sur les genoux de l'épouse enlevée. La femme, bien que le mari lui fasse signe de ne pas le trahir, réveille le Turc et un duel s'engage entre les deux hommes, selon toutes les règles de l'art : avec des lances qui se brisent, des massues qui cassent, des sabres qui s'ébrèchent, pour qu'à la fin, descendant de cheval, ils s'engagent dans un corps à corps épique qui peut, dans certaines variantes, durer plusieurs jours. Pendant tout ce temps, l'épouse les regarde tranquillement, sans intervenir. A un moment donné, le mari fatigué demande à sa femme d'aider n'importe lequel d'entre eux (da pomogne jednom ili drugom), pour mettre fin au combat. Et à ce moment, le mari a la surprise de voir se réaliser l'appréciation pessimiste de son beau-père concernant la sagesse et la fidélité des femmes. L'épouse se penche, relève un fragment de sabre et s'en sert pour frapper son mari au front. Ce moment est considéré par l'auteur comme étant la seconde étape du développement du sujet. Le mari s'acharne et tue l'adversaire (dans certaines variantes avec l'aide du chien, en d'autres avec celle de son enfant). La femme infidèle veut s'enfuir, mais le héros la rattrape, la prend sur son cheval et retourne avec elle chez ses beaux-parents. Avec le retour dans sa famille commence la dernière phase du développement du sujet. Le problème qui se pose est celui de voir comment réagissent le mari trompé et la famille outragée. Si jusqu'à présent le texte, avec les fluctuations épisodiques inhérentes à la circulation de n'importe quelle création orale, avait malgré tout gardé une ligne unique de développement, à partir de ce moment il bifurque. On a trouvé pour exprimer ce moment épique deux solutions thématiques (la punition ou le pardon de l'épouse infidèle), fait qui partage les variantes étudiées en deux groupes distincts, selon que les interprètes optent pour l'une ou l'autre d'entr'elles. Le choix n'est pas un simple problème artistique, il reflète aussi la conception populaire dont le chanteur devient l'interprète authentique (voir Maximilian Braun, *Die geschichtliche Wirksamkeit der Volksdichtung*, dans « Beiträge zur Südosteuropa-Forschung ». Anlässlich des I. Internationalen Balkanologenkongresses in Sofia, 26.VIII.—1.IX.1966, p. 273). Dans le cas de la ballade présente, les variantes qui ont comme fin la punition de l'épouse infidèle reflètent une conception archaïque, rudimentaire ; celles qui contiennent son pardon sont d'une conception plus évoluée, plus moderne. On doit retenir que, dans la majorité des cas, c'est la famille de l'épouse qui la punit par la mort ou qui demande sa punition. Ce n'est que très rarement que la punition est exécutée par le mari, sur le lieu du crime, donc avant le retour à la maison. Le pardon de la femme ne manifeste pourtant pas une reconsidération totale de la conception populaire concernant l'infériorité de la femme dans la société respective ; il fait ressortir un autre côté de la même philosophie misogyne (A žene su maloduhe snage, / Kose duge, a pameti kratke, p. 66). La plus complexe des motivations psychologiques de la pièce se trouve dans la variante de Karadžić, recueillie en 1822 à Kragujevac, d'un chanteur très doué, « starac Milija », originaire du Monténégro. L'auteur voit dans la bifurcation de l'action du final la possibilité d'effectuer un sondage dans l'histoire même du texte : il considère que les

variantes, bien que recueillies simultanément, sont, par le fait qu'elles reflètent d'autres stades de l'évolution de la conscience sociale, plus près ou plus loin de l'acte de la genèse de la pièce. L'auteur a l'occasion de vérifier ici une hypothèse plus ancienne (Radosav Medenica, *Hercegovina — kolevka patrijarhalne kulture i narodne pesme dinaraca*, dans « Rad IX. kongresa folklorista Jugoslavije », Sarajevo, 1963, p. 99—108). Conformément à cette hypothèse, des vestiges ossifiés de la vieille tradition culturelle et implicitement de la poésie épique classique se sont conservés dans les zones périphériques de la Macédoine et du littoral de la Dalmatie méridionale (probablement aussi d'après la théorie des « aires latérales » de la linguistique, toujours plus conservatives), tandis que dans la zone dinarique de l'Herzégovine, la culture populaire a connu — à l'époque de la domination turque — une nouvelle et puissante efflorescence, dont la période classique a duré jusqu'au XIX^e siècle et qui a fait de cette région le berceau de la poésie épique serbo-croate rajeunie. Il restait à démontrer que la plus ancienne solution, demandant la punition de la femme infidèle, se rencontre réellement dans les zones périphériques délimitées par l'auteur et la nouvelle solution, celle du pardon de l'épouse, dans la zone dinarique. A cette fin, Radosav Medenica étudie les variantes par groupes régionaux et constate que les groupes du littoral de la Dalmatie méridionale conservent la tradition ancienne du motif, les groupes macédoniens une couche encore plus ancienne de cette tradition, tandis que les variantes dinariques représentent la dernière hypostase poétique du motif. Ces groupes régionaux de variantes se différencient par beaucoup d'autres traits encore, mais du point de vue qui nous intéresse, les variantes recueillies dans les zones périphériques ne connaissent réellement que l'ancienne solution (la punition de l'épouse infidèle), tandis que les groupes dinariques seulement la solution nouvelle (celle du pardon accordé à la femme). La présente étude confirme donc l'hypothèse plus ancienne de notre auteur, l'histoire du texte s'expliquant par sa diffusion géographique. Nous devons retenir aussi une autre observation de l'auteur, qui montre que plus le texte est ancien et primitif, plus cruelle et barbare est la punition de la femme (p. 60 ; v. aussi Radosav Medenica, *Das älteste Zehnsilbenlied über Banović Strahinja*, dans « Die Welt der Slaven », 9, 1964, p. 73 : « je älter und primitiver die Variante, desto gräßlicher die Strafe »).

L'étude comparative de la valeur artistique des trois groupes de variantes fait aussi ressortir les étapes caractéristiques de l'évolution de la conception poétique du peuple et des moyens de réalisation artistique. Mais l'auteur profite de cette discussion pour aborder deux problèmes importants de théorie folklorique générale. Il combat ainsi la théorie plus ancienne qui préconisait la détermination du contenu historique du folklore par l'étude des noms des héros et des noms des différentes localités. Cette théorie a connu une ample application dans le folklore roumain aussi, surtout au début de notre siècle (N. Iorga, D. Marmeliuc). L'auteur oppose à cette théorie formelle le principe de l'étude des motifs et des thèmes poétiques. Il constate, dans le cas de la ballade étudiée, que le texte, dans les variantes macédoniennes (les plus anciennes) n'est pas encore lié au nom de Banović Strahinja, mais à celui de divers héros du panthéon héroïque serbe, tels que Momčilo ou même Marko Kraljević. Seul le nom du ravisseur, Vlah Alija, apparaît dans le chant depuis le commencement et paraît être la plus ancienne personnalité « historique » du motif poétique. C'est à peine dans les variantes du littoral de la Dalmatie méridionale que commence aussi à apparaître, sporadiquement, le nom de Banović Strahinja lequel s'est ensuite généralisé dans les variantes dinariques, devenant typique pour le sujet. L'auteur combat également la vieille théorie du chant épique comme phénomène statique et du chanteur comme simple agent de mémorisation, lui opposant le principe de l'improvisation créatrice qui met en lumière le talent personnel de l'interprète et le rapport entre sa personnalité et le milieu social qui le censure. L'auteur distingue, en fonction de ces facteurs psychologiques et sociologiques, des variantes artistiquement réalisées et des variantes non réalisées, en préconisant leur étude en partant de cette distinction esthétique. Il s'écarte, en ce point, de la conception dominante dans les recherches folkloriques roumaines contemporaines,

qui prétend que « ce n'est pas la perfection d'une variante qui constitue la valeur du spécimen, mais le total d'imagination que la ballade réalise dans sa carrière » (George Călinescu, *Artă literară în folclor* [L'art littéraire dans le folklore] dans *Istoria literaturii române*, vol. I, Bucarest, 1964, p. 216).

Une autre occasion d'aborder des questions de théorie générale lui est offerte par la discussion des parallèles étrangers du motif. Il combat les anciennes théories migrationnistes qui liaient la genèse de la poésie épique serbo-croate à l'épique moyenâgeuse occidentale, en l'espèce franco-italienne, montrant que l'identité ou la concordance des motifs et des thèmes folkloriques ne sont pas une preuve de la dépendance génétique d'une version nationale d'autres semblables versions. En comparant les versions russe et serbo-croate, il tire la conclusion que le matériel sud-slave est né indépendamment, des conditions propres de la vie menée par le peuple serbe sous la domination ottomane, mais qu'il a tiré sa substance d'un ancien fonds commun, flottant et très répandu. Il reprendra cette idée dans un chapitre ultérieur.

La seconde partie du livre essaie d'encadrer le motif poétique étudié dans le cycle large de « la femme infidèle », qui connaît une ample représentation dans la poésie épique populaire de la Yougoslavie (voir aussi les études du chercheur roumain Traian Ionescu-Nișcov, *Funcția socială a folclorului balcanic* [La fonction sociale du folklore balkanique], Bucarest, 1940 et *Der Verrat als episches Motiv in der serbo-kroatischen, bulgarischen und rumänischen Volkspoesie*, dans « Buletinul Institutului român din Sofia », 1—2, 1941, p. 373—393, que l'auteur n'a pas utilisés). Radosav Medenica étudie ainsi un nombre de cinq motifs poétiques différents : 1. le chant à travers la forêt, 2. l'aide de l'enfant, 3. l'aide de la sœur, 4. le déguisement en moine, 5. la trahison de la sœur. Bien que ces motifs lui aient offert la substance adéquate à l'extension comparative de l'étude, l'auteur se limite à l'analyse exclusive des versions serbo-croates de ces cinq motifs. La connaissance des matériaux roumains correspondants lui aurait été d'une réelle utilité. La version parallèle roumaine du premier motif est la ballade « Ghiță Cătănuță », l'une des pièces les plus répandues en Roumanie et qui dernièrement a été étudiée d'une manière très attentive (Ovidiu Birlea, *Cîteva considerațiuni asupra metodei filologice în folcloristică* [Considérations sur la méthode philologique en folkloristique], dans « Revista de folclor » 2, 1957, n° 3, p. 10—20, où se trouve aussi une riche bibliographie). La version parallèle roumaine du quatrième motif est la ballade « Marcu » voir Al. I. Amzulescu, *Balade populare românești* [Ballades populaires roumaines], vol. I, Bucarest, 1964, p. 140—141. Mais un grand nombre de ballades roumaines (n°s 79, 84, 291 du même catalogue d'Al. I. Amzulescu, cité plus haut) auraient contribué à ce que l'auteur puisse se former une image, aussi juste que possible, du motif sur le plan mondial. De cette manière, il aurait pu se rendre compte de la façon propre aux Serbo-Croates de traiter un sujet international et de quelle manière la version nationale serbo-croate s'unit aux parallèles étrangers dans le système mondial de corrélations culturelles. En procédant de cette façon, il n'aurait pas dû recourir pour ses conclusions aux preuves apportées par l'étude d'un motif poétique qui n'a, chez les Serbes, aucune liaison avec le cycle de l'épouse infidèle, c'est-à-dire la ballade « le retour du mari aux secondes noces de sa femme », sujet qu'il avait traité indépendamment il y a trente ans. Le chapitre dédié à ce motif apparaît comme un appendice inutile et se trouve en retard par rapport aux nouvelles recherches contemporaines concernant la matière (Adrian Fochi, *Die rumänische Volksballade „Uncheșeii” und ihre südosteuropäischen Parallelen. (Das Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau)*, dans « Revue des études sud-est-européennes », 3—4, 1966, p. 535—574). Sa conclusion est cependant juste lorsqu'il affirme l'indépendance relative de toutes les versions nationales, celles-ci n'étant que les interprétations spécifiques du même fonds littéraire international commun (da su odjeci zajedničkog internacionalnog kniževnog blaga, odakle su crpli predmete i motive i žongleri i špilmani i skomorhi, lautari itd. pa i naši guslari, p. 251).

Du point de vue méthodologique, nous imputons à l'auteur de n'avoir poussé l'analyse des thèmes des variantes que jusqu'au niveau de l'épisode, divisant arbitrairement le contenu de la ballade en quatre fragments, inégaux en étendue et en valeur (1. Ekspozicija, 2. Potera za otimačem, 3. Scena pod šatorom i dvoboj, 4. Povratak u tazbinu-rasplet dramskog čvora). A cause de cela, on ne peut distinguer assez clairement les thèmes qui composent chaque épisode et qui constituent l'objet de discussion au cours de la comparaison des divers groupes de variantes. Pour un chercheur étranger ceci est vraiment embarrassant. La seconde chose que nous lui reprochons est le fait que le processus d'analyse n'est pas égal et conséquent pour tout le matériel : rien que le premier groupe de variantes (du littoral de la Dalmatie méridionale) a fait l'objet d'une analyse systématique par épisodes (p. 10—19), les deux autres groupes (les variantes macédoniennes et dinariques) étant traités globalement, par rapport au premier groupe (p. 26—33, 33—47). De là, la difficulté d'obtenir une image claire de chaque groupe de variantes ainsi que de détacher les ressemblances et les différences existant entre elles aux différents niveaux de la narration.

Le travail de Radosav Medenica est, en général, un modèle de recherche scientifique, poursuivie avec rigueur et passion, avec sagacité et talent et se situe, sans aucun doute, parmi les travaux similaires contemporains les plus réussis. Les observations que nous avons faites ne diminuent pas la valeur exemplaire de l'étude. Nous concluons en exprimant notre satisfaction d'avoir trouvé dans l'étude de notre collègue yougoslave de nombreuses et utiles suggestions pour notre propre activité, ce qui n'est pas le moindre mérite du travail.

Une appréciation toute spéciale pour la technique du travail qui comprend un résumé en français (p. 252—258), une riche bibliographie (p. 259—264), une annexe avec la transcription des variantes inédites (p. 265—319), ainsi qu'un index des noms propres (p. 320—322); une appréciation similaire pour les conditions graphiques de l'ouvrage.

Adrian Fochi

JEHAN DE MALAFOSSE, *Byzance*, Introduction bibliographique à l'histoire du droit et à l'ethnologie juridique, publiée sous la direction de John Gilissen, volume B, ch. 4 (Centre d'Histoire et d'Ethnologie juridiques), Editions de l'Institut de Sociologie (fondé par Ernest Solvay), Université Libre de Bruxelles, 1965, 74 pages (avec une carte).

L'introduction bibliographique¹ en six volumes dont le Centre de Bruxelles a confié la direction au réputé historien du droit belge, John Gilissen, constituera un monumental répertoire universel des principaux ouvrages concernant à la fois l'histoire du droit et des institutions et l'ethnologie juridique. En complétant les buts poursuivis par la Société Jean Baudin pour l'histoire comparative des institutions, l'Introduction se propose de « faciliter les études générales et comparatives en mettant à la disposition de ceux qui ne sont pas spécialistes dans la matière des références aux travaux les plus récents et aux sources les plus importantes ». Mais elle s'adresse également aux spécialistes en leur permettant une première orientation bibliographique dans l'étude du problème qui les intéresse. La matière est ainsi répartie entre les 6 volumes de la Collection : A : Antiquité ; B—D : Europe médiévale et moderne (B : partie générale ; C : occidentale ; D : centrale et orientale) ; E : Asie et Afrique ; F : Amérique et Océanie. Le Sud-Est européen y sera donc représenté par les chapitres suivants : *Grèce ; *Monde hellénistique ; droit romain (4 chapitres, dont les *sources et le *droit criminel, à côté du droit

¹ Sur laquelle voir notre notice de présentation générale, publiée dans « Studii », 19 (1966), p. 438—440.

public et privé) pour l'Antiquité ; *Byzance, Yougoslavie, Bulgarie, Roumanie, Grèce, Albanie pour les volumes B—D ; Turquie pour le volume E. Sur ces 13 chapitres, 6 (marqués ci-dessus d'un astérisque) étaient parus à la fin de 1965.

Le chapitre consacré à Byzance embrasse le développement du droit et des institutions depuis la mort de Justinien jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, en laissant de côté à la fois ce que les historiens grecs appellent la période métabyzantine de leur droit national (dont le point de départ pour D. Ghinis³ serait non pas la conquête turque, mais n'importe quelle conquête étrangère : arabe, occidentale, etc.), et ce que nous appelons l'histoire sud-est européenne du droit post-byzantin qui pour les autres populations que les Grecs joue le rôle de *ius receptum*. Par contre, l'histoire sud-est européenne du *droit byzantin*, jusqu'en 1453, semble être considérée par l'éminent auteur de la Bibliographie, professeur à la Faculté de droit de Paris et spécialiste réputé dans l'histoire du *Nomos georgikos* et des relations agraires, comme rentrant dans l'objet de son chapitre (voir ci-dessous).

Le plan adopté comporte une brève introduction et 9 divisions intitulées : I, Répertoires bibliographiques ; II, Ouvrages de synthèse générale (synthèse historique, dictionnaires et manuels, glossaires) ; III, Publications périodiques ; IV, Recueils de sources juridiques ; V, Droit public ; VI, Droit pénal ; VII, Droit privé ; VIII, Autres branches de droit ; IX, L'Enseignement du droit. Sans pouvoir entrer dans les détails de chaque division, notons les titres des paragraphes qui composent la Section V (Droit public) : Les idées politiques ; Le souverain ; Droits et libertés des habitants ; Le gouvernement ; Les divisions administratives (thèmes et régime municipal) ; L'administration locale ; Institutions judiciaires, militaires, financières, économiques et sociales, ecclésiastiques. Dans la section de droit privé figure un paragraphe consacré au problème si discuté du droit vulgaire et un autre, au droit international privé. A ce dernier se rattache une rubrique non numérotée, intitulée « L'influence du droit byzantin » (n^{os} 401—419). Sauf exception, due en général à l'impossibilité de disjoindre des ouvrages complexes, il y est question de la célèbre réception du droit byzantin dans les pays orientaux avant la conquête turque, que nous aurions préféré retrouver comme division indépendante. Ici, l'historiographie roumaine est représentée par 4 titres (I. Popescu-Spinceni, G. Fotino et C. A. Spulber), à la réception byzantine en Roumanie se rapportant aussi l'ouvrage de L. Casso (1907, cité dans la traduction roumaine de 1940, consacré surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles) et partiellement l'étude de A. Soloviev (1955, réimprimée en allemand dans la Z.S.S., 1959). La section VIII (« autres branches de droit ») groupe les droits économique, agricole, social et maritime.

La plupart des références sont accompagnées de pertinentes et utiles précisions sur le contenu des ouvrages cités ou d'une appréciation critique, ce qui leur confère le caractère d'un vivant instrument de travail. La bibliographie, comme de juste, ne contient que l'essentiel d'une énorme littérature, avec une visible préférence obligée (voir ci-dessus) donnée aux ouvrages récents, surtout lorsqu'ils mettent à la disposition du lecteur la littérature antérieure du sujet.

A l'élaboration d'un ouvrage dont la sélectivité extrême renfermait un plus fort coefficient d'appréciation subjective, l'auteur a apporté un remarquable souci d'objectivité, un sens de l'efficacité et une préoccupation d'équilibre, auxquels il convient de rendre hommage. Ce qui ne veut pas dire qu'on pourrait l'accuser d'avoir contenté tout le monde, privilège absurde qu'aucune bibliographie sélective ne saurait revendiquer. La contribution de certains pays n'y est pas du tout ou presque pas représentée. Tel ouvrage bulgare important y manque (probablement en raison de sa circulation plus restreinte), tout comme plusieurs études et monographies ou éditions soviétiques, à côté de celles qui y figurent avec une évidente préoccupation

³ Voir l'introduction de son ouvrage *Περίγραμμ* ..., Athènes, 1966, recensé par nous dans le numéro suivant de cette Revue.

de coexistence scientifique. Un Roumain cherchera involontairement, pour N. Iorga, à côté de *l'Histoire de la vie byzantine* (n° 313), *Le caractère commun des institutions du Sud-Est de l'Europe* (Paris, 1929) — qui, certes, n'est pas vraiment récent — et même certains chapitres des « *Etudes Byzantines* » (2 vol., 1939—1940). La dernière étude sur la protimésis byzantine est celle que M. Bollomo a fait paraître dans *Annali di Storia del diritto* (2 (1958), p. 187—228).

G. I. Brătianu (cité à plusieurs reprises) a étudié dans *Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines* (Paris, I, 1950, p. 35—56) *Les assemblées d'Etats en Europe Orientale au Moyen Age et l'influence du régime politique byzantin*, où il reprenait des démonstrations présentées dans des travaux publiés en roumain en 1946—1947.

L'historiographie roumaine récente n'a pas trouvé dans le chapitre que nous recensons une plus large place, sans doute parce qu'elle s'est attaquée principalement à la réception post-byzantine (tout en étudiant à l'occasion aussi des sources antérieures à 1453, voir le n° 101). Sur le problème du code d'Alexandre le Bon (n°s 404 et 414), la contribution indispensable d'Al. Elian (*La Moldavie et Byzance au XV^e siècle*, dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, recueil d'études publié sous la direction de M. Berza, Bucarest, 1964, p. 110—119) a paru trop tard pour qu'elle ait pu figurer dans une bibliographie publiée en 1965. Les conclusions de Spulber dans son travail sur les Basiliques (n° 415) sont à réviser après les recherches récentes basées sur la découverte d'un nouveau Manuel (1777) de Michel Fotino (voir notre étude, dans le précédent numéro de cette Revue). Quant à la conception générale sur la réception byzantine et ses rapports tant avec le droit national qu'avec la réception du droit romano-justinien en Occident, des études plus anciennes et d'autres de 1964—1965 (trop récentes pour la Bibliographie recensée), que nos lecteurs connaissent, en partie, par les sommaires de cette Revue, nous semblent orienter le débat dans une direction féconde. Au fond, toutes ces remarques se rattachent à un problème général qui met en cause le plan de la Collection. J. de Malafosse, dans un chapitre consacré à Byzance, ne pouvait adopter d'autres limites chronologiques que celles dont il a été question ci-dessus. Or, comme nous l'avons rappelé au début, il existe, avec un évident caractère d'unité qui ne supprime, certes, pas les importantes particularités locales et nationales, une histoire sud-est européenne du droit byzantin (de Justinien au XIX^e siècle) et du droit post-byzantin (de 1453 au XIX^e siècle). Actuellement, *l'Introduction bibliographique* ne consacre à cette histoire — en tout comparable à celle du droit romain au Moyen Age et à l'époque moderne (voir ci-dessus) — aucun chapitre spécial, ce qui crée un vide dans son programme et des difficultés de plan. Si cette lacune remédiable n'est pas comblée par l'addition d'un nouveau chapitre au plan initial de l'Introduction, la solution qui s'impose consiste, selon nous, à exiger de l'auteur de chaque bibliographie nationale (pour les pays de réception byzantine et post-byzantine) qu'un paragraphe spécial s'occupe de la réception byzantine et post-byzantine, d'après une méthode unitaire, susceptible d'assurer, dans l'Introduction, un reflet équilibré du processus général et unitaire dont il s'agit.

En remerciant l'auteur d'avoir mis à la disposition des byzantinologues et des historiens du droit un remarquable instrument de travail, qui témoigne de la vitalité des études byzantines à l'âge atomique, souhaitons que, selon la méthode annoncée par la Direction de la Collection, il soit régulièrement tenu à jour, à des intervalles aussi rapprochés que possible. En Roumanie, où la byzantinologie juridique est une annexe indispensable de l'histoire du droit national et doit connaître, dans les années qui viennent, un essor indispensable, la bibliographie de J. de Malafosse sera particulièrement appréciée et rendra, en dépit de minimes lacunes d'ordre régional, d'éminents services. Mais cette bibliographie sera également appréciée par les balkanologues et les historiens du Sud-Est européen, dont les préoccupations se reflètent dans les pages de notre Revue.

Valentin Al. Georgescu

NICOLAS G. SVORONOS, *Recherches sur la tradition juridique à Byzance. La Synopsis major des Basiliques et ses appendices*, Bibliothèque byzantine, Série « Etudes », n° 4, publiée sous la direction de P. Lemerle, Presses Universitaires de France, Paris, 1964, 210 p.

L'éminent byzantinologue grec, qui travaille à Paris au Centre National de la Recherche Scientifique, a consacré à la S.M.B. et aux appendices de celle-ci un ouvrage impressionnant par son caractère exhaustif, sa méthode solide et la minutie des détails qui n'est jamais encombrante. Et l'on doit souligner l'ampleur des perspectives que l'auteur ouvre aux études sur les Basiliques et les Synopseis (*maior* et *minor*), sur la législation des empereurs macédoniens et sur la science et la pratique du droit à Byzance. C'est un modèle d'érudition féconde. Après l'œuvre de P. Noailles et A. Dain (édition des Nouvelles de Léon le Sage), de Jehan de Malafosse (études exhaustive des manuscrits du Nomos géorgikos) et de H. J. Scheltema en collaboration avec N. van der Wal et D. Holdewerda (l'édition monumentale des Basiliques), N. G. S. est bien armé pour nous donner bientôt la grande édition de la *Synopsis Maior* et de ses appendices. La byzantinologie juridique et aussi l'histoire du droit européen, en ont grandement besoin, vu les imperfections unanimement admises (p. 1) des éditions (Leunclavius-Freherus, Zachariae, Heimbach).

Une technique rigoureuse où la clarté s'allie à l'efficacité, a permis à l'auteur de présenter dans un espace restreint des résultats abondants sous une forme à la fois élégante et concise. Avec sa présentation typographique très réussie, un tel ouvrage fait honneur à la belle collection que dirige avec autorité et éclat Paul Lemerle, lequel assure également la publication du grand *Traité d'études byzantines* (4 volumes parus ou en préparation), à la même Maison d'édition.

L'importance de la S.B.M. n'est plus à démontrer. Outre sa valeur intrinsèque, la *Synopsis* est indispensable à l'établissement du texte des livres perdus des Basiliques, d'autant plus que les derniers éditeurs de ces dernières n'en ont pas tenu compte (p. 1).

La première partie (p. 7—137) apporte une étude complète des 51 manuscrits, se rattachant à la S.B.M., et pousse plus loin le travail amorcé par A. Dain en 1950. La solution négative de celui-ci en ce qui concerne l'existence d'une troisième classe de mss., est confirmée avec une autre distribution de ces mss. entre les deux familles, A et B. En passant, on souligne la remarquable unité du texte de la *Synopsis*.

La famille A (42 mss. ; texte de la SBM, seul ou suivi de l'appendice A sous 3 formes différentes, l'app. se retrouvant aussi seul ou à la suite d'autres textes juridiques) englobe les témoins les plus anciens (XI^e—XII^e siècle). Le contenu de l'app. A est défini par l'auteur (p. 15—16) à l'aide de critères nuancés et judicieux. La famille B (9 mss. ; texte de la SBM ou d'autres ouvrages juridiques, suivi de l'app. B., qui se trouve seul dans certains manuscrits) contient des copies plus récentes.

La famille A est divisée en 4 branches dont deux ont plusieurs groupes, alors que dans la famille B on distingue 6 groupes (quant à la composition de l'app.) et 3 branches (dont la seconde est formée de 2 groupes) quant à sa tradition. Pour chaque famille on donne l'inventaire minutieux des pièces ajoutées. Les interférences entre les deux familles sont étudiées avec une grande sagacité ; la première branche de la famille B et la famille A accusent des erreurs communes. A la base de toute cette tradition se trouverait, selon N.G.S., un prototype lointain commun, qui aurait déjà contenu des omissions et des erreurs par rapport aux Basiliques (p. 4). Les 4 *codices miscellanei*, contenant des pièces tirés des app. A et B, sont étudiés à part (p. 133—137).

La seconde partie est consacrée aux « éditions » (manuscrites), qui sont présentées selon le schéma suivant : A. Editions des fam. A et B branche I : Editions de base du XI^e siècle et les éditions antérieures : a) 1. Editions de base du XI^e siècle (fam. A) et supposées du X^e siècle (d'après la fam. A) ; 2. Editions de base du XI^e siècle (états antérieurs d'après la fam. B br.

I); b) Les remaniements postérieurs; c) l'édition Scorialensis du XIII^e siècle; B. Editions de la fam. B br. II.

La brève conclusion (p. 189—192) dégage la méthode de travail des byzantins dans le remaniement des textes, lesquels auraient revêtu la forme de véritables « éditions », dans le sens philologique du terme. A côté de mss. individuels, on distingue les « éditions » (mss.-types à contenu uniforme, exécutés en série dans un *scriptorium* pour le marché). Trois mss. à présentation identique de la fam. A sortiraient du même atelier. Les mss. pourvus de notes représentent les états préliminaires à une nouvelle édition. L'auteur distingue l'édition de base d'avec l'édition reflétant les étapes lointaines de l'évolution, et croit pouvoir compter 11 éditions de parucs pendant 3 siècles¹.

L'auteur de la S.B.M. et ceux des différentes éditions ne peuvent pas être identifiés. L'œuvre, d'une remarquable cohérence interne, connut une large diffusion (15 mss. aux XI^e—XII^e siècles; 12 mss. au XIII^e siècle), car, au fond, ce n'était rien moins que le code civil et pénal officiel de l'Empire et un précis de l'ensemble de la législation, qui s'adressait aux juges, aux hauts fonctionnaires et aux professeurs, les juristes byzantins l'utilisant à toutes les époques, car elle remplaçait les volumes peu maniables des Basiliques (conservées de ce fait en un petit nombre de mss.). Si la dernière édition date du règne des Comnènes, les autres remontent à la période macédonienne. L'étude renouvelée de la SBM rend possible une meilleure connaissance de cette période florissante.

L'ouvrage actuel a été conçu comme un préliminaire à de telles recherches. Il permet, comme l'auteur le signale à la fin, la révision du texte des nouvelles, comme dans le cas de l'importante nouvelle de Basile II sur la protimésis², dont le texte chez Zachariac n'est exempt ni d'interprétations ni de déformations dues à des juristes tardifs ou à des copistes.

Le travail de déblayage que se propose de réaliser N.G.S. permettra d'établir avec précision le rôle de la SBM dans l'enseignement et la pratique du droit et l'application effective du droit officiel (p. 192). Et comme objectif suprême, l'auteur pense à la reconstitution de l'esprit qui domine l'activité législative des empereurs macédoniens, définie comme leur œuvre capitale.

Signalons l'utilité des indices : celui des mss. employés et des textes juridiques commentés ou cités, et l'index général (noms et matières).

Les résultats obtenus et les objectifs que l'auteur énonce dans ses conclusions sont d'un intérêt qui n'échappera à personne. Evidemment, en bonne méthode historique, il s'agira de rapporter avec soin tous ces aspects de la vie du droit et de l'activité législative aux conditions de développement économique et social de la société byzantine des X^e—XII^e siècles. La méthode alphabétique de composition, qui se retrouve dans le Syntagme de Blastarès (1335) et dans la *Vaktèria* de Jacob de Jannina (1645), mais aussi dans les Pandectes françaises et autres répertoires alphabétiques du droit occidental du XIX^e siècle, sans avoir disparu de nos jours, pose un problème intéressant : celui de l'originalité et de la valeur de cet apport byzantin à la méthodologie juridique, au niveau des textes législatifs. Un autre problème est celui de ce que nous appellerions le « gigantisme » de la législation romano-byzantine, à partir de Justinien. Le C.I.C. ou les Basiliques (qui résument le *Corpus* et y mettent de l'ordre) sont inutilisables. L'Eclogue, le Procheiron, le Syntagme de Blastarès, l'Hexabile, la SBM reflètent l'effort dramatique en vue de réaliser une « codification » maniable et pratiquement

¹ Une au début du X^e s.; deux avant 964; une de 964 à 967; deux dans la seconde moitié du X^e s.; une édition de base à la fin du X^e s. et deux semblables au début du XI^e siècle, toutes préparées à Constantinople en relation avec l'enseignement; l'éd. Scorialensis, en Italie ou au Chypre; une édition à Nicée.

² Voir du même auteur, *Remarques sur la tradition du texte de la nouvelle de Basile II concernant les puissants*, dans *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, t. VIII, Mélanges, G. Ostrogorsky, t. II, Belgrade, 1964, p. 427—434.

assimilable par les usagers. Quant aux répercussions que peut avoir une rigoureuse mise au point du texte authentique des nouvelles, en regard de leurs remaniements ultérieurs, on ne peut qu'en souligner avec force l'intérêt exceptionnel.

Pour conclure, nous voudrions souligner dans cette Revue que la SBM est un monument du droit byzantin du Sud-Est européen qui ne peut laisser indifférent l'historien d'aucun droit national de cette région du Continent, et, après les Grecs, celui du droit roumain moins que tout autre. On a toujours fait remarquer, entre autres, qu'au début du XV^e siècle, l'empereur de Byzance n'aurait pu envoyer au prince de Moldavie, comme l'affirme D. Cantemir, les Basiliques aux fins de réception, parce que même à Constantinople, les manuscrits en étaient fort rares. C'est ce qui a permis à C. A. Spulber³ de penser à la *Synopsis* des Basiliques, comme recueil susceptible de réception au début du XV^e siècle, hypothèse que les autres sources ne corroborent pas⁴.

Dans les pays roumains, ni les Basiliques ni la *Synopsis (maior ou minor)* n'ont jamais circulé dans des manuscrits complets ou dans des fragments importants, d'origine orientale (constantinopolitaine). Ces monuments du droit byzantin de l'époque macédonienne ne font leur apparition qu'avec les éditions occidentales, dont pouvait s'enorgueillir la Bibliothèque des Maurocordato à Bucarest⁵. Les nouvelles, dont quelques-unes étaient connues auparavant, devinrent familières aux juristes des Principautés grâce surtout aux deux recueils de Leunclavius (La *Synopsis* et le *Ius Gr.-Rom.*) Les Basiliques et les nouvelles furent copiées abondamment et jouèrent un rôle exceptionnel dans le droit valaque et moldave. Michel Fotino de 1765 à 1777 fut le représentant illustre de ce courant⁶, porté par les nécessités d'ordre objectif du développement historique. Mais la *Synopsis Basilicorum*, dont nous devons admettre l'utilisation, cède tout à fait le pas dans les documents et les recueils de lois à l'édition de Fabrotus, à laquelle les arrêts font des renvois précis et dont ils reproduisent parfois les dispositions *in extenso* (en traduction roumaine)⁷. Il faut attendre Thomas Carra, à Jassy en 1806, pour trouver dans son projet inachevé de code général (Πανδέκτη), des renvois à la *Synopsis Basilicorum*, sans doute dans l'édition de Leunclavius (il s'agit des nouvelles sur la protimésis)⁸. Rappelons également que la préface du Code Callimaqui⁹ (1816—1817) mentionne la Σύνοψις βασιλικῶν (dans le texte roumain : *Sinopsa Basilicalelor*), parmi les recueils de droit byzantin utilisés en Moldavie, à côté, entre autres, des Basiliques et des nouvelles de Justinien, de Léon le Sage καὶ τῶν μετὰ ταῦτα βασιλευσάντων, ainsi que du *Ius Graeco-Romanum* (Leunclavius)¹⁰.

³ Le code d'Alexandre le Bon et les Basiliques dans les Principautés roumaines, dans « Bulletin de la Section historique » (Académie roumaine), 24(1944), p. 254 et suiv., et, pour l'application de la S.B. au XVIII^e siècle, p. 230—231.

⁴ Voir la position négative d'Al. Elian, *La Moldavie et Byzance au XV^e siècle* (en roum.), dans *Cultura moldovenească în timpul lui Ștefan cel Mare*, sous la direction de M. Berza, Ed. Academiei, Bucarest, 1964, p. 113—115.

⁵ Voir le Catalogue de cette bibliothèque dans le ms. roum. 603, f. 271 de la Bibl. de l'Acad. (mention de la Σύνοψις τῶν Βασιλικῶν διὰ Λεωνκλάβιον, Basel, 1575) et dans le ms. gr. 1052, f. 13, n^o 38 de la même Bibl. (Mention de la Σύνοψις τῶν Βασιλικῶν βιβλίων καὶ Κωνσταντίνου Πορφυρογεννήτου Νεαρά, Basel, 1575); cf. sur les manuscrits juridiques de cette Bibliothèque notre étude en cours d'apparition.

⁶ Voir notre étude, dans les n^{os} 1—2 (V, 1965) de cette Revue, p. 119—166.

⁷ Voir notre étude dans « Studii », 18 (1965), p. 70—72.

⁸ Voir notre *Préemption dans l'histoire du droit roumain. Le droit de prolimésis en Valachie et en Moldavie* (en. roum., avec un résumé en français), Ed. Academiei, Bucarest, 1965, p. 262—270.

⁹ Voir *Le code Callimaqui, édition critique* (en roum.), Ed. Academiei, Bucarest, 1958, p. 46—47.

¹⁰ Ces recueils, à l'exception de la *Synopsis*, figurent également parmi les sources, explicitement citées, du Manuel juridique d'Androuake Dorici (imprimé à Jassy, 1814; rédigé avant octobre 1805, comme nous avons pu le démontrer dans une étude en cours de publication). Une édition critique de ce Manuel a paru en 1959 aux Ed. de l'Académie.

Ces détails que nous croyons devoir rappeler ici font mieux comprendre l'intérêt avec lequel les historiens du droit roumain attendent la suite des recherches de N.G.S. et surtout la grande édition de la SBM et des appendices, dont, par le présent ouvrage, il a déjà pris l'engagement d'enrichir la byzantinologie juridique.

Valentin Al. Georgescu

GEORGES BOYER, *Mélanges*, Recueil de l'Académie de Législation (de Toulouse), CXV^e année, tome 92 (6^e série, tome III), Toulouse, 1965, 324 pages (avec une introduction par les professeurs Jean Dauvillier et Jean Nougayrol).

Georges Boyer (1896—1960), romaniste réputé, historien du droit français et du droit canonique, a été — après son maître Vincent Scheil, le découvreur du code d'Hammourabi, et après Ed. Cuq — la figure représentative de l'assyriologie juridique en France¹. Possédant à la perfection toutes les connaissances existantes sur les langues sumérienne et akkadienne, et connaissant aussi l'arabe et le syriaque, G.B. laisse dans l'histoire des droits cunéiformes une œuvre durable. Elle se matérialise dans la thèse classique présentée à l'école des Hautes Etudes², dans les 2 volumes de *Textes* des Archives de Mari³ et dans le 19 études, articles et communications, comptes rendus et chroniques de bibliographie, que les auteurs de l'introduction citée ont réunis dans le présent volume de *Mélanges*, avec le concours d'Emile Szlechter, disciple et collaborateur de G.B., et avec celui de Maurice Birot, auteurs des indices et des glossaires⁴ qui enrichissent le volume. Il en manque la thèse de 1928, dont l'exclusion est à juste titre regrettée par l'éminent orientaliste tchèque, Joseph Klíma⁵.

Même les deux études qui abordent des thèmes limités et, à première vue, de détail (*Son ongle en guise de sceau*, 1939; *Les articles 7 et 12 Code de Hammurabi*, 1950), ouvrent des perspectives d'une portée générale. Certains groupes de documents (Mari, 1951; Ugarit, 1956; Tablettes du Musée de Genève, 1960) et les nouveaux monuments législatifs, découverts pendant les dernières décennies (*Les lois d'Ešnunna*, 1956; *Les lois babyloniennes*, 1956) font l'objet d'analyses fécondes au point de vue tant de l'histoire des sources, que de celle des institutions. A cette dernière discipline appartiennent aussi les études et les comptes rendus sur *Nature et formation de la vente* (1953) et sur *Le serment promissoire en droit babylonien* (1955), *La preuve dans les anciens droits du Proche-Orient* (1960), *Sur quelques emplois de la fiction dans l'ancien droit oriental* (1956), *Les sociétés dans l'ancien droit babylonien* (1934), *Les louages de travail paléobabyloniens* (1938) et *Les sûretés réelles néo-babyloniennes* (1958). L'économie, présente également dans plusieurs des études citées, est directement abordée dans le compte rendu de l'ouvrage fondamental de W. F. Leemans de 1950 sur *Le marchand paléobabylonien* (p. 239—242). Le compte rendu commun des ouvrages de Ed. Cuq (*Etudes...*

¹ Voir le nécrologe signé par Jean Dauvillier dans « Revue internationale des droits de l'Antiquité », 3^e série, 7 (1960). p. 11—27 et l'introduction au présent volume. Ces pages émouvantes et érudites constituent une analyse approfondie de la pensée et de la méthode de G.B.

² *Contribution à l'histoire juridique de la première dynastie babylonienne*. Paris, 1928.

³ *Textes juridiques et administratifs*, I, *Planches*; II, *Transcription, traduction et commentaires*. dans *Archives royales de Mari*, VIII. Paris, 1958.

⁴ Indices des documents et des matières; glossaire sumérien et akkadien, liste des abréviations.

⁵ Dans son compte rendu sur le présent volume de *Mélanges*, dans « Archiv Orientální », 34 (1966), n^o 4, p. 656—658.

1929) et de M. San-Nicolò (*Beiträge...*, 1931), *Les études d'assyriologie juridique* (p. 203—214) et la chronique (1938) intitulée *Introduction bibliographique de l'histoire du droit suméro-akkadien* (p. 267—309) fournissent une remarquable orientation critique dans la littérature de la discipline, que G.B. a complétée en 1956 par une seconde chronique rédigée en collaboration avec E. Szlechter. Quant à la synthèse intitulée *De la science juridique et de sa méthode dans l'ancienne Mésopotamie* (1953), elle reste l'essai le plus solide et le plus suggestif que l'on ait tenté dans cette direction des recherches.

Pour G.B. qui fut dans une égale mesure juriste et historien, la documentation exhaustive et le respect absolu du document constituaient en matière de méthode deux principes fondamentaux. Mais des principes pratiqués comme une voie sûre qui devait conduire à la reconstitution prudente des processus historiques, à l'explication génétique ou évolutive et aux généralisations susceptibles d'ouvrir au lecteur de vastes perspectives sur les problèmes abordés.

A ce point de vue, l'étude intitulée *Royauté et droit public dans les textes d'Ugarit* (p. 153—167) est illustrative. Certains auteurs avaient vu des processus de féodalisation dans la mise en œuvre des autonomies et des souverainetés politiques de l'Orient esclavagiste, ainsi que dans la structure des grandes despoties asiatiques. G.B. éclaire ces processus complexes par une analyse nuancée à partir du royaume d'Ugarit et de la position de celui-ci dans le cadre de l'Empire du Mitanni, et reprend le même problème dans le paragraphe intitulé *Le droit des fiefs à Ugarit* (p. 127—136).

L'orientaliste français a toujours réagi contre la tendance de voir dans le droit babylonien le triomphe d'un formalisme rigide. Il a mis en lumière la pratique élargie des contrats réels, comme une sorte de tradition du monde oriental, laquelle, à l'époque post-classique du droit romain a pu être en quelque sorte réanimée dans le cadre des contrats innommés. Dans des formes labiles, non conceptualisées rigidement, il surprend l'apparition du consensualisme en matière contractuelle et plus particulièrement en matière de vente à crédit, dès la fin de la période présargonique. Sous la pression des besoins de la vie pratique, les droits cunéiformes ont greffé des effets obligatoires sur l'opération de base qu'était la vente au comptant, mais sans aboutir à des constructions logiques comparables à celles que réussirent les juristes romains.

La pratique prolongée de l'impression de l'ongle (akkad. *šupur*; sum. *umbin*) aux lieu et place du sceau ou indépendamment de celui-ci, est analysée d'une manière documentée, avec une pénétrante finesse, ce qui lui permet d'identifier une double tradition : l'une qui consisterait à conférer une validité facultative à l'acte, tout comme on aurait pu l'obtenir par l'apposition directe du sceau ; une autre, vraisemblablement originaire, destinée à confirmer l'engagement assumé, et, lorsqu'elle émanait du vendeur, à rendre évidente la renonciation de celui-ci à tout droit personnel, ainsi qu'au droit de retrait compétant à ses parents (p. 13).

Dans les droits cunéiformes, les définitions des notions juridiques fondamentales faisaient défaut, tout comme les œuvres de doctrine, ainsi que les opérations et les procédés de systématisation du droit, les solutions obtenues sur la base d'un raisonnement déductif de facture aristotélicienne. Mais G.B. n'en constate pas moins l'importance et la variété des institutions juridiques babyloniennes, l'ancienneté et l'ampleur des codifications, ainsi que la manière dont les structures institutionnelles et les normes de droit ont été adaptées aux exigences de la vie économique et aux transformations de la société. D'où la conclusion légitime que les scribes babyloniens, à leur manière, sensiblement différente de celle du monde gréco-romain, possédaient une science et une méthode juridiques. Leur étude historique nous conduit aujourd'hui à une meilleure intelligence comparative de maints caractères par lesquels les droits hellénique et hellénistique diffèrent du droit romain évolué. Il s'agit, d'ailleurs, d'un ensemble de traditions juridiques de l'Orient, que nous retrouvons tardivement, par exemple dans le droit populaire post-byzantin ou dans le droit roumain des communautés agraires ou dans celui des Etats féodaux (voir, à titre d'exemple, l'étude de W. Felgenträger, *Antikes*

Lösungsrecht, 1933 et les recherches de R. Taubenschlag sur le droit romain à l'époque de Dioclétien, réimprimées dans *Opera minora*, I, Varsovie, 1959). Nous ne pouvons donc que recommander aux historiens de l'ancien droit romain la lecture et même la méditation attentive de la plupart des études de ce volume⁶, pour les nombreuses suggestions utiles qu'il contient.

Au droit axiomatique moderne, les romanistes⁷ opposent les droits de facture casuistique, parmi lesquels figurent le droit romain et dans une grande mesure le droit anglo-saxon. Comparativement avec le droit romain qui s'est peu à peu élevé à des formes d'appréciable systématisation conceptuelle, en utilisant, à partir des *Veteres* et de Cicéron, jusqu'aux Bérystiens et à Justinien, un ensemble d'opérations visant à l'élaboration des concepts et à la conduite par voie de syllogisme du raisonnement juridique, les droits cunéiformes apparaissent comme représentant un stade plus primitif de structure casuistique et de pragmatisme non conceptualisé. Les juristes babyloniens utilisaient, à partir de cas concrets, l'analogie pour obtenir des solutions nouvelles, mais ils ne faisaient pas appel à des principes abstraits nettement formulés, ceux-ci demeurant sous-entendus⁸ dans l'ensemble de leurs opérations techniques. La loi, la norme, la coutume avaient, avant tout, le caractère didactique d'un enseignement, d'un précepte d'orientation morale, tel que nous le retrouvons chez les Hébreux (*thora*; *talmoud*) chez les Arabes (*sunna*) et dans tout le Moyen Age chrétien (*ἡ τῶν νόμων διδασκαλία*; *Cartea de învățătură*, le code moldave de 1646; *Invățătura legii* = l'enseignement de la loi dans les documents et dans les textes législatifs roumains). Le juge se guidait d'après les préceptes de la loi sans se poser le problème moderne de l'application de la loi dans sa lettre, intégralement et en tant que norme suprême et exclusive. Même le large emploi de la fiction caractéristique pour les droits qui n'ont pas atteint un degré élevé de systématisation et qui ne pratiquent pas le raisonnement abstrait, généralisateur — est expliqué par G. B. comme une conséquence des caractères précédemment définis des droits cunéiformes. En général, la fiction servait à obtenir des résultats *licites*, par une extension de la règle de droit à l'aide d'un procédé de construction logique, dans le cadre d'un certain raisonnement juridique et d'une certaine analyse juridique à laquelle étaient soumis les effets des différents actes.

Telle position de G.B. comporte des limites difficilement évitables. Telle autre appelle quelques réserves qu'il n'y a pas lieu d'exposer ici tout au long. Par exemple, la royauté à Ugarit (XIV^e — XIII^e siècle av.n.è.) lui semble être déterminée — dans sa structure visiblement non patrimoniale — par un «loyalisme dynastique», non pas par l'action des facteurs économiques (les travaux d'aménagement agricole qui, selon Diakonov et les autres historiens soviétiques, ont rendu nécessaire l'instauration d'une autorité supérieure du type de la despotie asiatique). D'ailleurs, G.B. voit dans la conception qu'il entend combattre un simple problème de technique économique. Il la considère même comme éventuellement vraisemblable pour des époques fort anciennes et pour d'autres régions, alors qu'à Ugarit le rôle économique de la royauté ne lui semble pas être primordial par rapport à ses fonctions judiciaire et politique. Sans être convaincantes, les objections de G.B. se distinguent par la mesure et la prudence avec lesquelles l'auteur entend les formuler.

Parmi ses positions critiques (toujours exemptes d'accents polémiques), signalons le

⁶ Pour l'adoption (*in filium* et *in fratrem*), voir p. 90—95 et 142—145, ainsi que l'ouvrage fondamental de M. David, *Die Adoption im alt-babylonischen Recht*. Leipzig, 1927, sans qu'il soit nécessaire d'insister ici sur les travaux classiques de Paul Koschaker.

⁷ Voir M. Kaser, *Zur Methode der röm. Rechtsfindung*, dans «Nachrichten, d. Akad. d. Wiss. zu Göttingen», Philol.-hist. Kl., 1962, n° 2, p. 76—77 et les renvois.

⁸ C'était là que résidait, pour G.B., la cause d'une disparité ou d'une singularité du droit babylonien, que d'autres auteurs avaient essayé d'expliquer par des interprétations ou par des stratifications de textes hétérogènes (p. 51). Voir P. Koschaker, ZSS. RA, 59 (1939), p. 644—645 (compte rendu de l'étude de C. A. Spulber, *Le concept byzantin de la loi juridique*, Bucarest, 1938).

rejet amplement motivé de la théorie de P. Koschaker (voir p. 17 et suiv.), concernant l'existence en droit babylonien (art. 7,9 et 12 du Code d'Hammurabi) d'institutions correspondant à l'*Anefang* germanique. G.B. a posé avec beaucoup de courage, mais sans excès « interpolatio-nistique », le problème de l'action complexe du droit oriental sur le droit romain, que l'on est toujours enclin à considérer⁹ comme ayant été d'une originalité dont les Romains furent conscients les premiers. Même en dehors de la controverse sur l'influence grecque à l'époque des décemvirs, G.B. constate que la Rome primitive, qui n'avait atteint qu'un modeste niveau de développement économique, était venue en contact avec un monde oriental, dont les peuples de marchands et navigateurs avaient puissamment développé le droit commercial et maritime, les Phéniciens jouant un rôle d'intermédiaire tout à fait compréhensible. L'apparition d'un droit romain des gens (*ius gentium*) n'a été que l'a conclusion normale — spécifiquement romaine — de ce processus. Des recherches récentes, suscitées en partie par G. B. lui-même, sur le contrat de société à Babylone, en Grèce et à Rome (E. Szlechter), tout comme l'identification par le regretté savant français des premières formes sûres de droit phénicien (les textes d'Ugarit découverts par Virolleaud, Schaeffer, Nougaryol et les textes de Mari découverts par Parrot), ou encore l'étude du droit hébraïque dans ses rapports avec les autres droits orientaux, et plus particulièrement avec celui des Phéniciens, ne font que donner plus de poids à l'hypothèse de G.B., et d'ouvrir de fructueuses perspectives aux recherches comparatives qui sont à leur début.

Dans ce cadre et dans cette perspective, le volume d'histoire du droit oriental que nous recensons est loin de rester étranger, comme on aurait pu le penser à première vue, aux préoccupations de cette Revue. Il y retrouve sa place tant au point de vue de l'histoire des deux droits principaux de l'antiquité classique, le droit grec et le droit romain, dont l'histoire de Sud-Est européen ne saurait faire abstraction, qu'au point de vue des grands courants de la civilisation ancienne. En effet, à l'intérieur de ces courants, les droits cunéiformes ont conquis une place qui n'est plus contestée, grâce à la fois à la riche documentation dont on dispose à leur sujet, et au contenu de leurs institutions, aux problèmes historiques majeurs qu'ils soulèvent. Dans ce contexte, le droit romain, sans être détrôné de sa prééminence, apparaît moins isolé et moins singulier. En même temps, il est de moins en moins utilisé comme unique unité de mesure des processus juridiques.

Valentin Al. Georgescu

⁹ Voir en dernier lieu Fr. Pringsheim, *The Greek Law of Sale*, Weimar, 1950, p. 1.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : MIHĂESCU, HARALAMBIE (H. M.); NĂSTUREL, PETRE Ș. (P.Ș.N.); MATEI, ION (I.M.); MIHĂILĂ, ELENA CASANDRA (E.C.M.); SIUPIUR, ELENA (E.S.); CRONȚ, GHEORGHE (GH.C.); TANAȘOCA, N. ȘERBAN (N.Ș.T.); FRANCES, E. (E.F.); DANIELOPOLU-PAPACOSTEA, CORNELIA (C.P.D.); DEMÉNY, LIDIA (L.D.); IANCU, ANCA (A.I.); MIRCEA, ION-RADU (I.R.M.); FOCHI, ADRIAN (A.F.); MEHMET, MUSTAFA (M.M.); MUSICESCU, MARIA ANA (M.A.M.); MARCU, LIVIU P. (L.P.M.); FLORESCU, G.G. (G.G.F.).

NIKOLAI P. KOVAČEV, *Местните названия в Габровско* [Noms de lieux de Gabrovsko], Académie des Sciences, Sofia, 1965, 200 p. (Институт за български език).

Les matériaux réunis dans ce volume ont été recueillis, entre 1958–1961, de la bouche de 100 informateurs. Ils se réfèrent à l'ancien arrondissement de Gabrovo, situé au cœur de la région du même nom, entre les régions de Târnovo au Nord et à l'Est, de Lovec à l'Ouest et de Starazagora au Sud. Le territoire soumis à l'enquête se trouve dans le bassin supérieur de la Iantra, à une altitude de 400 m en moyenne et comprend 4 villes et 153 villages avec une population de 153.000 âmes. Il s'agit d'une région montueuse, où a prédominé par le passé la vie pastorale et où l'on pourrait s'attendre à rencontrer une toponymie riche et variée. En fait, on constate que les influences étrangères sont sporadiques : les éléments grecs et turcs y apparaissent rarement et les éléments roumains y sont légèrement plus nombreux, mais pas dans une proportion aussi marquée que dans d'autres contrées de la Bulgarie. Conséquemment, la toponymie d'origine slave prédomine et a été touchée dans une très faible mesure par les influences étrangères. Les éléments latins ou romans sont les suivants : *catella* — *къцарѝла* (p. 123), *cerrus* — *чѝра, чѝрѝто* (p. 176), *coctorium* — *Конѝора* (p. 117), *cucullus* ou **cucullius* — *Кукѝля* (p. 122), *vallis* — *Вѝлоѝа* (p. 84). Certains mots d'origine byzantine n'ont pas besoin d'être expliqués par la présence d'une population romane : *Κλεισούρα* — *Клѝсѝра, Клѝсѝрѝката* (p. 114) et *Τούρλα* — *Тѝрѝлата* (p. 171). D'autres sont des balkanismes connaissant une large diffusion et provenant probablement du substrat commun

thraco-dace : roumain, *baci* « maître-berger » — *Бачійата* (p. 78) ; roum. *cătun* « hameau » — *Катуните* (p. 112) ; roum. *copac* « arbre » — *Копак, Копаци, Копациите* (p. 116—117). Mais on rencontre aussi quelques éléments véhiculés par le roumain : *bălan* « blond » — *Балани* (p. 77), *bute* « tonneau », articulé *butea* — *Бутя* et *butoi* « futaille » — *Бутоя* (p. 82) ; *chicșă* « givre » — *Кичера, Кичерът* (p. 113). Le nom *român* « Roumain » n'apparaît nulle part, mais seulement *vlah* « Valaque » : *Влăха круша, Влăшка, Влăшката, Ливăда* (p. 86).

H.M.

A. DAIN, *Traité de métrique grecque* (Tradition de l'humanisme, I), Paris, Editions Klincksieck, 1965, 275 p.

Naguère, à chaque parution d'un nouvel ouvrage d'Alphonse Dain, classicistes et byzantinistes ne manquaient pas de s'informer. Mais depuis 1964 ce maître philologue n'est plus. Et pourtant le voici encore sur la brèche, présent dans ces pages posthumes pieusement éditées dans l'anonymat. *Non omnis moriar* disait le poète, avec raison...

En dépit de son titre ce livre se veut d'être avant tout un manuel qui poursuit un « triple but : permettre à l'helléniste qui lit un texte poétique d'interpréter métriquement le morceau étudié ; mieux encore, lui fournir le moyen de savoir comment le poète grec sentait le vers qu'il écrivait ; essayer enfin de rendre certains de ces effets sensibles, au moins partiellement, à une oreille française » (p. 7). L'auteur se défend d'avoir voulu faire de l'érudition. Modestie de grand savant dont l'exposé, si brillant et si ample de cette branche épineuse entre toutes des études grecques qui s'appelle la métrique, en impose au lecteur. « L'étude de la métrique grecque, et surtout de la métrique lyrique, relève de l'esthétique » (p. 8). Et c'est bien ce qui en fait la difficulté, et la beauté.

Trois pages bien nourries nous retracent l'histoire de cette discipline, depuis le premier traité, en 268 pages, publié en 1799 par Godéfray Hermann, jusqu'aux découvertes des propres élèves du regretté savant, tel Jean Irigoien. Trois autres pages ont été réservées à une bibliographie « élémentaire » — fondamentale eût été plus exact —, classée chronologiquement depuis les recherches restées classiques de Henri Weil, *Etudes de littérature et de rythmique grecques*, Paris, 1902, jusqu'à celles de L. E. Rossi, *Metrica e critica stilistica*, 1963. Ce traité est scindé en quatre parties qui, à leur tour, se subdivisent en chapitres marquant les différentes étapes de l'exposé. On ne résume guère un ouvrage de ce genre qui, qualité singulière, et même inattendue, s'avère rapidement d'une lecture attrayante. En voici le plan. La première partie (p. 15—46) intitulée *Les rythmes*, traite des rythmes grecs (chap. I), des éléments rythmiques et des *kôla* (chap. II) et, enfin, de l'exécution des rythmes (chap. III). *Le vers*, tel est l'en-tête de la deuxième partie (p. 47—146) qui s'occupe du distique (chap. I), du système (chap. II) et du vers lyrique (chap. III). La troisième partie, *L'assemblage des vers* (p. 147—212), compte quatre chapitres, à savoir les séries stichiques et les distiques, les périodes, les strophes et autres assemblages métriques, et les cadres métriques. *La poétique* enfin alimente la quatrième partie de cet ouvrage (p. 213—260) : il y est question au chap. I de la création poétique, au chap. II de la recherche du rythme et au chap. III de la manière de sentir le vers. La conclusion très condensée (p. 261—262) rappelle que l'auteur s'est proposé de montrer au lecteur « une prolifération extraordinaire dans l'ordre de la création et de l'assemblage des mots, non moins qu'une persistance étonnante de la facture poétique. L'origine même des mètres échappe trop souvent ». Et l'on méditera assurément sur cette remarque : « Sophocle et Euripide seraient sans doute fort étonnés de voir les schémas métriques proposés aujourd'hui pour leurs chœurs. Ils composaient d'instinct, sûrs de leur métier, et écrivaient sans éolo-

métrie. Tout le problème de la métrique grecque est là, avec sa complication apparente, peut-être inutile, qui rebute les modernes » (p. 261—262). Un index des termes techniques (p. 263—269) suivi de celui des passages cités (p. 270—273) clôt avec bonheur ce livre, qui ne sera cependant pas le dernier de ceux écrits par A. Dain, car bientôt paraîtra dans la collection des Universités de France son édition critique et sa traduction de la *Poliiorcétique* d'Elieen le Tacticien (avec la collaboration de Madame M. A. Bon).

Le jour où l'éditeur envisagera la réédition de ce travail, il serait peut-être à souhaiter que l'index des passages cités soit refondu pour s'enrichir de leurs renvois aux pages mêmes de ce volume qui rendra d'incalculables services aux hellénistes et même aux byzantinistes, encore que l'auteur se soit pratiquement cantonné à l'antiquité. Sa science et sa clarté situent cet ouvrage à la pointe de l'érudition philologique française.

P.Ş.N.

HASAN EREN, *Yer Adlarımızın Dili* [La langue des noms de lieux de Turquie], « Türk Dili Araştırmaları Yıllığı Belleten », 1965, p. 155—165.

Idem, *Türk yer Adları. Söku* [Les toponymes turcs. Söku], « Türk Dili Araştırmaları Yıllığı Belleten », 1965, p. 149—153.

On relève l'importance des études de toponymie et le développement, en général, des études de toponymie et d'onomastique dans différents pays. Malgré le fait qu'en Turquie les études de toponymie ne sont qu'à leur début, on peut toutefois remarquer la parution de quelques articles importants publiés dans *Türkiyat Mecmuası* et dans d'autres revues aussi. C'est ainsi que dans un travail écrit en 1925, concernant l'ethnologie des Ogouzes et appartenant à M. Fuat Köprülü on trouve l'explication du sens d'un nombre de toponymes d'Anatolie qui comprenaient des noms de tribus ogouzes (*Afşar (Avşar), Bayat, Bayındır*...). L'auteur énonce quelques procédés connus, employés dans la formation des toponymes turcs : toponymes formés à l'aide de noms de personnes (*Ahmet, Ahmetler, Ahmetbey, Ahmetçavuş*...), toponymes composés qui font voir des particularités géographiques, ou encore des toponymes composés à l'aide de noms de plantes et d'animaux (*Söğütlü* (de *söğüt* 'saule'), *Kavaklı, Kavaklıdere* (de *kavak* 'peuplier'), *Çamlıca* (de *çam*, 'pin', 'sapin'), *Tavşanlı* (de *tavşan* 'lièvre')). L'auteur insiste sur certains toponymes formés à l'aide du terme *öz* qui selon T. Kowalski signifie 'vallée' et sur des toponymes composés à l'aide du mot *söku* qui signifie 'champ labouré au milieu d'une forêt'. D'autres toponymes que l'auteur étudie sont des composés de *dumlu* ~ *tumlu* 'froid' : *Dumlupınar*. Les couleurs jouent un rôle important dans l'onomastique turque, en général : *Akkavak, Karakavak*, etc. Les toponymes composés à l'aide d'*ak* et de *kara*, très nombreux, alternent avec les toponymes où *kızıl* 'rouge' et *gök* 'ciel', 'bleu' entrent dans leur composition.

Dans un article spécial, l'auteur étudie les toponymes formés avec *söku* ('*Sökücü, Sökücüyayı*') qu'on retrouve surtout dans les vilayets de Kastamonu, Sinop, Zonguldak. Ce terme désigne le 'champ labouré dans une forêt'. La langue turque possède d'autres correspondants pour signifier 'champ labouré au milieu d'une forêt' : *hopur, ilil* et d'autres encore qu'on emploie dans d'autres régions. L'auteur admet que la forme *seki* qui se trouve dans les toponymes *Sekicik, Sekiçeşme, Sekiller* n'a rien de commun avec *söku*, car le premier terme signifie 1. terrasse, obstacle ; 2. échelle ; 3. seuil. De même, *söku* n'a rien de commun avec la forme *soku* qui a formé des toponymes comme *Soku, Kara soku* 'mortier'.

I.M.

L. FEKETE, *Mit Zahlwörtern gebildete osmanisch-türkische Ortsnamen*, « Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae », XVIII, 1—2, 1965, p. 61—71.

L'auteur distingue plusieurs procédés à l'aide desquels un grand nombre de toponymes turcs a été formé à partir des noms de nombres. La plupart proviennent de noms de nombres cardinaux comme *altı* 'six', *beş* 'cinq', *dokuz* 'neuf', *kırk* 'quarante', *üç* 'trois', *yedi* 'sept'. D'autres ont été formés par l'emploi de noms de nombres 'collectifs', de mots spéciaux employés comme substantifs pour désigner 'paire', 'un', 'demi', etc. : *yalnız* 'le seul' et *yalnızan* (avec le pluriel persan), *yarmımdza* 'une petite moitié', *tek* 'un', *çatallar* 'paire', 'fourchette', 'bifurqué', *üçler* 'les trois', *çifteler* 'les paires', *kırklar* 'les quarante'. Nous retrouvons des numéraux dans des constructions lexicales *yalnız çam geçidi* 'défilé', 'le spin est passé', *iki pınar* 'deux fontaines', *üç ağaç* 'trois arbres', ou encore des noms de nombre pris substantivement à construction attributive : *üçler* ou *üçler mahalesi* 'le quartier des trois', *beşler* 'les cinq', *beşler kavmi*. On rencontre aussi des toponymes formés à l'aide de numéraux d'origine arabe : *alef*, *hezar* ou persane : *hefl*. Puis l'auteur cite un nombre d'exemples de toponymes tant de Turquie que des contrées européennes qui furent par le passé sous la domination turque. A cet effet l'auteur emploie les cartes militaires de l'Etat-major ottoman de 1331 (1912—1913) et aussi des cartes historiques comme celle de Rizzi Zannoni de 1774 et celle de I. Fried, les cartes publiées dans l'ouvrage de J. Hammer, *Geschichte des Osman Reiches* et le dictionnaire de Mostras : *Dictionnaire géographique de l'Empire Ottoman*, S. Pétersbourg 1873, enfin l'auteur fait usage de certains travaux et matériaux hongrois concernant la toponymie de la Hongrie au cours de la domination turque.

I.M.

R. BLACHÈRE, « Moments » tournants dans la littérature arabe. « Studia islamica », XXIV, 1966, p. 5—19.

Bref exposé des principes qui peuvent fonder la méthodologie de la division en périodes de l'histoire de la littérature arabe. Comme il est connu, dans son monumental traité dont trois volumes ont déjà paru, l'auteur n'admet pas la division en périodes faite d'après les dynasties, division devenue classique. Il propose une autre division, selon l'évolution des faits culturels et selon les moments principaux qui peuvent définir plus exactement le passage d'une période à une autre. C'est ainsi que l'auteur s'arrête aux « moments » tournants suivants de l'histoire : le premier se situe autour des années 670 et clôt la période dite archaïque, quand les centres de Coufa et de Bassorah ont un rôle prédominant. Le deuxième tournant se place autour de l'année 725 et il est caractérisé par le rôle des nouveaux centres de Syrie, de Palestine et d'Irak. Le troisième « moment » tournant apparaît dans le premier quart du X^e siècle et il clôt « le siècle d'or ». Le quatrième tournant représente la conquête de l'Egypte par les Ottomans en 1517. Enfin, le cinquième tournant est constitué par le commencement de la renaissance arabe des années 1860—1881.

Au cours des trois siècles de stagnation qui séparent ces deux derniers « moments » les écrivains arabes se limitent à vénérer et à imiter les œuvres du passé. Le seul fait digne d'être relevé, selon l'auteur, est l'introduction de l'imprimerie en Syrie et les efforts du savant maronite, l'évêque Germanos (Djermanus Ferhât, mort en 1732). Et cela pourrait faire apprécier plus favorablement l'effort fait par les pays roumains pour imprimer des livres arabes et intro-

duire l'imprimerie chez les Arabes chrétiens orthodoxes. C'est pourquoi il faudrait que les travaux de Dan Simonescu et Murakadé et de V. Căndea soient mentionnés dans la bibliographie de cet ouvrage (D. Simonescu et E. Murakadé, *Tipar românească pentru arabi în secolul al XVIII-lea* [L'imprimerie roumaine à l'intention des Arabes, au XVIII^e s.], Bucarest, 1939; V. Căndea, *Une politique culturelle commune roumano-arabe dans la première moitié du XVIII^e siècle*, « Bulletin AIESEE », Bucarest, III, 1, 1965, p. 51–56).

I.M.

E. BALEVSKA, *Наблюдения върху образуването на технически термини в полски, руски и български език* [Observations sur la formation des termes techniques en polonais, en russe et en bulgare], « Български език », Sofia, XVI, 1966, p. 152–156.

L'auteur présente quelques groupes de termes techniques, appartenant aux langues polonaise, russe et bulgare, en prenant comme critérium de classification et de comparaison l'existence et la productivité des suffixes *-nik*, *-acz*, *-arz*, *-ec* dans les mots polonais qui dénomment des procédés, des installations, des appareils, des notions, etc., liés aux processus et méthodes technologiques modernes.

La lecture de cet article permet de distinguer, d'une part, une formation des termes techniques dans les trois langues par dérivation, à l'aide des suffixes énumérés ci-dessus, ou de leurs équivalents russes et bulgares, et, d'autre part, leur formation par composition et dérivation.

Nous voudrions apporter à ce propos quelques précisions et remarques.

Le problème de la formation des termes techniques ne se pose pas seulement pour les langues slaves (p. 152), car à l'époque contemporaine, où la science et la technique ont pris un grand essor, ce problème est devenu une nécessité universellement ressentie. Une discussion plus ample sur la formation des termes techniques par composition dans les trois langues n'aurait pas été sans intérêt, vu qu'aujourd'hui le procédé devient de plus en plus répandu dans beaucoup de langues.

Nous ne sommes pas d'accord avec l'encadrement des mots du type pol. *radioodbiornik*, rus. *радиоприемник*, bulg. *радиоприемник* dans la même catégorie que pol. *rysownik*, rus. *чертежник*, bulg. *чертожник* (p. 153), puisqu'on sait que les premiers sont composés.

Une autre inadvertance de l'auteur est aussi, à notre avis, la citation du rus. *пивовар* et du bulg. *пивовар* dans le groupe des mots dérivés à l'aide du suffixe *-ар* (p. 154). Rus. *пивовар* et bulg. *пивовар* sont des mots composés par abréviation : rus. *пиво* (bière), *варить* (bouillir) > *пивоварение* (le procédé de la préparation de la bière) > *пивовар* (spécialiste pour la préparation de la bière); bulg. *пиво* (bière), *варя* (bouillir) > *пивовар*. Dans ce cas, en russe comme en bulgare, *-ар* ne représente pas un morphème, mais fait partie intégrante du radical *вар-*.

Quant à l'affirmation qu'il existe en polonais un plus petit nombre de mots techniques composés, l'argumentation de l'auteur (p. 156) nous semble insuffisante.

E.C.M.

BORIS SIMEONOV, *Румънското влияние върху лексиката на Хр. Ботев* [L'influence roumaine sur le lexique de Hristo Botev], « Годишник на Софийския Университет. Факултет по славянски филологии », LX, 1966, p. 253–308.

Dans cet ouvrage l'auteur étudie les influences lexicales roumaines dans le vocabulaire de Hristo Botev et relève qu'elles se retrouvent chez tous les émigrants bulgares, écrivains ou publicistes.

Après une courte présentation d'ensemble de l'atmosphère qui a favorisé et conditionné les influences lexicales chez les émigrants bulgares en Roumanie, l'auteur passe à une analyse minutieuse du lexique employé par Hristo Botev, dont il extrait les mots d'origine roumaine ou bien passés par une filière roumaine. L'ouvrage se compose de quatre parties : 1. Les mots nouveaux pris par Botev des émigrants se trouvant déjà en Roumanie (Rakovski), ou bien les mots qui dépassent l'époque de Botev et vont jusqu'à la période contemporaine. 2. Les expressions et les mots roumains employés intentionnellement par Botev comme moyens stylistiques dans ses nouvelles critiques humoristiques. A l'aide de ces expressions intercalées dans des propositions et des phrases de construction typiquement bulgare, l'auteur réussit à rendre ridicules les personnages négatifs. 3. Les mots et les termes que Botev a été obligé d'utiliser dans ses rapports avec différentes institutions pour faire connaître et commenter certains événements et phénomènes sociaux de Roumanie. 4. Les mots et les termes du lexique international pris par Botev dans la langue roumaine pour exprimer et commenter la vie politique-économique et culturelle de l'émigration bulgare et du peuple bulgare. Dans le dernier chapitre l'auteur fait une classification de ce lexique d'après son contenu.

Dans ses conclusions générales l'auteur affirme que ce lexique d'emprunt monterait à 400 mots et que certains termes se sont maintenus dans le vocabulaire actif de Hristo Botev.

Les éléments roumains de ce lexique peuvent être divisés en *certain*s et *probables*. Sont considérés *certain*s les éléments qui possèdent tous les caractères de la langue roumaine et représentent la dénomination d'institutions roumaines, des phénomènes sociaux et culturels roumains, etc. Sont considérés *probables* les mots qui se retrouvent dans la langue russe que Botev connaissait ; sont également *probables* les termes qui, tout en étant pris du roumain, ne présentent pas les caractères de cette langue. Quoique Botev ait connu le français, bien des mots d'origine française lui sont parvenus par l'entremise du roumain.

E.S.

H. G. PATRINELIS, 'Ο Θεόδωρος Ἀγαλλιανὸς ταυτιζομένος πρὸς τὸν Θεοφάνην Μηδείας καὶ οἱ ἀνέκδοτοι λόγοι του [Théodore Agallianos identifié avec Théophane de Médie et ses discours inédits], Athènes, 1966, 176 pages.

Ce travail a été présenté par l'auteur à la Faculté de Philosophie de l'Université de Thessalonique comme thèse pour le doctorat. H. G. Patrinelis, le nouveau docteur ès lettres, nous est connu par ses recherches antérieures concernant certains aspects de l'histoire de la culture byzantine et néo-grecque. L'ouvrage qu'il vient de publier est une étude approfondie sur la personnalité et les discours de Théophane de Médie, qui a eu un rôle remarquable dans la société byzantine à l'époque de la conquête turque.

Pour l'histoire du Patriarcat Œcuménique du milieu du XV^e siècle, concernant surtout les premières années de la domination ottomane, les seules sources connues étaient les œuvres de Gennadios Scholarios. Patrinelis met en lumière une nouvelle source historique se rapportant à la même période : ce sont les discours de Théodore Agallianos, qui a été un proche collaborateur du patriarche Scholarios.

Après une introduction concernant surtout l'historiographie des problèmes qui font l'objet de ses recherches (p. 5-13), l'auteur étudie la vie et les œuvres d'Agallianos (p. 14-60). Le grand chartophylaxe du Patriarcat constantinopolitain qui a été Théodore Agallianos, promu plus tard dans l'hierarchie ecclésiastique, n'est que Théophane, métropolitain de Médie. L'identification de la même personne connue sous ces deux noms nous paraît convaincante.

Dans la seconde partie de son étude, l'auteur examine les informations historiques comprises dans les discours d'Agallianos (p. 62-85). On y trouve de précieuses données sur les

efforts du Patriarcat pour conserver les droits et les privilèges de l'Eglise après la conquête turque. L'auteur a mis en évidence l'attitude hostile du haut clergé byzantin à l'égard de l'union des Eglises. Le souvenir de la mauvaise politique latine des Croisés à Byzance était encore persistant au milieu du XV^e siècle, lorsque le monde byzantin aurait eu besoin de l'aide occidentale pour se défendre contre les conquérants turcs.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteur publie le texte des discours d'Agallianos (p. 89—152). Il s'agit de deux amples exposés écrits par celui-ci en 1463 et qui ont une grande valeur documentaire. Par ses notes et commentaires, l'auteur met en lumière le sens historique de ces documents. Une ample bibliographie, les reproductions de certains manuscrits et un index onomastique complètent l'appareil scientifique de ce livre (p. 163—170) qui finit par un résumé en anglais (p. 171—176).

Nous ajoutons à cette occasion deux indications pour la liste bibliographique de Patrinelis. Il s'agit des études roumaines que cet auteur ne connaît pas. Une étude sur le patriarche Scholarios a été publiée en Roumaine par I. Pulpea-Râmureanu, *Ghenadie al II-lea Scholarios, primul patriarh sub turci*, dans la revue « Ortodoxia », VIII (1956), n^o 1, p. 72—109. A. Decel a publié les résultats de ses recherches sur la version turque de la confession de Gennadios Scholarios : *Versiunea turcească a Confesiunii patriarhului Ghenadie II Scholarios, scrisă la cererea sultanului Mehmed II*, dans le volume, *Omagiu I.P.S. Dr. Nicolae Bălan, mitropolitul Ardealului*, Sibiu, 1940, p. 375 et suiv.

Gh. C.

« *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft* », Ed. Hermann Böhlhaus Nachf., Graz-Cologne, XV, 1966.

Sous le titre « Le monde de Byzance dans la pensée historique de l'Europe à partir du XVII^e siècle », l'Annuaire de la société autrichienne d'études byzantines publie les rapports traitant ce thème, présentés dans la section de byzantinologie du XII^e Congrès international des historiens (Vienne, 29 août — 5 septembre 1965).

Certains de ces rapports visent à déterminer la place des préoccupations byzantinologiques dans les grands courants de la pensée historique européenne moderne (méthodologie et philosophie de l'histoire) et leur valeur. Ainsi, le rapport d'Agostino Pertusi, *Le siècle de l'érudition* (p. 3—25) traite de l'activité humaniste développée par les byzantinistes du XVII^e siècle, de leurs tentatives de reconstituer archéologiquement le monde byzantin en s'appuyant sur la connaissance approfondie des sources chronographiques, topographiques, juridiques, numismatiques et surtout littéraires, dont un grand nombre sont éditées et commentées par les philologues de l'époque. L'auteur passe ensuite en revue les œuvres littéraires qui puisent leur inspiration dans l'histoire byzantine ; il présente les drames et les opéras qui ont contribué à la diffusion dans les milieux cultivés d'une image fautive de l'Empire oriental, précédant en cela sa dépréciation bien connue au XVIII^e siècle. Dans *Le siècle des lumières* (p. 27 — 39) A. Guillou souligne la pénétration de l'esprit philosophique dans la byzantinologie du XVIII^e siècle, les tentatives de systématiser en une vision d'histoire universelle les connaissances sur le monde de Byzance. L'auteur n'oublie pas de faire mention de l'incompréhension à l'égard de l'esprit byzantin, comme d'ailleurs à l'égard du Moyen Age en général, dont ce siècle a fait preuve. En présentant successivement *l'Erudition monastique* et *l'Histoire laïque*, l'auteur réussit à atteindre son but : « la destruction du mythe de la stérilité du XVIII^e siècle en matière d'histoire byzantine ». Pour donner une image des progrès et des retards de la byzantinologie du XVIII^e siècle on pourrait citer la formule par laquelle caractérise A.G. l'ouvrage de Gibbon : « histoire fautive mais expliquée ». Dionysios A. Zakythinos évoque et explique dans son rapport, *Du*

romantisme au nationalisme (p. 41—47), l'augmentation de l'intérêt envers Byzance au XIX^e siècle par l'impulsion due au romantisme et à l'éveil du sentiment national en général, et particulièrement à la guerre pour l'indépendance hellénique et au mouvement philhellénique qui en découle en Europe occidentale. La place de Byzance dans les préoccupations d'histoire universelle et dans les systèmes de philosophie de l'histoire et de la culture du XX^e siècle est présentée par H. Hunger dans son rapport *Byzanz im europäischen Geschichtsdenken des 20. Jahrhunderts* (p. 49—60). L'auteur ne se borne pas aux limites de notre siècle ; il fait une incursion dans les siècles précédents dont le résultat est une image globale, concise et claire de la Byzanzanschauung prise dans son évolution.

D'autres rapports sont dédiés à la vision du monde byzantin chez les peuples qui se sont développés sous son influence. D. Obolensky (Oxford) étudie l'image de Byzance dans l'historiographie russe moderne (*Modern Russian Attitudes to Byzantium*, p. 61—72). Ivan Dujčev s'attache aux *Études byzantines chez les Slaves méridionaux et occidentaux depuis le XVII^e siècle* (p. 73—88). Dionysios A. Zakythinos étudie *Le point de vue des épigones* (p. 89—96).

Enfin, les deux derniers rapports envisagent Byzance dans ses rapports avec le monde occidental européen. I. Irmscher prouve, en s'appuyant sur les œuvres historiques allemandes du XVIII^e siècle, que la dépréciation de Byzance n'est pas une attitude insolite, particulière à Gibbon, mais une position commune des historiens de l'époque (*Zum Byzanzbild der deutschen Historiographie des 18. und 19. Jahrhunderts*, p. 97—99). La conclusion du rapprochement que D. Angelov fait entre les réalités historiques byzantines et celles de l'Europe occidentale du Moyen Age est l'appartenance de Byzance au monde européen plutôt qu'à l'Asie (*Byzanz und das mittelalterliche Westeuropa*, p. 101—104).

N.Ş.T.

N. OIKONOMIDES, *Une liste arabe des stratèges byzantins du VII^e siècle et les origines du thème de Sicile*, « Rivista di Studi Bizantini e Neellenici », N. S., I (XI), Rome, 1964, p. 121—130.

L'auteur soumet à un examen critique détaillé la liste des six commandements militaires (thèmes) que Ibn Khordādhēh donne dans sa Géographie, liste copiée d'après les ouvrages de al-Djarmi.

Puisque le thème des Thracésiens mentionné pour la première fois l'an 741 et l'Hellade qui existait depuis l'an 695 — là-dessus nous avons des informations précises — y manquent, il résulte que la liste présente la situation administrative de l'empire antérieure à l'an 695. La liste de al-Djarmi ne diffère pas essentiellement de l'énumération contenue dans la lettre adressée par Justinien II au Pape Jean V, l'an 687, ce qui signifie que les deux étaient proches de date.

La liste de al-Djarmi omet les Caravisiens, mais l'auteur montre que les commandements militaires à caractère maritime sont d'habitude négligés dans les listes arabes. Un argument plus fondé qui explique cette omission serait, selon notre avis, le fait que les Caravisiens n'ont jamais été un thème. (H. Antoniadis Bibicou, *Études d'histoire maritime de Byzance. A propos du « thème des Caravisiens »*, Paris, 1966, p. 78 ; H. Ahrweiler, *Byzance et la mer*, Paris, 1966, p. 25).

De même al-Djarmi ne mentionne pas *l'exercitus Italiae*, c'est-à-dire l'exarchat de Ravenne, de la lettre de Justinien II, mais en échange, il cite un commandant militaire de Sicile. Un sceau du médailler Vatican publié par V. Laurent mentionne un cubulaire et stratège de Sicile, Théophylacte, aux environs de l'an 700. De tout cela, Oikonomides arrive à la conclusion que le thème de Sicile s'est constitué avant l'an 695 et postérieurement à la date de 687, ce qui explique qu'il n'ait pas été mentionné dans la lettre de Justinien II.

Les événements politiques de l'Italie de cette époque confirment cette hypothèse. Le conflit entre Justinien II et le pape de l'an 692 et l'attitude indépendante de l'exarque, ainsi que la menace arabe ont abouti à la création du thème de Sicile. Dans l'Afrique du Nord, l'invasion arabe a déterminé le transfert du commandement des troupes byzantines de Carthage à Septem, comme il paraît dans la lettre de 687, et puis en Sardaigne, comme le montre la liste de al-Djarmi.

E.F.

J. VERPEAUX, *Pseudo-Kodinos. Traité des offices*, Ed. Centre National de la recherche scientifique, Paris, 1966, p. 420.

Une des tâches majeures de la byzantinologie est de rééditer les textes et tout d'abord des textes historiques dans des conditions rigoureusement scientifiques. Ce desideratum a été affirmé aux nombreux congrès de byzantinologie, mais il n'a été réalisé que dans une infime mesure, jusqu'à l'heure actuelle.

C'est pourquoi il convient de signaler l'apparition en excellentes conditions scientifiques et techniques d'une nouvelle édition du « Traité des offices », œuvre essentielle pour la recherche de l'organisation administrative de l'empire au XIV^e siècle, due à un byzantiniste français de valeur, J. Verpeaux, mort en pleine jeunesse et activité créatrice.

Cette œuvre s'occupe de la hiérarchie et du cérémonial aulique à l'époque des Paléologues, c'est-à-dire, elle correspond à ce qu'a été pour le X^e siècle « Le livre des cérémonies » de Constantin Porphyrogénète.

Le « Traité des offices » de Bonn et de la Patrologie grecque ne font que reproduire l'édition de J. Goar, parue en 1648. Cette dernière est composée d'après une copie datant de la fin du XVI^e siècle ou du début du siècle suivant, avec les modifications apportées par le philologue Darmarios.

J. Verpeaux a utilisé pour son édition le plus ancien et le plus complet des manuscrits connus, Paris, gr. 2991 A. Il a été copié en 1419 dans le Péloponnèse pour Mathieu Paléologue Lascaris. Il l'a continuellement confronté avec un autre manuscrit indépendant, datant du XV^e siècle, Vatic. gr. 1002. L'auteur a éliminé une série d'interpolations tardives et tout un chapitre traitant des dignités ecclésiastiques erronées, ajoutées au traité par Darmarios. De même, ont été exclus quelques passages de l'Alexiade, intégrés dans plusieurs manuscrits du « Traité des offices ».

Cette œuvre a été largement diffusée en Occident. On connaît pas moins de 60 manuscrits écrits entre les XIV^e et XVIII^e siècles, les plus nombreux datant du XVI^e siècle. L'auteur n'en considère que douze manuscrits de groupes différents et quand il constate des variantes, il les transcrit dans les notes.

Dans la partie introductive, J. Verpeaux établit la date de la rédaction du traité, entre les années 1350—1360, et ses sources. Des actes officiels ont été utilisés pour la rédaction du texte mais l'auteur anonyme s'est aussi fondé sur ses connaissances personnelles. C'est surtout à ce qu'il paraît un fonctionnaire au service du protocole impérial, ou bien, un haut dignitaire aulique. Certaines informations sont prises chez les historiens byzantins.

Un chapitre de la partie introductive comprend une description et une analyse des principaux manuscrits, et un autre chapitre s'occupe des différentes éditions du traité, commençant par celle de Du Jon, imprimée à Heidelberg en 1588.

Suit le texte du traité accompagné d'une traduction en français, les termes discutables étant expliqués dans les notes, en bas de chaque page.

En six annexes sont données différentes listes des dignitaires de la même époque. La première est une rangée hiérarchique des dignitaires, des fonctions auliques et du costume de cérémonie, qui figurent comme appendice de l'Hexabiblos, l'œuvre d'Harménopoulos. Suivent les variantes de cette liste: Paris. gr. 1783, Vatic. gr. 952 et Xeropotam. 191. Une autre liste versifiée comprend à côté des fonctions auliques, celles ecclésiastiques. Elle est attribuée à Mathieu Blastares. Ainsi que celle contenue dans l'appendice de l'œuvre d'Harménopoulos, elle donne l'ordre hiérarchique du temps d'Andronic II Paléologue. Une autre liste composée sous la forme d'un poème en vers iambiques est datée un peu avant l'an 1328 et éditée par l'auteur, d'après Vatic. gr. 224.

J. Verpeaux publie encore une autre liste de l'ordre hiérarchique, élaborée, à ce qu'il parait, à l'époque d'Andronic III, précédée d'un index, inédite jusqu'à l'heure présente. Il croit que dans sa forme actuelle, elle serait une compilation composée par un Grec, datant de la fin de l'Empire byzantin, ou même après la chute de Constantinople.

La série des annexes prend fin avec le protocole fragmentaire du couronnement de l'empereur Manuel II l'an 1391 ou 1392.

Deux index, l'un français, l'autre grec, facilitent la consultation de cet ouvrage.

E.F.

D. H. FRENCH, *Some problems in Macedonian prehistory*, «Balkan Studies», 1966, 1, p. 103–110.

L'intérêt suscité par la préhistoire de la Macédoine s'explique par sa position unique au carrefour de trois mondes: l'Anatolie, l'Égée et les Balkans. L'auteur fait l'analyse de quelques problèmes importants des III^e et II^e millénaires en Macédoine et constate les relations existant entre cette région, la Grèce du Nord et la Roumanie pendant le néolithique récent. La céramique trouvée à Dhrepanon est apparentée au complexe de Cucuteni.

Pour conclure, l'auteur démontre que, bien que fort exposée aux influences étrangères, la Macédoine a gardé, pendant le néolithique et l'époque du bronze, une position indépendante et a connu un puissant développement local.

C.P.D.

M. D. PIPPIDI, *Les colonies grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique*, «Balkan Studies», 1965, 1, p. 99–118, 8 pl.

Les colonies grecques de la mer Noire n'ont pas formé une fédération avant la conquête romaine. Elles n'ont été liées que par des alliances passagères, imposées par la nécessité de résister à un ennemi commun. Ces relations se développèrent davantage vers le commencement du II^e siècle av.n.è. à la suite de l'infiltration des Scythes dans leur voisinage. Le manque de sécurité caractérisant la période hellénistique dans ces régions n'a pas empêché le développement culturel des cités grecques, qui représente même un chapitre particulièrement intéressant de la civilisation hellénistique. Les caractères essentiels de la culture des cités grecques de la Scythie Mineure à cette époque sont: la pureté de la langue, le développement de l'enseignement, du théâtre et des arts, les relations avec les centres culturels de la Grèce métropolitaine et le respect des cultes traditionnels.

C.P.D.

- C. PREDA, B. IONESCU, *Tezaur de drahme din Histria și imitații Filip II, descoperit la Crivăț (raionul Oltenița)* [Trésor de drachmes de Histria et imitations Philippe II, trouvé à Crivăț (district de Oltenița)], « Revista Muzeelor », 1966, 1, p. 67—70.

Le trésor date du IV^e siècle av.n.è. et offre des analogies avec deux trésors de drachmes histriens découverts en R. P. de Bulgarie. Pendant le règne de Philippe II et d'Alexandre le Grand, la ville de Histria a intensifié ses relations d'échanges avec les tribus gètes.

C.P.D.

- I. A. PAPADRIANOS, *The marriage-arrangement between Constantine XI Palaeologus and the Serbian Mara (1451)*, « Balkan Studies », 1965, 1, p. 131—138.

Un chapitre des relations amicales byzantino-serbes, à la suite de la dissolution de l'Etat némanide (1371).

C.P.D.

- E. S. MAKOVA, *Состояние заградской торговли в середине XVI в. по данным таможенных записей городской коммуны*, « Советское славяноведение », Moscou, 1966, 4, p. 44—54.

L'auteur brosse un tableau suggestif du commerce entretenu par la ville de Zagreb, au XVI^e siècle, en utilisant des données puisées dans les registres douaniers des années 1545—1548. On fait ainsi connaître la proportion des différentes marchandises exportées à l'époque (bêtes à cornes, peaux, miel, cire et diverses autres marchandises). Un autre tableau indique la proportion des marchandises importées (étoffes, autres tissus, huile, fruits, vin, sel, fourrures, produits industriels et diverses autres marchandises). Enfin, un troisième tableau nous présente l'évolution du bilan exportations-importations pour les années 1545—1558. Cet article très intéressant attirera l'attention des spécialistes non seulement par la richesse des matériaux qu'il contient, mais aussi à cause de la méthode statistique appliquée par l'auteur.

L.D.

- NICOLAS IORGA, *France de Chypre* (Collection de l'Institut néo-hellénique de l'Université de Paris. Fascicule 10), 2^e tirage, Paris, 1966, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 215 p.

Ce n'est pas sans émotion que l'on apprendra la réimpression de ce petit livre de notre grand historien. La première édition remonte à 1931. Celle-ci vient visiblement honorer sa mémoire au vingt-cinquième anniversaire de son assassinat. Sensibles à cette marque de considération pour l'œuvre grandiose de Nicolas Iorga, les lecteurs roumains y verront aussi sur le plan de l'esprit un nouveau témoignage de l'étroite amitié franco-roumaine.

P.Ș.N.

N. CAMARIANO, *Les relations de Tudor Vladimirescu avec l'Hétairie, avant la révolution de 1821*, «Balkan Studies», Salonic, 1965, 1, p. 139—164.

L'auteur établit la date et le caractère de l'accord conclu entre Tudor Vladimirescu, Gheorghios Olimprios et Ioannis Farmakis, le 15 janvier 1821. Réfutant l'opinion de certains historiens qui le considéraient comme un simple accord militaire, il prouve que ce document constitue un accord entre Tudor et l'Hétairie.

C. P. D.

Ö. FÜVES, *Hungarian-Greek medical relations in the 18—19th centuries*, «Balkan Studies», 1965, 1, p. 79—82.

L'activité des Grecs établis en Hongrie au XVIII^e siècle forme un chapitre particulièrement intéressant de la « diaspora » grecque, vu que plusieurs membres de ces communautés étaient des Roumains de Macédoine (Georgios Rosa, l'auteur d'une étude sur les Valaques de Grèce, Demetrios Vikellas, Dimitrios Karakases, Grigorios Poulis et Mihai Poulis). Les principaux endroits d'émigration ont été : Siatistea (de Macédoine), la Thessalie et Kosani. Un aspect intéressant que l'auteur n'a pas manqué de souligner est celui des relations que ces médecins grecs de Hongrie entretenaient avec la Transylvanie et la Moldavie.

C. P. D.

V. D. KONOBEEV, *Национально-освободительное движение в Болгарии в 1853—1854 гг.*, «Учёные записки института славяноведения», Moscou, 1965, XXIX, p. 134—177.

Le premier problème auquel l'auteur s'arrête plus longuement, après une introduction générale, est celui concernant l'activité de G. S. Rakovski. V. D. Konobeev constate qu'il existe deux problèmes non élucidés ou très peu connus même dans l'historiographie bulgare, où l'on s'est le plus occupé de la figure proéminente de Rakovski. Il s'agit d'abord de la tentative de créer une organisation politique révolutionnaire à échelle nationale (1853—1854), et ensuite des plans d'insurrection armée en Bulgarie, en liaison avec la guerre de Crimée, ainsi que l'activité de Rakovski dans le domaine de l'art militaire. L'auteur essaie de donner une solution convaincante à ces problèmes, en faisant état de vastes matériaux puisés surtout dans les archives de la politique extérieure de la Russie. Il analyse amplement la composition de la « Société secrète », et le rôle de Rakovski dans cette société et rejette l'opinion des historiens qui affirment que cette société a joué un rôle important comme organisation d'espionnage en faveur de la Russie. Il soutient que le but de l'organisation était la préparation d'une insurrection du peuple bulgare contre la domination ottomane et pour la libération nationale. Apportant une série d'arguments et de faits relatifs aux plans d'insurrection de la « Société secrète », et fondé sur les informations recueillies dans les archives, Konobeev reconstitue ce plan, qui, dans sa forme initiale, a été perdu.

La figure de N. Palausov se trouve au centre de l'exposé de l'auteur sur l'activité de l'émigration bulgare à Odessa dans les années 1853—1854. Toute une série de faits nouveaux concerne l'activité des colonies de commerçants bulgares en Moldavie et surtout en Valachie, dont l'intense préparation insurrectionnelle se remarque surtout dans les villes de Bucarest, de Craiova, de Brăila et de Galați.

L. D.

L. ALEKSIĆ-PEJKOVIĆ, *La Serbie et les rapports entre les puissances de l'Entente (1908—1913)*, «Balkan Studies», 1965, 2, p. 305—344.

Au XIX^e siècle, la Serbie constituait une annexe agraire du marché industriel de l'Autriche-Hongrie. Pour rejeter cette tutelle économique, la Serbie avait besoin de l'alliance avec les autres Etats balkaniques, ce qui ne fut pas possible jusqu'en 1911, à cause de l'opposition de la Bulgarie. L'alliance avec la Russie exigeait également une certaine prudence, à cause de la politique impérialiste de cette dernière. Afin de contrebalancer la pénétration économique de l'Autriche-Hongrie, la Serbie se rapprocha de la Triple Entente. L'appui accordé à la Serbie par l'Angleterre et la France, pour une issue à la mer, s'explique par la nécessité où se trouvaient ces grands pays d'empêcher que les Balkans devinssent une zone d'influence autrichienne, allemande ou russe.

C. P. D.

H. BATOWSKI, *The Failure of the Balkan Alliance of 1912*, «Balkan Studies», 1966, 1, p. 111—122.

Cet échec est attribué par l'auteur premièrement à l'absence d'une alliance générale, c'est-à-dire d'une quadruple entente. La conclusion de traités bilatéraux, sans liaison entre eux ou même secrets par rapport à d'autres alliés, était inefficace.

Une autre erreur de la politique balkanique ce fut d'avoir méconnu le droit d'indépendance de l'Albanie. Enfin, l'insuffisante préparation diplomatique de la guerre fut une autre cause importante de l'échec de l'alliance balkanique. L'auteur condamne l'attitude balkanique vis-à-vis des grands pays occidentaux.

C'est donc le manque de cohésion de la ligue balkanique de 1912 qui expliquerait son échec.

C. P. D.

V. K. VOLKOV, *Внешняя политика Югославии в 1935—1936 гг.*, «Советское славяноведение», 1965, 1, p. 34—45.

L'étude de V. K. Volkov suscite un grand intérêt, premièrement parce qu'elle aborde un thème relatif aux débuts du démembrement de la Petite-Entente, qui d'après l'opinion de l'auteur a été en rapport avec le changement qui s'est produit au cours des années 1935—1936 dans la politique extérieure de la Yougoslavie. Les historiens roumains seront particulièrement intéressés par l'opinion de l'auteur relativement aux discussions portées par N. Titulescu avec les représentants de l'U.R.S.S. dans la seconde moitié de l'année 1935, pour la conclusion d'un traité soviéto-roumain. L'auteur affirme que le prince Paul et Stojadinović désavouaient la ligne de politique extérieure du ministre des Affaires Etrangères roumain, N. Titulescu, qui était pour un rapprochement de la Petite-Entente avec l'U.R.S.S. Dans cette ligne, ainsi que sous d'autres aspects, l'auteur apporte dans le circuit scientifique des matériaux inédits, extraits des archives soviétiques et yougoslaves, ce qui augmente l'intérêt de son étude.

L. D.

L. A. HORNIKER, *Ottoman-Turkish diplomatics. A guide to the literature*, «Balkan Studies», 1966, 1, p. 135—154.

Passant en revue les principaux travaux de diplomatie européens, l'auteur dédie un paragraphe de la période d'après-guerre à la contribution roumaine. Nous trouvons des appréciations élogieuses sur l'activité de Mihail Guboglu et sur son précieux manuel de paléographie ottomane.

C. P. D.

ROBERT MANTRAN, *L'Orientation des études historiques en Turquie*, «Revue historique», Paris, 1965, oct.—déc., p. 311—323.

Le professeur Robert Mantran est l'auteur d'une intéressante thèse de doctorat intitulée «Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle» (Essai d'histoire institutionnelle économique et sociale). Dans le présent article il nous offre une vue générale sur l'évolution des recherches historiques en Turquie à partir de la fondation de la Société d'histoire (1923) jusqu'à nos jours. Y sont présentés : le développement de l'enseignement historique supérieur à Istanbul et Ankara, les instituts de recherches de ces villes, ainsi que les principales sociétés d'histoire locales. Les renseignements sur les moyens de travail et de recherches des historiens turcs, les principales séries de publications et de périodiques à caractère historique dont ils disposent sont d'une réelle utilité pour les chercheurs étrangers. L'auteur souligne les résultats obtenus par l'historiographie turque contemporaine, en notant qu'elle a réussi à surmonter les difficultés inhérentes au manque d'un organe centralisateur qui lui permit la coordination des recherches.

A. I.

JACQUES THOBIE, *Les intérêts français dans l'Empire ottoman au début du XX^e siècle, étude de sources*, «Revue historique», Paris, 1966, avr.—juin, p. 381—396.

L'étude s'occupe des sources françaises relatives à l'histoire des intérêts français dans les contrées asiatiques de l'Empire ottoman entre 1890—1914. Elle se réfère aux secteurs économique, financier, politique, culturel, religieux et porte sur une large aire géographique qui inclut les territoires actuels de la Turquie, de Syrie, du Liban, de l'Irak, d'Israël, de l'Arabie et de l'Yémen. L'auteur analyse les fonds des Archives publiques de France et du Moyen-Orient, et insiste sur les documents appartenant aux archives privées, généralement moins connues.

Les fonds du ministère des Affaires Etrangères et surtout ceux des Archives Nationales comportent des documents intéressants pour la détermination de l'activité d'un nombre considérable de sociétés anonymes françaises de l'Empire ottoman (par exemple la Société de Bagnolles, le Consortium des Ports Ottomans).

Parmi les archives privées de France on remarque en premier lieu celles de l'Administration de la Dette publique Ottomane où l'on a gardé les procès-verbaux des séances du Conseil d'administration et celles du Crédit Lyonnais. En se référant aux archives privées de quelques sociétés françaises, l'auteur indique dans les notes leurs adresses actuelles.

Dans la dernière partie de l'étude on présente les archives les plus importantes de l'Orient (Moyen), notamment les archives publiques — telles que celles des consulats de Beyrouth, de Jérusalem, d'Alep, d'Adana — et les archives privées — telles que celles de la Banque Impériale ottomane d'Istanbul, du Port de Beyrouth ou de quelques communautés catholiques. Les documents en leur possession, très variés comme facture, permettent l'étude détaillée de la communauté française de l'Empire.

Les sources d'information signalées sont intéressantes pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire des relations de l'Etat ottoman avec les pays de l'Occident, car elles permettent la détermination précise du rôle joué par ces puissances dans la vie économique et politique de l'Empire.

A.I.

V. P. GRACEV, *Из истории изучения славянских средневековых институтов (вопрос о жупанах и жупанатах в историографии)*, «Ученые записки Института славяноведения», Moscou, 1965, XXIX, p. 178—209.

L'auteur discute le problème des *joupans* et des *joupanats*. Après un court passage en revue de l'ordre chronologique dans lequel les termes de *joupan* et *joupanat* ont apparu chez divers peuples, l'auteur analyse brièvement les différentes opinions exprimées en historiographie, relatives à leur contenu. C'est surtout cette dernière partie où l'on nous donne l'état actuel des discussions dans l'historiographie européenne relatives au contenu de ces termes, qui s'avère particulièrement intéressante.

L.D.

Quinze ans de bibliographie historique en Grèce (1950—1964) avec une annexe pour 1965 (Comité National Hellénique de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est européen) (2^e tirage), Athènes, 1966, VII + 295 p.

Cette bibliographie historique de la Grèce pour la période de 1950 à 1964 fut élaborée par une équipe du Centre de Recherches Néo-helléniques dirigé par Emm. N. Frankiscos, à l'occasion du premier Congrès international d'études balkanologiques, qui eut lieu en août 1966.

Dans la préface du volume, C. Th. Dimaras explique la méthode de travail de l'équipe de chercheurs et les critères de sélection des matériaux. C'est l'ordre chronologique qu'on a adopté (avec une annexe pour 1965) et, à l'intérieur de chaque année, l'ordre alphabétique. Des indices des noms et des lieux et une table analytique par matières permettent la systématisation des matériaux par auteurs et domaines de spécialité. Les chapitres de la table analytique sont: *La bibliographie*; *La théorie et la méthodologie de l'histoire*; *Sciences auxiliaires*; *Histoire politique, économique et sociale en général*; *L'histoire politique, économique et sociale de Grèce*; *Etudes régionales*; *Culture et disciplines spéciales*. Ces grands groupes sont, à leur tour, divisés en sous-groupes, qui rendent possible une classification précise des ouvrages. S'éloignant du système habituel de la classification bibliographique, les auteurs y ont introduit quelques nouvelles catégories, notamment aux sciences auxiliaires, à l'épigraphie, à la numismatique et à la paléographie ils ont ajouté la prosopographie, les mémoires, les autobiographies et la correspondance, l'histoire du livre et de la presse. L'histoire politique, économique et sociale de la Grèce forme un chapitre à part. On a consacré également un chapitre spécial aux études régio-

nales, si abondantes dans un pays comme la Grèce. Pour l'histoire de la culture, nous trouvons une division concernant l'histoire des idées ; le christianisme est étudié surtout au point de vue de l'Eglise orthodoxe orientale. Ce système de présentation des résultats des recherches historiques grecques des quinze dernières années a l'avantage d'en donner une image générale chronologique et de nous permettre, en même temps, de consulter les titres par branches de spécialité.

Non seulement les ouvrages cités embrassent tous les aspects de l'histoire grecque, mais la période de 1950—1965 est amplement représentée dans quelques domaines particulièrement importants. Nous signalons premièrement les nombreuses publications bibliographiques, les catalogues de manuscrits et les éditions de sources, qui constituent des instruments de travail indispensables. L'histoire de Grèce, moins étudiée semble-t-il ces dernières années pour l'époque ancienne et le Moyen Age a, par contre, une riche bibliographie pour l'époque moderne et contemporaine. En ce qui concerne la littérature, nous constatons que l'on accorde la même importance aux études de littérature néo-hellénique qu'aux études classiques ou byzantines.

De la forme que les ouvrages revêtent : *monographie* ou *synthèse*, ressort bien clairement le stade des connaissances et les progrès enregistrés par la science historique grecque dans différents problèmes. Nous y trouvons une série de grandes synthèses concernant l'histoire néo-hellénique (Vakalopoulos), l'histoire de la littérature néo-hellénique (C. Th. Dimaras), l'histoire de la Grèce ancienne, de l'Empire byzantin et de la Grèce moderne, l'Hellénisme des Anciens Macédoniens (Ap. Daskalakis), l'histoire du mouvement ouvrier grec (Kordatos), l'histoire du théâtre néo-grec (Valsas), l'histoire de l'église orthodoxe grecque, de l'Hétairie (Protopsaltis). Bon nombre de ces vastes sujets ont été présentés aussi sous la forme, si utile pour les non-spécialistes, d'abrégés (abstracts).

Dans d'autres secteurs, tels que le philhellénisme, l'histoire locale grecque et celle de la vaste « diaspora », etc., de nombreuses études de moindres proportions ou souvent même assez amples, apportent de nouvelles données sur des problèmes moins étudiés avant 1950 ou bien à peine pénétrés dans le domaine de l'histoire (la II^e guerre mondiale, le mouvement grec de la résistance, etc.). La complexité des problèmes ecclésiastiques dans l'Empire ottoman, celle de l'histoire des Phanariotes, les aspects sociaux de la Grèce moderne, les grandes figures de la littérature grecque font l'objet de monographies qui préparent l'étape suivante, celle de l'élaboration des ouvrages de synthèse. Le problème oriental est abordé, partiellement ou par époques plus étendues, en étroite relation avec l'histoire de la Grèce, mais aussi bien au point de vue de la politique des grandes puissances ou des voisins balkaniques. Les nombreux aspects du philhellénisme universel, traités par nations, mènent certainement vers une vision d'ensemble qui, à son tour, pourra être concrétisée dans un ouvrage de synthèse. Les communautés grecques d'Italie, d'Autriche, de Roumanie et de Bulgarie, ainsi que les problèmes économiques, politiques et culturels qu'elles posent, sont étudiés avec le vif intérêt d'une métropole pour la vie de ses colonies. Particulièrement intéressants pour notre pays sont les ouvrages ayant trait aux princes phanariotes et à leur activité juridique (voir les ouvrages de P. A. Arghiroopoulos et de D. Agathoklis), à la circulation de la littérature populaire grecque en Roumanie, l'histoire de l'école, du théâtre (Dim. Oikonomidis), des manuscrits et des vieux imprimés (L. Droulia et L. Vranousis) et les études consacrées aux professeurs et aux savants grecs de notre pays : Lambros Photiades, D. Katargis, Dionisios et Ilias Poteinos, Démosthène Rouso, etc. Nous y trouvons également des ouvrages concernant les Valaques de Grèce (voir T. Katsougiannis) et de la « diaspora », ou bien d'autres qui s'occupent indirectement de problèmes d'histoire ou de culture roumaine. On y trouve aussi des impressions contemporaines sur la Roumanie (K. Birkas) et les éditions anastatiques de quelques chroniques grecques de Roumanie (Poteinos Ilias, *Les exploits de la Révolution grecque (1821) en Valachie* et même la première édition de l'une d'elles se rapportant aux événements de l'année 1821 (Xodilos Ath., *L'Hétairie et les premiers incidents de 1821*).

Les travaux d'histoire balkanique paraissent sous la forme d'études d'histoire des relations économiques, politiques ou culturelles entre la Grèce et ses voisins balkaniques, la Bulgarie surtout. Les études de comparatisme balkanique général sont plus rares, ce qui est explicable et témoigne du stade dans lequel se trouve la balkanologie. Nous y trouvons, par contre, des suggestions de synthèses balkaniques futures sous la forme d'essais ou de brèves études sur « le rôle de la religion dans le développement du nationalisme balkanique », ou bien « quelques méditations en vue d'une histoire des Balkans » et une « brève géographie des pays de la Péninsule des Balkans ».

Véritable bilan de la science historique grecque de la période qu'elle présente, cette bibliographie constitue certainement une importante contribution balkanique intéressant vivement les historiens du Sud-Est européen.

C. P. D.

P. P. PANAITESCU, *Primele texte tipărit în românește* [Les premiers textes imprimés en roumain], dans « *Astra* », II, n° 12, 1967.

A partir de 1560, l'imprimerie de Coresi assura à la ville de Braşov pendant trois décennies le rôle du plus important foyer de diffusion des textes roumains imprimés. Cependant, c'est à Sibiu que le premier livre roumain, « Le Catéchisme luthérien », aurait été imprimé en 1544. Malheureusement, aucun exemplaire n'en a été découvert jusqu'à présent. F. Hervay, S. Jakó et L. Demény, en s'appuyant sur ce fait et en comparant la présentation typographique du « Tétravangile » slave de 1546 (sans indication du lieu de l'impression) à celle d'un « Tétravangile » slavo-roumain récemment découvert par L. Demény et supposé comme appartenant à la même série chronologique que les ouvrages de 1544 et 1546, ont conclu à l'existence à Sibiu de la première imprimerie qui ait publié des textes roumains à caractères cyrilliques sous la direction de Filip Pictor. Les conséquences d'ordre général et local de cette conception sont d'une importance évidente sur laquelle nous ne pouvons insister ici.

C'est à la discussion de ce problème que le professeur P. P. Panaitescu vient d'apporter une contribution du plus haut intérêt, dans un article destiné à un large public, et que nous croyons devoir signaler sans retard à nos lecteurs, en attendant qu'il développe ses thèses dans une étude que notre Revue publiera prochainement.

L'éminent médiéviste et historien de la culture roumaine estime que les premiers livres à caractères cyrilliques ont été imprimés à Tirgovişte (en Valachie), et non pas à Sibiu (en Transylvanie). Pour aucun des livres mis en cause nous ne possédons une indication directe et irréfutable selon laquelle ils auraient été imprimés à Sibiu. Même « Le Catéchisme luthérien » résulterait d'une commande que la ville de Sibiu aurait passée à l'imprimerie slave, telle qu'elle avait pu être organisée avec les restes de l'imprimerie de la cour princière du temps de Macarie et dirigée ensuite par Dimitrie Liubavici. Filip Pictor, courrier diplomatique de la ville de Sibiu, et non pas imprimeur dans cette ville, aurait servi comme intermédiaire, ce dont il fut récompensé par un modeste « pourboire » de 2 ducats. Il est donc inexplicable qu'il se fût agi d'une importante affaire d'impression dirigée par lui personnellement.

Quant au Tétravangile slave de 1546, la présence du blason de Moldavie dans l'épilogue et celle du blason de la ville de Sibiu seulement à l'intérieur du livre, serait un indice qu'il s'agit d'une commande moldave à Tirgovişte, où elle aurait été exécutée par Filip Moldoveanul (nommé dans l'épilogue), qui ne serait pas la même personne que Filip Pictor, haut fonctionnaire de la ville de Sibiu.

P. P. Panaitescu conteste la valeur des résultats obtenus par l'étude des éléments typographiques, car les caractères de Sibiu sont encore inconnus, et ceux des deux tétravangiles

dont il faut établir le lieu d'impression peuvent avoir été confectionnés avec des matériaux altérables, sans rien dire du fonds des caractères typographiques apportés par Liubavici en 1544 de Gorazda ou encore des restes de l'imprimerie de Macarie, dont il a pu se servir. C'est ce qui expliquerait certains traits de l'aspect typographique des deux Tétravangiles, que l'on rattache à présent à l'intervention d'une imprimerie fonctionnant à Sibiu.

Quant au fond, l'auteur constate que l'épilogue — véritable carte de visite d'un livre imprimé au XVI^e siècle — du Tétravangile de 1546 est identique aux épilogues de l'*Octoih* [Recueil de chants religieux] (1510), du Tétravangile de Macarie (1512) et du *Molitvelnic* [Livre de prières] de Dimitrie Liubavici (1545).

Le Tétravangile slavo-roumain de 1546 ne serait qu'une commande moldave exécutée par le typographe de Tirgoviște, Filip Moldoveanul.

D'ailleurs, la publication à deux années d'intervalle à Sibiu d'un Catéchisme slavon et d'un Evangile en langue slave aurait été un non-sens. L'imprimerie unique de Tirgoviște desservait tous les trois pays roumains. L'unité culturelle des Roumains, dans ce secteur, aurait été assurée par le rétrécissement du cadre d'organisation.

Ce serait hors de propos d'engager ici une discussion sur les deux conceptions en présence, et surtout d'essayer de les départager. Nous sommes toujours à l'état des hypothèses pour l'interprétation la plus vraisemblable de certaines données, tantôt insuffisantes, tantôt obscures ou contradictoires. Il nous faut attendre l'exposé complet et documenté du P^r P. P. Panaitescu, et ensuite entendre la réplique des spécialistes de la question, déjà engagés dans le débat. Mais dès à présent, il faut être reconnaissant au savant auteur d'avoir su saisir avec pénétration tous les points qui prêtaient à la critique ou du moins à des réserves, et d'avoir imposé un réexamen intégral des données sur lesquelles se fondait la conception combattue. La théorie de P. P. Panaitescu est non seulement intéressante en tant que telle, elle se caractérise par l'élégance de la reconstitution historique et par ses répercussions sur le plan de l'histoire générale de la culture roumaine au milieu du XVI^e siècle.

E.C.M.

MARIA ANA MUSICESCU, *Muzeul mănăstirii Putna* [Le Musée du Monastère de Putna], Editions « Meridiane », Bucarest, 1967, 60 p. + 31 pl. avec illustr. en noir et blanc et 9 en couleurs.

La collection d'objets d'art et de culture du plus riche musée de Roumanie, le Musée du Monastère de Putna, a formé dans le passé l'objet de plusieurs études et albums. L'ouvrage susmentionné constitue une nouvelle présentation de ces collections à la lumière des dernières recherches, dans une forme élégante, avec une couverture en couleurs et de nombreuses planches inédites.

Le livre fait connaître dans une forme sommaire, mais précise et juste, ce trésor artistique, important non seulement pour le moment culminant de l'art médiéval roumain — l'époque d'Etienne le Grand (1457—1504) et de ses continuateurs du XVI^e siècle — mais aussi pour la place importante occupée par cet art dans l'aire plus large de l'Orient chrétien de tradition byzantine.

L'ouvrage constitue un précieux apport scientifique pour la connaissance, par une présentation succincte, de l'évolution des divers genres d'arts somptuaires dans les chapitres alignés d'après leur importance dans la collection de Putna : Broderies, Manuscrits, Argentierie et Icônes, Sculptures en pierre et Sculptures en bois. Les 22 titres de livres cités à la fin de l'ouvrage donnent au lecteur la possibilité d'élargir ses connaissances dans ce domaine.

Chaque chapitre contient un exposé de deux à trois pages des réalisations roumaines dans le cadre de l'évolution du genre respectif, se référant aux pièces du musée. La collection

de broderies, considérée par les spécialistes « non seulement comme une des plus riches en chefs-d'œuvre, mais comme une des plus précieuses de tout l'Orient chrétien » fait l'objet d'une attention spéciale dans le présent ouvrage. L'auteur donne dans le détail les caractères techniques et stylistiques des broderies, le rôle joué par le centre de broderie de Putna, l'évolution et le développement du genre, ainsi que son déclin au XVIII^e siècle.

De la même manière sont traités les autres genres, spécialement les réalisations des ateliers de miniatures et de sculptures en bois du monastère, qui ont un caractère et des réalisations spécifiques à l'art médiéval roumain, dans le cadre des rapports culturels entre les artistes du sud-est de l'Europe. Peut-être aurait-il fallu mentionner ici plusieurs noms d'artistes argentiers comme Ioachim de Suceava (1598) ou le maître Dinnitrie (1680), ou encore des sculpteurs des merveilleuses croix de bois, tel le « maître de Putna » vers le milieu du XVI^e siècle (V. « Etudes et Recherches d'Histoire de l'Art », XI, 1), qui prouvent l'existence d'un atelier dans le cadre du monastère. Nous regrettons le nombre réduit de pages des descriptions (environ 20) et des objets présentés (environ 32); mais nous espérons qu'à une réédition l'ouvrage aura un caractère plus ample, la présente édition n'étant qu'un commencement.

En vue d'une réédition nous proposons certaines améliorations. Par exemple, il nous paraît nécessaire que dans l'introduction il nous soit exposé la manière dont la collection actuelle a été constituée, ainsi que la provenance de certaines pièces des monastères de Humor, de Voroneț, de Solca, de Moldovița, etc., de la forteresse Hotin, ou de l'Archevêché de Rădăuți. Peut-être faudrait-il revoir la description de certains détails des objets. C'est ainsi que le No. 29 ne peut être daté d'après le filigrane du papier que de la seconde moitié du XVI^e siècle; le No. 61, de 1527, et d'autres (No. 31, 55, 56, 64, 65) devraient être datés approximativement « ante » ou « post ». Au No. 37, on a omis d'indiquer la place où il a été écrit et ferré (Le monastère de Putna); le No. 46 a été seulement ferré et j'ignore s'il a appartenu à l'Archimandrite Spiridon; et les No. 48 et 49 n'ont pas été « ouvragés » par l'Archimandrite Dositei, mais seulement exécutés sur son ordre. Au suaire du No. 19, l'inscription liturgique est en langue slave et seulement l'inscription dédicatoire est en langue roumaine. Le No. 32 a appartenu en 1675 au monastère de Humor, d'où il provient. Au No. 6, le nom de l'Archange « Gudil » est certainement une erreur d'imprimerie. Le monogramme de Marie de Mangop n'existe pas sur la couverture tombale du No. 4, où se trouve seulement le monogramme de « Assanina » et de « Paleologos ».

Nous observons, en ce qui concerne le No. 18, que l'aigle bicéphale représente dans ce cas les armoiries des Paléologues, avec lesquels la donatrice — la Princesse Hélène — était apparentée par la famille Brancovici. Les mêmes armoiries sont utilisées pour les mêmes motifs par Neagoe Bassarab, le Prince de Valachie, le mari de la Princesse Despina, appartenant à la même dynastie serbe; on peut dire la même chose du No. 4, qui porte en médaillon l'aigle bicéphale, toujours comme descendante des Paléologues. Par ces deux lignées: le mariage d'Étienne le Grand avec Marie de Mangop et celui des deux autres princes du XVI^e siècle avec des Princesses appartenant à la famille Brancovici, ils pouvaient s'attribuer une parenté avec la dynastie de Byzance, avec des implications dans la vie politique du sud-est de l'Europe. Toujours en liaison avec le No. 18 (voir fig. 28) il est utile de souligner le fait que l'aigle héraldique bicéphale a sur sa poitrine une flèche qui percé un objet qui, vu la stylisation et la technique de la broderie, pourrait être un cœur. Pareil meuble héraldique était employé spécialement par les femmes dans le sud-est de l'Europe.

Ces détails ne diminuent pas la valeur de l'ouvrage; ils sont destinés à compléter à une éventuelle réédition son riche contenu. Par le grand intérêt qu'il présente, déjà aussi les frontières de la Roumanie, l'ouvrage aurait dû être traduit aussi en d'autres langues de large circulation.

I. R. M.

KARL-HEINZ POLLOK, *Studien zur Poetik und Komposition des balkan-slavischen lyrischen Volksliedes. I: Das Liebeslied*, Vandenhoeck und Ruprecht in Göttingen, 1964, 272 p. (Opera slavica, V, Herausgegeben von Maximilian Braun und Alois Schmaus, Band 5)

On a consacré, jusqu'à présent, à la poésie lyrique populaire balkanique en général et à la poésie lyrique sud-slave en particulier, trop peu de travaux scientifiques qui envisagent la totalité des problèmes du genre et qui correspondent au niveau scientifique actuel. Le travail de Karl-Heinz Pollok est le bienvenu, car malgré son caractère didactique prononcé, ayant servi à l'auteur comme dissertation d'habilitation universitaire, il essaie une synthèse sur le chapitre le plus représentatif de la poésie lyrique populaire sud-slave, la poésie d'amour, et ambitionne la solution, d'un point de vue absolument moderne, des problèmes de poétique et de composition concernant tout le genre.

Il est incontestable que la partie la plus importante du travail est celle consacrée à l'étude de la structure poétique de la poésie lyrique sud-slave, étant donné que l'auteur dépasse le niveau des études antérieures — qui se contentaient d'un simple inventaire des figures de style — et réussit souvent à faire ressortir la fonction esthétique des divers tropes. On doit retenir sa conception au sujet des figures poétiques comme phénomènes linguistiques de base et non comme simples *flores rhetoricales*. Les exemples sont très bien choisis. Nous ne croyons pourtant pas qu'une suite banale d'anadiploses vaille plus qu'un ensemble monotone et primitif. Il est impossible de voir, dans l'exemple donné, même une ombre de gradation : les répétitions ne font guère valoir d'une façon successive l'idée de base, elles ne la nuancent même pas. Les exemples de ce genre, nombreux dans la poésie populaire bulgare, trahissent une conception artistique rudimentaire, en dépit d'un certain raffinement dans le formalisme.

La partie la moins réussie du travail est consacrée aux problèmes de composition. L'auteur constate que certaines pièces peuvent être structurées par une figure poétique, se cristallisant — dirait-on — autour de celle-ci ; on observe d'autres fois que les pièces contiennent un véritable tissage intérieur de diverses figures poétiques, l'effet provenant justement de leur variété ; mais ce qui lui paraît essentiel c'est le fait que la structure globale du chant ne dépend pas de la figure poétique, mais d'un schéma abstrait donné par un modèle théorique préexistant. L'auteur, acceptant en principe la thèse du chercheur bulgare Petăr Dinekov, selon lequel ce schéma serait fondé sur le monologue ou le dialogue, auxquels peuvent s'ajouter des éléments descriptifs et narratifs dans des positions et avec des significations différentes, partage les chants d'après le nombre et non d'après la qualité des éléments de composition de ce genre. La forme la plus ample est celle des chants avec quatre pareils éléments de composition, qui conduisent vers les rudiments de la chanson épico-lyrique (la ballade). Tout cela peut être discuté, quoique sans profit immédiat. Ce qui mérite d'être retenu de l'essai de l'auteur, c'est l'effort de mettre de l'ordre — partant d'un point de vue personnel — dans une matière aussi fluide et si peu apte à supporter des classifications et des ordonnances.

Le travail de Karl-Heinz Pollok peut, de toute façon, être considéré comme une réussite, même s'il pose plus de problèmes qu'il n'en résout ; il représente, sans aucun doute, une contribution importante à l'étude de la poésie populaire lyrique sud-slave, apportant des suggestions utiles à l'étude de la poésie populaire lyrique en général. La rigueur de la démonstration, la méticulosité des analyses, les observations subtiles de détail, certaines généralisations très personnelles font du livre de Karl-Heinz Pollok un instrument indispensable à n'importe quelle recherche folklorique contemporaine.

A.F.

Hinçer İhsan, *Folklor Enstitüsü Kuruldu* [La fondation de l'Institut National de Folklore], « Türk Folklor Araştırmaları », Istanbul, vol. X, N° 202, Mayıs 1966, pp. 4 065—4 067 et N° 203, Haziran, 1966, p. 4 098.

Ainsi qu'il est connu, le seul organe plus répandu qui s'occupe de la mise en valeur des richesses folkloriques du peuple turc est la revue « Türk Folklor Araştırmaları », fondée en 1949 sous le patronage de l'infatigable folkloriste İhsan Hinçer. Dans le premier des articles susmentionnés, après avoir exprimé son inquiétude au sujet du danger qui menaçait les enregistrements et les interprétations des productions populaires turques du fait de leur caractère isolé et du manque d'organisation dans ce domaine, İhsan Hinçer montre que, dans ces circonstances, l'initiative de la création d'un Institut National de Folklore sous le patronage du ministère de l'Education Nationale « a été saluée avec satisfaction par les intellectuels et les folkloristes ». A cette fin, le 30 avril 1966, un Séminaire spécial fut organisé à Ankara, auquel prirent part les représentants de toutes les branches du folklore national, qui y exposèrent leurs points de vue sur la fondation, le but et le mode d'organisation du nouvel institut.

Cet organe central se propose de créer des archives folkloriques, d'exécuter des cartes, des dictionnaires, des encyclopédies et des monographies de spécialité, de promouvoir des enquêtes folkloriques, de publier une revue, de fournir des matériaux de folklore à d'autres instituts, de prendre part à des congrès internationaux et d'organiser de son côté des réunions.

Une des tâches de l'Institut sera de veiller à ce que les productions populaires des domaines de la musique, des danses, du costume, etc. conservent leur caractère authentique. D'autre part, son activité s'étendra à l'étude et à la mise en valeur du folklore des populations d'origine turque établies en dehors du territoire de la Turquie.

L'institut comprendra cinq sections, à savoir celles de culture spirituelle, de culture matérielle, de littérature populaire, de musique et de danses, ainsi qu'une section de bibliothèque, d'archives et de publications.

Le second article annonce que « l'Institut National de Folklore a été fondé et a commencé son activité », sous la direction du professeur de littérature turque Cahit Öztelli, personnalité bien connue par sa vaste activité dans le domaine du folklore.

L'auteur expose le but du nouvel institut, qui est d'étudier les usages, les coutumes et toutes les autres richesses folkloriques du peuple turc, en vue de leur présentation dans les milieux scientifiques tant de ce pays que de l'étranger. En conclusion, l'auteur félicite tous ceux qui ont contribué à la création de cet organe central et exprime ses vœux de succès à son premier directeur.

Nous sommes convaincu, de notre part, que la fondation de l'Institut National de Folklore aura pour effet de stimuler les recherches consacrées aux manifestations folkloriques de la Turquie et nous attendons avec intérêt des résultats susceptibles de mieux faire connaître la culture de peuple turc.

M.M.

OTTO DEMUS, *Bisanzio e la scultura del duecento a Venezia*, Estratto da « Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento », Florence, 1966.

En quoi consiste le « dialogue entre maître et élève » — pour reprendre les paroles mêmes de Otto Demus (dans son étude sur « l'Art byzantin dans le cadre de l'art européen », publiée dans le Catalogue de la 9^e Exposition du Conseil de l'Europe, Athènes, 1964, et republiée en allemand dans le « Jahrbuch der österreichischen Byzantinischen Gesellschaft », Graz-Cologne,

1965) — dans le problème du rôle joué par l'art byzantin sur le développement de la sculpture vénitienne au XIII^e siècle? Ce n'est pas un exposé systématique que l'auteur d'autres importants travaux sur Venise * nous convie à suivre, mais bien quelques conclusions d'ordre stylistique lesquelles, en fin de compte, mettent au clair les étapes d'un processus évolutif que la sculpture vénitienne parcourt depuis la simple copie d'œuvres byzantines et jusqu'à la création d'un art proprement vénitien où « il bizantino permane ancora, come un profumo che penetra ovunque... ». Mais il ne s'agit pas d'une évolution proprement chronologique (l'année 1240 que l'auteur nous propose pour délimiter une étape initiale — dont le début se place après 1204 — « stimulatrice et constructive », d'une autre à « effetto ritardante », pourrait, tout au plus, jouer le rôle d'un repère formel). C'est une sorte de « vie des formes » à laquelle O. Demus nous fait assister — avec cette remarquable acuité pour les nuances du langage artistique qui caractérise ses analyses.

Les œuvres byzantines de tous genres (pièces décoratives, reliefs, miniatures, mosaïques, icônes) apportées à Venise en tant que butin après 1204 et de toutes les époques (paléochrétienne, paléobyzantine, byzantine) jouent moins un rôle de modèle à imiter qu'un rôle de stimulus qui, en fin de compte, agit « in modo decisivo e persistente, non solo per quanto riguarda la funzione, quanto soprattutto dal punto di vista formale ». Parmi les innovations les plus représentatives pour une interprétation spécifiquement vénitienne dans le domaine de la plastique, l'auteur s'attarde sur l'iconostase sculptée et sur l'icône d'autel, inspirés des icônes byzantines en relief. D'autres exemples mentionnés dans le texte dénombrent d'autres modalités — stylistiques et iconographiques — que les sculpteurs vénitiens ont mis en œuvre, en s'inspirant de pièces byzantines, pour leur création plastique. Et c'est une image riche et précise d'un genre d'art dont l'importance a été plutôt méconnue en ce qui concerne Venise au Moyen Age, qui s'en dégage. C'est justement cette activité complexe, ces nuances dues à l'interprétation locale, stimulée par un art qui a joué à Venise un rôle fondamental sans toutefois entraver sa création spécifique, qui ont permis, au cours du même XIII^e siècle, un changement d'orientation dans la sculpture. L'auteur le définit comme résultat de la confluence « delle tre più importanti correnti, la bizantineggiante, l'antelamica e la corrente del protorinascimento », confluence à laquelle Venise doit, en fin de compte, les chefs-d'œuvre du portail principal de Saint-Marc.

Soulignons, pour conclure, l'intéressante idée — que l'auteur reprend dans le présent travail — d'une protorennaissance (à caractère chrétien) à Venise, due justement au rôle joué par les œuvres paléochrétiennes et paléobyzantines utilisées non seulement comme source d'inspiration pour des œuvres locales, mais elles-mêmes, pour différentes fonctions décoratives. Cette idée, riche en suggestions pour l'histoire des idées, mériterait une discussion plus ample et pourrait enrichir, mise en relation avec tout l'art de Venise et aussi avec d'autres régions de l'Europe, le contenu même de la notion de protorennaissance.

Art byzantin d'imitation, art vénéto-byzantin et art vénitien seraient les trois étapes stylistiques de la sculpture à Venise au XIII^e siècle, l'élément byzantin y demeurant néanmoins partie intégrante de cet art jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

M. A. M.

* Mentionnons ici seulement son dernier ouvrage — fondamental — sur Venise : *The church of San-Marco in Venice*, « The Dumbarton Oaks research library and Collection Trustees for Harvard University », Washington, 1960.

OTTO DEMUS, *Bisanzio e la pittura a mosaico del duecento a Venezia*, Estratto da « Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento », Florence, 1966.

A l'occasion de l'analyse du rôle joué par Byzance — et notamment par Constantinople — dans l'art de la mosaïque du XIII^e siècle à Venise, l'auteur soulève quelques problèmes d'intérêt théorique plus large. Il s'agit, au fond, d'un essai, dont les difficultés n'échappent pas au spécialiste, de trouver un dénominateur stylistique commun pour les œuvres les plus représentatives de la peinture byzantine en Italie et dans le sud-est de l'Europe à la fin du XII^e et au cours du XIII^e siècle. C'est particulièrement le passage entre le style des Comnènes et celui des Paléologues qui intéresse l'auteur de la remarquable étude sur la formation du dernier des styles créés par Byzance (*Die Entstehung des Paläologenstils in der Malerei*, dans *Berichte zum XI. Internationalen Byzantinischen Kongreß*, Munich 1958).

Pour les trois phases que Otto Demus (d'accord avec Rücker et Halinloser) remarque dans la représentation de la « Prière sur le Mont des Oliviers » de Saint-Marc, l'auteur cherche des comparaisons — analogies et différences — non seulement en Italie (Palerme, Monreale), mais aussi en Russie (Vladimir) et surtout en Serbie (Nerez, Peribleptos, Kurbinovo, Studenica, Sopočani). Il les utilise comme repères à la fois stylistiques et chronologiques afin de déterminer — en l'absence d'œuvres purement constantinopolitaines — dans d'autres centres reflétant la peinture de la Capitale, les attaches des mosaïques de Venise à l'art de Byzance. Si celles-ci paraissent (malgré l'unité apparente de l'œuvre) évidentes pour les deux premières phases (notamment, celle prouvant un « nuovo stile, che si potrebbe definire lo stile della dinastia Angeli » et celle de « la corrente stilistica bizantina più moderna del primo XIII secolo »), la troisième s'éloigne déjà de Byzance et devient « complètement vénitienne ». L'intérêt de cette analyse comparative, toute en nuances qui, à force d'être détaillée, devient presque abstraite, est indéniable. Mais pour affirmer l'existence d'un style — en espèce celui que l'auteur appelle le style des Anges — est-il suffisant de marquer la présence — aussi active qu'elle soit — d'un changement dans le monde des formes, même si on accorde à celui-ci la richesse de contenu que lui attribue Henri Focillon ? Ce problème, infiniment délicat et complexe, fondamental pour le maniement intégral de la notion de style, a été discuté d'une manière magistrale, par V. N. Lazarev dans plusieurs de ses écrits¹. Il n'en est pas moins vrai, d'autre part, que des expériences nombreuses et diverses ont préparé cette dernière renaissance de l'art byzantin qui est celle du style des Paléologues. Quelle est la teneur de ces expériences ? Quels sont les apports historiques, culturels, sociaux, économiques qui justifieraient l'existence d'un style de la dynastie des Anges ?

Mais les relations artistiques entre Byzance et Venise ne s'arrêtent pas à cette époque de passage. Après une étape marquant, vers le milieu du XIII^e siècle, un vrai art national vénitien (toujours à Saint-Marc), l'auteur constate, vers la fin du siècle, une nouvelle vague d'influence byzantine, cette fois-ci spécifiquement paléologue et notamment constantinopolitaine. Enfin, vers 1300, c'est un artiste byzantin qui a décoré la Chapelle Zen, dont les détails de style apparaissent étroitement liés à ceux de la Panaghia Parigortissa d'Arta, des Saints-Apôtres de Salonique, de la Kahrie-Djami de Constantinople. Même beaucoup plus tard, vers le milieu du XIV^e siècle, dans la décoration du Baptistère et de la Chapelle de Saint-Isidore, certains traits byzantins sont encore sensibles.

La double conclusion de l'auteur : qu'il y a à Venise au duecento deux époques de forte influence byzantine, notamment au début et à la fin du siècle, d'une part, que cette influence provient de la Capitale de l'Empire, d'une autre, apparaît, grâce à la minutieuse analyse renforcée

¹ V. N. Lazarev, *фрески старой Ладоги* [Les fresques de Staraja-Ladoga], Moscou, 1960, p. 86—87.

d'exemples, stylistiquement prouvée. C'est entre 1220 et 1260, quand à Byzance même on n'enregistre pas d'activité artistique importante, que « vengono rielaborati in modo personale gli stimolo iniziale », ceux qui donneront naissance à un art spécifiquement vénitien.

C'est ainsi que dans le domaine de l'art, comme dans tant d'autres domaines, Byzance, « dans des siècles qui sont des siècles de crise mais non de décadence, d'épuisement de ses forces mais non d'appauvrissement de sa civilisation ou d'abandon de son idéal, n'a pas cessé de transmettre de multiples façons son enseignement »². C'est ce qui justifie aussi le qualificatif de « Magistra Europae » que lui accorde l'auteur de cet article³.

M.A.M.

A. V. BANCK, *Византийское искусство в собраниях Советского Союза* (Byzantine Art in the Collections of the U.S.S.R.), Leningrad-Moscou, 1966, 389 p., 302 ill.

Ce n'est pas seulement un magnifique album que le nouveau livre d'Alice Banck⁴ sur l'Art byzantin dans les collections de l'U.R.S.S. On pourrait le définir, en paraphrasant René Huyghe, comme un vrai « dialogue avec le visible », tant texte et illustrations se complètent heureusement l'un l'autre. Cet art byzantin que notre époque découvre presque pas à pas — sinon pas toujours dans la signification de son esthétique, du moins dans la vaste mission artistique et culturelle qu'elle exerça au-delà des frontières de l'Empire, en Europe aussi bien qu'en Proche-Orient — cache encore d'étonnantes richesses, des chefs-d'œuvre en mesure d'élargir encore l'horizon tellement complexe de ses créations. Et c'est, entre autres, le mérite de l'auteur que d'avoir choisi de l'incalculable trésor gardé dans les musées de l'U.R.S.S. non seulement les chefs-d'œuvre souvent cités, mais aussi un grand nombre de pièces encore peu connues et dont l'intérêt et la beauté ne le cèdent en rien aux chefs-d'œuvre désormais célèbres. Aussi, c'est grâce à ce choix que le lecteur peut avoir l'image du double aspect de l'art byzantin : celui officiel, de la Cour et celui populaire. Ce n'est pas que le choix et la richesse de l'illustration qui méritent d'être soulignés, mais en égale mesure le grand nombre de détails qui, grâce à l'excellente qualité technique des photographies, deviennent un très précieux matériel d'étude analytique. C'est ainsi que, malgré l'absence de la miniature, de la sculpture en pierre, des célèbres émaux géorgiens *e.a.*, le livre offre une image extrêmement vivante, et très souvent émouvante même pour les spécialistes, non seulement de la création byzantine et de son évolution dans le domaine des arts figuratifs et ornementaux, mais aussi de son « message » pour la civilisation médiévale européenne.

Le texte comprend trois parties : un bref et clair exposé des grandes étapes stylistiques de l'art byzantin ; un compte rendu systématique et critique des fouilles, recherches et publications russes dans le domaine de l'art byzantin et, pour chaque œuvre représentée, une ample note informative. Celle-ci comprend non seulement la description iconographique et stylistique très complète de chaque objet, ses données techniques, sa provenance, la bibliographie, mais des références sur d'autres objets apparentés de par le style ainsi que les ouvrages principaux les concernant.

² Paul Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation*, dans *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo et Rinascimento*, Venise, 1966, p. 13—14.

³ Otto Demus, *Die Rolle der Byzantinischen Kunst in Europa*, dans « *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft* », XIV, Graz-Cologne, 1965, p. 140.

⁴ V. aussi un premier album du même auteur, mais restreint aux pièces de l'Ermitage : *L'art byzantin au Musée de l'Ermitage*, Leningrad, 1960.

En fin de compte, ce très beau livre, scientifique, artistique et didactique à la fois, vient heureusement compléter, pour les spécialistes autant que pour tous ceux — très nombreux de nos jours — intéressés par Byzance, le Catalogue de David Talbot Rice et Max Hirmer (*Kunst aus Byzanz*, Munich, 1959) et celui de la 9^e exposition du Conseil de l'Europe — Athènes, 1964 (*L'art byzantin—Art européen*).

M.A.M.

I. VÎNTU et G. G. FLORESCU, *Unirea Principatelor în lumina actelor fundamentale și constituționale* [L'Union des Principautés Roumaines à la lumière des actes fondamentaux et constitutionnels], Ed. Științifică, Bucarest, 1965, 324 (— 327) p.

Les auteurs examinent, dans le cadre historique, les aspects juridiques les plus significatifs de l'Union des Principautés danubiennes et de la formation de l'Etat roumain à la lumière des actes fondamentaux et constitutionnels¹. Cette distinction présente dans la conception des auteurs un intérêt tout spécial. Tandis que les actes fondamentaux n'ont prévu que les mesures préparatoires en vue de l'élargissement du marché interne et de la formation de l'Etat unitaire, les actes constitutionnels et les constitutions ont enregistré les résultats du processus de l'Union jusqu'à la constitution de l'Etat national roumain et de la lutte des masses pour la réalisation de l'Union ainsi que des réformes démocratiques liées indissolublement à l'Union.

L'idée principale qui se dégage est que l'Union des Principautés Roumaines constitue le résultat final d'un long processus historique, dont les prémisses résident dans les conditions économiques et sociales-politiques déterminées par la décomposition du régime féodal et par le développement des relations de production capitalistes dans ces pays. Ce sont ces conditions qui ont facilité la formation du marché intérieur unique et l'affirmation des éléments constitutifs de la nation roumaine, le processus étant clos vers le milieu du XIX^e siècle.

L'année révolutionnaire 1848 marque un moment important dans le développement de l'unité nationale des Roumains. Les programmes d'action élaborés par les organisations progressistes de la bourgeoisie exprimaient les principaux objectifs du mouvement révolutionnaire : du point de vue social, la réalisation des réformes agraire et électorale ; du point de vue politique, la libération nationale et le parachèvement de l'Union, c'est-à-dire la création de l'Etat national unitaire par l'union des trois pays roumains.

Les Assemblées ad hoc prévues par le Traité de Paris ont rempli, même dans la conception des pouvoirs européens et indépendamment de leur caractère temporaire et de leurs attributions limitées, un certain rôle représentatif en ce qui concerne l'organisation interne des Principautés. Excédant les dispositions du Traité, elles se sont conduites comme des organismes d'Etat autorisés par les électeurs de consacrer par voie légale la volonté manifeste des masses populaires. Leurs résolutions réclamaient, quoique partiellement et de façon limitée, à côté de l'unité nationale, l'organisation moderne de l'Etat, la suppression des anciennes formes des relations féodales et la reconnaissance de certains droits fondamentaux des citoyens. Elles seraient selon les auteurs, des organismes étatiques à caractère représentatif².

L'union personnelle de la Moldavie et de la Valachie, réalisée par la double élection du prince A. I. Cuza, des 5 et 24 janvier 1859 représentait la première étape de l'union définitive des Principautés danubiennes. Les actes respectifs sont des actes constitutionnels qui ont

¹ Cf. P. Simionescu, *Bibliographie sélective de la période historique de l'Union des Principautés Roumaines (1859—1866)*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1966, n^o 1, p. 183—194.

² Cf. I. Vîntu et G. G. Florescu, *Valoarea constituțională a rezoluțiilor adunărilor ad hoc din Principatele Române* [La valeur constitutionnelle des résolutions des Assemblées ad hoc dans les Principautés Roumaines], « Studii și cercetări juridice », 1963, n^o 3, p. 499—516.

ratifié solennellement la victoire du peuple roumain dans sa lutte pour la création de l'Etat national unitaire. Bien que la double élection du prince Cuza ait dépassé les dispositions des actes internationaux, les Grandes Puissances, après l'avoir reconnue en fait, l'ont confirmée *de jure*, par le Protocole de Paris du 6 septembre, lequel, en introduisant dans le texte de la Convention de Paris les modifications exigées par les actes des 5 et 24 janvier 1859, a reconnu implicitement leur valeur d'actes constitutionnels.

La Proclamation adressée par le prince Cuza au peuple roumain le 11 décembre 1861 constitue l'acte interne par lequel fut consacrée l'unification politique. Il a la valeur et la force juridique d'un acte constitutionnel par lequel les organismes compétents de l'Etat, en application des résolutions des Assemblées ad hoc et répondant à la volonté du peuple, ont proclamé l'union complète et définitive des Principautés. Cet acte fut le fondement constitutionnel de toutes les transformations effectuées sur le plan interne et externe et qui dépassaient les dispositions de l'acte international d'adhésion. Les transformations intervenues furent reconnues ultérieurement par les Grandes Puissances; l'acte international du 4 décembre 1861 reconnaissait aux Principautés le statut d'une union réelle.

Le Statut du 2 mai 1864 plébiscité avec une large majorité a été destiné à vaincre la résistance des forces rétrogrades encouragées par des facteurs extérieurs s'opposant à la réalisation des réformes revendiquées par le peuple. Le Protocole de Constantinople, du 16/28 juin 1864, conclu avec l'accord et la collaboration de l'Etat roumain³, accepta à d'infimes modifications près, le Statut et la loi électorale. Le Statut est un acte international de reconnaissance par les Puissances garantes de la victoire définitive du peuple roumain dans l'œuvre d'unification nationale et un acte d'adhésion aux changements intervenus dans la structure des rapports internationaux du nouvel Etat. L'adhésion des Grandes Puissances aux dispositions du Statut constituait un renoncement implicite à la forme d'union réelle à caractère temporaire et extraordinaire attribuée aux Principautés-Unies, et la reconnaissance de la réalisation de l'union politique entière et définitive, consacrée par voie interne.

En ce qui concerne son contenu, le Statut constitue l'ensemble des normes fondamentales qui ont consacré la nouvelle situation politico-juridique de l'Etat roumain, l'organisation moderne, les réformes démocratiques, l'autonomie interne, et les tendances évidentes d'indépendance sur le plan externe; l'entrée en vigueur du Statut enleva à la Convention de Paris son efficience juridique comme acte fondamental des Principautés Roumaines, et le remplaça.

Par sa nature juridique, par le caractère du système de ses normes, par son contenu et par sa base réelle de masses, le Statut est un acte ayant la valeur et la force d'une Constitution, il représente la première Constitution de la Roumanie moderne.

La vaste documentation d'archives, la forme élégante et la logique des démonstrations font de ce livre qui met en relief les relations politico-juridiques dans le Sud-Est européen, et surtout les rapports turco-roumains, une lecture utile et agréable.

L. P. M.

V. AL. GEORGESCU, *Cîteva contribuții la studiul receptării dreptului bizantin în Țara Românească și Moldova (1711—1821)* [Contribution à l'étude de la réception du droit byzantin en Valachie et en Moldavie (1711—1821)], « Studii », 1965, 1, 49—73.

L'article fait partie d'un ensemble de recherches concernant la réception du droit romano-byzantin en Valachie et en Moldavie. L'auteur conçoit cette réception comme une partie constitutive du vaste processus européen qui consiste dans l'adoption du droit romain-justinien ou du

³ Cf. G. G. Florescu, *La procédure de l'investiture et le cérémonial de la réception du prince régnant Couza à Constantinople*, « Studia et acta orientalia », II, 1960.

droit romano-byzantin, et de leur adaptation créatrice aux intérêts de la classe féodale d'abord, à celle de la bourgeoisie en train de se former, ensuite¹.

C'est ce dernier aspect, moins étudié jusqu'à présent, que l'article éclaire par de nouvelles données puisées à même les documents princiers ou les actes de quelques procès du XVIII^e siècle et des premières décennies du XIX^e siècle. Dans un jugement prononcé par le voïvode de Moldavie en 1715 par exemple, on s'appuyait sur les *Basiliques* pour écarter une coutume *contra legem*. Dans un autre procès de la seconde moitié du XIX^e siècle, on établissait sur la base de la législation byzantine que les juges sont seuls en mesure d'apprécier si les coutumes invoquées par les parties étaient « bonnes et utiles ». C'est donc à l'aide d'un principe du droit romano-byzantin reçu (*receptum*) que l'on accorde la prépondérance au droit princier contre les coutumes anciennes, phénomène caractéristique pour la politique de renforcement de la monarchie, durant la dernière période du régime féodal.

L'emploi en Moldavie du Code valaque de 1652 (contenant d'ailleurs toute la matière du Code moldave de 1646) dans la première moitié du XVIII^e siècle est démontrée par la preuve apportée ici du fait que le recueil de « chapitres de lois », qui a appartenu à un boyard-juge, le hetman A. Jora (découvert par Gh. Ungureanu en 1934) est extrait dudit code valaque.

La concordance que l'auteur établit entre certains textes de lois, copiés à l'intention de la chancellerie du *divan* princier dans le Registre (*Condica*) de C. Mavrocordato de 1741—1742 et ceux qui sont contenus dans la *Vactéria* dont la traduction roumaine en 1754 semble avoir été préparée en vue de l'impression en tant que code officiel sous l'un des règnes du même voïvode, est particulièrement intéressante. Retenons également la preuve qu'apporte l'auteur de la réception du droit byzantin urbain (le *Traité* de Julien l'Ascalonite), exigée par le développement urbain des pays roumains sous l'impulsion de l'économie de facture pré-capitaliste. « Le droit féodal roumain est le seul à avoir reçu sous cette forme le *Traité* de Julien l'Ascalonite, pour passer, au XVIII^e siècle, à l'élaboration — à l'aide de quelques matériaux byzantins — d'un droit urbain à tendance pré-bourgeoise. Ce sont là de nouveaux aspects qui s'ajoutent aux recherches récentes... » (p. 66)².

L'analyse du chrysobulle moldave du 15 juillet 1764 de Grégoire III Ghica permet à l'auteur de montrer la manière dont l'idéologie juridique et théologique du droit canonique byzantin était employée pour le renforcement de l'absolutisme monarchique. Le prince ne se contente plus maintenant de souligner la dualité — telle que l'énonçait le droit canon — du pouvoir politique et juridique, mais en dégage une série d'arguments sur la nature de la monarchie de droit divin, pour justifier ses tendances absolutistes.

Dans le même esprit est élucidé le sens qu'on doit attribuer à l'emploi dans les pays roumains des *Basiliques* dans l'édition de C. A. Fabrotus, avec l'analyse d'un cas concret de 1820 en Moldavie où le *voinic* C. Palade en tant que tuteur, a utilisé un exemplaire du VII^e tome de cette édition qui a été retrouvé et identifié comme tel par le P^r Ș. Cioculescu, grâce à certaines notes manuscrites. Il s'agissait d'un procès en revendication de certaines propriétés

¹ Cf. V. Al. Georgescu, *La réception du droit romano byzantin dans les Pays Roumains (Moldavie et Valachie)*, dans *Mélanges H. Lévy-Bruhl*, Paris, 1956, p. 373—392; Idem, *Trăsăturile generale și izvoarele Codului Calimach* [Les traits généraux et les sources du Code de Calimach], dans « *Studii* », 1960, 4, 73—106; Idem, *Protimisul în manualele de legi din 1765, 1766 și 1777 ale lui M. Fotino* [Le droit de protimisis dans les manuels de lois de 1765, 1766 et 1777 de M. Fotino], dans « *Studii și materiale de istoric medie* », 1962, 5, 287—393; Idem, *Le rôle de la théorie romano-byzantine dans le développement du droit féodal roumain*, dans *Mélanges Ph. Meylaur*, vol. II, Lausanne, 1963, p. 61—87; Tr. Ionașcu et V. Al. Georgescu, *Unité et diversité des formes de la réception du droit romano-byzantin en Orient et du droit romano-justinien en Occident*, dans « *Rev. Etudes Sud-Est Europ.* », 1964, 1—2.

² Voir par exemple M. И. Сюзюмов, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале X века*, dans « *Византийский Временник* », IV, 1951, Idem, *О трактате...*, dans « *Учен. зап. Урал. гос. ун-в.* », 1960, I.

que le *bornic* ne considère plus comme des fiefs, mais comme faisant objet d'un droit de propriété absolue, de type capitaliste ; aussi utilise-t-il pour soutenir ses droits un langage adéquat, qu'il retrouve dans les textes des Basiliques reflétant la conception romaine de la propriété quiritaire.

L'étude du professeur V. Al. Georgescu, destinée à nous situer « au sein même des processus d'élaboration et de développement du droit féodal roumain et, plus tard, de passage vers un nouveau système de droit, adapté aux relations capitalistes en pleine affirmation » (p. 25), s'appuie sur une riche documentation et offre une interprétation des plus originales, permettant ainsi une connaissance scientifique des formes complexes et du caractère dialectique que revêt le processus de réception du droit romano-byzantin en Moldavie et en Valachie.

L. P. M.

PAUL GOGEANU, *Strmtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* [Les détroits de la mer Noire à travers l'histoire], Ed. Politică, Bucarest, 1966, 208 pages.

Abordant l'historique d'un problème important : le régime des détroits de la mer Noire (le Bosphore et les Dardanelles), l'auteur, bien connu par son activité scientifique, examine les conflits surgis dans cette zone et leurs nombreuses implications, s'attachant à mettre en relief les résultats successifs obtenus par l'activité diplomatique dans le cadre des conférences et des congrès internationaux, — résultats dont la forme finale s'est concrétisée dans la Convention conclue le 20 juillet 1936 à Montreux, acte international en vigueur.

Dans le I^{er} chapitre (« De l'antiquité jusqu'à la chute de Constantinople »), sont exposés les aspects les plus importants concernant la période du contrôle exercé sur les détroits, d'abord par les Grecs et ensuite par les Romains, de même que le rôle de Byzance et l'influence génoise.

Le II^e chapitre (« La mer Noire — en tant que lac turc ») est consacré au régime des détroits depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au déclin de la Puissance ottomane et contient les références indispensables aux capitulations les plus importantes accordées par la Porte, pour la navigation dans les détroits des navires de commerce appartenant aux puissances étrangères. Dans la dernière partie de ce chapitre sont présentées les circonstances dans lesquelles a cessé l'exercice du monopole turc en cette région.

Dans le III^e chapitre (« Vers une première réglementation internationale du régime des détroits dans la mer Noire »), l'auteur — tout en tenant compte de la conjoncture diplomatique existante à l'époque —, examine le traité russo-turque de Kutchuk—Kaïnardji (1774), celui d'Andrinople (1829), de même que le traité d'Unkiar—Skélessi (1833). L'auteur met également en lumière le rôle du traité multilatéral de Londres (1841), considéré comme une étape caractéristique du problème analysé.

On étudie au IV^e chapitre (« De 1841 à 1918 ») le régime des détroits et de la mer Noire, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, période riche en événements importants. Il insiste sur les actes internationaux qui ont conduit à des changements dans la structure du régime de navigation : le traité de Paris (1856), conclu à la fin de la guerre de Crimée ; le traité de Londres (1871) ; la convention d'armistice de Mudros, ainsi que le traité de Sèvres (1920).

« La Conférence de Lausanne » est le titre du V^e chapitre, où sont exposés les principaux traits des négociations qui ont abouti à la conclusion du traité de paix de Lausanne et la convention concernant les détroits (1923).

Dans le VI^e et dernier chapitre (« La Conférence de Montreux »), l'auteur indique d'abord la situation internationale d'avant guerre, en passant ensuite à la convocation par la Turquie

ainsi qu'aux travaux de la Conférence, et souligne, à la suite d'une analyse objective, l'apport de la délégation roumaine dirigée par Nicolae Titulescu, ministre des Affaires Etrangères, à la réalisation d'un accord. En se rapportant à la Convention de Montreux (1936), l'auteur déclare textuellement : « Il est certain que la nouvelle réglementation d'un des plus épineux problèmes européens a constitué un exemple positif de solution des problèmes litigieux par la voie amiable des négociations... », pour souligner ensuite : « Le régime institué à Montreux a démontré l'efficacité des pactes et des ententes régionales pour le maintien de la paix et de la sécurité dans certaines zones névralgiques du monde, et surtout dans la zone balkanique et celle des détroits » (p. 197).

En relevant l'importance de la réglementation établie par la convention de Montreux, l'auteur, en se rapportant aux perspectives de cet acte international, affirme : « Il est évident qu'un traité international ne peut durer éternellement ». Avec le temps, la nécessité apparaît de mettre d'accord certaines clauses avec les besoins de la vie, justement afin de le rendre meilleur, plus convenable pour les parties contractantes, et plus apte à réaliser leurs buts » (p. 198)*.

Nous considérons — suivant les principes de la consolidation et de la souveraineté d'Etat et de la coopération internationale, principes soutenus conséquemment par la politique extérieure de la République Socialiste de Roumanie —, qu'il serait intéressant de relever la situation créée par la nouvelle Convention concernant le régime de la navigation sur le Danube, conclue à Belgrade le 18 août 1948, laquelle, en supprimant la Commission Européenne du Danube, a implicitement aboli le régime des *stationnaires*. Ces navires légers de guerre (navires de surface), appartenant à des Etats, membres de cette commission, et ayant le droit de se trouver dans la mer Noire à l'embouchure du fleuve, ont joui d'un régime spécial établi par la Convention de Paris (1856), régime maintenu par tous les actes internationaux, jusqu'à cette abolition définitive.

Cet ouvrage qui s'appuie sur une documentation ample et solide, offre, dans une forme accessible à un large cercle de lecteurs, l'occasion de faire une incursion intéressante dans un important problème qui garde encore toute son actualité. Il permet surtout de suivre et de mieux comprendre « le nœud des contradictions » (p. 9) qui caractérise l'évolution du problème des détroits aux différentes époques, jusqu'à l'élaboration du régime en vigueur dont l'auteur indique les perspectives.

G.G.F.

* Cf. Gr. Geamănu, *Dreptul internațional contemporan* [Le droit international contemporain], Bucarest, 1965, p. 353.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(I/1963 — V/1967)

<i>Avant-propos</i> , I/1—2	5—6
<i>Le 80^e anniversaire du professeur Vasile Grecu</i> , III/3—4	377—378
<i>Bibliographie des travaux du professeur V. Grecu</i> (P. Ş. Năsturel), III/3—4, . . .	379—384

Études

ALEXANDRESCU-DERSCA, M. M., <i>Un privilège accordé par Suleyman I^{er} après l'occupation de Bude (1526)</i> , IV/3—4,	377—391
ANDRÉEŪ, MIHAIL (Sofia), <i>Sur l'origine du « Zakon Sudnyi Ljudm » (loi pour juger les gens)</i> , I/3—4,	331—344
AVRAMOVSKI, ŹIVKO (Belgrade), <i>Le gouvernement yougostave, les négociations du traité soviéto-roumain d'aide mutuelle et la chute de Titulescu</i> , IV/3—4, . .	491—512
BALOTĂ, A., « Radu Voivode » dans l'épique sud-slave, V/1—2,	203—228
BARNEA, ION, <i>Un manuscrit byzantin illustré du XI^e siècle</i> , I 3—4,	319—330
BARNEA, ION, <i>Über die mittelalterlichen Tierdarstellungen in der Dobrudscha (10.—14. Jahrhundert)</i> , III 3—4,	585—610
BRÎNCUŞ, GR., <i>Über die einheimischen lexikalischen Elemente im Rumänischen</i> , 1/3—4,	309—317
CAMARIANO, NESTOR, <i>L'activité de Georges Olympios dans les Principautés Roumaines avant la révolution de 1821</i> , II/3—4,	433—446
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, <i>La guerre russo-turque de 1768—1774 et les Grecs</i> , III/3—4,	513—547
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, <i>Jérémie Cacaveta et ses relations avec les Principautés Roumaines</i> , III/1—2,	165—190
CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA, <i>L'œuvre de Beccaria « Dei delitti et delle pene » et ses traductions en langues grecque et roumaine</i> , V/1—2,	193—202
CARATAŞU, M., v. Dima-Drăgan, C.	
CERNOVODEANU, PAUL, <i>Bucarest. Important centre politique du Sud-Est européen à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e</i> , IV/1—2, . .	147 167
CERNOVODEANU, PAUL, <i>The general condition of English trade in the Levant in the second half of the 17th century and at the beginning of the 18th century</i> , V/3—4,	447—460
CIACHIR, NICOLAE, <i>La conclusion de la paix de Bucarest en 1886 au lendemain des événements balkaniques de 1885—1886</i> , III 3—4,	563—583
CIACHIR, N. et G. MAXUTOVICI, <i>Условия, созданные на территории Румынии для албанского культурного движения в конце XIX—начале XX века</i> , V/3—4	489—500
CIOBANU, GHEORGHE, <i>Altertümliche Elemente in der rumänischen und bulgarischen Volksmusik</i> , II/1—2,	71—91
COMIŞEL, EMILIA, <i>Éléments folkloriques balkano-roumains dans les musiques du rituel nuptial</i> , II 3—4,	511—525
CONSTANTINESCU, R., <i>Les martyrs de Durostorum</i> , V/1—2,	5—20
CRONŢ, GHEORGHE, <i>L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement</i> , IV/3—4,	437—473

- CRONȚ, GHEORGHE, *Byzantine juridical influences in the Romanian feudal society. Byzantine sources of the Romanian Feudal Law*, II/3-4, 359-383
- DAN, M. et GOLDENBERG, S., *Le commerce balkano-levantin de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle*, V 1-2, 87-117
- DIACONU, PETRE, *Autour de la localisation de la Petite Prestlav*, III/1-2, 37-56
- DICULESCU, VLADIMIR, *Rumänien und die Frage der bulgarischen Freischaren (1866-1868)*, I/3-4, 463-483
- DIMA-DRĂGAN, C. et M. CARATAȘU, *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, V/3-4, 435-446
- DUJČEV, I. (Sofia), *Markellai-Marcellae. Un toponyme latin méconnu*, IV/3-4, 371-375
- DUȚU, ALEXANDRU, *Un critique des normes de conduite isocratiques: Dinicu Golescu*, V/3-4, 475-488
- DUȚU, ALEXANDRU, *Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIII^e siècle: «Les diits des philosophes»*, IV/3-4, 513-533
- FLORESCU, G. G., *Some aspects from the history of the South-Eastern European relations: Romanian-Serbian relations (1859-1866)*, IV/1-2, 207-221
- FLÖRESCU, G. G., *Some aspects of the struggle for the formation of the modern South-Eastern European States. Romanian-Turkish relations*, II/1-2, 187-214
- FOCHI, ADRIAN, *Das Doitschin-(Doicin-, Dojčîn-, Дојчин-) Lied in der südosteuropäischen Volksüberlieferung, I-II*, III/1-2, 229-268; III/3-4, 465-511
- FOCHI, ADRIAN, *Parallèles folkloriques sud-est européens*, I/3-4, 517-550
- FOCHI, ADRIAN, *Die rumänische Volksballade „Uncheșei” und ihre südosteuropäischen Parallelen (Das Thema der Rückkehr des Gallen zur Hochzeit seiner Frau)*, IV/3-4, 535-574
- GĂMULESCU, DORIN, *Сербо-хорватские заимствования в Олтении*, II/3-4, 447-465
- GARAȘANIN, MILUTIN V. (Belgrade), *Considérations sur les influences sud-orientales dans les civilisations préhistoriques des Balkans*, III/1-2, 5-16
- GEORGESCU, VALENTIN, *Alle albanische Rechtsgewohnheiten*, I/1-2, 69-102
- GEORGESCU, VALENTIN AL., *L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IV^e livre de droit coutumier de son «Manuel de lois» (1777)*, V 1-2, 119-166
- GEORGESCU, VALENTIN AL., v. Ionașcu, Traian
- GEORGESCU, VLAD, *Idées sociales et politiques dans la littérature historique des Principautés Roumaines pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle*, V/1-2, 167-191
- GIURESCU, DINU, *Maitres orfèvres de Kiprovac en Valachie, au XVII^e siècle*, II 3-4, 467-510
- GIURESCU, DINU, *Об экспорте соли из Румынских государств на Балканский полуостров при феодализме*, I 3-4, 421-462
- GÖLLNER, CARL, *Der Türke in der dramatischen Literatur des 16. Jahrhunderts*, III 1-2, 131-153
- GOLDENBERG, S., *Der Südhandel in den Zollrechnungen von Sibiu (Hermannstadt) im 16. Jahrhundert*, II/3-4, 385-421
- GOLDENBERG, S., v. Dan, M.
- GUBOGLU, MIHAIL, *L'historiographie ottomane des XV^e-XVIII^e siècles. Bref aperçu*, III 1 2, 82-93
- GÜNDISCH, GUSTAV, *Zum siebenbürgischen Aufenthalt des Jacobus Palaeologus*, IV 1 2, 71-79
- HOLBAN, MARIA, *Contracts balkaniques et réalités roumaines aux confins danubiens du royaume de Hongrie. A propos de la publication de nouvelles sources concernant Basarab*, III 3 4, 385-417
- HOLBAN, MARIA, *Du caractère de l'ambassade de Guillebert de Lannoy dans le nord et le sud-est de l'Europe en 1421 et de quelques incidents de son voyage*, V 3 4, 419-434
- HOLBAN, MARIA, *En marge de la croisade protestante du groupe de Urach pour la diffusion de l'évangile dans les langues nationales du Sud-Est Européen - L'épouse de Wolff Schreiber*, II 1-2, 127-152
- IONAȘCU, TRAIAN et GEORGESCU, VALENTIN AL., *Unité et diversité des formes de la réception du droit romain en Occident et du droit byzantin en Orient*, II 1 2, 153-186
- IRMSCHER, JOHANNES (Berlin), *Griechisch-deutsche Beziehungen vom 13. Jahrhundert bis zur Gegenwart. Eine erste Übersicht*, IV 3-4, 355-370

- KRIARAS, E. (Thessalonique), *La langue néo-grecque dans l'évolution de la littérature byzantine et néo-hellénique*, III/1—2, 155—164
- MARCU, L. P., *Some aspects of laicization of the Moslem family in Dobrudja (end of the 19th century — first decades of the 20th century)*, III 1—2, 191—228
- MARCU, L. P., *The Tartar patriarchal community in the Dobrudja and its disintegration*, V/3—4, 501—542
- MAXUTOVICI, G., v. Ciachir, N.
- МЕХМЕТ, MUSTAFA А., *Хроника Идриса Битлиси в качестве источника по истории покорения Балканского полуострова турками III/1—2*, 95—129
- MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Les éléments latins de la langue albanaise, I—II*, IV/1—2, 5—33; IV/3—4, 323—353
- MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Прямое византийское влияние в румынском языке, I/3—4*, 345—375
- MIHĂESCU, HARALAMBIE, *Prolegomènes à une édition critique des τακτικά-στρατηγικά de Maurice-Urbicius*, V/3—4, 401—418
- MILLER, A. F. (Moscou), *Abdullah Ramiz Pacha en exil*, II 3—4, 424—432
- MIRAMBEL, ANDRÉ (Paris), *Les sources populaires du roman néo-grec*, II/1—2 3—15
- MIRCEA, ION-RADU, « *Les vies des rois et archevêques serbes* » et leur circulation en Moldavie. *Une copie inconnue de 1667*, IV/3—4, 393—412
- MIRCEA, ION-RADU, *Relations culturelles roumano-serbes au XVI^e siècle*, I/3—4, 377—419
- MIRCEA, I. R., *Sur les circonstances dans lesquelles les Turcs sont restés en Valachie jusqu'au début du XVII^e siècle*, V/1—2, 77—86
- NĂSTUREL, PETRE Ș., *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont-Athos des origines au début du XVI^e siècle*, II/1—2, 93—126
- NĂSTUREL, PETRE Ș., *Peut-on localiser la Petite Preslave à Păcuiul lui Soare? Commentaire à Anne Comnène, Alexiade VII^{III}*, III 1—2, 17—36
- NĂSTUREL, P. Ș., *Recherches sur les rédactions gréco-roumaines de la « Vie de Saint Niphon II, patriarche de Constantinople »*, V/1—2, 41—75
- NESTOR, ION, *La pénétration des Slaves dans la Péninsule Balkanique et la Grèce continentale. Considérations sur les recherches historiques et archéologiques, I*, I/1—2, 41—67
- OIKONOMIDES, N. A. (Athènes), *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X^e — XI^e siècles: La Mésopotamie de l'Occident*, III/1—2, 57—79
- OUNDJIEV, IVAN (Sofia), *Vassil Levski et l'unité des peuples balkaniques*, III/34, 549—562
- PALL, FRANCISC, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, III/3—4, 433—463
- PANAITESCU, P. P., *Contribution à l'histoire de la littérature de chancellerie dans le Sud-Est de l'Europe*, V/1—2, 21—39
- PAPACOSTEA, VICTOR, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, I/1—2, 7—39
- PAPACOSTEA, VICTOR, *La fondation de l'« Académie grecque » de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie, I—II*; IV/1—2, 115—145; IV/3—4, 413—436
- PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, *Le régime privilégié des marchands bulgares et grecs en Olténie pendant l'occupation autrichienne (1718—1738)*, IV/3—4, 475—490
- PETRESCU, PAUL, *Observations on folk art in Timoc*, I/3—4, 485—515
- PIOTROVSKI, R. G. (Leningrad), *У истоков романского «артикла»*, I/3—4, 285—308
- SIMONESCU, DAN, *Le chroniqueur Matthieu de Myre et une traduction ignorée de son « Histoire »*, IV/1—2, 81—114
- STAHL, PAUL, *Vieilles églises en bois de Roumanie*, III/3—4, 611—637
- STAHL, PAUL, *Les vieilles maisons à étage de Roumanie. Les facteurs balkaniques*, II/3—4, 527—546
- STĂNESCU, EUGEN, *Les réformes d'Isaac Comnène*, IV/1—2, 35—69
- TAPPE, ERIC D. (London), *John Sibthorp in the Danubian Lands, 1794*, V/3—4, 461—474
- TODOROV, NIKOLAÏ (Sofia), *Sur quelques aspects du passage du féodalisme au capitalisme dans les territoires balkaniques de l'Empire ottoman*, I/1—2, 103—136
- TRÎPCEA, TEODOR, *Сербские слова в банатском наречии и их значение, I/1—2*, 137—152

- TRIPCEA, T. N., *События, происходившие на австро-сербской границе во время сербского народного восстания 1804—1813 гг.*, IV/1—2, 169—196
- TSARAS, JEAN (Thessalonique), *La fin d'Andronic Paléologue dernier despote de l'hessalontque*, III 3—4, 419—432
- VIRTOSU, EMIL, *Les relations de la Moldavie et de la Valachie avec l'Empire ottoman, reflétées par le sceau du prince régnant (XVII^e—XIX^e siècles)*, IV/1—2, 197—206
- VULCĂNESCU, ROMULUS, *Les signes juridiques dans la région carpatobalkanique*, II/1—2, 17—69

Mélanges

- ALEXANDRESCU-VIANU, M., *Un sarcophage mithriaque au Musée d'Histoire de Galatzi*, V/1—2, 229—233
- BĂNESCU, NICOLAE, *A propos de Basile Apokapes, duc de Paradounavis (=paristrion). La notice du Moine Théodule (1059)*, I/1—2, 155—158
- BĂNESCU, NICOLAE, *Archives d'Etat de Gênes. Officium Provisionis Romaniae*, IV/3—4, 575—591; V/1—2, 235—263
- BODOGAE, T., *Aus dem Briefwechsel Şaguna's mit Vuk Karadžić*, IV/3—4, 593—601
- BOLŞACOV-GHIMPU, A. A., *La localisation de la cité byzantine de Demnizikos*, V/3—4, 543—551
- BUÇŞAN, ANDREI, *Similitudes entre les danses populaires roumaines et balkaniques* II 3—4, 607—613
- CAMARIANO, NESTOR, *Quelques précisions au sujet de la traduction du drame «L'Olympiade» de Metastasio faite par Rhigas Velestinlis*, III/1—2, 291—296
- CÂNDEA, VIRGIL, *Une version roumaine du XVII^e siècle de l'apologie contre Mahomet de Jean Cantacuzène*, IV/1—2, 233—237
- CERNOVODEANU, PAUL, *The tombstone of Prince Constantin Brîncoveanu's physician, Pantoleon Caliarhis*, I/3—4, 561—564
- CONSTANTINESCU, AURELIAN, *Два неопубликованных документа в связи с «читальней», существовавшей в городе Джурджу», II/3—4, 579—584*
- CONSTANTINESCU, AURELIAN, *Хронологическое уточнение одного из эпизодов балканских событий в начале XIX в.*, I/3—4, 565—567
- DAN, MIHAIL, *О научных румыно-болгарских связей в XIX в. Два письма Л. Милетича, Ивану Богдану*, I/1—2, 159—165
- DIMA-DRĂGAN, CORNELIU, *Cultural relations between the Serbian chronicler George Brankovich and the Stolnic Constantin Cantacuzino*, II/3—4, 553—560
- DUMITRESCU, DINU A., *Contribution à une bibliographie de «Turcica» espagnole (XVI^e—XVII^e siècles)*, II/1—2, 229—237
- DUŢU, ALEXANDRU, *Some remarks on the Dacians met in Rome by Manuel Chrysoloras*, III/3—4, 647—650
- FLORESCU, G. G., *La création de l'agence diplomatique de Roumanie à Sofia (1879)*, V/1—2, 279—282
- GEORGESCU, VALENTIN AL., *Le XIV^e centenaire de la mort de Justinien I^{er} (565—1965)*, V/3—4, 551—560
- GRECU, VASILE, *Byzantinische Quellen zu den Rumänischen Gesetzbüchern aus den Jahren 1646 und 1652*, III/1—2, 283—289
- GRAUR, AL., *Noms de saints roumains provenant de saints grecs*, II/1—2, 215—216
- GRAUR, AL., *Otuzbir*, I/3—4, 551—552
- ILIESCU, OCTAVIAN, *Nouvelles informations relatives aux lingets romains d'or, trouvés en Transylvanie*, III/1—2, 269—281
- ILIESCU, OCTAVIAN et SIMION CĂRBIŢĂ, *Le sceau tétré de monnaies et lingots des XIII^e et XIV^e siècles trouvé en Ecluzja septentrionale. Note préliminaire*, II/1—2, 217—228
- MAIER, RADU O., *Временные урчтия из камня в зоне Истрия, СФР Югославия*, III 2—4, 657—667
- MAIER, R. O., *Стис. грѣбические элементы жилища и народного искусства аромунь*, II/3—4, 585—605
- MATEI, ION, *Mots d'origine roumaine en turc*, IV, 1—2, 223—232
- MATEI, I., *Notes sur les «turcismes» du dialecte roumain du I et al. V : —4.* 567—572

MEHMET, M. A., <i>Un document turc concernant le kharatch de la Moldavie et de la Valachie aux XV^e—XVI^e siècles</i> , V 1—2,	265—274
MIHAIL, PAUL, <i>K вопросу o переписке Молдавляийского воеводы Стефана Великого с Архиепископом Первой Юстинианы Дорофеем</i> , IV 1—2,	239—246
MIHAIL, PAUL, <i>Циркуляция в Румынских княжествах славянской псалтыри, напечатанной в Венеции</i> , II/1—2,	255 258
MINTSCHEW, D. N. (Sofia), <i>Über Liutwid den Sagenfürsten der Dobrudscha</i> , III 3—4,	639 645
MIRONESCU, NICOLAE AL., <i>Mandra, Senuna, Simbra, Trois anciens termes pastoraux au nord et au sud du Danube</i> , III 3—4,	651—655
NĂSTUREL, PETRE Ș., <i>Slavo-roumain fillă < grec-byzantin ύφελπτόν « écriture chiffrée », V 3—4,</i>	561 566
PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, CORNELIA, <i>La correspondance de Jaques Rotas, l'ami et l'éditeur d'Adamantios Coray</i> , II/3—4,	565 577
POGHIRC, C. <i>Этимологические заметки</i> , I 3—4,	553 559
ROSETTI, A., <i>Sur le traitement des groupes ks, kt, dans les langues balkaniques</i> , I/1—2,	153—154
SAUCIUC-SĂVEANU, THEOFIL, <i>Die Charakterisierung des Kaisers Trajan von Prokopios aus Cäsarea</i> , II/3—4,	547—552
SIROUNI, H. Dj., <i>Notes concernant la ville de Bucarest dans les sources arméniennes et turques</i> , II/3—4,	561—563
SIMION, GAVRILĂ, v. Iliescu, Octavian STAHL, PAUL, <i>La dendrotatrie chez les Turcs et les Tartares de la Dobroudja</i> , III/1—2,	297—303
STREINU, VALERIU, <i>Sur quelques manuscrits grecs corydaléens</i> , V/1—2,	275—278
VÎRTOSU, EMIL, <i>Die Darstellung der Hand in der rumänischen und butgarischen diplomatischen Praxis</i> , II/1—2,	241 253

Chronique

La conférence d'études classiques de Plovdiv, 24—29 avril 1962 (<i>D. M. Pippidi</i>), I/1—2,	167 168
Le colloque international de Sinaia sur les civilisations balkaniques, 9—14 juillet 1962 (<i>Em. Condurachi</i>) I/1—2,	169 175
Le premier festival de folklore des pays balkaniques et de la zone de la mer Adriatique (<i>Mihai Pop</i>), I/1 2,	177 178
VICTOR PAPACOSTEA (<i>Mircea Voicana</i>), I/1—2,	179 181
La Conférence internationale des études sud-est européennes de Munich, novembre 1962 (<i>C. Daicoviciu</i>), I/3—4,	569—570
La réunion du Comité de l'Association internationale des études byzantines, Athènes, avril 1963 (<i>Eugen Stănescu</i>), I/3—4,	571
Les débuts de l'AIESEE, œuvre de compréhension et d'entente mutuelle par la Science (<i>Em. Condurachi et Virgil Căndea</i>), I 3—4,	573 577
Das Institut für Byzantinistik an der Martin-Luther-Universität, Halle (<i>Johannes Irmischer</i> , Berlin), II/1—2,	259 261
Recent American scholarship on the History of South-Eastern Europe (<i>Stephen Fischer-Gatafi</i> , Detroit), II 1—2,	263 271
Le VIII ^e Congrès international d'archéologie classique et les problèmes du Sud-Est Européen (<i>Em. Condurachi</i>), II 3 4,	615 628
L'Œuvre de Jovan Cvijić, à l'occasion de son centenaire (<i>S. Iancovici</i>), III/1—2,	305 311
La deuxième réunion internationale du Bureau de l'AIESEE. Bucarest, 30 novembre—3 décembre 1964 (<i>V. Căndea</i>), III/1—2,	313—314
L'Exposition d'art graphique turc à Bucarest. Institut d'Architecture « Ion Mincoiu », fin janvier—février 1965 (<i>Eleanora Costescu</i>), III/1—2,	315—324
L'Exposition Marij Pregely. Bucarest, Musée Simou, fin janvier—février 1965 (<i>E. Costescu</i>), III 1 2,	325—328
La réunion Sarajevo de l'Association Internationale d'Études du Sud Est Européen (<i>V. Căndea</i>), III 3—4,	669—670
Contributions à la connaissance du Sud-Est Européen, apportées par l'ethnographie et le folklore roumains. Session d'ethnographie et de folklore, Bucarest, 5—8 octobre 1965 (<i>N. Al. Mironescu</i>), IV/1—2,	247—249

La chronique des manifestations commémoratives «Nicolas Iorga» (<i>Anca Ghiață</i>), IV/1-2,	251-255
La première réunion de la Commission Internationale de l'histoire des idées dans le Sud-Est Européen (<i>Alexandru Duțu et Vlad Georgescu</i>), IV/1-2,	257-259
La réunion des recteurs des Universités de la zone balkanique (<i>Anghel Manolache</i>), IV 3-4,	603-606
Une exposition de tapisserie et de sculpture yougoslave à Bucarest. Salles «Dalles», mars-avril 1966 (<i>E. Costescu</i>) IV 3-4,	607-615
Le second Congrès international d'études crétoises, avril 1966 (<i>E. Stănescu</i>), IV 3-4,	617-619
Les fouilles de la mission archéologique polonaise à Faras et leur importance pour l'histoire de l'art byzantin (<i>Tadeus Zawadzki-Pologne</i>), V/1-2,	283-298
Les réunions de l'AIIESEE à Thessalonique (<i>V. Căndeia</i>), V/1-2,	299-301
Les travaux de la Commission AIIESEE pour l'étude du chant populaire dans les Balkans, Tirana, 17-18 juin 1966 (<i>A. Fochi</i>), V/1-2,	302-303
Le XIII ^e Congrès international d'études byzantines (<i>E. Stănescu</i>), V/1-2,	315-317
Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est Européen. Linguistique - Littérature - Folklore - Ethnographie - Arts (<i>H. Mihăescu, Al. Duțu, A. Fochi, Paul Stahl, M. A. Musicescu</i>), V/1-2,	304-314
Le premier Congrès international d'études balkaniques et du Sud-Est Européen. Histoire (<i>P. Alexandrescu, P. S. Năsturel, D. Berindei, N. Fotino, I. Matei, Val. Georgescu</i>), V/3-4,	573-592
L'anniversaire du XI ^e centenaire des frères Constantin-Cyrille et Méthode à Salonique (22-27 octobre 1966) (<i>G. Mihăilă</i>), V/3-4,	593-595
Echos de l'Institut d'Etudes sud-est européennes de Bucarest (<i>Petre Ș. Năsturel et Anca Iancu</i>), V/3-4,	596-599

Comptes rendus

<i>Actes du XII^e Congrès international d'études byzantines</i> (R. Theodorescu et Gh. Zbucnea), IV/1-2,	271-285
ANDREEV, MIHAIL, <i>Ватопедската грамота и въпросите на българското феодално право</i> (Val. Georgescu), III/3-4,	684-688
ANGHELOV, D., <i>Богомилството в България</i> (S. Iancovici), III/3-4,	681-684
ANGUÉLOVA, RACHEL, <i>Шуменски възрожденски кашти</i> (Anca Ciobanu et P. Stahl), IV/3-4,	635-637
ANOYANAKIS, FIVOS, <i>Greek Folk - Instruments</i> , (T. Alexandru), II/1-2,	320-321
ARŠ, G. L., <i>Албаниа и Эпир в конце XVIII — начале XIX вв.</i> , (S. Iancovici), III/3-4,	696-699
ARŠ G. L., SENKEVIĆ, I. G., SMIRNOVA, N. D., <i>Краткая история Албании</i> (H. Mihăescu), IV/1-2,	285-286
<i>Atlasul lingvistic român</i> , V (H. Mihăescu), V/1-2,	319-320
BABACOS, ANTOINE M., <i>Actes d'aliénation en commun et autres phénomènes apparentés d'après le droit de la Thessalie antique</i> (Val. Georgescu), V/1-2, <i>Balkanско езикознание</i> , II (A. Vraciu), I 1-2,	358-363 183-185
BARTIKIAN, R. M., <i>Критические заметки о заветцании Еустафии Вола (1059 г.)</i> (N. Bănescu), I/1-2,	211-213
BASLER, DURO et Janeković, Duro, <i>Paleolitisko nalaziste Lusčić u Kulasima</i> (Fl. Mogoșanu), I 3-4,	590-592
BECKWITH JOHN, <i>The art of Constantinople</i> (Răzvan Theodorescu), II/3-4,	666-669
BERTELÉ, TOMMASO, <i>Autooperatori dei Romani, di Costantinopoli e della Macedonia</i> (Oct. Iliescu), II 3-4,	639-640
BEŠEVLIIEV, V., <i>Les inscriptions protobulgares</i> (N. Bănescu), I/3-4,	594-595
BEŠEVLIIEV, V., <i>Проучвания върху личните имена у Траките</i> (H. Mihăescu), V 1-2,	324-326
BOURMOV, A., <i>Таен централен Български Комитет</i> (Tr. Ionescu-Nișcov), I 3-4,	622-624
BOUVIER, BERTRAND, <i>Volklieder aus einer Athos -Handschrift des 17. Jahrhunderts</i> (Gh. Ciobanu), I 3-4,	624-625
BOYER, GEORGES, <i>Mélanges</i> (Valentin Al. Georgescu), V/3-4,	648-651
<i>Burime të zgjedhura për historinë e Shqipërisë, I.</i> (H. Mihăescu), V/3-4,	619-620

- Byzantinobulgarica*, I (Gh. Cronț), IV/1-2, 298-300
Български етимологичен речник (H. Mihăescu), II 3-4, 635 637
Cartea românească de învățătură, 1646, éd. critique; *Indreptarea legii, 1652* (Val. Georgescu), I 3-4, 614 619
Cărțile populare în literatura românească, I-II (A. Camariano), IV 1-2, 265-269
Československo-bulharské vztahy v zrcadle staletí (Tr. Ionescu-Nișcov), IV/1-2, 287-291
 ÇOBA, A., PRELA, Z., *Albanica* (C. Göllner), V/1-2, 345-347
 CONSTANTINESCU-IAȘI, P., *La création du Parti Communiste de Roumanie* (D. Berindei), II 1-2, 307-308
 CRITOBUL DIN IMBROS. *Din domnia lui Mahomed al II-lea*, (Ivan Dujčev-Sofia), II 1-2, 291-296
 DASKALAKIS, APOSTOLOS, 'Η ἑναρξίς τοῦ ἀγῶνος τῆς ἐλευθερίας. Θρύλος καὶ πραγματικότητα (A. Camariano), III 3-4 699 701
 DAVIDSON, R. H., *Reform in the Ottoman Empire, 1856-1876* (Geogeta Penelea), II 3-4, 652-656
 DEČEV, D., *Характеристика на тракийският език* (G. Ivănescu), I/1-2, 185-187
 DEROKO, ALEXANDAR, *Narodna arhitektura, II, Folklorna arhitektura u Jugoslavii* (P. H. Stahl et M. Paunceva), IV 1-2, 300 302
Dicționarul limbii române, N. S., tome VI (H. Mihăescu), III/3 4, 675 676
 DIMARAS, C. TH., Δημήτριος Καταρτίζης; Du même 'Ο φιλελευθερισμός τοῦ Δ. Καταρτίζῃ (Al. Dușu et A. Papapanu), V/3 4, 606 609
Documente privind istoria României, vol. I (S. Iancovici), I 1-2, 245 248
Documente privind Unirea Principatelor, vol. III (S. Iancovici), III 3 4, 692-694
Documents concerning Romanian history, 1427-1601, collected from British archives by E. D. Tappe (Cornelia Papacostea-Danielopolu), V/1-2, 334 337
 DRAGOMIR, SILVIU, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* (L. P. Marcu), I/3-4, 598 602
 DRIMBA VLADIMIR, *Aspecte din fonetica gâgăuză* (Mustafa A. Mehmet), I 1-2, 202 204
 DUJČEV, IVAN, *Les Slaves et Byzance* (N. Bănescu), I 1-2, 209 211
 DUJČEV, I., *Les boljars dits intérieurs et extérieurs de la Bulgarie médiévale* (N. Bănescu), II/1 2, 289 291
 DURIDANOV, IVAN, *Местните названия от Ломско; Du même, Топонимната на Първомайска околия* (H. Mihăescu), I/1-2, 199 202
 DURIDANOV, J., *Нови данни от топонимията за изчезнало румънско население в Софийске* (H. Mihăescu), II 1 2, 284 285
 EQREM ÇABEJ, *Alb. vise „Orte, Plätze” und die singularisierten Plurale im Albanischen*; Le même, *Unele probleme ale istoriei limbii albaneze*; Le même, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe, 1960 1963*; Le même, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen* (H. Mihăescu), II/1 2 279-282
 EQREM, ÇABEJ, *Studime rreth etimologjisë së gjuhës shqipe, 1964 1965* (H. Mihăescu), V/1-2, 320 322
Fjalor i Terminologjisë tekniko-shkencore (Gr. Brincuş), II 3-4, 637-639
 FLORESCU G. G., *Aspects de la position internationale de la Valachie en 1848* (L. P. Marcu), II 1-2, 305 307
 GASPARINI, EVEL, *Questioni di mitologia slava* (A. Fochi), I 1 2, 231 233
 GEORGESCU, VALENTIN AL., *Preemțiunea în istoria dreptului românesc* (Gh. Cronț), V 1 2, 363 367
 GEROV, BORIS, *Романизмът между Дунава и Балкана от Август до Константин Велики*; Le même, *Проучвания върху западно тракийските земле през римско време* (H. Mihăescu), II 1-2, 282 283
 GHEORGHIEVA, SONIA, *К вопросу о материальной культуре славян и болгар на нижнем Дунае* (P. Diaconu), I/1-2, 207 209
 «Гласник на институтот за национална историја», VII (S. Iancovici), III/3 4, 736 741
 GÖLLNER, CARL, *Turcica* (D. A. Dumitrescu), I 3 4, 608-613
 GRAFENAUER, IVAN, *Ein altplfanzerisch-chtlonischer Wurmsegen in der Schweiz und Slowenten* (A. Fochi), I 1 2, 233 234
 GRAUR, AL., *Nume de persoane*; Du même, *La romanité du roumain* (H. Mihăescu), V/3-4, 601 603
 GUBERINA, PETAR, *Le problème de la diphthongaison en vegliote* (H. Mihăescu), I/3-4, 579-580
 HAIDIG, KARL, *Kaiser Josef II. in der Volkserzählung* (A. Fochi), V/1-2, 328-330

- HANGA, VLADIMIR, *Contribuții la problema imunității feudale pe teritoriul patriei noastre* (D. C. Giurescu), II 1—2, 296—298
- IANCOVIĆ, LJUBICA S., *Dances et coutumes populaires en tant que spectacles dramatiques en Yougoslavie* (Anca Giurchescu), II 3—4, 665—666
- INAN, RESAT, *Die Zentralbank der türkischen Republik und ihre Rolle bei der wirtschaftlichen Entwicklung der Türkei* (V. Bulgaru), II 3—4, 656—660
- Index Islamicus* (1906—1955) (Mustafa A. Mehmet), I 1—2, 244—245
- Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, I—III (H. Mihăescu), III 3—4, 671—673
- Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, IV (H. Mihăescu), V 1—2, 322—323
- IORDAN, IORGU, *Lingvistica romanică. Evoluție, curente, metode* (H. Mihăescu), I 1—2, 194—197
- IORDAN, IORGU, *Toponimia gotăpnească* (H. Mihăescu), II 3—4, 630—633
- «*Известия на Етнографския Институт и Музеи*», VI (S. Iancovici), III/3—4, 735—736
- «*Известия на Географския институт*», V (V. Mihăescu), I/3—4, 637—638
- «*Известия на Института за история*», 14—15 (S. Iancovici), V/3—4, 627—633
- JAKŠIĆ, GRGUR et VOJISLAV J. VUČKOVIĆ, *Сполна политика Србије за владе кнеза Михаила* (S. Iancovici), III 3—4, 695—696
- JANIN, R., *Constantinople byzantine* (P. Ș. Năsturel), V/3—4, 620—624
- JEAN ECONOMOS DE LARISSA, 'Επιστολαὶ διαφόρων Ἑλλήνων λογίων κληρικῶν, τούρκων διοικητῶν, ἐμπόρων καὶ ἐσαφίων (1759—1824) (N. Samariano), V/1—2, 353—354
- KAJDAN, A. P., *Деревня и город в Византии IX—X вв.* (E. Frances), II/3 4, 640—645
- KARLSSOHN, GUSTAV, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine* (P. Ș. Năsturel), III/1—2, 338—340
- KATARGIEV, DR. IVAN, *Серската област 1780—1879* (S. Iancovici), I/3—4, 621—622
- KNÖS, BORJE, *L'Histoire de la littérature néo-grecque* (H. Mihăescu), II/3—4, 669—671
- KONESKI, BLAŽE, *Историјса на македонскиот јазик* (S. Iancovici), IV/1 2, 262—264
- KORDATOS, IANIS, *Histoire de la littérature néo-grecque de 1453 à 1961* (M. Marinescu Himu), I 3—4, 634—637
- KOSEV, DIMITAR, *Международното значение на Септемврийското въстание 1923* (S. Iancovici), IV/1 2, 291—294
- KOUKOU, ELENI E., 'Ο Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία 1803—1822. Α'. 'Η Φιλόμουσος Ἐταιρεία τῆς Βιέννης (N. Samariano), I/1—2, 225—228
- KOUKKOU, ELENI E., *Κωνσταντῖνος Βυρδαλάχος (1755—1830)* (N. Samariano), V 1 2, 355—358
- KOVAČEV, NIKOLAI P., *Местните названия от Селиевско* (H. Mihăescu), III 1 2, 329—331
- KRISTANOV, CV., IV. PENAKOV, ST. MASLEV, *Др. Иван Селимински като учител, лекар и общественик* (S. Iancovici), IV 1—2, 295—298
- KUTEV, PHILIPPE et KUTEVA, MARIE, *Instruments musicaux populaires bulgares* (T. Alexandru), II 1 2, 319—320
- KYRIAKIDES, ST., *Zur neugriechischen Ballade* (Ov. Papadima), I/1 2, 230 231
- LEMERLE, PAUL, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos* (E. Frances), I 1—2, 213—216
- LIPŠITZ, E. E., *Очерки истории византийского общества и культуры VIII первой половины IX века* (Gh. Cronț), I 3—4, 595—598
- LISOVSKI, JERZY, *Quelques remarques sur la mission de Mahmed Aga en Pologne (1707)* (M. M. Alexandrescu-Dersca), I 1—2, 222—223
- LITAVRINE, G. G., *Был ли Кекавмен, автор „Стратегикона“, феодалом?* (E. Frances), I 1 2, 216—217
- LOUKATOS, SPYRIDON D., 'Ο πολιτικός βίος τῶν Ἑλλήνων τῆς Βιέννης κατὰ τὴν σουρροκρατίαν καὶ τὰ αὐτοκρατορικά πρὸς αὐτοὺς προνόμια (A. Samariano), III 3 4, 688—692
- LOTZ, FRIEDRICH, *Die französische Kolonisation des Banats (1748—1773)* (E. Costescu), V/1 2, 338—340
- MACŪREK, JOSEF, *Valaši v západníck Karpatech v 15.—18. století* (Tr. Ionescu-Nișcov), I 3 4, 602—608
- MALAFOSSE, JEAN DE, *Byzance* (Valentin Al. Georgescu), V/3—4, 642—644
- MARINOV, VASIL, *Принос към изучаването на происхождения, бита и културата на Каракачаните в България* (S. Iancovici), III 3—4, 701—703
- MARKL, OTTO, *Ortsnamen in „fränkischer“ Zeit* (Petre Ș. Năsturel), V/3—4, 605—606

- MATIČETOV, MILKO, *Uno scongiuro sloveno contro la nebbia e i suoi corrispondenti svizzeri* (A. Fochi), II 1-2, 310-312
- MEDAKOVIĆ, DEJAN, *Die serbische Kunst des 18. und 19. Jahrhunderts* (El. Costescu), V 1-2, 367-370
- MEDENICA, RADOSAV, *Banović Strahinja u krugu varijanta i tema o neveri žene u narodnoj epici* (A. Fochi), V 3-4, 638-642
- MIATEV, KR., *Жилищната архитектура в България през IX и X в.* (D. Vilceanu), II 1-2, 308 310
- MICHELIS, P. A., *L'Esthétique d'Haghia-Sophia* (M. A. Musicescu), III 1-2, 349 350
- MIHĂESCU, H., *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* (N. Șerban Tanașoca), V/3-4, 603 605
- MIHĂESCU, H., *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman* (S. Ottescu), I/1-2, 197-198
- Le Millénaire du Mont-Athos, 963-1963* (P. Ș. Năsturel), III 1-2, 342-346
- MIRAMBEL, ANDRÉ, *Anthologie de la prose néo-hellénique (1884-1961)* (M. Marinescu-Himu et P. Ș. Năsturel), II 3-4, 673-674
- Le mouvement des idées dans les pays slaves pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle* (Al. Duțu), III/3-4, 707 711
- MULJAČIĆ, ŽARKO, *Dalmatski elementi u metački pisanim dubrovačkim dokumentima 14. st.* (H. Mihăescu), I 1-2, 193 194
- MULJAČIĆ, ŽARKO, *O imenu grada Dubrovnika* (H. Mihăescu), I 3 4, 585 586
- Muzej savremene umetnosti u Beogradu* (El. Costescu), V 1-2, 370-372
- Harodu Jyrocлавије CCCXXXV* (S. Iancovici), IV 3-4, 632 635
- Νομικὸν ποιηθὲν καὶ συνταχθὲν εἰς ἀπλὴν φράσιν ὑπὸ τοῦ πανιερωτάτου ἑλλογιμωτάτου ἐπισκόπου Καμπανίας κυρίου Θεοφύλου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων 1788* (Gh. Cronț), I 1-2, 223 225
- NOVAK, VYLKO, *Die Erforschung der slovenischen Volksdichtung in den Jahren 1920-1959* (Ov. Papadima), I 3-4, 633-634
- O'CALLAGHAN, JOSÉ, *Cartas cristianas griegas del siglo V* (P. Ș. Năsturel), III 1-2, 334 336
- Omagiu lui George Oprescu* (D. C. Giurescu), I 1-2, 241-244
- Österreichische Osthefte, 1965* (A. Fochi), IV 3-4, 637-639
- UDALTOVA, Z. V., *L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI^e siècle et au VII^e siècle* (N. Bănescu), III 1-2, 336-338
- PALL, FRANCIS, *Relațiile comerciale între brașoveni și raguzani (cu documente inedite despre negoțul ltei în anul 1578)* (S. Goldenberg), I 1-2, 219 222
- PANAITEȘCU, P. P., *Obștea țărănească în Țara Românească și Moldova. Ornduirea feudală* (L. P. Marcu), II 3 4, 646 651
- PAPAHAGI, TACHE, *Dictionarul dialectului aromân* (H. Mihăescu), I 3-4, 586 590
- PASCU, ȘTEFAN, *Le développement des métiers et du marché en Transylvanie au Moyen Age jusqu'à la fin du XVI^e siècle* (D. C. Giurescu), II 1-2, 298-300
- PAVLOWITSCHEV, DOBROSLAV ST., *Crkve brunare u Srbiji* (Milca Paunca et Paul Stahl), III 3-4, 711 713
- PETKANOV, IVAN, *Les éléments romans dans les langues balkaniques* (H. Mihăescu), IV 1-2, 261 262
- PEUKERT, HERBERT, *Serbokroatische und makedonische Volkslyrik* (A. Fochi), II 1-2, 312 318
- PHILIPPIDIS, DANIEL, BARBIÉ DU BOCAGE, ANTHIME GAZIS, *Ἀλληλογραφία* (Al. Duțu), V 3-4, 609 613
- PIPPIDI, D. M., BERCIU, D., *Gefi și greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea română. Din istoria Dobrogei*, I (Zoe Petre), IV/3 4, 621-628
- POPOV, KONSTANTIN, *Местните имена в Белослатинско* (H. Mihăescu), I 3-4, 583 585
- POPOVIĆ, MIODRAG, *Вук Стеф. Караџић, 1787 - 1864* (S. Iancovici), III/3 4, 703-707
- Prilozi za orijentalnu filologiju istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom*, I XI (M. Guboglu), III/3-4, 714-735
- PROCOPIOS DIN CAESARĒA, *Războiul cu goșii* (T. Sauciuc-Săveanu), IV/1-2, 269 271
- PROKOP, Anekdotă, 1961 (P. Ș. Năsturel), III 1 2, 333 334
- PROKOPOWITSCH, E., *Die rumänische Nationalbewegung in der Bukowina und der Dako-Romanismus* (C. Nuțu), IV 3 4, 628 632
- Die protobulgarischen Inschriften* (H. Mihăescu), III 1-2, 331 333
- Раd VIII-от конгресса фолклориста Југославије у Туттовом Ужицу 1961* (A. Fochi), II/3-4, 660-662

- Рад IX-од Конгреса саве за фолклориста Југославије у Мостару и Требињу 1962* (A. Fochi), III 1 2, 346—349
- Речник на Македонскиот јазик со српскохрватски толкувања* (S. Iancovici), III 3 4, 677—681
- RICE, DAVID TALBOT, *Art of the Byzantine Era* (M. A. Musicescu), III 1—2, 351—353
- Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* (H. Mihăescu), I 1—2, 198—199
- ROSETTI, A., *Istoria limbii române. I: Limba latină*, III^e éd. (H. Mihăescu), I 1 2, 187—189
- ROSETTI, A., *Istoria limbii române, II: Limbile balcanice*, III^e éd. (C. Poghiric), I/1—2, 189—193
- SASEL, ANNA et JARO, *Inscriptiones Latinae quae in Iugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt* (H. Mihăescu), II 3—4, 629—630
- SCHNEEWEIS, E., *Serbokroatische Volkskunde. Erster Teil. Volksglaube und Volksbrauch* (A. Fochi), II 3—4, 662—664
- SENKEVICI, I. G., *Освободительное движение албанского народа в 1905—1912* (S. Iancovici), I/1 2, 228—229
- SÉRÉMÉTIS, D. G., *Ἡ δικαιοσύνη ἐπὶ Καποδίστρια* (Gh. Cronț), I 3—4, 619—620
- SFYROERAS, VAS. VL., *Οἱ δραγουμάνοι τοῦ στόλου. Ὁ θεσμὸς καὶ οἱ φορεῖς* (N. Camariano), V/1—2, 340—345
- Симпозијум о средњовековном катуну одржан 24 и 25 новембра 1961 г.* (S. Iancovici), II/1—2, 273—278
- SIOUZIOUMOV, M. IA. *Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии* (E. Frances), II 1—2, 286—289
- Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien* (H. Mihăescu), III 3 4, 673 675
- STOIAN, IORGU, *Tomitana* (M. Nasta), I 3—4, 592—594
- STOÍKOV, STOÍKO, *Увод в българската фонетика* (A. Vraciu), II/3—4, 633—635
- Studia Romanica et Anglica Zagabienis*, 19—20 (Al. Duțu), V/1—2, 326—328
- Studii și cercetări de istorie veche, 1965—1966; Dacia, 1965—1966* (Aurelian Petre); V/3—4, 614—618
- STYLIANOU, ANDRÉAS et JUDITH STYLIANOU, *The painted churches of Cyprus* (M. A. Musicescu), III 1—2, 353—355
- SVORONOS, NICOLAS, G., *Recherches sur la tradition juridique à Byzance. La Synopsis major des Basiliques et ses appendices* (Valentin Al. Georgescu), V 3 4, 645—648
- ȘTEFĂNESCU, ȘTEFAN, „Bănia” în Țara Românească (P. Cernovodcanu), V/1—2, 330—334
- THOMOPOULOS, JEAN A., *L'original de «l'Ecole des amants délicats» de Rhigas Velentinis* (A. Camariano), II 1—2, 318—319
- THORSTEINSSON, STEINGRIMUR, *L'influence grecque en Islande. Jónsdóttir, Selma, An 11th century Byzantine last judgement in Iceland* (P. Ș. Năsturel), III/1—2, 340—342
- Θησχυρίσματα τοῦ ἑλληνικοῦ ἱστικιτοῦτου βυζαντινῶν καὶ μεταβυζαντινῶν σπουδῶν, I (A. Camariano), III 3—4, 713—714
- Travaux et mémoires, I* (Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines), (P. Ș. Năsturel), V/3—4, 624—627
- Турски извори за ајдутството арамијството во Македонија (1650—1700)* (S. Iancovici), II/3—4, 651—652
- POETII VĂCĂREȘTI, *Versuri alese* (A. Camariano), I/3—4, 629—633
- VĂTĂȘIANU, VIRGIL, *Istoria artei feudale în țările române, vol. I* (D. C. Giurescu), I 1 2, 236—241
- VALSA, M., *Le théâtre grec moderne de 1453 à 1900* (A. Camariano), I 3—4, 625—629
- VASSILIEV, ASSEN, *Ктиторски портрети* (Răzvan Theodorescu), II 1—2, 321—323
- VENEDIKOV, IVAN, *Тракийската колесница* (R. Vulcănescu), I 1—2, 204—207
- VÎRTOSU, EMIL, *Titulatura domnilor români și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova* (D. G. Ionescu), II 1—2, 301—305
- VUJICIC, STOJAN D., *Les formes métriques sud-slaves de la poésie de Balint Balassi* (S. Alexandrescu), I 1—2, 234—236
- WERNER, E., *Народная ересь, или движение за социально-политические реформы?* (E. Frances), I 1 2, 217—219

- ZAÏMOV, IORDAN, *Местните имена в Пирдопско* (H. Mihăescu), I/3—4, . 580—583
Зборник филозофског факултета. Београдски Универзитет, Споменица
Михаила Данита (Răzvan Theodorescu et Gheorghe Zbucnea), V/3 4, . 633 638
- ZOÏDIS, GEORGES I., *Κωνσταντίνος Κυριακού 'Αριστίας. 'Ιστορική βιογραφία*
 (A. Camariano), II 3—4, 671—673

Notices bibliographiques

- ADHAMI, STILIAN, *Les musées albanais* (S. Herda), I/3—4, 676. 'Αφιέρωμα εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Σπυριδάκην (Gh. Cronț), IV/1—2, 309—310. AHRWEILER, HÉLÈNE, *Byzance et la mer* (P. Năsturel), IV/3—4, 649—651.
- AHRWEILER, H., *Fonctionnaires et bureaux maritimes à Byzance* (E. Francs), II 3—4, 689. ALEKSIĆ-PEJKOVIĆ, L., *La Serbie et les rapports entre les puissances de l'Entente (1908—1913)* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, 665. ALPATOV, M. V., *La tradition iconographique et la création artistique dans l'ancienne peinture russe* (C. Bărbulescu), II/3—4, 706—707. *The American Historical Association's guide to historical literature* (C. Papacostea-Danielopolu), II 3—4, 708. ANDRÉEV, M., *Das bulgarische Gewohnheitsrecht in den letzten Jahrzehnten des Türkenjochs* (G. Cronț), II 3—4, 698 699. ANDRÉEV, MIHAIL, *Le droit romain et l'Eclogue slave* (G. Cronț), II/3—4, 689—690. ANGELOV, DIMITAR, *Към въпроса за средновековния български град* (D. C. Giurescu), I/1—2, 258—259. ANGUÉLOU, ALCHIS, Πλάτωνος τύχα (A. Camariano), IV/3—4, 658. ANINEANU, MARTA, *Din activitatea diplomatică a lui Vasile Alecsandri* (S. Herda), I/3—4, 662—663. ANTONOVA, VERKA et DREMSI-ZOVA, TVETANA, *Аулет на Омуртаг край тазаркит. Коларовградско* (P. Diaconu), II/1—2, 327. *Les archives en Yougoslavie* (Al. Duțu), I 1—2, 280. ARNAKIS, GEORGE G., E. DEMETRACOPOULOU, *Americans in the Greek Revolution*, I—II (Vlad Georgescu), V 1—2, 394. *Ασματα καὶ ποιήματα διαφόρων (C. Papacostea-Danielopolu), V/1—2, 377—378. AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Sukob interesa Velike Britanije i Nemačke na Balkanu uoči drugog svetskog rata* (S. Iancovici), I 3—4, 665—666. AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Uticaj jugoslovensko-bulgarskog pakta od 24 januara 1937 godine na odnose između članica Balkanskog sporazuma* (S. Iancovici), IV/1—2, 310—311.
- BĂCESCU, MIHAI C., *Păsările în nomenclatură și viața pororului român* (H. Mihăescu), I/3—4, 639—640. BACINSKI, A. D. et DIHAM, M. D., *Помощь ученых Новороссийского Университета освободительному движению на Балканах (1875—1877)* (S. Iancovici), II/3—4, 701—702. BAEV, KR., *Един неизвестен досега източник на материали за „записи по Българските Въстания”* (D. C. Giurescu), II 1—2, 340.
- BAKALOVA-DELIISKA, MARIA, *Керамични находки от западно Черноморе* (D. Vileanu), II/1—2, 327. E. BALEVŠKA, *Наблюдения върху образувачето на технически термини в полски, руски и български език* (E.-C. Mihăilă), V 3—4, 657. A. V. BANK, *Византийское искусство в собраниях Советского Союза* (Musicescu, Maria Ana), V, 3—4, 676. BARIĆ, HENRIK, *Albanische und albanisch-rumänische Wortstudien* (H. Mihăescu), II/3—4, 676.
- BARIĆ, HENRIK, *La perte de l'infinif dans les langues balkaniques* (H. Mihăescu) II/3—4, 683. BARIŠIĆ, FRANJO, *Две верзије у изворима о мешанику Тому* (Gh. Cronț), II/1—2, 330. BARJAKTOVIĆ, MIRKO, *Das leere Grab — ein alter Brauch in Serbien* (A. Fochi), I/1—2, 271. BARNEA, ION, *Garvân-Dinogefia* (D. C. Giurescu), III/1—2, 363—364. BASKAKOV, N. A., *Türk Dillerinde Ön Vokallerin Düzleşmesi ve Karaimcenin Halicz-Luck Lehçesinde ö>e ve ü>i* (I. Matei), III/1—2, 361. *Basme srbo-croate* (A. Fochi), IV/3—4, 667. BATCHVAROV, M., *Мирогледът на др. Петър Берон* (S. Iancovici), IV/1—2, 314—315. BATOVIĆ, SIME, *Starohrvatska nekropola u Skabrnji* (N. Constantinescu), I 3 4, 651. BATOWSKI, H., *The Failure of the Balkan Alliance of 1912* (C. Papacostea-Danielopolu), V 3—4, 665. BERINDEI, DAN, *Mihail Kogălniceanu, prim-ministru al Moldovei și emigrația maghiară (1860 1861)* (S. Herda), I 1—2, 268. BERTELÈ, TOMMASO, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta* (P. S. Năsturel), III 1—2, 365. BEŠEVLIJEV, V. *Amlaidina und Sippe* (R. Vulpe), II/3—4, 677. *Историографската во НР Македонија од 1957 до крајот на 1959 година* (A. Fochi), I 1 2, 277—278. *Bibliographie de la Byzantinologie Tchecoslovaque* (M. A. Musicescu), V 1—2, 382—383. BIYCK-HOĞLU, TEVFIK, *Birinci Türkiye Büyük Millet Meclisi'nin hukukt statüsü ve ihtilâci karakteri* (Mehmet Ablal), I/3—4, 664—665. BLACHÈRE, R., « Moments » tournants dans la

- littérature arabe* (I. Matei), V 3—4, 656. BLIZKANOV, PETKO, Варненски периодичен печат (1880—1944) (D. C. Giurescu), I 1—2, 278. BOISSIN, H., *Une formation balkanique aberrante de composés* (VI. Ilescu), I 1—2, 249—250. BOŠKOVIĆ-STULLI, MAJA, *Kresnik-Krsnik, ein Wesen aus der kroatischen und slovenischen Volksüberlieferung* (A. Fochi), II 1—2, 342—343. BOŽIĆ, IVAN, *Француски дневник в походу Мустафе 1696, године, 1696* (M. Dan), I 1—2, 265. *Bulletin d'information et de coordination* (Association internationale des études byzantines) (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 380—381. *Българска диалектология Проучвания и материали*, I—II (H. Mihăescu), IV 3—4, 643—644. *Български етимологичен речник* (H. Mihăescu), III 1—2, 362—363.
- CAMARIANO, NESTOR, *Nouvelles informations sur la création et l'activité de la typographie grecque de Jassy (1812—1821)* (C. Papacostea-Danielopolu), V 1—2, 378—379. CAMARIANO, N., *Les relations de Tudor Vladimirescu avec l'Hétairie, avant la révolution de 1821* (C. Papacostea-Danielopolu), V 3—4, 664. CASKEY, JOHN L., *Objects from a well at Isthmia* (P. Alexandrescu), II 1—2, 326—327. CHADZIDAKIS, MANOLIS, *Des chefs-d'œuvre byzantins en Grèce. Les mosaïques* (M. A. Musicescu), III 1—2, 368. *Chansonnier populaire albanais* (S. Herda), II 3—4, 703—704. CHARANIS, P., *The Armenians in the Byzantine Empire* (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 381. CHRISTOS, GEORGES, *Τὸ γλωσσικὸ ἰδίωμα Γέρμα Καστοριᾶς* (A. Camariano), II 3—4, 679. CIOBANU, FULVIA, *Originea cuvintului lehamile* (Otescu Simona), III 1—2, 360. KOMNINA, ANNA, *Alexiada* (N. Ş. Tanaşoca), IV 3—4, 653—654. CONIDARIS, GÉRASIME, *Τὸ Ἀγιώνυμον Ὅρος καὶ οἱ κύριοι παράγοντες ἀναδείξεως καὶ ἀκτινοβολίας ἐπὶ χίλια ἔτη* (A. Camariano), III 3—4, 752—753.
- ČOROVIĆ LJUBINKOVIĆ-MIRJANA, *Les influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IX^e au XII^e siècle* (M. A. Musicescu), III 1—2, 369. COUMARIANOU, CATHERINE, *Νέα στοιχεία γιὰ τὸν Κωνσταντινο Σταμάτη* (A. Camariano), IV 1—2, 306—307. CVETLER, JIŘÍ, *Český dopisovatel v srbsko-bulharské válce r 1885* (M. Dan), II 1—2, 342.
- DAIN, A., *Traité de métrique grecque* (P. Ş. Năstrsel), V 3—4, 654—655.
- DARRICAU, RAYMOND, *Mazarin et l'Empire ottoman* (Al. Duşu), I 3—4, 654.
- DASKALAKIS, AP., *Ὁ Ἀδαμάντιος Κοραῆς καὶ ἡ ἐλευθερία τῶν Ἑλλήνων* (A. Camariano), IV 3—4, 661—663. DASKALAKIS, APOSTOLOS, *Τὰ ἐπαναστατικά ἔργα τοῦ Ρήγα* (A. Camariano), IV 3—4, 659—661. DASKALAKIS, APOSTOLOS, *Ὁ τύπος καὶ ἡ ἑλληνικὴ ἀναγέννησις* (A. Camariano), IV 3—4, 665—666. *Demos*, 1960 (A. Fochi), I 3—4, 677. DEMUS, OTTO, *Bisanzio e la scultura del duecento a Venezia* (M. A. Musicescu), V 3—4, 673. DEMUS, OTTO, *Bisanzio e la pittura a mosaico del duecento a Venezia* (M. A. Musicescu) V 3—4, 675. DENNIS, GEORG T., *The reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica, 1382—1387* (Al. Duşu), I 3—4, 652. DESHAYES, J., *Les origines de la métallurgie danubienne* (R. Popa), I 1—2, 252. DETEV, P., *Материали за праисторията на Пловдив* (R. Vulpe), I 1—2, 251. DHORXKA, DHAMO, *L'église de Notre-Dame de Matigrad* (M. A. Musicescu), IV 3—4, 671—672. *Dicţionarul limbii române* (DIR). Serie nouă, tom. VI, fasc. 3—5 (H. Mihăescu), IV 3—4, 641—642. DIMARAS, K. T., *Συμποσιακά* (A. Camariano), IV 3—4, 644—645. DIMARAS, C. TH., *Στίχοι τοῦ Σολωμοῦ καὶ ἄλλου κείμενω σχετικᾶ* (A. Camariano), III 3—4, 751.
- DIMITROV, DIMITAR IL., *Керамична пещ при с Бояна* (D. C. Giurescu), II 3—4, 687. DIMITROV, DIMITAR IL., *Находки от раното средновековие от варненско* (D. C. GIURESCU), II 3—4, 686. DIMITROV, DIMITAR IL., *Работилница за трапеза керамика във Варна* (D. C. Giurescu), II 1—2, 331. DIMITROV, DIMITAR IL., *Ранносредновековни фрибули в варненския музей* (D. C. Giurescu), II 3—4, 687. DIMITROV, D., *La Bulgarie, pays des civilisations anciennes* (R. Vulpe), II 3—4, 705. DINEKOV, P., KUEV, K., PETKANOVA, D., *Христоматия по старобългарска литература* (A. Vraciu), II 3—4, 702—703. DINIĆ, MIHAJLO, *Шпански најамници у српској служби* (S. Iancovici), I 3—4, 650. DJAMBAZOV, NIKOLAÏ et MARGOS, ANA, *Към въпроса за проучването на палеолитната култура в района на Побитите Камъни Дикилигои* (D. Vlceanu), II 1—2, 326. DJINGOV, GEORGI, *За производството на стъкло в средновековна България* (D. C. Giurescu), II 1—2, 330. DJOURDJEV, BRANISLAV, *Нови подаци она јетаријој историји брдских племена* (S. Iancovici), I 3—4, 652—653. DJUKANOVIĆ, MARIJA, *Les vestiges de la langue turque dans l'actuelle langue serbo-croate* (I. Matei), III 1—2, 362. DJURIĆ, VOJISLAV I. *Солунско спречло рејавског животина* (S. Iancovici), II 1—2, 350—351. DOBREV, G. M., *Le 80^e anniversaire de la Bibliothèque Nationale de Bulgarie* (Al. Duşu),

- I 1—2, 279. DOBROVICH, JAKOB, *Hochzeitsbräuche und -lieder der burgenländischen Kroaten* (A. Fochi), II 3—4, 700—701. DOCOS, CONSTANTIN, *Μιά ύπόθεσις πειρατείας κατά τόν 17ον αιώνα* (A. Camariano), V 1—2, 387—388. *Documente privind istoria României. Răscăla din 1821*, Tome V (P. Simionescu), I 3—4, 658—660.
- DOENS, IRENAEUS, *Byzantinische Kunst — Europäische Kunst* (P. Ş. Năsturel), III 1—2, 368. DOENS, IRENEO, *Manoscritti ed edizioni veneziane di opere liturgiche e ascetiche greche e slave* (P. S. Năsturel), III 1—2, 372. DOSTIAN, J., S., *Борба сербскогo народа против туркскогo уга XV—начало XIX в.* (S. Iancovici), I 3—4, 660—661. DROULIA, LUCIE, *Ἑλληνική μεταφράση τοῦ Δόν Κιχώτη* (Al-Duṭu), V/1—2, 376—377. DUCAS, *Istoria turco-bizantină* (G. Cronţ), I 1—2, 262. DVOIČHENKO-MARKOV, DEMETRIUS, *Russia and the first accredited diplomat in the Danubian Principalities 1779—1808* (Vlad Georgescu), V 1—2, 388.
- ELIAN, AL., *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie* (N. Ghinea), II 1—2, 339—340. *Ἑλληνικά δημοτικά τραγούδια*, I (A. Camariano), III 3—4, 748—749. EPELSHEIMER, HANS W., *Handbuch der Wellliteratur* (Al. Duṭu), I 3—4, 669—670. EQREM, ÇABEJ. Crăciun. *Etudes et recherches linguistiques* (S. Otescu), II 3—4, 676. *Ἐρανος εἰς Ἀδαµάντιον Κοραῆν* (A. Camariano), IV 3—4, 663—665. ERCEGOVICI, SLAVENKA, *Istraživanja u Gackom potju i rasprostranjenost starohrvatskih nausnica izvuau Dalmatinske Hrvatske* (N. Constantinescu), II 1—2, 331. EREN, HASAN, *Kıbrıs'ta Türkler ve Türk Dili* (I. Matei), IV 1—2, 315—316. EREN, HASAN, *Yer Adlarınıza Dili*; *Du même, Türk yer Adları*. Sökii (I. Matei), V 3—4, 655. *Τὸ ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας κατά τὰ 1960* (I. Barnea), I 3—4, 643. ERNOUT, A., *Sur une inscription métrique* (V. Tulliu), I/3—4, 642. *Etnološka i folkloristička isplitanja u Livanjskom Potju* (H. Mihăescu), I 3—4, 667—668. EUSTAZIO DI TESSALONICA, *La espugnazione di Tessalonica* (P. Ş. Năsturel), III/1—2, 364—365.
- FEHÉR, GÉZA junior, *La tente turque du Musée National Hongrois* (R. Popa), II 3—4, 707. FEKETE, L., *Mit Zahlwörtern gebildete osmanisch-türkische Ortsnamen* (I. Matei), V 3—4, 656. FIHMAN, F. M., *Κ χαρακτηριστικε κορπορακιον византийскогo Егунта* (E. Frances), II 1—2, 328—329. FILIPOVIC, MILENKO S., *Капитолске гуге и балканском народном преданью* (D. Gămulescu), I 1—2, 271—272. FLORA, RADU, *Dijalektoški profil rumunskih banalskih govora sa Vršačkog područja* (H. Mihăescu), II 3—4, 680. FLORESCU, G. G., *Misiunea diplomatică a lui N. Bălcescu la Constanlinopol* (L. P. Marcu), III 3—4, 771—772. FLORESCU, G. G., *Nicolae Bălcescu et la Porte ottomane* (L. P. Marcu), II/3—4, 697—698. FOLLIERI, ENRICA, *Bibliografia di Ciro Gianelli* (M. Vilcu), II 1—2, 354—355. FREIDENBERG, M. M., *О феодалной Вотчине в Византии XI—XII вв.* (E. Frances), II 3—4, 691—692. FREL, JIRI, *Monuments d'Apollonie Pontique au Musée du Louvre* (D. Vilceanu), II 1—2, 327. FRENCH, H. D., *Some problems of Macedonian prehistory* (C. Papacostea-Danielopolu), V 3—4, 662. FROLOW, ANATOLE, *L'origine des miniatures du Ménologe du Vatican* (I. Barnea), II/1—2, 348. FÜVES, ÖDÖN, *Οἱ κατάλογοι τῶν πολιτογραφηθέντων ἑλλήνων παροίκων τῆς Πέστης καὶ Βούδας στήν περίοδο 1687—1848* (A. Camariano), V/1—2, 388. FÜVES, Ö., *Hungarian-Greek medical relations in the 18—19th centuries* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, 664.
- GÁLDI, L., *Un grand disciple roumain de J. Kochanowski* (S. Alexandrescu), I/3—4, 671—673. GALKINE, I. S., *Дипломатия европейскиа держав в связи с освободительным движением европейской Турции 1905—1912* (S. Iancovici), I 3—4, 663—664. *Geografski Atlas Jugoslavije* (H. Mihăescu), III 3—4, 745—746. GEORGESCU, VALENTIN AL., *Protimisistul In Manualele de legi din 1765, 1766 și 1777 ale lui Mihail Fotino* (Gh. Cronţ), I 3—4, 654—656. GEORGESCU, V. AL., *Cleeva contribuții la studiul recepțiilor dreptului bizantin în Țara Românească și Moldova (1711—1821)* (L. P. Marcu), V 3—4, 678—680. GERASIMOV, T., *L'icône bilatérale de Poganovo au Musée Archéologique de Sofia* (D. C. Giurescu), III/1—2, 369. GHEORGHIIEV, EMIL, *Олико ее сравнително славяско литературознание* (E. Siupiu), IV 3—4, 645—647. GHINIS, D. S., *Διορθώσεις, συμπληρώσεις καὶ προσθήκες στο «Répertoire» M. Richard* (A. Camariano), III 3—4, 751. GHINIS, DIMITRIOS S., *Ἐπ' ἀριθ' 121 κώδιξ τῆς μονῆς Ἀγ. Νικάνορος (Ζάβορδας)* (Gh. Cronţ), I 3—4, 651. GHINIS, D. S., *Κείμενα βυζαντινοῦ καὶ μεταβυζαντινοῦ δικαίου εἰς χειρογράφους ἐν Ἑλλάδι κώδικας* (Gh. Cronţ), III 3—4, 759—760. GHINIS, D. S., *Λαυθάνουσα πατριαρχική ἀπόφασις τοῦ ζ' αἰῶνος περὶ τῆς ἐπιληψίας ὡς λόγου διαζυγίου* (Gh. Cronţ), II 3—4, 695. GHINIS, D., *Σημασιολογικά ἐκ μεταβυζαντινῶν νομικῶν κειμένων* (Gh. Cronţ), III 3—4, 761. ANTONIO, GIULIANO, *Il comercio dei sarcofagi allici* (M. Alexandrescu-Vianu), V/1—2, 379—380. GOGEANU

- PAUL, *Strlmtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* (G. G. Florescu), V/3—4, 680—681. GORNENSKI, NIKIFOR, *Преглед на партизанските действия у нас в надвечерие на девети септември* (C. Velichi), I/1—2, 270—271. GRABAR, A., *A proros d'une icône byzantine du XIV^e siècle au Musée de Sofia* (D. C. Giurescu), III/1—2, 370. GRACEV, V. P., *Из истории изучения средневековых институтов (вопрос о жупанах и жупанах в историографии)* (L. Demény), V/3—4, 667. GRECU, VASILE, *Stavrinos* (C. P. Danielopolu), I/1—2, 272—273. GRITZOPULOS, TASOS AT., Γρηγόριος Ε' ὁ Πατριάρχης τοῦ Ἐθνους (N. Camariano), I/3—4, 661. GUBOGLU, MIHAIL, *Arhiva insulei Ada-Kale și importanța ei* (S. Herda), I/1—2, 279—280. GUBOGLU, M., *Despre arhiva turco-orientală de stat „V. Kolarov”* (A. Stan), II/1—2, 353—354. GUBOGLU, M., *Des voyages d'Evlya Çelibi en Transylvanie* (N. Al. Mironescu), V/1—2, 386—387. GUILLAND, R., *Etude sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le commandant de la garde impériale* (Gh. Cronț), I/3—4, 651. GUILLAND, R., *Remarques sur la vie monastique à Byzance* (Gh. Cronț), I/1—2, 258. GUILLOU, ANDRÉ, *Les actes de S. Maria di Messina. Enquête sur les populations grecques d'Italie du Sud et de Sicile (XI^e—XIV^{es.})*; *Les actes latins de S. Maria di Messina (1103—1250)* (N. Mihăescu), III/3—4, 743—744.
- HAIRETI, MARIA K., ΕΙΔΪσεις γιὰ τρεῖς μονές τῆς περιοχῆς Χονίων στίς ἀρχές τοῦ 13^{οῦ} αἰῶνος (A. CAMARIANO), V/1—2, 385—386. HASSIOTIS, I. K., 'Ο Ἀρχιεπίσκοπος Ἀχαρίδος Ἰωακείμ καὶ αἱ συνωμοτικαὶ κινήσεις στῆ βόρειο Ἡπειρο (1572—1576) (A. Camariano), V 1—2, 384—385. HAZAI, G., *Rumeli Ağızları Tarihinin iki Kaynağı Üzerine* (I. Matei), IV 1—2, 316. HAZAI, G., *Textes turcs du Rhodope* (R. Popa), I/3—4, 671. HERETI, MARIA C., Κατάλογος τῶν εἰς τὰ γενικά ἀρχεῖα τοῦ κράτους ἀποκειμένων πατριαρχικῶν σιγγλλῶν (A. Camariano), III/3—4, 750. HINÇER İHSAN, *Folklor Enstitüsü Kuruldu* (M. A. Mehmet), V 3—4, 673. *Historia e Shqipërisë* (R. Vulpe), I 1—2, 256 257. HITCHINS, KEITH, *Samuel Clain and the Romanian Enlightenment in Transylvania* (Al. Duțu), III/3—4, 756—757. HONIGMANN, ERNEST, *Trois mémoires posthumes d'histoire et de géographie de l'Orient chrétien* (S. Herda), II/3—4, 687. HORNIKER, L. A., *Ottoman-Turkish diplomatics. A guide to the literature.* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3—4, 666. HRISTOV, GEORGI, *Местните имена в Моданско* (H. Mihăescu), V 1—2, 375. HRONKOVA, DAMA. *Смирненски в Чехия* (Tr. Ionescu-Nișcov), II/1—2, 345 346.
- IANCOVICH, MIKLOS, *Buda Város Keresztény lamácsa a török hódoltság horában* (R. Popa), II 3 4, 695. IANCOVICI, SAVA, *Citeva date necunoscute despre Stoian Inge Voevoda* (V. Diclescu), II 1—2, 339. IANCOVICI, SAVA, *Dale noi despre bimbașa Sava* (I. R. Berindei), I 3—4, 658. IANCOVICI, SAVA, *Din legăturile lui Miloș Obrenovici cu Țara Românească* (V. Diclescu), I/1—2, 267—268. IAŻDŹEWSKI, K., *Wzajemny stosunek etnologiczny słowiańskich i germańskich w Europie środkowej* (VI. Ilescu), I/3—4, 643—644. INALCIK, HALIL, *Bursa. XV asir sanayi ve ticaret tarihine dair vesikalar* (Mustafa Mehmet), I 1 2, 259 260. IORGA, NICOLAS, *France de Chypre* (P. Ș. Năsturel), V/3—4, 663. IOVVA, I., *Южные декабристы и греческое национально-освободительное движение* (S. Iancovici), III 3 4, 765—766. IRMSCHER, I., *Die Benennung des Schwarzen Meeres bei den Byzantinern* (R. Vulpe), II 3—4, 678. IRMSCHER, JOHANNES, *Der Philhellenismus in Preußen als Forschungsanliegen* (Al. Duțu), V/1—2, 391. IVANOV, TEOFIL, *Паметници от Пауталия* (D. Vilceanu), I/3—4, 642. IVANOVA-MIRCEVA, DORA, *Развој на бздѣце време в българския еaik от X до XVIII век* (H. Mihăescu), III 1 2, 360 361. IVIĆ, MILKA, *Les éléments morphologiques auxiliaires aux formes casuelles dans la langue serbo-croate* (D. Gămbulescu), II/3—4, 682. *Известия на Етнографски Институт и Музей, VII* (S. Iancovici), III 3—4, 762—764.
- Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft*, XV (N. Ș. Tanașoca), V 3—4, 659—660. JANIN, R., *Rôle des commissaires impériaux byzantins dans les conciles* (V. Tulliu), II/1 2, 328. JECEV, NICOLAI *За един ръкописен сборник песнопойка от 70-те години на XIX в.* (A. Constantinescu), II 1 2, 346—347. JELOVINA, DUSAN, *Kasnosrednjojzjekovna nekropola „Grebļje” u selu Maljkovu* (N. Constantinescu), II/1—2, 333—334. JUKOVSKAIA, N. P., et SCHNEIDER, A. E., *Записи Боголюбца Каталинца о военно-политическом положении в южно-славянских землях в 1869 1870 гг.* (S. Iancovici), II 3—4, 699—700.
- KABRDA, JOSEF, *K problematice Studia feudalismu v Bulharsku v 16 stoteli* (M. Dan), I/3—4, 653. KABRDA, JOSEF 'Ο τουρκαϊκός κώδικας (Κανονισμοί) τῆς Λαμίας (A. Camariano), IV 1 2, 303 304. KÁDÁR, ZOLTÁN, *A nagyszentmiklósi Kimes triumfálist Keptirpusainak eredetéről* (R. Popa), II 3—4, 705—706. KÁLDY-NAGY, G., *Two sultanlic Hass estates in Hungary during the XVIth and XVIIth centuries* (R. Popa), II/3—4, 695.

- KALEŠI, HASAN, *Arnavut Edebiyatında Türk Etikleri* (I. Matei), IV 1 2, 316 317. Καλλιπικού Δ' "Συμπλήρωμα, στήν, "Επαριθμηον" του Δ. Προκοπίου. Έκδοση και σχόλια "Άλκη Άγγέλου (A. Camariano), IV 1-2, 304. KARATZAS, S., "Ο Άγαθόφρων Λακεδαιμόνιος και τό Παρισινό περιοδικό „Μέλισσα" (N. Camariano), II 1-2, 344 345. KATIC, LOVRE, *Staseljenje starohrvatske Podmorske župe* (N. Constantinescu), I 3 4, 650. KATIČIĆ, RADOSLAV, Βιογραφικά περί θεοφυλάκτου άρχιεπισκόπου Άχρίδος (Gh. Cronț), I/1-2, 257. KATIČIĆ, RADOSLAV, Αί προς Πακουριανούς έπιστολαί του θεοφυλάκου άρχιεπισκόπου Αχρίδος (V. Tulliu), I 1-2, 257-258. KATSAROVA, RAINA, *Bulgarian Folk Dances* (A. Bucșan), II 1-2, 347-348. KAVAFIS, K. P., Ποιήματα (P. Ș. Năsturel), V 1-2, 378. KERÉNYI, ANDRAS, *Viminaciumban vert antoninianusok* (R. Popa), I/3-4, 642. KOLIAS, GEORGES T., "Επιστολή του μητροπολίτου Τιμοθέου προς τον Πάπαν Πίον Ε', 1572. Κείμενο-Σχόλια (A. Camariano), II 1-2, 336-337. KONDOV, NIKOLA, *Към въпроса за времето когато е била усвоена царевичката от нашето земеделие* (D. C. Giurescu), I/1-2, 265-266. KONEV, IL., *Нови сведения за втората българска легия в Белград* (A. Constantinescu), I 1-2, 269. KONOBEEV, V. D., *Национално-освободително движение в България в 1853-1854* (Lidia Demény), V/3-4, 664. KONSTANTINOPULOS, TAKIS A., *Νέα όνόματα Πελοποννησίων φιλικών από τα άρχαία της τζαρκικής άστυνομίας* (Gh. Cronț), III/3-4, 758-759. KONSTANTINOV, G., MINKOV, TV. et VELIKOV, ȘT., *Български писатели. Биографии. Библиография* (A. Vraciu), II 3 4, 702. KOU-GÉAS, SOCR. V., "Ο Ιατρός του Μυστρά Ηλίας Δόξας (N. Camariano), II/1 2, 338. KOUKOU, ELENI, "Ο άνέκδοτος κατάλογος των ύπαρχόντων του κυβερνήτου Ίωάννου Καποδίστρια (A. Camariano), IV/1-2, 304 305. KOVAČEV, NIKOLAI P., *Местните названия в Табровско* (H. Mihăescu), V 3 4, 653 654. KOVRIG, I. et KOREK, J., *Le cimetièrre de l'époque avare de Csáka* (R. Popa), I/3-4, 647 648. KRIARAS, EMMANUEL, *Der Roman „Imperios und Margarona" und das „Dekameron" als Quellen des Jakob Trivolis* (M. Vilcu), II 1-2, 343-344. KRISTELLER, PAUL OSKAR, *Renaissance Aristotelianism* (Al. Duțu), IV/3-4, 658-659. KUZEV, ALEXANDR, *Един средновековен гръцки надпис от с. Аксаково, Варненско* (D. C. Giurescu), II 3-4, 693. KUZEV, ALEXANDR, *Пръстени-печати от късното средновековие във варненския музей* (D. C. Giurescu), II 3-4, 707. KYZEB, A., *Тръцки надписи от XVIII и началото на XIX в. от Барна* (D. C. Giurescu), II 1 2, 338.
- LAFONTAINE-DOSOGE, JACQUELINE, *Voyage archéologique en Chypre* (P. Ș. Năsturel), III 1 2, 364. LAURENT, V., *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'Empire Byzantin (printemps - été, 1341)* (V. Tulliu), II 1-2, 334-335. LAURENT, V., *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin*, Tome V (P. Ș. Năsturel), III 1-2, 371. LAZAROV, V. N., *L'arte bizantina e particolarmente la pittura in Italia nell'alto medioevo* (A. M. Musicescu), IV/3-4, 668 669. LEWICKI, TADEUS, *Die Vorstellungen arabischer Schriftsteller des 9. und 10. Jahrhunderts von der Geographie und von den ethnischen Verhältnissen Ost-europas* (Mehmet Abai), I 1-2, 256. LIAKOU, SOKR. N., "Η καταγωγή των Άρμονίων (H. Mihăescu), IV/3-4, 648. LIAPOUCHKINE, I. I., *К вопросу о культурном единстве славян* (P. Diaconu), I 3-4, 644-645. LIMONA, E. et LIMONA, D., *Aspecte ale comerțului brașovean în veacul al XVIII-lea* (A. Stan), I 3 4, 656 - 657. LLOYD, A. L., *Albanian Folk Dance* (A. Bucșan), II/1 2, 347. LUTTRELL, ANTHONY, *Greek histories translated and compiled for Juan Jernandez de Heredia* (Al. Duțu), II 1 - 2, 331 - 332.
- ΜΑΚΟΒΑ, E. S., *Состояние загребской торговли в середине XVI в. по данным таможенных записей городской коммуны* (L. Demény), V/3-4, 663. MANOUSSACAS, M. I., "Άγνωστή πηγή της „Ερωφίλης" του χορτάτου: "Η τραγωδία „Il Re Torrismondo" του Tasso (N. Camariano), I 1-2, 273-274. MANOUSSACAS, M. I., "Ανέκδοτα στίχοι και νέος αυτόγράφος κωδix του Ίωάννου Πλουσιαδηνού (N. Camariano), IV/1-2, 307-308. MANOUSSACAS, M. I., Βενετικά έγγραφα άναφερόμενα εις την εκκλησιαστικήν ιστορία της Κρήτης του 14^{ου} - 16^{ου} αιώνας (A. Camariano), III 1 - 2, 358. MANOUSSACAS, M. I., Μέτρα της Βενετίας έναντι της έν Κρήτη έπερροής του πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατ' άνέκδοτα βενετικά έγγραφα (1418-1419) (V. Tulliu), II/3 - 4, 694. MANUSACAS, M. I., "Ανέκδοτα βενετικά έγγραφα (1618-1639) για τον Ίωάννη Άνδρέα Τρωίλο τον ποιητή του Ροδολλίου (A. Camariano), V/1-2, 385. MANSEL, MÜFİD ARIF, *Osman Hamdi Bey* (Mustafa Mehmet), II/1-2, 341. MANTRAN, ROBERT, *L'orientation des études historiques en Turquie* (Anca Iancu), V 3 - 4. 666. MARAVA-CHADJINICOLAU, ANNA, "Η ψηφιοδότη εικόνα της Πάτμου (I. Barnea), II 1-2, 349. MARGOS, ARA, *Към въпроса за датироването на наколните селища във варненското езеро* (D. C. Giurescu), II/3-4, 684. MARGOS, ARA, *Открити следи от нови наколни селища във*

- варненското езеро (D. C. Giurescu), II 3—4, 684—685. MARGOS, ARA, *Праисторически находки от околностите на варненското езеро* (D. C. Giurescu), II 3—4, 685. MARGOS, ARA, *Праисторическия оръдия на труда от варненско* (D. C. Giurescu), II 3—4, 684. MARCOVIĆ, MILICA, *Geografsko-istorijski itenik naselja Vojvodine za period od 1853 godine do danas* (H. Mihăescu), V/1—2, 374—375. MATSIS, NIKOLAS, P., *Μνηστευαί δι' ἐγκολπίων καὶ διὰ σταυρικῶν δεσμῶν ἐν τῷ βυζαν. τυφ δίχαίφ* (Gh. Cronț), II 3—4, 693. MARKOVIĆ, DEJAN, *Претстае античких философа и Сивиља у живопису Богородице Левишке* (S. Iancovici), I 1—2, 276—277. MENDEL, B., *Les corporations byzantines* (E. Frances), II 3—4, 688. MERTZIOS, K. D., *Πότε καὶ πῶς ἐπεσεν ἡ Μάνη εἰς χεῖρας τῶν Τούρκων τὸ 1715* (N. Samariano), II 1—2, 337—338. MICEV, M. et DURIDANOV, I., *За проиххода и значението на някои местни географски имена по средното поречие на река Искър в района на Предбалкана* (H. Mihăescu), III 3—4, 745. MICHELIS, P. A., *Esthétique de l'Art byzantin* (M. I. Voicana), I 1—2, 276. MIHAILOV, STAMEN, *Ктиторският портрет в кремниковската манастирска църква в светлината на българо-румънските културни връзки през XV в.* (S. Iancovici), IV 1—2, 311—312. MIKRAYANNITIS, GERASIMOS, *Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τοῦ Κυριακοῦ τῆς ἐν Ἀθῶν Σκήτης τῆς Ἀγίας Ἀννης* (Gh. Cronț), II 3—4, 708. MILTCHEV, AT. *Ракопки в Плиска западно от вътрешния град, през 1959* (D. C. Giurescu), I 3 4, 648. MILUTINOVIC, KOSTA, *Les insurrections grecques dans la littérature serbe* (A. Samariano), III 3—4, 754—756. MIRČEV, KIRIL, *Die bulgarische Sprachwissenschaft von 1935 bis 1958* (L. Onu), I 1 2, 278. MIRČEV, K., KODOV, HR., *Енински Апостол Старобългарски паметник от IX в.* (H. Mihăescu), V/1—2, 374. MIRCHEV, M., *Към въпроса за мястото на сеченето на скитските монети* (D. C. Giurescu), I 3—4, 641. MIRCHEV, M., *Колективни монети находки* (D. C. Giurescu), II 3 4, 693. MIRCHEV, MILKO, *Нови епиграфски паметници от черноморието* (D. C. Giurescu), II 1—2, 327. MIRCHEV, MILKO, *Нови епиграфски паметници от черноморието* (D. C. Giurescu), II 3—4, 686. MIRCHEV, MILKO, *Новооткрит средновековен некропол при Каварна* (D. C. Giurescu), II 3—4, 686. MIRCHEV, M., *Три погребения от неолитната епоха* (D. C. Giurescu), II 3—4, 685. *The Modern Greek Collection in the Library of the University of Cincinnati* (C. P. Danielopolu), II 3 4, 708. MULJAČIĆ, ŽARKO, *Naši pejorativi romanskoga podrijetla* (H. Mihăescu), II 3 4, 681. MUSICESCU, MARIA-ANA, *Muzeul mănăstirii Putna* (I. R. Nircea), V 3 4, 670—671.
- NANDRIȘ, G., *Rumänisch, Slavisch, Thrako-Dakisch* (H. Mihăescu), V/1—2, 373. NAVRÁTIL, JAN, *Úloha obchodnich vztlahu mezi rakousko-uherským imperialismem a Serbskem v letech 1901—1914* (S. Iancovici), IV 1—2, 312—314. NEACȘU, I., *Cu privire la componența socială a locuitorilor din Oltenia, participanți laIPTA timpotrivă razvangiilor și la războiul ruso-turc (1806—1812)* (I. R. Berindei), I 3 4, 657—658. NEDKOV, BORIS, *България и съседните земи през XII век според „Географията“ на Идрису* (H. Mihăescu), II 1—2, 333. NEDIM TÖR, VEDAT, *Festivités de danses populaires à Istanbul* (A. Giurchescu), II 3—4, 704. NEDIM TÖR, VEDAT, *Le 5^e Festival de danse populaire turque* (A. Giurchescu), II 3—4, 704—705. NELLI, RENÉ, *Le Musée du catharisme* (P. Ș. Năsturel), V 1—2, 394—395. *Neugriechische Volkstiedler*, II (A. Samariano), III 3 4, 754. NICOCAVOURA, AGATHI, *Ἐπιστολαὶ Ἀνδρέα Μουστοξύδη* (A. Samariano), V 1 2, 392. NIKO KURET, *Der Weihnachtsblock bei den Slovenen* (A. Fochi), I 3—4, 668—669. NIKOLOVA, IANKA, *Принос към средновековната българска пластика* (D. C. Giurescu), I 3—4, 675. NOVAK, GRGA, *Stari Greci na Jadransku moru* (H. Mihăescu), II 3—4, 677.
- OGNEENOVA, L., *Една мозаика от Пауталия* (D. Vlceanu), I 3—4, 642. OGNEENOVA, LJUBA, *Les fouilles de Mesembria* (P. Alexandrescu), I 3 4, 641. OIKONOMIDÈS, N. A., *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin* (Gh. Cronț), I 3—4, 649. OIKONOMIDIS, DIMITRIE, *Άγνωστα έγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐν Μολδοβλαχία ἐλληνικὴν ἐπανάστασιν τοῦ 1821* (A. Samariano), III 3 4, 751—752. OIKONOMIDES, N., *Une liste arabe des stratèges byzantins du VII^e siècle et les origines du thème de Sicile* (E. Frances), V 3 4, 660—661.
- PANAIOȚIS, M., *Ἡ ἀρχαία παράδοσις εἰς τὴν ποιήσιν τοῦ Σεφέρη* (Gh. Cronț), III/3—4, 761. PANAITESCU, P. P., *Primele texte tipărite în românește* (E. C. Mihăilă), V/3—4, 669—670. PAPADOPOULOS, STEFANOS I., *Ἡ ἐπανάστασις στὴν Δυτικὴ Στερεὰ Ἑλλάδα* (N. Samariano), II/3—4, 696—697. PAPADOPOULOS, STEFANOS I., *Μακεδονικὰ συμπεικτα* (A. Samariano), V/1—2, 389—390. PAPADRIANOS, I. A., *The marriage-arrangement between Constantine XI Palaeologus and the Serbian Mara*

- (1451) (C. Papacostea-Danielopolu), V 3-4, 663. PARLANGELI, O., *Concordanze toponomastiche traco-messapiche* (R. Vulpe), I 1-2, 249. PATRINELIS, H. G., Οἱ μεγάλοι ῥήτορες Μανουὴλ Κορίνθιος, Ἀντώνιος, Μανουὴλ Γαλισιώτης καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς τῶν (A. Camariano), II 3-4, 694-695. PATRINELIS, H. G., Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανός ταυτιζόμενος πρὸς τὸν Θεοφάνη Μηδείας καὶ οἱ ἀνεκδότοι λόγοι του (Gh. Cronț) V 3-4, 658-659. PAUNOVSKA, BRANISLAVA, *L'accouchement en Macédoine* (N. Al. Mironescu et L. P. Marcu), III 3-4, 769-770. PÉLÉKANIDÈS, S., Τὰ χρυσὰ βυζαντινὰ κοσμήματα τῆς Θεσσαλονίκης (I. Barnea), II 1-2, 348. PEPO, P. et MASLEV, S. Dr., *Страници от историята на българо-албанските дружески отношения преа XIX в.* (A. Constantinescu), I 3-4, 661-662. PERTUSI, AGOSTINO, *Per la storia e le fonti delle prime grammatiche greche a stampa* (P. Ș. Năsturel), III/1-2, 363. PERTUSI, AGOSTINO, *Quedam regalia Insignia* (M. A. Musicescu), V 1-2, 395-396. PETKANOVA-TOTEVA, DONKA, *Неделник на Софроний Вранчански* (Tr. Ionescu-Nișcov), I 1-2, 274-275. PETROV, STOIAN, *Bulgarian Popular Instruments* (T. Alexandru), I 3-4, 673-674. PETROVICI, E., *Etymologie du toponyme Vtrciorova* (I. Pătruțiu), I/3-4, 639. PIGOU-LIEVSKAJA, N. V., *Die byzantinische Diplomatie und die Araber* (E. Frances), I/3-4, 645-646. PIPPIDI, M. D., *Les colonies grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3-4, 662. Пленеруцту (R. Teodoru), II/1-2, 352. POGHIRC, C., *La valeur phonétique de l'oscillation graphique thrace a e à la lumière des langues balkaniques modernes* (A. Giurescu), II 3-4, 675-676. POGHIRC, C., *Vocalele rom. a, alb. e, bulg. ъ și oscilația a e în grafia cuvintelor trace* (A. Giurescu), II/1-2, 325. POLITIS, LINOS, Ὁ Σολωμὸς καὶ ἡ γερμανικὴ φιλοσοφία καὶ ποίηση (A. Camariano), I/3-4, 673. POLLOK, KARL-HEINZ, *Studien zur Poetik und Komposition des balkan-slawischen lyrischen Volkliedes, I*, (A. Fochi), V 3-4, 672. POLOVOI, H. IA., *К вопросу о первом позоде Игоря против Византии* (E. Frances), II 3-4, 690-691. POPOVIĆ, IVAN, *Prilozi ispitivanju balkanske leksike u srpskohrvatskom jeziku. O nekim našim nazivima posudja* (D. Gămulescu), I 1-2, 250. POPOVIĆ, IVAN, *Valacho-Serbica. L'influence de la langue roumaine sur le serbo-croate et sa géographie* (H. Mihăescu) II 3-4, 681. POPOVIĆ, IVAN, *Zum Spracheinfluß der orthodoxen Griechen auf jugoslawische Katholiken* (M. Vulcu), I/1-2, 250. POSVÁR, JAROSLAV, *Ustanovení o vině a vinicích ve statutech dalmatských měst* (M. Dan) I 1-2, 259. PREDÁ, CONSTANTIN, *Callatis*, (T. Sauciu-Săveanu), III 3-4, 767-768. PREDÁ, C., B. IONESCU, *Tezaur de drahme din Histria și imitații Filip II, descoperit la Crivăț (raionul Oltenița)* (C. Papacostea-Danielopolu), V/3-4, 663. PROTOPSALTIS, EMANUIL G., Ἡ ἐπαναστατικὴ κίνησις τῶν Ἑλλήνων κατὰ τὸν δεῦτερον ἐπὶ Αἰκατερινῆς β' ρωσοτουρκικὸν πόλεμον (1787-1792). (N. Camariano), I 3-4, 657. PROTOPSALTIS, EMANUIL G., *Néa ixeunai perî tou Lámprou Katásoni kai tōn opadōn tou* (A. Camariano), III/3-4, 746-747.
- QEMAL, HAXHIHASANI, *Les recherches sur le cycle des Kreshnik Preuz* (A. Fochi), IV 3-4, 668. *Quinze ans de bibliographie historique en Grèce* (C. Papacostea Danielopolu), V/3-4, 667-669.
- RADOJČIĆ, NIKOLA, *Проучање списа Константина VII Порфирогенита српскогж историографији* (S. Iancovici), II 1-2, 353. RAJKOVIĆ, LJUBINKA, *Les traductions turques chez les Yougoslaves* (I. Matei), IV 1-2, 317. REICHENKRON, G., *Zur römischen Kommandosprache bei byzantinischen Schriftstellern* (H. Mihăescu), II 3-4, 678-679. REMENNIKOV, A., *Борьба племен среднего Дуная с Римом в 350-370 гг. н.э.* (Mehmet Ablai), I 1-2, 254-255. RICE, DAVID TALBOT, *The Art of Byzantium* (M. I. Voicana), I/1-2, 275-276. ROSETTI, AL., *Slavo romanica, sur la langue slave des documents valaques du XIV^e et XV^e siècle* (S. Otescu), II 3-4, 682-683. RUDBERG, STIG YNGVE, *Der Codex Upsaliensis Graecus 8* (M. Vilcu), II 1-2, 352-353. RUSSU, I. I., *Dacius Appulus* (R. Vulpe), I 3-4, 640. ROBERT, LOUIS, *Les inscriptions grecques de Bulgarie* (P. Alexandrescu), I 1-2, 252-253.
- SALAC, A., *Hebdomas - Septimana dans les Balkans* (A. Giurescu), II 1-2, 325. SALVIAT, FR., *Le bâtiment de scène du théâtre de Thasos* (P. Alexadrescu), I 3-4, 641. *Sancti Romani Melodi. Cantica Genuina* (P. Ș. Năsturel), III 1-2, 365-366. SANDROVSKA IA, V. S., *Die byzantinischen Fabeln in den Leningrader Handschriftensammlungen* (M. Vulcu), I/3-4, 670-671. SCHIRO, G., *Una cronaca in versi inedita del secolo XV* (E. Frances), II 1-2, 335-336. SCOUVARAS, VANGHELIS, Τρία ἀνεκδότα ἀντικαποδοστριακά κείμενα (A. Camariano), III/1-2, 358-360. SCURTU, VASILE, *Termenii de Inrudire în limba română* (H. Mihăescu), IV 3-4, 642. SEKULIĆ, IOVAN, *Minheska scola i šrpsko slikarstvo* (R. Teodoru), II/1-2, 351-352. SENKEVIĆ, I. G.,

- Албания в период Восточного кризиса (1875—1881)* (H. Mihăescu), IV/3—4, 657—658. ŠETKA, JEROMIM, *Hrvatska kršćanska terminologija*, II (H. Mihăescu), IV/3—4, 643. Σχεδιασµα ἡπειρωτικῆς βιβλιογραφίας (Cornelia Papacostea-Danielopolu), V/1—2, 393—394. SIMEONOV, BORIS, *Румънското влияние върху лексиката на Христо Ботев* (El. Siupir), V/3—4, 657—658. SIMONESCU, DAN, *Ion Baniu* (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 379. SIOUZIUMOV, M. IA., *К вопросу об особенностях генезиса и развития феодализма в Византии* (E. Frances), I 3—4, 646—647. SOKOLNICKI, MIHAIL, *Mort de Mickiewicz en Turquie le 26 novembre 1855* (Mehmet Ablai), II 1—2, 345. SOTIRIOU, G. A., 'Η ζωγραφική τῆς Σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως (I. Barnea), I/1—2, 275. SOTIRIOU, MARIA, 'Αμφιπρόσωπος εἰκὼν τοῦ Βυζαντινοῦ Μουσείου 'Αθηνῶν ἐξ 'Ηλείρου (I. Barnea), II/1—2, 349. SOTIRIOU, MARIA Παλαίολόγειος εἰκὼν τοῦ 'Αρχαγγέλου Μιχαήλ (I. Barnea), II 1—2, 350. SPERLAGH, SÁNDOR, *A bulgár építésztől* (R. Popa), II 3—4, 706. STANOJEVIĆ, GLIGOR, *Покрет брдских и албанских племена уочи Кандиског рата* (S. Iancovici), I 1 2, 264—265. STANTCHEVA MAGDALINA, *Турски фаянс от Софија* (D. C. Giurescu), I/3—4, 676. STATI, SORIN, *La langue des inscriptions latines de Dacie et de Scythie Minor* (A. Giurescu), II/3—4, 677—678. ŞTEFĂNESCU, ŞTEFAN, *Considerații asupra denumirilor „vlah” și „rumân” pe baza documentelor interne ale Țării Românești din veacurile XIV—XVII* (H. Cbirca), I/1 2, 263. ŞTEFĂNESCU, ŞTEFĂN, *Participarea românilor la lupta de la Grünwald* (I. R. Berindei), I 1—2, 262—263. STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Друштвено-политичке прилике међу Арбанасима у Косовом вилајету на почетку XX века и арбанасики отпор против турских реформара 1902—1903 године* (S. Iancovici), I/1—2, 269—270. STOJANČEVIĆ, VLADIMIR, *Прилике у западној половини косовског вилајета према извештајима аустроугарског конзула у Скопљу 1900 и 1901 године* (S. Iancovici), III/3 4, 767. STRATOS, ANDRÉ, *Τὸ Βυζάντιον στὸν ζ' αἰῶνα I II* (H. Mihăescu), IV/3—4, 648—649. STRAZIMIRI, CANI, *Aspects de l'architecture de Berat* (M. A. Musicescu), IV/3—4, 674 675. STYLIANOU, A. et J., *An Important Manuscript Map of Cyprus by Bartolomeo Zamberti dalli Sonetti* (P. Ş. Năsturel), III/1 2, 372. STYLIANOU, A. et J., *The painted Chapel of the Holy Cross, Agia Irene, Troodos Range of Mountains* (P. Ş. Năsturel), V/1—2, 396. SZÓKE, B., *Über die Beziehungen Moraviens zu dem Donauegebiet in der Spätawarenzeit* (V. Ionescu-Nisocov), I/1 2, 255. SZABÓ ATTILA T., *Eredmények és Hiányosságok a magyar szókincs román eredetű, feudalizmuskori eleméinek vizsgálatában* (S. Herda), I/1—2, 251.
- TANSEL, FEVZİYE A., *N. Kemal'in Osmanlı Tarih' ne dair bilgimizi tashih ve ikmal eden yeni nollar* (Mustafa Mehmet), II/1—2, 341. TAPPE, E. D., *A Bible Society agent in the Romanian Principalities* (Georgeta Penelea), III/3—4, 773—774. TEKAŪČIĆ, P., *Toponastica romanza di Dignano d'Istria* (H. Mihăescu), II/3—4, 680. TEKINDAG, DOC, DR. M. C. ŞEHABEDDIN, *Sâdziazam Adnl Mahmud Paşa'ya bir tetkik münasebetiyle* (Mustafa Mehmet), I/1—2, 260—261. TEODOROV, EVGHENII K., *Същност и происход на Български юнацики и хайдушки песни във връзка с отражените в тях счтевания* (S. Iancovici), III/3—4, 766. THÉOHARIDIS, G. I., *Μόρουνας τὸ δῆθεν σλαβικὸν ὄνομα τῆς Καβάλλης* (A. Camariano), IV/3—4, 647—648. THEOCHARIS, MARIA, *Χρυσοκέντητα ἄμφι τῆς μονῆς Ταξιάρχῶν Ἀγίαλείας* (P. Ş. Năsturel), III/1—2, 370 371. THOBIE JACQUES, *Les intérêts français dans l'Empire ottoman au début du XX^e siècle, étude de sources* (A. Iancu), V/3—4, 566—667. TODOROV, NIKOLAI, *За демографското състояние на Балканския полуостров през XV—XVI в.* (A. Constantinescu), I/1—2, 261. TOGEBY, KNUT, *L'infinifit dans les langues balkaniques* (H. Mihăescu), II/3—4, 683. TOMADAKIS, NICOLAOS V., *Τὰ ἐν Κρήτῃ πολιτεύματα (1821—1824)* (A. Camariano), III/3—4, 747 748. TOMADAKIS, NICOLOS V., *Σύντομον διάγραμμα τῆς ἱστορίας τῆς ἐκκλησίας Κρήτης ἐπὶ τουρκοκρατίας* (N. Camariano), I 1—2, 263 264. TOTOIU, I., *Contribuții la problema stăpînirii turcești în Banat și Crișana* (Mehmet Ablai), I/3—4, 654. TOVAR, A., *Catalogus Codicum Graecorum Universitatis Salamantinae*, I (P. Ş. Năsturel), V 1—2, 382. TOWNSEND VERMEULE, EMILLY, *The Fall of the Mycenaean Empire* (P. Alexandrescu), I/1—2, 252. TSANKOVA-PETKOVA, G., *О территории болгарского государства в VII—IX вв.* (E. Frances), II/1—2, 329 330. *Турско-български речник* (A. Vraciu), III/3—4, 768—769. *Tusculum, — Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters* (P. Ş.

- Năsturel), III/1—2, 366—367. TYMIENIECKI, KAZIMIERZ, *Państwo swiewskie i Słowianie na szerszym tle zagadnień słowiańskich* (Vi. Iliescu), I 1—2, 253—254.
- UMLENSKI, IVAN, *Кюстендилският говор* (H. Mihăescu), III 3 4, 744—745.
- VACALOPOULOS, APOSTOLOS, *Γερμανικά έγγραφα από το Geheimes Archiv* (Nestor Camariano), III/1—2, 357. VACALOPOULOS, APOSTOLOS, *Νέα στοιχεία για τα ελληνικά άρματολίκια* (A. Camariano), V 1—2, 390—391. VACALOPOULOS, APOSTOLOS, *Πηγές της Ιστορίας του νέου Έλληνισμού* (A. Camariano), IV 3 4, 654—656. VĂTĂMANU, NICOLAE, *Cel dintti „ex-libris” romnesc* (P. Ș. Năsturel), III 1—2, 367. VĂTĂMANU, N., *Medici și astrologi la curtea lui Brncoveanu* (P. Ș. Năsturel), V/1—2, 396. VĂTĂMANU, N., *Variolizarea preventivă în medicina populară și cultă. Opera lui Iacob Pylarino* (P. Ș. Năsturel), III 1—2, 367. VĂTĂȘIANU, VIRGIL, *Arhitectura și sculptura romanică în Panonia medievală* (M. A. Musicescu), IV 3—4, 673—674. VELIANITIS, THOMAS, *Μία ιστορική εικών του Βυζαντινού Μουσείου παριστώσα ναυμαχίαν με πειρατάς* (I. Barnea), II 1—2, 350. VELICHI, CONSTANTIN, *Sur les émigrations au nord et au sud du Danube durant la période 1828—1834* (Vi. Diclescu), V 1—2, 392—393. VÉNÉDIKOV, I., *Две съкровища от славистическата епоха в Тракия* (R. Vulpe), II 3—4, 685. VERPEAUX, J., *Pseudo-Kodinos. Traité des offices* (E. Frances), V/3 4, 661 662. VIANU AL., *Aplicarea tratatului de la Küciük Kainargi cu privire la Moldova și Țara Românească (1775—1783)* (I. R. Berindei), I 1—2, 266. *La vie de Saint Cyrille le Philôte moine byzantin* (P. Ș. Năsturel), IV/3 4, 651—653. VINAVER, VUK, *Дубровачка трговина у Србији Бугарској крајем XVII века (1660—1701)* (S. Iancovici), III/3—4, 764—765. VINAVER, VUK, *Проблем производе сребра у средњовековној Србији* (S. Iancovici), II 1 2, 334. VINTU, I., et G. G. FLORESCU, *Valoarea constituțională a rezoluțiilor Adunărilor adhoc din Principatele Române* (L. P. Marcu), III/3—4, 770—771. VINTU, I et G. G. FLORESCU, *Unirea Principatelor în lumina actelor fundamentale și constituționale* (L. P. Marcu), V /3—4, 677—678. VIRTOSU, E., *Despre corpul de voluntari elini creat la București în 1807* (S. Iancovici), I/1—2, 266 267. VOLKOV, V. K., *Внешняя политика Югославии в 1935 1936 гг.* (L. Demény), V/3—4, 665. VOROBIOV, L. V., *К вопросу о пребывании Любена Каравелова в Московском Университете* (A. Constantinescu), II/1 2, 340. VRANOUSSIS, ERA L., *Χρυσόβουλον του αυτοκράτορος Νικηφόρου του Βοτα νεάτου ύπερ της έν Στροβίλω μονής του Προδρόμου (1079)* (Gh. Cronț), III 3 4, 759. VRANOUSSIS, ERA, *Κομισκόρτης ό έξ 'Αρβάνων, σόγλις εις χωρίον της "Αννης Κομνηνης* (A. Camariano), I/3—4, 648—649. VRANOUSSIS, ERA L., *Le mont des Kellia. Note sur un passage d'Anne Comnène* (V. 5. 3) (A. Camariano), IV/1 2, 306. VRANOUSSIS, L., *Τά ανέκδοτα άπομνημονεύματα του φιλικού 'Αθανασίου Ξοδίου* (Gh. Cronț), II/3—4, 695—696. VRANOUSSIS, L., *Ένα εικον ογραφημένο χειρογράφο του 'Ερωτοκρήτου στη βιβλιοθήκη της 'Ρουμανικής 'Ακαδημίας* (Gh. Cronț), V/1 2, 376. VRANOUSSIS, L., *Ό „Πατριωτικός ύμνος του 'Ρήγα* (N. Camariano), II/1—2, 344. VULCĂNESCU, ROMULUS, *Caractere tnrudite între portul popular român și ce slovac* (D. C. Giurescu), I/3 4, 666—667. VULPE, RADU, *Vechi focare de civilizație : Istria, Tomis, Callatis* (P. Ș. Năsturel), V/1 2, 380.
- WILDHABER, ROBERT, *Zur Problematik eines slovenischen Maskenattributs* (A. Fochi), II/1—2, 343. WYJAROVA, JIVKA, *Les investigations archéologiques dans les villes du haut moyen age en Bulgarie* (N. Constantinescu), I 3—4, 649 650.
- XYNGOPOULOS, A. *Τό έν χώναις θαύμα του 'Αρχαγγέλου Μιχαήλ* (I. Barnea), II 1 2 349—350.
- YÖNETKEN, HALIL BEDI, *Mehter hakkenda ; Idem, Mehter repertuari hakkenda* (Mustafa Mehmet), I/3—4, 674 675.
- ZAHARI DIMITROV and BORIS, SHAROV, *Mural ornaments from South-West Bulgaria* (M. A. Musicescu), IV/3—4, 669—671. ZAHARIADOU, E. A., *Οί χριστιανοί άπόγ νι του 'Ιτζεδδίν Καϊκαςους β' στη Βέροια* (A. Camariano), IV 3 4, 657. ZANINOVIC, ANTONIN, *Jedan dvojist beneventane sa starim neumana* (N. Constantinescu), II 1—2, 346. ZEČEVIĆ, MIODRAG, *Klasifikacija jugoslovenskih organizacija udrazenja gradana* (L. P. Marcu), III 3—4, 771. ZEPOS, PAN. I., *Πόλληκαριατικών η 'Αγγιλιόων* (Gh. Cronț) III/3—4, 761. ZLATARSKI, D., *Κολεκтивна наπόдка на славянски севина от с. Дягопол* (D. C. Giurescu), I/3—4, 648. ZLATKOVSKAIA, T. D., *К вопросу об этногенезе фракийских племен* (R. Vulpe), II 3—4, 683—684. ZOIDIS, GEORGES I.

Τὸ θέατρο τῆς Φιλικῆς Ἑταιρείας . Ὁ ρόλος τοῦ στήν ἰδεολογικὴ προετοιμασία τοῦ ἑλληνικοῦ καὶ τοῦ ρουμανικοῦ θεάτρου (A. Camariano), III/3-4, 749 - 750. ZONTSCHÉW, D., *Der Goldschatz von Panagjurischte* (R. Vulpe), 1/3-4, 640. ZORAS, GHEORGHIOS, Ἰωάννου Ἀζαγιώλου Διήγησας συνοπτικὴ Καρόλου τοῦ Ε' (Gh. Cronț), IV/1-2, 308-309. ZORAS G. TH., BOUBOULIDÈS, F. K., Βιβλιογραφικὸν δελτίον νεοελληνικῆς φιλολογίας β' (Gh. Cronț), 13-4, 676 - 677. ZORAS, G. TH. et F. K. BOUBOULIDIS., Βιβλιογραφικὸν δελτίον νεοελληνικῆς φιλολογίας Δ' (Gh. Cronț), III/3-4, 758. ZORAS, G. Th. et F. K. BOUBOULIDIS, Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων Σπουδαστηρίου βυζαντινῆς καὶ νεοελληνικῆς φιλολογίας τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν (Gh. Cronț), III/3-4, 757-758.

**RÉVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- **STUDII — REVISTA DE ISTORIE**
- **REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE**
- **STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ**
- **DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE**
- **REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPEENNES**
- **ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ**
- **ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ŞI ARHEOLOGIE — IAŞI**
- **STUDII ŞI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI**
 - **SERIA ARTĂ PLASTICĂ**
 - **SERIA TEATRU — MUZICĂ — CINEMATOGRAFIE**
- **REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART**
- **STUDII CLASICE**

**TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE**

- * * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p. + 18 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p. + 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1260 p. + 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.
- * * * **Brève histoire de la Transylvanie.** Sous la direction de C. Daicoviciu et de Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae », III, 1965, 468 p., 38 lei.
- * * * **La désagrégation de la monarchie austro-hongroise.** Communications présentées à la Conférence des Historiens du 4 au 9 mai 1964 de Budapest. Sous la direction de C. Daicoviciu et de Miron Constantinescu, « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies I, 1965, 291 p., 12 lei.
- * * * **Die Agrarfrage in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918.** Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. Mai 1964, 1965, 311 p., 23 lei.
- * * * **Die Frage des Finanzkapitals in der österreichisch-ungarischen Monarchie 1900—1918.** Mitteilungen auf der Konferenz der Geschichtswissenschaftler Budapest, 4.—9. Mai 1964, 1965, 88 p., 17,50 lei.
- C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ȘTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae », 1, 67 p. + 1 pl., 3,25 lei.
- ION POPESCU-PUȚURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 2, 1964, 143 p., 5,25 lei.
- EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX^e siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 3, 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.
- A. PETRIC et GH. TUȚUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 4, 1964, 139 p., 5,25 lei.
- VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 5, 1964, 100 p., 3,75 lei.
- G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840.** Prélude de la révolution roumaine de 1848, « Bibliotheca Historica Romaniae », 6, 1964, 107 p., 4 lei.
- ȘTEFAN PASCO, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437—1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 7, 1964, 110 p., 4,50 lei.
- ION POPESCU-PUȚURI, **La contribution de la Roumanie à la victoire sur le fascisme**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 8, 1966, 160 p., 5,25 lei.
- A. GRAUR, **La romanité du roumain**, « Bibliotheca Historica Romaniae » 9, 1965, 68 p., 2,75 lei.
- V. CURTICĂPEANU, **Die rumänische Kulturbewegung in der österreichisch-ungarischen Monarchie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 10, 1966, 191 p., 5,75 lei.
- N. ADĂNILOAIIE et D. BERINDEI, **La réforme agraire de 1864 en Roumanie et son application**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 11, 1966, 128 p., 4,25 lei.
- ION POPESCU-PUȚURI et A. DEAC, **La première Internationale et la Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 12, 1966, 155 p., 6,50 lei.
- DAN BERINDEI, **L'Union des Principautés Roumaines**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 13, 1967, 226 p., 7,75 lei.
- MIRON CONSTANTINESCU et V. LIVEANU, **Sur quelques problèmes d'histoire**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 14, 1966, 157 p., 5,50 lei.
- * * * **Corpus Vasorum Antiquorum.** Sous les auspices de l'Union Académique Internationale. Rédigé par Suzana Dimitriu et Petre Alexandrescu, avec la collaboration de Vladimir Dumitrescu. Préface par E. Condurachi, 1965, 56 p. + 45 pl., 44 lei.
- D. TUDOR, **Tabula Imperii Romani. Drobeta, Romula, Sucidava**, 1965, 25 p. + 1 carte, 2,50 lei.
- I. POPESCU-PUȚURI, A. OȚETEA, **Marea răscoală a țărănilor din 1907** (Le grand soulèvement paysan de 1907), 1967, 910 p., 51 lei.
- C. BODEA, **Lupta românilor pentru unitate națională 1835—1849** (La lutte des Roumains pour leur unité nationale 1835—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- AL. VULPE, **Necropola hallstattiană de la Ferigile** (La nécropole hallstattienne de Ferigile — monographie archéologique), 1967, 208 p. + XLI pl. + 1 carte, 27 lei.
- D. PRODAN, **Iobăgia din Transilvania în sec. XVI** (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), I^{er} vol., 1967, 596 p., 37 lei.
- A. PETRIC et GH. TUȚUI, **L'unification du mouvement ouvrier en Roumanie**, « Bibliotheca Historica Romaniae », 1967, 188 p., 7 lei.

A paraître:

- * * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), V^e vol.
- I. POPESCU-PUȚURI et collab., **La participation de la Roumanie à la guerre antihittérianne**, « Bibliotheca Historica Romaniae ».
- V. MACIU et ȘT. PASCU, **Formation de la nation roumaine**, « Bibliotheca Historica Romaniae ».
- GH. ȘTEFAN et collab., **Dinogetia**, monografie, I^{er} vol.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., V, 3—4, pp. 397—702, BUCAREST, 1967